

Archivum heraldicum

Schweizerische Heraldische Gesellschaft


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES

Schweizerisches Archiv
für Heraldik

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

1906

Mit IX Tafeln und 71 Textbildern



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1906

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.



Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1906 Jahrgang / Année XX Heft 1/2.

Les nobles de Hennezel du Pays de Vaud.

par Marc Henrioud.

Une monographie que nous préparons sur la seigneurie d'Essert-Pittet et le récent travail du vicomte de Hennezel sur sa famille [1] qui nous fut signalé par M. Fréd. Th. Dubois, nous ont amené à étudier à fond l'histoire des Hennezel du Pays de Vaud [2].

L'histoire de cette famille est en effet intimement liée à celle de la seigneurie d'Essert-Pittet près d'Yverdon, une branche des Hennezel l'ayant possédée pendant plus de deux siècles.

Nous avons trouvé la première mention d'Essert en 1100. A cette date, l'Abbaye de Romainmôtier reçoit d'Ugfroi de Tramelan des terres situées au territoire d'Essert (villula quoe dicitur Exertus). Dans la 1re moitié du XIIIe siècle ce village faisait partie de la seigneurie de Belmont [3].

En 1261, Berthold, seigneur de Belmont, donne à l'Abbaye du Lac-de-Joux le quart de la grand'dîme d'Essert [4].

Son fils, Guillaume de Belmont, dit le Roux, qui vivait encore en 1283, céda à Gauthier de Montfaucon, seigneur d'Echallens, toutes ses possessions à Essert-Pittet [5].

A une date qui nous échappe, mais antérieure à 1430, Essert fut érigé en seigneurie particulière. Dans les années 1430 et suivantes, cette seigneurie

[1] Généalogie de la maison de Hennezel par le vicomte de Hennezel d'Ormois à Paris, publiée à Laon (France) en 1902 (n'est pas en librairie).

[2] Voici les principales sources que nous avons en outre consultées: *Archives*. — Baptistères, registres de mariages et de decès d'Yverdon, Ependes et Essert-Pittet; preuves de noblesse du bailliage d'Yverdon (Archives cantonales vaudoises). Grosses, procédures, etc. des archives communales d'Essert-Pittet.

Imprimés: Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande. Tome I. 1re livr. p. 302 et 3e livr., p. 138 et 444; tome V, 2e livr., p. 215, 218; tome XV, p. 368, 373, 376. — Martignier et de Crousaz: Dict. hist. du canton de Vaud, articles Essert-Pittet, Vallorbe, la Robellaz, St-Martin, etc. — C., M. et C.: Repertoire des familles vaudoises qualifiées. Article de Hennezel. — Crottet: Histoire d'Yverdon. Familles yverdonnoises. — Vallotton: Histoire de Vallorbe, p. 61, 70, 73, 95 et 131. — Nicole: Histoire de la Vallée de Joux. — Armorial historique du Pays de Vaud par A. de Mandrot. 2e édition. Lausanne, Rouge et Dubois, 1880.

[3] Martignier et de Crousaz: Dictionnaire historique du Canton de Vaud. Lausanne 1867, et Supplément à ce dictionnaire par G. Favey, page 268.

[4] M. L. de Charrière: Les Dynastes de Grandson jusqu'au XIIIe siècle. Tabl. généal. VI.

[5] Martignier et de Crousaz: Dict. hist. du Ct. de V.

était entre les mains de Guillaume de Colombier, en sa qualité de tuteur de Vuillierme, fils de Pierre de Baulmes. En 1437, ce dernier étant majeur devint seigneur d'Essert-Pittet.

En 1518, la seigneurie est inféodée à nobles et puissants Jean et Bernard de Colombier, oncle et neveu, seigneurs de Colombier et de Vullierens.

Par héritage, elle devint la propriété de Marguerite, dame de Colombier, qui l'apporta en dot à son mari, François d'Alinge, seigneur de Montfort.

Ce dernier la vendit, en 1547, à Jean Jaquemet de Neuchâtel. Jean et Pierre Jaquemet, ses deux fils, lui succédèrent, à sa mort, comme seigneurs d'Essert.

Les nobles Claude et Jean Ferlin, de Jougne, firent ensuite l'acquisition de cette seigneurie. Mais elle ne tarda pas, grâce à un droit de proximité, à passer entre les mains de Jonas Merveilleux, bourgeois de Neuchâtel (1567). Celui-ci demeura en possession d'Essert jusqu'à l'arrivée des nobles de Hennezel, en 1573 [1].

Par acte du 19 septembre 1573, Nicolas II de Hennezel acheta de Jonas Merveilleux, pour 2000 écus d'or au soleil, la seigneurie d'Essert-Pittet [2]. La famille de Hennezel posséda Essert-Pittet jusqu'à la Révolution vaudoise de 1798.

Suivant une tradition reproduite par divers auteurs, la maison de Hennezel serait originaire de Bohême [3]. A la fin du XIVe siècle, elle était établie depuis longtemps en Lorraine et y possédait des seigneuries. Elle se répandit en Franche-Comté, en Nivernais, en Suisse, en Angleterre, en Champagne et en Hainaut. Son ascendance est prouvée jusqu'à Henry Hennezel, Ier du nom, qui, en 1392, était Seigneur de Bonvillet et Belrupt, avec sa femme Isabeau d'Esch.

Henry I, 1392
Henry II
Jehan I [4]
Didier I

	Guillaume			**Nicolas I**		**Didier II** chef des branches *de la Rochère, d'Arrecourt, de Ranguilly.*
	Claude			**Nicolas II**		
Jacques I chef des branches *de la Sybille, de Francogney, de Gemmelaincourt.*	**Humbert** chef des branches *du Tholoy, de Beaumont, de Beaujeu.*	**Christophe** chef de la branche *d'Ormoy.*	**Thibault** chef de la branche *d'Attignéville.*	**Hector** chef des branches *de Champigny, de Bazoilles.*	**Louis** chef des branches *d'Essert, St-Martin, et Rorray.*	

[1] Archives d'Essert-Pittet: Grosse Pierre Correvon, p. 1 et 2.

[2] Martignier et de Crousaz, loc. cit.

[3] Dictionnaire de la noblesse par de La Chesnaye des Bois T. VIII, p. 25, article de Hennezel.

[4] Il fonda le bourg de Hennezel (Vosges, arrondissement de Mirecourt, canton de Darney), vers le milieu du XVe siècle. Cette localité compte actuellement 1631 habitants.



Cette maison devint la première des grandes familles verrières de Lorraine.

La maison de Hennezel se divisa en plus de 20 branches dont le tableau ci-dessous indique les principaux points de rattachement.

Toutes ces branches habitèrent presque constamment la Lorraine, sauf celles qui avaient embrassé le protestantisme et qui furent obligées de quitter cette province, à cause de leur religion.

Les branches d'Ormoy et de la Rochère se fixèrent en Hainaut au XVII[e] siècle, puis celle de Ranguilly vint en Champagne. La branche de Champigny et celle d'Essert quittèrent la Lorraine à la fin du XVI[e] siècle; la première vint en Nivernais, tandis que la seconde se fixait au Pays de Vaud. Une autre branche dut aussi quitter la Lorraine parce qu'elle avait embrassé le protestantisme et se réfugia en Angleterre [1].

Les Hennezel portaient: *de gueules à trois glands versés d'argent.* Les différentes branches y introduisirent des brisures.

La branche du Pays de Vaud portait les mêmes armes [2] mais en plus, pour cimier, *un bouc issant* (fig. 1). Peut-être voulurent ils rappeler par là leur fuite du pays de Lorraine? Tous les cachets des Hennezel d'Essert portent ce cimier.



Fig. 1. Armoiries de la famille de Hennezel.

Les lambreqnins sont aux couleurs de l'écu. Les supports sont généralement deux lions.

[1] Généalogie de la Maison de Hennezel.

[2] Le manuscrit Olivier (1[re] tiers du XVIII s.) porte des glands d'argent à la calotte d'or.

La Maison de Hennezel adopta plusieurs devises, entr'autres: *Constance et fidélité.* Les Hennezel d'Essert portèrent toujours sur leurs cachets la devise: *Fides et constantia, viam fata inveniunt.* Elle se trouve sur un arbre généalogique de cette branche de 1726. Le vicomte de Hennezel a eu l'obligeance de nous communiquer les réflexions suivantes sur ces devises: «Les Hennezel de Lorraine portaient aussi: *Deus me ducit* = Dieu me guide. Elle fut traduite par la branche vaudoise lorsqu'elle embrassa le protestantisme en: *Viam fata inveniunt* = les destinées nous conduisent (mot à mot, nous trouvons le chemin). La branche anglaise traduisait la devise familiale par cette invocation: Seigneur garde ma vie. Au fond ces devises ont le même sens, et celle des Hennezel d'Essert est bien: *Viam fata inveniunt* — *Fides et constantia,* n'étant qu'une sorte de résignation après les épreuves que cette branche eut à souffrir.»

Dans le Pays de Vaud on appliquait à chaque famille une sentence ou *attribut.* On disait: *Vivacité d'esprit des Hennezel.*

Branche des Seigneurs de Vioménil-Essert.

Nicolas I de Hennezel, dit le «vieil écuyer», seigneur de Vioménil[1], du Grandmont et du Tholoy (fils de Didier I), épousa le 30 novembre 1506, au château de Raincourt, en Bourgogne, Catherine de Raincourt, dont il eut 6 enfants:

1° Nicolas II, écuyer, seigneur de Vioménil (puis d'Essert), qui suivra;
2° *Christophe,* écuyer, mort en Lorraine en 1552;
3° *Catherine,* qui se maria en Lorraine;
4° *Nicole,* qui se maria en Lorraine;
5° *Isabeau,* qui se maria en Lorraine;
6° *Yolande,* qui se maria en Lorraine.

Ier degré. — Nicolas II de Hennezel, écuyer du duc de Lorraine, noble, honorable et puissant seigneur de Vioménil, Jonvelle, Dourlevelle, puis d'Essert-Pittet et St-Martin[2], épousa le 25 février 1547 Catherine Garnier, fille de noble Nicolas, écuyer.

Le 16 novembre 1532, il avait reçu de son père la seigneurie de Vioménil, pour laquelle il rendit foi et hommage au duc de Lorraine le 8 février 1560. En 1562, le protestantisme qu'il avait embrassé l'obligea à fuir la Lorraine. Il vendit sa seigneurie de Vioménil le 26 novembre 1569 à François, seigneur du Houx, son beau-frère. Le 22 août 1573, nous le trouvons demeurant à Montbéliard où il reçoit alors un certificat octroyé par Jean Breton, prévôt de Darnay le Chastel, «portant d'estre issu de gens de bien, de bonne fame, renommée et réputation» et qu'il se retirait de son lieu pour pouvoir continuer l'exercice de la religion réformée. Le 16 avril 1573, il passa un acte de vendition en faveur du baron de Châteauneuf, bailli de Nancy, et vint ensuite s'établir dans le

[1] *Vioménil,* 677 habitants, canton de Bains, arrondissement d'Epinal (Vosges).
[2] St-Martin-du-Chêne, près Yvonand, district d'Yverdon.

Pays de Vaud où il acquit, le 19 septembre de la même année, la seigneurie d'Essert-Pittet. Le 2 septembre 1574 il fut reçu bourgeois d'Yverdon et le 22 du même mois, L. L. E. E. de Berne lui accordèrent des lettres de bourgeoisie [1]. En 1584, il vendit ses derniers biens en Lorraine, les seigneuries de Jonvelle et Dourlevelle, à Philibert de Charmoille, écuyer, seigneur de Melaincourt.

Il fut reçu bourgeois de Vallorbe, en même temps que Pierre de Hennezel (probablement son fils), le 26 octobre 1589. Nicolas de Hennezel paraît avoir résidé d'ordinaire à Yverdon, dans sa maison de la rue du Four, où il avait pour voisin le ministre Jean Le Gagneux, natif de Tours (France).

Nicolas II de Hennezel fut aussi co-seigneur de St-Martin [2].

Catherine Garnier, sa femme, testa le 24 février 1585 et en 1596. De ce mariage naquirent :

1° *Hector* de Hennezel de Vioménil, écuyer, chef de la branche des seigneurs de Champigny. Il ne suivit pas son père en Suisse, car son frère Louis, seigneur d'Essert, lui céda en 1596 sa part de la seigneurie de Grandmont.

2° *Marie* de Hennezel de Vioménil, qui épousa au château de Coppet, le 1er avril 1575, Daniel de Saussure, seigneur de Morrens, fils d'Anthoine de Saussure, grand fauconnier de Lorraine, seigneur de Dompmartin, Monteul, Tuzé, Espié, Sauvoy, etc., et d'Antoinette d'Augy, dame de Sorcy. Marie mourut bientôt et Daniel de Saussure se remaria avec Jeanne de Praroman, dame de Renens.

3° *Rabe* de Hennezel, épousa le 18 octobre 1581, noble Thyse, comte de Thiennes, gentilhomme, dont la famille était originaire de Vérone, fils de Jules de Thiennes et de Louise de Champ St-Pierre.

4° Louis de Hennezel, seigneur d'Essert, qui suit.

5° *Esther* de Hennezel, épousa égrége Claude Bourgeois, de Grandson, gentilhomme de la famille des seigneurs de Bonvillars.

6° Peut-être : *Elisabeth* de Hennezel, qui épousa le 29 mars 1595, Guillaume Vallotton de Vallorbe [3].

7° Peut-être : *Pierre* de Hennezel, chef du rameau des Hennezel de Vallorbe, Morges et Cossonay (p. . .).

[1] Il possédait à Yverdon : « une maison sise en la charrière (rue) du Four, avec grange, étable et curtil de la largeur de ladite maison, se limitant jouxte ladite charrière donnant devers bise ; les murailles de la ville devers vent ; la maison et curtil d'honn. Steffan Doxat que fut du seigneur de Colombier et Vullierens du long devers occident ; et la maison appartenant à la ville d'Yverdon, dans laquelle réside le seigneur ministre du dit Yverdon, devers orient — Item, un pré contenant environ 3 bonnes seytorées et un morcel d'oche en Gleyres » (Grosse d'Essert, 1615).

[2] Nicolas II de Hennezel acquit en 1592 par moitié la Seigneurie de St-Martin avec noble François Masset. Les Masset étaient une famille noble établie dans le Pays de Vaud dès le milieu du XVe siècle. Elle était originaire de Bellizon au diocèse de Rossillon. La moitié de la seigneurie de St-Martin échut à Nicolas de H. petit fils de Nicolas II, qui racheta l'autre moitié aux Masset en 1656.

[3] Renseignement fourni par M. Glardon, juge cantonal, à Lausanne. — Ne figure pas dans la Généalogie de 1902.

IIe degré. — Louis de Hennezel, écuyer, noble et puissant seigneur d'Essert-Pittet, St-Martin du Chêne, Molondin; châtelain et lieutenant-baillival d'Yverdon (1627-1637). En 1596, il vendit à son frère Hector tout ce qui lui restait au Grandmont et épousa le 31 mai 1597 Marie de Vassan, fille de Christophe, écuyer de Brienne en Champagne et de Perrette Python. — Il prêta quernet et reconnaissance pour la seigneurie d'Essert le 7 novembre 1607, en mains d'égrége Bulet [1] et pour la seigneurie de St-Martin, le 6 février 1610. Le 7 novembre 1609, Louis de Hennezel obtint de L. L. E. E. de Berne « concession et pouvoir d'ériger des patibules rière la terre d'Essert-Pittet [2]. C'est lui qui fit reconstruire le château d'Essert-Pittet, où il résidait en 1615. Ce château, qui se trouvait dans la partie supérieure du village, près de l'église actuelle, fut incendié au commencement du XIXe siècle et remplacé par une maison existant encore. Louis était aussi seigneur de Brandis qu'il avait acquis en 1612 de Jacques de Montmayeur, seigneur de Brandis. Considérant que la commune d'Essert était « pauvre et dénuée de moyens », il lui octroya et permit de lever chaque année des *records* au pré *Sous-Ville* [3]. Sa femme testa le 27 novembre 1644. Ils laissèrent:

1° Nicolas (IIIe du nom), seigneur de St-Martin, auteur du rameau de ce nom (p. . .).

2° *François* de Hennezel, capitaine de grenadiers, puis major au régiment de Sturler le 22 avril 1653.

3° Antoine-Christophe, seigneur d'Essert, qui continue la filiation.

4° *Louise* de Hennezel, qui épousa le 28 février 1626 noble Adam de Pierrefleur, châtelain d'Orbe, fils de Pierre, écuyer. Deux filles de ce mariage: l'une épousa un Carrard d'Orbe, l'autre un de Martines.

5° *Suzanne* de Hennezel, épousa le 13 avril 1631 Louis Doxat, écuyer, fils d'Etienne, gentilhomme vaudois, banneret d'Yverdon.

6° *Catherine* de Hennezel, baptisée le 22 décembre 1603 épousa le 1er mai 1620 Etienne Quisard, fils de Pierre, écuyer, seigneur de Genollier et Givrins, de la branche de Crans, et de Jeanne Vendel; elle mourut à Essert le 28 mai 1630.

IIIe degré. — Antoine-Christophe de Hennezel, écuyer, noble, généreux et puissant seigneur d'Essert-Pittet et Rovray, député de la noblesse du Pays de Vaud à Berne, en 1653; capitaine au régiment d'Jost. Après la première bataille de Villmergen (1656), il reçut de L. L. E. E. de Berne un vase de prix, en récompense de sa bravoure. — En 1655, il fit faire, par les commissaires Gaulis et Mandrot, la rénovation des reconnaissances de la terre d'Essert. En 1658, ensuite de difficultés avec Chavornay et Orbe, il abandonna à ces deux communes, en échange d'autres pièces de terre, son pré des Mousquetaires. En 1683, Antoine-Christophe de Hennezel eut maille à partir avec les

[1] Archives d'Essert-Pittet.

[2] Grosse de 1615, archives d'Essert.

[3] Archives d'Essert: Papiers.

communiers d'Essert, à propos de la messeillerie, de la maintenance des chemins et de divers autres articles [1]. — Il avait épousé le 30 avril 1640, au château de Vullierens, Jacqueline-Péronne de Senarclens, fille d'Isaac, baron de Grancy, d'Alinges et Coudrée, seigneur de Villebon, Beauregard et autres lieux, et d'Elisabeth de Dortan. Ils laissèrent :

1° *Nicolas-Gérard* de Hennezel d'Essert, baptisé le 5 août 1644; mourut officier en France.

2° *Jacqueline-Péronne,* née le 13 juin 1647.

3° *Louis-Isaac*, né le 10 août 1648; mort jeune.

4° *Catherine-Suzanne,* née le 18 novembre 1649; elle épousa le 28 octobre 1675 Jean-François Thomasset, écuyer, seigneur d'Agiez près Orbe, officier de cavalerie en France, dont elle eut treize enfants.

5° Albert-Daniel, écuyer, seigneur d'Essert, qui suivra

6° *Marie*, née le 29 mai 1654.

IVe degré. — Albert-Daniel de Hennezel, écuyer, noble et puissant seigneur d'Essert-Pittet, juge des appels de la terre de Bourjod, baptisé le 22 avril 1652, épousa le 27 avril 1674 Marie-Bernardine Flaxion, fille de Jacques Nicolas, conseiller d'Yverdon et de Marie Menzinger, de Bâle. Il prêta serment au Grand Conseil de Berne pour sa terre d'Essert le 15 mai 1686. Il fut confirmé en sa qualité de noble par L. L. E. E. de Berne en date du 26 décembre 1688, en même temps que François de Hennezel, seigneur de Chavannes et Georges de Hennezel, seigneur de Rovray [2]. Le 30 octobre 1691, Albert-Daniel de Hennezel acheta d'Antoine Christophe Correvon, secrétaire baillival d'Yverdon, pour 850 écus petits plus 10 écus blancs pour les épingles de la femme

---

[1] Archives d'Essert-Pittet.

[2] On lit à ce sujet dans la *Déduction de la Noblesse de rière le bailliage d'Yverdon*, document des archives cantonales vaudoises coté *Généralia, No 49*, ce qui suit:

« Leurs Excellences de Berne ayants remarqué que plusieurs familles de rière leur Etat, s'étaient emparées, sous de légers fondements du titre de Noble, et prétendaient en être par succession devenues légitimes possesseurs, et d'être conséquemment en droit de jouir des bénéfices de la noblesse et entr'autres pouvoir tenir, sans assouffertation, les fiefs qui tombaient entre leurs mains, et comme cette anticipation et abus causait des désavantages à leurs intérêts et attirait d'autres suites fâcheuses, elles auraient, par leur devoir et autorité magistrale, délibéré d'y apporter les remèdes convenables pour qu'un chacun se contienne dans son rang et condition; à raison de quoi l'Illustre chambre des finances du Pays de Vaud donna charge à nous Jean Grenier, bourgeois de Vevey et Sébastian de Ruvynes (— cette famille est fixée actuellement en Angleterre —), citoyen de Lausanne, sous l'association du sieur Jérome Thormann, bourgeois de Berne, par leurs patentes de commission pour la rénovation des fiefs nobles de rière leur balliage d'Yverdon, d'exiger de tous ceux qui prennent la qualité de nobles dans ledit balliage, la production des droits et fondements qu'ils en ont et d'en dresser une description pour être examinée et remise dans les archives de leurs Excellences ... Ensuite des instances faites par les dits commissaires, du commandement de L. L. E. E. de Berne, nos souverains seigneurs, pour obtenir de ceux qui prennent la qualité de nobles, rière le balliage d'Yverdon, la démonstration de leurs titres de noblesse, MM. Albert Daniel de Hennezel, seigneur d'Essert-Pittet, François de Hennezel, seigneur de Chavannes et Georges de Hennezel, seigneur de Rovray et autres lieux, tous trois bourgeois d'Yverdon, ont produit ce 26e de décembre 1688 pour justification de leur noblesse, les actes ci-après rapportés au moyen et par vigueur desquels il se vérifie qu'ils sont nobles gentilshommes. »

du vendeur, une maison située au Faubourg de la Plaine du côté de bise [1]. En 1709, il vendit à la commune de Vallorbe, pour 14350 florins, le *chalet d'Essert*, pâturage du port de 40 vaches situé rière Vallorbe [2].

Le 30 août 1715, la commune d'Essert-Pittet acheta de lui, moyennant 1950 florins, une pièce de terre à record située au *Pré Genet*, rière Chavornay [3]. Il laissa 8 enfants qui sont:

1° *Elisabeth-Madeleine* de Hennezel d'Essert, née le 9 mars 1675, morte sans alliance.

2° Joseph-Scipion, écuyer, seigneur d'Essert, qui suivra.

3° *Godefroy*, né le 2 janvier 1678, mort jeune.

4° *Louis* de Hennezel d'Essert, né en 1680, mort sans alliance en 1720, lieutenant au service de Hollande.

5° *Charles-Abraham*, né en 1681, mort jeune.

6° *Emmanuel-Frédéric*, né en 1690, mort jeune.

7° *Marc*, né en 1694, mort le 5 juin 1703.

8° *Georges-Etienne*, écuyer, noble seigneur d'Essert-Pittet, conseiller d'Yverdon, châtelain de Baulmes; épousa le 4 janvier 1720 Sarah de Gilliers, fille de François, écuyer, baron de la Bâtie et de vertueuse Marie-Aréthuse Rilliet, de Genève [4]. Il eut:

a) François de Hennezel, né en 1720 et mort en 1721.

b) Marie-Aréthuse, née le 4 octobre 1721, épousa le ministre Petitmaitre d'Yverdon, mort en cette ville le 13 avril 1807 [5].

c) Françoise-Charlotte, née le 23 septembre 1722 [6].

d) Marguerite-Louise-Octavie-Yolande, née le 26 mars 1724, morte à Essert en 1730.

e) François, baptisé à Essert-Pittet le 20 janvier 1726. Parrains: n. Georges-Etienne Thomasset, colonel, d'Orbe et n. Daniel de Senarclens, seigneur de Vufflens. Marraines: Dorothée Manlich, épouse du n. seigneur de St-Martin et demoiselle de Hennezel, sœur du père [7].

f) Samuel-Christophe-Albert-David, né le 28 février 1730 et baptisé le 29 mars de la même année. Parrains: Albert Muller, seigneur de Rovray; Samuel de Senarclens, lieutenant-colonel des Gardes du roi de Sicile; David Wild, de

[1] Document de la collection de l'auteur.

[2] P.-F. Vallotton, loc. cit.

[3] Archives d'Essert, papiers.

[4] En 1726, Georges-Etienne de Hennezel a des difficultés avec la commune d'Essert, au sujet d'un fossé que les communiers ont fait creuser à travers le *Pré des Ponts* appartenant au dit seigneur. — Les parties se soumettent à l'arbitrage de M. Collomb, ministre d'Ependes, et de noble Emmanuel-Louis du Plessis-Gouret, seigneur d'Ependes, la Robellaz, etc. La commune d'Essert est condamnée à payer 25 florins de dommages-intérêts au seigneur d'Essert.

[5] Registre des décès d'Yverdon, aux Arch. cant. vaud. Cette alliance n'est pas indiquée dans la généalogie imprimée.

[6] Dans St-Allais, Nobiliaire universel, XV, 26 on lit: Charlotte de Hennezel de Souville épousa Charles Fois du Thon né en 1719, dont elle eut Charles Fois du Thon, né en 1757, officier au service de Piémont et conseiller d'Yverdon qui épousa 1° Delle de Rochmondet. — 2° Catherine Pernette de la Corbière. (Note de M. le vicomte de Hennezel d'Ormois).

[7] Baptistère d'Essert-Pittet, aux Arch. cant. vaud.

Berne; Antoine-Daniel-Sigismond-Christophe de Hennezel, seigneur d'Essert; **Marraines: Mademoiselle de Senarclens, Madame Wild, née de Graffenried** et ses deux sœurs [1].

g) Daniel-François-Georges-Gabriel, né le 4 juillet 1731, mort jeune.

h) Françoise-Catherine, née le 11 mai 1732, épousa Jean-François de Coppet d'Yverdon, docteur en médecine et conseiller d'Yverdon, mort en 1781. Ils eurent deux enfants (1758 et 1761). Françoise de Hennezel possédait à Essert la moitié du château, ainsi qu'un domaine «d'anciennes indominures avec fief et juridiction et diverses charges et attributs». En 1795, elle céda pour 9000 francs sa moitié du château à Daniel-Béat-François de Hennezel. Ce dernier étant encore mineur est représenté par son tuteur, Pierre-François Correvon, conseiller d'Yverdon [2].

i) Louis-Henri, baptisé le 17 avril 1734. Parrains: n. Henri de Mestral, seigneur de Vullierens; François-Louis Morlot, avoyer de Morat. Marraines: Mme Morlot et Mme de Mestral [3].

Ve degré. — Joseph-Scipion de Hennezel, écuyer, noble seigneur d'Essert-Pittet, châtelain de Baulmes, conseiller d'Yverdon, juge des appels de la terre de Bourjod; né le 16 janvier 1677, mourut le 10 mai 1721. Il épousa le 15 octobre 1708 Régine de Graffenried, fille de noble et généreux Christophe, écuyer, seigneur de Worb, bailli d'Yverdon, et de Rosine de Tscharner. Ils laissèrent:

1° Antoine-Daniel-Sigismond-Christophe de Hennezel, écuyer, seigneur d'Essert, qui suivra.

2° *Françoise-Elisabeth,* morte à Essert le 10 février 1730 [4].

3° *Françoise-Marguerite,* née le 15 septembre 1715. Présentée au baptême par Mlle d'Essert, sa sœur et Mme la veuve Doxat, née de Graffenried. Parrains: les colonels Monnier et Thomasset.

VIe degré. — Antoine-Daniel-Sigismond-Christophe de Hennezel, écuyer, noble et vertueux seigneur d'Essert-Pittet, châtelain de Belmont, conseiller d'Yverdon et juge des appels de Bourjod; épousa Marie-Anne Martin d'Yverdon, fille de Jean-François-Martin, capitaine, gentilhomme vaudois et de Marie-Anne Martin. Sa femme mourut le 26 novembre 1766 [5]. — Le 14 janvier 1749, il cède, remet et abandonne à son fils Christophe-François-Sebastien, sous-lieutenant dans le régiment suisse de Graffenried, compagnie de Mr d'Aubonne, au service de Hollande, stationné à Campen, «sa terre et seigneurie d'Essert-Pittet, avec toutes ses droitures, censes, dîmes, fiefs et juridiction et autres

[1] Baptistère d'Yverdon, aux Arch. cant. vaud.

[2] Baptistère d'Yverdon; arch. d'Essert-Pittet; arch. du tribunal de district d'Yverdon; registres de la cour baillivale (1777-1783). L'alliance que nous indiquons ne figure pas dans la généalogie imprimée.

[3] Baptistère d'Yverdon. — Ce fils de G.-E. de Hennezel ne figure pas dans la généalogie imprimée.

[4] Registre de décès d'Essert-Pittet, aux arch. cant. vaud.

[5] Registre de décès d'Yverdon, aux arch. cant. vaud.

droits, avec tous les autres fonds rière Essert, Yverdon, Chavornay et Suchy ». Il possédait entr'autres: une maison à Yverdon, *à la Plaine,* située au rang devers bise, ainsi que la moitié du château d'Essert, l'autre moitié du dit château appartenant à ce moment déjà à Mme de Sonville. Cette cession a lieu aux conditions suivantes:

C. F. S. de Hennezel s'engage à payer: 1o 10950 francs à noble, magnifique et très honoré seigneur Beat Jacques de Tscharner, banderet de Berne, auquel la terre d'Essert est hypothéquée dès le 27 décembre 1748. — 2o 28525 francs à Mme d'Essert, sa mère, avec la condition qu'elle jouira des biens cédés jusqu'au retour de son fils [1].

Le cesseur se réserve en outre de pouvoir porter le nom de la dite terre jusqu'à ce qu'il lui plaise d'y renoncer. Enfin, le preneur s'engage à « rapporter le tout » en cas de partage. Par testament fait à *Jolival* près Essert le 1er septembre 1784 et homologué le 10 juillet 1786, Antoine-Daniel-Sigismond-Christophe de Hennezel lègue 60 francs aux pauvres de Vallorbe, cela en reconnaissance des services que ses combourgeois ont rendus à ses prédécesseurs et à lui-même.

Il institue pour héritier son petit-fils Daniel-François-Beat de Hennezel, auquel il substitue ses enfants mâles, s'il n'en a pas, ses filles et, à défaut d'enfants, sa sœur. En cas de mort des uns et des autres, il leur substitue les pauvres de Vallorbe, sous la direction du noble Conseil du dit lieu, lequel prélèvera, cas échéant, la moitié de la rente du capital pour en gratifier deux garçons et deux filles qui se seront distingués par leur piété filiale. Il renvoie ses quatre enfants à leur légitime [2]. Il eut:

1o *Antoine-Daniel-Gérard-Sigismond* de Hennezel d'Essert.

2o Christophe-François-Sebastian de Hennezel d'Essert, qui suit.

3o *Béat-Antoine-François* de Hennezel d'Essert, baptisé le 17 octobre 1733. Parrains: Béat de Tscharner, ancien gouverneur de Payerne; François Martin, frère de la mère. Marraines: Françoise de Hennezel, sœur du père. (Pas d'autre marraine indiquée). Mort à Paris en 1810.

4o *Henriette,* baptisée en avril 1735. Parrains: son père. Marraine: Henriette, fille d'Isaac Bourgeois, conseiller d'Yverdon. Morte à Yverdon le 9 octobre 1803.

5o *Samuel-Georges-Louis,* baptisé le 25 mai 1737. Parrains: Samuel Bourgeois, capitaine; Georges-Etienne de Hennezel, conseiller d'Yverdon; François-Louis de Graffenried, seigneur de Worb. Marraines: Mme Catherine Zollicoffer, née de Graffenried; Mme Bourgeois, née Thomasset; Mme Jean-David Wild, née de Graffenried, de Berne.

6o *Frédéric-Daniel,* baptisé le 1er septembre 1741. Parrains: Olivier-Frédéric Martin, conseiller d'Yverdon. Marraine: Mme Martin, née Burnand.

7o *Georges-Daniel,* baptisé le 21 octobre 1746.

8o *Marianne,* vivante en 1787 [3], moment où elle réclame contre le testament de son père.

[1] Document communiqué par M. Alf Millioud, sous-archiviste d'Etat du canton de Vaud.
[2] ibid.
[3] La généalogie de 1902 ne mentionne que quatre enfants de A.-D.-S.-C. de Hennezel.

VII[e] degré. — Christophe-François-Sebastien de Hennezel d'Essert, baptisé à Yverdon le 29 mars 1732. Parrains: Christophe de Graffenried, seigneur de Worb, Jean-François Martin, Sébastien Bourgeois, capitaine et conseiller d'Yverdon. Marraines: M[me] d'Essert, M[me] Martin et M[me] Bourgeois. Il épousa: 1° Anne-Françoise-Julie Warney, de Gilly, née le 3 janvier 1742, fille de feu François-Adolphe Warney, de Gilly, commandant, commissaire d'Yverdon, et de Suzanne de l'Harpe; 2° En juin 1792 Anne [1], fille de feu Daniel de Pontcharra [2] et d'Anne Octavie Thomasset [3], décédée à Orbe le 25 janvier 1830. C.-F.-S. de Hennezel mourut à Yverdon le 11 mars 1795 [4]. Il eut:

1° Daniel-François-Béat de Hennezel d'Essert, qui suit.

2° *Louise* de Hennezel, M[lle] d'Essert, née le 3 avril 1782, qui épousa Jean-François de Coppet, gentilhomme vaudois, ministre à Fiez, mort en 1848. La pierre tombale de Louise de Coppet, née de Hennezel, se voit encore au cimetière d'Yverdon [5].

VIII[e] degré. — Daniel-François-Béat de Hennezel d'Essert, né le 23 mai 1780 [6]. Parrains: Daniel de Hennezel d'Essert, son grand-père; Béat de Hennezel, son oncle. Marraines: Henriette de Hennezel, sa tante et Suzanne Warney, sa grand'mère. De 1792 à 1805 il séjourna à Rome, Venise, Naples, pour se vouer aux beaux-arts. Il peignait et dessinait bien; ses albums et souvenirs de voyage sont la propriété du baron de Blonay au château de Grandson [7]. Il a gravé le portrait de Charles-Paul Dangeau de la Bélye, né à Vevey et qui construisit le beau pont de Westminster (Londres). Il épousa le 23 décembre 1805, à Berne, Charlotte de Freudenreich, fille de Charles-Philippe de Freudenreich, seigneur bailli de S[t]-Jean, bourgeois de Berne, et d'Elisabeth Haebrett [8]. De ce mariage:

1° *Emile-Alexandre-Louis de Hennezel* d'Essert, né le 24 mai 1807 à Yverdon, fut lieutenant aux mousquetaires; mort à Carouge (Genève) en mars 1883 sans posterité.

2° Henri-Charles-Philippe de Hennezel d'Essert, qui suit.

IX[e] degré. — Henri-Charles-Philippe de Hennezel (d'Essert), né à Yverdon le 3 novembre 1810. Il épousa Elisabeth-Mathilde Haagen, née le 22 août 1822 à Darmstadt, fille de Charles-Joseph, conseiller à la Cour de Mayence et de Marie-Josephe Müller. Il fut officier, bourgeois d'Yverdon et de Vallorbe,

[1] Arch. cant. vaud. Registre des mariages d'Yverdon 1792.

[2] La maison du Port de Pontcharra est originaire du Dauphiné. *Armes:* Palé d'argent et d'azur de six pièces à la fasce haussée de sable (La France Protestante, T. V. 2[e] édition, p. 898. (Renseignement fourni par M. Emile du Plessis-Gouret, à Lausanne).

[3] La famille Thomasset, des mayors d'Agiez près Orbe, existe encore en Angleterre.

[4] Registre de décès d'Yverdon (M. E. du Plessis-Gouret).

[5] Renseignement fourni par M. Paul Vulliet, ancien professeur, à Lausanne.

[6] Baptistère d'Yverdon.

[7] Renseignement obligeamment communiqué par M[r] le vicomte de Hennezel d'Ormois.

[8] Il fit présent à la Bibliothèque d'Yverdon d'une remarquable collection de gravures. (Renseignement de M. John Landry, architecte, à Yverdon).

fit partie de la Société de *Belles-Lettres* [1]. C'était un fin lettré, dont a quelques poésies. Il mourut à Genève le 3 août 1858, ne laissant qu'un fils qui suit.

X[e] degré. — Emile-Alexandre-Charles-Louis-Joseph de Hennezel (d'Essert), né à Mayence le 27 novembre 1846, épousa le 3 octobre 1871 Jeanne-Louise Hüller, née le 15 novembre 1847 à Genève, fille de Marc Hüller et de Jeanne-Louise Vioget. Il fut capitaine d'artillerie dans l'élite fédérale, puis se fixa en France. Il habite actuellement 33 rue du Centre à la Garenne-Colombes (Seine). De ce mariage:

1° Henri-Louis-Marc-Alexandre de Hennezel (d'Essert), qui suit.

2° *Emilie-Suzanne-Annette-Flore* de Hennezel (d'Essert), née le 7 mars 1876 à Genève, mariée le 12 juillet 1904 à Jules-Henri Magnière.

3° *Marie* de Hennezel d'Essert, née à Genève le 18 mai 1878, épousa le 1[er] juillet 1902 Alfred-Auguste-Bur, ingénieur, né le 14 février 1875 à Saverne (Alsace), fils de Louis Bur et de Joséphine Weidenhoff. Ils habitent 70, rue Baucicaut, à Fontenay-aux-Roses (France).

4° *Marc-Charles-Eugène* de Hennezel (d'Essert), né le 28 novembre 1880 à Vitry-sur-Seine.

5° *Fernand-Philippe* de Hennezel (d'Essert), né le 22 avril 1882 à Paris, mort le 16 novembre 1883.

XI[e] degré. — Henri-Louis-Marc-Alexandre de Hennezel (d'Essert), né le 18 mars 1872 à Genève, épousa Félicie Martin, née le 12 juillet 1878 à Lyon, fille de Claude Martin. Il est directeur du domaine d'Enfidaville (140,000 hectares) en Tunisie. De ce mariage:

XII[e] degré. — Emile-Claude-Ernest de Hennezel (d'Essert), né le 12 juillet 1897 [2].

Branche des seigneurs de S[t]-Martin et Rovray.

1[er] degré. — Nicolas de Hennezel, écuyer, noble et généreux seigneur de S[t]-Martin du Chêne, Chavannes le Chêne, Brandis, etc., fils de Louis, seigneur d'Essert, et de Marie de Vassan (page ..), épousa le 3 janvier 1628 Sébastiane de Gingins, fille de Joseph de Gingins, écuyer, baron de la Sarraz et de Barbille de Stein. Il testa le 23 mai 1637 en faveur de son fils Jean-François-Louis et mourut vers cette époque. Il laissa:

1° *Catherine*, baptisée à Essert le 28 mai 1630.

2° *Louis-Nicolas* de Hennezel de S[t]-Martin, né en juin 1631, mort sans alliance.

3° *Marie* de Hennezel de S[t]-Martin, qui épousa Samuel Mestral de Rue, écuyer, seigneur de Combremont-le-Petit, gentilhomme vaudois dont elle eut Sé-

[1] Voir *Conservateur suisse*, 2[e] édition, T. VIII, p. 331.

[2] Vicomte de Hennezel d'Ormois: *Généalogie de la Maison de Hennezel*, 1902, p. 86 et 87.

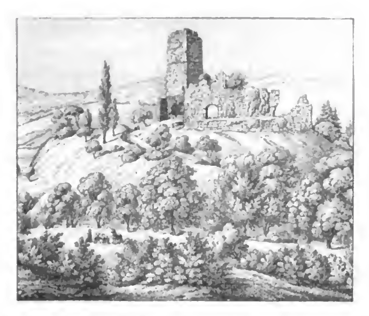


fig. 2. Ruines du château de St-Martin du Chêne (d'après une ancienne gravure).

bastiane qui épousa en première noce Jacques François de Villarzel dernier mâle de sa famille mort en 1666 et en deuxième noce Sébastien Chasseur [1].

4° Jean-François-Louis de Hennezel, écuyer, seigneur de St Martin, qui suit.

IIe degré. — Jean-François-Louis de Hennezel, écuyer, noble et vertueux seigneur de St-Martin, des Marches, de Molondin, de Chavannes, Chêne et Pâquier, etc., né en 1634, épousa le 29 novembre 1660 Jeanne-Marguerite Chasseur, fille de David, écuyer, gentilhomme vaudois, et de Françoise de Crousaz. Il avait acheté, en 1656, la part de la seigneurie de St-Martin en mains d'Isaac Masset. Le 13 août 1662, L. L. E. E. de Berne lui inféodèrent les dîmes appelées des Marches et de Molondin, percevables rière Chavannes-le-Chêne et le Pâquier. Le 5 septembre de la même année eut lieu l'inféodation en sa faveur des fiefs, censes et usages rière Chavannes-le-Chêne [2]. Il laissa:

1° Georges de Hennezel, seigneur de Rovray, qui suit.

2° *François* de Hennezel, seigneur de St-Martin, Chavannes-le-Chêne, Pâquier, Rovray et Arrissoules (6 focages), mourut sans postérité le 15 janvier 1730; il avait épousé Jeanne-Dorothée Manlich de Bettens, fille de Nicolas Manlich, écuyer, noble seigneur de Bettens, et de Marie-Louise Polier.

IIIe degré. — Georges de Hennezel, écuyer, noble seigneur de Rovray. Il prêta serment avec son frère le 13 avril 1684 pour la terre de St-Martin et dépendances devant le Grand Conseil de Berne. Comme communier d'Essert-Pittet, il obtint en 1694, moyennant 125 florins, le droit, pour lui et ses enfants mâles, de couper des vernes à Essert [3]. Il avait épousé Josephe de Praroman, dont il eut:

[1] Manuscrits Olivier.
[2] Martignier et de Crousaz: *Dictionnaire historique du canton de Vaud.*
[3] Archives communales d'Essert-Pittet.

1° Joseph de Hennezel, seigneur de Rovray, qui suit.

2° *Anne-Françoise-Marguerite* de Hennezel de Rovray, née en janvier 1689. Elle épousa noble Albert Müller, bailli de Nidau, fils de noble Jean-David, banneret de Berne [1]. Elle apporta la terre de St-Martin en dot à son époux, qui la vendit au gouvernement bernois en 1752 [2].

IVe **degré. — Joseph de Hennezel**, écuyer, seigneur de Rovray, né vers 1684, lieutenant de dragons, fut tué en 1712 à la bataille de Villmergen. Il n'avait pas contracté d'alliance.

Rameau des de Hennezel de Vallorbe, la Robellaz, Morges et Cossonay.

Ier **degré. — Pierre de Hennezel**, probablement fils [3] de Nicolas II de Hennezel; fut seigneur de la Robellaz [4]. En 1589, le 26 octobre, Nicolas et Pierre de Hennezel sont reçus bourgeois de Vallorbe, pour le prix de 200 florins, avec diverses exemptions; le tout accordé en considération de leur vertueuse conversation et de la fréquentation que les gouverneurs et communiers ont, en deça, eue avec eux. Ils devinrent grands propriétaires à Vallorbe et y exercèrent comme maîtres de forges une immense et heureuse influence. Les établissements industriels de cette localité reçurent grâce à leur présence une impulsion nouvelle.

En 1591, Pierre et Nicolas de Hennezel paient à David de Tscharner, ancien bailli d'Yverdon, une somme de 200 écus d'or au soleil, due par les gouverneurs de Vallorbe. Ces derniers, pour se libérer, s'engagent envers les nobles de Hennezel à leur livrer, dans leurs forges, tout le charbon nécessaire pour affiner, battre et marteler la quantité de quatre-vingts milliers de fer [5].

Pierre de Hennezel avait épousé en 1580 Anne de Saussure, sœur de Daniel, seigneur de Morrens, cité plus haut, qui lui apporta la Robellaz. Il eut de ce mariage:

1° *Jacques* de Hennezel, noble et prudent, qui, de concert avec Nicolas de Hennezel, seigneur de Chavannes, acheta en 1630 de la ville de Grandson « un grand carré et lysse de boys de leur Joux de Neyrevaulx, pour iceluy devoir estre coppé, extirpé et réduit en charbons pour entretenement de leur hault fourneau de la Deneyrie (Deneyriaz près Noirveaux, canton de Neuchâtel) [6].

---

[1] Généalogie des Hennezel, 1902.

[2] Dict. hist. du ct. de Vaud, loc. cit.

[3] P.-F. Vallotton, dans son esquisse de Vallorbe (page 245), dit que Pierre et Nicolas II étaient frères. Jusqu'à preuve du contraire nous admettons, avec l'auteur de la généalogie des Hennezel, que ce Pierre était le fils et non le frère de Nicolas II.

[4] Le hameau de la Robellaz, érigé en fief noble à la demande de Daniel de Saussure, passa en 1604 entre les mains de Pierre de Hennezel.

[5] P.-F. Vallotton, loc. cit. pages 61, 70, 73, 95, 131 et 245.

[6] Archives de Grandson. Document communiqué par M. Alf. Millioud. — Ce fils de Pierre ne figure pas dans la généalogie imprimée.

2° *Simon* de Hennezel, écuyer, qui racheta en 1669 les biens de son frère Jacques. Le 17 septembre 1627, L. L. E. E. de Berne lui abergent l'eau de l'Orbe venant du lac Quinsonnet des Rousses [1].

3° *Gédéon* de Hennezel, écuyer. Baptisé à Vallorbe le 10 mai 1601. En 1635, il vend à la commune de Vallorbe, pour 4100 florins, le pâturage du Mont d'Orzeires. Il vivait encore en 1658.

4° *Jeanne-Marie* de Hennezel, qui épousa Benjamin Seigneux, gentilhomme vaudois, conseiller de la ville de Lausanne.

5° *Catherine* de Hennezel, qui épousa le 12 août 1654 Jean-Michel Chautems, ministre à Morges.

6° *Suzanne* de Hennezel, qui vivait encore en 1663 et tenait en indivision avec ses sœurs Jeanne-Marie et Catherine, la moitié du fief de St Saphorin avec haute, moyenne et basse juridiction. — L'autre moitié appartenait alors au seigneur de Grancy [2].

7° Albert de Hennezel, qui suit.

IIe degré. — Albert de Hennezel, de Vallorbe, écuyer, seigneur de la Robellaz, reçu bourgeois de Morges le 27 avril 1618, qui épousa le 19 décembre 1616 Marguerite d'Aubonne, fille de Samuel, écuyer, et de Louise Morlot. — Il succéda en 1634 à Buttet, comme châtelain de Cossonay. Par subhastation contre Jean-Jacques Charrière, seigneur de Mex, il entra en possession de la moitié du fief de St-Saphorin [3]. Il eut :

1° probablement : *Daniel* de Hennezel, baptisé à Morges le 9 sept. 1620 [4].

2° probablement : *Jean* de Hennezel, baptisé à Morges le 25 octobre 1622 [5].

3° probablement : *David* de Hennezel, châtelain de Cossonay en 1639. Est reçu bourgeois de cette ville le 26 octobre 1645 pour 150 florins, deux seaux en cuir et le repas aux conseillers [6].

* * *

Alliés aux familles les plus honorables et les plus marquantes du Pays de Vaud, les nobles de Hennezel ont laissé chez nous une trace durable de leur passage. Nobles de caractère autant que de race, ils ont rendu des services signalés dans la magistrature, dans l'armée et dans l'industrie. Leur souvenir demeure dans les annales de notre pays, à côté de celui d'hommes qui l'ont honoré par leur bravoure, leurs talents ou leurs bienfaits.

---

[1] Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, t. I, 3e livr., p. 444.

[2] Mém. et doc. de la Soc. d'hist. de la S. R., t. XV, p. 373.

[3] ibid., t. V, 2e livr., p. 215.

[4] Baptistère de Morges, aux arch. cant. vaud.

[5] ibid.

[6] Mém. et doc., t. V, 2e livr., p. 218. — En terminant ce travail nous adressons nos meilleurs remerciements à M. le vicomte de Hennezel d'Ormois, M. Emile du Plessis-Gouret, M. A. de Crousaz, M. Alf. Millioud et M. Théodore Cornaz qui ont bien voulu nous prêter leur obligeante collaboration.

Die Abzeichen der Ritterorden.

Von Paul Ganz.

(Mit Tafel I).

IV.

In gleicher Weise, wie die Ritterorden, wurden die Abzeichen der Turniergesellschaften als Anhänger an der Halskette oder als Halskette getragen. Sie bildeten den Ausweis über die Turnierfähigkeit des Trägers, denn damit haftete gleichsam die ganze Gesellschaft, deren Abzeichen er trug. Daraus erklärt sich die Bedeutung dieser gesellschaftlichen Institution und das Ansehen der Abzeichen, die den von Fürsten verliehenen Orden gleichgestellt erscheinen.

Im XV. Jahrhundert muss eine regelrechte Einteilung der sogenannten „vier Lande“ Rheinstrom, Schwaben, Franken, Bayern, in denen die freie Reichsritterschaft ansässig war, stattgefunden haben, denn der Adel wird in den Wappenbüchern unter den Gesellschaftszeichen aufgeführt, was ungefähr der lokalen Gruppierung entspricht. Als Beispiel nenne ich das Wappenbuch des Hans Ingelram von 1459, den Grünenbergschen Kodex von 1481 und das Basler Exemplar des Konrad Schnitt aus dem ersten Drittel des XVI. Jahrhunderts[1].

Das Basler Wappenbuch des Konrad Schnitt in der Zeughausbibliothek zu Berlin gibt eine Einteilung unter 12 Gesellschaften; von denen je 3 auf einen Landesteil fallen:

Rheinstrom.	Oberer Rheinstrom:	Gesellschaft im Schwan.
	Mittlerer Rheinstrom:	Gesellschaft im Löwen.
	Unterer Rheinstrom:	Gesellschaft im Wind.
Schwaben.	Oberschwaben:	Gesellschaft im Falken.
	Mittelschwaben:	Gesellschaft im Steinbock.
	Unterschwaben:	Gesellschaft im Leithund.
Franken:	Oberfranken:	Gesellschaft im Greifen.
	Mittelfranken:	Gesellschaft im Einhorn.
	Niederfranken:	Gesellschaft im Esel.
Bayern.	Oberbayern:	Gesellschaft im Bären.
	Mittelbayern:	Gesellschaft im Pferd.
	Niederbayern:	Gesellschaft im Pfau.

Konrad Grünenberg führt in seinem Wappenbuch ebenfalls zwölf Turniergesellschaften auf, aber sie stimmen weder in der Benennung noch in der Verteilung mit der späteren Version überein. Es sind vom Rheinstrom: Esel, Wind, Wolf und Steinbock, aus Schwaben: Fisch und Falk, Krone, Leitbrack und Kranz, aus Franken: Einhorn, Fürspang, Bären und aus Bayern eine einzige Gesellschaft mit weiss-blau geweckter Landesfahne. Im Wappenbuch des Hans Ingelram von 1459 sind nur acht Turniergesellschaften erwähnt und zwar die vier vom Rheinstrom (Wind, Esel, Steinbock, Wolf), Spänglein und Einhorn

[1] Dr. Rud. Wackernagel. Der deutsche Herold. 1891.

aus Franken, die Gesellschaft im Leitbracken (Rüden) aus Schwaben und die Gesellschaft im Pferd aus Bayern. Die verschiedenen Turniergesellschaften mögen zu verschiedenen Zeiten an Bedeutung gewechselt haben, aber bei Grünenberg und bei Ingelram ist eine Bevorzugung des eigenen Landesteiles zu konstatieren.

Im deutschen Herold 1904 hat Friedrich Freiherr von Gaisberg-Schöckingen ein reiches Material über die Abzeichen der Turniergesellschaften veröffentlicht[1], dass ich im folgenden verwerte und nach Möglichkeit ergänze.

Basel hattte schon im XIII. Jahrhundert zwei Turniergesellschaften, welche sich feindlich gegenüberstanden und durch ihre Rivalität den Bürgerkrieg entbrennen liessen[2]. Die Gesellschaft zum Sittich führte in weiss einen grünen Papagei oder Sittich und bestand vornehmlich aus Mitgliedern der alten Dienstmannengeschlechter des Bischofs, der Schaler, Münch und Marschalk. Ihre Gegner, die Sterner, führten einen weissen Stern im roten Felde; sie rekrutierten sich aus dem Kreise der ehemaligen Freien des angrenzenden Gebietes und wurden erst von König Rudolf von Habsburg wieder in die Stadt zurückgeleitet. Die beiden Panner, unter denen sie zum Turnier zogen, sind in der Basler Chronik von Wurstysen abgebildet (Fig. 3). Im Jahre 1349 bezog der zürcherische Adel eine neue Trinkstube, das Haus erhielt den Namen „zum Rüden" und das Tier wurde zum Wappenbild der Adelsvereinigung in der Stadt, zum Wappen der Konstaffel. Möglicherweise könnte die Wahl von Namen und Bild auf die schwäbische Turniergesellschaft „zum Leitbracken" zurückgehen. Ich habe schon anderen Orts[3] auf die Abzeichen der Gesellschaften im Leitbracken, in der Krone, im Fisch und im Falken hingewiesen, welche in der Agneskapelle zu Königsfelden zu Häupten der bei Sempach gefallenen Ritter aufgemalt sind und will hier nur festhalten, dass diese Gesellschaften wahrscheinlich schon viel früher bestanden haben.

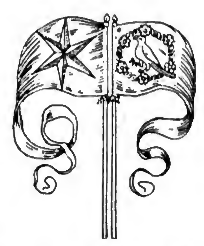


Fig. 3. Panner der Turniergesellschaften zum Stern und zum Sittich in Basel.

Im Turnierbuch von Rüxner vom Jahre 1487 sind folgende Gesellschaften aufgezählt:

Am Rheinstrom: im Steinbock, im niedern Esel, im Wind, im Wolf, im oberen Esel.
In Schwaben: im Falken und Fisch, im Bracken und Kranz, in der Krone.
In Franken: im Bären, im Einhorn, in der Fürspang.
In Bayern, zusammengefasst ohne nähere Bezeichnung.

Die Rittergesellschaft zu Geyern wird nur bei Schnitt (Berliner Exemplar) genannt und soll eine schweizerische Adelsvereinigung gewesen sein.

[1] Die Abzeichen der Turniergesellschaften p. 61.
[2] Heusler, A., Verfassungsgeschichte von Basel p. 121.
[3] Heraldisches Archiv 1900 p. 85.

Die Abzeichen der Turniergesellschaften wurden ursprünglich nur als Fahnenbilder verwendet; unter den verschiedenen Zeichen zogen die Herrn zum kriegerischen Spiele aus, ähnlich wie die kämpfenden Haufen, die früher nach Ländern geordnet, in die Schranken ritten. Das Fahnentuch ist rot, blau oder grün und wird in den verschiedenen Wappenbüchern für die einzelnen Gesellschaften abweichend tingiert. Die Abzeichen sind zur Hälfte weiss und zur andern Hälfte gelb, was besagen soll, dass nicht nur Ritter, sondern auch ritterbürtige Herren der Gesellschaft beitreten konnten, allen voran die Junker der eingeschriebenen Geschlechter. Konrad Grünenberg lässt die Fähnlein der zwölf Turniergesellschaften der „vier Länder Schwaben, Frangken, Reinlender und Bayren" während des Turniers von festlich geschmückten Damen tragen, die auf einer Estrade beisammen stehen (Tafel I).

Das einzelne Mitglied führte das Abzeichen im Siegel zu Seiten des Helmes, auf Denkmälern (Glasgemälden, Grabsteinen, Bildnissen) ebenfalls zu Seiten des Wappens oder aber aufgehängt an der einrahmenden Architektur (vgl. 1905 IV Tafel XIV). Die verschiedenen Abbildungen lassen erkennen, dass die Abzeichen aus edlem Metall verfertigt und wie die Ritterorden als Anhänger an der Halskette befestigt wurden. Auf einem Bildnis von Hans Baldung trägt der porträtierte Herr das Abzeichen vom Fisch und Falken nebst dem brandenburgischen Schwanenorden (Fig. 4). Hans Ingelram[1] hat sich auf seinem Selbstbildnis als Ehrenhold der Gesellschaft im Esel mit einer goldenen Kette umgetan, an der das weiss-gelbe Turnierabzeichen hängt. Und Fritz Jakob von Anwyl, einer der eifrigsten Verfechter zur Wiederbelebung der alten Turnierherrlichkeit, sowie auch seine Gemahlin Anna von Klingenberg, tragen auf einer Votivtafel von Martin Schaffner (Stuttgart)[2] schwere Halsketten, deren Teilstücke aus dem Gesellschaftszeichen vom Fisch und Falken bestehen. Einzelne Zeichen sind später in die Wappen der sogenannten Ritterkantone übergegangen oder als besondere Auszeichnung an Privatpersonen verliehen worden. Kaiser Ferdinand II. verlieh den Herren von Reinach zur Vermehrung ihres Familienwappens das Abzeichen vom Fisch und Falken im Herzschilde 1635[3], das sie 1698 im Wappenbuche Hoziers führen.

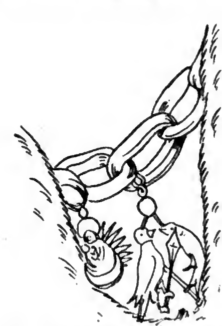


Fig. 4. Kette mit zwei Anhängern auf dem Bildnis eines Unbekannten, von Hans Baldung (London, Nat. Gal.)

Die ältesten Abzeichen bestanden nur aus dem Wappenbilde, dem Steinbock, der Krone u. s. w.; später wurden die beim Turnier zur Verwendung kommenden Waffen, Kolben und Schwert, einbezogen und entweder auf dem Bande als Zier

[1] Wappenbuch von 1459, im Besitze des Freiherrn Georg von Cotta zu Dotternhausen.
[2] Abgebildet im deutschen Herold 1904 p. 65.
[3] Archives héraldiques 1889 p. 257.

angebracht, wie auf dem Abzeichen der Gesellschaft in der Krone, das den Grabstein des Ritters Rudolf von Habsberg († 1506) in der St. Emerauskirche zu Regensberg schmückt (Fig. 16), oder den Tieren als Waffen beigegeben,

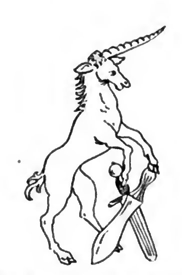


Fig. 5. Gesellschaft im Einhorn.



Fig. 6. Gesellschaft im Bären.

wie z. B. im Basler Wappenbuch des Konrad Schnitt (Fig. 5, 6). Bei Vereinigung zweier Gesellschaften mussten die Abzeichen kombiniert werden und so finden wir den Fisch und Falken, durch kreuzweis übereinander gelegtes Schwert und Kolben zu einem neuen Zeichen verbunden (Fig. 7).

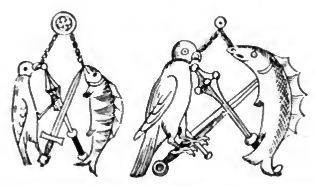


Fig. 7. Gesellschaft im Fisch und Falken (nach Scheibenrissen).

Schon im Jahre 1451 werden Fisch und Falk zusammen am Gesellenschiessen zu Nürnberg genannt, aber eine urkundlich beglaubigte Vereinigung der beiden Turniergesellschaften zu einer Gesellschaft unter Sankt Jörgen Schild fand erst am 23. August 1484 statt [1]. Im Jahre 1524 waren die Grafen, Freien und vom Adel der Turniergesellschaften vom Fisch und Falken in Konstanz versammelt, um zu handeln und zu beschliessen, was zur Ehre Gottes, zur Pflanzung adeliger Tugend, Hebung des Turniers und gemeiner Gesellschaft Verwandten

[1] Vochezer, J., Die Truchsess von Waldburg II. p. 398.

erspriesslich befunden werde. Dazu waren auch Vertreter der andern Gesellschaften in Schwaben, vom Leitbracken und der Krone geladen worden [1].



Fig. 8. Gesellschaft vom Leitbracken und Kranz.

Weniger bekannt ist die in beiden Schnittschen Wappenbüchern erwähnte Vereinigung der Abzeichen vom Leitbracken und Kranz (Fig. 8). Er gibt auch die von einander abweichenden Zeichen der in zwei Gesellschaften getrennten Vereinigung zum Esel; das Tier des obern Esels hält den Kopf in die Höhe, der niedere Esel dagegen ist mit gesenktem Kopfe dargestellt (Fig. 9, 10).

Die Gesellschaften vom Bären und Fürspang werden bei Schnitt ebenfalls als eine Vereinignng mit vereintem Abzeichen aufgeführt, das Zeichen der Fürspang bilden 2 Feuerschlager, von Flammen umgeben, nach Analogie des goldenen Vliesordens. Ob das Abzeichen wirklich verändert wurde, oder aber bei Schnitt aus Missverständnis der Bezeichnung Fürspange (eine vorgesteckte Spange = Mantelhafte) willkürlich entstanden ist, kann ich nicht mit Sicherheit entscheiden. Die letztere Annahme ist aber wahrscheinlich.



Fig. 9. Gesellschaft im obern Esel.

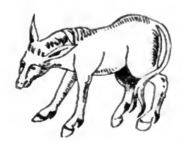


Fig. 10. Gesellschaft im niedern Esel.

Zum Schlusse lasse ich die Beschreibung der Abzeichen aller mir bekannten Turniergesellschaften folgen, mit einer Zusammenstellung der gebräuchlichen Bezeichnungen ihrer Vereinigungen.

Rheinstrom: Gesellschaft zum Schwan: ein g. Schwan (Fig. 11).

Gesellschaft im Löwen: aufrechter g. Löwe (Fig. 11).

Gesellschaft im Wind, im Laufhund: springender w. Windhund mit r. oder g. Halsband (Fig. 11).

Gesellschaft des Wolfs. Schnitt (Fig. 12) aufrechter brauner Wolf.

Gesellschaft im Esel: Schreitendes graues Langohr. Später geteilt (vergl. Fig. 9, 10, 11), die Fahne wird bei Ingelram blau, bei Grünenberg rot angegeben.

[1] a. a. O. II. p. 480.

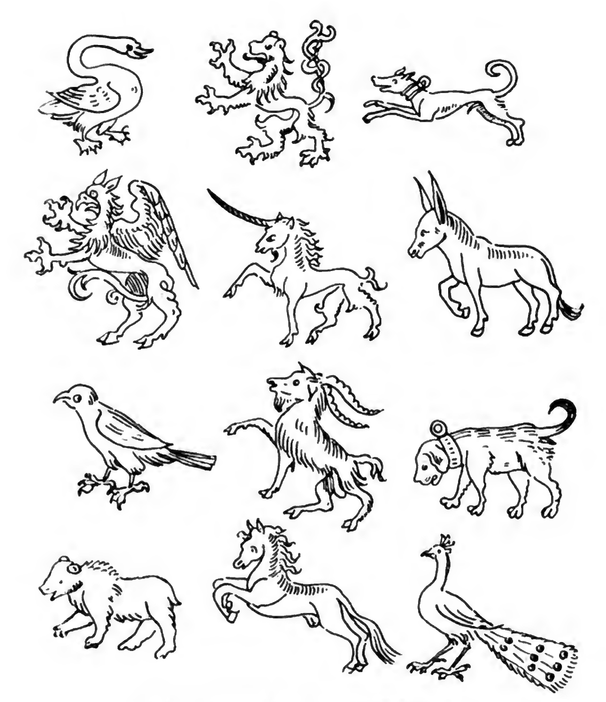


Fig. 11. Abzeichen der Turniergesellschaften im:

Schwan	Löwen	Windhund
Greif	Einhorn	Esel
Falk	Steinbock	Leitbracken
Bär	Pferd	Pfau

Gesellschaft im Steinbock, des gehörnten Steinbocks: Schreitender w. Steinbock mit g. Hörnern, bei Ingelram und Grünenberg gelb im roten Felde (Fig. 11).

Schwaben: Gesellschaft im Steinbock, wahrscheinlich identisch mit der vorigen, bei Schmitt unter Schwaben genannt: aufrechter, schwarzer Steinbock mit Krone, Schwert und Kolben (Fig. 13).


Fig. 12. Gesellschaft des Wolfs


Fig. 13. Gesellschaft im Steinbock


Fig. 14. Gesellschaft im Falken und Fisch unter Sankt Jörgens Schild

Gesellschaft im Falken, genannt Schnaitholzer, Abzeichen im XIV. Jahrhundert ein w. Falke, bei Grünenberg weiss-gelb in blau, bei Schnitt g. Falke (Fig. 11).

Gesellschaft im Fisch, genannt Sewer, erneuert 1479: ein gekrümmter g. Fisch, bei Grünenberg im roten Felde. Graf Hugo von Montfort führt das Abzeichen mit dem Drachenorden zu Seiten seines Wappens [1].

Gesellschaft im Falken und Fisch, unter Sankt Jörgen Schild, die Schnaitholzer im Falken und Fisch haben als neues Abzeichen: weisser Falke mit roter Haube auf blauen Schwert mit g. Griff und weisser Fisch auf g. Turnierkolben, die Waffen gekreuzt und die Tiere einander zugekehrt, mit kurzen Ketten an den St. Georgsschild (rotes Balkenkreuz in weiss) oder an einer Rosette gehängt (Fig. 14). Das Zeichen findet sich überaus häufig auf Monumenten und war als Verzierung von Glasgemälden besonders beliebt. Als Beispiele mögen zwei Glasgemälde aus der Kirche in Läufelfingen dienen, mit dem Wappen des Martin von Randegg 1501 und des Hans von Rümlang 1502 [2].

Gesellschaft mit Sankt Jörgens Schild. Sie umfasste den schwäbischen Adel und war in vier Viertel eingeteilt, deren jedem ein Hauptmann vorstand, im Allgäu, Hegau, an der Donau und am Bodensee. Der Bund schickte 1407 Absage an die Appenzeller, wurde 1469 verlängert und 1482 erneuert. Den politischen Charakter scheint die Gesellschaft auch nach der Vereinigung mit Falken und Fisch nicht aufgegeben zu haben.

Gesellschaft im Leithund, im Bracken, im Leitbracken: w. Bracke mit g. Halsband, Fahnenbild im roten Felde (Fig. 11). Auf der Diesbachscheibe in Worb ist das Zeichen gelb (Fig. 15).

Gesellschaft im Kranz, Kränzlein: grüner Lorbeerkranz, bei Grünenberg in rot ein weiss-gelber Laubkranz (Schäppelin) (Tafel I).

---

[1] Heidelberger Handschrift 329. Mitteil. des literarischen Vereins Stuttgart 143.
[2] Jetzt im Schweizerischen Landesmuseum.

Gesellschaft von Schwaben im Bracken und Kranz, im Leitbracken und Kranz, schon auf Grünenbergs Darstellung in einer Hand vereinigt. Bei Schnitt ist das Abzeichen ein weisser Bracke im grünen Kranz, mit roter Leitschnur festgebunden (Fig. 8).

Gesellschaft in der Krone: g. Krone, rote Fahne, an einem Band als Anhänger getragen (Fig. 16).



Fig. 15. Gesellschaft im Bracken (das Oberstück St. Georg im Wolkenkranz). Unbekannt u. Kirche von Worb.

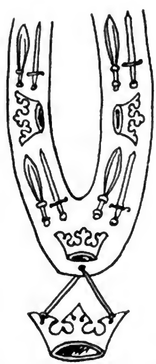


Fig. 16. Abzeichen der Gesellschaft zur Krone. Vom Grabdenkmal des Ritters Rudolf von Habsberg in St. Emeran zu Regensburg.

Franken. „Gesellschaft im Bern im lannd zu Franckenn. Gesellschaft des gekrönten Berenss". Schreitender brauner Bär (Fig. 11), bei Schnitt schwarzer aufrechter Bär, mit dem Schwert umgürtet, den Turnierkolben auf der Schulter tragend (Fig. 6).

Gesellschaft in der Fürspang, im Spänglein, des Fürspans, gestiftet von Karl IV. zu Nürnberg in der Frauenkirche anno 1355. Die Beischrift bei Schnitt, dass diese Gesellschaft das Turnier erfunden und zuerst abgehalten habe, deutet allerdings auf ein höheres Alter. Die Stiftung im Jahre 1355 kann nur eine Erneuerung gewesen sein. Das Abzeichen ist eine g. Schnalle (Fürspan) mit querübergelegter Zunge (Fig. 17), bei Grünenberg gelb-weiss in rot. Bei Schnitt dagegen wird das Abzeichen abweichend dargestellt; 2 von Funken umgebene Feuerschlager (Fig. 18).

Gesellschaft im Bären und in der Fürspang erwähnt Schnitt mit vereinigten Abzeichen.

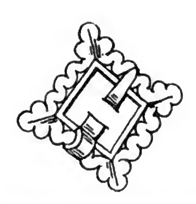


Fig. 17. Gesellschaft in der Fürspang.



Fig. 18. Gesellschaft des Fürspangs (Feuerstahl).

Gesellschaft im Einhorn. „Gesellschaft des Einhorn, stehend vornen als Franken": ein schreitendes g. Einhorn im blauen Feld, bei Schnitt braungelb, aufrecht mit Kolben und Schwert (Fig. 5, 11).

Gesellschaft im Greifen: aufrechter gelber Greif mit weissem Kopf (Fig. 11).

Bayern. Gesellschaft im Bären, wahrscheinlich identisch mit der fränkischen Vereinigung. Im Grünenbergschen Wappenbuch ist als Abzeichen ein schreitender Bär mit Strick und Kugel angegeben (Fig. 19), bei Schnitt ebenfalls ein braunes, schreitendes Tier (Fig. 11).



Fig. 19. Gesellschaft im Bären.

Gesellschaft im Pferd: springendes weisses Pferd, frei, ohne Zaum und Sattel (Fig. 11).

Gesellschaft im Pfauen: stehender blauer Pfau mit grünem Schwanz und gelben Füssen (Fig. 11).

Kleinere Vereinigungen, wie die Gesellschaft zur Katze in Konstanz [1], werden kaum Abzeichen aus Metall getragen haben, aber auch sie sind wahrscheinlich mit der Absicht begründet worden, die ritterlichen Spiele zu fördern und das Ansehen des Standes zu mehren.

Die Abzeichen der Ritterorden und der Turniergesellschaften hatten dem einen Zwecke zu dienen, ihre Träger als Angehörige eines bevorzugten Standes sichtbar zu kennzeichnen. Sie waren deshalb stets begehrt und sind auch in

[1] Anzeiger fur Schweiz. Altertumskunde.



hohen Ehren gehalten worden, als die Fahrten nach ritterlichen Abenteuern und die Turniere längst ausser Mode gekommen und abgeschafft waren.

* * *

Nachträge. Zum Drachenorden: Das Abzeichen findet sich schon auf dem Grabmahl Wenzels I. in Liegnitz († 1364), der Orden muss also schon vor Karl IV als böhmischer Orden gestiftet worden sein. Der Drache wird auch ungeflügelt abgebildet [1].

Zum Annunziantenorden: Die älteste Abbildung enthält ein Jahrzeitbuch der Kathedrale von Lausanne, eine Schnalle an einfachem Band mit aufgesetzter Devise [2]. Eine Variante der Kette findet sich auf einem Glasgemälde von 1519, auf welchem Herzog Karl von Savoyen als Stifter dargestellt ist [3].

Drei Ahnentafeln der Familie von Erlach.

Von Hanns W. Haller.

(Hiezu Tafel II—IV.)

Unter den Geschlechtern, welche in der Geschichte Berns eine massgebende Rolle gespielt haben, nehmen die Edlen von Erlach eine hervorragende Stellung ein. Die Geschichte einer solchen Familie zu verfolgen bietet deshalb für den Forscher sowohl wie für den Liebhaber ein besonderes Interesse und so mag es gestattet sein, in den hier wiedergegebenen Tafeln 3 Denkmäler bernischer Familiengeschichte einem weiteren Kreise zugänglich zu machen. Dieselben geben 3 Ahnentafeln wieder, die sich, neben einer Menge von kleineren Stammbäumen in den verschiedensten Ausführungen, Ahnenproben, Stammtafeln, Wappentafeln, im Archiv des Schlosses Spiez befunden hatten. Auf einen merkwürdigen Zufall ist es zurückzuführen, dass die Daten derselben jeweilen ziemlich genau 100 Jahre auseinanderliegen, so dass also jede der Tafeln einen anderen Zeitabschnitt behandelt. Dagegen muss zum voraus bemerkt werden, dass die 3 Blätter 3 ganz verschiedene Linien des Geschlechts behandeln, von denen 2 heute längst ausgestorben sind, die aber gerade deshalb weniger allgemein bekannt sind, trotzdem sie der eingehenderen Betrachtung wert sind. Es ist deshalb notwendig, bevor wir auf die einzelnen Blätter näher eingehen, sich über die verschiedenen Linien und deren Zusammenhang zuerst etwas zu orientieren. Es ist dem Text und den Reproduktionen deshalb noch eine orientierende Stammtafel beigegeben, welche die oft komplizierten Verhältnisse graphisch erläutern soll. Ich kann mich deshalb hier sehr kurz fassen, indem ich

[1] Freundl. Mitteilung von Herrn Gerichtsreferendar Karl Schlawe, Breslau.

[2] Abgebildet bei G. von Terrey, Die Gemälde des Hans Baldung, Band I, Tafel 30.

[3] Schweizerisches Landesmuseum (aus der Serie der Scheiben des Augustinerklosters zu Zürich).

für die hier nicht zu berührende Vorgeschichte auf die verschiedenen einschlägigen Quellen verweise, aus denen auch der betr. Artikel im schweiz. Geschlechterbuch (Basel 1905) seine historische Übersicht geschöpft hat.

Die älteste der Tafeln, datiert 1583, behandelt einen Teil des von den Genealogen als „Dieboldsche Linie" bezeichneten Conglomerats von Zweigen. Diese Linie wurde gestiftet von Diebold (Theobald) von Erlach, dem jüngsten Sohne des Schultheissen Rudolf und jüngern Bruder des Schultheissen Johann (Hans), von welchem sowohl die 2 heute blühenden als auch die in unserer 2. Tafel behandelte anhaltische Linie, welche ausgestorben ist, sich herleiten. Diese letztere bildet den Gegenstand der mit der Jahreszahl 1683 versehenen Tafel. Gestiftet wurde sie von Burkhard von Erlach, Herrn zu Jegistorf, dem ältern Sohne Wolfgangs, Herrn zu Riggisberg und Jegistorf, während von seinem jüngern Bruder Ludwig, Herrn zu Riggisberg, die beiden Zweige der heutigen jüngern Linie abstammen. Die 3. Tafel, welcher wir wohl das Datum von 1780 beilegen dürfen, behandelt Angehörige sowohl der jüngern Linie — und zwar aus beiden Zweigen — als auch solche der ältern Linie, und zwar, soweit sie nicht beiden Zweigen gemeinsam sind, insbesondere des ältern derselben. Die übrigen Anhaltspunkte finden sich in der Detailbehandlung der einzelnen Tafeln weiter unten.

Hier soll lediglich auf ein weiteres, allen Tafeln gemeinsames Moment, eingegangen werden: das Wappen des Geschlechts. Die Tafeln zeigen mit grosser Übereinstimmung die ursprüngliche und bis zur Stunde von der ganzen Familie beibehaltene Form des Wappens: Schild: in rot auf silbernem Pfahl ein schwarzer Sparren. Helmzier: ein mit schwarzen Hahnenfedern besteckter Spitzhut, der die Schildfigur wiederholt. (So auch Siebmacher der den Helm gekrönt angibt.) Decke: r. s.

Während besonders der Schild wenigen Veränderungen unterworfen war, zeigen sich in den Siegeln und Emblemen einzelner Personen verschiedene Abweichungen von der überlieferten Helmzier. So erscheinen, wie auf den Helmen der ehemaligen Lehensherren, der Grafen von Neuenburg und Nidau, anstatt des Spitzhutes, der Mannes- oder Weiberrumpf, welcher das Schildbild wiederholt. Ausserdem begegnen wir bei den dem Johanniter-Orden angehörigen Personen dem gekrönten Adler dieses Ordens als Helmzier. Ebenso erscheint ausnahmsweise der wachs. gold. Löwe oder eine g. Mitra. Verschiedene dieser Varianten erscheinen in der Wappenverbesserung, welche dem Schultheissen Hieronymus von Erlach 1745 anlässlich seiner Erhebung zum Grafen des heilg. röm. Reiches zu teil wurde. Der Schild blieb glücklicherweise in seiner edlen Vornehmheit unverändert; dagegen wurde derselbe mit 5 Helmen geschmückt, von denen die 3 mittleren g., die 2 äussern silbern sind. Der mittlere Helm trägt den traditionellen Spitzhut, wogegen rechts der silb. Greif, links der gold. Löwe und zu äusserst der Mannes- bezw. Weiberrumpf mit Wiederholung der Schildfigur die Helme krönen. Dass der Schild in Siegeln und andern herald Verwendungen dem Geschmacke der Zeit entsprechend, mit allen möglichen Ordenszeichen, krieg. Trophäen, Rangkronen etc. verziert wurde, ist ohne weiteres erklärlich.

Tafel I

Schultheiss Rudolf
1449—1507. Herr zu Wyl u. Jegistorf
ux.: 1) Barb. v. Praroman
2) Barb. v. Scharnachthal

Schultheiss Hans
1474—1539. Freiherr zu Spiez u. H. z. Riggisberg
ux.: Magdal. v. Mülinen

Diebold
1485—1551
ux.: Johanna Asperling v. Raron

Dieboldsche Linie
ausgest. im 17. Jahrhundert

ältere Linie:
Hans Rudolf
1504—1533
ux.: Dorothea Velga

jüngere Linie:
Wolfgang
1512—1556. Herr zu Riggisberg-Jegistorf
ux.: Cath. v. Diesbach

Hans Rudolf
152..—1579. Freiherr zu Spiez
ux.: Ursula v. Mülinen

Burkhard
1535—1566. Herr zu Jegistorf
ux.: Adelheid Sigelmann v. Delsberg

Anhaltische Linie
ausgestorben 1854

Tafel II

Ludwig
1543—1586. Herr zu Riggisberg
ux.: Salome Stürler

Schultheiss Franz Ludwig
1575—1651. Freiherr zu Spiez.
Herr zu Bümpliz u. Oberhofen
ux.: 1) Salome Steiger
2) Joh. v. Graffenried

Joh. Rudolf
1577—1628. Mitherr zu Spiez
ux.: Cath. Weyermann

ält. Zweig
Hans Rudolf
1586—1643. Herr zu Riggisberg
ux.: 1) Anna Jeoffrey
2) Anna Güder
3) Magd. Steiger v. Roll

jüng. Zweig
Abraham
1587—1621
ux.: Cath. v. Mülinen

I.
Franz Ludwig
1686—....
Herr zu Bümpliz
ux.: 1) Isab. Chambrier
2) E. v. Wattenwyl
3) Magd. Stürler

II.
Albrecht
1614—1651
ux.: Anna v. Büren

Joh. Jakob
1628—1694
Generallieut.
ux.: Magd. v. Ozon

Gabriel
1640—1673
ux.: Cath. Tillier

Schultheiss Sigismund
1614—1699
Freiherr zu Spiez
ux.: Ursula Esther v. Mülinen

Hieronymus
160.—1662. Herr zu Riggisberg.
Champont. La Motte
ux.: Joh. Esther v. Diessbach

Abraham
1607—1669
ux.: 1) Barb. Thellung
2) Ros. v. Wattenwyl
3) Esther v. Senarclens

Viktor
ux.: Elisab. Steiger

Viktor
ux.: Salome v. Graffenried

Albrecht
1644—1723
Freiherr zu Spiez
ux.: 1) Cath. v. Ligerz
2) Elisab. Effinger

Freiburger Linie

Hans Rudolf
1634—1711. Herr zu Riggisberg und Rümligen
ux.: Sus. Dor. v. Erlach

Abraham
1669—1730
ux.: Jud. Frisching

Schultheiss Hieronymus
1667—1748
ux.: Marg. Willading

Albrecht
1713—1784. Freiherr zu Spiez
ux.: 1) Marg. v. Erlach
2) Marg. v. Wattenwyl

Abraham
1716—1782. Herr zu Riggisberg
ux.: Marie de Bessa

Sigismund
von Moorsee
ux.: Salome v. Bonstetten

Zweig von Schwand

Franz Ludwig
ux.: Joh. v. Graffenried

Zweig von Gerzensee

Tafel III

Schultheiss Albrecht Friedrich
1697—1789. H. z. Hindelbank etc.
ux.: Margar. Frisching

Zweig von Hindelbank

Gabriel Albrecht
1739—1802. Freiherr zu Spiez
ux.: Salome v. Erlach

Tafel III

Ferdinand
Herr zu Riggisberg und Spiez

Zweig von Spiez

Aber von der in einigen bernischen [1] und andern schweizerischen Familien infolge Eindringens ausländischer Sitten, grassierenden Prahlerei mit Ecartelierungen der Schilde haben sich die von Erlach bis auf wenige Angehörige stets freigehalten. Die einzigen bekannten Schildzierungen betreffen 1) den Schultheissen Rudolf von Erlach, Herrn zu Wyl und Jegistorf, in dessen Siegel das Familienwappen mit dem Wappen Berns quadriert erscheint, eine heraldische Lizenz, die glücklicherweise ohne Nachhahmung geblieben ist. Sodann überliefert 2) die Spiezer Genealogie von Diebold, dem jrn. Herren zu Oberhofen, eine Verbindung des Stammwappens mit dem in g. wachsenden, schwarzen Bock der Herrschaft Oberhofen; 3) quadrierte Venner Albrecht von Erlach, Freiherr zu Spiez und Herr zu Riggisberg (1644—1723), den Familienschild mit denjenigen von Spiez und Riggisberg, jedoch nicht in einem Siegel, sondern im gemalten Kopf einer Urkunde von 1723. (Stiftung des Catharinenpfennings in beiden Herrschaften.) 4) existiert von seinem Nachfolger in Spiez, Freiherrn Albrecht von Erlach (1713—1784), noch eine in Kristall geschnittene kleinere Petschaft, in welcher das Familienwappen mit dem von Spiez quadriert ist; dasselbe zeigt auch eine ganz ungewöhnliche Devise: c'i per il puro que m'inalgi (Nur für das Reine kämpfe ich). Sein grösseres Siegel zeigt dagegen das einfache Wappen.

Was die französische, sowie die deutsche Linie anbetrifft, so sind keine Besonderheiten im Wappen überliefert. Siegel oder Siegelabdrücke derselben sind mir allerdings keine zu Gesicht gekommen.

Doch gehen wir zu den einzelnen Tafeln über:

I.

Antoni, Ulrich, Rudolf und Petermann von Erlach, Gebrüderen, Stamm und Herkommen.

(Tafel II.)

Das hier dargestellte Blatt ist ca. 65 cm lang und 50 cm hoch. Die auf feinem, mit Leinwand unterlegtem Pergament in Wasserfarben ausgeführten Wappen- und Namenschilder sind trotz des hohen Alters mit wenigen Ausnahmen in voller Farbenpracht erhalten. Es existiert noch eine inhaltlich sozusagen identische Tafel, in welcher aber die Wappen ohne Helm und Decke dargestellt sind. Diese nur auf Papier gemalte und in bedeutend roherer Weise ausgeführte Tafel ist leider vom Alter so stark mitgenommen, dass ihr Zustand eine Reproduktion unmöglich machte. Sie ist ganz offenbar als eine Art Entwurf zu der hier vorliegenden Ausführung zu betrachten und deutet nach allen Merkmalen der technischen Auffassung und der Zeichnung auf das ausgehende 16. Jahrhundert, so dass der Entwurf ebenfalls um 1580 zu datieren ist; allerdings enthält er auch noch verschiedene Zutaten aus dem 17. Jahrhundert, auf die wir aber, da sie von keiner Wichtigkeit sind, hier nicht eingehen können. Es wäre ja freilich

[1] Man vergleiche, um nur ein Beispiel zu zitieren, die Variationen- und Heroldskünste beim Wappen der Familie Gatschet in Gatschets Wappenbuch. (Mss. Helv. der Bern. Stadtbibl.) Das schönste Beispiel dieser Schule, bildet das preuss. Wappen, während andre Staaten ein einfaches Gesamtwappen akzeptiert haben.

auch denkbar, dass 2 verschiedene und vielleicht auch zeitlich etwas auseinanderliegende Ausführungen desselben Schemas, welche verschiedenen interessierten Personen gedient haben mögen, vorliegen. Hiefür würden die Differenzen zwischen den beiden Tafeln sprechen; so besonders die Verschiedenheit im Wappen der Rüssegg und einige textliche Divergenzen in der Legende. Über die einzelnen Personen, welche die vorliegende Tafel aufführt, mögen folgende kurze Angaben genügen:

1 a. Anton, der älteste der 4 Brüder, geb. am 27. Dezember 1557, starb 1617 am Fieber als Befehlshaber der an Savoyen gesandten Hilfstruppen. Von seinem Schwager Christoph v. Diesbach tauschte er die Herrschaft Kiesen ein. Er war in erster Ehe mit Agathe von Diesbach, Tochter Niklaus', welche 1612 starb, verheiratet und in 2. Ehe mit Barbara von Flachslanden. Seine männliche Deszendenz starb mit seinen Enkeln aus. Von seinen 5 Söhnen mag Hartmann, geb. 1597, erwähnt werden, welcher als schwedischer Oberstlieutenant samt seinem Vetter Burkhard (von der Anhalter Linie) 1633 in Pfirt von den Bauern erschlagen und auf Veranlassung des damals in Basel residierenden Generals Hans Ludwig von Erlach von Castelen, seines Vetters, im Kreuzgang des Basler Münsters begraben wurde. Antons Töchter, Agathe und Helena waren an Friedrich von Wattenwyl und Franz Ludwig von Graffenried verheiratet. Sein Bruder

1 b. Ulrich, dessen Geburtsdatum (1560) nicht genau feststeht und welcher 1588 nach einigen Feldzügen in den Niederlanden, in Fraubrunnen im Streit erstochen wurde, war mit Jacobea von Mülinen verheiratet, welche 1612 von ihrem Bruder Friedrich die Herrschaft Castelen erbte. Ihr Sohn Ulrich, ein Posthumus, vermählt mit Susanna von Lüstrach (Lütry), hinterliess als einzige Tochter und Erbin eines ansehnlichen Besitztums Margaretha, welche 1627 sich mit dem Vetter ihres Vaters, dem damaligen Obersten, nachmaligen General Hans Ludwig von Erlach vermählte, welchem sie Castelen und Ruchenstein zubrachte (über ihre Deszendenz vgl. weiter unten). Der nächste der Brüder

1 c. Rudolf, welcher 1617 als Hauptmann in Frankreich starb und von einigen Genealogen irrtümlicherweise als Herr zu Castelen bezeichnet wird, war Landvogt zu Morsee und in erster Ehe mit Ursula von Mülinen von Wildenstein vermählt und in zweiter Ehe mit Catharina von Mülinen, welche ihm die Herrschaft Auwenstein zubrachten. Er hinterliess 7 Söhne und 1 Tochter, deren Mannesstamm jedoch schon in der folgenden Generation erlosch. Von erstern war

Friedrich (geb. 1591, † 1615), vermählt mit Ursula von Erlach, aus der Linie Riggisberg, welche Ehe aber kinderlos blieb, der älteste. Mit Ausnahme des zweiten Sohnes fielen sämtliche übrigen Brüder im 30jährigen Krieg; so Rudolf 1622 bei Fleury, Johann Bernhard 1647 im Piemont, Jakob Christof als schwedischer Major 1634 von Bauern in Villingen ermordet, Josua 1648 in Deutschland und der jüngste David, welcher mit Helena von Offenburg vermählt war, 1638 vor Neuenburg am Rhein. Der zweitälteste, Johann Ludwig dagegen war berufen, in dem Kriege, welcher seine Brüder so erbarmungslos dahinraffte, eine Rolle zu spielen, die, aus dem Rahmen der Lokalgeschichte

heraustretend, von grosser Bedeutung für den Gang der kriegerischen und politischen Ereignisse in Süddeutschland geworden ist, und dem die Geschichtschreibung Jahrhunderte hindurch die Würde eines Marschalls von Frankreich beigelegt hat, bis v. Gonzenbach diese Legende zerstört, aber die glänzende Persönlichkeit des Generals auf andere Weise ins richtige Licht gerückt hat.

Da die Persönlichkeit des Generals Hans Ludwig von Erlach der Geschichte des 30jährigen Kriegs angehört, so können wir uns hier auf die familiengeschichtlich oder genealogisch interessanten Daten beschränken. Er besass die Herrschaften Castelen, Auenstein und Ruchenstein; geb. 1595 vermählte er sich 1627 mit der Tochter seines Vetters Ulrich, Margaretha von Erlach. Da seine 2 Söhne jung starben, so blüht seine Descendenz nur noch in den Familien seiner Töchter, die sich erst nach dem Tode der Eltern verheirateten. Maria heiratete 1656 den schwedischen Obersten Axel von Taupadel, Herrn zu Pfirt und Blotzheim, den Sohn des Generallieutenants Georg Christoph von Taupadel, und die zweite, Catharina Susanna, 1659 den Johann Caspar von Döringenberg, Herrn zu Hirzberg und Hausen, während sich Johanna Louisa in demselben Jahre mit Johann Friedrich Freiherr von und zum Stein, kurpfälzischem Kammerherrn, vermählte.

1 d. Der vierte Bruder Petermann endlich (geb. 1579, † 1635), war als Page in Bayern zum alten Glauben übergetreten und liess sich nach Teilnahme an den Feldzügen in Ungarn, in Freiburg nieder, da ihm als Katholiken die Rückkehr nach Bern verschlossen war. Er war in erster Ehe vermählt mit Margarethe Rugenet, welche ihm die Herrschaft Chavannes zubrachte, und in zweiter mit Elisabeth Gottrau, Herrin zu Bioley. Er war somit der Gründer der ältern Freiburger Linie, welche übrigens wie die jüngere bereits in der 3. Generation wieder ausstarb. Sein Sohn Anton, Herr zu Bioley, war in erster Ehe mit Elisabeth von Diessbach und in zweiter mit der Tochter des Gouverneurs Affry von Neuenburg verheiratet.

2. Der Vater dieser 4 Brüder war Johann († 1583), Landvogt zu Mendrisio, Saanen und Aelen, sowie Sechzehner. Er war dreimal vermählt: 1) Mit Elisabeth von Stein, 2) mit Verena von Hallwyl (1556), von welcher die 4 vorerwähnten Söhne abstammen (auch 2 Töchter nach Gruner), 3) mit Elisabeth Stucki (1575), welche ihm 2000 Pfund zugebracht haben soll. Von dieser stammen 2 Töchter ab: Verena, Gemahlin Hartmann Meiss von Ellikon, und Johanna, Gemahlin Daniel Moratels, Herrn zu Belp (?).

3. Diebold von Erlach, Johanns Vater (geb. 1485, † 1551), Rudolfs Sohn, war Hauptmann am Brünig, Mitherr zu Bümplitz, seit 1540 des tägl. Rats. Seine Gattin war Johanna Asperling von Raron, über welche weitere Angaben fehlen (über dieses Geschlecht vgl. unten). Von seinen 6 Söhnen haben wir die Deszendenz des vierten, Johanns, bereits kennen gelernt. Aber auch der zweite, Heinrich, vermählt mit Michela de Carjat und Anna von Wattenwyl, hinterliess Enkel und Urenkel und der dritte, Albrecht, durch seine Gattin Barbara von Scharnachthal Herr zu Oberhofen, gründete die allerdings bald wieder erlöschende Linie von Oberhofen (Schicksal von Oberhofen),

deren Frauen aus den Geschlechtern der Wattenwyl, Scharnachthal (Bastard!), Mülinen, Gatschet, Weingarten und Mannel stammten.

4. **Rudolf**, Diebolds Vater (geb. 1449, † 1507), ist der schon obengenannte Schultheiss der Stadt Bern. Er bezeichnet den Übergang des Geschlechts aus dem neuenburgischen Ministerialverhältnis in die freie und unabhängige Existenz als Burger und Anteilhaber am Regiment in Bern, wenn auch noch später Vertreter desselben als Träger neuenburgischer Lehen in den Lehenbüchern der Grafschaft erscheinen.

Seine politische Rolle, die er in Bern spielte, in allen Einzelheiten zu verfolgen, ist hier nicht der Ort. Stettler mag Recht haben, wenn er ihm den Charakter eines Staatsmannes abspricht; immerhin bleibt das Faktum bestehen, dass er trotz verschiedener Konflikte mit dem Rat immer wieder zu den verschiedensten Verwendungen herangezogen wurde und schon 1479 als dreissigjähriger Mann zum Amt des Schultheissen gelangte. Es ist dies vielleicht mehr seiner finanziellen Geschicklichkeit als seinen politischen Fähigkeiten zuzuschreiben. Estere ist wenigstens bemerkenswert durch seine Erfolge auf dem Gebiete des Familienbesitzes, indem er der Verschleuderung der in Händen von Geschlechtsgenossen befindlichen Güter und Herrschaften dadurch zu steuern suchte, dass er diese so viel wie möglich in seiner Hand vereinigte; hiebei mag er hie und da die Grenze des Erlaubten überschritten haben: er war schliesslich Herr zu Bümplitz, Wyl und Jegistorf, Mitherr zu Riggisberg, sowie Castvogt zu Rueggisberg und Hettiswyl. Sein Reichtum scheint er zum grössten Teil seiner ersten Frau Barbara von Praroman, des Schultheissen Heinrich von Freiburg und der Salome von Wifflisburg Tochter, verdankt zu haben, welche ihm ein ansehnliches Gut einbrachte. Dieser Ehe entstammen auch die 3 Söhne, Burkhard, Hans und Diebold, während seine zweite Ehe mit Barbara von Scharnachthal, der Witwe des Schultheissen Niklaus von Diessbach und Hans Friedrichs von Mülinen, welcher wir als Aszendentin der Verena von Hallwyl nochmals begegnen werden, kinderlos blieb. (Betr. sein Siegel vgl. oben.) Rudolf war der zweite Sohn des

5. **Petermann von Erlach**, welcher als Mitherr zu Bümplitz, Landvogt in Schwarzenburg und Schultheiss zu Burgdorf erscheint und 1472 starb. Seine erste Gemahlin soll einer Version nach Clara von Burgistein gewesen sein[1]. Jedenfalls aber stammte Rudolf aus der zweiten Ehe mit Adelheid Haller von Courtelary (oder von Schlossberg), Tochter Ulrichs und der Afra von Lunie (Lignières?). Als Petermanns Vater erscheint alsdann

6. **Johann** von Erlach (1417—1438) des Rats, Herr zu Reichenbach und Bümplitz, Castvogt zu Rueggisberg, Vogt zu Oltigen und Schultheiss zu Thun. Seine Gemahlin war **Margaretha von Grasburg**, über welche ich nur spärliche Nachrichten habe finden können. Johanns Vater, Ulrich, Mitherr zu Jegistorf (1331—1389), vermählt mit Anna von Wyleroltigen, steht bereits ausserhalb des in der vorliegenden Tafel berücksichtigten Kreises, so dass wir uns zunächst zu den andern hier aufgeführten Familien zu wenden haben:

[1] Vgl. dazu auch Archives hérald. 1903. IV. pag. 144.



a) von Grasburg. Wappen: in S. ein steigender doppelgeschwänzter Löwe mit roten Krallen. Kl: ein wachsender Löwe mit r. Krallen und silb. Pfauenfedern besetzter Drachenmähne. Die Edlen von Grasburg waren zu Bern verburgert. Margretha von Grasburg war Tochter Gerhards, Jakobs Sohn, des Rats zu Bern. Er erscheint von 1353—1389 in verschiedenen Urkunden; vermählt war er mit Anna von Beinwyl, welche ihm 2 Söhne und 2 Töchter schenkte, mit welchen das Geschlecht noch im XIV. Jahrhundert erlosch. Die ältere Tochter Elisabeth war an den Edelknecht Imer von Spiegelberg verheiratet, während sich Margarethe 1387 mit Hans von Erlach, dem sie ein ziemliches Gut zubrachte, vermählt hatte; einige Genealogen bezeichnen sie auch als Witwe Jost Käslis, was aber nicht genügend belegt werden kann. (Stettler II. 364. Stürler II. Grasburg.)

b) von Courtelary. Wappen: in r. ein s. mit 3 roten Lindenblättern belegter Schrägbalken. Kl.: Schildbild wiederhol. bärt. Mannesrumpf mit hoher, weissberandeter Mütze. D.: r. s. Tschudi 67 gibt 2 Helme mit r. s. Decken an links: r. s. mit s. und r. Blättern verzierte Büffelhörner und rechts: einen die Schildfigur am Hals wiederhol. wachs. r. Brackenkopf mit s. Behänge. Auf S. 308 gibt er für Curbellrye ein ähnliches Wappen, mit an Stielen senkrecht hängenden Herzen. H. z. wie oben links (Hörner); sodann verweist er auf die von Hall in Basel, die statt der Blätter Kugeln führen (p. 55.) und die von unsrer Tafel genannte Helmzier (Mann). Da die Courtelary oft bloss Haller genannt werden, so ist ein Zusammenhang nicht ausgeschlossen (?). Ulrich Haller von Courtelary, Castellan auf Schlossberg (1391—1438), war vermählt mit Afra de Lupie (?), seine Tochter Adelheid mit Petermann von Erlach (s. oben).

c) de Lupie (de Lunie?), in r. ein s. gewelltes Andreaskreuz. Hz. roter, off. Flug, zwischen welchem ein Schild mit Schildfigur schwebt. D.: r. s., so auch Stettler W. (21. 14) der es offenbar von dieser Tafel her hat, da er es auf der gleichen Seite unmittelbar nach Wifflisburg und Courtelary bringt, ebenso Gatschet T. 58. Über die Familie selbst finde ich keine Nachricht.

d) von Praroman. Wappen: im Sch. ein s. kreisförmig gebogenes Fischgerippe. Kl.: silb. wachs. Brackenkopf. D.: s.

Aus diesem berühmten und mächtigen Freiburger Hause erscheinen auf unserer Tafel: Jacob (hier Jörg genannt: Leu kennt keinen solchen) 1430 Ratsherr, 1440 Schultheiss, vermählt mit — (unleserlich), von Colombier; dann sein ältester Sohn Hans, 1449 Ratsherr und Seckelmeister, 1452 Burgermeister und 1472 Schultheiss; er war vermählt mit Salome (nach Leu Jaqueline) von Avenches oder Wifflisburg, Tochter Hansens und einer Asperling von Raron, welche ihm die Herrschaft Villaraboz bei Romont zubrachte. Seine Tochter Barbara endlich war die erste Gemahlin des Schultheissen Rudolf von Erlach, dessen zweiter Frau, Barbara von Scharnachthal, wir an anderer Stelle bereits begegnet sind. Das Geschlecht ist in Freiburg um 1650 und in Lausanne, wo ebenfalls eine Linie lebte, 1750 erloschen.

e) von Colombier. Wappen: in s. ein r. (savoy.) Kreuz, in dessen obern Eckfeldern je eine bl. Taube sitzt. Kl.: bl. Taube. D.: r. s. Stettler W.: 79,

in bl. ein silb. Sparren. Stettler W.: 3 s. Tauben auf r. Schr. balk. in S. gekr. Helm: flieg. Taube. D.: r. s. Tschudi: ohne Farben, wie Tafel, H. z. mit Blüten besteckter Narrenkappe. Dieses Geschlecht, aus welchem die Frau Jakobs oder Jörgs von Praroman stammen soll, gehörte dem waadtländischen Adel an und erscheint auch mit Walter und Johannes im Anfang des XV. Jahrhunderts in Bern verburgert. Ob sich das Geschlecht von Colombier bei Boudry oder von der gleichnamigen Ortschaft bei Morges herleitet, ist noch nicht festgestellt (Leu, V, 380).

f) von Wifflisburg. Wappen: in r. ein g. schreitender (im Entwurf von 1583 ein springender) Eber. Kl.: g. wachs. Eber. D.: r. g. Stettler W.: 21, wie Tafel. Tschudi: in bl. s. Schildecke mit # Mohrenkopf. daneben 2, 3, 2 s. franz. Lilien. W.: s. Falke. D.: bl. s. Dieses Geschlecht, welches in einigen Quellen auch d'Avenches oder von Afflentschen genannt wird, war in Freiburg verburgert. Dagegen finden sich in denselben weder Hans, welcher mit einer Asperling von Raron vermählt gewesen sein soll, noch dessen Tochter Salome; doch wird, wie schon bemerkt, von Leu eine Jaqueline als Ehefrau Johanns von Praroman, Schultheissen zu Freiburg, genannt. Ob übrigens die Häuser von Affländschen und Wifflisburg identisch sind, ist m. E. immer noch fraglich (vgl. auch Leu, I. 79 u. XIX, 435).

g) Asperling von Raron, auch Aesperling (Leu, I. 73). Wappen: in g. ein steigender r. gekrönter bl. Löwe. Hz.: bl. Hut mit gelbem Rande, mit Hahnenfedern bedeckt. Stettler W. 17. D.: bl. g. Leu, I. 73 ff., XV. 63 ff. In wiefern die Familie der Asperlinge mit den Raron zusammenhängt, ist noch nicht aufgeklärt. Eine natürliche Filiation oder vielleicht eher eine Beamtung der Raron-Dynasten? Die Familie wird auch oft einfach von Raron genannt, was bei der Wappengleichheit mit den notorisch stammverwandten Vögten von Brienz auf einen gewissen Zusammenhang hinweist. Dass auch innerhalb des Geschlechts die Filiation unsicher ist, geht aus dem Umstande hervor, dass unsere Tafel, welche doch an andern Stellen mit ziemlicher genealogischer Kühnheit zusammengestellt ist, hier erhebliche Lücken aufweist. Auch auf der Reproduktion lässt sich durch Schriftvergleichung erkennen, dass bei Rudolf Asperling und seiner Frau (zweitoberste Generation) die Vornamen in andrer, kursiver Schrift neben die kalligraphisch ausgeführten Geschlechtsnamen gesetzt sind. Dies lässt auf nachträgliche Vervollständigung schliessen, um so mehr, als auch der ältere Entwurf hier keine Vornamen angibt. Weiter hinauf gelangt der Autor der Tafel überhaupt nicht und so ist man wohl berechtigt, auch den angegebenen Namen gegenüber sich ziemlich skeptisch zu verhalten. Leider ist das Quellenmaterial über das vorliegende Geschlecht sehr unvollständig und es kann nur durch Schlüsse notdürftig ergänzt werden. Ursprünglich freie Genossen des Zehntens Raron, müssen die Asperlinge zu Reichtum gelangt und bei der Liquidation der Raronschen Erbschaft Güter derselben an sich gebracht haben. Schon 1361 finden wir als Meyer des Zehntens Raron: Johannes Esper, 1451 einen Johannes Esperlin, sodann 1471 und 1489 einen Petermandus Esperlin; von 1450—1458 war Heinrich Bischof von Sitten. Sein



Bruder Rudolf, vermählt mit Francesia, Tochter des Freiherrn Witschard von Raron und der Marg. von Rhäzüns, hatte mit dem Bischof Streit und wurde 1475 aus dem Lande gejagt; sein Geschlecht soll sich dann in Lausanne angesiedelt haben, wo es in den Rat gelangte und später auch die Herrschaft Ballaigue erwarb (Leu, I. 74 u. P. Sig. Furrer Gesch. v. Wallis, Sitten 1850). In dem 1481 gehaltenen Strafgericht über Rudolf wird festgestellt, dass er von Vater- und Mutterseite Walliser sei und zu den reichsten und mächtigsten gehört habe. Petermann 1489—1505 Meyer zu Raron, wird als ein edler und mächtiger Mann geschildert. Es ist nun nicht ausgeschlossen, dass er der Tochtermann Adrians von Bubenberg ist, den wir auf unserer Tafel finden. Über Rudolf, den Vater Petermanns, welcher nach unsrer Tafel mit Catharina von Heimgarten soll vermählt gewesen sein, finde ich keine Angaben. Der Zeit nach wäre nicht ausgeschlossen, dass Petermann ein Sohn des oben erwähnten Rudolf war, des Erben der Raron, aber Rudolfs Söhne, Niklaus und Hildebrand, wurden 1481 durch Urteil verbannt und geächtet, so dass Petermann kaum später als Meyer zu Raron eine einflussreiche Stellung hätte einnehmen können. Auch wird hier als Rudolfs Gemahlin eine Catharina von Heimgarten bezeichnet.

h) von Heimgarten. Wappen: in r. eine grosse s. Lilie. Kl.: ? D.: ? r. s. Vermutlich ist hier das Walliser Geschlecht der von Heimgarten oder wie sie auch genannt werden — de Platea von Visp — gemeint, welches später nach dem Armorial valaisan, ein geviertetes W. führte: 1 und 4 in r. 2 g. St. und darunter 1 s. Lilie, 2 und 3 in bl. 3 schräg übereinander gereihte g. Kugeln. H.: ? D.: ?.

i) von Bubenberg. Wappen: von bl. und s. geteilt, in bl. obern Feld ein s. Stern. Kl.: blau-weiss geteilter Mannesrumpf mit bl. silber berandeter, hoher Mütze. D.: Kl. s. Eva Asperling war die Tochter Adrians von Bubenberg (1424—1479), des ruhmreichen Verteidigers von Murten im Burgunderkriege. Ritters und Schultheissen, Freiherrn zu Spiez, aus dessen zweiter Ehe mit Johanna von Lassarraz, Tochter des Barons Wilhelm [1], savoy. Landvogts der Waadt, und nicht, wie unsere Tafel angibt, aus erster Ehe mit Jakobea von Neuenburg-Aarberg. Diese Angaben sind also unrichtig und es wäre hier also statt des Grafen von Valangin, Wilhelm von Lassarraz mit seiner Gemahlin einzusetzen (vgl. Bern. Biogr. I. 343—358 u. Hidber. bern. Neuj. Bl. 1859). Die Tochter aus Adrian von Bubenbergs erster Ehe war Dorothea, vermählt mit Albrecht von Mülinen, Herrn zu Castelen, dem Bruder des Hans Friedrich, Vermutlich ist hier, wie so oft bei solchen Ahnenproben ein bestimmter Wunsch der Vater des Gedankens gewesen. Adrian war der Sohn des Schultheissen Heinrich, Freiherrn zu Spiez, und der Anna von Rosenegg, von welcher auch die Tochter Johanna, Gemahlin Andreas' von Bonstetten stammte, von der später noch die Rede sein wird. — Die Bubenberge stammen von einer Burg im Forst (bei Bern) und gehören zu den Edlen, welche zur Zeit der Gründung der Stadt, in der Gegend ansässig waren. Es ist denn auch natürlich, dass das Geschlecht

[1] Wilhelm, Freiherr von Lassarraz aus dem Hause Montferrand, Landvogt in der Waadt; vermählt in erster Ehe mit Aimée von Montluel (de Montelupello) und in zweiter Ehe mit Alice de St. Trivier.

bald zu grossem Einfluss gelangte; nicht weniger als 10 Angehörige desselben gelangten bekanntlich zur Schultheissenwürde. Doch bezeichnet der obgen. Heinrich, Johannes Sohn, den Höhepunkt der Entwicklung; schon sein Sohn Adrian befand sich oft in wirtschaftlich bedrängter Lage, wenn er auch den grössten Teil seiner Güter noch halten konnte. Sein Sohn, der jüngere Adrian, jedoch starb in Schulden, so dass seine Leiche nur mit Mühe und Not aus den Händen der Gläubiger befreit werden konnte. Die Freiherrschaft Spiez, welche Johann der ältere von den Strettlingern gekauft hatte, ging dann durch Adrians des älteren Nichte Agatha von Bonstetten, Andreas' und der Johanna von Bubenberg Tochter, an deren zweiten Ehegatten Ludwig von Diessbach über, welcher sie 1516 an den in Frankreich als Söldnerführer reich gewordenen Ludwig von Erlach verkaufte. Dieser vermachte sie seinem Vetter, dem Schultheissen Johann, der bereits Riggisberg besass; von da an verblieb Spiez bis zum Jahre 1874 im Besitze der Familie von Erlach; wir werden bei Behandlung der dritten Tafel noch darauf zurückzukommen haben.

k) von Rosenegg (auch Roseneck). Wappen: in g. ein bl. Querbalken, darüber 3, darunter 2 rote, weisstemplige Rosen ohne Stengel. Hz.: eine wachs. rote Rose mit grünem Stengel. Tschudi: D.: bl. g., Zürich. Wappenrolle. Hz.: ohne Stengel. D.: r. g. Diesem Geschlecht, welches zum hegauischen Adel gehörte und bisch. baselsche Lehen besass, entstammte Anna, die Frau des Schultheissen Heinrich von Bubenberg. Über ihre Eltern geben die Quellen nur an, dass sie die Tochter des Freiherrn Hans von Rosenegg, Herrn zu Wartenfels war.

l) von Neuenburg-Valangin-Aarberg. Grafen: Wappen: in r. ein goldener mit 3 + Sparren belegter Pfahl. Kl.: roter das Schildbild wiederholender hoher Spitzhut, mit einer r. Rose besteckt. D.: r. g. Dieses Wappen wurde bekanntlich mit nur kleinen Varianten, von allen Linien des Hauses Neuenburg geführt. Aus diesem Dynastengeschlecht erscheint hier, allerdings infolge einer unrichtigen Filiation, die erste Gemahlin Adrians von Bubenberg, Jakobea von Valendis, Gräfin zu Aarberg, wie sie hier genannt wird. Ihr Vater, Johann III., Graf von Aarberg, Herr zu Valangin und Beauffremont, erneuerte 1427 das Burgrecht mit Bern, folgte seinem Vater, dem Grafen Wilhelm († 1427), von Aarberg zu Valangin und Beauffremont als erster Sohn aus dessen Ehe mit Johanna von Beauffremont; er war vermählt mit Louise von Vaumarcus, der Tochter des Freiherrn Johann I. von Neuenburg-Vaumarcus, aus der unechten Linie des Hauses Welsch-Neuenburg. Dieser Ehe sind ausser Jacobea noch entsprungen 4 Töchter und 2 Söhne. Der ältere, Wilhelm, Herr zu Pontine, wurde durch einen unechten Sohn, Claudius, der Stammvater einer in den Niederlanden existierenden Linie, die sich Grafen von Aarberg nennen und in s. auf s. Pfahl 3 bl. Sparren als Wappen führen[1]. Vom jüngern Sohne Claudius, mit welchem die Grafen von Aarberg-Valangin im Jahre 1517 ausstarben, gelangte Valangin durch dessen Tochter Louise an deren Ehemann, den Grafen Philibert von Challant, welcher ebenfalls das Burgrecht erhielt.

[1] Vgl. Jean Grellet: La maison d'Arberg en Flandre (Mus. Neuchâtel. 26).

m) von Vaumarcus. Wappen: in bl. ein s. von 3 kl. s. Kreuzen umgebener Sparren. Kl.: bl. Mannesrumpf, wie Schild, bl. Mütze mit s. Rand. D.: bl. s. Dieses Wappen ist unrichtig, insofern, als die Freiherrn von Vaumarcus aus dem Hause Neuenburg das Wappen des Mutterhauses, wie die von Aarberg-Valangin führen. Allerdings wird in allen Wappenbüchern das Wappen der Edlen von Vaumarcus, wie auf unsrer Tafel angegeben. (Mandrot und du Bois pag. 4. Stettler Wb. pag. 86 etc. Gatschet.)

n) von Hallwyl. Wappen: in G. ein # Flug-Helm: Flug weiss. Über die nie geführte Verbesserung vgl. oberbad. Geschlechterbuch I pag. 525. Von der Aszendenz der Verena von Hallwyl ist anzuführen, ihr Vater, Hartmann von Hallwyl († 1573), vermählt 1. mit Maria von Mülinen, Tochter Caspars und der Verena von Diesbach und 2. mit Maria von Baerenfels. Seine Deszendenz starb 1711 mit dem kaiserlichen Oberst Ludwig Friedrich aus. Sein Vater, Dietrich (1450—1507, tot 1509), war vermählt mit Sigonia von Rotenstein, der Tochter Wilhelms und der Maria von Habsberg (vgl. unten). Dietrich war der vierte Sohn des Marschalks Burkhard, welcher 1466 starb und mit Dorothea von Ruessegg verheiratet war, der Tochter, nach vorliegender Ahnentafel, Wilhelms und der Elisabeth von Grünenberg. Als Vater Burkhards wird auf unserer Tafel sodann aufgeführt Thüring, vermählt mit Maria von Ratsamhausen (Rotzehusen), während in Wirklichkeit Burkhard der zweite Sohn Rudolfs, des Castvogts zu Kappelen, Bürgers zu Bern und Solothurn (1373—† 1440) war, welcher mit Anna von Stoffeln (cop. 1380) verheiratet war; er war der älteste Sohn Rudolfs und der Elsa Mönch von Landskron. Der Autor des vorliegenden Blattes hat vermutlich Rudolf mit Thüring (1391—1469), welcher mit Dorothea von Ratsamhausen vermählt war, verwechselt.

o) von Ratzenhusen (Ratsamhausen). Wappen: in g. mit r. Schildrand ein gr. Querbalken. Kl.: R. g. gr. Büffelhörner. D.: rg. und gr. g. Tschudi: in s. mit r. Rand bl. Querbalken. H.: s. Federbusch. D.: r. g. Vgl. das Siegel Hartmanns von Razenhusen von 1299, bei Zeerleders Urkundenbuch, Bd. III, Siebm., pag. 192, nur als Kl. ein s. Brackenkopf. Stettler. Wappenbuch, pag. 21, Nr. 4: in g. mit rotem Schildrand ein gr. Balken. Helm: g. gr. g. und gr. g. gr. geteilte Büffelhörner. Decke: gr. g. (Ratsamhusen.) Pag. 22, Nr. 2: Helm: silb. wachs. Brackenkopf mit r. Zunge, (Rotzehausen). Pag. 15, Nr. 12: auf r. gr. geteilt. Schild ein s. Balken. Helm: s. Bracke mit r. Drachenmähne mit gr. Pfauenfedern (Ratsamhusen). — Die Freiherrn von Ratsamhausen, deren Name heute in dem Geschlechte der Freiherrn von und zu der Thann weiterlebt, gehörten damals dem elsäss. Adel an. Unrichtigerweise erscheint aus diesem Geschlecht also hier Dorothea, vermählt mit Thüring von Hallwyl, anstatt Anna von Stoffeln, Gemahlin Rudolfs von Hallwyl.

p) von Rotenstein. Wappen: in s. ein roter goldbegitterter Schrägbalken; Kleinot: auf Hut s. Kugel; Decke: r. s. — Nach Kindler v. Knobloch hatte Sigonie, die Ehefrau Dietrichs von Hallwyl, nicht diesem Geschlecht angehört, sondern demjenigen der Rottweiler Patrizierfamilie der Bletz zubenannt von Rottenstein, was aber falsch zu sein scheint; Merz (Burgen im

Aargau) nennt als Vater der Sigonie Heinrich v. R., dessen Schwester Magdalena die Ehefrau von Hans von Hallwyl, dem Sieger von Murten, war. Welche Version die richtige ist, können wir nicht entscheiden, doch spricht die Wahrscheinlichkeit, in Anbetracht der verschiedenen anderen Unrichtigkeiten, die wir in vorliegender Stammtafel schon gefunden haben, entschieden für die letztere.

q) von Rüssegg. Wappen: in g. ein steig. # Einhorn. Kl.: ein g. und ein v. wachsender Schwanenhals von silb. und grünen Pfauenfedern begleitet. Die ältere Ausführung gibt als Wappen an, einen von # und s. geranteten Schild. Das Geschlecht der Freiherrn von Rüssegg gehörte zu den nordschweiz. kleinern Dynasten. Die Namensangaben unsrer Tafel sind übrigens falsch: Dorothea von Rüssegg, die 1433 als Gemahlin Burkhards von Hallwyl genannt wird und 900 Kr. Ehesteuer erhält, war nach urkundlichen Quellen die Tochter des Edelknechts Hemman v. R., Herrn zu Rued und Büren, der von 1395 bis 1455 in Urkunden genannt wird, und der Anfelisa von Aarburg, Tochter des Freiherrn Rudolfs von Aarburg und der Anfelisa von Grünenberg und Witwe Ritter Rudolfs von Büttikon. Der Namen Wilhelms sowie einer Elisabeth von Grünenberg wird in den mir zugänglichen Quellen nirgends genannt. Es wäre demnach hier statt des Wappens Grünenberg das der Freiherren von Aarburg einzusetzen: in r. ein s. schrägrechter Balken. Hz.: ein r. mit v. Schrägbalken belegter halber Flug. Decke: r. s. Betr. Rüssegg vgl. Genealog. Handbuch z. Schweizergeschichte, pag. 268 ff. (Archiv. hérald. 1904, III).

r) von Grünenberg. Wappen: in s. grüner Sechsberg; Kleinot: schildfarbener Spitzhut. (Vgl. über das Geschlecht: Genealog. Handbuch, pag. 277 ff.)

s) von Bubenhofen (Buwinkowin). Wappen: in s. 2 rote dreimal sparrenweise gebroch. Balken (oder auch Farben umgekehrt). Kl.: weiss-rot gekl. Knabe, in jeder Hand ein r. abwärtsgekehrtes Jagdhorn haltend. Ein im Schwarzwald ansässiges Schwäbisches Rittergeschlecht, das 1814 ausstarb. Die hier genannte Frieda kann ich so wenig, wie ihren Gemahl finden.

t) von Hapsberg (Habsberg). Wappen: ein von s. und # gevierteten Schild ein g. Balken. Hz.: 2 # s. übereck geteilte Büffelhörner (mit Federn besteckt, zwischendrin ein g. gekr. sitzender Löwe). (Über eine spätere Vermehrung vgl. Kindler, I. 501 ff.) Tsch.: 65 Aur-Hörner. D.: # g. Der Löwe fehlt hier, nur bei Siebmacher 110, 2 ist er schreitend dargestellt. Aus diesem schwäbischen Adelsgeschlecht (Burg Habsberg bei Rolingen an der Alb.) erscheint zuerst 1463 ein Conradus de Habichesberg, in einer Konstanzer Urkunde, ferner ein Diebold, der 1488 den Fürstenbergern um 53000 Fl. die ganze Herrschaft Donaueschingen verkauft. Einen Hans Hartmann, vermählt mit Agnes von Durchheim, den Vater der Maria, Gattin Wilhelms von Rottenstein, finde ich nicht.

u) von Durchheim, für welche Familie das in Siebmacher, 172, 2, als denen von Türheim zugehörige Wappen gebraucht wird. Diese Thürheim gehören jedoch zum rheinländischen Adel und es mag der Schluss nahe liegen, dass die hier genannte Agnes, die Gemahlin Hans Hartmanns von Habsberg,



dem badischen Geschlechte von Duerrheim, Turreheim, Dürhain, die aus einstigen freien Herren zu Fürstenberg, Ministerialen geworden waren und welche als Wappen in g. einen blauen, einer roten grünbeblatteten Rose zugekehrten Esel, der auch aus dem Helme wächst, führen (Decke bl. g.), angehörte. Die rheinischen Türheim dagegen führen in # eine weisse, rotbedachte Tormauer und als Helmzier eine aufrechte, das Schildbild wiederholende Turnierfahne. Decke # s. Eine Genealogie dieser Familie war mir nicht zugänglich, so dass ich mich über meine Hypothese nicht vergewissern konnte. Doch blieben die angeführten Familien bisher im Rahmen des süddeutschen und besonders schwäbischen Adels, so dass die Wahrscheinlichkeit eher für meine Annahme spricht. Woher Stettler (Wappenbuch) übrigens das Wappen kennt und aufführt, ist mir nicht erfindlich. Da es gleich neben Habsberg steht, so ist es vielleicht auf vorliegende Stammtafel zurückzuführen.

r) von Mülinen. Wappen: in g. ein # Mühlenrad mit 8 Schaufeln. D.: # golden. Kl.: g. Rad wie im Schild. Von diesem noch heute blühenden Geschlechte, welches zum aargauischen Adel gehörte, hatten sich die Söhne Hans Albrechts, Herrn zu Castelen und Ruchenstein, 1436 Bern angeschlossen. Von diesen drei Brüdern war der älteste Hemman, mit einer Enkelin Rudolfs von Ringoltingen und sein Bruder Hans Albrecht mit der Tochter aus Adrian von Bubenbergs erster Ehe, mit Jacobea Gräfin von Aarberg-Valangin, Dorothea, verheiratet (vgl. hiezu weiter unten Asperling von Raron). Der dritte, Hans Friedrich († 1491), war vermählt mit der Witwe Niklaus' von Diesbach und nachmaligen zweiten Frau des Schultheissen Rudolf von Erlach, Barbara von Scharnachthal, Caspars und der Küngolt vom Stein Tochter. Sein Sohn war Caspar von Mülinen, Ritter, welcher zur Zeit der Reformation als Anhänger des alten Glaubens, sich hervorgetan hatte (geb. 4. Januar 1481, gest. nach 1538). Er war vermählt mit Verena von Diesbach, Ludwigs, des Herrn zu Landshut, und der Antonia von Ringoltingen Tochter, welche ihm sieben Kinder schenkte. Von diesen waren vier jung gestorben, während Christoph mit seines Vaters Stiefbruder, des oben schon angeführten Diebold von Erlach und der Johanna Asperling von Raron Tochter Eva sich verheiratete. Er war Schultheiss von Murten, Ratsherr Caspars zweiter Sohn dagegen, Beat Ludwig, († 1597), ist der erste Schultheiss seines Geschlechts in Bern. Er war vermählt mit Margaretha Nägeli und Anna von Weingarten und hinterliess 23 Kinder. Seine Schwester Maria vermählte sich mit Hartmann von Hallwyl (s. oben). Die Linien von Castelen-Ruchenstein und von Wildenstein stammen von Hans Friedrichs älterem Bruder Hans Albrecht und der Dorothea von Bubenberg ab. Diesem entstammen die schon oben erwähnten Gemahlinnen Ulrichs und Rudolfs von Erlach aus der Dieboldschen Linie; von Hans Friedrich, Pauls Sohn, gingen Castelen und Ruchenstein an seine Schwester Jacobea von Erlach, von welcher sie deren Enkelin Margaretha, Gemahlin Hans Ludwigs von Erlach, erbte. Von Pauls Bruder, Ludwig, Herrn zu Auenstein, stammen zwei Söhne, Adalbert, dessen Tochter Catharina ihrem Gemahl, Rudolf von Erlach, dem Vater des Generals Hans Ludwig, die Herrschaft Auwenstein zubrachte und

Bilgeri, durch dessen Tochter die Herrschaft Wildenstein an die Effinger kam. Die aargauische Linie ist ausgestorben.

w) von Reischach. Wappen: in s. ein # Eberkopf mit roten Lefzen und roter Nackenborste. (Kl.: s.) D.: # s. Magdalena (bei Merz heisst sie Agnes) von Reischach, die Gemahlin Albrechts von Mülinen, war die Tochter Eggs und der Anna Maria von Schellenberg. Das Geschlecht gehörte zum schwäbischen und nordostschweizerischen Adel und war in Zürich und Schaffhausen verburgrechtet; so heiratete Eberhard in der Reformationszeit die letzte Äbtissin vom Fraumünster, Anna von Zimmern.

x) von Scharnachthal. Wappen: in s. auf r. Dreiberg ein # gezinnter Thurm. Kl.: achteckiges s. Schildbild wiederholendes mit Pfauenfedern bestecktes Brett. D.: # s. Aus diesem Geschlecht, welches im 14. und 15. Jahrhundert zu den reichsten und einflussreichsten der Stadt Bern zählte, stammt die Frau Hans Friedrichs von Mülinen, Barbara, die Tochter Caspars (1416—1473) und der Küngolt vom Stein, Tochter Johanns vom Stein, H. zu Utzigen, und der Jonata von Ringoltingen. Caspar hatte drei Frauen: 1. Küngolt vom Stein, † 1453, 2. Johanna von Reinach, eine Verwandte des Schultheissen Hofmeister (gesch.), 3. Bernata von Villarzel, Tochter Aymos von Lucens, Wwe. Petermanns von Wabern; seine Tochter Barbara vermählte sich 1467 mit Niklaus von Diesbach. Dass Barbaras Mutter eine vom Stein war, geht daraus hervor, dass in der Freiwerbung des Rates für ihren dritten Mann, den Schultheissen Rudolf von Erlach, Georg vom Stein ihr Vetter genannt wird. Barbara brachte ihrem zweiten Mann H. F. von Mülinen die Herrschaft Brandis zu, welcher sie aber an Peter von Pesmes verkaufte. Den Scharnachthal gehörte bis zu ihrem Aussterben die Herrschaft Oberhofen, welche von Niklaus, Sohn Hans Beats, durch seine Schwester Barbara an deren Gemahl Albrecht von Erlach, den ältesten Sohn des oben schon behandelten Diebold, gelangte. Nachdem sie dann von seinem Sohn Theobald d. J. seinem Neffen Samuel vermacht worden war, gelangte sie schliesslich in die Hände des Schultheissen Franz Ludwig von Erlach, Freiherrn zu Spiez, welchem sie jedoch vom Lehensherrn, der Stadt, als Mannlehen verweigert wurde; wurde sie als Landvogtei eingerichtet.

y) vom Stein. Wappen: in r. ein s. mit 3 blattartigen Lappen behängter Gürtel mit g. Schnalle. Hz.: ein r. Büffelkopf mit s. Hörnern. Decke: r. s. Aus diesem alten, jedoch bald nach der Reformation ausgestorbenen Geschlechte erscheint hier Küngold (Kunigunde), Tochter des Junkers Johann vom Stein, des Rats zu Bern, Herrn zu Utzigen, Landvogt zu Aarberg, welcher von 1415—1450 in Urkunden genannt wird. Er war vermählt mit Jonata von Ringoltingen, Johanns Tochter; seine Tochter Küngold war vermählt an Caspar von Scharnachthal, welchem sie die Herrschaft Blumenstein zubrachte. Ihr Heiratsgut betrug laut Tellrodel von 1448: 1400 Gulden, 1453 ist sie bereits gestorben genannt. Ihre Brüder waren Schultheiss Caspar (gest. 1466), Mitherr zu Utzigen und Strettlingen, Hartmann, Edelknecht und Schultheiss zu Solothurn († 1488) und Jakob, Edelknecht, Herr zu Utzigen und Strettlingen, gestorben 1480.



z) von Diesbach. Wappen: in # ein g. 3 mal gestreifter Rechtsschrägbalken, beidseitig von je einem schreit. gold. Löwen begleitet. Hz.: ein wachs. g. Löwe mit # von g. Rand mit 7 g. Knöpfen umgebenem Kamm. D.: # g. Stettler, Gen. Tschudi: f. Diessbach oder Diessenberg: in s. # Löwen, f. Diessbach, wie oben (p. 29, 1—2). Gatschet gibt an: in blau über silb. gepartem Schrägbalken ein g. schreit. Löwe. Der Stammvater Niklaus (s. unten) führte noch 1422 einen von r. und s. gespaltenen, mit einem Halbmond in verwechselten Tinkturen belegten Schild; 1434 wurde ihm von Kaiser Siegesmund das jetzige Wappen verliehen. Im 18. Jahrhundert erscheinen auf Emblemen die beiden Wappen durch Vierung kombiniert. Soviel ich weiss, führen gegenwärtig alle Linien (auch die freiburgische der Fürsten v. St. Agatha) das einfache, 1434 verliehene Wappen. Verena, Gemahlin Caspars von Mülinen, war die Tochter Ritter Ludwigs von Diesbach (1452—1527), Herrn zu Diessbach, Kiesen. Strättligen und Landshut, Urtenen und Spiez, des einflussreichen Staatsmannes und Führers der französischen Partei in Bern während der Burgunderkriege, und seiner ersten Gemahlin Antonia von Ringoltingen, Tochter Thürings und der Verena von Hundwyl, von welcher er vier Söhne und eine Tochter hatte. Den zweiten derselben treffen wir wieder auf unsrer zweiten Tafel als Vater der Gemahlin Wolfgangs von Erlach, des Schultheissen von Thun und Gouverneurs von Neuchâtel. Von seiner zweiten Gemahlin Agatha von Bonstetten, der Tochter Andreas' und der Johanna von Bubenberg und dadurch einer Nichte Adrians des ältern von Bubenberg, welche ihm nach des jüngern Adrian von Bubenberg Tod auch Spiez zubrachte, hatte er zehn Söhne und drei Töchter. Da die Nachkommen seines Bruders Wilhelm bald ausstarben, so ist er der Stammvater aller Linien des Hauses. Vgl. seine Selbstbiographie „Chroniques et mémoires du chevalier Louis de Diesbach", Genf, Eggimann 1901. Sein Vater war Ludwig (gest. 1452, seit 1432 des gr., seit 1450 des kl. Rats), Herr zu Brandis und Mitherr zu Diesbach, sowie Herr zu Godesberg a. Rh. Er hatte erst mit seinen Brüdern das vom Vater begründete Handelshaus übernommen; da jedoch infolge des Reichtums die politischen Interessen mehr in den Vordergrund traten, so wurde der Handel allmählich aufgegeben. Von grosser Prachtliebe und im Besitze eines grossen Vermögens war er oft auf Reisen und an höfischen Festen anzutreffen. Seine Gemahlin war Elisabeth von Runtz (Runsen), mit welcher er sich 1439 in St. Gallen vermählt hatte. Ludwig war der zweite Sohn des Stammvaters Niklaus (1411—1456), der durch seinen grossen Reichtum den Glanz des Hauses begründet hatte. Vgl. den Artikel von Diesbach im Schweiz. Geschlechterbuch, 1905.

aa) von Runtz. Wappen: in bl. ein r. Adler mit s. Flügeln. Helmz.: Adler entsprechend dem Schild. D.: r. bl. Elisabeth von Runtz — Stettler nennt sie Runse — entstammte einem rheinländischen Adelsgeschlecht aus der Nähe von Köln (Stettler.) Die Familie besass das Lehen Godesberg a. Rhein. Siebmacher kennt weder dieses Geschlecht noch das Wappen, dagegen wird es von Stettler, der wohl vorliegende Ahnentafel eingesehen hat, aufgeführt.

bb) von Ringoltingen. Wappen: in r. ein # mit 3 s. Ringen belegter Pfahl. Kl.: weibl. schildfarb. Rumpf. D.: r. s. 1466 siegelt Thüring mit 3 Rosen im Pfahl (Stürler). Das Geschlecht hiess ursprünglich Zigerli und erwarb mittelst seines Reichtums die Herrschaften Landshut und Bätterkinden. Thüring von Ringoltingen, zweiter Sohn des angesehenen Schultheissen Rudolf von Ringoltingen (1415-1478), Herrn zu Landshut, Utzenstorf, Muhleren und Mitherrn zu Kehrsatz (aus dessen erster Ehe mit Jonata von Mümpelgard, Tochter Burkhards, Freiherrn von Oltigen), war Herr zu Landshut, Utzenstorf, 1442 Vogt nach Baden, 1457 des tägl. Rats und im folgenden Jahre bereits Schultheiss der Stadt und Republik. Er starb 1483, nachdem er schon 1479 die Herrschaft Landshut seinem Tochtermann Ludwig von Diessbach abgetreten hatte. In den Kämpfen und Intriguen der burgundischen und der französischen Partei in Bern scheint er sich für keine Partei ausgesprochen zu haben, immerhin ist kaum anzunehmen, dass der Schwiegervater Ludwigs von Diessbach die burgundische Partei unterstützt habe. Vermählt war Thüring mit Verena von Hunwyl, von welcher er jedoch keine männlichen Nachkommen hinterlassen hat. Dagegen hatte er 5 Töchter, von welchen die älteste Klosterfrau in der Insel war und die andern in die Geschlechter der Vaumarcus, im Thurm, von Lupfen, von Balmoos und Segesser von Mellingen heirateten; die jüngste, Antonia, war mit Ludwig von Diesbach, Ritter, vermählt. Thüring von Ringoltingen hat 1456 die französische Dichtung des Guilleaume de Poitiers über die Meerfei Melusine ins Deutsche übersetzt und 1472 in Mainz drucken lassen.

cc) von Hunwyl. Wappen: in bl. ein silb. springender Wolf. Hz.: wachs. s. Wolf. D.: bl. s. Verena von Hun(d)wyl, Gemahlin des Schultheissen von Ringoltingen, war die Tochter von Petermann und der Sophie von Blumenberg, laut Jahrzeitstiftung des Inselklosters von 1467. Dieselben gehören dem innerschweizerischen Geschlechte an, welchem auch Paula, die zweite Gemahlin Rudolfs von Ringoltingen entstammte, und welches zu Luzern verburgert war. Die nordostschweiz. Hunwyl, die man wohl besser, wie Egli „Hinweil" oder wie Tschudy „Hünwyl" schreibt, führen einen über g. von bl. und s. gespaltenen Schild und hängen mit unserem Geschlechte gar nicht zusammen.

II.

Stammtafel zur anhaltischen Linie 1683.

Zufall mag es sein, dass die zweite Tafel gerade 100 Jahre später als die vorhin behandelte datiert ist. Sie stellt dar eine eigentümliche Kombination von Stammbaum und Ahnentafel, welche in dieser Weise und dieser Ausführung wohl nicht häufig mehr anzutreffen ist. Gewöhnlich handelt es sich bei ähnlichen Tafeln um die Filiation von einer ganz bestimmten Person, während hier die Abstammung sowohl von den Berner Erlach, als auch andrerseits von den Hatzfeld zur Darstellung kommen soll. Über ihre Veranlassung gibt vielleicht Auskunft ein Brief des August Ernst von Erlach an den Schultheissen Sigismund von Erlach[1], datiert Altenburg, 30. März 1680. In

[1] Sigismund von Erlach, Freiherr zu Spiez, ein Neffe des Schultheissen Franz Ludwig (geb. 1614), diente anfänglich im schwedisch-weimarischen und dann unter seinem

demselben gibt der gen. Aug. Ernst dem Chef des Hauses (wenn man Sigismund damals so nennen darf) Nachricht über die Abstammung und die Schicksale der sog. anhaltischen Erlach, indem er Gewicht darauf legt, dass sich in dieser Linie keine Missheiraten ereignet hätten. Es wird allerdings auf keinen Stammbaum verwiesen; dagegen ist mit grosser Wahrscheinlichkeit anzunehmen, dass die Tafel von eben demselben dem Schultheissen Sigismund von Erlach von Spiez einige Jahre später übermacht worden sei, um denselben weiterhin über das Schicksal des auswärtigen Zweiges auf dem Laufenden zu halten. Jedenfalls ist nicht die hier zu behandelnde Tafel, sondern eine richtige Ahnenprobe die Beilage eines von Aug. Lebrecht von Erlach an Schultheiss Hieronymus 1741 gesandten ähnlichen Schreibens, welches sich in Gerzensee befindet. Die vorliegende Tafel muss an einen der Besitzer von Spiez gesandt worden sein, also höchst wahrscheinlich an Schultheiss Sigismund. Die technische Ausführung ist nicht so interessant, wie bei unserer ersten Tafel, indem die Wappen der angeführten Individuen nur mit dem Schild, d. h. unvollständig wiedergegeben sind; dagegen ist die Zeichnung derselben, sowie die Legende von bemerkenswerter Feinheit und Sauberkeit. Die Bemalung geschah mit Wasserfarben. Die Dimensionen des ganzen Blattes, welches aus papierbezogener Leinwand besteht, betragen 44 cm in der Länge und 35 cm in der Höhe, die Reproduktion bedeutet also eine 4fache Verkleinerung.

Der genealogische Zusammenhang wird hergestellt durch den Schultheissen Rudolf von Erlach, seinen Sohn, den Schultheissen Hans, und dessen Sohn Wolfgang, den gemeinsamen Stammvater der Hindelbanker, der jüngern Riggisberg-Spiezer und der anhaltischen Linie (vgl. die Orientierungstafel). Bezüglich des erstern kann auf das bereits Gesagte verwiesen werden, ebenso betreffend die Wappen von Erlach, Praroman, Mülinen und Diesbach. Dagegen mögen über die hier erscheinenden Personen einige Angaben angebracht sein.

a) von Erlach: 1. Rudolf, vermählt mit Barbara von Praroman, von dem schon früher die Rede gewesen ist. Dessen zweiter Sohn (2.) Johann (Hans), geb. 1474, gest. 1539, wurde 1506 Landvogt zu Grandson, 1508 des tägl. Rats, 1510 Gesandter nach Rom und Venedig, 1513 und 1515 mit vor Dijon und Mailand, 1519 Schultheiss der Stadt Bern, 1528 Befehlshaber gegen die aufrührerischen Oberländer, 1530 gegen den savoy. Löffelbund etc., Freiherr zu Spiez, welches er von seinem Vetter Ludwig[1] (s. oben unter Bubenberg) erbte,

Vetter Hans Ludwig im französischen Heere, wurde 1648 Generalmajor, war Kommandant der Berner im Bauernkrieg und im I. Villmergerkrieg, wo er unglücklich focht, wurde dann 1675 Schultheiss der Stadt und Republik und starb 1699; vermählt mit Ursula Esther von Mülinen-Wildenstein, hinterliess er keine Nachkommen. Spiez gelangte von ihm an die Söhne zweiter Ehe des Schultheissen Franz Ludwig, die Miteigentümer waren. (Orient. Tafel.)

[1] Ludwig von Erlach (1470—1522), ein unverbesserlicher Reisläufer, der aber durch den Söldnerdienst grossen Reichtum erworben hat. 1494 in franz. Dienste getreten, wurde er 1507 vor Genua zum Ritter geschlagen, 1521 trat er in päpstl. Dienste und wurde Ritter des heilg. Stuhles; 1516 kaufte er von Ludwig von Diesbach, die Freiherrschaft Spiez, welche er testamentarisch seinem Vetter Johann vermachte. Vermählt war er 1. mit Verena von Mülinen, 2. mit Magdalena Glaser, 3. mit Barbara Schmid (von Uri), hinterliess aber nur eine natürliche Tochter.

und Herr zu Riggisberg und Jegistorf; er war vermählt mit Magdalena v. Mülinen, der Tochter Hans Friedrichs und der Barbara von Scharnachthal, seiner Stiefmutter (vgl. unter Mülinen), von welcher er vier Söhne hatte. Von dieser gründete der zweite die ältere Spiezerlinie mit den heutigen Zweigen Schwand und Gerzensee, und der dritte (3.) Wolfgang (geb. 1512, gest. 1556), die Riggisberger Linie mit den heutigen Zweigen Hindelbank und Spiez. Er war Herr zu Riggisberg und Jegenstorf; 1542 wurde er Landvogt nach Moudon, 1554 des tägl. Rats. Er war vermählt mit Catharina von Diesbach, des Schultheissen Sebastians Tochter; von seinen sechs Söhnen kommen nur der älteste, Burkhard, und der dritte, Ludwig, in Betracht. Von des letztern Söhnen teilen sich die Zweige Hindelbank und Spiez, auf welche wir anlässlich der Darstellung der dritten Tafel zu sprechen kommen werden. Vorläufig wird auf die orientierende Stammtafel verwiesen. 4. Burkhard I. (geb. 1535, gest. 1566), erzogen am Hofe des Grafen von Chalons, Herr zu Jegistorf, war vermählt mit Adelheid Sigelmann von Delsberg, der Tochter des Erasmus Sigelmann und der Agathe von Büttikon. Seine Söhne waren Erasmus, vermählt mit Agnes von Nennegk und 5. Burkhard II. (geb. 1566, gest. 1640), erst churpfälzischer, dann kgl. böhmischer Kammerherr, endlich Anhalt-bernburgischer Hofmarschall, Erbsess auf Altenburg. Er war vermählt mit Ursula von Hatzfeld, Tochter Georgs und der Barbara von Platter, von welcher er drei Söhne und fünf Töchter hinterliess. Von letztern war Anna Lucretia mit einem Kurmärker, Junker von dem Knesebeck, verheiratet. Von den Söhnen fiel der älteste (6.a) Wolf Christian 1622 bei Fleury und der zweite (6.b) Burkhard III. wurde mit seinem Vetter Hartmann zusammen 1633 in Pfirdt von Bauern ermordet und liegt in Basel begraben (vgl. oben z. Tafel II). Der dritte Sohn (6.c) August Ernst (geb. 9. März 1616, gest. 13. November 1685), erbte von seinem Vater Altenburg und war auch wie jener Hofmarschall des Fürsten von Anhalt-Bernburg. Vermählt war er mit Eleonore Sibille von Börstel, Tochter Heinrichs von Börstel, fürstl. anhaltischen geheimen Rats und Regierungspräsidenten, Erbherrn auf Büsten, Plötzhau und Aberstet, und der Anna von Besten, von welcher er zwei Söhne und fünf Töchter hatte. Von letztern war die älteste, Dorothea Susanna, mit dem hessischen Hauptmann Georg Aribert von Krosigk, Erbherrn zu Hobersdorf und Sonderschleben, die zweite, Sibilla Henrietta, mit Wilhelm von Börstel, Erbherrn auf Wusterecken vermählt; die dritte, Christina Elisabeth, heiratete den polnischen Generallieutenant Heinrich von Venediger und die vierte, Anna Ursula, den Erbherrn auf Arsel, Wilhelm von Baikhoff, während die fünfte, Catharina Dorothea, 1716 als Hofdame der Fürstin zu Anhalt-Harzingerode starb. Der älteste Sohn (7.a) Christian Lebrecht (geb. 9. Februar 1643), war fürstlich anhaltischer Landrath und erbte von seinem Vater Altenburg. Seine Gemahlin war Sophie Catharina von Zerbst, Tochter des fürstlich anhaltischen Kammerjunkers und Hofstallmeisters Albrecht und der Anna Luisa von Krosigk, von welcher er vier Söhne und eine Tochter hinterliess: Anna Eleonore, vermählt mit Hauptmann von Krosigk aus dem (heute erloschenen) Hause Beesen. Sein jüngerer Bruder (7.b) Conrad Heinrich (geb. 23. August 1657) war fürstl. an-



haltischer Hofmeister und geheimer Rat; er kam 1680 nach Bern und knüpfte die Beziehungen zu den übrigen Linien des Hauses wieder an. Auf seine Veranlassung hin mag sein Bruder 1683 die vorliegende Tafel erstellt und nach Bern gesandt haben. Er war seit 1696 vermählt mit Elisabeth Hedwig von Geuders, Tochter des fürstlich anhaltischen geh. Rats und Kammerdirektors von Geuders-Rabenstein und der Anna Hedwig von Wickersheim. Seine drei Söhne sind unverheiratet gestorben. Von seinen Töchtern heiratete die älteste Wilhelmine Charlotte 1727 Ludwig Heinrich von Wülknitz.

Von Christian Lebrechts vier Söhnen sehen wir hier nur drei angegeben, da der jüngste, Johann Sigismund, anhaltischer Kammerjunker, erst 1686 geboren wurde; über ihn existieren keine weiteren Angaben. Der älteste (8.a) Wilhelm Ernst (1670—1714), starb unvermählt als Oberstlieutenant in kgl. preuss. Diensten. Der zweite (8.b) Burkhard Wolrath (1675—1715), ist wie sein Bruder, in preuss. Diensten als Oberstlieutenant gestorben. Der dritte (8.c) August Lebrecht (geb. 1680), Erbherr auf Altenburg und fürstl. anhalt. Hofmeister, der Verfasser jenes obenerwähnten Berichtes an den Schultheissen Hieronymus, war vermählt mit Elisabeth Dorothea von Schenken, aus dem Hause Flechsingen, welche ihm vier Söhne und drei Töchter schenkte. Von letztern war die ältere (Wilhelmine) an einen Herrn von Alvensleben und Ernestine Luisa an den Generalmajor von Baikhoff verheiratet. Von den Söhnen fielen die beiden jüngern als preussische Offiziere im 7jährigen Krieg. Der älteste, Friedrich August (geb. 1721, gest. 1802), war 1745 in preussische Dienste getreten, wo er 1753 Hauptmann, 6 Jahre später Major, 1765 Oberstlieutenant, 1770 Oberst und 1777 Generalmajor, sowie Inhaber eines Infanterie-Regiments [1], das dann 1806 bei der Armeereorganisation aufgelöst worden ist, wurde; 1786 wurde er Generallieutenant. Er hatte sich im 7jährigen Krieg ausgezeichnet, war bei Kesselsdorf, Collin und Cunersdorf verwundet und mit dem Orden pour le mérite (Ritter und dann Offizier) ausgezeichnet worden. Er besass die Güter Ober- und Nieder-Grosssending und Kogenau; 1763 hatte er sich mit Friederike Wilhelmine von Walwitz vermählt und hinterliess einen Sohn und drei Töchter, von welchen die mittlere, Christiane Augusta Charlotte (geb. 1769, gest. 1817), mit Friedr. Joh. Ludw. Erdmann Grafen Pückler-Groditz (1756—1806), Erbherrn auf Lubschau, Stubendorf, Oltmuth, Otto-Langendorf, Halstein und Gimmel, vermählt war. — Des Generallieutenants Bruder, Victor Johann Ludwig (geb. 1724), Oberstlieutenant in preuss. Diensten, lebte noch 1788 auf seinem Gute Trebischau in Schlesien; seine Gemahlin war eine geborne von Venediger. Von ihm erbte Trebischau sein Grossneffe Carl Robert, dessen Vater Ferdinand Friedrich Karl, der Sohn des obengenannten Generallieutenants war. 1788 preuss. Kriegs- und Domänenrat, verliess er bei seines Vaters Tode den preuss.

[1] Das königl. Zeughaus in Berlin bewahrt im Uniformschrank 277, die Montur dieses preuss. Regiments von Erlach (Nr. 40 der Stammliste), dessen Existenz den meisten Militärhistorikern entgangen ist, auf: Rock mit rosenfarb Kragen, Achselklappen, schwedischen Aufschlägen und Rockfutter; Knöpfe weiss; Grenadiermütze mit rosenfarb. Kopfteil, Borte weiss, rosenrot geschacht; Füsiliermütze mit rosenrotem Kopf (s. das kgl. Zeughaus, Berlin 1900, Mittler & Sohn).

Dienst und lebte seit 1803 in Mannheim, meist wissenschaftlicher Betätigung sich widmend, deren Frucht die 1835—1836 in fünf Bänden herausgegebene Sammlung: „Volkslieder der Deutschen" war. 1782 hatte er sich in Wien mit Maria Carolina Freiin von Sommerau-Welk vermählt, der Schwester des Erzbischofs von Olmütz. Er hatte zwei Söhne, von denen jedoch der jüngere, Carl Rudolf (geb. 1813), früh starb. Mit dem ältern Carl Robert (geb. 25. September 1801), welcher von seinem Grossoheim Trebischau erbte und dem Beispiel seiner Väter getreu in anhalt-köthensche Dienste getreten war, starb diese Linie des Geschlechtes 1854 aus. Carl Robert hatte in den zwanziger Jahren in Griechenland gefochten und kam schwer verwundet 1826 auf der Rückreise nach Deutschland auch durch Bern, um so noch ein letztes Mal die Verbindung mit den Stammesgenossen zu erneuern.

b) von Praroman, *c)* von Mülinnen, *d)* von Diesbach, s. oben.

e) Sigelmann von Delsberg. Wappen: von s. und # geteilt mit g. Querbalken. In s. eine von zwei kleinern begleitete grosse stil. Lilie, deren seitl. Blätter die kleinen bedekt. Kl.: ein wachs. silb. Schwan. D.: # s. Ein Ministerialengeschlecht des Fürstbistums Basel, aus welchem in der Mitte des 15. Jahrhunderts einer Meyer von Biel gewesen sein soll (Leu). Hier finden wir: Georg, vermählt mit Johanna von Weyer, dessen Sohn Hans Heinrich, vermählt mit Adelheid von Motzwyl und deren Sohn Erasmus, vermählt mit Agatha von Büttikon. Ihre Tochter Adelheid war die Gemahlin Burkhards von Erlach.

f) von (oder vom) Weyer. Wappen: in r. drei s. Pfähle. Johanna, war vermählt an Georg Sigelman von Delsberg.

g) von Motzwyl (Mutzwiler oder Moutsevelier). Wappen: in s. ein r. off. Flug. Kl: rotgekleideter Mannsrumpf mit w. Flügeln statt der Arme, Decke: r. s.[1]. Tschudi W. 91, 4, gibt an: in s. r. off. Flug und einen ebensolchen auf dem Helm, D.: r. s.; er nennt das Geschlecht unter den Mitstiftern von St. Urban; sie waren, gleich den Sigelmann, bischöfl. baselische Ministerialen[2].

h) von Büttikon. Wappen: von r. und s. 3 mal schräg geteilt, die s. Felder mit 2, 3 und 1 bl. Eisenhüten belegt. Hz.: off. s. Flug. D.: r. s. Tschudi: 24, 3, Kindler, Oberb. Geschlechterbuch gibt als Helmzier einen schildfarbenen Spitzhut mit s. Federbusch. Aarganischer Ministerialadel (vgl. Merz, aarg. Burganlagen 1905). Die Gemahlin Erasmus Sigelmanns von Delsberg heisst nach Merz nicht Agatha, sondern Verena, und ist die Tochter des bei Bicocca gefallenen Jacob von Büttikon und der Elisabeth von Luternau.

i) von Hatzfeld. Wappen: geviert: 1 und 4 in g. ein # aufrechter doppelter Hausanker, 2 und 3 in s. 2 über 1 r. weisstempelige Rosen oder Mispeln. Zwei Helme: links ein g. offener mit je einem doppelten # Hausanker belegter Flug, rechts 2 von s. und r. übereck geteilte Büffelhörner, zwischen welchen in halber Höhe eine r. Mispelblüte schwebt.

[1] Vgl. auch Archives herald. 1901, IV. Tafel XI.
[2] Vgl. über dieselben Trouillat: Histoire de l'évêché de Bâle, Bd. IV und V.

Die auf unserer Tafel genannten Glieder des Hauses gehören zur Linie Wildenburg-Schönstein, die 1803, nachdem schon 1794 die ältere trachenbergsche Linie ausgestorben war, durch Erwerbung der gefürsteten Herrschaft Trachenberg in einem ihrer Zweige ebenfalls den Fürstentitel erhalten hat. Genannt werden uns hier: 1. Georg, vermählt mit Sabina von Steinenbach; 2. sein Sohn Franz, vermählt mit Maria von Görtz; 3. dessen Sohn Georg, vermählt mit Ursula von Neuhoff; 4. dessen Sohn Bernhard, Herr zu Wildenburg-Schönstein, vermählt mit Barbara von Platter, Tochter Heinrichs und der Margaretha geb. von Platter. Ihre Tochter Ursula heiratete Burkhard von Erlach. Die hier behandelte Linie war 1680 in den Grafenstand erhoben worden.

k) von Stein(en)bach. Wappen: in r. ein s. mit 3 blauen Rosen (?) belegter Sparren (?). Siebmacher 167, 13 nennt die Familie unter dem sächs. Adel, die Rosen sind dort rot. Helmzier: zwischen 2 r./s. und s./r. übereck geteilten mit 2 r. 1 s. und 2 s., 1 r. Feder besteckten Büffelhörnern der s. Sparren mit 3 r. Rosen. Decke: r. s.

l) von Görtz. Wappen: schrägrechts geteilt, links oben in bl. ein g. oder s. schreitender Leopard, rechts unten in s. 2 rote Schrägbalken. Siebmacher kennt nur unter dem hessischen Adel die (heutigen Grafen) von Schlitz genannt Görtz mit 2 schrägrechten, oben 3 mal gezeunten # schmalen Balken, die sich auf dem off. Flug wiederholen. Decke: # s. Doch ist das offenbar eine andere Familie. Rietstap, Arm. gen., kennt auch keine Familie dieses Wappens.

m) von Neuhoff. Wappen: in # 3 durcheinander laufende untereinander hängende s. Ringe. Hz.: auf # Turnierhut mit s. Rand # Hahnenfederbusch. D.: # s. Ursula, vermählt mit Georg von Hatzfeld. Dies Geschlecht soll aus Brandenburg oder Curland stammen. Siebmacher nennt es nicht. Dagegen findet sich bei Rietstap das vorliegende Wappen unter der Bezeichnung von Neuenhof gen. von der Ley. Dabei ist erwähnt, dass diesem Geschlecht der bekannte Abenteurer Theodor Freiherr von Neuhof, welcher anno 1736 zum König von Korsika erwählt wurde, entstammte. Unter von der Ley und von der Leyen werden sodann andre Wappen beschrieben, unter von Ley aber wird ein ähnliches Wappen angeführt: in bl. senkr. eine s. Kette aus 2 innern ovalen und 2 äussern eckigen Ringen, Turnierhut bl. Rand Hermelin (Rietstap I. 307).

n) von Platter. Wappen: in g. über 3 # Querbalken ein r. Schrägbalken. Hz.: ein schildfarb. off. Flug. D.: # g. Dieser Familie, die in der Fam. Gen. als livländische bezeichnet wird, welche aber in Siebmacher unter diesem Namen nicht zu finden ist, entstammt die Gemahlin Barbara Bernhards von Hatzfeld. Auf der Stammtafel von 1741 ist der Name fast unleserlich und heisst eher Matten. Doch ist vorliegende Tafel entschieden hierin als authentischer zu betrachten, da der Brief August Ernst's von Erlach an Schultheiss Sigismund sie ausdrücklich Plater, aus einem edlen livländischen Geschlecht, nennt. Ihr Vater Heinrich war mit Margareta von Platter aus derselben Familie vermählt, während ihr Grossvater Friedrich mit Dorothea von Ungrin und ihr Urgrossvater Friedrich mit Agna von Uffen vermählt war. In dem vorliegenden Geschlecht haben wir die heute unter dem Namen Grafen von dem

Brole gen. Plater bekannte Familie zu suchen, welche 1774 und 1816 von Österreich die Anerkennung ihres Grafentitels erhielt. Sie blüht noch heute in Livland in zahlreichen Linien. Die Beschreibung des Wappens bei Rietstap stimmt genau mit dem auf unserer Tafel gegebenen überein. Vgl. Taschenbuch der gräfl. Häuser Jahr 1856, 553. Siebmacher bringt es leider nicht. Vgl. Rietstap Bd. II, 450, wo er von den polnischen Grafen Plater auf die von dem Bröle verweist, sowie diese Bd. I, 308.

o) von Ungrin (von Ungern). Wappen: in bl. zwischen 2 mal 3 sechszackige g. Sternen 2 und 1 g. stil. Lilie. Hz.: zw. einen g. und bl. Flug eine gold. Lilie. D.: bl. g. (?). Dorothea, vermählt mit Friedrich von Platter. Genealogische Einzelheiten habe ich keine finden können. Siebmacher kennt das Geschlecht, welches in Livland und Estland blühte, nicht. Dagegen ist aus der Wappenbeschreibung bei Rietstap zu entnehmen, dass es sich um die livländische Familie der Ungerin genannt Sternberg, welche 1874 als Grafen von Ungern-Sternberg anerkannt wurden, handelt. Dort sind allerdings die Schildfiguren anders geordnet, indem unter den 3 Sternen, 2 Lilien und 1 Stern, darunter 2 Sterne und 1 Lilie und zu unterst 1 Stern angebracht sind. Doch beruht vermutlich die Differenz auf einem blossen Versehen.

p) von Ufflen (?). Wappen: in g. silb. bartloser Mannesrumpf mit s. Stirnband und s. Feder. Agna, vermählt mit Friedrich von Platter. Das Wappen wird von Siebmacher unter dem Namen von Ufflen (hess. Adel) gebracht. Farben: in g. ein rotgekl. wachs. Mohr, mit g. Knöpfen und s. Stirnbinde. Auf dem Helm 2 rotgekl. einwärtsgebog. Arme. Decke: r. g.

q) von Börstel. Wappen: schrägrechts Balken über von bl. und s. schrägrechts geteiltem Schilde 3 g. hintereinander angeordnete abwärtsgekehrte Rasierbürsten (Börstel). H.: bekrönt. Kl.: wachs. rotweiss und puffärmelbekleid. Arm, mit gr. Eichenkranz in der Hand, zw. einen r. off. Flug. D.: r. s. bl. (Kl. und Decke nach der Abb. in der Spiezer Genealogie) märk. Adel, ebenso Siebmacher 174, 15. — Aus dieser Familie finden wir hier Sibille Eleonore (1619—1668), die Gemahlin August Ernsts von Erlach und nach der Ahnentafel von 1741 des Generals Friedrich August und seiner Brüder, die Tochter Heinrichs und der Anna von Besten. Dieser war seinerseits der Sohn Gustavs und der Anna von Asplers. . (? schwer leserlich), während seine Gemahlin die Tochter Heinrichs von Besten und der Sophie von Utterwick (? fast unleserlich) war.

r) von Zerbst (auch von Zerpst). Wappen: in s. 2 und 1 linksgewendete r. Löwenköpfe. Kl.: r. wachs. geschwänzter Löwe. D.: r. s. Die Edlen von Zerbst waren im Anhaltischen ansässig. Sophia Dorothea (geb. 1646, gest. 1718), die Gemahlin Christian Leberrechts von Erlach, war die Tochter Albrechts von Zerbst auf Yommorn und der Anneliese von Krosigk aus dem Hause Beesen. Die Ahnentafel von 1741 gibt als ihre Grosseltern an: Albrecht von Zerbst, und Cath. von Roder (? Röder), Volrath von Krosigk auf Beesen und Ilse von (der) Schulenburg, als Urgrosseltern: Albrecht von Zerbst und Catherine von Plotho, Peter von Roder und Catharina von Lattorf,

Volrath von Krosigk auf Beesen und Sophie von Alvensleben, Berent von (der) Schulenburg von Huheim auf Heburg. (Vgl. zur Krosigkschen Aszendenz: Nachrichten zur Geschichte des Dynasten- und Freiherren-Geschlechts von Krosigk, zusammengestellt von R. v. K. Berlin 1856, welcher die vollständigen Stammtafeln der männlichen Familienglieder gibt. Siebmacher 168, 4, sächs.)

III.

Ahnentafel des Ratsherrn Gabriel Albrecht von Erlach und seiner Frau Salome, geb. von Erlach.
ca. 1780.

Wiederum um 100 Jahre weiter rückt uns die dritte der hier wiedergegebenen Tafeln. Das Original derselben ist ein Pergamentblatt von 76 cm. Länge und 31 cm Höhe. Die Wappen sind ohne Helm, Helmzier und Helmdecke nur mit den Schildern wiedergegeben, wobei für die Wappen der Damen die ovale Form gewählt worden ist. Technik: Ölfarben auf glänzend weissgrundiertem Pergament.

Leider ist die Versinnbildlichung des genealogischen Zusammenhanges eine ganz unlogische, indem dafür die Form eines Stammbaumes gewählt wurde, an dessen Stamm die Wappen der jüngsten und in deren Zweigen diejenigen der ältesten Generation befestigt sind. Wollte der ausführende Künstler oder Genealoge das Bild des Baumes wählen, so hatte er die Generationen umgekehrt zu arrangieren und die Wappen der ältesten Generation in die Wurzeln zu verlegen, aus welchem dann infolge Vereinigung von solchen Wurzeln ein Stamm herauswächst. In vorliegendem Falle hätte allerdings der Stamm ohne Krone bleiben müssen, da der Ratsherr G. A. von Erlach keine Kinder hinterlassen hat. Die annehmbarste Darstellung bietet immer noch die Idee der Verknüpfung oder Verkettung der verschiedenen Wappen. Sie ist jedenfalls geschmackvoller als die blauen, roten oder braunen Ströme (von Blut?) die in den meisten Quartieren die Filiation herstellen sollen.

Über den Heraldiker, welcher das Blatt wohl auf Bestellung des Ratsherrn von Erlach selbst oder noch seines Vaters ausgeführt hat, erhalten wir nirgends Auskunft. Dagegen muss leider konstatiert werden, dass sich derselbe kaum bemüht hat, den überlieferten Angaben nachzugehen und sie zu prüfen, sondern im Gegenteil sehr flüchtig zu Werke gegangen ist und an verschiedenen Stellen unrichtige Kombinationen in seine Quartiere aufgenommen hat. Wir werden bei Behandlung der einzelnen Familien noch hierauf zurückkommen.

a) von Erlach. Der Umstand, dass hier in zwei Generationen hintereinander Allianzen innerhalb der Familie geschlossen wurden, bringt es mit sich, dass die vorliegende Tafel eine ziemliche Anzahl von Mitgliedern dieser Familie aufweist, welche den verschiedensten Linien des Gesamthauses angehören, so dass sie einen Begriff gibt, wie dieselben unter sich wieder verschwägert und verwandt waren. Über die Linien selbst gibt das in der Vorbemerkung gesagte und die Orientierungstafel genügende Auskunft. Als erster Urahne des Ratsherrn Gabriel Albrecht von Erlach erscheint hier

1. Abraham, geb. 1587, erst Page am anhaltischen Hofe, dann Pfleger der Herrschaft Kiesen; er fiel 1621 in Frankreich. Er gehörte als 2. Sohn Ludwigs (1543—1569), Freiherrn zu Riggisberg, der nach letzterer Herrschaft benannten Linie an und wurde in der Folge der Stifter des heutigen Zweiges von Spiez, während von seinem ältern Bruder Hans Rudolf (1585—1643), verm. mit Anna von Jeoffrey der heute nach Hindelbank benannte Zweig dieser Linie abstammt. (Vgl. Schweiz. Geschlechterbuch I, 104 ff. sowie die im Anhang dort abgedr. Ahnentafel des Schultheissen Albr. Friedr. von Erlach.) Abraham war vermählt mit Catharina von Mülinen, T. Adelberts und der Dorothea von Erlach, von welcher er zwei Söhne und eine Tochter hinterliess, welche mit Jakob Graviseth von Liebegg vermählt war. Von seinen Söhnen gehört hieher der ältere:

2. Abraham II. (1617—1669), war des grossen Rats und Landvogt nach Erlach. Die Angaben über ihn sind spärlich. Er war dreimal vermählt 1. mit Barbara Thellung, Tochter Abrahams und der Catharina Brun (? Braun), Schwägerin des Deutschseckelmeisters Hans Rud. Tillier, 2. mit Rosina von Wattenwyl und 3. mit Esther von Senarclens, nach unserer Tafel Tochter Franzens und der Marie Lucie de Wufflens (?). Von welcher Ehe die Deszendenz stammt ist nicht urkundlich festgestellt. Allein schon die von seinem Enkel Albrecht, Freiherrn zu Spiez (s. unten) sehr sorgfältig zusammengetragene Genealogie lässt den Sohn (eine Tochter war an einen Marquis de Montesquion verheiratet).

3. Abraham III. (1669—1730) aus der 3. Ehe seines Vaters abstammen, gegen welche Annahme kein triftiger Grund vorliegt. Dieser Abraham war erst Stadtmajor, des Rats und Stiftsschaffner; offenbar wenig begütert bekam er erst durch seine Heirat Aussicht auf Erwerb von Familiengütern. Nach verschiedenen Handänderungen innerhalb der Familie hatte nämlich der Venner Albrecht von Erlach (1614—1723) von der ältern Spiezerlinie, ein Enkel des Schultheissen Franz Ludwig, nach dem Tode des Schultheissen Sigismund Spiez an sich gezogen, nicht ohne dadurch bei seinen nächsten Verwandten Widerspruch zu erregen, und dann auch von Johann Rudolf dem jr. (1634—1411) von der Riggisberger Linie, welcher einer Cousine des Venners geheiratet hatte, die Herrschaft Riggisberg erstanden. Da Albrecht selbst nur eine blödsinnige Tochter hatte, so war sein nächster Erbe die Tochter Judith seiner an Hans Ludwig Frisching verheirateten Schwester Juliana Rosina. Mit Judith Frisching vermählte sich nun um 1710 Abraham. Allerdings erreichte er seine Absichten nicht ganz; denn als 1723 der Venner Albrecht starb, vermachte er in seinem Testament die Freiherrschaft Spiez und die Herrschaft Riggisberg Abrahams Söhnen, Albrecht und Abraham, welche jedoch damals noch minderjährig waren, und Abraham wurde deshalb nur Pfleger der Herrschaften. Immerhin war, als er 1730 starb, die Lage seiner Söhne[1] eine gesicherte. Von diesen war Abraham (1716—1782), Herr zu Riggisberg, Maréchal de camp, Generallieutenant und

[1] Er hatte auch 3 Töchter, von denen Juliana Rosina in 2. Ehe an den bek. General Friedrichs II. Robert Scipio von Lentulus, Gouverneur von Neuchâtel, vermählt war.

Inhaber des Schweizer Regiments von Erlach in französ. Diensten und vermählt mit einer Tochter des Marquis de Bèssé, der jüngere. Von ihm stammt der heutige Spiezer Zweig der jüngern Linie ab. Sein älterer Bruder:

4. Albrecht, 1713—1784, Freiherr zu Spiez, Herr zu Strättlingen und Bougy, war erst in Bern, dann in Genf erzogen worden und trat als Fähnrich bei der Schweizergarde in französische Dienste ein, welche er jedoch schon 1741 als Hauptmann wieder verliess, um nach Bern zurückzukehren. 1745 des grossen Rats, wurde er 1750 Landvogt in Gottstadt, 1761 Sechzehner, 1764 Kastellan zu Frutigen. Neben seiner amtlichen Tätigkeit, in welcher er nie hervorgetreten ist, und der Verwaltung seiner ansehnlichen Güter, der er sich mit ebensoviel Sachkenntnis als Eifer widmete, lebte er in erster Linie seinen literarischen und genealogischen Liebhabereien [1]. So beschäftigte ihn speziell die Geschichte seines berühmten Geschlechtsgenossen Hans Ludwig von Erlach, dessen ganze Korrespondenz offenbar seit des Schultheissen Sigismund Zeit in der Schlossbibliothek in Spiez aufbewahrt wurde. Die Frucht dieser Studien waren die schliesslich 1784 bei de Felice in Yverdon erschienenen „Mémoires pour servir a l'histoire de la vie du général d'Erlach de l'armée weymarienne sous les rois de France Louis XIII et Louis XIV". Ausser dieser biographischen mit Aktenbeilagen publizierten Studie machte sich Albrecht um die Familiengeschichte verdient durch Anlegung einer grossen, gründlich und kritisch bearbeiteten Genealogie [2]; diese ist in einem prächtig gebundenen Folianten vereinigt, in welchem jedem männlichen Individuum des Geschlechts ein mit Familien- und eventuell Allianzwappen verziertes Blatt oder deren mehrere eingeräumt sind [3]. Das Werk selbst enthält eine Fülle von sonst nicht erhältlichen Details, welche aber immer belegt oder dann kritisch behandelt sind; dasselbe bildete auch für vorliegende Arbeit eine ergiebige Fundgrube. Von ihm rührt auch ein gewaltiger, mit Wappen ausgeführter Stammbaum von ca. 5—6 Quadratmeter Fläche, sowie eine Menge von Entwürfen und auch einige definitive Ausführungen von orientierenden Stammtafeln und Stammbäumen des Geschlechts her [4].

Vermählt war Albrecht zweimal. Von seiner ersten Gemahlin Margaretha von Erlach, der Tochter des Schultheissen Albrecht Friedrich von Erlach-Hindelbank (s. unten) und der Marg. Frisching, hatte er zwei Söhne von denen der jüngere, Rudolf, achtzehnjährig in Paris als Fähnrich am Fieber starb. In zweiter Ehe, welche kinderlos blieb, vermählte sich Albrecht 1772 mit Marg. von Wattenwyl, Tochter Gabriels und der Marg. May, welche er als Witwe Anton Wurstembergers bei ihrem Bruder, der Kastlan zu Wimmis war, kennen gelernt hatte. Sein älterer Sohn

[1] Seine umfangreiche Korrespondenz und die urk. Aktenstücke seiner Zeit befinden sich seit 1899 in einer Abteilung des bern. Staatsarchivs.

[2] Die Vorrede zu diesem Werke ist wegen der darin ausgesprochenen Auffassung der Genealogie bemerkenswert, aber ich verspare deren Mitteilung auf eine andere Gelegenheit.

[3] Im Besitz der Familie des Verfassers.

[4] Seinem Interesse ist es jedenfalls auch zu danken, dass die heute publizierten Tafeln so beisammen geblieben sind.

5. Gabriel Albrecht, geb. 10. Januar 1739, wurde in Lausanne erzogen und trat wie sein Vater als Fähnrich in das damalige Schweizerregiment Jenner ein, mit welchen er eine Reihe von Feldzügen mitmachte. So nahm er auch am siebenjährigen Kriege teil und geriet in preussische Gefangenschaft[1]. Ausgelöst, blieb er im französ. Dienst und erhielt 1769 eine Kompagnie in demselben Regiment, welches inzwischen seinem Oheim Abraham verliehen worden war. 1773 als Hauptmann nach Bern zurückgekehrt, gelangte er 1775 in den grossen Rat; 1774 wurde er Milizoberst, 1782 Oberstquartiermeister im Zug nach Genf, 1785 erhielt er die Landvogtei Lausanne, nachdem er nach dem Tode seines Vaters die Freiherrschaft Spiez übernommen hatte. Beim Ausbruch der Revolution in Frankreich nahm er sich insbesondere der Emigranten an und zog sich infolgedessen den Hass der Freiheitshelden sowohl in Frankreich als in seinem eigenen Kreise zu. Dazu kam, dass er in der Behandlung der im Waadtlande seit 1790 sich zeigenden Gährung eine energische und starke Hand zeigte, so dass er 1792 bei der Bedrohung Genfs provisorisch bernischer Oberkommandant in der Waadt wurde; seine Korrespondenz[2] zeigt jedoch, dass seine Stellung infolge der bureaukratischen Organisation eine schwierige war. Er verliess deshalb bei der Neubesetzung 1793 Lausanne und wurde in den kleinen Rat gewählt. 1796 Gesandter nach Zürich, 1797 Mitglied der Standeskommission in der Waadt lehnte er die ihm jetzt angebotene Stelle eines Oberbefehlshabers ab, da er die wahre Situation bereits zu gut erkannt hatte. Beim Einmarsch der Franzosen in Bern als eifriger und einflussreicher Anhänger der alten Ordnung bekannt, wurde Gabriel Albrecht, abgesehen davon, dass er als Mitglied der abtretenden Regierung 6 Prozent der Kriegskontribution erlegen musste, als Geisel nach Strassburg deportiert. Durch die Aufhebung aller Hoheitsrechte finanziell schwer geschädigt und durch den Gang der Ereignisse völlig mutlos gemacht, verkaufte er im Jahre 1800[3] seinem Vetter Ferdinand von Erlach-Riggisberg[4], sein Grundeigentum mit samt dem Schlosse Spiez, sich nur die Hoheitsrechte (Zehnt- und Lehenrechte etc.) reservierend. Doch erlebte er die Restauration nicht mehr. Er starb am 10. Mai 1802 in Spiez, wo er in der Kirchengruft begraben ist. Seine Rechte gingen alle über an seine Witwe:

Salome, geb. von Erlach, die Tochter Sigismunds[5] und der Salome von Bonstetten, mit welcher er sich 1766 vermählt hatte. Obschon die Neuordnung der Verhältnisse 1803, 1815 und 1830 eine Entschädigung der ehem. Herrschafts-

---

[1] Vgl. sein Tagebuch in dieser Zeit (Staats-A. [Sp. A.] III. 89) welches in militärhistorischer und persönlicher Beziehung viel Interessantes bietet.

[2] Dieselbe liegt in 5 Bänden aus den Jahren 1792—93 im Staatsarchiv Sp. A. Varia V. 119. Sie bietet viel Material zur politischen Beurteilung dieses Mannes, der von seinen Zeitgenossen vielfach unrichtig beurteilt worden ist. Die Ausarbeitung einer alles Material kritisch sichtenden Biographie wäre sehr wünschbar.

[3] Stettler gibt unrichtigerweise 1792 an. Damals suchte er Spiez an Bern zu verkaufen, s. Corr. Sp. A.

[4] Sohn des Generallieutenants Abraham, Herrn zu Riggisberg (s. Orientierungstafel). Dieser hatte 1799 Riggisberg an die Steiger von Roll verkauft (Urk. im Fam. Arch.).

[5] s. w. unten und Orientierungstafel.

herren bestimmte, so kam doch mit der Witwe des Ratsherrn Gabriel Albrecht keine Einigung zu stande, so dass, als dieselbe 1831 verstarb, die Hoheitsrechte auf den Besitzer des Schlossgutes, Ferdinand Albrecht von Erlach-Riggisberg übergingen, welcher merkwürdigerweise trotz der Verfassungsänderung in aller Form mit derselben belehnt wurde. Dieselben sind jedoch heute infolge der gesetzgeberischen Entwicklung erloschen, nachdem 1840 die Collatur dem Staate abgetreten worden ist. Kinder sind der Ehe Gabriel Albrechts von Erlach nicht entsprossen. — Nach dieser etwas ausführlichen Darstellung bisher weitern Kreisen wenig bekannter, aber interessanter Persönlichkeiten verlassen wir diesen Zweig der Familie und wenden uns zum mütterlichen Grossvater des Ratsherrn:

6. Albrecht Friedrich (Reichsgraf) von Erlach, Herr zu Hindelbank, Wyl, Urtenen, Mattstetten und Jegistorf, Schultheiss der Stadt Bern, geb. 1697, gest. 1789. 1725 Offizier in kaiserl. Regiment Tillier, 1727 des grossen Rats, 1735 Landvogt nach Morges, 1755 des kleinen Rats, 1758 Welschseckelmeister und 1759 Schultheiss; geistig wenig bedeutsam, aber infolge seines vom Vater ererbten Reichtums und mehr äusserer Begabung zu Einfluss und Macht gelangt[1]. Albrecht Friedrich von Erlach war Ritter des badendurlachischen Ordens de la fidélité, des hessen-kasselschen Ordens vom gold. Löwen und des preussischen Ordens vom schwarzen Adler; endlich war er auch kaiserl. Kämmerer. Vermählt war er mit Margaretha Frisching, Tochter Gabriels und der Anna Maria Stürler, von welcher drei Kinder stammen: Johann Rudolf, der 19jährig zu Modena starb, Margaretha Anna, die mit dem Freiherrn Albrecht von Erlach zu Spiez vermählt war, und Carl Ludwig, Herr zu Hindelbank und Jegistorf, der Vater des unglücklichen Helden von 1798, des Generals Carl Ludwig von Erlach. Albrecht Friedrichs Vater war

7. Hieronymus, Herr zu Hindelbank, Thunstetten, Moosseedorf, Hofwyl, Urtenen, Mattstetten und Bäriswyl, kaiserlicher Generalfeldmarschallieutenant und Kämmerer, Ritter des württembergischen Hubertus- und des bayreuthischen roten Adlerordens. Er erhielt die Würde eines Reichsgrafen (über die Wappenvermehrung s. oben). Auf die Person dieses glanzvollen Vertreters, von Berns Machtstellung in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts näher einzutreten, fehlt leider der Raum[2]. 1667 geboren, trat er schon frühe in französische Kriegsdienste; 1701 wurde er des grossen Rats, 1702 durch den Einfluss seines kaiserlich gesinnten Schwiegervaters, Oberst und Chef eines kaiserlichen Infanterie-Regiments, 1704 Generalwachtmeister (Generalmajor), 1707 Feldmarschallieutenant, Landvogt zu Aarwangen, 1715 des täglichen Rats, 1718 Welschseckelmeister, endlich 1721 Schultheiss der Stadt und Republik Bern. 1695 hatte er sich vermählt

[1] Immerhin wären die Faktoren, die eine solche Persönlichkeit zu den höchsten Staatsstellen gelangen liessen, noch zu untersuchen.

[2] Der Raum dieser Arbeit ist zu eng, um auf die Persönlichkeiten dieser beiden Schultheissen, namentlich auf Hieronymus einzutreten. Besonders die Anklagen Schweizers gegen letztern sind zu schwerwiegend, um hier beleuchtet werden zu können. Eine gründliche biographische Bearbeitung würde auch hier eine lohnende Arbeit sein.



mit Anna Margaretha Willading, der Tochter des nachmaligen Schultheissen Johann Friedrich Willading und der Margaretha Tribolet (und nicht der Cath. Effinger, wie unsere Tafel angibt), einer sehr reichen Erbin. Dieser Ehe sind zwei Söhne, der obenerwähnte Albrecht Friedrich und der als Kürassieroffizier im Regiment Schlippenbach in Berlin im Duell gefallene Johann Rudolf, sowie eine Tochter, die mit Sigmund Willading vermählt war, entsprossen. Hieronymus Vater war:

8. Johann Rudolf (1634—1711), Herr zu Riggisberg und Rümligen, Landvogt nach Buchsee. Dieser verkaufte die Herrschaft Riggisberg an den Neffen seiner Frau, den Venner Albrecht von Erlach, Freiherrn zu Spiez (Sohn Albrechts und der Anna von Büren, s. weiter unten). Vermählt war er seit 1656 mit einer Tochter des Schultheissen Franz Ludwig von Erlach, Freiherrn zu Spiez und Oberhofen, Susanna Dorothea, aus dessen zweiter Ehe mit Johanna von Graffenried, welchem wir in der nächsten, hier nicht mehr aufgeführten Generation noch zweimal begegnen würden, während Johann Rudolfs Vater Hieronymus, Herr zu Riggisberg, Champvent und la Mothe, mit Esther von Diesbach vermählt, dem Riggisberger, später Hindelbanker Zweig der Familie angehörte. Der ältern Linie dagegen gehören an

9. Albrecht, 1614—1651, Mitherr zu Spiez, Schultheiss zu Thun, der erste Sohn des Schultheissen Franz Ludwig aus dessen zweiter Ehe mit Johanna von Graffenried. Er war mit Anna von Büren vermählt. Sein älterer Sohn Franz Ludwig starb als Page in Heidelberg, während der jüngere, Albrecht (1644-1723) der schon oben erwähnte Venner Albrecht war, welcher von Johann Rudolf v. E. Riggisberg kaufte und auch die verschiedenen andern Berechtigungen an die Freiherrschaft Spiez durch Erbschaft und Kauf an sich brachte. Seine Schwester Juliana Rosina war an Hans Ludwig Frisching verheiratet, dessen Tochter Judith dann an den Stiftsschaffner Abraham v. E. vermählt wurde. Der Venner Albrecht war in erster Ehe vermählt mit Catharina von Ligertz, Tochter Jakobs und der Magdalena Michel, sowie in zweiter Ehe mit Elisabeth Effinger, Tochter von Christoph Franz, hinterliess jedoch keine Deszendenz.

Von des Schultheissen Franz Ludwig von Erlach-Spiez ältestem Sohne aus dessen erster Ehe mit Salome Steiger von Roll stammen ab die hiergenannten Aszendenten der Frau Salome von Erlach geb. von Erlach, Freifrau zu Spiez und Gemahlin des Ratsherrn Gabriel Albrecht von Erlach, Freiherrn zu Spiez, deren Ahnen der rechts liegende Teil unserer Tafel gewidmet ist. Hier begegnen wir zuerst (1. Wappen rechts der Mitte):

10. Franz Ludwig, 1569—1650, dem ältesten Sohn von den 24 Kindern des Schultheissen Franz Ludwig, der also sowohl unter den Ahnen der Frau Salome wie auch unter denen ihres Gemahls erscheint. Er war Herr zu Bümplitz (Spiez wird nur von den Kindern zweiter Ehe geerbt) und Gubernator zu Aigle. Er war dreimal verheiratet: 1. 1625 mit Isabeau Chambrier von Neuchâtel, (gest. 1634), 2. 1635 mit Esther von Wattenwyl, 3. 1642 mit Magdalena Stürler (hier unrichtigerweise Salome genannt, wohl in Verwechslung mit der Gattin

des Obersten Ludwig, Herrn zu Riggisberg, die diesen Namen trug), Tochter Abrahams und der Johanna May. Aus dieser Ehe stammt sein jüngster Sohn

11. Victor I, 1658—1714, des grossen Rats, Landvogt nach Sumiswald, welcher mit Elisabeth Steiger, Tochter des Welschseckelmeisters Emanual Steiger (aus der Familie mit einem schwarzen Bock im Wappen) und der Catharina Daxelhofer vermählt war. Sein Sohn

12. Victor II., 1675—1745 (nach Stürler geb. 1672), Hauptmann in Frankreich, des grossen Rats 1710, Hofmeister zu Königsfelden 1728, war vermählt mit Salome von Graffenried, T. Christophs und der Salome von Büren (das nähere s. unt. diesen Namen). Von diesem Victor stammen die beiden heute noch blühenden Zweige der ältern Linie ab: vom jüngeren Sohn Franz Ludwig[1], 1718—1783 Stiftsschaffner zu Zofingen und Landvogt zu Oberhofen, vermählt mit Johanna von Graffenried, der Zweig zu Gerzensee, während der Zweig von Schwand von dem ältesten Sohne

13. Sigismund (1710—1783), Landvogt zu Morsee und Bauherr von Burgern, vermählt mit Salome von Bonstetten, Tochter Caspar und einer von Diesbach. Ihre Tochter Salome war die bereits behandelte Gemahlin des Ratsherrn Gabriel Albrecht, des letzten Freiherrn zu Spiez. Es erübrigt noch, um das gleich hier zu behandeln, darauf zu verweisen, dass auch der Ratsherrin Urgrossmutter auf der Mutterseite den Erlach entstammte. Die mit Georg von Diesbach vermählte Johanna von Erlach war die Tochter

14. Gabriels (1640—1673), des Rats und Mitherrn zu Spiez, des dritten Sohnes des Schultheissen Franz Ludwig aus dessen zweiter Ehe mit Johanna von Graffenried, so dass derselbe in der hinter unserer Stammtafel zurückliegenden Generation nicht weniger als viermal erscheinen würde, je zweimal mit jeder seiner beiden Ehefrauen. Gabriel war vermählt mit Catharina Tillier, Tochter Johann Rudolfs. Da auch sein Sohn Johann Rudolf, vermählt mit Elisabeth von Reinhardt, 1706 als niederländischer Oberstlieutenant ohne Leibeserben starb, geriet seine Witwe mit ihrem Neffen, dem Venner Albrecht, wegen ihres verstorbenen Gatten Anteil an Spiez in Streit, welcher in einem langwierigen und hässlichen Prozess endigte.

Ein mehreres über die hier aufgeführten Glieder des Geschlechts zu sagen, verbietet mir der beschränkte Umfang dieser Darstellung, um so mehr als wir noch einer Menge anderer Familien begegnen, bei denen wir einen Augenblick verweilen müssen:

b) von Mülinen: Wappen und historisches s. oben. Catharina, Tochter Adelberts und der Dor. von Erlach, vermählt mit Abraham T. von Erlach.

c) von Senarclens: Wappen: in g. S. ein bl. mit 3 g. 6 zack. Sternen belegter Schrägbalken. Hz.: wachs. s. Schwan. D.: bl. s. (Stettler blau g. da auch der Schild bei ihm g. ist.)

---

[1] Sein ältester Sohn war Rudolf Ludwig (1749—1808), Schultheiss zu Burgdorf, bekannt als General der die Helvetik hinwegfegenden Insurrektions-Armee im Stecklikrieg 1802 und als Verfasser eines Cathar. II. v. Russland gewidmeten Werkes: «code du bonheur». Der jüngere Sohn, Carl, kam am 17. August 1792 als Offizier der Schweizergarde in den Tuilerien um.

Esther, Tochter des François und der Marie Lucy de Wuttlens, dritte Gemahlin Abrahams II. von Erlach. Man wird wohl kaum fehl gehen, wenn man François als identisch mit dem 1619 genannten noble François de Senarclens, coseigneur de Grancy et du Rosey, fils de François ansieht. (Vgl. Les familles vaudoises qualifiées, Lausanne 1883).

d) de Wuttlens. (?) W.: in r. ein s. sav. Kreuz. H.-Z. ? D.: r. s. (?).

Aus was für einer Familie diese Marie Lucy de Wuttlens stammt, ist nicht klar, da die Familien Vufflens, Mayor de Vufflens, Vuillens und Vuippens, die eventuell in Frage kommen können, um 1600 längst nicht mehr existierten. Auch gibt sowohl das Genfer, als das Waadtländische Wappenbuch ausser Savoyen kein Wappen dieser Zeichnung und Farbe an. Auch Gatschet, sowie das Armorial gén. liessen mich im Stich. In Renesses Dictionnaire ist es ebenfalls nicht zu finden.

e) Frisching. W.: in g. ein schreitender # Schafbock. H.-Z.: ein # wachsender, ein blankes Schwert in dem Tatzen haltender Bär. D.: # g.

Dieses, seit Anfang des 15. Jahrhunderts aus dem Simmenthal eingewanderte und allmählich zu grossem Reichtum und Einfluss gelangte Geschlecht erscheint im 17. und 18. Jahrhundert vielfach durch Allianzen mit Gliedern der Familie von Erlach verbunden. Hier beschäftigen uns nur drei solche, von denen zwei bereits oben behandelt wurden, nämlich:

Hans (1597—1638). Des Rats. Sohn des Hans und der Maria Sager, starb an den Folgen eines Streits mit zwei Berner Bürgern, bei welchem er in ein Mistloch gefallen war. In erster Ehe war er vermählt mit Maria von Graffenried, in zweiter Ehe mit Ursula Manuel. Sein Sohn 1. Ehe:

Hans Ludwig (1627—1685). Besitzer von Bülikofen, des Grossen Rates und Landvogt nach Aarberg, war vermählt in 1. Ehe mit Maria von Wattenwyl (v. Morsee) und in 2. Ehe mit Juliana Rosina von Erlach, Tochter Albrechts und der Anna von Büren (s. oben). Seine Tochter aus 2. Ehe, Judith, vermählt an den Stiftsschaffner Abraham III. von Erlach, wurde die Mutter der Äste Spiez und Riggisberg, des jüngeren Zweiges der jüngeren Linie (s. oben).

Aus demselben Geschlecht stammte auch die Gemahlin des Schultheissen Albrecht Friedrich von Erlach: Margarethe Frisching. Ihr Grossvater war

Samuel (1638—1721). Herr zu Rümligen, Schultheiss der Stadt und Republik und Oberbefehlshaber der Berner im 2. Vilmerger Krieg; er war vermählt mit Magdalena Weiss von Schalen, Tochter Gabriels, Herrn zu Mollens und der Susanna Stürler. Das vorliegende Blatt nennt sie unrichtigerweise Wyss und gibt auch als ihr Wappen dasjenige einer der bernischen Familien Wyss an. Die Weiss jedoch führen in bl. ein g. geflügeltes, steigendes Pferd. Samuels 2. Sohn war

Gabriel, Herr zu Rümligen, Hauptmann in holländischen Diensten. Er schlug 1701 die Ratsstelle aus Gewissensrücksichten wegen des Eides auf die helvetische Konfession aus. Im gleichen Jahre half er die Malacridabank begründen und wurde durch ihren Sturz 1720 völlig ruiniert [1]. Vermählt war er

[1] Gruner Chronik Mss. Helv. III. 48. 319.

mit der Tochter Anna Maria des Welschseckelmeisters Beat Ludwig Stürler und der Anna Stürler; die einzige Tochter aus dieser Ehe, Margaretha, vermählte sich 1719 mit dem nachmaligen Schultheissen Albrecht Friedrich von Erlach (s. oben).

f) von Graffenried. Wappen: in g. auf grünem Dreiberg brennender ≕ Baumstrunk von 2 r. Sternen begleitet. Hz.: brennender ≕ Baumstrunk. D.: ≕ g. (Seit 1500. Vorher fehlte der Brand). Aus diesem Geschlechte, auf dessen Geschichte hier nicht eingetreten zu werden braucht — ich verweise auf die ausführlichen historischen Notizen im Schweiz. Geschlechterbuch — stammt einmal die Gemahlin Hans Frischings, Maria von Graffenried, die Tochter Caspars (1574—1627), Herrn zu Gerzensee und Allmandingen und dessen 2. Ehefrau Catharina von Diesbach. Eine Tochter aus 1. Ehe ist Johanna von Graffenried, die 2. Gemahlin des Schultheissen Franz Ludwig von Erlach und damit Mutter der auf dieser Tafel genannten Albrecht und Gabriel von Erlach, sowie ihrer Schwester Susanna Dorothea, die ebenfalls hier erscheint. Sodann wird aufgeführt: Salome (geb. 1688, † 1757), Gemahlin Viktors von Erlach, Tochter Christophs, Herrn zu Worb (geb. 1663, gest. 1720). Von seiner Gemahlin Salome von Büren hatte er zwei Töchter und einen Sohn, der aber jung starb. Victor von Erlach und sein Schwager Carl von Wattenwyl hätten Worb gerne an sich gezogen, doch ging dasselbe durch Zugrecht an einen Vetter, Anton von Graffenried, über. Christophs Eltern waren Caspar (1632—1682), Vogt zu Thorberg und Barbara Heinricher von Biel.

g) von Büren. Wappen: in r. (mit s. Schildrand) drei g. Bienenkörbe. Hz.: ein halber r. Flug mit 3 s. oder g. Bienenkörben belegt. D.: r. g. Aus diesem Geschlecht, welches um die Mitte des 14. Jahrhunderts in Bern auftaucht und heute zum Adel gehört, stammte Anna, Gemahlin Albrechts von Erlach, Mitherrn zu Spiez, Tochter Davids (1583—1625), Herrn zu Seftigen und Dettligen, Landvogt von Aarwangen, und der Anna Güder, sowie Salome, die Gemahlin Christophs von Graffenried von Worb; sie war Tochter Johann Carls (1636 bis 1719), Herrn zu Vauxmarcus, Yvonand und Provence, Venner und dessen 2. Gattin Dorothea von Wattenwyl, der Tochter des Venners Gabriel aus der Linie zu Vauxmarcus.

h) Willading. Wappen: ursprünglich in r. jetzt in s. mit r. Schildrand ein schreitender ≕ Ochse. Anna Margaretha, die Gemahlin des Schultheissen Hieronymus von Erlach war die einzige Tochter und Erbin des Schultheissen Johann Friedrich (1641—1718), Herrn zu Urtenen, Mattstetten und Wylhof, der 1674 Grossweibel, 1677 Landvogt nach Aarwangen, 1694 des Kleinen Rats, 1698 Venner zu Metzgern und Salzdirektor, sowie endlich 1708 Schultheiss der Stadt und Republik geworden war. 1710 erhielt er vom Kaiser den Adel bestätigt unter Verbesserung des Wappens; auch war er Ritter des Ordens vom heiligen Marcus zu Venedig. Er war ein hervorragender Staatsmann und Führer der antifranzösischen kaiserlichen Partei in Bern. Sein auf fast 1½ Millionen Bernpfunde geschätztes Vermögen ging an Hieronymus von Erlach über. Vermählt war er dreimal: 1. mit Anna Margaratha Tribolet, von

welcher die Tochter stammt, 2. mit Anna Stürler und 3. mit Anna Catharina Effinger, Tochter Thürings und der Salome May. Die beiden letzten Ehen blieben kinderlos; es ist demnach unrichtig, dass auf der Ahnentafel Catharina Effinger genannt ist, der Name von Anna Margaretha Tribolet gehörte vielmehr hierher.

i) Effinger. Wappen: in s. ein r. Sechsberg. Hz.: halber silberner Flug mit r. Sechsberg. D.: r. s. Die neuere Heraldik stellt den Sechsberg gewöhnlich schwebend dar. Ursprünglich Bürger von Brugg, giengen sie bald im aarganischen Adel auf. Anna Catharina Effinger von Wildegg, die 3. Gemahlin des Schultheissen Johann Friedrich Willading, war die Tochter Junker Thürings und der Salome May, seiner 2. Gemahlin. Hans Thüring, Herr zu Wildegg und Wildenstein, (geb. 1619, gest. 1661), erneuerte das Bürgerrecht in Bern und hatte von seinen zwei Frauen, von welchen die erste Johanna Margaretha von Mülinen, ihm Wildenstein zubrachte, 16 Kinder. Heute ist die männliche Deszendenz ausgestorben.

k) Weiss von Schalen. Wappen: in b. ein geflügeltes, steigendes g. Pferd. Hz.: wachsendes g. geflügeltes Pferd. D.: bl. g. (Stettler, W. 24, 21, welcher auch die Wappen der andern Familien Wyss unter Weiss einführt). Die Weiss von Schalen (Chaley), wie sie zum Unterschied der bereits in Bern ansässigen Familien, die sich heute noch Wyss schreiben, genannt werden, hiessen ursprünglich Albi und stammen aus dem Wallis. 1589 erlangte Bartlome Weiss das Bürgerrecht in Bern. Magdalena, geb. 1647, die Gemahlin des Generals Samuel Frisching, war die Tochter des Obersten Gabriel (1613—1684), Herrn zu Mollens, Zeugherrn und Landvogts zu Lausanne, sowie Salzdirektors, aus dessen 1. Ehe mit Susanna Stürler. Die Familie blüht noch heutzutage in Lausanne und in den französischen Kolonien unter dem Namen de Weiss und hat das bernische Bürgerrecht aufrecht erhalten (v. Werdt, Gen.). Das hier angegebene Wappen: in r. und w. gespaltenem Schild eine grosse Lilie in verwechselten Tinkturen, ist dasjenige der heute ausgestorbenen Familie Wyss.

l) Stürler. Wappen: in r. eine g. Zauntüre Hz.: zwischen g. Büffelhörnern ein rotgekleideter Weiberrumpf mit flatterndem goldenem Haar. D.: r. g. Aus diesem Geschlechte, welches seit 1384 in Urkunden erscheint, stammte Anna Maria, welche sich 1694 mit Gabriel Frisching von Rümligen vermählte; sie war die älteste Tochter Beat Ludwigs (1646—1712), der 1684 Landvogt nach Trachselwald, 1700 des Kleinen Rats und 1707 Welschseckelmeister wurde, und der Anna Stürler, Davids des Landvogts zu Chillon und der Margaretha Daxelhofer Tochter. Es ist auffallend, dass der Autor unserer Tafel den Namen von Anna Marias Vater, der doch, wie wir gesehen haben, eine angesehene Stellung bekleidet hatte, nicht auffinden konnte, um so mehr, da er den Namen der Gattin kennt. Aus demselben Geschlechte stammte auch Magdalena, die Gemahlin Franz Ludwigs (II.) von Erlach, Herrn zu Bümplitz, Gubernators zu Aelen, die Tochter Abrahams (1585—1628), Herrn zu Toffen, und der Johanna May, welche ihrem Manne diese Herrschaft zugebracht hatte (v. Werdt, Stammt.). Das Geschlecht blüht noch heutzutage in Bern.

m) Steiger (#). Wappen: in g. ein schwebender wachsender # Bock. Hz.: Schildfigur. H.-D.: # g. Diese im 16. Jahrhundert aus dem Thurgau in Bern eingewanderte Familie, welche mit den aus dem Wallis stammenden weissen Steigern von Rolle nicht zu verwechseln ist, ist mit Diplom vom 10. Dezember 1714 von König Friedrich I. von Preussen in den Freiherrnstand erhoben worden. Das Geschlecht ist etwa auch bekannt unter dem Namen Steiger-Montricher. Ihm entstammte der letzte Schultheiss des ancien régime, Niklaus Friedrich von Steiger. Elisabeth, die Gemahlin Victors von Erlach von Aarburg, (cop. 1670) war die Tochter Emanuels (1615—1670), welcher erst auf Mohren zünftig, später die Gesellschaft zu Obergerweren annahm, 1638 der Burgern, Landvogt nach Grandson, 1651 Sechzehner zu Gerwern, 1652 des Kleinen Rats und endlich 1662 Welschseckelmeister wurde; er war vermählt mit Katharina Daxelhofer, der Tochter des Schultheissen Niklaus D.

n) Daxelhofer. Wappen: in g. eine # Bärentatze mit r. Sohle und s. Krallen. Hz.: wachsende # Bracke mit r. Zunge und g. Halsband mit g. Schelle. D.: # g. Stettler (W. 3,10) kennt die hier im Wappen der Catharina wiedergegebene Variante in r. auf g. Dreiberg silberne Bärentatze, Hz.: s. Tatze, D.: r. s. Während er (21, 25—26) als weitere Varianten die richtige (s. oben) und in g. # Tatze auf gr. Dreiberg mit gl. Tatze als Helmzier angibt (39, 19 wie 3, 10 nur mit 2 g. Sternen, welche die Tatze begleiten), nennt er 45, 7 als letzte auch noch in r. auf g. Dreiberg # Tatze. 86, 10 gr. Dreiberg s. Tatze in rot. Aus diesem, jetzt ausgestorbenen Geschlechte sehen wir hier: Catharina, Gemahlin des Welschseckelmeisters Emanuel Steiger, die Tochter des Schultheissen und Herrn zu Utzigen, Niklaus (1595—1670) und dessen erster Frau, Barbara Stelli, sowie Catharina (wohl besser mit v. Werdt, Anna Barbara), die Gemahlin Carls von Bonstetten von Thorberg. Letztere war die Tochter von Vincenz (1622—1654), Landvogt nach Landshut, und der Dorothea von Bonstetten (s. unten), eines Sohnes des Schultheissen Niklaus, mithin Bruders der Catharina Steiger. Eine Verschiedenheit des Wappens ist demnach ausgeschlossen.

o) Heinricher. Wappen: in g. ein # auf allen Seiten von einer brennenden # Granate begleiteter Sparren. Hz.: r. D.: # g. Ein Bieler Geschlecht, aus welchem Barbara, die Gattin Caspars von Graffenried (aus dem Hause Worb) stammt. Die Familie muss auch in Freiburg Glieder gehabt haben, da sich das Wappen im Armorial fribourgeois findet.

p) von Wattenwyl. Wappen: in r. 3 s. halbe Flüge. Hz.: rotgekleideter wappenfarbiger Weiberrumpf mit einem s. Flug statt der Arme. D. r. s. Eines der zahlreichsten und einflussreichsten Berner Geschlechter, welches noch heute in verschiedenen Linien blüht. (Näheres s. Leu, Lexikon, Geneal. Stürler und Stettler). Johanna Catharina — unrichtig für Dorothea — Gemahlin des Venners Johann Carl von Büren von Vauxmarcus, ist die Tochter des Venners und Zeugherrn Gabriel (1592—1656), eines Sohnes des Schultheissen Jakob, der 1630 Landvogt nach Morsee, 1639 des Kleinen Rats und 1644 Venner zu Pfistern, wurde aus seiner 3. Ehe mit Salome Thormann. Seine beiden ersten Frauen waren gewesen: Johanna von Luternau und Catharina von Erlach. (Sowohl



Stettler, als Stürler stimmen hier mit von Werdt überein, so dass wohl die Unrichtigkeit der Namenangabe als erwiesen angenommen werden darf).

q) von Bonstetten. Wappen: in # mit g. Schildrand 3 s. Wecken. Hz.: wachsender s. goldgekr. Schwan mit offenem Flug. D.: # s. So übereinstimmend die Zürcher Wappenrolle, Tschudi, Egli, Wyss, Stettler. Von diesem in Bern noch heute blühenden Geschlecht, welches früher freiherrlichen Standes war und die Freiherrschaften Bonstetten, Uster und Hohensax besessen hatte, kam Ritter Andreas zubenannt Roll, Freiherr zu Uster und Hohensax, welcher mit der Schwester Adrians von Bubenberg vermählt war, 1468 als erster nach Bern. Hier wird angeführt: Andreas, 1604—1648, Herr zu Urtenen und Mattstetten, Landvogt nach Morsee und Baden (6. Sohn Ulrichs, Herrn zu Urtenen, Mattstetten und Jegistorf, Freiherrn zu Vauxmarcus und der Anna von Neuenburg, Freiin zu Vauxmarcus), vermählt mit 1. Magdalena von Diesbach, 2. mit Anna Michel von Schwertschwendi. Sein Sohn war Carl (1641—1688), des Grossen Rats, Landvogt nach Thorberg, vermählt mit Anna Barbara (nicht wie hier angegeben Catharina) Daxelhofer, Vincenz' des Herrn zu Landshut Tochter. Sein Sohn Caspar (1681—1761), Hauptmann in Holland, 1721 der Burgern, 1739 Schultheiss von Büren, war vermählt mit Elisabeth von Diesbach (nicht wie Werdt will, Johanna), Tochter Georgs und der Johanna von Erlach. Seine Tochter Salome sodann ist als Gemahlin Sigismunds von Erlach, die Mutter der Ratsherrin Salome von Erlach. Dorothea, Gemahlin Vinzenz Daxelhofers ist hinwiederum eine Nichte Andreas' und somit Vatersbruders Tochter von Karl, dessen Schwiegermutter sie war. Sie ist die Tochter Karls (1594—1675), Freiherrn zu Vauxmarcus, Herrn zu Jegenstorf, aus dessen 2. Ehe mit Johanna Manuel; sie selbst war in 2. Ehe an Albrecht Manuel verheiratet. Ihre Schwester brachte Vauxmarcus an die Büren.

r) Michel. Wappen: in g. auf gr. Dreiberg 3 # Schwerter auf demselben steckend. Hz.: wie Schildfigur. D.: # g. So Stettler W. 3, 11 unter der Bezeichnung von Schwertschwendi oder Michel. Tatsache ist, dass sich das Geschlecht immer Michel von Schwertschwendi genannt hat. Für die Edlen von Schwertschwendi finde ich in Tschudi: in s. 3 aufrechte in r. Dreiberg steckende blanke Schwerter mit # Griffen, mit Schildfigur als Helmzier. Jedenfalls war das Geschlecht ritterbürtig, was aus dessen frühzeitigen Allianzen mit den besten Familien hervorgeht. Von Werdt gibt — relata referens — an, die Schwertschwendi seien ausgestorben bis auf einen Michel, Klosterbruder in Interlaken, der dann den geistlichen Stand aufgegeben und zwei Söhne gezeugt habe, welchen der Name des Vaters geblieben. Leu sagt hierüber nichts. Anna Michel, die Gemahlin Andreas' von Bonstetten, war die Tochter Wolfgangs (1557—1628), Schultheissen zu Thun, Landvogts nach Lausanne, Ratsherrn und Venners aus dessen 3. Ehe mit Barbara Koch; ausser mit dieser Frau war er noch viermal verheiratet mit: 1. Catharina von Luternau, 2. Maria May, 4. Salome Jenner, 5. Johanna Zehnder. Wolfgangs Eltern waren Jakob, Landvogt zu Nidau und Magdalena Haller, des Seckelmeisters Sulpitius Tochter. Die Michel sind in Bern ausgestorben.

s) von Diesbach. Wappen: s. oben ad Tafel I, wo auch über die ersten Träger dieses Namens schon berichtet wird. Hier treffen wir aus der jüngsten, bernischen Linie an: Elisabeth, geb. 1692, die Gemahlin Caspars von Bonstetten und Tochter Johann Georgs (1665—1727), welcher anfänglich in Frankreich als Offizier diente, sodann heimkehrte und in den Grossen Rat gelangte, 1712 Schultheiss zu Büren und Oberst der Milizen wurde. Vermählt war er mit Johanna von Erlach, Tochter Junker Gabriels, Mitherrn zu Spiez und der Catharina Tillier. Sein Vater war Johann Rudolf (1641—1721), des Grossen Rats, 1675 Landvogt nach Romainmôtier, 1694 des Kleinen Rats, 1700 Bauherr vom Rat, Besitzer der Güter zu Deisswyl und Tedligen. Aus seinen drei Ehen 1. mit Elisabeth Steiger, 2. Anna Maria von Hallwyl und 3. Maria Catharina von Diesbach, hatte er nur zwei Söhne, von denen der ältere jung starb. Sein Vater war der Ratsherr Johann Rudolf (1621—1683).

t) Steiger (von Roll). Wappen: in r. auf gr. Dreiberg ein s. wachsender Bock mit g. Hörnern. Hz.: wachsender s. Bock wie Schild. D. r. s. (Die Überlieferung legt hier Gewicht darauf, dass der s. Bock im Wappen dieses Geschlechts beide Vorderläufe hochhebt, während der # Bock im Wappen der andern Familie Steiger den linken Vorderlauf im Knie biegt. Dem gegenüber muss aber betont werden, dass diese Unterschiede heraldisch keine Bedeutung haben.) Offenbar aus Versehen ist hier der Dreiberg weggelassen. Die weissen Steiger[1] erscheinen zuerst in Bern mit Jost, dem erwiesenen Stammvater. Elisabeth, geb. 1645, Gemahlin Hans Rudolfs von Diesbach, war die Tochter Georg Steigers (1612—1686), Herrn zu Begnin, der Burgern 1645, Landvogt zu Iferten und Morsee, 1673 des Kleinen Rats, und der Maria von Diesbach, Tochter Johann Wilhelms und der Catharina von Lüstrach. Das Geschlecht blüht noch heute als eine der zahlreichsten Familien.

u) Tillier. Wappen: in # ein g. Schrägbalken. Hz.: ein schildfarbiger (offener oder) geschlossener Flug. D.: # g. Aus dieser im 17. und 18. Jahrhundert sehr einflussreichen, heute aber ausgestorbenen Familie stammten Catharina, Gemahlin Gabriels von Erlach, Mitherrn zu Spiez, Tochter Johann Rudolfs (1629—1695), Landvogts zu Interlaken, Schultheissen von Thun und Deutschseckelmeisters, und der Elisabeth Thellung von Biel, Abrahams und der Catharina Brem Tochter; Barbara Thellung, die Schwester Elisabeths, war die 1. Frau Abrahams (II.) von Erlach (2. Reihe zu äusserst rechts), dessen Sohn Abraham jedoch aus 3. Ehe stammte.

Überblicken wir die kritischen Ergebnisse der Untersuchung, so ergibt sich ein Resultat, welches für die an der Herstellung dieser Tafeln beteiligten Genealogen wenig schmeichelhaft ist. Der Urheber der ersten Tafel zum mindesten verdient sowohl genealogisch wie heraldisch wenig Vertrauen. Nicht nur die Filiation Praraman-Colombier-Wifflisburg, sowie die der Asperling-Raron ist ziemlich unsicher und deshalb die Hinstellung als Tatsache für einen ernst-

[1] Über den Ursprung des Geschlechts vgl. die Kontroverse zwischen L. A. von Steiger und M. von Stürler in den Geneal. Stürlers Bd. IV (Msc.).



haften Heraldiker und Genealogen verwerflich, sondern die Filiationen Bubenberg-Neuenburg-Vaumarcus, sowie Hallwyl-Ratsamhausen und Rüssegk-Grünenberg sind genealogisch falsch, während die Verwechslung der Thürheim mit den Duerheim mehr als heraldischer Fehler zu betrachten ist. Es mag ja zugegeben werden, dass der Verfasser sich dem Einfluss des Systems der berüchtigten Tschudischen genealogischen Schule, welcher auch Dekan Gruner in Bern noch einigermassen huldigte, nicht entziehen konnte, um so mehr als er offenbar einem Auftrage zu entsprechen und eine möglichst vollständige und wenn möglich recht feudale Ahnenprobe zu liefern hatte. An der ersten Tafel wären also folgende Veränderungen vorzunehmen:

1. In der obersten und zweitobersten Reihe ist das Wappen der Grafen von Aarberg durch das der Freiherrn von La Sarraz aus dem Hause Montferrand und das (übrigens hier unrichtig wiedergegebene) der Vauxmarcus durch dasjenige der Herren von Montluel zu ersetzen. Sodann ist 2. ebenfalls zu oberst das Wappen der Ratsamhausen durch das der Herren von Stoffeln, das der Freiherrn von Grünenberg durch dasjenige der Freiherrn von Aarburg zu ersetzen. Ausserdem kann angenommen werden, dass statt des Thürheimschen das Wappen der badischen Duercheim stehen sollte.

Die von 1683 datierte Tafel gab zu keinen besondern Ausstellungen Anlass, da dem Verfasser das zu einer kritischen Untersuchung nötige Material zum grössten Teil unzugänglich oder unbekannt ist. Nur in den Wappen der Mutzwyl (zweitoberste Reihe) ist der Flug, sowie in der der Uffeln ist der Schild rot zu denken.

Was die dritte der wiedergegebenen Tafeln anbelangt, so frappieren auch hier Unrichtigkeiten, deren Berichtigung schon dem ausführenden Genealogen ziemlich leicht gewesen wäre, umso mehr, als die Tatsachen selbst noch gar nicht weit zurück lagen und andrerseits zu dieser Zeit zuverlässige genealogische Hülfsmittel zur Genüge vorhanden waren, die eine ganz sichere Filiation und auch eine zuverlässige Heraldik erlaubt hätten.

Unrichtig ist hier einmal die Angabe der Catharina Effinger von Wildegg als Gemahlin Joh. Friedr. Willadings, indem hieher seine erste Frau Anna Margaretha Tribolet mit ihrem Wappen gehörte. Unmittelbar daneben sodann ist für die Frau des Schultheissen Samuel Frisching anstatt des Wappens der Wyss dasjenige der Magdalena Weiss von Schalen einzufügen. Ebenso unrichtig ist die 5 Felder weiter rechts vorgeführte Variante des Daxelhoferschen Wappens, welches in der Filiation der Bonstetten dann endlich richtig tingiert ist. Sodann ist der Schild der Michel von Schwertschwendi wie derjenige der Senarclens in der authentischen Variante golden, während die Tafel beide silbern angibt. Die Weglassung des Dreibergs der Steiger von Roll mag ein Lapsus memoriae sein. Aber alles in allem können wir den Eindruck doch nicht abwehren, dass die Genealogen und Heraldiker früherer Zeiten eben doch recht flüchtig und wenig gründlich gearbeitet haben, so dass alle derartigen Urkunden und Denkmäler, so erfreulich ihre Ausführung in heraldisch-technischer Hinsicht auch sein mag, gleichwohl mit grosser Vorsicht und kritischen Augen müssen ge-

prüft werden, wenn man nicht die historischen Hülfswissenschaften der Wappenkunde und Familiengeschichte ganz unberechtigterweise in Misskredit bringen will.

Quellen:

Stettler, Genealogien bernischer Geschlechter. Msc. der bern. Stadtbibl. 6 Bde.

v. Stürler, Moritz. Genealogien der bern. Burgerschaft. Msc. der bern. Stadtbibl. 4 Bde.

v. Werdt, Stammtafeln der bern. Burgerfamilien. 2 Msc.-Bde. der bern. Stadtbibl.

v. Erlach, Albrecht. Genealogie des adeligen Hauses von Erlach (kopiert als Spiezer Genealogie) ca. 1750—1780. Msc. im Eigentum der Familie.

Tschudi, Wappenbuch, kopiert von Pr. Winterlin, Cist. Mönch von Muri um 1550. Msc. der Bern. Stadtbibl.

Stettler, Wappenbuch der Burgerschaft von Bern, 1700. Quart-Bd. Msc. der bern. Stadtbibl. cit. als Stettler W.

Die letzten Freiherren von Spiez. Msc. eines von Pfr. D. A. Haller in Bern an der Jahresversammlung des historischen Vereins des Kantons Bern gehaltenen Vortrags, im Besitz des Verfassers.

Gatschet, Wappenbuch, 2 Fol.-Bde. Msc. der bern. Stadtbibl. Um 1780.

Von gedruckten Quellen führe ich neben den im Text genannten speziellen an:

Siebmacher, Wappenbuch. 1605. Queroktav. Nürnberg.

Rietstap, Armorial général. Gauda 1887.

Wyss, Wappenbuch sämtlicher in der Stadt verburgerter Geschlechter. Bern. Müller.

Egli, Der ausgestorbene Adel der Stadt und Landschaft Zürich. Zürich 1865.

Die Wappenrolle von Zürich, herausgg. v. d. Antiq. Gesellschaft. Zürich 1860.

Kull, Wappen der löbl. Burgerschaft in Zürich. Zürich 1844.

Galiffe et de Mandrot, Armorial historique du Canton de Genève. Genève 1852.

de Mandrot et Du Bois de Pury, Armorial historique de Neuchâtel. Neuchâtel 1864.

Armorial neuchâtelois. Neuchâtel et Berne 1857.

M. J. E. d'Angreville, Armorial historique du Canton du Valais. Neuchâtel (ohne Druckjahr).

Kindler von Knobloch, Oberbadisches Geschlechterbuch, Bd. 1—2. Karlsruhe 1897—1905.

P. Apollinaire et de Mandrot, Armorial historique du Canton de Fribourg. Neuchâtel 1865.

Merz, Walther, Die mittelalterlichen Burganlagen und Schlösser des Kantons Aargau. Bd. I. 1904—1905. Aarau.

de Mandrot, Armorial historique du Canton de Vaud. Lausanne 1856.



Leu, Helvetisches Lexikon. 1747—1795. Zürich.
v. Tillier, Geschichte des Freistaates Bern. Bern 1838—1840.
v. Steiger, Les généraux bernois.
Geschichts-, Geschlechts- und Wappenkalender auf das Jahr 1754. Nürnberg 1753.
Sammlung bernischer Biographien, herausgegeben vom hist. Verein des Kantons Bern. Bd. 1—4.
Allgem. deutsche Biographie.
Anzeiger f. schweiz. Gesch. Jhrg. 1886—1888.
Der Schweiz. Geschichtsforscher. IX. 1837.
Schwob, Die Schweiz in ihren Ritterburgen und Bergschlössern. Chur 1830.
Blösch, Geschichte der Stadt Biel und ihres Pannergebiets. Biel 1855.
Furrer, Geschichte des Wallis. Sitten 1850.
Plüss, Die Freiherren von Grünenberg in Kleinburgund. Archiv des hist. Vereins des Kantons Bern. XVI. Heft 1. Bern 1900.
W. F. von Mülinen, Ritter Caspar von Mülinen. Bern. hist. Neujahrblatt auf 1894.
A. von Gonzenbach, Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen. Bern 1880—1893.
Festschrift von 1891. Schultheissenverzeichnis.
Frhr. von Sacken, Heraldik. Leipzig 1893.
C. von Mayr, Das heraldische ABCbuch. München 1854.
C., M. et C., Répertoire des Familles vaudoises qualifiées etc. Lausanne 1883.
Schweiz. Geschlechterbuch, auf das Jahr 1905. I. Jahrg. Basel 1905.
Taschenbuch der freiherrl. Häuser. Gotha 1858.
Taschenbuch der gräfl. Häuser. Gotha 1856.
Zeerleder, Urkunden für die Geschichte der Stadt Bern. Bd. III. 1854. (Siegeltafeln.)

Indem ich noch Herrn Fürsprecher L. von Tscharner und besonders Herrn Professor Dr. W. F. von Mülinen in Bern für die mir in liebenswürdiger Weise erteilten Auskünfte und Ratschläge an dieser Stelle besondern Dank abstatte, möchte ich zum Schluss die Bitte aussprechen, etwaige Irrtümer womöglich sofort richtig zu stellen; auch wäre es mir eine Genugtuung, die Lücken in meiner Darstellung, die besonders den reichsdeutschen Adel etwas stiefmütterlich zu behandeln gezwungen war, von kundiger Feder ausgefüllt zu sehen.

Lettres de noblesse de la famille de la Mare, 1513.

Par Albert Choisy.

Les lettres de noblesse de la famille de la Mare, que nous publions plus loin, font partie des collections de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève et proviennent des archives de la seigneurie de Merlinge. Elles sont écrites

sur un parchemin de 39 centimètres de haut sur 53 centimètres de large; un double cordon de soie rouge rattache le sceau en cire rouge du duc de Savoie, renfermé dans une boite en fer-blanc.

Les armoiries concédées: d'azur à trois fasces ondées d'argent, accompagnées en chef de trois étoiles d'or, ainsi que la sirène se mirant, qui forme le cimier, sont une allusion au nom de la famille: De Mara.

L'armorial genevois donne: d'argent à trois fasces ondées d'azur, au chef de gueules, chargé de trois étoiles d'or, émaux reproduits par l'Armorial de Savoie. Si les sceaux cités par ces deux ouvrages n'indiquent pas d'une manière visible le trait du chef, ils sont conformes aux armoiries reproduites ci-dessus puisqu'ils datent d'une époque où les hâchures n'étaient pas encore marquées. Quant au nombre de rais des étoiles, il n'a pas grande importance et marque plutôt le style du dessin qu'une différence héraldique. L'armorial genevois cite encore comme source la généalogie de Gingins. Une famille de la Mar, d'Yenne, portait: d'azur à la bande d'or chargée de trois étoiles de gueules.

Dans le premier volume de ses Notices généalogiques (p. 134) Galiffe représente les de la Mare comme «les amis intimes, parents et alliés de plusieurs des fondateurs de l'indépendance genevoise. On les voit souvent, dit-il, rassemblés chez eux pour de certaines solennités, dans les moments les plus intéressants de notre histoire, et il est probable que leur maison vit éclore plusieurs des plus nobles projets qu'ils formèrent. Mais ils furent du nombre de ceux qui ne voulurent pas changer de religion et qui s'expatrièrent forcément à l'époque de la Réformation.»

Cette dernière assertion n'est pas exacte: la branche de Jean s'éteignit sans avoir abandonné le protestantisme et quant aux fils de Perrin, l'un (Jean) mourut probablement avant la Réformation, l'autre (Etienne) quitta la ville pour des motifs politiques, avant 1535, et comme il obtint plus tard d'y rentrer il devait nécessairement être réformé.

Si les de la Mare étaient alliés aux eidguenots Levrier, Vandel et Philippe, leurs principes politiques subirent des éclipses, auxquelles l'anoblissement par le duc de Savoie des frères Etienne et Jean ne fut probablement pas étranger. Ils en étaient très fiers et à peine l'avaient-ils obtenu qu'on les voit accorder généreusement la qualification nobiliaire à leurs ancêtres décédés aussi bien qu'à leurs collatéraux. A la faveur de cette équivoque ceux-ci réussirent à éviter diverses prestations, prétendant même, quoique descendant de marchands drapiers, que «tant eux que leurs prédécesseurs, de tout temps immémorial ont vécu noblement».

Voici la généalogie aussi complète que possible de cette famille; les emprunts faits à MM. Galiffe et de Foras sont indiqués par leurs initiales.

I Pierre de la Mare, mort avant 1469 (F) fut père de:

1° Janin, qui suit.

2° Pernette, femme de Jacques Pâquet (G) B. G. et marchand.

II Janin de la Mare testa en 1499 (G); marchand drapier; il fut reçu bourgeois de Genève le 29 mars 1482 pour 40 florins et trois aunes de panne

verte pour le banc de la salle du Conseil. Il fonda une chapelle en l'honneur de St Jean Baptiste dans la chapelle de Ste Anne et St Blaise à l'église de la Madeleine.

Epouse: Peronette (G) dont il eut:

1° Perrin, qui suit.

2° Jean, qui suivra.

3° Etiennette, femme de Jean Verdan, marchand et B. de Cluses (F).

4° Amanda, femme 1) de Jaques Mareschal, de Rumilly — 2) d'Ege Gabriel De la Roche, notaire, habitant à Rumilly en Albanais.

5° Jeanette, femme de Jérôme Chamot (F).

6° Jeanne, femme de Guillaume Dorier (G).

7° Jaquema, femme de Renaud Mestrot (G).

III Perrin de la Mare testa le 10 septembre 1505 (Ant. Lyonardi, not.) † avant le 12 décembre suivant. Il possédait plusieurs immeubles, entre autres une maison à la rue de la Poissonnerie, provenant de son père.

Epouse: Bonne Pricaz, fille de Guigues, dont il eut:

1° No. Etienne, Seigneur de Vanzier par sa femme, anobli par le duc de Savoie de passage à Genève le 26 juin 1513; il testa le 24 juin 1525 (Cl. De Compois, not.). Syndic en 1519, il contribua d'abord à l'indépendance de la Ville, il fut même chargé par les patriotes, en décembre 1518, d'aller demander aux Fribourgeois leur appui, mais il se rangea plus tard parmi les mamelus, quitta la ville et fut condamné avec eux en 1528. Il prit part dès lors à tous leurs attentats contre Genève et intenta en 1542 un procès à la République, pour une somme qu'il prétendait lui être due. Les Bernois, qui avaient pris sa cause en mains, la jugèrent en sa faveur et le Conseil se vit obligé de lui payer 936 écus, pour éviter qu'il ne fît saisir avec l'appui de Berne les revenus de la Ville dans les terres de St Victor et Chapitre. Il demanda ensuite qu'il lui fût permis de rentrer dans Genève et fut amnistié le 14 mars 1544 moyennant 1000 écus (Sordet, Dict. des familles genevoises).

Il avait épousé par contrat du 12 juillet 1517 (F) No. et Génse Yolande de Gingins, dame de Vanzier, veuve de Jean de Manessy, Seigneur de Vanzier et fille de No. et Puiss. Amédée de Gingins, Seigneur de Beaumont et Ville-la-Grand. Elle testa le 12 août 1518 (Cl. De Compois, not.). Son mari ne laissa qu'une fille donnée, nommée Claude.

2° No. Jean, né vers 1484, anobli avec son frère, testa le 13 juillet 1519 (Et. De la Croix, not.) et fit un codicille le 1er août 1520 (Cl. De Compois, not.); il n'était probablement plus en vie le 26 avril 1522.

3° Antoina, femme (constit. dot. du 21 septembre 1506, Cl. De Compois, not.) de No. Georges Joly, B. de Thonon, fils de No. Jean; elle ne vivait plus le 5 septembre 1509.

4° Besançonne.

5° Péronette, femme (contrat du 29 décembre 1516, Cl. De Compois, not.) de No. Robert Vandel, fils de No. Claude.

6° Guillaume, femme (quitt. dot. du 17 mars 1524, Cl. de Compois, not.) de No. Jean Lévrier, syndic.

7° Sybille, femme (G) de No. Jean Philippe, syndic.

III No. Jean de la Mare (second fils de Janin), fut syndic en 1513, partisan du duc (Sordet), conseiller en 1518, vivant encore en 1524.

Epouse: No. Gasparde Dieu-le-fils-Magnin, † à Genève le 29 novembre 1553, fille de No. Antoine, de Chambéry, et de Jeanne Berthelier, dont il eut:

1° Besançon.

2° Gaspard.

3° Jean-Antoine.

4° Jeanne-Françoise, femme de No. Claude de Buttet, de Chambéry.

5° Pierre, † à Merlinge le 25 octobre 1581, du CC en 1548; il fut accusé d'avoir pris part à la sédition du 16 mai 1555 et de s'être moqué du Consistoire. Il fut arrêté, mais condamné seulement à une réparation et à une amende de 100 écus, grâce à la protection de Messieurs de Berne (Sordet). Il se retira à Merlinge où il avait une propriété.

Epouse (cont. du 25 septembre 1562) (F) Clauda Favre, veuve de No. Claude Bonna dit Pertems, morte à Genève 28 juillet 1585 à 75 ans environ, fille de No. François Favre, conseiller, l'un des fondateurs de l'indépendance de Genève.

Leur fille, Jeanne-Antoinette, épousa No. Jean-Baptiste de Morinis, dit de la Meure. Ce dernier nom n'est pas une corruption de celui de la Mare, comme l'a cru M. de Foras, mais la traduction approximative de «de Morinis». No. Pierre de Morines dit de la Meure, fils des précédents, laissa Merlinge à sa seconde femme, Marie de Normendie, de Genève. Celle-ci institua comme héritier universel son quatrième mari, No. Jaques Loys, d'Evian, dans la famille duquel le domaine de Merlinge resta jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Il passa alors par héritage à l'émigré Carron, puis la «Nation» le confisqua et le vendit à une bande noire.

6° Philibert.

* * *

Teneur des lettres de noblesse.

Karolus, Dux Sabaudie, Chablaisii et Auguste, Sacri Romani Imperii Princeps, Vicariusque Perpetuus, Marchio in Italia, Princeps Pedemontium, Comes Gebennesii, Baugiaci et Rotondimontis, Baro Vuandi, Gay et Foucigniaci, Nycieque, Vercellarum Patriarum, Breyssie, etc. Dominus. Solent universi principes ad semper in se caritatis munificencie preseferre ut eos ad honorum fastigia extollant qui ex jam veteri ortu nati, prudentia, honestis moribus, magnanimitate et aliis probatis virtutibus prestant. Sane igitur cum dilecti nostri Stephanus

et Johannes ac alii liberi quondam Perrini de Mara de Gebennis sint eiusmodi atque ex honesto utroque parente procreati, quorum vestigia sequentes nonnisi nobilium operibus, rerum experiencia, indubitata erga nos fide sese semper exhibuerunt Sic ideo ut nos, premissis plene consideratis, nostram in eos benivolentiam extendere cupientes et ut predictis qualitatibus et virtutibus deditissimi magis indies videantur Supplicationi itaque ipsorum super hiis nobis facte benivole annuentes Ex nostra certa sciencia, imperialique qua in hac parte fungimur auctoritate Eosdem Stephanum et Johannem et alios utriusque sexus ipsius quondam Perrini Demara liberos et liberorum liberos et eorum quenlibet harum serie nobilitamus et ad nobilium cetum anectimus, aliorumque nobilium patrie et dicionis nostre consortio adjungimus Volentes quod in omnibus preheminentiis, prerogativis, exhemtionibus, privilegiis, dignitatibus, aliisque onoribus et oneribus quibus ceteri nobiles dicte patrie nostre frui, gaudere et supportare soliti sunt, de cetero uti, frui et gaudere possint Capacesque et habiles ad tenendum



fig. 20

bona feudalia et retrofeudalia sint et nominentur Eisdem hoc ideo arma inferius depicta citra cuiusque alterius preiudicium liberaliter largientes et illa defferendi licenciam imparcientes Et eosdem dictis armis et nobilitatis titulo serie presen-

tium investientes ita quod ipsis armis in palestris, annulis et aliis locis opportunis et necessariis sese decorare possint et valeant Mandantes propterea consiliis nobiscum Chamberiaci et Thaurini residentibus presidenti et magistris camere computorum Ac ceteris universis et singulis officiariis et subditis nostris mediatis et immediatis quibus spectat et presentes pervenerint seu ipsorum officiariorum locatenentibus et ipsorum cuilibet insolidum sub pena centum librarum fortium pro singulo dictis consiliis et de camera inferiore Quathenus huiusmodi litteras nostras nobilitacionis prout jacent inconcusse observent in nulloque contraveniant quomodolibet vel opponant Et per quorum intererit observari faciant Quoniam sic fieri voluimus Quibuscunque contrariantibus non obstantibus. Datum Gebennis, die vigesima sexta mensis jugnii Anno Domini millesimo quingentesimo tresdecimo.

CHARLES Vulliet.

Datum presentibus D. Illu. Philippo de Sabaudia, comite Gebenn.

R. Urbano de Myo^{me}, Electo Valencie; R. Johanne de Foresta, preposito Montis^{vis}, decano Sabaudie; Anthonio de Gingino, domino Dyvo^{e}, preside; Fran. Marescalci, domino Maximiaci; Fran. de Provanis, condomino Laynici; Jero^{o} de Agaciis; Johanne Fran. Balli; Hugone de Balma, domino Tyreti, magistro hospicii.

Sceau rond de 4 $\frac{1}{2}$ millimètres dans une boîte en fer-blanc

CAROLVS SECVDVS DVX SABAVDIE CHABLASI ET AVGVSTE

Armes de Savoie entre les lettres FE RT et surmontées du lacs d'amour.

A propos des cachets de Calvin.

Dans les Archives héraldiques (p. 2, 1905) nous avons publié les cachets de Calvin qui portaient un écu chargé d'une main tenant un cœur. Plusieurs ont voulu voir là une armoirie. Nous avons eu l'occasion d'examiner depuis, plusieurs documents portant cette main et ce cœur, et nous sommes persuadés qu'il ne s'agit là que d'un simple emblème se rapportant peut-être à la devise de Calvin et qui pourrait se traduire ainsi: «Je donne mon cœur à Dieu avec promptitude et franchise».

Nous reproduisons ici un des plus anciens portraits de Calvin qui figure au verso du titre de l'édition de l'*Institution* publiée par François Perrin, à Genève, en 1566, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque publique de Genève. Ici l'emblème de Calvin est posé simplement sur un cartouche surmontant la devise. Sur un portrait publié par M. Ch. Comte dans le Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français (nº 5 de 1905) l'emblème de Calvin est aussi posé dans l'espace compris entre la base du buste et le cartouche portant la devise.

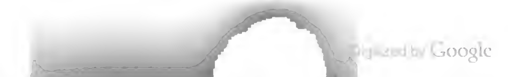




fig. 21. Jean Calvin (gravé par Pierre Woeiriot).

Genealogische Tafeln.

Wir bringen heute die verkleinerte Reproduktion einer 47 cm breiten genealogischen Tafel, welche von Herrn A. Sulzberger entworfen und nunmehr in Schwarzdruck bei Herrn Fr. Amberger, Buchdrucker in Zürich erschienen ist. Dieselbe dürfte vielen Wünschen und Bedürfnissen entgegenkommen. Wer sähe sein Heim nicht gerne geschmückt mit einer Ahnentafel, die bis zu den Urgrosseltern empor reicht? In kunstgemässer, farbiger Ausführung ist solche die Zierde eines jeden Wohnraumes. Wer ein bischen zeichnen und malen kann, möge versuchen, die Helmzierden selbst aufzusetzen und nebst dem Schilde und der Decke auszumalen. Wer sich dessen nicht getraut, gehe zu einem Heraldiker, so zu Herrn J. Kauffmann, Luzern, den Herren Pietro von Salis oder A. Sulzberger in Zürich, zu Emil Gerster, Austrasse 107, Basel oder R. Münger, Rappenthal in Bern. Und da wir in jeder grösseren Stadt eine

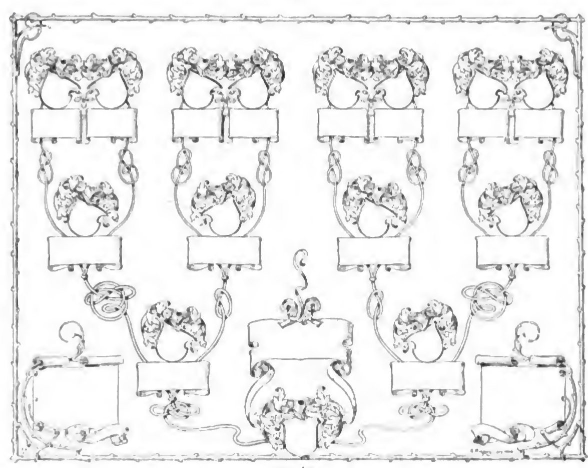


Fig. 22

Kunstschule haben, wird der Fachlehrer gewiss seinen Schülern gerne Anleitung geben, wie man ein Wappen malt und eine Schrift schreibt. Für unsere Töchter mal eine kleine Abwechslung gegenüber dem Blumenmalen. Für Neujahrs- oder Hochzeitsgeschenke vorzüglich geeignet. In letzterem Falle könnte die Schrift über dem untersten Wappen noch aufgespart bleiben, bis der erste stammhaltende Sprössling angerückt ist. Die leeren Tafeln beidseitig sind für historische Notizen gut zu gebrauchen.

Wir möchten diese auf 64 × 49 cm grosses Büttenpapier gedruckten Tafeln sehr empfehlen, es kosten 6 Stück blos 1 Fr. Wie viel Arbeit und Suchen ist damit bereits erspart und welche Freude muss es einem angehenden Jünger der Heroldskunst gewähren, sein ganzes Können in eine recht saubere, zierliche Ausführung hineinzulegen. Wie blühte früher diese Malkunst in bürgerlichen Kreisen und wie mancher hat es dabei weit über die Mittelmässigkeit gebracht. Heute ist an vielen Orten der Sport Trumpf, wohlan, pflege man nicht bloss den des Fussballs, sondern auch den der Hand, in der alten, schönen Heroldskunst, die ja heute wieder so prächtige Zweige und Blüten treibt.

L. Gerster, Pfr.

Kleinere Nachrichten.

Der Vorstand des Vereins „Roland“ hat ein Preisausschreiben für die beste Arbeit über **Quellen und Hülfsmittel der Familiengeschichte** unter folgenden Bedingungen erlassen:

1. Der ausgesetzte Preis beträgt 300 Mark.
2. Die Arbeit muss wissenschaftlichen Wert besitzen und zugleich allgemein verständlich sein.
3. Die preisgekrönte Arbeit geht mit allen Rechten in den Besitz des „Roland“ über.
4. Der Schlusstermin für die Einsendung ist auf den 1. April 1907 festgesetzt. [Einsendungen an den Vorsitzenden des „Roland“, Professor Dr. H. Unbescheid, Dresden, Lüttichaustr. 11.]
5. Jede Arbeit muss ein Motto tragen; ausserdem muss ihr ein geschlossener Briefumschlag beiliegen, der aussen das gleiche Motto wie die Preisarbeit selbst trägt und die genaue Angabe des Namens und der Adresse des Verfassers enthält.

Die Beurteilung der Arbeiten unterliegt einem vom Vorstande aus den Mitgliedern des „Roland“ gewählten Prüfungsausschusse. Mitglieder des Ausschusses sind folgende Herren: Reg.-Rat Prof. Dr. Heydenreich, Kommissär für Adelsangelegenheiten im kgl. sächsischen Ministerium des Innern, Dresden, Vorsitzender; Dr. H. Breymann, Rechtsanwalt, Vorsitzender der Zentralstelle für deutsche Personen- und Familiengeschichte, Leipzig; Clemens Freiherr von Hausen, Hauptmann a. D., Loschwitz bei Dresden; B. R. Freiherr von Hermann-Schorn, Schloss Whin a. A., bei Laubheim in Württemberg; Dr. Kurt Klemm, Herausgeber des Klemmschen Archivs, Gross-Lichterfelde; Dr. B. Körner, Regierungs-Assessor, Hülfsarbeiter am kgl. Heroldsamte, Herausgeber des Genealogischen Handbuches bürgerlicher Familien, Berlin; Lorenz M. Rheude, Kunstmaler, Redakteur des „Archivs für Stamm- und Wappenkunde“, Papiermühle S.-A.

Als Tafel V geben wir die Reproduktion in Lichtdruck eines Scheibenrisses von der Hand des Basler Künstlers Ernest Fay. Das flott gezeichnete und in leuchtenden Farben ausgeführte runde Blatt (Durchmesser 40 cm) zeigt in guter Schildform das Wappen der Fay aus der Picardie: „d'Azur à un cerf d'or“ wie es in dem Armorial général de France von d'Hozier (Paris, 1696) beschrieben wird. Man merkt es dem Werke an, dass sich sein Urheber an guten Vorlagen gebildet hat. Leider ist in der Reproduktion durch den am Original zu stark aufgetragenen Lack das Damastmuster des Hintergrundes etwas undeutlich geworden. Wir können die Arbeiten Fays, der, nebenbei gesagt, Mitglied unserer Gesellschaft ist, allen Interessenten mit gutem Gewissen nur bestens empfehlen.

Bücherchronik.

Dessins d'anciens Maitres suisses[1] **du XVe au XVIIIe siècle**, dubliés par Paul Ganz, directeur du Musée de Bâle. La Suisse est un étrange pays: Elle possède tous les éléments d'une culture nationale dont elle ne fait

[1] *Handzeichnungen Schweizerischer Meister* des XV.—XVIII. Jahrhunderts. Im Auftrage der Kunstkommission. Herausgegeben von Dr. *Paul Ganz* u. s. w. *Basel, Helbing & Lichtenhahn* (1re série, 4e livr. jusqu'à ce jour contenant 60 repr.).

aucun usage. L'enseignement artistique ou littéraire des nos établissements d'instruction est un parasite des cultures étrangères. Et pourtant, la Suisse a une architecture nationale: les lecteurs du beau livre de G. Fatio, *Ouvrons les Yeux*, en seront convaincus; ils auront appris que, quelle que soit leur apparence extérieure, nos anciennes maisons peuvent être toutes ramenées au type du chalet alpestre. Elle a une littérature, un esprit particuliers que représentent les grands écrivains du XVIIIme siècle et de la Renaissance. Elle a aussi un art. C'est le mérite inappréciable de la publication entreprise par M. Ganz de nous le révéler. En feuilletant les fascicules parus jusqu'à présent, l'on peut se convaincre de l'existence d'une école suisse de peinture. Sans doute, le caractère alemannique est celui de presque tous les vieux maîtres de Bâle, Zurich ou Berne; mais ce caractère est modifié par des éléments nationaux, alpestres, et par l'assimilation des influences italiennes, assimilation réelle, quoique souvent peu apparente. En ce qui concerne immédiatement l'art héraldique, cette collection de dessins a une importance qu'on ne saurait mettre assez en évidence. Elle nous montre quel emploi décoratif, «héroïque», nos anciens artistes savaient faire du blason et de ses motifs. Emploi populaire aussi, car les écus cessent d'être le privilège d'une caste d'objets nobles, pour entrer dans les maisons, en décorer les murs, les portes, les objets, les meubles, les plus humbles ustensiles de ménage. Enseignement utile qui rétablit dans sa dignité et dans son utilité premières, un art trop méprisé, à cause des idées fausses que nos préjugés y attachaient. Puissent nos architectes, nos peintres, nos décorateurs, et même nos artisans actuels, en étudiant à la loupe les dessins que M. Ganz commente avec précision et science, se convaincre de la vérité et de l'importance de ces trop brèves conclusions. *G. de Reynold.*

Liste des collectionneurs et curieux de la Suisse[1]. Mr Renard éditeur du Répertoire général des collectionneurs, a extrait et publié sous forme d'une petite plaquette, la liste des collectionneurs de la Suisse. Cet ouvrage rendra de bons services. Il contient plus de 600 noms classés par localités. A côté de chaque nom se trouve l'indication du genre d'objets collectionné par l'amateur. A la fin se trouve un répertoire des différents genres de collections citées dans l'ouvrage. En somme cette liste est bien faite mais l'auteur aurait pu éviter quelques petites erreurs en la soumettant avant l'impression à quelqu'un du pays.

Als neue Mitglieder sind der Gesellschaft beigetreten:

Herr Dr. Hans Hess, Basel.
„ A. Giger-Mettler, St. Gallen.
„ Eugène Delessert, ancien prof., Lutry.
„ Alfred d'Amman - de Weck, Lausanne.
„ Dr. Albert Näf, archéologue de l'Etat, Lausanne.

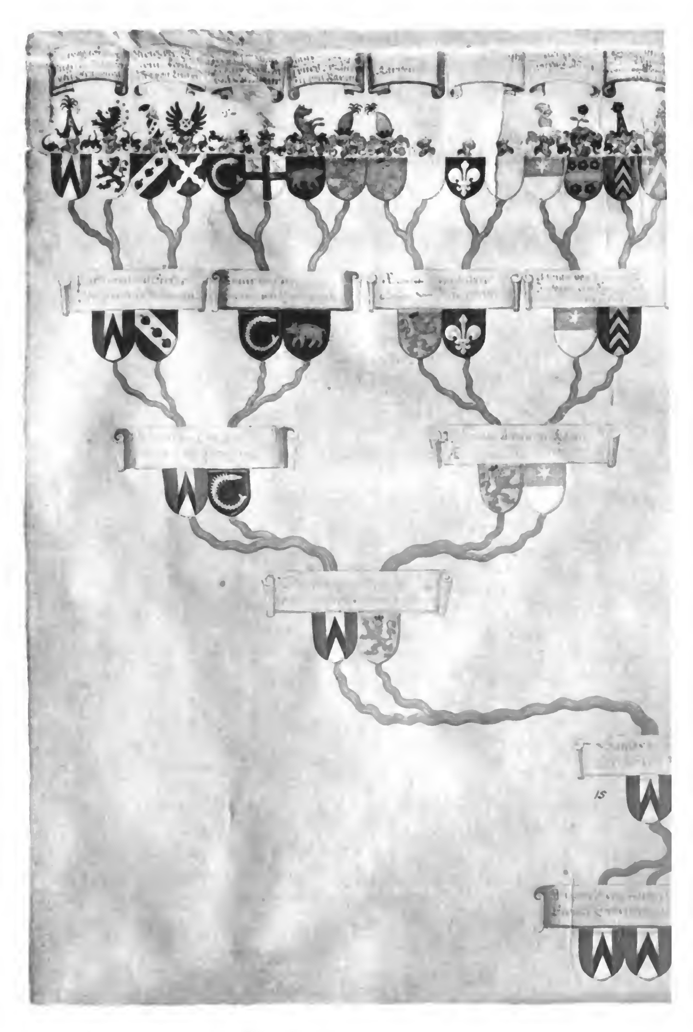
[1] E. Renard éditeur 30 Rue Jacob. Paris.

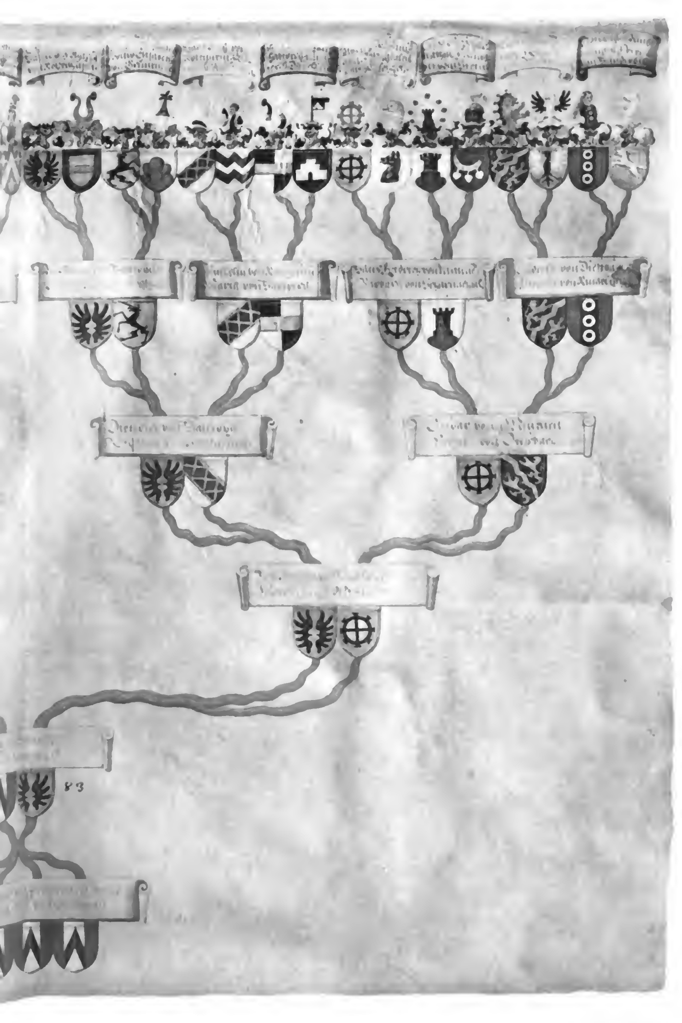
Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Schweiz. Archiv f. Heraldik 1906, Heft 1—2. Tafel I.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.





Tafel II.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Nachf. v. H. Besson, Basel.

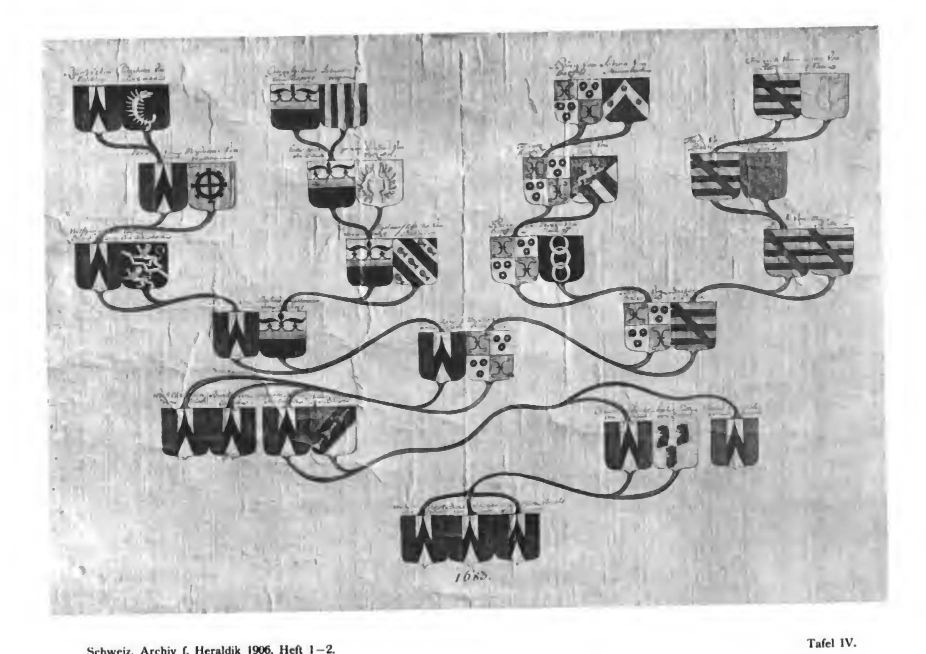
1.

2.

Schweiz. Arch[illegible]

Tafel III.

Lichtdruckanstalt A. [illegible], Nachf. v. H. Besson, Basel



Tafel IV.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Nachf. v. H. Besson, Basel.


PAR TOUTE VOIE CHEMINE
1523

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1906 Jahrgang / Année XX Heft 3.

Un soi-disant drapeau de la Légion fidèle.

par Frédéric Amiguet.

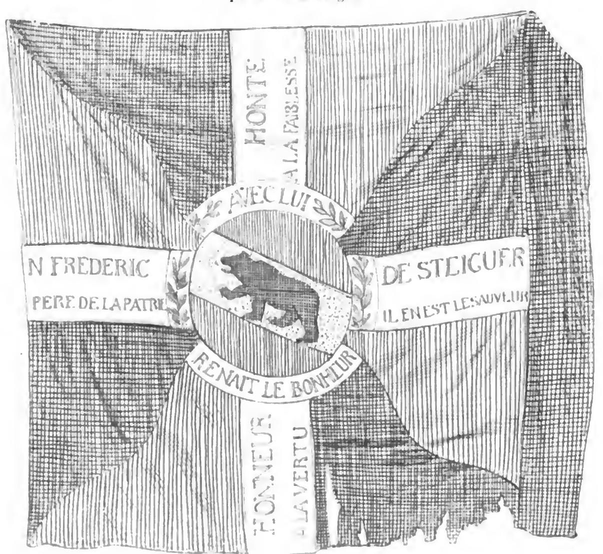


Fig. 23.

Le drapeau reproduit ci-dessus appartient à M. le capitaine Henri Pillichody-d'Erlach, à Lausanne. La société d'art dramatique «La Muse» l'a produit au théâtre de Lausanne, dans les représentations de la «Légion fidèle», le beau drame du regretté H. Warnery, croyant produire le véritable drapeau de la Légion fidèle.

Permettez-moi d'émettre quelques doutes à ce sujet.

Le Colonel Ferdinand de Roveréa, Commandant de la Légion fidèle, nous dit dans ses mémoires que, le 16 février 1798, il reçut à l'Arsenal de Berne *ses drapeaux* et ses canons. Il y avait donc plusieurs drapeaux: comment étaient-ils, nous ne le savons, car aucun mémoire de l'époque ne les dépeint. Nous supposons qu'ils étaient aux couleurs bernoises, avec, peut-être, comme inscription, celle de «Légion fidèle».

Le drapeau appartenant à la famille Pillichody est flammé rouge et noir, avec l'ours de Berne au centre. Jusque-là, tout paraît concorder. Mais il porte, comme inscription: «N. FRÉDÉRIC DE STEIGUER, PÈRE DE LA PATRIE. IL EN EST LE SAUVEUR. AVEC LUI RENAIT LE BONHEUR. HONNEUR A LA VERTU. HONTE A LA FAIBLESSE». Ces inscriptions ne concordent plus, à notre avis, avec celles qui pouvaient figurer sur les drapeaux de la Légion fidèle.

Le 16 février 1798, jour où le Colonel de Roveréa toucha ses drapeaux, la vieille Confédération vivait encore; l'ancienne Berne de même. Il est donc hors de doute que l'avoyer de Steiger n'était pas à ce moment le Père de la Patrie, et que, si Roveréa avait voulu faire figurer un nom sur la soie de ses bannières, il aurait plutôt choisi celui du généralisme bernois, le général d'Erlach, officier vers lequel tous les regards étaient alors tournés.

Steiger était le diplomate, et les arrangements n'étaient plus possibles à ce moment; d'Erlach était le soldat qui pouvait encore sauver la Patrie.

Laissons de côté les événements qui précédèrent et suivirent la Capitulation de Berne et nous retrouvons Roveréa et Steiger sur terre étrangère, dirigeant les opérations secrètes qui précèdent les efforts des Puissances pour délivrer la Suisse du joug français.

Roveréa fut chargé de réunir, à Neu-Ravensburg, les Suisses émigrés et d'en former un corps destiné à combattre en Helvétie, aux côtés de l'armée autrichienne.

Roveréa fut nommé Colonel de cette troupe, qui porta premièrement le nom de «*Bannière suisse*» pour devenir ensuite la «*légion Helvétique*» et enfin le «*régiment de Roveréa*».

Cette troupe eut aussi ses drapeaux. Dans ses mémoires Roveréa nous dit qu'ils étaient cramoisis, et portaient, comme légende, en allemand, les mots «Mourir pour Dieu et la Patrie».

Ce fut le vieil avoyer de Steiger qui présida à la remise solennelle de ces bannières, le 8 avril 1799. Là, sur terre étrangère, ce magistrat vénéré personnifiait la Patrie pour les exilés de la «Bannière suisse», et c'est Steiger qui reçut le serment de fidélité des soldats de Roveréa.

Il se pourrait donc qu'un de ces drapeaux ait reçu, par la suite, les inscriptions que porte le drapeau de la famille Pillichody; nous ne le croyons pas cependant et j'ai une autre version à proposer, qui me paraît être la bonne.

On sait que ce fut le Colonel Louis-Georges-François Pillichody, seigneur de Bavois, qui, avec de Gingins d'Orny, commanda les quelques cents hommes de la Contrée de Grandson et Sainte-Croix qui tentèrent de rétablir le gouver-

nement bernois dans le nord du canton. Chacun connaît ce qu'on est convenu d'appeler «l'échauffourée d'Orbe» qui eut lieu le 30 septembre 1802.

L'histoire nous dit que Pillichody arbora les couleurs bernoises, à cette date, dans cette ville, et un témoin oculaire, le capitaine Reymond, d'Eclépens, dit dans une lettre que nous avons sous les yeux: «Les partisans à l'affaire d'Orbe voulaient ressaisir la domination avec un nombre des leurs à la tête desquels étaient Pillichody et de Gingins d'Orny, en colonne d'attaque, avec *trois drapeaux rouges et noirs.*» [1]



Fig. 24. Sceau du conseil militaire des Suisses fidèles réunis (propriété de Mr Pillichody).[2]

Le drapeau qui nous occupe pourrait donc bien être un des trois drapeaux que suivirent les insurgés à Orbe [3], et les inscriptions concordent avec cette hypothèse:

«N. Frédéric de Steiguer, Père de la Patrie. Il en est le sauveur. Avec lui renaît le bonheur. Honneur à la vertu. Honte à la faiblesse.»

«*Avec lui renaît le bonheur*», n'est-ce pas là un encouragement à obéir de nouveau à l'autorité paternelle du bon avoyer de Steiger? *Honneur à la vertu,* c'est-à-dire à la fidélité envers les anciens maîtres. *Honte à la faiblesse,* c'est le doigt qui montre ceux qui n'osent pas, les timides, les faibles, les indécis.

Résumons-nous et concluons: à notre avis, le drapeau que Lausanne a vu n'est pas celui de la Légion fidèle, pour les raisons suivantes:

1° Les inscriptions qu'il porte n'avaient pas à ce moment leur raison d'être.

2° Roveréa, après la capitulation de sa légion, partit pour Neuchâtel avec *ses drapeaux.*

3° Le Colonel Pillichody, à qui Roveréa avait offert une place de second dans la Légion fidèle, ne l'ayant pas acceptée, ne pouvait avoir plus tard un des drapeaux de la Légion, tandis que nous savons qu'il fit faire des bannières pour servir de ralliement aux hommes qu'il commanda à Orbe, le 30 septembre 1802.

La question reste ouverte et nous serons curieux d'entendre, au sujet de cette page intéressante de notre histoire, des voix plus autorisées que la nôtre.

---

[1] M. le Docteur Pillichody, qui hérita du musée militaire du Général Pillichody son oncle, a possédé les trois drapeaux.

[2] Mr Pillichody-d'Erlach vient de remettre en don au musée historiographipue vaudois le drapeau et la matrice du sceau que nous avons reproduit ici.

[3] On objectera peut-être que Steiger ne vivait plus à ce moment, et que par conséquent son nom ne pouvait figurer sur les drapeaux de Pillichody. A cela nous répondrons que le «coup de main d'Orbe» était préparé bien avant, du vivant de l'avoyer.

Redende Familienzeichen der Japaner.

Von H. G. Ströhl.

Die Heraldik des fernen Ostens hat mit jener des Westens trotz des grundverschiedenen Aufbaues und der augenfälligen Abweichung in der äusseren Erscheinung doch viele Berührungspunkte, manches, das bei beiden ähnlich oder vollkommen gleich beschaffen ist. Zu diesem Gleichartigen gehört auch der Gebrauch von rebusartigen Wappenbildern, die wir als „redende" oder „Namenwappen" (Armes parlantes, Canting arms) bezeichnen, weil sie den Namen des Wappenträgers entweder ganz oder teilweise („halbredend") in Figuren oder Schriftzeichen zur Darstellung bringen. — Der Gebrauch solcher Wappenbilder reicht so wie bei uns auch bei den Japanern sehr weit zurück, nur ist er bei diesen nicht in so ausgedehntem Maße nachzuweisen wie auf europäischem Boden. Allerdings mag uns, die wir mit den alten Kulturverhältnissen und Einrichtungen, der Sprache und Schrift des Landes der aufgehenden Sonne nicht so vertraut sind, manche Anspielung auf den Namen des Wappenherren entgehen, hier, wo die Vieldeutigkeit der Worte ein wahres Dorado für Wortspiele geschaffen hat.

Besonders beliebt scheinen jene Wappenbilder zu sein, die aus den Schriftzeichen eines oder auch von zwei Silben des Namens bestehen, wozu die chinesischen oder die japanisch-kursiven Schriftformen benützt werden. Die ornamentale Wirkung, namentlich der chinesischen Wortzeichen, sowie die hohe Wertschätzung, welche die Kalligraphie bei den Ostasiaten geniesst, mag diese Vorliebe erklärbar machen, während bei uns im Wappenwesen Schriftzeichen sehr selten zu sehen sind und unseren Anschauungen gemäss auch nur äusserst geringen heraldischen Wert besitzen, weshalb sie bei der Schaffung von neuen Wappen so viel als nur möglich vermieden werden. — Im nachfolgenden wollen wir uns einige Proben solcher „redender" Familienzeichen auf japanischem Boden etwas näher betrachten.

Diejenigen unserer Leser, denen das Wappenwesen der neuen Grossmacht im fernen Osten noch gänzlich unbekannt sein sollte, verweise ich auf das für den Hausgebrauch genügende, von mir verfasste und soeben im Kunstverlage von Anton Schroll & Co. in Wien erschienene „Japanische Wappenbuch — Nihon moncho" (17 Bogen Text mit XIII Tafeln und 692 Textillustrationen, Preis Kr. 30. —). Hier in dieser Zeitschrift wäre der Raum doch etwas zu schmal bemessen, um diesen immerhin komplizierten Gegenstand eingehender behandeln zu können. Was aber unumgänglich zum Verständnisse der hier vorgeführten „Mon" oder Familienzeichen erforderlich ist, soll, so weit es tunlich ist, dessen ungeachtet bei den einzelnen Beispielen Erwähnung finden.

Ein den Familiennamen durch seine Figur vollständig wiedergebendes Mon zeigt Fig. 25. Es ist dies die Frucht einer kleinen Orangenart, Tachibana genannt, die von der alten berühmten Familie Tachibana als Wappen geführt wurde. — Mit dieser Familie sind die Tachibana, ehemals Daimyo (Feudal-

fürsten) zu Yanagawa und zu Shimotedo in der Provinz Mutsu, nicht zu verwechseln. Ihr Name wird mit ganz anderen Zeichen geschrieben und sie führen auch ganz andere Mon.

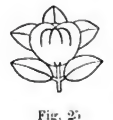
Ein ebenfalls vollständig redendes Familienzeichen wird von den **Torii** als Nebenwappen[1] oder Kaemon gebraucht. Die Torii sassen vor der Restauration als Daimyo zu Mibu in der Provinz Shimodzuke. Das Mon ist aus dem linearen Aufriss eines Tempeltores — Torii — gebildet, siehe Fig. 26.

Dieses eigentümlich geformte Tempeltor, das, ganz freistehend, eine charakteristische Erscheinung in den Tempelgärten bildet, diente ehemals als Sitzplatz für die Tempelhähne, daher auch sein Name: Tori = Vogel, Haushuhn; iru = sitzen.

Die ehemaligen Daimyo **Kuroda** zu Fukuoka in der Provinz Chikuzen führen eine gefüllte (schwarze) Scheibe als Hauptwappen oder Jomon, Fig. 27. Dieses Mon ist halbredend, von Kuroi = schwarz.

Das erste Schriftzeichen des Familiennamens ist mit dem Schriftzeichen für Kuroi identisch.

Die Samuraifamilie[2] **Goto** benützt als Mon einen Kotosteg (Kotoji) innerhalb einer ringförmigen Umrahmung (Maru), also japanisch blasoniert: Maru ni kotoji. Fig. 28.


Fig. 25

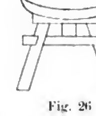

Fig. 26


Fig. 27


Fig. 28

Das Koto ist ein liegendes Saiteninstrument der Japaner, wo jede Saite über einen eigenen Steg läuft.

Die Samuraifamilie **Todo** führt das Zahlzeichen für 10 (To) aus Sauerklee — Oxalis corniculata — (Katabami) geformt, siehe Fig. 29, die auch das Original des Zahlzeichens an der Seite notiert. Dasselbe Zahlzeichen innerhalb eines Maru, Fig. 30, benützt die ehemalige Daimyofamilie **Naito** zu Takato in der Provinz Shinano als Kaemon. Das „To" im Namen der Familie bedeutet aber hier nicht die Zahl 10, sondern „To", die Glycine, wie wir später hören werden. Das Zeichen ist vielleicht nur wegen des Gleichklangs der Worte gewählt worden.

Ebenfalls ein Zahlzeichen, 9 = Ku, führen die ehemaligen Daimyo **Kuki** (z. deutsch: Neunteufel) zu Ayabe in der Provinz Tamba, siehe Fig. 31, als

[1] Der Japaner benützt mehrere Wappen, von denen eines als Hauptwappen, Jomon (bestimmtes oder festgesetztes Wappen), die anderen als Kaemon oder Nebenwappen (Wechselwappen) in Verwendung traten.

[2] Die ehemaligen Samurai (jetzt Shizoku oder „Kriegerfamilien" genannt), bildeten den niederen Militäradel des Landes.

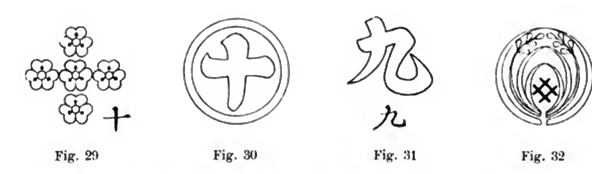


Fig. 29 Fig. 30 Fig. 31 Fig. 32

Kaemon. Der Geschlechtsname ist aus der Zahl 9 (Ku) und Teufel (Ki) zusammengesetzt.

Eine Samuraifamilie Ide führt als Mon zwischen zwei ein Rund bildenden Reispflanzen (Ine) ein über Eck gestelltes Brunnenrohr. Fig. 32. Das erste Zeichen des Familiennamens ist mit dem ersten Zeichen des Wortes „Brunnen“ (Ido) gleich, siehe auch Fig. 33.

Die ehemaligen Daimyo Ii zu Hikone in der Provinz Omi und zu Yoita in der Provinz Echigo führen in Bezug auf ihren Familiennamen ein flachgestelltes Brunnenrohr (Hira-itzutsu) Fig. 33, als Kaemon. Das erste Zeichen des Namens Ii (siehe die erste Zeile unter der Brunnenfigur) ist mit jenem des Wortes Ido oder Brunnen gleich, ein Zeichen, das mit dem altchinesischen Brunnenrohr selbst, wie solches sich noch hie und da in Gärten vorfindet, gleiche Umrisse besitzt.

Die ehemaligen Daimyo Inoue zu Hamamatsu in der Provinz Totomi, zu Takaoka in der Provinz Shimosa und zu Shimotsuma in der Provinz Hitachi führen ein ähnliches Kaemon, nur sind die Balken etwas breiter gehalten (Fig. 34). Das erste Zeichen des Familiennamens (siehe die zweite Zeile bei Fig. 33) entspricht ebenfalls der Form eines Brunnenrohres.

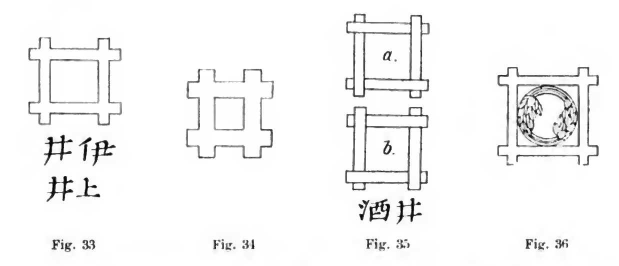


Fig. 33 Fig. 34 Fig. 35 Fig. 36

Aus gleichem Grunde führen die Sakai, ehemals Daimyo zu Obama in der Provinz Wakasa (a) und zu Katsuyama in der Provinz Awa (b) als Kaemon ein Brunnenrohr (Fig. 35), nur erscheinen bei ihnen die Balken der Einfassung übereianneder geschoben, also ein Kumiai-itzutsu.

Auch die Familie **Kamei**, ehemalige Daimyo zu Tsuwano in der Provinz Iwami benützen in Bezug auf das zweite Schriftzeichen ihres Namens ein Brunnenrohr als Kaemon, das hier aber zwei ein Rund bildende Reisähren (?) umschliesst. Fig. 36.

Nun kommen wir zu einer grösseren Anzahl von redenden Wappenbildern, die alle sich um die Figur der Fuji oder To, der chinesischen Glycine oder Wistarie (Glycinia oder Wistaria chinensis) gruppieren und deren Träger zumeist ein und desselben Ursprunges sind. Die berühmte, grosse Kugefamilie[1] **Fujiwara** (Fuji = Glycine, wara oder hara = Gefielde), aus deren fünf ersten Häusern[2] (go-sekke) die Mikado ihre Gemahlinnen zu wählen haben,

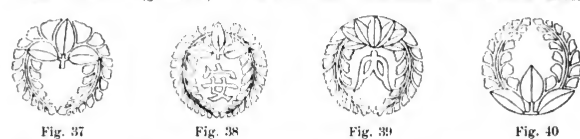


Fig. 37 Fig. 38 Fig. 39 Fig. 40

führte das Mon: Sagari-fuji, die hängenden Glycinen, Fig. 37, als halbredendes Wappenbild. Dasselbe Mon führen noch mehrere von den Fujiwara abstammende Familien, so z. B. die **Kato**, ehemals Daimyo zu Minakuchi in der Provinz Omi, die **Naito**, ehemals Daimyo zu Nobeoka in Hiuga, zu Murakami in der Provinz Echigo, zu Koromo in der Provinz Mikowa, zu Unagaya in der Provinz Mutsu, zu Takato und zu Iwamurata in der Provinz Shinano u. s. w. Bei den Kato und Naito ist die Glycine mit ihrem chinesischen Namen „To“ als „redend“ vertreten, vollständig „redend“ ist das Kaemon der **Ando**, ehemals Daimyo zu Tanabe in der Provinz Kii, Fig. 38, weil hier nicht nur allein das To (do), sondern auch das erste Zeichen des Namens innerhalb der Glycinen zur Darstellung kommt.



Fig. 41 Fig. 42 Fig. 43 Fig. 44

Ähnlich ist das redende Wappen der Samuraifamilie **Naito** beschaffen, siehe Fig. 39, wo das etwas stilisierte Zeichen für „Nai“ innerhalb des Glycinenrundes erscheint.

[1] Die Kuge bildeten den Hofadel, der sich zumeist aus Verwandten des kaiserlichen Hauses rekrutierte, hohe Würden und Titel, aber im Verhältnisse zu den Daimyo geringe Einkünfte besass.

[2] Die fünf ersten Fujiwarafamilien (go-sekke) sind: Ichijo, Konoe, Kujo, Nijo und Takatsukasa. Die jetzige Kaiserin Haruko ist eine geborene Ichijo, die Kronprinzessin Sadako eine geborene Kujo.

Die Nobori- oder Agari-fuji, die aufsteigende Glycine, Fig. 40, wird von den Ando, ehemals Daimyo zu Iwakidaira in der Provinz Mutsu und von der Samuraifamilie Ito, welcher der Marquis Ito Hirobumi, einer der Macher des neuen Japans angehört, als Jomon geführt, während sie von den Kato, ehemals Daimyo zu Osu in der Provinz Iyo und von den Toyama, ehemals Daimyo zu Naeki in der Provinz Mino als Kaemon benützt wird. Bei den Toyama bedeutet aber „To" nicht Glycine, es ist also wahrscheinlich bloss der Gleichklang des Wortes bei der Wahl des Wappenbildes massgebend gewesen, wie dies in ähnlicher Weise bei dem Zahlzeichen 10, Fig. 30, bei der Familie Naito der Fall ist.

Von den Ando zu Tanabe wurden die aufsteigenden Glycinen innerhalb einer Kreislinie — Kokumochi ni nobori-fuji — Fig. 41, als Jomon oder Hauptwappen geführt, während die Ando zu Iwakidaira (siehe Fig. 40) dieselbe Figur, aber mit geschlossenen Blüten, Fig. 42, als Kaemon benützen. Auch bei einer gleichnamigen Samuraifamilie ist dieses Mon nachzuweisen.

Ebenfalls ein Rund aus aufsteigenden Glycinen, aber mit dem etwas stilisierten Zeichen „O" = gross, in der Mitte führten die Okubo, ehemals Daimyo zu Odawara in der Provinz Sagami, Fig. 43, während ein Zweig dieses Geschlechtes zu Karasuyama in der Provinz Shimodzuke das Zeichen „O", das erste seines Namens, in gewöhnlicher Form einsetzt, Fig. 44.

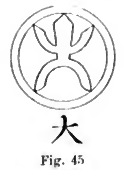


Fig. 45



Fig. 46



Fig. 47


Fig. 48

Die Okubo, ehemals Daimyo zu Ogino in der Provinz Sagami benützen dagegen nur das Zeichen „O" allein, stilisiert und innerhalb eines Maru, siehe Fig. 45. Eine eigentümliche Verschmelzung von Pflanzen und Schriftform wird von der Familie Abe als Mon benützt, siehe Fig. 46.

Dem zweiten kaiserlichen Mon [1], dem Go-shichi no Kiri, der kaiserlichen Paulownie (Paulownia imperialis) ist der mittleren, siebenblütigen Dolde das erste Zeichen des Namens (vergl. Fig. 38) aufgelegt.

Ein altertümliches Schriftwappen führen die Naito zu Iwamurato (siehe Fig. 37) als Kaemon; es ist das Schriftzeichen für „Fuji" oder „To" = Glycine, Fig. 47, das bei ihnen das zweite Zeichen des Familiennamens bildet.

[1] Das kaiserliche Haus führt zwei Mon, das Kiku oder Chrysanthemum-Mon und das Kiri-Mon. Das erstere wird auch in Anlehnung an die europäischen Verhältnisse als „Reichswappen" benützt. Näheres über dieses Mon und seine Variationen findet sich in einer von mir unter dem Titel „Kiku" zusammengestellten kleinen Monographie in der Graphischen Monatsschrift „Deutscher Buch- und Steindrucker", Berlin, Juli 1906.



Die Samuraifamilie Funakoshi führt als Kaemon das etwas stilisierte erste Zeichen — „Funa“ (Fune) — ihres Namens innerhalb eines Maru, Fig. 48, während die Samuraifamilie Murakami das zweite Zeichen — „Kami“ — des Namens einem Maru auflegt, Fig. 49.

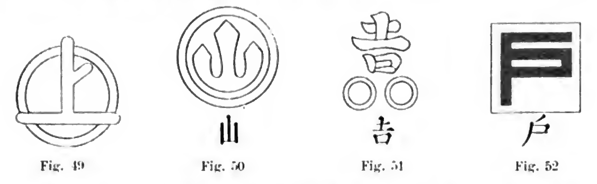


Fig. 49 Fig. 50 Fig. 51 Fig. 52

Die ehemaligen Daimyo zu Nagashima in der Provinz Ise, die Masuyama, führen das Zeichen für „Yama“ (Berg) in stilisierter Form innerhalb eines Maru, Fig. 50, als Kaemon.

Die Familie Miyoshi benützte als Mon das Zeichen für „Yoshi“ über zwei Ringe gestellt, siehe Fig. 51.

Die ehemaligen Daimyo zu Shinjo in der Provinz Dewa, die Tozawa, führen als Kaemon das erste Zeichen ihres Namens „To“ (Tür) in stilisierter Form innerhalb eines flachgestellten Viereckes, Fig. 52.

Die Koide, ehemalige Daimyo zu Sonobe in der Provinz Tamba, benützen als Kaemon ebenfalls ein halbredendes Wappenbild, das Zeichen für „Ko“ (Klein) innerhalb einer Schildpattform — Komochigikko ni sho no ji — Fig. 53. Es ist das erste Zeichen ihres Familiennamens.

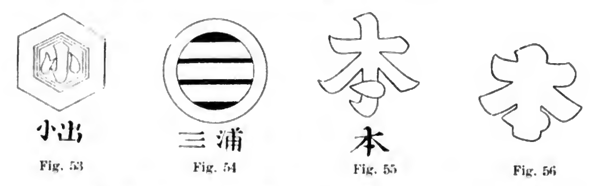


Fig. 53 Fig. 54 Fig. 55 Fig. 56

Etwas versteckter ist die Anspielung auf den Namen bei dem Mon der ehemaligen Daimyo zu Katsuyama in der Provinz Mimasaka, den Miura, die drei Querbalken in einem Maru führen, Fig. 54. Diese drei Balken stehen in Bezug zu dem Zahlzeichen Mitsu = 3, das auch das erste Zeichen des Namens bildet. Die alten Miura, Daimyo zu Miura in der Provinz Sagami, führten das Zahlzeichen noch ohne Ring[1], (auch senkrecht gestellt), wodurch die Beziehung zum Geschlechtsnamen viel deutlicher in die Augen fiel.

[1] In alter Zeit war das umziehen der Figuren mit einem Ringe oder Maru nicht so häufig als in späterer Zeit, in der das Maru eine Art heraldischer Modefigur geworden war.


Fig. 57


Fig. 58


Fig. 59


Fig. 60

Die Honda, Ex Daimyo zu Kambe in der Provinz Ise, und zu Tanaka in der Provinz Suruga führen als ihr Kaemon das Zeichen „Hon“, Fig. 55, während die Honda zu Iiyama in Shinano dasselbe Zeichen in etwas verdickter Formation benützen, siehe Fig. 56.

Ebenfalls dasselbe Zeichen, aber innerhalb eines Maru, Fig. 57, wird von den Honda zu Okazaki in Mikawa, zu Yamazaki in Harima, zu Idzumi in Mutsu und zu Zeze in Omi geführt. [Im Namen des Reiches Nihon oder Nippon ist, wie ja bekannt, dasselbe Zeichen vorhanden: Ni (Hi) = Sonne, Hon = Ursprung, Anfang[1]; also: Sonnenaufgangsland].

Die Samuraifamilien Narita (Fig. 58), Takachikara (Fig. 59) und Sono (Fig. 60) führen ebenfalls Zeichen aus ihren Familiennamen als Mon, und so gäbe es noch manch andere redende und halbredende Wappenbilder, aber die vorgeführten dürften wohl genügen, um die Art und Weise zu zeigen, wie der Nihonjin[2] sich ein „redendes“ Familienzeichen konstruiert.

Drei unbekannte Wappen.

Als im Jahre 1903 das Haus Marktgasse Nr. 41 in Bern von der Firma Kaiser & Cie. umgebaut wurde, fand man daselbst eine, vielleicht während Jahrhunderten eingemauert und verdeckt gewesene eiserne Türe, welche einen in der Mauerdicke freigelassenen Raum, der wohl zum Aufbewahren von Wertsachen gedient hat, verschloss.

Diese Türe ist rot bemalt und mit gelben Adlern und kleinen schwarzen Rosetten bemustert. Im oberen Teil weist sie wie Fig. 61 (nach einer phot. Aufnahme von Herrn Staatsarchivar Prof. Dr. Türler) zeigt, drei gemalte Wappen auf, nämlich: *a)* das Wappen der weissen Steiger: roter Schild mit halben aus drei grünen oder goldenen Bergen wachsendem weissen d. h. silbernem goldbewehrtem Steinbock; *b)* roter Schild mit silbernem festem Turm, auf dessen Zinne eine goldene Eule steht; *c)* weisser Schild mit roter Lilie. Da besagtes Haus im Jahre 1483 in den Besitz von Barthlome Steiger (Grossvater des nachmaligen Schultheissen Hans Steiger, Freiherrn zu Rolle, Mont etc.)

[1] Hon (mit demselben Zeichen geschrieben) bedeutet auch „Buch“, „Werk“.
[2] Nihonjin = Japaner.



Fig. 61.

gekommen war, so wird es sich hier bei *a)* unzweifelhaft um dessen Wappen handeln, denn jene eiserne Türe ist eine Arbeit des XV. Jahrhunderts (gotisch). Auch das ehemalige Familien-Archiv im Schlosse Rolle ist durch eine ähnliche eiserne, mit den Wappen Hans Steigers und seiner ersten Frau bemalten, noch an Ort und Stelle vorhandenen Türe verschlossen.

Auf wen weisen indessen die unbekannten Wappen *b)* und *c)*? Die Wappen der beiden Gemahlinnen des Bartholomäus Steiger, Adelheid Bircher und Margaretha Irreney sind bekannt und entsprechen in keiner Weise.

Ähnliche Wappen wie *b)* sind in Bern (mit Ausnahme des weiter unten Fig. 62) bezeichneten) nicht bekannt und auch für *c)* findet sich keine Erklärung, wenn es sich nicht um das, laut Mitteilung von Herrn Staatsarchivar Türler, in Bern Ende des XV. Jahrhunderts vorkommende Wappen der Familie Syboldt, welche eine Lilie führten oder um die Familie Zurkinden handelt (Niclaus Zurkinden alt Venner 1495).

Herr von Steiger-Rechtern (Kirchdorf) kam um die Mitte des vorigen Jahrhunderts in den Besitz einer ebenfalls gotischen oder gotisierenden gemalten Wappen-Scheibe (Fig. 62), welche aus der Kirche von Gadmen

stammen soll. Dieselbe ist geflickt und teilweise mit nicht dazu gehörenden Teilen alter Scheiben unglücklich ergänzt, trotzdem indessen nicht schlecht erhalten und die 3 Wappen sind intakt.

Die beiden schildhaltenden Engel der runden Scheibe lassen allerdings auf ein Kirchenfenster schliessen. Dieselbe weist in *a)* wieder das Steigersche Wappen (ein seltenes Stück einer Berner Familien Wappen-Scheibe aus so früher Zeit), in *b)* sehen wir denselben Turm mit Eule wie in *b)* Fig. 61 und in *c)* einen roten Schild mit einem schräg aufwärts springenden goldenen Hasen, dessen Hinterläufe auf grünem Rasen stehen. Auch dieses letztere Wappen ist nicht bekannt. Eine auf die liebenswürdigste Weise beantwortete Anfrage an den Verfasser der interessanten Arbeit über „Wappen der ausgestorbenen Geschlechter Luzerns" im Schweizer. Archiv für Heraldik 1905, Heft 2/3, p. 73 u. ff., wo von der in Luzern von 1373 an blühenden Familie Haas die Rede ist, ergab nichts Neues. Das Wappen Haas würde demjenigen unserer Fig. 62 *c)* entsprechen, wenn die 3 grünen Berge des ersteren zum einfachen grünen Rasen des unsrigen würden.



Fig. 62.

Von Mitte des XV. Jahrhunderts an findet sich laut Leu IX. Bd. p. 3.7.7 auch in Bern ein nun ausgestorbenes Rats-Geschlecht Haas (Wappen silberner Haas in blau. Hist: Museum Bern).

Die Scheibe aus der Kirche von Gadmen ist aber ohne Zweifel von Bartholomäus Steiger unserer Figur 61 a gestiftet, denn derselbe wurde im Jahre 1492 zum Landammann von Ober-Hasle erwählt und es fand während seiner Amtsperiode anno 1494 die wichtige Grenzbereinigung gegen Obwalden am Brünig statt.

Liesse sich wohl aus diesem Umstande irgend eine Beziehung zu einem Gliede der Familie Haas ableiten? Wem ist dann aber andrerseits das Wappen des Turmes mit Eule, welches wir auf der eisernen Türe unserer Fig. 61 *b)* wieder finden, zuzuschreiben?

Sollte es einem freundlichen Leser dieser Zeilen gelingen, Licht in die Frage zu bringen, so würde es den Unterzeichneten freuen, mehr zu vernehmen.

Mont Bern, Juni 1906. *B. v. Steiger.*



Das Wappen der bernischen Familie Schütz.

In der Kirche von Rentigen im Stockenthal (Kt. Bern) steht der Taufstein, dessen Stifterschild wir hier bringen als kleinen Beitrag zu bernischen Burger-Wappen des XV. Jahrh. und gleichzeitig als bisher, unseres Wissens, nicht beachteten heraldischen Belegs für urkundlich schon früher Bekanntes.

Dieser Schild trägt das Zeichen der bernischen Familie Schütz und gehört wohl dem Hans Schütz an, einer um die Mitte des XV. Jahrh. in Bern geachteten und wohl bekannten Persönlichkeit[1]: Von 1435 bis 1480 sass er fast ununterbrochen im grossen Rat, mehrmals auch während dieser Zeit im kleinen Rat; von 1458—1462 war er Salzherr. 1449—1454 amtete er neben Thüring v. Ringoltingen als Kirchenpfleger und führte in dieser Zeit das St. Vinzenzen-Schuldbuch. Der einfache „Grämper" war unterdessen zum begüterten Handelsmann geworden (sein Vermögen betrug 1448 5000 ℔), der es sich nun auch nicht nehmen lassen wollte, seinen privaten Teil zu dem offiziell seiner Pflege anvertrauten Werke der Ausschmückung und Vollendung des St. Vinzenzenbaus beizutragen: 1448 bis 1449 wurde der St. Gregor-Altar, seine Stiftung, im Münster errichtet[2]. Die Kapelle entbehrt heute jeglichen Schmuckes aus der Zeit ihrer Entstehung, bis auf den einfachen Schild als Abschluss des Gewölbes, das in kräftiger Modellierung, heute grau in grau, das Zeichen des Stifters und seiner Frau enthält (Figur 64); wahrscheinlich ist das letztere auf seine zweite Frau Barbara Dreyer zu beziehen[3].



Fig. 63.

Dem Beispiele hervortretender Zeitgenossen folgend, suchte denn auch Hans Schütz durch Erwerbung von Herrschaftsrechten seine angesehene politische und oekonomische Stellung nach aussen zu dokumentieren: 1472 erwarb er durch Kauf die Herrschaft Stocken[4], und 1478 von Heinrich von Bannmoos die Hälfte der Herrschaftsrechte von Rentigen[5], die dann späterhin,

[1] vgl. Berner. Taschenbuch 1896 S. 82 u. ff.

[2] vgl. l. a. c.

[3] frdl. Mitteilung des Herrn Staatsarchivar Prof. Dr. Türler, dem ich auch für den Hinweis auf das weiter unten erwähnte Siegel und dessen Photographie hiemit bestens danke.

[4] cf. Berner Taschenbuch 1903, p. 218.

[5] Stettlers Topographie II, p. 124.

aber erst nach seinem ca. 1482 erfolgten Tode, an die Stadt Bern kamen. Hans Schütz war also noch Mitherr von Reutigen, als im Jahre 1480 dasselbe von Wimmis getrennt und zu einer eigenen Kirchgemeinde erhoben wurde[6], Anlass genug dazu, dass sich der Herrschaftsherr durch Stiftung eines neuen Taufsteines in die Kirche ein Denkmal setzte (Figur 63).

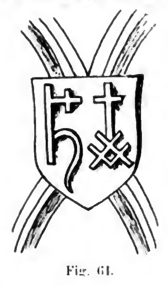


Fig. 64.



Fig. 65.

Erhalten ist uns auch sein Siegel, das an einer Urkunde von 1461 im Fache „Schuldschriften" im bern. Staatsarchiv hängt (Figur 65). Ausser in diesem Siegel, dem Schlußstein der St. Gregorskapelle und dem Taufstein in Reutigen fand sich das Wappen nirgends; nach den Resten von Bemalung am Stifterschild in Reutigen zu schliessen, stund das Zeichen golden im blauen Feld. Von bernischen Wappenbüchern bringt, soweit wir sehen, keines den Schild[7]. Die Familie „Schütz", mit dem Vermerk „ausgestorben", führt allenthalben in Blau eine goldene Armbrust. Sind es dieselben „Schützen"? Ist die Wappenänderung allmählich, unwillkürlich, durch falsches Ablesen des vielleicht undeutlich erhaltenen Hauszeichens entstanden? Oder ist das Wappen wirklich gebessert worden? Vielleicht beantwortet uns gelegentlich ein bernischer Mitarbeiter des „Geschlechterbuches" diese Fragen. *K. G. S.*

Grabplatte des 1495 verstorbenen württembergischen Haushofmeisters Wolf von Dachenhausen.

(Hiezu Tafel VII).

Dieser jetzt im Germanischen Museum in Nürnberg befindliche Grabstein stammt aus der alten Kirche zu Nürtingen in Württemberg, der alten Grablege

[6] Lohner p. 268.

[7] In Stettlers Wappenbuch, p. 26, findet sich das Schild der St. Gregorskapelle ohne Bezeichnung abgebildet.

der Geschlechter Dachenhausen, Sperberseck etc., woselbst er im Fussboden lag, und durch einen Holzdeckel vor dem Abgetretenwerden geschützt war.

Wenn trotzdem ein Teil seiner Inschrift unkenntlich geworden ist, so war die Ursache davon teils das beim Waschen des Fussbodens eingedrungene Wasser, und teils das Absprengen grösserer Randflächen, durch die beim Herausheben des Steines benutzten starken Hebeeisen verursacht, denn der Stein wog zirka 700 Kilo.

Diese Grabplatte zeigt das Wappen der von Dachenhausen in prächtiger spätgotischer Ausführung. Der Schild lässt kaum das sehr schmale Schildeshaupt oberhalb der Schachfelder bemerkbar werden.

Ganz eigenartig ist hier die Helmzier, der offene Flug, geschacht. Die Saxen desselben, aus 2 Reihen kleiner Federn gebildet, sind — jedenfalls ihrer Kleinheit wegen — n i c h t mit geschacht, erst bei der dritten Reihe beginnt die Schachierung auf die Weise, dass jede einzelne Schwungfeder rechtwinkelig zu ihrer Längenachse in Schachfelder geteilt ist, so dass diese Schachfelder mit den im Halbkreise um die Saxen herumstehenden Schwungfedern ebenfalls halbkreisförmig geordnet sind. So entstehen also eine Menge kleiner Schachfelder, welche das Ende der Schwungfedern etwa ein bis zwei Schachfelderlängen frei lassen. War der Stein ursprünglich bemalt, dann scheinen danach die Spitzen sämtlicher Schwungfedern rot bemalt gewesen zu sein, im Gegensatze zu der gebräuchlichen Tingierung der Flüge. Letztere pflegt man in der Regel, wenn sie geschacht sind, durch senkrecht und wagerecht zur Wappenachse gestellte Teilungslinien, die bis in die Enden der Schwungfedern fortlaufen, zu teilen. Soll sich die Farbe des Schildeshauptes auf dem Fluge ebenfalls wiederholen, so bleiben dafür nur die Enden der längeren nach o b e n gerichteten Federn übrig.

Bei dieser Spitzenfärbung kommt mir ein Ausdruck in Erinnerung, den ich mir früher nicht erklären konnte. Im Jahre 1889 teilte mir der inzwischen verstorbene Geh. Archivrat von Alberti, der Verfasser des württembergischen Adels- und Wappenbuches, aus einem in seinem Besitze befindlichen Aufschrieb aus dem 17. Jahrhundert, dessen Titel: „In der Pfarrkirchen zu Nürttingen hangen folgende Epitaphien“ lautete, drei Aufzeichnungen über Dachenhausensche Epitaphien mit. Der Aufzeichner sagt bei diesen dreien nach Erwähnung des Todesdatums und des Namens des Verstorbenen: „das Wappen hat ein weissen Helm vnd rothen spitzen“, dann „mit einem gelben Helm vnd rothen spitzen“, endlich „mit einem weissen Helm vnd rothen spitzen“. Herr von Alberti wusste damals diese Bemerkung: „mit rothen spitzen“ ebensowenig wie ich selbst zu deuten. Ich nahm eher an, es seien vielleicht die Helme als mit rotem Tuch gefüttert gemalt gewesen, aus deren unterem Rande das Tuch spitzenförmig ausgeschlagen, ein wenig hervorgetreten sei, so wie man den Rand der roten oder grünen Tuchfütterung von Pelzteppichen mit halbrunden ausgezackten Eisen auszuschlagen pflegt.

Aber solche Verzierung einer Fütterung überhaupt zu erwähnen, wäre völlig überflüssig gewesen, da sie nichts mit dem Wappen selbst zu tun hat. Dagegen war die Kenntlichmachung der Helmfarbe wichtig, da goldene Helme

die persönliche Ritterwürde anzeigten. Ähnlich, wie bei diesem Leichensteine, der ja aus derselben Kirche stammt, scheint die Helmzier auf den beiden anderen im Boden liegenden Steinen und ebenso auf den zu ihnen gehört habenden an den Wänden der Kirche aufgehängt gewesenen drei hölzernen Epitaphien dargestellt gewesen zu sein.

Der Aufschreiber meinte also wohl, die Schwungfederspitzen des offenen Fluges seien rot. Das gäbe dann eine natürliche Erklärung seiner Worte, da er damit die ungewöhnliche Anbringung der roten Farbe des Schildeshauptes auf allen Schwungfederspitzen hervorheben wollte.

Oder weiss einer der geehrten Leser eine plausiblere Erklärung zu geben?

Es bleibt nun noch die Frage offen: Welche Farbe trugen die ungeschachten 2 Reihen kleiner Federn der Saxen? Waren sie schwarz oder weiss, oder abwechselnd schwarz und weiss, oder waren sie gar rot?

Wir finden gar nicht selten bei Dachenhausenschen Siegeln des 15., 16. und 17. Jahrhunderts, sowie auf gemalten Stammbuchblättern, auf den offenen Flug beiderseits je ein Carré mit 16 Schachfeldern aufgelegt, innen bis an den Rand der Saxen reichend und alle anderen 3 Seiten frei lassend.

So sehen wir z. B. in dem Stammbuche eines sächsischen Herzogs in der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha (Nr. 981 der Manuskripte) die Helmzier des Wappens des Eberhard Wolf von Dachenhausen zu Mauren von 1594 in der gleichen Weise gemalt; nämlich auf einen ganz roten Flug ein solches schwarzweisses Schachcarré aufgelegt, das innen bis an die gebogenen Ränder der Saxen reicht.

Unterhalb des Dachenhausenschen Wappens sind auf unserem Grabsteine noch 2 kleine einander zugeneigte Wappenschilde angebracht, anscheinend die Wappen zweier Frauen.

Der erste Schild zeigt ein nicht genau mehr erkennbares schreitendes Tier, der zweite eine schräggelegte Geige oder Fidel.

Das zweite Wappen störte zuerst sehr bei der Zuteilung des Steines. Dass er einem Wolf von Dachenhausen zugehört, zeigt uns seine Umschrift, aber welchem der verschiedenen Wölfe? Das Todesjahr ist fortgebrochen; wir können nur noch lesen, dass der Verstorbene an einem Tage des März verschieden ist.

Wir haben in der Dachenhausenschen Genealogie Wolf den Alten, † 1495, der zwei Frauen hatte, eine von Westernach und eine Thumb von Neuburg. Auf Westernach passt das 1. Wappen zur Not, wenn auch diese Familie einen steigenden und keinen schreitenden Wolf im Schilde führte. Aber die Thumb von Neuburg führen keine Fidel, sondern einen dreimal von Gold und Schwarz quergeteilten Schild. Wolfs Sohn, Wolf der Junge, † 1530, hatte nur eine Frau: Barbara Erer von Heilbronn. Des letzteren jüngerer Bruder Wolf junior war 1527 bereits tot; er war vermählt und hinterliess Kinder. Wir kennen aber weder deren Vornamen noch den Geburtsnamen seiner Frau. Ein früherer Wolf, Oheim Wolfs des Alten, war 1421 bereits tot; ob dieser verheiratet gewesen, wissen wir nicht. Nach Wolf dem Jungen folgen dann noch



mehrere Wölfe, auf die der Stein mit dem noch ausgesprochen spätgotische Formen zeigenden Wappen jedoch nicht mehr passt, und deren Frauen auch andere Wappen führten.

Welchem von den oben genannten Wölfen können wir nun den Stein zuteilen? In diese Zweifel kam plötzlich Licht durch zwei mir gewordene freundliche Mitteilungen aus ganz verschiedenen Orten. Die erste kam mir 1896 zu durch Herrn Professor Raunecker in Nürtingen, der in einem alten Spendalmosen-Lagerbuche des Spitals zu Nürtingen einen Eintrag vom Jahre 1513 fand, der folgendermassen lautete: „Margarethe Thunin von lyningen stiftet ain ewig Jarzit Jhre selbs, Jrem elichen gemahel Junckher Wolff von Tachenhusen säliger, Siner vorigen eliche Hußfrowen frow Anna von Westernach seliger, Jrer aller vatter vnd muter vnd sein Junckher wolffs dreyer Elicher sün, namlich Her Albrechten, Her Wolff, bayder Ritter, vnd Her Michels, ain sant Johanser Her von Tachenhusen, Jrer geschwisterigen, vordern vnd nachkomen" etc. etc. Die zweite Mitteilung kam mir in selbem Jahre aus dem freiherrlich von Botzheimschen Archiv in Schloss Mattsiess bei Tussenhausen in Bayern durch die Güte des Freiherrn Albert von Botzheim zu; es war ein Schuldbrief von 1472, in welchem Friedrich Dunne von Lyningen und seine Hausfrau bekennen, dass sie ihrem lieben Schwager Wolf von Dachenhausen 500 Gulden schulden.

Hiermit war mit einem Schlage das Dunkel erhellt, welches über dem Steine lagerte. Die zweite Hausfrau Wolfs des Alten war also eine Dunne von Leiningen, und nicht eine Thumb von Neuburg, wie früher, durch die Schreibweise Margarethe Thumin oder Thunin verführt, angenommen worden war. Die Dunne führen eine schräggelegte Geige, begleitet von 6 Lilien im Wappen-die auf dem Steine fortgelassen sind. Zudem sassen die Thumb von Neuburg in Köngen und Unter-Boihingen, ganz nahe bei Nürtingen, während die Dunne von Leiningen ein rheinisches Geschlecht waren und entferntere Sitze inne hatten. Der Irrtum war also verzeihlich. Nur schade, dass dieser Irrtum auch in die von Rektor Ernst Boger bearbeitete kleine Thumb von Neuburgische Familiengeschichte übergegangen ist.

Durch diese beiden Urkunden ist der Grabstein also sicher als der des 1495 † württembergischen Haushofmeisters Wolff von Dachenhausen, und seine 2. Frau durch ihr abgebildetes Wappen nebst den genannten Dokumenten als eine Tochter des Geschlechtes Dunne von Leiningen bestimmt.

Brüssel, im Juni 1906. *Alexander Freiherr von Dachenhausen.*

Gefälschte Siegelstempel.

Von Stephan Beissel.

Falsche Siegel auf oder an alten Urkunden weist die Kritik jetzt immer häufiger nach. Auf oder an manche Urkunde ist nachträglich ein falsches Siegel befestigt worden, weil das echte abgefallen war. Ein neues Siegel mit dem

Diplom zu verbinden, war leicht, wenn das Siegel nur auf dem Pergament angebracht war, schwerer, wenn es an Schnüren hing. Die neu angebrachten Siegel konnten von demselben sein, der die Urkunde ausgestellt hatte, oder aber von einem andern stammen, mussten im letztern Falle aber verändert werden. Oft hat man neue Siegel angefertigt und sie an oder auf die Urkunde gebracht. Sehr lehrreich ist in dieser Hinsicht ein Aufsatz von Dr. Ewald in der Westdeutschen Zeitschrift XXIV (1905) 19 f. über die Siegel des Erzbischofs Anno II. von Köln (1056—1075). Der Stempel aus Elfenbein, dessen sich die Mönche von St. Maximin im 10. oder 11. Jahrhundert bedienten, um ihre falschen Dagoberturkunden zu besiegeln, findet sich im Museum zu Brüssel. Der einzige echte Stempel aus dem ersten Jahrtausend dürfte das in Kristall geschnittene Petschaft Lothars auf dem sog. Lotharkreuz des 10. Jahrhunderts im Schatz des Domes zu Aachen sein. Nicht als falsch darf man natürlich die sehr zahlreichen Nachschnitte alter Siegel bezeichnen, welche von den Besitzern (Städten, Klöstern und andern Korporationen) angefertigt und dann offiziell statt des bei Seite gelegten alten Stempels benutzt wurden. Der schönste und sehr verführerische Nachschnitt ist wohl der des grossen Siegels der Stadt Trier. Er ist im Beginn des 16. Jahrhunderts in Silber so gut nach einem Original des 12. oder 13. gemacht, dass sich ein Abdruck in einer sehr grossen öffentlichen Sammlung als Werk des 12. Jahrhunderts ausgestellt fand. Doch die Absicht dieses Aufsatzes ist nicht, alte Fälschungen nachzuweisen, sondern auf neuere die Aufmerksamkeit zu lenken. Guido Drewes hat wohl in fast allen grösseren Museen die mittelalterlichen Stempel in der Hand gehabt und Abdrücke für unsere Sammlung gemacht. Auch ich habe mit ihm viele solche Stempel untersucht. So fanden sich neuere Fälschungen in sehr vielen grossen und kleinen Sammlungen. Wir wurden schon dadurch auf die Fälschungen aufmerksam gemacht, dass man von derselben Person oder derselben Korporation den gleichen Stempel in verschiedenen Museen oder Archiven vorzeigte. Von manchen Sieglern, z. B. dem Herzog Karl dem Kühnen von Burgund, dem Kardinal Bembo, der Universität Heidelberg u. s. w. waren sehr gute Nachbildungen in sehr angesehenen Sammlungen ausgestellt. Hat man aus verschiedenen Stempeln ganz derselben Art zwei gute Abdrücke, so lässt sich die Fälschung oft leicht erkennen. Wenn aber ein guter Abdruck vom falschen Stempel und ein schlechter vom echten vorliegt, wird man sich im Urteil meist täuschen. Doch gibt es auch hier ziemlich sichere Kennzeichen.

Wie werden falsche Stempel angefertigt, in die Auktionskataloge und dann in die Sammlungen gebracht? Meist durch Galvanoplastiker. Es gibt mehrere geschickte Handwerker, die Dutzende von falschen Stempeln gemacht und verkauft haben, deren Abdrücke so schön sind, wie die neben ihnen liegenden aus echten Stempeln. Doch sind galvanische Nachbildungen durch die körnige Struktur der Oberfläche oft schon rasch erkennbar. Die Rückseite ist freilich häufig gegossen und gehämmert, darum nicht als gefälscht zu erkennen. Man hat ein sicheres Anzeichen einer Fälschung, wenn im S t e m p e l in den Vertiefungen kleine Erhöhungen sich finden, die im Abdruck als Lücken erscheinen

an denen im Siegellackabdruck, nach dem der galvanische Stempel gemacht wurde, ein Stück abgesprungen war, oder als rundliche Löcher, die im Siegellackabdruck, über dem die Matrize hergestellt ist, ein Blase war. Das am meisten verräterische Material bei Herstellung falscher Stempel ist Modellierwachs, denn einerseits findet man dann im Stempel Krümmungen, anderseits aber Eindrücke, die von anderswo in den Wachs gekommen waren. In einer grossen holländischen Sammlung zeigte man z. B. das Siegel des deutschen Königs Wilhelm von Holland. Der Fälscher hat ein echtes Wachssiegel in Modellierwachs abgedrückt, aus dem Wachs einen Gipsabguss, dann eine galvanoplastische Matrize gemacht. Als er aber den ersten Abdruck in Modellierwachs herstellte, genügte dieser nicht. Er verfertigte einen zweiten. Aber aus dem ersten blieb ein grosser Teil eines Armes mit dem Reichsapfel im Wachs. Wenn man nun aus der falschen Matrize einen Abdruck nimmt, erkennt man deutlich neben dem Arme des tronenden Königs die Spuren eines zweiten Armes.

Abgüsse in Blei sind leicht zu machen, werden aber selten als echte Matrizen zu verkaufen sein. Freilich besitzt das Stadtarchiv zu Trier in der dortigen Bibliothek ein Bleisiegel des Klosters von St. Simeon aus dem 11. Jahrhundert, dessen Echtheit man nicht anzweifeln möchte.

Oft werden galvanische Stempel nachgraviert und so den echten ähnlicher. Schwer sind gravierte Fälschungen oft zu erkennen, noch schwerer gegossene, besonders wenn sie in Silber hergestellt sind. Bei den gravierten ist die Arbeit oft weich, zierlich und zu scharf. Nach vieler Erfahrung erkennt man in ihnen etwas Modernes. Doch ist mir ein Fall bekannt, wo das grosse Siegel einer Stiftskirche so gut hergestellt ist, dass ich bis heute nicht zu entscheiden wage, ob es echt ist oder nicht. Der Vorstand jener Kirche hat es vor etwa dreissig Jahren in Köln gekauft, zu einer Zeit, als dort die geschicktesten Fälscher tätig waren, von denen gute mittelalterliche Figuren, aber schlechte Elfenbeinarbeiten in Masse im Handel sind. Spitzer hatte in Aachen, wie ich aus meiner Jugendzeit ganz sicher weiss, in den sechsziger und siebenziger Jahren mehrere sehr geschickte Goldschmiede und Graveure an der Hand, von denen vieles in seine Sammlung und in den Antiquitätenhandel gekommen ist. In eine grosse öffentliche Kölner Sammlung und in eine bekannte Privatsammlung daselbst sind vor etwa dreissig Jahren verschiedene falsche Stempel eingeführt worden.

Ein in Silber gegossenes, dann nachgraviertes Stück eines Klosterstempels habe ich nur darum als sehr verdächtig ansehen müssen, weil es freilich einem Originalsiegel des 15. Jahrhunderts durchaus entsprach, aber in keiner Weise abgenutzt war. Die Ränder waren ganz scharf und alle Abdrücke blieben hängen, weil die Ränder an einigen Stellen nicht genug ausgebogen waren, sondern das Siegellack wie Klammern festhielten. Das Siegel war fast ungebraucht, und von Anfang an ungeschickt geschnitten oder gefälscht. Freilich werden nicht alle Stempel so oft zur Hand genommen wie das mittelalterliche der Stadt London, das noch heutzutage benutzt wird, und fast ganz abgeschliffen ist. Dass sich aber an einem Konventsiegel des 15. Jahrhunderts gar keine Spuren der Abnutzung finden sollten, wäre aussergewöhnlich.



Sehr wünschenswert wäre es, wenn ein Verzeichnis der noch vorhandenen Stempel des Mittelalters angefertigt würde. Man hätte dann ein Mittel, falsche Stempel zu erkennen und würde für die Sphragistik der einzelnen Länder viel neuen Stoff gewinnen. Liegen doch z. B. im Kensingtonmuseum mehrere Stempel rheinischer und westfälischer Siegel, die in den neuern Publikationen nach sehr mangelhaften Originalsiegeln abgebildet worden sind, weil die Herausgeber nicht wussten, dass der Originalstempel noch existiert.

Die Fälscher werden von Tag zu Tag geschickter, zahlreicher und gefährlicher. Für alle Zweige des Kunstgewerbes liefern sie Beiträge. Hat ein Sammler ein falsches Stück unter seine Sachen aufgenommen, so nimmt er es meist übel, wenn er nachträglich auf den Irrtum aufmerksam gemacht wird. Eine Warnung vor dem Ankauf wird meist gut aufgenommen; eine solche aber sollen diese Zeilen sein.

La croix rouge.

Articles de la Convention de Genève revisée concernant son emblème héraldique.

Les plénipotentiaires des nations suivantes:

Allemagne, République Argentine, Autriche-Hongrie, Belgique, Bulgarie, Chili, Chine, Congo, Corée, Danemark, Espagne, Etats-Unis d'Amérique, Etats-Unis du Brésil, Etats-Unis Mexicains, France, Grande-Bretagne, Grèce, Guatémala, Honduras, Italie, Japon, Luxembourg, Montenegro, Norvége, Pays-Bas, Pérou, Perse, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Siam, Suède, Suisse et Uruguay, réunis à Genève du 11 juin au 6 juillet 1906 pour reviser la Convention de Genève, ont fixé de nouveaux articles concernant son emblème héraldique.

La nouvelle convention à été signée le 6 juillet à l'Hôtel de ville dans la salle de l'Alabama. L'après-midi à $5\frac{1}{2}$ h a eu lieu en séance solennelle dans la salle du Grand Conseil la signature du protocole par tous les délégnés. Les autorités cantonales et municipales assistaient à cet acte final de la conférence.

M. Ed. Odier, ministre suisse à St-Petersbourg, présidait; il avait à sa droite M. Gustave Moynier, président d'honneur de la Convention; M. Ernest Rœthlisberger, secrétaire général, a donné lecture de la Convention, dont nous extrayons le chapitre VI, qui intéressera les héraldistes:

CHAPITRE VI

Du signe distinctif.

Art. 18. Par hommage pour la Suisse, le signe héraldique de la croix rouge sur fond blanc, formé par interversion des couleurs fédérales, est maintenu comme emblème et signe distinctif du service sanitaire des armées.

Art. 19. Cet emblème figure sur les drapeaux, les brassards, ainsi que sur tout le matériel se rattachant au service sanitaire, avec la permission de l'autorité militaire compétente.

Art. 20. Le personnel protégé en vertu des articles 9, alinéa 1er, 10 et 11, porte, fixé au bras gauche, un brassard avec croix rouge sur fond blanc, délivré et timbré par l'autorité militaire compétente, accompagné d'un certificat d'identité pour les personnes rattachées au service de santé des armées et qui n'auraient pas d'uniforme militaire.

Art. 21. Le drapeau distinctif de la Convention ne peut être arboré que sur les formations et établissements sanitaires qu'elle ordonne de respecter et avec le consentement de l'autorité militaire. Il devra être accompagné du drapeau national du belligérant dont relève la formation ou l'établissement.

Toutefois, les formations sanitaires tombées au pouvoir de l'ennemi n'arboreront pas d'autre drapeau que celui de la Croix-Rouge, aussi longtemps qu'elles se trouveront dans cette situation.

Art. 22. Les formations sanitaires des pays neutres qui, dans les conditions prévues par l'article 11, auraient été autorisées à fournir leur services, doivent arborer, avec le drapeau de la Convention, le drapeau national du belligérant dont elles relèvent.

Les dispositions du deuxième alinéa de l'article précédent leur sont applicables.

Art. 23. L'emblème de la croix-rouge sur fond blanc et les mots *Croix-Rouge* ou *Croix de Genève* ne pourront être employés, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, que pour protéger ou désigner les formations et établissements sanitaires, le personnel et le matériel protégés par la Convention.

La Convention se termine par l'article suivant:

Art. 33. Chacune des Parties contractantes aura la faculté de dénoncer la présente Convention Cette dénonciation ne produira ses effets qu'un an après la notification faite par écrit au Conseil fédéral suisse; celui-ci communiquera immédiatement la notification à toutes les autres Parties contractantes.

Cette dénonciation ne vaudra qu'à l'égard de la Puissance qui l'aura notifiée.

En foi de quoi, les Plénipotentiaires ont signé la présente Convention et l'ont revêtue de leur cachets

Fait à Genève, le six juillet mil neuf cent six, en un seul exemplaire, qui restera déposé dans les archives de la Confédération suisse, et dont des copies, certifiées conformes, seront remises par la voie diplomatique aux Puissances contractantes.

La lecture de la Convention a eu lieu au milieu d'un grand silence. Les mots « *Par hommage pour la Suisse* » qui ouvrent l'article 18, concernant le signe distinctif, ont été soulignés par des applaudissements nourris des délégués étrangers.

Puis des discours ont été prononcés par MM. Odier, président de la Conférence; Révoil, ambassadeur de France, et Henri Fazy, président du Conseil d'Etat de Genève.

M. Odier a également donné lecture d'un télégramme de M. Forrer, président de la Confédération, remerciant les délégués, au nom du Conseil fédéral, de leur œuvre humanitaire.

A 6 h. 40, la Conférence se séparait et les délégués prenaient congé les uns des autres de la façon la plus courtoise.

Kleinere Nachrichten.



Fig. 66



Fig. 67

Nous publions ici deux dessins qui ont été oubliés lors de l'impression du dernier fascicule des Archives et qui devaient accompagner le compte rendu que nous avons donné du merveilleux ouvrage que publie Mr le Prof. Ganz: *Les dessins d'anciens maîtres suisses du XVe au XVIIIe siècles.* Ils représentent une série de bannerets des cantons suisses dessinés au XVIe siècle par Urs Graf. L'original a été retrouvé au Musée de Stockholm par M. Ganz. Les copies non coloriées de ces dessins se trouvent au Musée de Bâle.

Eine Wappenmalerei Hans Holbeins. Als Tafel VI geben wir das von Hans Holbein auf die Rückseite seines 1516 ausgeführten ersten Porträts des Basler Bürgermeisters Jakob Meyer (zubenannt zum Hasen) flott hingemalte Wappen des Dargestellten: horizontal geteilt, oben in Schwarz ein weisser, unten in Weiss ein schwarzer Schafbock, Helmzier ein weisser, wachsender

Schafbock. Die Malerei trägt auffallenderweise die Jahreszahl 1520, ist also erst vier Jahre später hinzugefügt worden.

Jakob Meyer, von Beruf ein „Wechsler“, d. h. modern ausgedrückt Bankier, war 1516 als erster von den Zünften Bürgermeister geworden, nachdem er schon seit 1510 als Meister zu Hausgenossen dem Rate angehört hatte. Er war allem nach, was wir von ihm wissen, ein gewalttätiger und leidenschaftlicher Mann; einer der eifrigsten Anhänger des alten Glaubens, verliess er 1529, bei Durchführung der Reformation, Basel und starb, noch nicht 50jährig, schon 1531 zu Freiburg im Breisgau, wohin er sich nebst dreier seiner Schwäger — unter ihnen der bekannte Professor und Domherr Dr. Ludwig Bär — zwei Jahre vorher begeben hatte. Bekanntlich hat ihn Holbein zehn Jahre später nochmals porträtiert in dem berühmten Bilde der Darmstädter Madonna[1].

Auf dem als Pendant gemalten Porträt seiner (zweiten) Ehefrau Dorothea Kantengiesser von Thann ist leider kein Wappen angebracht, dasselbe ist überhaupt nicht bekannt. *L. A. B.*

Als weitere Beispiele guter heraldischer Arbeiten des modernen schweizerischen Kunsthandwerks publizieren wir heute zunächst einen durch den rühm-



Fig. 68

[1] Vgl. über Meyer Aug. Bernoulli in der allgem. deutschen Biographie, ferner E. His: Die Basler Archive über Hans Holbein den Jüngern, sowie Aug. Burckhardt in Basler Biographien I (Bär).

lichst bekannten Holzbildhauer Rudolf Streuli-Bendel in Schaffhausen in Lindenholz geschnitzten Totenschild für die 1806 verstorbene Äbtissin von Wurmsbach, Rosa Romana Schleuniger, die, seit 1788 Vorsteherin des Klosters, 1798 daraus hatte fliehen müssen, nach ihrer Rückkehr in das inzwischen vollständig ausgeraubte Haus als Wiederherstellerin desselben sich grosse Verdienste erwarb. Der von einer barocken Kartouche, hinter der der Abtsstab hervorsieht, wirkungsvoll eingerahmte gevierte Schild zeigt im 1. und 4. Feld das Wappen von Wurmsbach, im 2. und 3. das Familienwappen der Äbtissin, endlich als Herzschild dasjenige des Cistercienser Ordens, zu dem das Kloster gehört. Die beiden kleinen Schilde, die links und rechts noch angehängt sind; zeigen die Wappen des Bestellers und seiner Frau, einer Urgrossnichte der Äbtissin: Lang (von Baden) und Schleuniger (von Klingnau).

Als zweites Beispiel bringen wir die durch Medailleur Jean Kauffmann in Luzern in Bronze ausgeführte Gedenkplatte vom Grabmahl des 1903 ver-



Fig. 69

storbenen Oberinstruktors der schweizerischen Sanitätstruppen, Oberst Robert Goeldlin von Tiefenau, in der Hofkirche zu Luzern.



Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Die XV. Jahresversammlung der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft, die am 19. und 20. Mai stattfand, war leider von Anfang bis Ende total verregnet worden, was um so bedauerlicher war, da man sich an den schönen Gestaden des Léman getroffen hatte. Nichtsdestoweniger darf das Fest als ein durchaus gelungenes bezeichnet werden.

Gegen 30 Teilnehmer hatten sich zu demselben in Lausanne zusammengefunden; nachmittags 2 Uhr hatte man sich im Stadthause getroffen und zog dann von dort nach dem Palais de Rumine, woselbst eine zwar kleine, dafür aber um so interessantere, ad hoc zusammengestellte heraldische Ausstellung besichtigt wurde. Besonders interessierten hier verschiedene handschriftliche Wappenbücher — darunter das den ganzen Kanton Waadt umfassende de Mandrots —, sowie zwei grosse wappengeschmückte Stammbäume: der eine der Gingins de la Sarraz, der andere der ausgestorbenen Familie du Gard de Fresneville, welch letzterer dadurch besonders bemerkenswert war, dass die 10 verschiedenen Linien des Geschlechts sich durch ebensoviele verschiedene Brisuren des Stammwappens — in Blau eine weisse Gans — voneinander unterschieden. Nach der Ausstellung im Palais de Rumine wurden noch die Kathedrale sowie das Schloss besucht.

Um 4 ½ Uhr fand sodann im Ratsaale des Hôtel de Ville die Generalversammlung statt, in der zuerst der Präsident den, nachher im Wortlaut folgenden Jahresbericht verlas und ebenso einen Überblick über die Jahresrechnung, die ein Defizit von über 1400 Fr. ergab, wovon Fr. 560 auf Rechnung der „Archives", Fr. 870 auf Rechnung des Genealogischen Handbuches kommen; auf Antrag des Vorstandes wurde nun beschlossen, diese Summe dem von Hrn. Dr. Diener selig der Gesellschaft vermachten Legat von Fr. 2000 zu entnehmen in der Meinung freilich, dass das Kapital mit der Zeit wieder auf die ursprüngliche Höhe gebracht werden solle.

Im weiteren referierte Herr Prof. v. Mülinen über das Genealogische Handbuch; er teilte mit, dass von der Kommission beschlossen worden sei, mit dem 25. Bogen den I. Band der I. Serie, die bekanntlich die Dynasten (Grafen und Freiherren) umfasst, abzuschliessen, und dann den I. Band der II. Serie (Ministerialen und städtisches Patriziat) in die Hand zu nehmen, womit dann schon im nächsten Jahre begonnen werden kann; als erste Geschlechter sollen dann hier behandelt werden die Bubenberg und Hallwyl, über die das Material schon ziemlich vollständig beisammen ist.

Es folgten die Wahlen des Vorstandes, der Redaktionskommission, der Rechnungsrevisoren und der Genealogischen Kommission, die alle in bestätigendem Sinne ausfielen; die Genealogische Kommission wurde um ein Mitglied, Herrn A. Choisy in Genf, vermehrt. — Als Ort der nächstjährigen Versammlung wurde St. Gallen gewählt und der Mai oder Juni als Zeitpunkt derselben bestimmt.

Nach Erledigung des geschäftlichen Teiles folgten die wissenschaftlichen Mitteilungen. Erst liess Herr Oberst Rivett-Carnac verschiedene interessante, heraldische Schriften zirkulieren, von denen das wichtigste ein aus der Zeit der Königin Elisabeth stammendes Reise- und Kontrollbuch eines englischen Wappenherolds war. Sodann machte Mr Amignet Mitteilungen über die angebliche Fahne der Légion fidèle, sowie Mr de Seigneux, unter Vorweisung des Originales, über eine Fahne der Familie de Seigneux; wir werden beide Arbeiten unseren Lesern im Drucke vorlegen können. Endlich referierte noch Herr Heaton, Glasmaler in Neuchâtel, über das Verhältnis von Glas- und Mosaikmalerei zur Heraldik in älterer und neuerer Zeit.

Um 7 Uhr abends kam man in den heimeligen Räumen der Abbaye de l'Arc zum Abendbankett, das einen sehr fröhlichen und animierten Verlauf nahm, zusammen. Der erste Toast wurde ausgebracht vom Präsidenten der Gesellschaft auf die Behörden von Lausanne, die es sich nicht hatten nehmen lassen, uns einen trefflichen Ehrenwein zu spenden; in ihrem Namen antwortete in launiger Weise der Syndic Mr van Muyden. Weiter sprachen der Schreiber der Gesellschaft auf den Veranstalter und Organisator des Festes, Mr F. Dubois, sowie noch die Herren Prof. v. Mülinen, Oberst Rivett und Prof. Ganz, letzterer auf die baldige Weiterführung der „Archives". Erst zu später Stunde löste sich die fröhliche Tafelrunde auf.

Sonntag Morgen fuhr man zunächst, leider immer noch bei strömendem Regen, per Bahn nach Lutry, wo die interessante, neu restaurierte Kirche, sowie das Schloss und die darin aufbewahrten Sammlungen seines Besitzers, unseres Mitgliedes Dr. L. Meylan, besucht wurden. Per Dampfschiff ging es dann weiter nach Vevey, wo die Sammlungen der société du Vieux-Vevey und eine von derselben veranstaltete kleine heraldische Separatausstellung besichtigt wurden. Es erfreuten uns hier mit Mitteilungen die Herren Doge, über das Wappen der Gemeinde Tour-de-Peilz, und Architekt Wirz, über ein Stammbuch aus dem Ende des 16. Jahrhunderts. Zu unserer Überraschung wurden wir auch hier mit ein paar Flaschen Ehrenwein bedacht.

Um 12½ Uhr ging es dann, wieder per Bahn, weiter nach Villeneuve, wo uns im Hôtel de Byron ein opulentes Mittagsmahl erwartete. Auch hier wieder wurden Reden gewechselt zwischen dem Präsidenten unserer Gesellschaft und dem Syndic, Dr. Chatelanat. Leider kam ein Telegramm unseres Vorstandsmitgliedes, Oberst de Pury, der im letzten Augenblick noch verhindert worden war, unserer Versammlung beizuwohnen, da Sonntag nachmittags die Telegraphenbureaux geschlossen waren, erst mehrere Tage später in die Hände unseres Präsidenten, so dass es nicht mehr verlesen werden konnte; da dasselbe aber in heraldische Form gekleidet war, können wir es uns nicht versagen, es wenigstens noch nachträglich unsern Mitgliedern bekannt zu geben; es lautete folgendermassen: « Larmes d'argent sur printemps de sinople! Regrets d'absence sur le tout! Salutations cordiales. Pury ».

Nach dem Essen begab man sich zu Fuss nach Schloss Chillon, das unter der trefflichen Führung von Dr. Albert Naef eingehend besichtigt wurde. Be-

sonders interessierte das Schlafgemach des Grafen von Savoyen mit den zum Teil recht gut erhaltenen Wandmalereien (Tiere und Teppichmuster) noch aus der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts, sowie die bei den Restaurationsarbeiten der letzten Jahre zu Tage getretenen Überreste älterer Burganlagen aus dem 8. und 9. Jahrhundert. — Und damit fand die XV. Jahresversammlung der Heraldischen Gesellschaft ihren würdigen Abschluss. Um 5½ Uhr fuhren die Teilnehmer wieder nach Lausanne zurück, um sich von hier nach allen Richtungen zu zerstreuen. Der Schreiber: *L. A. B.*

Jahresrechnung pro 1905.

A. Einnahmen.

1. Eintrittsgebühren	Fr.	75. —
2. Jahresbeiträge	„	2205. —
3. Abonnements	„	705. —
4. Verkauf einzelner Hefte	„	166. —
5. Zinsen des Legates von Dr. Diener	„	77. 30
6. Diverses	„	271. —
Total	Fr.	3499. 30

B. Ausgaben.

1. Zeitschrift:		
a) Heft 1	Fr.	927. 05
b) Heft 2/3	„	2154. 05
c) Heft 4	„	639. 80
d) Couverts	„	44. 50
2. Bibliothek	„	130. —
3. Verwaltung	„	73. 09
4. Diverses	„	95. 90
Total	Fr.	4064. 39

C. Rechnungsabschluss.

Einnahmen	Fr.	3499. 30
Ausgaben	„	4064. 39
Passivsaldo	Fr.	565. 09

Allocution du président de la Société, M. Jean Grellet, à la Réunion de Lausanne du 12 Mai 1906.

Messieurs,

Bien que la plupart d'entre nous aient eu l'occasion d'assister l'année passée à l'inoubliable Fête des Vignerons et qu'il paraissait naturel de ne pas faire si tôt de nouveau appel à la bonne volonté des amis vaudois pour recevoir des hôtes de passage, tels que nous en sommes, la perspective de revoir le Léman, à l'attrait duquel nul ne saurait résister, a fait une douce violence à nos scrupules du reste atténués quelque peu par l'organisation de la fête qui répartit la peine entre nos amis de Lausanne et ceux de Vevey. Mais ce n'est pas uniquement l'incomparable beauté du site qui nous adresse son sourire fascinateur; la région retient aussi, sinon peut-être spécialement l'héraldiste, du moins l'historien, car ce pays d'un passé particulièrement mouvementé a conservé, plus qu'aucun autre en Suisse, en ses nombreux et imposants châteaux qui hérissent ses côteaux, des monuments proclamant encore bien haut tout l'intérêt de son histoire. — Le canton de Vaud par une législation intelligente, a le premier aussi su réaliser pratiquement un postulat de tous les amis de l'histoire en confiant à une commission spéciale la protection des vestiges de son passé. Comme la science que nous cultivons ne peut qu'en profiter, elle aussi, nous nous plaisons à en témoigner notre gratitude aux autorités vaudoises, en exprimant le désir que cet exemple soit partout imité.

Ceci dit, nous passerons en revue les quelques faits intéressant notre société qui se sont passés depuis sa dernière assemblée générale. Ils ne sont pas tous de nature à rencontrer l'approbation des sociétaires. Ainsi le retard qui, à la suite du changement de rédacteur, s'est produit dans la publication des «Archives» n'a pas encore pu être rattrapé: le dernier numéro de 1905 n'a paru qu'au mois d'avril de cette année et le premier fascicule de 1906 n'est pas encore sorti de presse. C'est un retard fâcheux de plus de trois mois, dû en bonne partie à la lenteur avec laquelle les articles parviennent à la rédaction et au nombre relativement restreint des collaborateurs. Si la rédaction avait toujours sur sa table des piles d'articles attendant leur tour, ce qui n'est guère le cas, la publication pourrait être activée; la rédaction fera son possible dans ce sens; mais indiquer le mal, c'est, Messieurs, suggérer le remède qui est entre vos mains.

Nous avons encore le regret de constater que les deux derniers fascicules des «Archives» ont paru sans la suite du «Manuel généalogique» donné comme supplément. Les raisons en sont analogues, quoique pas tout-à-fait identiques. Plusieurs articles promis, concernant les dynastes, n'ont pas été livrés et la commission désirait terminer un premier volume de cette catégorie, pour pouvoir le mettre en vente et se procurer quelques ressources supplémentaires, avant de commencer la série des ministériaux pour lesquels la matière ne fait pas défaut. Je crois pouvoir promettre que dès le prochain fascicule le manuel généa-

logique sera repris avec une nouvelle activité, la commission ayant décidé d'entreprendre sans plus tarder cette seconde série, sans pour cela négliger la continuation des dynastes et de mener ainsi de front deux volumes. C'est presque dire: ayant quelque peine à faire paraître un volume, pour nous tirer d'embarras nous en publierons deux! et la solution peut vous sembler téméraire. Elle le serait en effet si un généreux étranger habitant notre pays et s'intéressant particulièrement à nos familles historiques ne nous avait aimablement offert son concours financier et déjà versé 1000 francs dans le but spécial d'accélérer la publication du «Manuel généalogique». Cette gracieuse intervention a droit à toute notre reconnaissance et c'est là une bonne nouvelle, déjà annoncée dans les «Archives» que je suis heureux de pouvoir vous confirmer aujourd'hui.

A l'occasion du rapport qui vous sera présenté par notre caissier vous pourrez constater que nos finances ont été lourdement grevées par les dépenses faites pendant l'année pour les «Archives». Notre publication a été particulièrement riche en matière et en illustrations, mais il y a lieu d'aviser à la mettre en équilibre avec les ressources de notre modeste budget, en réduisant le nombre des planches hors texte accompagnant les articles, ce qui pourra se faire d'autant plus facilement que celles du Manuel généalogique offriront une compensation. En attendant, le déficit provenant soit de l'exercice écoulé, soit d'années antérieures et qui est d'environ frs. 1400 devra être couvert par un appel au fonds de réserve.

Le nombre de nos membres est de 233, soit 7 de moins que l'année passé. Pour le bien de la société il serait désirable que les quelques défections toujours inévitables qui se produisent, soient régulièrement couvertes par un nombre supérieur de nouveaux membres, aussi vous recommandons-nous instamment de bien vouloir faire une propagande aussi active que possible. Si le recrutement a atteint cette année un chiffre moins élevé que les années précédentes, nous avons, à ce que je crois, perdu un seul de nos membres par décès, soit M. *Carl von Clais,* de Zurich, qui faisait partie de notre société depuis 1899. Originaire de Winterthour il avait été capitaine de cavalerie et était le type d'un militaire de race. Il prenait un vif intérêt à l'histoire et aux antiquités, principalement aux armes dont il avait formé une jolie collection, ce qui l'avait également attiré à nous. Ce vénérable vieillard est mort à Zurich le 7 Janvier dernier à l'age de 82 ans. Paix à sa mémoire.

* * *

Nous terminons ici notre rapport bien maigre sur l'activité de notre société pendant l'exercice écoulé qui est en même temps la dernière année de la période triennale pour laquelle vous avez nommé votre comité et, en attendant que vous procédiez, dans notre séance d'aujourd'hui, à une nouvelle élection, nous vous prions de lui donner décharge de sa gestion.

Je vous demande cependant la permission de retenir encore pendant quelques instants votre attention. — J'ai parfois dans mes allocutions indiqué quelques champs d'étude ou de travaux spéciaux auxquels pourraient se con-

sacrer surtout nos jeunes membres. Ainsi à Stans j'avais suggéré toute l'utilité qu'aurait une table analytique de notre organe. Mais personne ne s'est annoncé pour entreprendre ce travail. Comme nos «Archives» entrent dans leur 20me année d'existence je voudrais profiter de l'occasion pour renouveler ma demande qu'un de nos membres disposant de quelques loisirs veuille bien se charger de faire, d'ici à la fin de l'année, cette table qui pourrait paraître avec le dernier fascicule et rendrait de grands services en facilitant les recherches dans ces vingt volumes qui sont un peu comme une fourmilière, pleine de matière difficile à utiliser, faute du fil conducteur que je réclame d'une activité de bonne volonté. L'appel que j'avais encore adressé à Stans en faveur de recherches et de la fourniture de matériaux pour la constitution d'un armorial ecclésiastique comme supplément à la «Helvetia sacra» de Mülinen n'a pas non plus été entendu et les choses en sont, je crois, restées au même point. Ceci fait toucher du doigt la difficulté qu'il y aurait à se lancer pour le moment dans l'entreprise considérable de l'élaboration d'un armorial général de la Suisse que j'avais alors déjà recommandée comme très désirable et qui, dans notre dernière assemblée générale a fait l'objet d'une motion de M. d'Eggis. L'insuccès qui a jusqu'ici paralysé l'exécution du travail partiel et relativement facile, me parait peu encourageant pour la réussite de l'entreprise d'un armorial général beaucoup plus difficile à mener à bien. Cependant cet objet doit rester un des postulats de notre société et je voudrais encourager nos membres à ne pas laisser échapper une occasion de prendre note des armoiries qu'ils pourront rencontrer sur des monuments, des vitraux, des tombes, des sièges d'église, des albums amicorum, des livres de famille, des armoriaux manuscrits etc. Ces notes centralisées pourront un jour servir de matériaux pour l'armorial rêvé.

Si les désidérata que j'ai formulés précédemment ont été des coups d'épée dans l'eau, cela ne m'empêchera pas de continuer à stimuler le zèle des travailleurs parmi nos membres en leur signalant encore un champ d'activité peu ou pas exploré et je m'adresse plus particulièrement à nos amis romanisants.

J'ai eu l'occasion de lire dernièrement une intéressante communication faite au congrès archéologique et historique de Bruges par M. François de Villenoisy sur les transformations du blason, son utilité comme élément chronologique (Bruges, impr. L. de Plancke, 1903). Dans cet opuscule l'auteur émet l'assertion que le blason était territorial à l'origine, qu'il appartenait au fief dont le détenteur n'était que simple usufruitier, ceci environ du milieu du XIIme au milieu du XIIIme siècle, époque à laquelle il se serait modifié pour devenir héréditaire, sans jamais avoir été personnel. . . . «L'écusson, dit-il, est choisi par la famille, mais suit le fief s'il change de mains; il n'existe pas sans fief effectif et se perd avec la possession du fief». Nous nous permettons d'émettre quelques doutes quant au bien-fondé de cette théorie, intéressante sans doute et partagée par d'autres auteurs, mais qui nous paraît manquer de preuves suffisantes pour pouvoir être admise sans autres investigations. Nous croyons au contraire qu'à leur origine les écussons ont eu un caractère tout personnel; puis ils sont devenus héréditaires et ce n'est que plus tard, lorsqu'un



fief était resté longtemps dans la même famille que les emblèmes de celle-ci ont aussi représenté la terre. Les sceaux anciens sont tous personnels et nous n'en trouvons point d'une époque reculée portant la légende «comté de . . . .» ou «seigneurie de . . . .»; c'est toujours «Hugues ou Louis comte ou seigneur de . . . .». Ceci dit en passant.

Les armoiries proprement-dites, on est d'accord sur ce point, se sont considérablement multipliées et développées et ont pris définitivement corps à l'époque des croisades. Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant qu'elles sont nées d'un besoin purement militaire, la nécessité de se distinguer d'autres chevaliers, d'offrir un signe de ralliement à ses troupes et de permettre au supérieur de constater de loin les prouesses individuelles, et comme beaucoup de chevaliers avaient hypothéqué ou vendu leurs biens pour couvrir les frais de l'expédition, nous pouvons admettre que ce n'est pas l'emblème du fief aliéné qu'ils mettaient sur leur bouclier, mais un signe personnel, souvent déterminé par les figures ou couleurs qu'ils voyaient déjà sur d'autres boucliers autour d'eux et choisis de manière à éviter toute confusion.

Du reste ce besoin d'établir une distinction s'était déjà manifesté depuis longtemps d'une autre façon. Les chansons de geste, la tapisserie de Bayeux, les missels antérieurs aux croisades nous en fournissent de nombreux exemples par le soin que l'on prenait à donner une teinte différente aux bliauds et aux tuniques des chevaliers, à leurs gonfanons et à leurs boucliers qui sont fréquemment encore monochromes. On cherchait donc à se distinguer par la couleur des vêtements, mais comme ce système ne permettait qu'un nombre limité de variantes, on ne tarda pas à donner deux et même trois couleurs aux gonfanons, puis, comme sur la tapisserie de Bayeux, on voit apparaitre par ci par là dans l'écusson une croix, un signe runique; on profitera surtout de clous, de ferrures ou d'autres pièces fixées au bouclier en vue de le consolider, pour obtenir de nouveaux effets en mettant ces pièces en relief par une couleur spéciale ou en donnant deux teintes aux divisions qu'elles créaient sur le champ de l'écu. Une ferrure très ancienne composée d'une croix et d'un sautoir parait être l'origine du gironé, les fasces et les bandes font leur apparition, plus fréquentes encore sont les bordures, soit aux extrémités de l'écu, soit en orle. Elles sont souvent dentelées à l'intérieur et cette ligne ornementée a donné naissance à différents meubles. La bordure était-elle élargie, les pointes de la dentelure se trouvaient facilement réduites en nombre et agrandies; peu à peu la bordure en gagnant en importance devenait le champ et la partie centrale, diminuée d'étendue, se trouvait ne plus présenter qu'un meuble. C'est là l'origine de la curieuse figure, la soi-disant feuille d'ortie, des armes de Holstein, c'est souvent l'origine d'une rose ou d'un étoile. Tel est en particulier selon toute apparence le cas des armes des comtes et princes de Waldeck. Un bouclier noir entouré d'une bordure dentelée d'or s'est peu à peu transformé et ainsi se trouve expliquée cette contradictio in adjecto d'une *étoile* (à huit rais) *de sable* sur fond d'or.

Comme on le voit par ce qui précède, les armoiries sont nées de la nature même du bouclier, de sa forme, de sa construction, des pièces servant à sa con-



solidation: de ces figures primitives qui remontent bien au delà des croisades et dont les traces se retrouvent jusque dans les miniatures de l'époque de Charlemagne, elles se sont développées par progression logique au fur et à mesure des besoins. Nous ne voyons pas qu'il y ait là place pour des armoiries de fiefs, à la base du système héraldique. Nous admettons volontiers que beaucoup de ces armoiries primitives découlant des pièces de renfort de l'écu, ont été modifiées ou abandonnées par les descendants du personnage qui les avait adoptées. Mais ils est hors de doute que dans beaucoup de cas elles ont persisté

Longtemps avant les croisades on trouve donc des écus ornés de figures d'un caractère héraldique incontestable; cependant immédiatement avant la première croisade (1096) elles sont encore rares et le signe distinctif parait être plutôt l'enseigne, si nous en croyons le témoignage de la Chanson de Roland qui, il va sans dire n'a, à ce point de vue spécial, pas de portée pour l'époque de Charlemagne, mais seulement pour celle contemporaine des origines de la Chanson (seconde moitié du XI[me] siècle). Nous y voyons que les gonfanons jouent un grand rôle; ils sont blanc et vermeil et blonds dans l'armée de Charles, ceux des païens sont blancs et bleus et vermeils. Quelques uns sont désignés d'une manière plus précise. Roland qui a un heaume couvert d'or et de pierreries fait tournoyer sa lance dans la paume de sa main; au sommet est fixé un gonfanon tout blanc, les franges d'or lui pendent jusqu'aux mains. Gérin a un étendard bleu qui lui est enfoncé tout entier dans le corps par le coup terrible que lui porte son assaillant; sur l'étendard d'Abîme qui est noir comme poix fondue, figure un dragon, c'est la seule mention d'une figure déterminée. Les heaumes sont ornés de pierreries et d'escarboucles, nulle part il n'est question de cimiers.

Quant aux boucliers fréquemment mentionnés ils sont presque toujours simplement «bouclés», c'est-à-dire munis d'un *umbo* qui est parfois de cristal, comme celui de Malprimes ou doré, comme celui de Turgis de Tortose. Le bouclier d'Abîme, un païen, est couvert de pierres fines, d'améthystes, de topazes, de cristaux et d'escarboucles qui brillent. Deux écus sarrasins se rapprochent de l'héraldique et ont grande analogie entre eux: «celui d'Annaçour est orné de fleurons dorés», celui de Mansseron est «orné d'or et de fleurons»: peut-être faut-il voir dans ces fleurons des pièces de renfort en métal doré. Plus précis est un autre passage qui se rapporte à l'armée de Charlemagne:

Au soleil luisent les armes de chacun:
Hauberts et heaumes qui jettent de grands feux,
Et ces écus *qui bien sont peints à fleurs,*
Et ces épieux, ces brillants gonfanons.

On ne nous indique, il est vrai, ni de quelles fleurs il s'agit, ni leurs émaux, mais bien le mode d'adaptation au bouclier, la peinture. En admettant qu'il s'agisse réellement de fleurs et non de fleurons, simples motifs d'ornementation, nous aurions avec le dragon dont il a été parlé plus haut, un vrai meuble héraldique. Mais voici trois passages qui décidément nous mettent sous les yeux des types d'écus rentrant dans la catégorie de ces armoiries primitives qui rompent avec la monochromie des plus anciennes peintures: Othon frappe un



païen. Estorgant, sur son écu, *en son enveloppe il lui déchire le vermeil et le blanc.* L'écu recouvert d'une étoffe peinte était donc parti, coupé ou taillé de gueules et d'argent. Analogue est la partition de l'écu d'Anseïs, dont Malquidant *lui brise tout le vermeil et l'azur,* à moins que la disposition des émaux ne soit celle des armes de Pinabel et de Thierry qui, au moment d'entrer en champ clos, ont chaussé à leur pieds leurs éperons; tous deux revêtent leurs hauberts blancs, forts et légers; ils ont fixé sur leur tête leurs heaumes brillants, ils ceignent leurs épées dont la garde est d'or pur. *A leur cou ils suspendent leurs écus à quartiers,* en leur poings droits ils tiennent leurs épieux tranchants. Puis ils montent sur leurs destriers rapides.

Voilà les glanures héraldiques que nous permet la chanson de Roland; peu abondantes elles présentent toutefois un certain intérêt en posant un jalon pour la connaissance des origines encore incertaines et des premiers pas hésitants de l'héraldique. Il y a dans ce domaine des découvertes à faire, mais pour tirer des conclusions il faudrait multiplier les recherches et c'est là, Messieurs, que je voulais en arriver en vous parlant d'un champ d'activité inexploré.

Dans sa remarquable «Histoire du blason» (Geschichte der Heraldik) M. Hildebrandt a tiré, en suivant une savante méthode, de précieux enseignements des poèmes des Minnesänger allemands et je suis persuadé qu'en étudiant nos chansons de geste, spécialement au point de vue héraldique, elles nous livreraient aussi un grand nombre d'aperçus nouveaux sur les origines et le développement du blason, sur les influences qu'il a subies, sur la première apparition et les transformations de certains meubles. Elles nous diraient le quand et le pourquoi d'une innovation, l'antiquité d'une coutume et fourniraient d'autres renseignements spéciaux utiles à la science. Nous avons environ quatre-vingt chansons de geste, pas toutes publiées. Il y aurait probablement quelques données à tirer de chacune au point de vue qui nous intéresse; les faits ainsi notés peut-être peu importants en eux-mêmes, prendraient de la valeur par la comparaison avec d'autres et de la masse de matériaux ainsi accumulés surgirait la lumière sur plus d'un point encore obscur. Une simple transcription des passages se rapportant au sujet serait un précieux apport, un travail synthétique serait plus méritoire encore. Nous exprimons le voeu qu'un membre de notre société l'entreprenne ou, à défaut, qu'un étudiant de l'une de nos universités choisisse pour sa thèse de doctorat ce sujet: Que nous apprennent les chansons de geste au point de vue héraldique? — Puisse cet appel être entendu!

Bücherchronik.

Die mittelalterlichen Burganlagen und Wehrbauten des Kantons Aargau, mit Unterstützung der historischen Gesellschaft und in Verbindung mit mehreren Mitarbeitern herausgegeben von Walther Merz. 2 Bände. (Aarau, H. R. Sauerländer & Co., 1906).

Ein Werk, das, wie man wohl ohne Übertreibung behaupten darf, alle bisher erschienenen derartigen Publikationen weit hinter sich lässt, sowohl was die Genauigkeit und Zuverlässigkeit des Textes, als was die geradezu prächtigen Illustrationen anbetrifft. Und welche fast überreiche Fülle wird uns hier geboten: nicht nur erhalten wir genaue Beschreibungen und vorzügliche Abbildungen aller in Betracht kommenden Gebäude, sondern Merz gibt jeweilen auch noch einen kurzen orientierenden Überblick sowohl über die eigentliche Baugeschichte und die weiteren Schicksale der Gebäulichkeiten, als auch über die verschiedenen Eigentumsverhältnisse an denselben; endlich werden, wo immer möglich, sowohl die Familienwappen (und Siegel), als auch die Stammbäume der die Burgen bewohnenden und besitzenden Geschlechter als angenehme und willkommene Beilage gebracht. Was für eine enorme Summe von Arbeit aber gerade in diesen Beilagen enthalten ist, weiss nur, wer sich selbst schon mit derartigen genealogischen Forschungen abgegeben hat. Durch verschiedene frühere Arbeiten ähnlicher Art — wir erinnern namentlich an die ebenfalls in unserer Zeitschrift besprochene Monographie über die Lenzburg — hat Merz den Beweis erbracht, dass er wie kaum ein anderer dazu befähigt und berechtigt war, ein so weitausschauendes Werk, wie die Beschreibung der Burganlagen des Kantons Aargau es ist, in Angriff zu nehmen.

Aus der grossen Menge der im 1. Bande behandelten Burgen wollen wir hier nur auf eine hinweisen, nämlich auf Hallwil, dessen Baugeschichte sowohl, als auch dessen Schicksale von ganz besonderem Interesse sind, ist es doch das einzige Schloss in unseren Landen, das während fast 800 Jahren, d. h. seit dessen erster Nennung bis auf den heutigen Tag ununterbrochen in den Händen ein und derselben Familie geblieben ist, derjenigen, deren Namen es trägt. Ein in seltener Reichhaltigkeit vorhandenes Archiv ermöglicht es, über die verschiedenen Bauphasen sich ein klares Bild zu machen.

Zum Schluss empfehlen wir das Buch aufs wärmste allen Freunden unserer Geschichte, unserer heimischen Architektur, sowie nicht minder allen Forschern in schweizerischer Genealogie und Heraldik; sie alle werden aus demselben die reichste Belehrung schöpfen, nicht am wenigsten aus den interessanten als Anhang unter dem Titel „Ergebnisse" beigefügten Schlussbemerkungen des Verfassers. *L. A. B.*

Als neue Mitglieder sind unserer Gesellschaft beigetreten:

Herr M. A. Rüegg, Assistent am hist. Museum zu Basel.
„ Dr. med. Emil Wieland, Basel.
„ P. H. Trummer, Vorstandsmitglied für Hamburgische Geschichte, Wandsbeck bei Hamburg.

Wie wir soeben, noch kurz vor Redaktionsschluss, zu unserem grossen Bedauern erfahren, ist unser hochverdientes Ehrenmitglied, Graf K. Emich v. Leiningen-Westerburg, am 28. September gestorben. Wir hoffen, im nächsten Heft unserer Zeitschrift von berufener Feder einen ausführlichen Nachruf auf den Verstorbenen bringen zu können. *L. A. B.*

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Nachf. v. M. Besson, Basel



 Tafel VII.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1906 Jahrgang / Année XX Heft 4.

Verleihung von Titel und Wappen der Grafen von Thierstein an den Bischof von Basel.

Mitgeteilt von H. T.

Das Erbe des letzten Grafen von Thierstein war ganz dazu angetan, einen Streit grossen Stils zu entfachen, so sehr widerstritten sich die Ansprüche und Interessen der auf die Nachfolge schon lange lüsternen Nachbarn. Die besten Ansprüche, wenigstens in formeller Hinsicht, wusste sich der Bischof von Basel zu garantieren, indem er sich vom letzten Grafen die thiersteinischen Besitzungen zusichern, ja sogar durch Vertrag übergeben liess und endlich durch Testament die letztwillige Bestätigung der Abmachungen erhielt[1].

Schon am 8. August 1517 war der Bischof mit dem Grafen einen Vertrag eingegangen, der die Lösung des Thiersteinischen Besitzes von Solothurn und den Übergang desselben an den Bischof garantieren sollte. Diese Abmachung wurde genehmigt und ergänzt durch einen am 17. Oktober 1518 in Augsburg zwischen Kaiser Maximilian und dem Bischof vereinbarten Abschied, der in alle Details die verwickelten Verhältnisse ordnete und dem Bischof namentlich den Besitz von Angenstein, Thierstein und der Kastvogtei von Beinwil zusicherte. Eine Bestimmung verfügte, dass Thierstein, das bis dahin Reichslehen gewesen war, nun österreichisches Lehen werden sollte und ebenso die rittermässigen Lehen, die von Thierstein zu Lehen gingen, wogegen die Herrschaft Angenstein, die bisher österreichisches Lehen gewesen war, Reichslehen werden sollte. Als Ausführung dieses Abschiedes übergab Maximilian am 4. November 1518 das „Eigentumsrecht" an der „Grafschaft" Thierstein an das Haus Österreich und am 20. November erklärte er das Schloss Angenstein als Reichslehen.

Die für den Bischof so schön geordnete Liquidation musste jedoch an dem energievollen Auftreten Solothurns, an den besondern Interessen Basels, an der Ohnmacht des Kaisers und — an den finanziellen Schwierigkeiten scheitern. Es half dem Bischof nichts, dass er sich am 24. März 1521 von Karl V. das Recht verleihen liess, Titel und Wappen der Grafen von Thierstein anzunehmen[2]. Die Herrschaft Thierstein, in deren Besitz sich Solothurn gesetzt hatte, blieb auch in der definitiven Ordnung der Eigentümerverhältnisse im Jahre 1522 dem

[1] vgl. „Die Auflösung der Thiersteinischen Herrschaft", Dissert. von Carl Roth, Basel 1906.
[2] vgl. Vautrey, Histoire des Evêques de Bâle, vol. II p. 76.

Bischofe versagt, dadurch war jedoch die Titel- und Wappenverleihung wertlos geworden.

Die Urkunde, die wir nachstehend mitteilen, erhielt, wohl um die Kosten zu vermeiden, nicht die Darstellung des verliehenen Wappens. Man begnügte sich, aus der Supplikation des Bischofs den Entwurf des Wappens auf Papier der Urkunde anzuheften. Das Stück ist, wie die andern hievor zitierten Urkunden in Original in den Akten über die Lehen der Grafen von Thierstein im ehemaligen fürstbischöflich-baselschen Archiv im Staatsarchiv des Kantons Bern aufbewahrt.

(Auf dem Rücken):

Freygnug Kaiser Carlins des Fünfften das ain Bischoff zu Basell neben der Stifft unnd seinem wappen auch der Graffen zu Tierstain wappen füeren und sich des Graffens nammen von Tierstain gebrauchen und schreiben möge. A° 1521 den 20. Martii.

Wir Karl der Fünfft von gots gnaden E(rwelter) Römischer Kaiser zu allenn zeiten merer des Reichs etc. Künig in Germanien zu Castilien zu Arragon zu Legion beder Sicilien zu Hierusalem zu Hunngeren zu Dalmacien zu Croacien zu Navarra zu Granaten zu Toleten zu Valenntz zu Gallicien Maioricarnen zu Hispalis Sardinie Cordubie Corsice Murcie Giennis Algaran Algezire zu Gibraltaris unnd der Insulen Canarie, auch den Insulen Indiarum und terre firme des Mers Oceani etc. Ertzhertzog zu Osterreich Hertzog zu Burgundi zu Lottrigk zu Brabannt zu Steyn Kernndten Crain Lymburg Lucemburg Gheldern Wirtemberg Calabrien Athenarum Neopatrie etc. Graf zu Flannderen zu Habspurg zu Tirol Parsilani zu Arthois unnd Burgundi Phaltzgrave zu Höingew zu Holannd zu Seelannd zu Phirrt zu Kiburg zu Namur zu Rossilion zu Zeritan unnd zu Zütphen Lanndtgraf in Ellsass Marggrave in Burgaw zu Oristain Gotiani und des heiligen Romischen Reichs Fürst zu Swaben zu Cathilonia Asturia etc. herr in Frieslannd auf der Windischen Marckh zu Portunaon zu Biscaya zu Molina zu Salins zu Tripoli und zu Mecheln etc. Bekennen offennlich mit disem brief und tun kund allermengclich, das unns der erwirdig Christoff Bischove zu Basl unnser fürst unnd lieber andechtiger fürbracht unnd zu erkennen geben hat, wie weilennd unnser lieber herr unnd Anherr Kaiser Maximilian löblicher gedechtnuß verschiner zeit ime und seinem Stifft die Graffschafft und Herrschafft zu Tierstain, nachdem dieselben Graven von Tierstain on mänlich leibs Erben Ires Geschlächts Nammens und Stammens mit Tod abgangen seien, zu rechtem lehen genedigclich verlihen. Und unns darauf diemüetigclich angerueffen unnd gebeten, das wir ime und seinen Nachkommen Bischoven zu Basl der gemelten Graven von Tierstain Wappen unnd Tittl, so sy in leben gefüert genossen und gebraucht heten, neben des Stiffts zu Basl wappen in irem Schildt zu haben zu füeren unnd zu gebrauchen zuverleihen zuerlauben und zuvergunnen genedigclich geruechten. Des haben wir angesehen solh des gemelten Bischof Christoffen zu Basl diemüetig bete, auch die annemen getreuen unnd nutzlichen dienste, so sein Andacht unns und dem heiligen Reich offt unnd dick in menigfeltig wyse guetwilligclich erzeigt unnd getan hat unnd hinfüro wol tuen mag

unnd sol. Unnd darumb mit wolbedachtem muet guetem Rate unnd rechter wissen demselben Bischoff Christoffen zu Basl unnd seinen Nachkommen die obgemelten wappen mit namen ain gelben oder goltfarben Schilt, im grunnd desselben ain drifacher grüener Perg steende darauf mit seinen vier füessen ain Rot Thier ain Hünnd sein haubt gegen dem Vordertail des Schildts kerend neben seiner unnd seines Stiffts zu Basl wappen zu haben zu füeren unnd zu gebrauchen genedigclich verlihen vergunnet unnd erlaubt, leihenn, gunnen und erlauben Inen solhs also hiemit von Romischer Kaiserlicher macht volkommen-



Fig. 70

12½ : 14 cm. Vom Stift Basel (in weiss roter Baselstab) und Utenheim (in schwarz gelber Linksschrägbalken, Familienwappen des Bischofs Christof v. Utenheim) geviertet, mit Thierstein als Herzschild (in gelb auf grünem Dreiberg rote gehende Hindin).

hait wissenntlich in crafft diss briefs und mainen setzen unnd wellen, das der obgedacht Bischoff Christoff unnd sein Nachkommen solh obberüert der gemelten Graven von Tierstain Wappen mitsambt dem Tittl aller massen unnd gestallt wie sy das alles gehabt unnd gebraucht im für unnd für in ewig zeit auch haben füeren unnd sich solhs Tittls gebrauchen geniessen und sich Graven zu Tierstain schreiben söllen unnd mögen von allermenigclich unverhyndert. Unnd gebieten darauf allen unnd yeglichen unnseren unnd des heiligen Reichs Curfürsten Fürsten geistlichen und weltlichen Prelaten Graven Freyen herren Ritteren unnd Knechten Haubtleuten, Vitzthumben Vogten Phlegeren Verwesern Ambtleuten Schulthaissen Burgermaistern Richtern Raten Künigen der Wappen Herolden Persevannten Burgeren Gemainden unnd sunst allen anderen unnseren und des Reichs Unnderthanen und getreuen in was Wierden Stats oder Wesenns die seien, ernnstlich und vestigclich mit disem brieff unnd wellen, das sy den obgemelten unnsern Fürsten Bischoven Christoff zu Basl unnd sein Nachkommen an den obgeschriben Wappen Tittel auch diser unnser verleihung vergunnung

und erlaubung, damit wir Sy also aus sonnderen genaden begabt haben nicht hynnderen noch irren, sonnder Sy der obgemelter massen berüeblich gebrauchen geniessen unnd gesetzlich dabey beleiben lassen unnd hiewider nicht tun noch des yemandts anndern zu tun gestatten in kain weyse Als lieb Inen sey Unnser unnd des Reichs swer ungenad unnd Straff unnd darzu ain Pene Nemlich fünnfftzig Marckh löttigs golds zuvermeiden die ain yeder so offt Er freventlich hiewider tette unnshalb in unnser und des Reichs Camer unnd den anndern halben teil den gedachten Bischoff Christoff zu Basl unnd seinen Nachkommen unableslich zubezalen verfallen sein soll. Mit urkunndt diss briefs besigelt mit unnserm anhanngenden Innsigel, Geben in unnser unnd des Reichs Stat Wormbs am Vierundzwaintzigisten tag des Monats Martii Nach Christi geburd unnsers lieben Herren Tausennt fünffhunndert und im Ainundzwaintzigisten, unnser Reiche des Römischen im Annderen unnd aller annderen im Sechsten Jarnn.

Carolus. Auf dem Buge rechts:

Ad mandatum domini Imperatoris proprium Albertus Cardinalis Moguntinensis archicancellarius supscripsit.

(Das an schwarzgelber Seidenschnur angehängte Siegel ist zerbrochen).

Die Druckschrift „Vom Geschlecht der Brunen in Zürich“ vor dem zürcherischen Regiment, 1599.

Von Friedr. Hegi.

Vor einigen Jahren ist in unserer Zeitschrift (1899 p. 63) die Anfrage aus Nürnberg erschienen, ob sich der Zusammenhang der Nürnberger Patrizier v. Praun mit dem zürcherischen Adelsgeschlechte Brun erweisen lasse. Die Tradition der Identität beider Familien geht bis ins 16. Jahrhundert zurück und hat 1599 einen spekulativen Zürcher Professor zur Herausgabe der heute sehr selten gewordenen kleinen Schrift „Vom Geschlecht der Brunen in Zürich“ veranlasst.

Herr Prof. Dr. Emil Egli in Zürich hat neuerdings die Aufmerksamkeit auf diesen Druck gerichtet, indem er im Anzeiger für Schweizer. Geschichte 1897 p. 520 die Vorrede des Büchleins teilweise abdruckte und 1898 p. 72 weitere Mitteilungen aus Nürnberg brachte (s. auch Zwingliana I p. 151). Prof. Egli ist indessen nicht weiter auf die Tatsache eingetreten, dass der Inhalt der Schrift nicht etwa, wie man erwarten möchte, eine genauere Genealogie der Brun oder gar einen Stammbaum dieses Geschlechtes bringt; das Ganze ist beinahe nichts als eine Kompilation aus schweizerischen Chroniken, die Geschichte der Verfassungs-Reform in Zürich und des Lebens und Wirkens des Zürcher Bürgermeisters Rudolf Brun mit den Wappen der Zürcher und Nürnberger Brun resp. Praun, sowie derer v. Schönenwerd.

Auf diese Tatsache hat bereits Wöber, Die Mülner von Zürich I 1893 (Anm. Sp. 173 ff.), aufmerksam gemacht [1].

In der höchst interessanten Mappe des Staatsarchives Zürich E I. 23. 1. (Buchdruckerei, Zensur, Kalender) finden sich nun Verhöre von seiten der zürcherischen Behörden, die den Druck des genannten Büchleins betreffen. Wir gewinnen daraus eine Reihe von Details, welche die Entstehungsgeschichte und das Schicksal unserer Schrift erhellen.

Es lässt sich in erster Linie konstatieren, dass der Herausgeber, der sich in der Vorrede nur mit den Initialen H. J. F. bezeichnete und weder von Egli noch von Wöber gedeutet wurde, kein anderer als Professor und Chorherr Joh. Jakob Fries von Zürich (1564–1611) ist [2]. — Interessant ist ferner das Ergebnis, dass der in der Vorrede weiter genannte Mr. Jak. Sp. wirklich mit dem bekannten Glasmaler Jakob Sprüngli von Zürich identisch ist, wie schon Hermann Meyer vermutet hat [3].

Prof. Fries hatte eine Druckerei gegründet, als deren Besitzer aber den Buchdrucker Rudolf Wyssenbach vorgeschoben. 1597 war diesem letztern auf die Klage von Berufsgenossen hin vom Rate geboten worden, nichts anderes mehr als Lieder und dergleichen schlechte Dinge zu drucken, und Fries selbst ermahnt worden, sich mehr auf geistliche Studien als auf Faustische Sachen zu verlegen [4].

Nichtsdestoweniger druckten der geschäftskundige Professor und sein armer, kindergesegneter Handlanger fröhlich weiter, bis 1599 Wyssenbach neuerdings im Wellenberg in Haft gesetzt wurde. Diesmal handelte es sich um die Herausgabe eben unseres Büchleins und ferner um die Edition eines sog. Namenbuches. Wir lassen unten alle Stellen der Verhörakten weg, die dieses Namenbüchlein betreffen; die Untersuchungskommission betonte hauptsächlich dessen antireformierten Charakter. Dagegen führen wir den Wortlaut der Akten an, soweit sie das Büchlein über das Geschlecht Brun berühren. Die Anklage dreht sich natürlich in erster Linie um die Übertretung des Gebotes von 1597; doch wird in den Aussagen angedeutet, dass auch die Tendenz des Büchleins Missfallen erregen konnte und selbst erregt haben dürfte, dass man nämlich ein fremdes Geschlecht mit der altehrwürdigen Ritterfamilie Brun verknüpfen wolle. In ganz ähnliche Entrüstung sind in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts die Standeshäupter von Schwyz geraten, als der kaiserliche Gesandte Dietrich v. Stauffach aus dem Glarnerlande seine Abstammung von der alten Landammännerfamilie Stauffacher betonte [5]. — Die Herausgabe unseres kleinen Druck-

[1] Nach Wöber liegt ein Exemplar in der K. K. Hofbibl. in Wien; ein anderes befindet sich auf der Stadtbibliothek Zürich (Sammelband Helvetica Gal. XVIII 216. 3).

[2] Allgemeine Deutsche Biographie VIII. p. 107.

[3] Meyer, Die Schweizer. Sitte der Fenster- und Wappenschenkung vom 15. bis 17. Jahrh. (Frauenfeld 1884), p. 229. — Aus den Äusserungen der Beklagten geht nun mit Sicherheit hervor, dass Sprüngli wirklich und zwar mehrmals in Nürnberg gewesen ist und für den Jkr. Paul Praun gearbeitet hat.

[4] St.-A. Zürich, Ratsurk. B V 36. p. 262. — G. Meyer v. Knonau, Gemälde des Kantons Zürich I (2. Aufl.), p. 316.

[5] Anz. f. Schweiz. Gesch. 1879. p. 110 ff. — Mitteil. d. hist. Ver. v. Schwyz X, p. 134 f.

werkes fällt beiläufig in die Zeit regsten genealogischen Arbeitens, in der von Zürich aus Prof. Hans Wilhelm Stucki die Korrespondenzen der schweizerischen Antiquare und Genealogen mit den deutschen Kollegen leitete und förderte.

Zuerst lassen wir das erste Verhör des Buchdruckers Wyssenbach im Wellenberg folgen, darauf die Aussagen des Professors Fries (des Dekans Bindschädler und des Setzers Hans Heinrich Schmid von Basel Äusserungen betreffen nur das Namenbuch) und diejenigen Meister Jakob Sprünglis, und zum Schluss das zweite Verhör Wyssenbachs samt dem Urteile.

1. „Als die beide Herren Nachgengere zů Hans Růdolf Wyssenbach inn Wellenberg kheert vnnd inne nit nur allein von des nüw getruckten Nammenbůchs, item der Vnglychheit im Vatervnser vnd Glouben, ouch der verkherten Worten halber, sonder ouch dess Tractetlis anthreffend dz Gschlecht der Brunen befraget, wer ime sölches zetrucken angëben vnd gheissen, item wievil er derselben truckt etc., vnd darüber synes Bscheidts vnd die Warheit begërt.

Darüber gibt er erstlichen dess Nammenbůchs halber den Bscheid .....

Das Tractetli die Brunen bethreffende zeigt er an: Als Sprüngli, der Glassmaler, vff ein Zyt von Nürenberg khommen, were er nachgents zů ime, Wyssenbach, gangen vnd ime ein Formular bracht, anzeigende, habe dasselb vss der Schwytzer Croneck[1] zogen vnd syge schon vorhin truckt. Möchte wol, dz ers ime truckte, dann der Herr von Nürenberg, der ein Brun syn sölle, wol etwas von synen Alten haben möchte. — Daruf er dasselbig durch synen Setzer, den von Basel, setzen lassen vnd söllicher 25 Exemplar getruckt, welliche der Sprüngli dem Herrn von Nürenberg schicken wöllen. Vnd habe dieselben von niemand anderm dann vom Sprüngli; derselben ouch dheine hinweg gëben, vnd ouch nit vermeintt, es sovil schaden sölte.

Vnd diewyl dann er wol erckhënnen khönne, dz er inn einem vnd dem andern gfelt vnd sich übersehen, bitte er üch, m. gn. Herren, ganz vnderthenig vmb Gnad vnd Verzychung; dann er solches allein gethan, damit er sich, syn Wyb vnd vil kleine Kind durchhin bringen möge. Müste nit mehr gschehen, syn Nammen ouch niemerzů mehr getruckt werden." — Gleichz. Dorsualnotiz: „Hanns Rüdolf Wyssenbachen Antwort." St.-A. Zürich. E I. 23. 1., Orig. Pap.

2. „Den 1. Maij 99. — Nach üwer, myner gnedigen Herren, Beuelch habend M. Herrman Bräuwald, Nachgenger[2], vnd M. Hans Ülinger[3] nachvolgende Personen vff dz Rathuss bschickt vnd von einer jeden derselben zewüssen begërt, was Jeder von dem Tractetli anthreffend die Brunen, item dem Nammenbüch, so Hans Rüdolf Wyssenbach vergangner Tagen getruckt, wüsse etc.

Darüber gibt erstlichen Herr Hans Jacob Friess disern Bscheid: Das vff ein Zyt M. Hans Jacob Sprüngli, der Glassmaler, zů ime khommen vnd an-

[1] Unter dieser Bezeichnung lief speziell der Auszug aus der grossen zweibändigen Chronik von Stumpff, 1554.

[2] Zunftmeister zur Schmieden.

[3] Zunftmeister zur Zimmerleuten.

zeigt, er habe Herrn Brunen zů Nürenberg etliche Arbeit gemacht, vnd by ime gsyn. Da gemelter Herr Brun inne, den Sprüngli, vnder anderm bäten vnd ime anzeigt, das syne Voreltereu von hinnen gen Nürenberg zogen; möchte wol etwas von inen haben, wie sy sich ghalten vnd wer sy gsyn, ouch zů wellichen Zyten sy dess Regiments gwësen sygen. Er habe wol in der Schwytzer Croneck von inen etwas gelässen; er wüsse aber nit, wie es ein Gstalt habe. Das er, Sprüngli, ime ein Vsszug, damit ers inn syn Stammen vnd Gschlëcht setzen khönne, zůschicken welle. — Darvf er, Herr Friess, ime, Sprüngli, zů Antwort gëben: Nëmme inne wnnder, ob noch dess Gschlëchts der Brunen vorhanden. Man finde frylich herrliche Ding von inen inn alten Regimentbücheren. Wanns Herr Brun wüsste, worde inne (ohne Zwyfel) wol fröuwen. Insonderheit habind Herr Heinrich Bulinger[1] vnd Herr Stumpf selige[2] sölliche Historia flyssig beschriben. — Doch darnebent ime, Sprüngli, ouch anzeigt, es syge wol vorhin schon truckt vnd gemacht; es möchte aber üch, mynen gn. Herren, wann sölliche Sachen inn wytern offentlichen Truck kemind, missfellig syn. Da Sprüngli hinwider geantwortet, es begäre desselben niemand dann allein Herr Brun; welle es ouch niemand anderm dann allein gedachtem Herr Brunen zůschicken. Darvf er, Herr Friess, wyter anzeigt, wann er, Sprüngli, gedachtem Herrn Brunen allain solches verthruwlicher Wyss vnd das derselb es ouch nit wyter khommen lassen, zůschicken welle, welte er ime darzů helfen, welches dann bschechen.

Sontsten das Büchli an ime selbs belangende, syge dasselb von Wort zů Wort, wie Herr Bulinger solches beschriben, getruckt worden, vnd khein Wort nit darinn, das Herr Bulingers s. nit glych syge, vnd inn etlichem vilmeer gemilteret, weder schëdlich. — Wie nun Wyssenbach solches biss an ½ Bogen vsstruckt, habe er Herrn Obman Raanen[3] solches zeiget, wellicher inne, Wyssenbachen, dasselbig gheissen zvollen vsstrucken, doch by Lyb verbotten, niemmandem dhein Exemplar zegëben; welches Wyssenbach gethan. Da nach Volendung disers Büchlis Wyssenbach gedachtem Herrn Obman Raanen eins, item eins Herrn Burkharten Leemann[4] vss Gheiss Herrn Obmans zůgstelt; hete sontsten er, Herr Friess, vermeint, das es sich also wyt vsshin erzüchen vnd dahin khommen sölte, welte er sich söllicher Sach gar nüt angenommen haben, wie er dann ouch wol lyden möchte, Sprüngli einen andern weder inne darumb angesprochen hete. Vnd achtete er ouch, wann schon sölliche Exemplar ime, Herrn Brunen, zůgschickt worden weren, hete derselbig sollichs wyter nit vssbracht.

Die Vorred, item die Zal vnden am ersten Blat bethreffende[5], zeigt er an, das er khein Vorred, damit man nit meinen möchte, solches von ime harkhommen were, machen wellen, doch letstlichen eine vff üwer, myner gnedigen Herren, Gfallen gemacht. Sonsten habe der Setzer, vnd er nit, mit der Zal gefelt.

[1] Bullinger, H.: Histori von der Tigurineren und der Statt Zürich Sachen I (1573), VII. Buch, Kap. XIV; VIII. Buch, Kap. IX. — Mscr. u. a. St.-A. Zürich B IXa 3.

[2] Stumpff, J.: Gemeiner lobl. Eydgnoschaft Chronik, I. Ausg. 1548, VI. Buch, Kap. XVIII etc.

[3] Hans Rudolf Rahn, der spätere Bürgermeister und Gerichtsherr zu Sünikon.

[4] Antistes der Zürcher Kirche 1592—1613.

[5] Damit wird wohl die Seitenzahl Aij gemeint sein; im Druck des Zürcher Exemplars scheint urspr. Aj 3 gestanden zu haben.

Bitet hieruf üch, myn guedig Herren, so er inn einem oder dem andern gefelt haben möchte, vmb verzychung, dann er vermeint, wyl solliches vorhin schon truckt gsyn vnd diss jetzige demselben glychförmig, ouch inn etlichem gemilteret, es vmb sovil nüt schaden sölte . . . .

Hans Jacob Sprüngli, der Glassmaler, zeigt an: Als er by einem Jar vngfar abermaln durch Nürenberg syner Gschäfften halber gereisset vnd by Herrn Brunen daselbsten gewessen, hete derselb Herrn Stumpfen seligen Croneck fürhin bracht vnd inne gebäten, sölle ime verholfen syn vnd ime alle die Brunen von geistlichem vnd weltlichem Stand, sovil er erfahren khönne, item wer sy vnd zů wellichen Zyten sy dess Regiments gsyn vnd wz sich irethalb verloffen, einen Vsszug züschicken. Welte es ime gern wol zalen. — Wie nun er, Sprüngli, alher khommen, habe er solches alles Herrn Hans Jacoben Friessen anzeigt, wellicher dann ime versprochen, welle etwas zesammen bringen vnd ein Vsszug machen. By wellichem Sprüngli es blyben lassen vnd dessen vmb sovil dhein Acht mehr ghan, biss erst kürtzlich; habe gedachter Herr Friess ime 1½ Bogen geschickt, sölle es überlässen, obs im gfalle; doch darby ime verboten, dasselbig niemmandem zezeigen, dann es noch nit gar vsstruckt. Jedoch habe Herr Obman Raan, als er ouch eben halb gsëhen, solchs gheissen zvollen vsstrucken. — So nun etwas darinn were, das üch, mynen gn. Herren, nit gfallen, wurde es inne beduren, dann er nüt gheissen etwas daryn zesetzen, das üch, mynen gn. Herren missfellig. Sontsten gälte es glych, wie man es beschriben. Dann Herr Brun ein Grund vnd die Warheit von synen Alten haben welle, wie dann denselben ouch, als der ein gwaltiger rycher Man syge, kheinen Costen vnd nützit duren wurde, wann er nur söllichs hette. — Nota: Schetzt sich 11 Tonen Gold, bar Gelt, rych.

Als nun vorgedachte beide Herren vff disern ingenommnen Bericht widerumb zů Hans Růdolf Wyssenbach inn Wellenberg kheert vnd ime eins vnd das ander vnd was von nöten gsyn, fürghalten vnd darüber abermaln synes Bscheids begärt:

Hat daruf er anzeigt, das er nützit anders, weder was er vormaln zů Bscheid gëben, sagen khönne . . . .

Das Büchli der Brunen halb zeigt er glych wie zevor an: Also dz Sprüngli, der Glassmaler, zů ime khommen vnd gseit, syge nüt bösses ald schädlichs, syge alles vss der Schwytzer Croneck gezogen vnd schon vorhin getruckt. Er, Sprüngli, welle ouch soliches niemandem dann Herrn Brunen züschicken. Daruf er 1 Büch oder 25 Exemplar getruckt. Ehe er, Wyssenbach, aber eins biss an ein ½ Bogen vsstruckt, habe ers vorhin Herrn Obman Raanen zeiget, wellicher dann inne, Wyssenbach, solches gheissen zvolen vssmachen, doch darnäbent hoch vnd by Lyb verboten, solches niemandem zegäben noch zezeigen, welches er dann gethan.

Vnnd diewyl dann er wol erkhënnen khönne, das er inn einem vnd dem anndern gefelt, sich übersehen vnd vergangen vnd solches im kheinem bössen ald argem sonder allein darumb, das er syn Wyb vnd vil kleine Kind dest bass durchhin bringen möge, gethan. So bite er üch, myn guedig Herren, gantz vnderthenig vnd hochtrungenlich vmb lutere Gnad, ime solches alles nit zum

höchsten rëchnen, ouch syn Wyb vnd vil kleine vnerzogne Kind gnedigklich ansehen vnd betrachten, dann er sontsten dhein ander Handtwerch, damit er syne Kind inn ander Weg vssbringen vnd erhalten möchte, erlehrnet, sonder allein das bruchen vnd sich sambt Wyb vnd Kinden dormit erhalten müsse; söllichs müsse ime ouch syn Läbtag ein Warnung syn. Er welle ouch fürhin nützit mehr trucken, das nit durch die darzů Verordneten Herren[1] besichtiget vnd ime zetrucken erlaubt syge. Item er welle ouch nit mehr inn einich Ding trucken vnd machen, das es allhie vnd by ime getruckt, dann allein, wann man es inne heisse. Vnd so synethalb nachgents wytere vnd mehr Geklegten khommind, söllind alsdann ir, myn gn. Herren, inne nach Verdienen straffen.

[Dorsualnotizen:] Ingenommner Bericht, anthreffend Hans Růdolf Wyssenbachen etc., item syn, Wyssenbachen, andere Antwort."

Weissenbach wird in Berücksichtigung der obigen Milderungsgründe und in Anrechnung der Haft als Busse nicht weiter bestraft, „vnd soll er fürhin anders nützit weder allein Lieder vnd Spil, doch ouch nützit schädlichs trucken". ..... „Darnebent soll Herr Hans Jacob Friesen vndersagt werden, sich der schlechten Tractetlinen vnd der Truckery ze müssigen vnd syn Profession flyssiger zůuersehen, oder myn Herren werdint einen andern an syn Statt nëmmen. — Welches alles vnd was wyters von nöten, mit ime, Herr Friesen, dessglychen Herrn Bindschädler vnd dem Wyssenbachen zereden, sind verordnet: Herr Statthalter Ziegler, Seckelmeister Escher, Obman Ran, M. Cůnrat Grebel vnd M. Hans Heinrich Holtzhalb.

Actum Mentags den 21. Maii A° 99, praes. Herr B. Keller vnnd beid Reth.[2]

St.-A. Zürich E I. 23. 1., Orig. Pap.

Wie schon die Redaktion unserer Zeitschrift erklärt hat (1899 p. 88), wird sich ohne spezielle Untersuchung erst nach der Publikation des Zürcher. Regestenwerkes entscheiden lassen, ob die Prätentionen der Nürnberger Patrizier reellen Hintergrund besitzen: im Leu'schen Lexikon wird auch von Familien Brun in Bern, Chur, Neuenburg und im Piemont ein Zusammenhang mit dem zürcherischen Rittergeschlechte Brun behauptet; die Sachlage ist um so verwickelter, da im Laufe des 15. und 16. Jahrhunderts von verschiedenen Seiten her ganz frisch eingewanderte Familien Brun ins Bürgerrecht von Zürich aufgenommen worden sind.[3]

[1] Die seit 1553 speziell ernannte eigentliche Zensurbehörde: s. G. Meyer von Knonau, Züricher Monatsschrift d. wissensch. Vereins IV: Geschichte der Censur in Zürich.

[2] Dieser Untersuchung wird auch in einem Extract von Erkantnissen etc. der Buchdruckereyen halber von c. 1723 gedacht. E I. 23. 1.

[3] 1454 aus Nördlingen, 1499 von Horgen, 1521 aus Savoyen, 1558 wieder von Horgen und 1592 von Elgg. — Hans Jakob Brun, Kupferschmied und Hintersässe zu Chur, Burger von Zürich, Witwer der Anna Lavater, erhebt 1569 einen Erbschaftsprozess gegen seinen Schwiegervater Hans Rudolf Lavater. St.-A. Zürich, Akten Graubünden, A 218. 2; Ratsmanual 1569 (Stadtschreiber 2), p. 5 u. 10.

La branche suisse de la famille de Tardy de Montravel.

M. le vicomte Louis de Montravel vient de publier une histoire de sa famille, très documentée [1]. Elle forme un gros volume in-folio illustré de nombreux portraits de famille, armoiries, plans et tableaux généalogiques. Ce travail est divisé en cinq parties dont la première traite de l'origine de la famille, la seconde la généalogie proprement dite, la troisième renferme les documents concernant la branche de la famille qui n'ont pu être classé dans la filiation, la quatrième est composée d'intéressantes notices sur les familles alliées, et enfin la cinquième contient les pièces justificatives.

Ce volume qui n'est pas en librairie et que nous avons eu l'occasion de consulter nous a vivement intéressé parce qu'il contient toute la généalogie d'une branche de cette famille qui s'est établie en Suisse et s'y est éteinte après deux siècles de résidence.

Nous remercions vivement l'auteur de cette publication qui a bien voulu nous autoriser à reproduire ici la généalogie de cette branche, les Tardy de Montravel d'Estavayer. Nous remercions également M. Schneuwly, archiviste d'Etat de Fribourg qui avec sa complaisance habituelle a bien voulu ajouter à cette généalogie les renseignements inédits qu'il possédait sur cette famille, ainsi que M. Max de Diesbach pour ses utiles indications.

Cette famille est originaire de l'Auvergne où se trouve le village de Montravel [2] avec les ruines de son château détruit en 1633 sur l'ordre de Richelieu.

Le plus ancien membre connu de cette famille est Richard de Montravel, chevalier, qui avait épousé Marguerite de Montboissier et qui fut tué à la bataille de Bouvines en 1214. Son fils Guillaume se croisa en 1248 et suivit le roi St Louis en Egypte où il mourut en 1250. Il avait épousé Iseult de Breuil. Son fils Hugues prit part à la croisade de 1268, il épousa vers 1260 Jeanne de Lastic dont il eut Robert, seigneur de Lissat, la Prade, la Chassagne, la Faye, le Broc, Beausemblant, etc. Jusqu'ici cette maison ne forme qu'une branche, mais ne tarda pas à se ramifier. Robert eut deux fils qui furent les auteurs de cette première division. 1° Guillaume dont la descendance s'éteignit vers 1415, 2° Aymar qui s'établit aux confins du Velay et du Forez et épousa Agnès de Tardy, dernière représentante de sa famille. Nous donnons plus loin le tableau de la descendance d'Aymar.

La souche d'Aymar que l'auteur appelle la branche ainée demeurait au château du Bois près de St Etienne en Forez. Elle ne se divisa qu'au commencement du XVIIe siècle en quatre rameaux. Le premier forma la descendance directe de la branche ainée qui continua à demeurer au château du Bois et s'é-

[1] Histoire généalogique de la maison de Tardy de Montravel, par le vicomte Louis de Montravel. Librairie Roux. H. Lardanchet, éditeur. Lyon 1905.

[2] Commune de Beurières, canton d'Arlanc, département du Puy-de-Dome.



teignit en 1750. Le second rameau eut pour auteur Durand, et forma la branche des Tardy, seigneurs de Monbel, qui s'éteignit à la troisième génération vers 1693. Le troisième rameau est celui qui nous intéresse. Il eut pour auteur Louis qui s'établit à Estavayer le Lac au canton de Fribourg. Il y prospéra pendant dix générations et s'éteignit il y a environ quatre-vingt-dix ans en la personne de Emmanuel Venant de Tardy de Montravel.

Enfin le quatrième rameau eut pour auteur François qui s'établit à St Just-lez-Velay et qui eut entr'autre enfants: Marc-Antoine et Jean. Marc-Antoine l'ainé, continua la descendance qui se subdivisa en deux branches dont la première s'éteignit en 1743 et la seconde vers 1750.

Jean, frère de Marc-Antoine, fut l'auteur de la branche des seigneurs de Beaufort, Versilhac et La Brossy, et c'est de lui que descendent tous les membres de la maison de Montravel actuellement existants. Des diverses branches collatérales qui formèrent ses descendants, deux sont représentées aujourd'hui :

1° Celle dite de Lorraine qui a des attaches avec la Suisse puisque la mère du dernier représentant de cette branche était une Dlle de Diesbach de Fribourg et que sa sœur a épousé M. le Dr Auguste Reymond d'Yverdon.

2° Celle dite des comtes de Montravel, par tous les autres membres qui portent ce nom.

Aymar
ép. en 1316 Agnès de Tardy
|
Pierre
ép. en 1368 Marie de Sicard
|
Aymar
ép. en 1390 Sybille de Villeneuve
|
Pierre
ép. en 1437 Christine de Pollin
|
Philippe
ép. en 1165 Michelle de Bozas
|
Hector
ép. en 1509 Henriette, fille de Jean d'Auzon, seigneur de Montravel
|
Henry
ép. en 1550 Apollonie d'Authier de Sigan
|
Jean
ép. en 1575 Ysabeau de Grangeon

Jean	**François**	**Durand**	**Louis**	**Jean-Baptiste**
ép. en 1611 Marguerite de Courbon des Gauds, auteur de la branche ainée, éteinte en 1750	ép. en 1621 Catherine Véron de la Borie, 2) en 1627 Catherine Roberte de Trossieu, auteur d. branches encore existantes	ép. en 1662 Marg. Drevet, auteur de la branche des seigneur de Montful, éteinte en 1700	ép. en 1615 Anne de Poutherose, auteur de la branche suisse, éteinte en 1815	ép. ? dont il eut une fille, mariée en Suisse au comte d'Affry d'Abrebac

Les armes des Montravel étaient: *écartelé d'or et d'azur,* mais lors du mariage d'Aymar de Montravel avec Agnès de Tardy, dernière héritière de l'ancienne et noble maison des Tardy, du Velay, Aymar s'engagea par contrat pour lui et ses descendants à prendre et à porter conjointement avec les siens, les noms et armes de la maison de sa femme, qui étaient: *d'argent à trois cyprès arrachés et rangés en pal de sinople; au chef de gueules chargé de trois besants d'or.* Dès lors les Montravel portèrent le nom: de Tardy de Montravel et les armes des Tardy *sur le tout.* Supports: *un lion armé et lampassé de gueules à dextre,* qui est de Montravel et *une licorne à senestre de l'écu,* qui est de Tardy.

Devises: „*Sanguine nobilis, virtute nobilior*" qui est de Tardy et „*In eo, aut cum eo*" [1] qui est de Montravel.

Les armoiries de la branche d'Estavayer ont souvent varié. On trouve des vieux sceaux ayant appartenu à cette branche, dans lesquels on avait retranché les besants et pris pour supports deux sauvages. D'autres sont conformes à ceux que portent les branches de France. Ainsi un sceau de 1759 de Jos. Hil. Félix Tardy, curé d'Estavayer [2], porte seulement trois arbres sur trois monts, comme supports deux sauvages et comme cimier un buste de sauvage portant un arbre arraché. Un tableau des 16 quartiers de noblesse de la famille de Vevey [3] peint en 1760 porte les armes Tardy: d'or à trois arbres (peupliers) de sinople sur trois monts de même. Par contre un portrait du dernier représentant de la branche d'Estavayer [4] peint en 1793 porte des armes conforme à celles des branches de France (fig. 71) soit: d'argent à trois arbres de sinople au chef de gueules chargé de trois besants d'or.

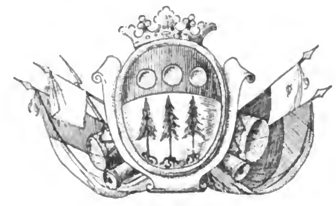


fig. 71

Nous n'avons pu retrouver comment et pourquoi Louis Tardy, chef de la branche d'Estavayer est venu habiter cette ville. D'après une généalogie, établie et authentiquée en 1759, son père Jean Tardy qui occupait une charge militaire

[1] Cette devise est tirée de la maxime athénienne qui fait allusion au bouclier *sur lequel* les braves étaient portés après leur mort, ou *avec lequel* ils devaient revenir victorieux.
[2] Archives de la famille de Vevey.
[3] id.
[4] En possession de M. Emmanuel de Vevey à Fribourg.

à Lyon (Prefectus armamentarii Lugdunensis) serait déjà arrivé en 1580 à Estavayer. Nous avons même retrouvé dans les archives de la famille de Vevey des lettres de noblesse accordées à Jean Tardy par Henri III en 1582. Ce document, que nous reproduisons ici, donne l'indication: Jean Tardy *du canton de Fribourg.*

Lettres de noblesse de Jean Tardy [1].

Henry par la grace de Dieu Roi de France et de Pologne a Tous présents et à venirs Salut. Comme l'Origine et commencement de la Noblesse soit yssû de la vertu accompagnée de Grandeur, magnanimité et générosité de Cœur, et qu'il est très décent et raisonnable que Ceux qui en sont ornés et décorés, et qui continuellement employent leurs vies et propres personnes es guerres batailles assauts de villes et autres endroits pour le bien Sureté, deffense et conservation de Notre Royaume, repos et tranquillité de nos Subjets, Soyent, ensemble leur postérité Eslus en tel degré d'honneur et de noblesse, que leurs dites vertus et services le méritent, affin que se voyant honorés du titre d'icelle, et des prérogatives et honneurs qui l'accompagnent, Ils soyent plus . . . . à continuer et maintenir leur vertu et faire de augmenter, en sorte que les autres à leur im . . . . facent le Semblable Scavoir faisons q . . . . singulière Recommendation les louables vertus, vaillances et mérites qui sont en la personne de notre Cher et bon Amis Hans Tardy du Canton de Fribourg, et au grands et agréables Services qu'il a fait à nous et à nos Prédecesseurs durant les guerres qui ont été tant dedans que dehors ce Royaume, S'estant en touttes les Batailles et rencontre qui si sont faites et données, si vertueusement et vaillamment employé sans y avoir epargné sa personne, qu'il est digne de grande Louange et Recommandation, et d'être honoré du tel titre, grace honneur et Rénumération, qui puisse à l'advenir rendre témoignage de ses dites vertus et mérites, Et luy demeurer et à sa Postérité pour perpetuel ornement de sa maison; Pour ces Causes et autres bonnes, grandes, justes et raisonables considérations à ce nous mouvans, avons ledit Hans Tardy encore qu'il ne soit pas du Pays de sa nativité tenu et reputté yssû de noble Race, ensemble sa femme, Enfants, Postérité et lignée tant masles que femelles, nais ou à naistre en Loyal mariage annobly et annoblissons, fait et déclaré, faisons et déclarons Gentilhomme et du titre de noblesse décoré et décorons en luy permettant porter les armoiries timbres telles . . . . elles s'y empreintes et insculpées. Et pour les susdites mem . . . . ses l'avons fait et faisons Chevallier, et luy avons . . . . donné et octroyé, donnons et octroyons l'ordre de Chevallerie, voulant qu'il puisse d'orsenavant des Droits, honneurs et autorité de Chevallerie, privilèges, prérogatives et préeminence qui y appartiennent tant de faits de guerres armées que assemblées et en jugement et dehors, et par tout aillieurs qu'il appartiendra et besoin sera: Si donnons en Mandement à tous Nos Lieutenants Généraulx, Gouverneurs de

[1] Archives de la famille de Vevey.

nos Provinces, Maréchaux, Baillifs, Sénéchaux, Prévots, Juges, Capitaines, Chefs et conducteurs de nos gens de guerre, Et à tous Nos autres Justiciers et officiers qu'il appartiendra, Et prions tous autres Primats, Seigneurs et Chevalliers nos amis que ledit Hans Tardy ils facent, souffrent et laissent jouir et user pleinnement et paisiblement de sesdits Droits de Chevallerie, honneurs prérogatives privilèges et préeminences qui y appartiennent, tout ainsi et par la forme et manière que dessus est dit. Cassons et faisons casser tous troubles et empeitrements au contraire. Car tel est notre plaisir. Nonobstant quelconques lesdits, Ordonnances, Restrictions, Mandements, deffences et Lettres à ce contraires, auxquelles pour ce regard et sans y préjudicier Nous avons ensemble à la dérrogatoire de la dérrogatoire y contenue derrogé et derrogeons par cesdits présentes, auxquelles en témoing de quoy et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours nous avons fait mettre notre Seel à cesdites présentes. Sauf en autre Chose notre Droit et d'autruy en toutes. Donné à Paris au mois de décembre Milcinqcens quatre vint et deux et de notre Règne le neufviéme.

(Signé) Henry L. S.

Plus bas

par le Roy Brulart

Que la présente copie soit conforme à son propre Original de mot à mot sans changement l'atteste le notaire juré soussigné, sans préjudice, à Fribourg ce 10e août 1759.

Franc. Mestral not. (avec paraphe).

Nous l'Avoier et Conseil de la République de Frybourg Scavoir faisons et certifions que François Mestral qui a écrit et signé l'Extrait et Copie cydevant, est notaire juré public et qu'à tous les actes qu'il signe en cette qualité pleine foy peut et doit être ajoutée tant en jugement que hors. En témoignage de quoy avons fait Scéler les présentes de notre Sceau accoutumé et signé par notre Secrétaire d'Etat le 13 août Mille sept Cent Cinquante neuf. 1759.

L. S. (signé) C. N. de Montenach
(sceau secret de la Rép. de Fribourg). (avec paraphe).

Louis de Tardy de Montravel[1], chevalier, cinquième fils de Jean et d'Ysabeau de Grangeon, fut, comme ses frères, officier d'artillerie au régiment de son père, mais se retira bientôt du service. Il s'établit à Estavayer-le-Lac en l'année 1614 et fut reçu bourgeois de Fribourg. « Sieur Loys Tardy, négociant à Lyon, a été reçu le 11 décembre 1614 en ville de Fribourg conformément à l'ordonnance et moyennant le denier de réception de 200 livres ainsi que le droit de l'arsenal. Il donne pour caution son beau-père noble François de Pontherose[2]. »

---

[1] Dans les actes de cette branche le nom de Tardy seul est employé, l'usage du second nom était tombé. Il fut repris par le dernier représentant de cette branche.

[2] Rôle de bourgeoisie de Fribourg No 6 p. 65, archives cant. de Fribourg.

Séance du Conseil de Fribourg du 18 septembre 1614.

Le conseil prend connaissance d'une lettre de la ville de Lyon par laquelle elle recommande le Sieur Loys Tardy pour être receu à la bourgeoisie Ramentenante l'ancienne amitié et déclarant voulant la continuer promettant la riciprocité à Messeigneurs et encore à d'autres. Cette affaire est renvoyée devant le Grand Conseil.

Séance du Grand Conseil du 11 décembre 1614.

Comparait le Sieur Louis Tardy, porteur d'une recommandation de la ville de Lyon et demandant à être receu bourgeois de la ville de Fribourg, il rappelle qu'il a épousé la fille de noble François de Ponterose dont la parenté très nombreuse l'assiste de sa présence. Il est receu avec bienveillance et en considération de la ville de Lyon. Il parait qu'un M. von der Weid a été son défenseur [1].

On voit dans le manual du Conseil d'Estavayer, qu'il est qualifié bailli de Chatel et fut reçu bourgeois de cette ville, le 12 décembre 1614, moyennant cent florins et un repas à Messieurs du Conseil. Le Manuel précité ajoute: «Dès son établissement dans cette ville, sa famille y fut très considérée, s'allia avec les maisons les plus honorables, et occupa constamment des emplois dans les fonctions judiciaires et administratives». Les actes de l'état civil d'Estavayer, Fribourg, Gruyère, Dompierre, etc.; et les titres recueillis chez le chanoine Grangier, de Fribourg, petit fils d'une Montravel, établissent exactement la filiation.

Louis épousa, en 1615, D^lle^ *Anne de Pontherose*, fille et héritière de noble François de Pontherose, seigneur de Rueires, d'une ancienne maison établie par les ducs de Savoie pour exercer les charges présidents et châtelains. Le 4 décembre 1647, une transaction fut passée entre Louis, demeurant à Estavayer, et son frère Jean à propos de ses droits légitimaires, faits au château du Bois et reçue par Courbon, notaire.

De son mariage il laissa deux enfants:

1° *Jean*, qui suit.

2° *Louis*, qui épousa, le 9 novembre 1654, noble D^lle^ *Marie de Vevey*, qui n'eut qu'une fille:

a) *Marie Elisabeth*, qui épousa, le 3 novembre 1680, son cousin *Antoine-Joseph de Vevey*, major d'Estavayer, fils de François-Pierre et de Catherine de Reynold (Registres d'Estavayer, Lachenaie des Bois, Généalogie de Vevey).

Jean-Philippe alias Jean-Baptiste de Tardy de Montravel, écuyer, né le 13 août 1617 (Registres d'Estavayer), seigneur, châtelain de Rueyres, bailli de Châtel, conseiller d'Estavayer, il eut pour parrain noble Philippe d'Estavayer et pour marraine Barbe de Diesbach, épouse de celui-ci. Il épousa en 1638, *Anne de Chaney* alias: de Chanet, famille du Lyonnais, établie à Genève.

[1] Manuel du Conseil de Fribourg, N° 165 archives de Fribourg.

Il testa, en 1670, laissant quatre enfants:

1° *Tobie*, qui suit.

2° *François*, qui n'est connu que comme figurant en qualité de parrain de ses petits neveux, et mourut sans contracter d'alliance.

3° *Marie*-Anne-Christine, qui épousa, le 18 août 1661, noble *François-Pierre de Bullet* du Pays de Vaud.

4° *Marguerite*, qui épousa le 26 novembre 1670 *Jean-Baptiste Roy*, de Fribourg.

Tobie de Tardy de Montravel, écuyer, seigneur de Rueyres, bailli de Chatel, conseiller et gouverneur d'Estavayer, naquit le 17 septembre 1641 (Registres d'Estavayer).

Il épousa, en 1664, Dlle *Anne de Chappel* de la ville de Fribourg, de laquelle il eut:

1° *François-Joseph*, qui suit.

2° *Anne-Marie*, née le 2 avril 1667 (Régistres d'Estavayer), épousa en 1690, noble *Laurent de Bullet*, neveu du précédent.

3° *François-Jean-Baptiste*, né le 13 mars 1669 (id.), mourut jeune.

4° Nicolas, né le 5 mai 1672 (id.), mourut jeune.

François-Joseph de Tardy de Montravel, écuyer, seigneur de Rueyres, bailli de Chatel, conseiller d'Estavayer, capitaine pendant quelques temps dans un régiment de Suisse, naquit le 21 juin 1665 (Registres d'Estavayer).

Il épousa en 1691, *Marie-Laurette de Danet*, dont il eut:

1° *Marie-Anne-Rose-Philippa*, née le 17 septembre 1692 (id.), épousa le 9 juin 1721, *Philippe Perrier*, de Neuchâtel et mourut dans un naufrage sur le lac de ce nom, le 5 octobre 1746.

2° *François*-Nicolas-Hyacinthe, né le 7 septembre 1694 (id.), épousa en 1730, sa cousine *Marguerite de Chaney*, dont il n'eut pas d'enfants.

3° *Marie*-Agnès-Dominique-Claudine, née le 23 août 1696 (id.), épousa *N*... *Grand-Sautière-Bardet*, dont elle fut veuve avant 1779.

4° Joseph-Hilaire-*Félix*, né le 15 janvier 1698 (id.), ordonné prêtre en 1730, châpelain dès 1731, curé-doyen d'Estavayer le 29 mai 1736, mort le 27 avril 1762, fut inhumé dans le chœur de son église.

5° *Claudine*, née le 7 janvier 1700 (id.), morte jeune, eut pour parrain Hyacinthe de Vevey et pour marraine Claudine de Pontherose.

6° *Joseph-François*, né le 30 septembre 1701 (id.), mort jeune.

7° *François-Hyacinthe*, né le 6 septembre 1703 (id.), mort enfant.

8° *Barthélemy*-Paul-François, né le 25 septembre 1704 (id.), fut s'établie à Toulouse, où il épousa Dlle *Marguerite Douce*. Il était décédé avant le 24 décembre 1779, pour où sa veuve passa une procuration à Messire Matthieu Estival, bénéficier de l'Eglise métropolitaine de St-Etienne de Toulouse, pour veiller à la succession de son mari. Il laissa cinq enfants qui vendirent leurs biens d'Estavayer, et ne laissèrent pas de postérité. Ce furent:

a) *Barthélémy*-François-Xavier, qui habitait Toulouse. Volontaire, puis officier dans la légion de Mirabeau, il fut tué pendant la Révolution.
b) Marie-Antoinette-*Agnès*, morte célibataire.
c) *Jean-Catherin*, officier d'infanterie au même régiment que son frère en 1797, mourut célibataire.
d) *Françoise*-Nicole, morte jeune.
e) Marie-*Elisabeth*, née le 2 juin 1756, épousa en juin 1790 le marquis *Louis de Chavagnac*, chevalier de St-Louis, capitaine de vaisseau, petit-fils de l'amiral marquis de Chavagnac, auquel on doit la conquête de l'île St-Christophe.

9° *Antoine*-Joseph, qui suit.
10° *Jeanne*-Marie-Valbourg-Josette, née le 23 juin 1708 (id.), épousa le 28 septembre 1730, *Philippe-Nicolas Grangier*, de la ville de Fribourg.
11° *Emmanuel*-Joseph, né le 9 avril 1710 (id.), mort en bas âge.
12° Anne-Marie-*Caroline*, née le 7 août 1713 (id.), épousa le 27 janvier 1743, *Pierre-Ours-Victor Truffin* de la ville de Fribourg.
13° François-Nicolas-*Laurent*, né le 12 octobre 1718 (id.), mort jeune.

Antoine-Joseph de Tardy de Montravel, écuyer, seigneur, châtelain de Rueyres, conseiller d'Estavayer, bailli de Chatel, né le 31 août 1706 (Registres d'Estavayer). Epousa le 12 juin 1741, *Marie-Anne de Chaney*, fille de Jacques Laurent, lieutenant au régiment de Montet-Suisse. Elle mourut le 26 avril 1796.

De ce mariage naquirent:

1° *Joseph*-Victor-Hyacinthe, né le 13 mars 1742 (id.), sous-lieutenant à la première compagnie du régiment de Diesbach, au service de France, mourut sans alliance le 25 janvier 1765.
2° *Emmanuel*-Venant, qui suit.
3° *Marie-Anne*-Angélique, née le 27 juillet 1747 (id.), morte jeune.
4° *Marie*-Josette, née le 5 avril 1749 (id.), morte enfant.
5° Marie-Ursule-*Jeanne*, née le 19 avril 1752 (id.), épousa le 21 mai 1781 *Alexandre de Vevey*, fils d'Henri-Emmanuel et de Marie-Barbe de Vevey, et arrière petit-fils d'Antoine de Vevey et d'Elisabeth de Montravel; de ce mariage sont nés: Béat de Vevey, qui a laissé deux fils, Georges et Béat, et une fille mariée au chevalier De-mierre.

Emmanuel-Venant de Tardy de Montravel, écuyer, seigneur, châtelain de Rueyres et Banneret, conseiller, capitaine-major d'Estavayer, chef de bataillon, chevalier de St-Louis.

Né à Estavayer le 18 mai 1745 (Régistres d'Estavayer). Entré, en qualité d'enseigne, dans la compagnie de Boccard, au régiment suisse de Castella, le 22 mai 1762. Nommé lieutenant dans la même compagnie au régiment devenu de Boccard, au service de France.

Le 24 octobre 1763, il fut rappelé en Suisse par les nécessités de sa famille, puis créé par le Conseil souverain de la ville et canton de Fribourg, sous-lieutenant dans la compagnie colonelle au régiment d'Estavayer, le 16 janvier 1768. Promu au grade de capitaine-commandant de la compagnie colonelle du même régiment, le 21 mai 1787, et nommé major de la ville d'Estavayer, le 5 décembre 1793, il fit, en Allemagne, la campagne de 1762, et se trouva, avec le régiment de Castella, aux batailles de Greberstein, de Freiberg, au siége d'Ameneboürg et aux différentes actions qui eurent lieu dans le cours de cette campagne, tant à l'armée de Soubise qu'à celle de Condé, avant et après leur jonction.

La mort de son père, qui avait fait les campagnes d'Allemagne en qualité d'officier au régiment suisse de Diesbach, l'ayant contraint à quitter le service de France pour se rendre auprès de sa famille et ne voulant point, cependant, abandonner l'état militaire, il fut placé dans le régiment de milice d'Estavayer, en qualité de capitaine-commandant la compagnie de cette ville.

Ce fut à la tête de cette compagnie qu'il eut le bonheur de bien mériter de sa patrie, à l'occasion des troubles survenus en 1781, et de donner de nouvelles preuves de son entier dévouement à la France. Le roi Louis XVI, voulant reconnaître sa belle conduite, lui fit expédier une lettre des plus honorables que sa famille a précieusement conservée. Ce fut à cette époque qu'il fut nommé chevalier de St-Louis.

En 1792 désirant rejoindre l'armée des princes français et leur offrir ses services, il fit les plus vives instances auprès du Conseil souverain du canton de Fribourg pour en obtenir la liberté et avoir la permission de quitter pour un temps sa compagnie. Mais cette permission lui fut constamment refusée, sur le motif que sa présence était nécessaire dans un pays où il pourrait, plus qu'un autre, conserver et soutenir le bon parti, par la confiance qu'avaient en lui sa compagnie et ses concitoyens. Le Conseil souverain lui déclara, en outre, qu'il était désigné pour commander une compagnie dans le contingent que le canton se tenait prêt à fournir, au besoin, contre les rebelles de France.

Il mourut dans son domaine de Dompierre, près Payerne, le 30 avril 1815, sans laisser d'enfant de ses deux mariages.

En lui s'éteignit la branche des Montravel d'Estavayer qui vécut en Suisse pendant deux cents ans et dont les biens passèrent aux maisons de Chavagnac et de Vevey.

Il avait épousé 1° *Marie-Reine De-mierre*, qui mourut le 28 février et fut inhumée le 2 mars 1778.

2° Le 22 octobre 1781, *Marie-Madelaine de Montenach*, fille de Daniel de Montenach, officier au service de Suisse.

Zwei in Paris befindliche Churer Zunftscheiben aus der Werkstätte der Spengler.

Von W. Wartmann.

(Hiezu Tafel VIII und IX).

Ein Fenster des ersten grossen Saales im Erdgeschoss des Musée de Cluny enthält zwei Glasgemälde aus später Zeit, die der Katalog als deutsche Scheiben von den zahlreichen schweizerischen Werken unterschieden haben möchte[1]. Ebenfalls als deutsch wird das eine davon (Nr. 2102) neben einer kleinen Zeichnung mit den Worten des Kataloges in einem neuern französischen Buche über Glasmalerei bezeichnet[2]. Nun kommt aber auf dem jüngeren das Churer Stadtwappen vor, und beide, in der Anlage durchaus gleich, tragen zum Teil gleiche Familiennamen und Ortsnamen, die unzweifelhaft auf Graubünden weisen; dazu teilen sie das Meiste, was sie gemein haben, mit drei Churer Zunftscheiben des rätischen Museum (Nr. 36, Schmiede; Nr. 37, Schneider; Nr. 40; Schuhmacher). Die Zunftlisten bestätigen denn auch, dass die zwei Pariser Scheiben mit der Churer Reblentenzunft im engsten Zusammenhang stehen. Wie die Churer Scheiben[3] scheinen sie allerdings aus der Werkstätte der Konstanzer Spengler zu stammen; bei der ältern zeugt dafür das Monogramm des Wolfgang oder Wilhelm Spengler, die zweite stellt sich in der allgemeinen Haltung und den Einzelheiten unmittelbar daneben. Die Benennung der beiden Pariser Glasgemälde als schweizerisch oder deutsch hängt also hauptsächlich davon ab, worauf man die beiden Ausdrücke anwenden und wie weit man sie fassen will; für ganz gewissenhafte Geister würde die Frage noch ernsthafter bei Berücksichtigung der Tatsache, dass Konstanz am Ende des 17. Jahrhunderts ja schon längst nicht mehr freie Reichsstadt war, sondern zu Österreich gehörte. Im gleichen Sinne und mit demselben Recht, wie man die Stücke des rätischen Museums als churerisch bezeichnet, dürfen aber die zwei Scheiben in Paris gewiss auch als schweizerische betrachtet und behandelt werden; wenn nebenbei damit noch ein Beitrag an den Katalog der Spengler-

---

[1] No 2102 — Les Vierges sages et les Vierges folles; vitrail allemand à la date de 1678 et à la devise: Omnia cum Deo et nil sine eo, avec un écusson d'armoiries de forme ovale.

La bordure est composée de quatorze écussons d'armoiries avec les noms des propriétaires, leurs titres et devises. Hr cm 0,48; Lr cm 0,51.

No 2103 — Parabole des ouvriers loués (saint Mathieu, ch. XX). Vitrail de même origine, mais à la date de 1684, avec bordure de quatorze écussons analogues, portant les armes, chiffres et devises des donateurs.

Trois autres écussons de forme ovale sont placés dans la légende au-dessous du sujet principal. Même dimension.

[2] Olivier Merson, S. 262 und 263.

[3] Chur, Nr. 36: Wolfgā Spengler vō Costanz; Nr. 37: W. S. P. 1677; Nr. 40: 1677 W. Sp. Costatz.

[illegible] die [illegible] der deutschen [illegible] gute kommt, den Parteien überlassen [illegible].

[illegible] die [illegible] in Paris aus [illegible] ziemlich breiter [illegible] jedes ent- [illegible] Wappen eines [illegible]genossen. Entsprechend [illegible] horizontaler Richtung deren 5, [illegible] Uhr haben [illegible] unteren Rand einen Streifen mit 3 Wappen, wahr- [illegible] die obere und untere Reihe [illegible] auf die Gesamtzahl [illegible] führen würden. [illegible] auf der untern über eine [illegible] unten angefügt worden [illegible] Platz am jetzigen [illegible] an die [illegible] Seite [illegible] Abteilungen. [illegible] ihre sämtlichen [illegible] eine Vor- [illegible] deren [illegible] an jenen [illegible] Kleinere [illegible] zu berühren sein.

[illegible] vertikal [illegible] Mangel an Kor- [illegible] ausser am [illegible] eines trüben [illegible] und ungenau [illegible] einmal bei [illegible] Hinter- [illegible] Personen [illegible] Werkstätten [illegible] Farben der Palette. [illegible] Farbe und für die Zeichnung [illegible]

[illegible] die Zeichnung [illegible] Geltung, weil [illegible] der [illegible] auf- fallenden [illegible] schieben sich zwischen die [illegible] die

[illegible] mit dem [illegible]

Umrisse des Ziehbrunnens und der Hofmauer des Hôtel Cluny mit einem mehr oder minder grossen Teil der Sorbonne. Das Mittelstück, durch Notbleie jetzt arg entstellt, trägt links unten ziemlich augenfällig die Jahrzahl 1678 und das Monogramm W. SP. Unten gegen die Mitte hin steht in ovalem Schild und gelbem Kranz das Wappen der Rebleutenzunft, allerdings kaum mehr kenntlich: R. und bl. gespalten, im Roten ein g. Weinstock mit gr. Blättern und bl. Trauben auf gr. Dreiberg, im Blauen ein s. Rebmesser mit g. Griff. Rechts und links davon mit Beziehung auf das Bild der Spruch:

Bewahr dein Ehr, hüet dich vor Schand,
Ehr ist fürwahr dein höchstes pfand,
Wirst du die schantz ein mal versechen,
So ist es vmb dein Ehr geschehen

Kehr dich ni[t] an Ein Jeden man,
Der dir vo[r] augen dienen kan
Nicht alle[n] geht von Hertzen grundt,
Was sch[ö]n und Lieblich redt der mundt.

Die umsäumenden Wappenbilder, obgleich weit verschieden von aller alten „edeln“ Heraldik — gehören sie doch fast ausschliesslich nur einfachen Handwerkern — besitzen den wissenschaftlichen Wert, den alles hat, was existiert und sich als Ausdruck einer bestimmten Geistesrichtung uns darbietet. In ihnen unterscheiden sich übrigens die zwei Seitenstücke verhältnismässig am wenigsten, so empfiehlt es sich, später alle Wappen gemeinsam zu betrachten und vorerst bei dem zu verweilen, was an beiden Scheiben wirklich verschieden ist.

II. Cluny Nr. 2103 (Tafel IX). Masse: horizontal 0,505 m, vertikal 0,405 m. Obschon nur wenig später datiert, zeigt sich dieses Stück im Gesamteindruck dem vorigen nicht ganz gleich; einmal ist es ziemlich viel bunter aber auch verschwommener, infolge des hier auftretenden tiefen Gelb und wirklichem Blau, und weil an vielen Stellen die Zeichnung in Schwarzlot verschwunden oder doch stark verblasst ist, so dass nur noch die Farbflächen oder -Flecken der hinten aufgebrannten Schmelzfarben mit ungewissen Umrissen bleiben. Daneben bestehen kleine Unterschiede in der Färbung einiger Wappentafeln untereinander, die hier nicht mehr einzeln gefasst und durch die Bleiruten getrennt sind, sondern oft nur durch Farbstreifen, weil sie zu mehreren auf demselben Glasstück stehen [z. B. 1, 6, 8; 2, 3, 4; 5, 7, 9; 10, 11, 12; 13, 14]. Abgesehen von einigen modernen Ergänzungen, die sich ohne weiteres anzeigen, erweist sich im übrigen die Einfassung als von gleichartiger Technik wie in Nr. I. Das Mittelstück allein enthält Grün als besondere Glasfarbe (hinten dick aufgeschmiert), in den das Bild teilenden und seitlich abschliessenden rot und grünen Pfeilern und den Rändern auch noch eine kümmerliche Erinnerung an die Farbenglastechnik. Dieses ganze Mittelstück sitzt nur lose im umschliessenden Rahmen, die Zwischenräume rechts oder links sind mit Streifen von blauem, gemustertem Glas gefüllt. Unter der schlecht erhaltenen Darstellung des Gleichnisses von den Arbeitern im Weinberg, mit Hinweis auf die Stelle Matthæi XX, erscheint in der Mitte wieder das Zunftwappen wie in I aber anders tingiert, rechts auf bl. ein g. Rebstock mit g. Trauben und gr. Blättern, links in gr. das s. Rebmesser mit g. Griff. Zu beiden Seiten das Churer Stadtwappen, unter r. (Überfang) Torbogen ein schw. Bock auf w., hier der Symmetrie wegen nach l. gewandt, und ein Privatwappen mit der Umschrift „Steffa Winkhler,

schaffner". Zwischen den Wappen zuerst auf einem hellen Streifen zwei einzeilige Sprüche:

Was Gott beschert bleibt ohn er werth.	In d[er Not erke]nt man den fründt.

darunter:

Arbeiter sind in winberg gsendt	theil fr[üh, theil ers]t zu tages endt
der Herr ist doch gleich wol so gut	dass er sie all gleich lohnen thut
vngleich berufft vnß Gott zur Gnad	den einen früh, den andern spath
doch will er vnß gleich Endlich gebē	den gnaden Lohn das ewig Leben.
ANNO	1684

Die Wappen der Einfassung stehen auf halbrunden Schildern, mit ganzem Rand, oder leicht ausgeschnitten und geschweift (dies auf I nur bei Nr. 5, auf II enthalten diese gleichen Glasstreifen auch gleiche Schildformen). Der Helm ist fast durchweg schlicht und geschlossen, selten, wo Anspruch auf höhern Rang gemacht zu werden scheint, ein grosser, offener Spangenhelm, von Stahl oder Silber; Halskleinod, Spangen und Beschläge sind stets von Gold; die Helmdecken zeigen schwerfällige Pracht; das Kleinod wächst meistens unmittelbar aus der Decke, zuweilen aus einem Wullst oder einer Helmkrone.

Bei der mangelhaften Erhaltung der Farben — es kommt vor, dass bei Rot und Gold alles Rot verschwunden ist, und wir vor den schönsten Rätselwappen, Gold auf Silber, Metall auf Metall, stehen — schien in Ermangelung gleichzeitiger Dokumente die Beiziehung eines zuverlässigen Hülfsmittels geboten zur Vergleichung und Berichtigung im nötigen Fall. Dazu ist hauptsächlich die Bündner Wappensammlung des rätischen Museums benutzt worden; sie stammt von der Hand des Dr. Joh. Georg Amstein und soll um das Jahr 1800 entstanden sein. Wenn auf die Richtigkeit und Sicherheit der Wappen ebensoviel Sorgfalt verwendet worden ist, wie auf die Schönheit von Zeichnung und Farben, so sollte man sich ihr wohl anvertrauen dürfen; leider sind die Quellenangaben nicht von der wünschenswerten Vollständigkeit, oft genug berichtet sie bloss „nach des Herrn von Salis-Soglio Sammlung". Auf dem Korridor im Churer Rathaus befindet sich eine grosse Zahl von „Zunftschilden", nur sind sie schon so oft übermalt und restauriert worden, dass man ihnen kaum mehr glauben darf.

Zum Nachweis der Persönlichkeiten dienten aufs Beste die Zunftlisten auf dem Stadtarchiv, deren Benutzung durch die von Herrn Stadtarchivar Fritz Jecklin angelegten Register mindestens sehr erleichtert worden ist. Das Zunftbuch der Rebleuten gibt für jeden Zunftgenossen das Jahr seiner Aufnahme, manchmal auch — von anderer Hand — das Todesjahr. Wenn einzelne, die auf den Scheiben auftreten, im Zunftbuch nicht zu finden sind, so kommt es davon, dass es erst vom Jahr 1686 an läuft. Die Überschrift lautet: „Verzeichnis der Zunftbruederen einer loblichen Zunfft von Rebleuten, Ernevert A° 1686", und dem entsprechend beginnt es mit den 1686 lebenden Zunftgliedern, verzeichnet auch ihr oft ziemlich weit zurückliegendes Eintrittsjahr; die Scheiben aber sind datiert 1678 oder 1684 und können leicht Persönlich-

keiten noch erwähnen, die zwischen diesen Jahren und der Aufnahme der neuen Liste gestorben sind.

Die wohlgemeinten Sprüche scheinen vom Zeitgeschmack verlangt worden zu sein; man begegnet ähnlichen, lateinischen, auch über den Wappen am Gesimse des wunderhübschen Ofens der Pfistern auf der Churer Stadtkanzlei. Im vorliegenden Fall tut man gut, dem gedanklichen Inhalt mehr Aufmerksamkeit zu widmen als der prosodischen Form und dem Klang des Wortes mehr als der Schreibart.

* * *

Bei der Beschreibung der einzelnen Felder geht die Zählung vom obern Rand des Ganzen aus in der Richtung des geschriebenen Wortes.

I 1. „Was mir Gott beschert bleibt unerwert.
Hanß P . . . . . M[ä]ndle[i] . . .“
Zunft-Buch: Hans Peter Mendli.
Eingetr. 1676.
Gest. 1697.

Schild: In r. eine vielblätterige Rose mit g. Knopf und bl. Stiel und Blatt, darüber ein g. Stern.
Decke: r.-s.
Kleinod: Ein wachsender s. und r. gespaltener Mann, am Kragen und Ärmelvorstössen die Farben verwechselt, in der r. Hand die Rose, in der l. die Sterne des Schildes haltend.
Amstein: „Hans Peter Mändlein nach einer Glasscheibe 1678“ (nach der unserigen?) gleich, nur wächst der Mann aus einer Helmkrone und trägt keinen Gürtel.

I 2. „Omnia cum deo
et nil sine eo
Simeon Hemmi
Amman im Jenatz“ [1].
Z.-B.: Simion Hemmi, 1666.

Sch.: In s. ein liegender g. Mond mit Gesicht, einen g. Stern umfassend.
Helm: s. und g.
D.: s. und g.
Kl.: Aus einer grossen g. Helmkrone hervorbrechend drei geschwänzte Sterne.
Amst.: Hemmi, Stern und Mond wie oben auf bl. und über einem gr. Dreiberg, D. g.-bl., Kl. auf gr.-g. Wulst Mond und Stern des Schildes, „nach Max v. Salis-Soglio Sammlg“.

I 3. „Ein Guoter nammen ist daß beste Erbguot.
Jörg Fischer“.
Im Z.-B. nicht erwähnt.

Sch.: Auf r. (kaum mehr erkennbar) über gr. Dreiberg ein bl. Fisch und g. Stern.
D.: Jetzt s.-g., ursprünglich jedenfalls r.-g.
Kl.: Die Figuren des Schildes.

dazu auch

II 3. „Gleich wie die Fysch im wilden Mehr
Erhalt mich Gott zu seiner Ehr.
Johaneß Fischer
deß Raths“.
Z.-B.: 1630, gest. 1688.

Sch. und D. wie oben.
Kl.: Fisch und Stern des Schildes auf einer Helmkrone.
Amst: 1. „Fischer von Chur, nach einem Sigel blasoniert“. Sch. und D. wie oben. Kl. der Fisch des Schildes auf einem Wulste.
2. „Joh. Fischer des Rats in Chur“, Fisch naturf. auf dem einfachen Schild von I 3 und II 3.

[1] Jenatz, Kt. Graubünden, Bezirk Oberlandquart.

I 4. Dieses Feld hebt sich vom übrigen ab durch sein lebhaftes, reines Blau und leuchtendes Dunkelgelb, am Dreiberg und den Zweigen ist grüne Schmelzfarbe verwendet. Es macht den Eindruck einer geschickten Ergänzung, die vielleicht nur wenig jünger ist als das Ganze. Die nur hier und bei I 5 (das sonst alle Eigenschaften des ursprünglichen Feldes besitzt) auftretende Beugung des Schriftbandes hat wohl ihren Grund in der Länge des Spruches.

„Guett vnd Grecht ist allein der vns seelig macht vnd mich vnder den Flüglen seiner Gnaden bewacht.

Georg Storer".

Z.-B.: 1662.

Sch.: g. und bl. wagrecht geteilt, im bl. ein g. Baumstumpf mit 2 gr. Zweiglein, darauf stehend und vor dem g. ein schw. Staar (Storer!) mit g. Schnabel nach l. auffliegend.

D.: g.-bl.

Kl.: ein Flug wagr. geteilt, bl. und g. verwechselt, dazwischen ein wachsender bl. und g. gespaltener Mann mit der linken Hand einen Zahnstocher handhabend (Storer!).

Amst.: 1. „Georg Storer 1678". Teilung wie oben, Baumstumpf Naturf. Kl. ohne Flug, aus einer Helmkrone wachsend, g. und bl. Mann mit der rechten Hand „storend".

2. „nach M. v. S.-S." ein quadrierter Schild, 1 und 4 bl. Staar g. gekrönt auf g., 2 und 3 g. gekrönter Löwe, einen Pfeil haltend, auf bl. Mittelschild g. Baumstumpf auf bl. Kl. aus g. Krone wachsend eine bl. Jungfrau im gl. Flug, wie auf I 4.

I 5. „O Gott der Du regierst in Ewigkeit Erhalt die perlen Kron deiner Gnaden Freyheit.

Thoma Brun".

Z.-B.: 1677.

Sch.: g. Stern auf r. (nur noch ein Schimmer).

H.: s. und g.

D.: g.-s. (rot).

Helmkrone eine richtige „Perlen Krone", darauf ein g. Stern, dessen Strahlen in Kugeln sich endigen.

Amst.: r. und g. gleich wie oben, nach M. v. S.-S. Sammlung.

Dieses gleiche Wappen ohne die Helmkrone führt das Geschlecht Brun in Zürich. (S. Dürsteler I, Fol. 317 u. ff.).

I 6. „Waß mein Gott will dass gescheh alle Zeit sein will der ist der beste zue helffen dā er Ist bereit die an in glauben feste.

Peter Paal".

Z.-B.: 1673.

Sch.: schw. mit g. Rand, s. Marke.

D.: schw.-s.

Kl.: wachsender s. und schw. gespaltener Mann in jeder Hand einen Teil der g. Marke haltend.

Dazu

II 11. „Ohn sonder mühe und Tapferkeit Würdt keinem gros es lob bereit.

Hanß Pall diser Zeit Statt Bauw meister

Z.-B.: Hans Paal, 1653, gest. 1690.

Der Mann des Kl. hält in der r. Hand eine blaue Traube, die Marke ist verschieden, sonst gleich wie I 6.

Amst.: 1 Paal nach M. v. S.-S. ohne Rand, das Kl. auf schw.-w. Wulst, sonst wie I 6.

2. „Hans Pall Stadtbaumeister von Chur". Helmkrone, sonst gleich wie II 11.

I 7. „Waß mir mein Gott füegt
Bin i[c]h vernügt.
Steffan Ruffler“.
Z.-B.: 1651, gest. 1689.

Sch.: bl., s. Marke.
D.: g.-bl.
Kl.: ein bl. wachsender Mann, in der r. Hand die g. Marke, links ein s.-g. Messer haltend.
Amst.: „nach M. v. S.-S., Ruffler“. Kl. auf bl.-w. Wulst, sonst wie oben.

I 8. „Allein auff dich all Hofnung ich
gar nest vnd stifft duon setze
Herr Jesus Christ min trost du bist
In do des not vnd schmertzen.
Lorentz Meyer“.
Im Z.-B. nicht erwähnt.

Sch.: r. (nur noch Spuren), Vase bl. mit g. Henkeln, Blätter und Stiele gr., Blumen g.
Helm: s.-g.
D.: s.-r. (?).
Kl.: ein wachsender, (jetzt) g. Mann, l. die Blumenvase des Schildes, rechts eine g. Marke haltend.

Dazu

I 14. „[Fü]er all dein thun und redlichkeit
gedenkh am end den letsten bscheid.
Jacob Meyer“.
Im Z.-B. nicht erwähnt.

Wappen wie oben I 8.
Amst.: 1. „Mayer“, neben zwei andern Wappen auch ein mit dem obigen übereinstimmendes, die Farben des Kl. r. und w. (auf der Scheibe kaum erkennbar).
2. „Jacob Meyer 1678, auf einer Zunft“, Helmkrone, sonst wie oben.

I 9. „Christus ist dass Recht Fundtament
wer auff in bauwt würt nit geschendt
er mach auf alle from vnd Heill-
. . . reich vnd Leben unß mit deill.
Benedict Schwarz
Zunfft meister“.
Z.-B.: 1652, gest. 1688.

Sch.: bl. mit s. Marke.
D.: g.-bl.
Kl.: auf gr. Dreiberg eine gr. Tanne mit g. Stamm.
Amst.: (neben andern) 1. „Schwarz, nach M. v. S.-S.“. Einf. Schild wie oben.
2. „Benedict Schw. Zunftmeister in Chur“. Im Kl. Stamm Naturf., sonst wie oben.

I 10. „Kein besseren trost im Hertzen mag sein
Dan offt Betrachten Christi Pein.
Hans Winckhler“.
Z.-B. Johann W. 1676, gest. 1732.

Sch.: Gesp. v. bl. und s., im s. 3 schw Sparren.
D.: rechts s.-bl., l. s.-schw.
Kl.: auf s.-bl. und s.-schw. Wulst zwei Hörner, jedes wie die Schildhälfte über dieses steht.

Dazu

II 10. „Ver Thraw Gott allein
Das würt dir das aller beste seyn.
Johan Lutzy
Winckhler Vnder
Zunfft- Meister“.
Kommt im Z.-B. nicht vor.

Linke Schildhälfte 5 mal schw. und s. gesparrt, sonst wie I 10.

und

II 17. (links unten am Mittelstück)
„Steffa Winckhler schaffner“.
Kommt im Z.-B. nicht vor.

Die Hörner vertauscht, sonst wie I 10.
Amst.: Neben andern Wappen auch ein gleiches wie I 10 „Steffa Winckhler, Schaffner in Chur; Original. Glasgemälde ehemals auf der Rebleutezunft“ (wahrscheinlich das unsrige).

I 11. „Ein bleter[1] setzer bin ich guot, die wein reben pflantz ich derzu. Gott wol mir (st. mir) geben nach diesem das Ewig leben.

Sch.: in bl. ein s. linker Schrägfluss mit einem Ast von der Mitte gegen das linke Unterreck hin.
D.: bl.-s.

[1] ? Blättersetzer ?

Jörg Scheibach".

Z.-B. J. Scheidbach 1650, gest. 1693.

Kl.: ein wachsender bl. Mann mit g. Gürtel und Ärmelüberschlägen, in der r. Hand ein g. Werkzeug (Schabeisen ?) in der l. ein s.-g. Messer.

Dazu

I 12. „In der Juget guotss Gewüssen ist des Alters guoter Bissen.

Jörg scheidt-
bach"

Z.-B.: J. Scheidbach jünger, 1676.

Kl.: in der rechten Hand das s.-g. Messer, links eine bl. Traube, sonst wie I 11.

Amst.: 1. „Jörg Scheidbach 1678" mit Helmkrone sonst wie I 11.

2. Scheidb. nach M. v. S.-S. auf bl.-w. Wulst ein wachsender bl.-w. Mann, in der l. Hand ein Rebmesser.

I 13. „Auff meinen l[ie]ben Gott trauw ich in angst vnd nott, an meine Letsten end b[e]fil ich mein seel in G[o]ttes Hendt.

Christian gadient".

Z.-B.: Christian Gadient 1653, gest. 1707.

Sch.: in g. eine gr. entwurzelte Tanne mit nat. Stamm.

D.: g.-bl.-s.

Kl.: die Tanne des Schildes.

Amst.: gr. auf s., das Kl. auf gr.-w. Wulst.

I 14. Siehe bei I 8.

II 1. „Mein Horn [für Harm] ich Gott ergeb Dem traw Ich fest so lang ich leb.

Johann vlrich Bavier Haupt[ma]n vnd der zeit Oberer Zunfftmeister".

Z.-B.: 1650, gest. 1693.

Sch.: In r. ein s. wachsendes Einhorn l. gewandt.

D.: r.-s.

Kl.: Das Einhorn des Schildes aus einer g. Helmkrone wachsend.

Amst.: g. Einhorn auf bl. mit Hammer über der r. Schulter.

Auf einigen Glasgemälden des rät. Museums — Nr. 36, Nr. 40 — in den Farben wie II 1 und ohne Hammer.

II 2. „O Richter Richt Recht, dan Gott ist Richter vnd du nur Knecht.

Matheus Ludwig.
[P]refeckhten Richter".

Im Z.-B. nicht erwähnt, siehe aber Amstein.

Sch.: auf bl. ein g. Ring umschlossen von 4 rechtwinklig sich schneidenden g. Stäben, deren Enden sich über die Schnittpunkte hinaus verlängern und je auf einer Seite gewisse Ansätze tragen.

D.: bl.-g.

Kl.: auf bl.-g. Wulst ein wachsender bl.-g. gespaltener Mann, in der r. Hand ein g. Traube haltend.

Amst.: „Ludwig Matthaeus Oberzunftmeister in Chur", Wappen wie oben II 2. „Das Original in einem Gewölbe der Rebleutenzunft, 1663".

Anderorts — Amst. „nach M. v. S.-S." und rät. Museum Nr. 40 — finden sich die Ansätze der vorstehenden Stabenden stets auf der innern Seite von zwei sich schneidenden Stäben und derart verlängert, dass sie zusammenstossen, so entsteht ein Quadrat, an dessen Ecken je ein rechtwinklig gleichschenkliges Dreieck liegt, und eine Figur, die auf einen Zug gezeichnet werden kann.

II 3. Siehe bei I 3.

II 4. „Sortes meae in manibus Dominij.
Stephan Reydt Hauptman
In Ir königl. Mäst. Zun
Hispania Diensten alter Statt-
schreiber der Zeit des Raths vnd
erwölter podestat nach Tiran“ [1].

Z.-B.: 1661.

Sch.: Quadriert 1 & 4 in bl. ein s. Reiter in voller Rüstung auf r. Terrasse.
2 auf s. 4 r. Querbalken.
3 auf r. 4 g. Querbalken.
Helm: s.-g.
D.: rechts g.-bl., links s.-r.
Kl.: schw. Bock aus g. Krone wachsend.
Amst.: „v. Reydt“, die Terrasse gezeichnet, aber irrtümlich blau übermalt, Bock nat. keine Helmkrone, sonst wie oben II 4.

II 5. „Die Erden wol zu messen ist
[D]u Gott allein vnermeslich bist.
Johann Peter Blässy oberer Zunfftmeister dieser Zeitpfleger zue masantz“ [2].

Z.-B.: J. P. Bläsy 1643, gest. 1693.

Sch.: bl. mit s. Pferd auf gr. Dreiberg.
D.: s.-bl.
Kl.: aus einer g. Krone wachsend das Pferd des Schildes.
Amst.: „Joh. P. Bläsy des Prefektengerichts, 1663 in einem Gewölbe der Rebleutenzunft in Chur; auch ganz so auf einer Glasscheibe dieser Zunft, Joh. Peter Blässy etc... 1684“ ... Gleich wie oben II 5.

II 6. „Der Herr würd mein ewiges Licht sein. Es. 60, 19.
(Sinnlose Ergänzung) .....s Haim ..unfftmeister dieser .... tatt Gericht“.

Wahrscheinlich Andreas H., im Z.-B. nicht erwähnt, siehe aber Amstein.

Sch.: bl. auf gr. Dreiberg ein liegender g. Mond, der einen g. Stern umschliesst.
D.: bl.-g.
Kl.: die Figuren des Schildes.
Amst.: Neben andern ein Wappen wie oben II 6, „Original auf der Rebleutenzunft in Chur von Andreas Heim Alt-Oberzunftmeister 1663.

II 7. [Wir bawen hä]user steht und fest
Vnd sindt all hier nur frönde gest
Wo wir Ewig solt — sein
Da denckhen wir gar wenig hin.
Zacharias Dannur Alt oberer Zunfftmeister vnd diser Zei[t deß] preffecten Grichts.

Im Z.-B. nicht erwähnt, s. aber Amstein.

Sch.: auf r. (kaum mehr sichtbar) eine s. Mauer mit 5 Zinnen.
D.: r.-s.
Kl.: auf r.-s. Wulst zwei r. wagrecht geteilt r. und s. verwechselt, zwischen ihnen ein g. Stern.
Amst.: „Zach. Damun, Oberzunftmeister. 1663. Original auf der Rebleutenzunft“. Gleich wie oben II 7, ohne den Stern im Kleinod.

II 8. „......r hoche Berge streicht
.....[V]n mein hoffnvng [re]icht.
Hanß Lutzy Gamßer des preuecten Gerichts“.

Z.-B.: Hans Lutzi Gambser 1639, gest. 1696.

Sch.: auf g. eine nat. nach links steigende Gemse mit schw. Hörnern.
D.: g.-schw.
Kl.: auf einem schw.-g. Wulste die Gemse des Schildes.
Amst.: Die Gemse nach rechts gewendet auf einem gr. Dreiberg, im Kl. aus einer Krone wachsend, sonst wie oben II 8.

II 9. Wie bei II 6 und II 8 ein Teil der Inschriften schlecht ergänzt worden ist, so hier der ganze untere Schriftstreifen, jedenfalls in Paris durch jemanden, der das was vorher da gewesen, nicht hatte sehen oder lesen

Sch.: Purpur mit kleinem s. Kreuz, das nach dem untern, ergänzten Teil über einem s. fünfstrahligen Stern stünde.
D.: Purpur und s.
Kl.: auf s.-purp. Wulst ein g. aufgesteller Pfeil.

[1] Tirano, im Veltlin bei der Einmündung des Puschlav.
[2] Masans, nördl. Vorstadt von Chur.

und verstehen können und dann auf die neu eingesetzten Stücke etwas hin malte, das für das Auge dem noch Vorhandenen irgendwie ähnlich sah.

„Thu du mit allem Fleis daß deine
Das Ander laß Gott befohlen sein"
. . . .

Bei Amstein findet sich kein Wappen in dem sich das obige erkennen liesse.

II 10. Siehe bei I 10.

II 11. Siehe bei I 6.

II 12. „Imminet Mortal ibus Serpens.
Daniel Abyß . . . .
Wacht meister".

Im Z.-B. nicht erwähnt (erst ein D. A. 1705—1743).

Sch.: auf bl. ein s. Wage-Balken mit Gewichten, darüber gelegt eine g. nach l. gewandte Schlange, die ein nat. Kind verschlingt.
D.: g.-bl.
Kl.: in g. Helmkrone die Schlange des Schildes.
Amst.: Wage und Schlange g., sonst gleich wie oben II 12.

II 13. „Wer wider Ehrbarkeit vff wollust sich Ergibet
Dem geht die wol lust hin die Vnehr aber bleibet.
Hanß Badtista
Blanckh fenderich"

Z.-B.: 1658, gest. 1697.

Sch.: in s. ein links gewandter g. Mond, vor dessen Öffnung ein g. Stern.
D.: g.-s.
Kl.: auf g. Helmkrone ein nach l. auffliegender s. Schwan mit g. Krone und Schnabel und Beinen.
Amst.: „Blanckh Hans. 1684 Chur", (nach unserer Scheibe?), Schwan nach r. gewandt sonst wie oben II 13.

II 14. Waß mein Gott will daß geschä ale Z[eit]
Sein Will der ist best[hr . . . .]
Zue helffen den ehr ist be[reit]
Die an ihn glauben veste.
Johan frytz Vnder der Zeit leuto-gewester fenderich
Batista Zunfftm[eister] nambt und in Köl. M. spania D[iensten]

Z.-B.: 1658.

Sch.: von schw. und g. wagr. geteilt, im schw. zwei g. übers Kreuz gelegte Pfeile, begleitet von 4 g. Quadern im g. 3 schw. Pfähle.
D.: schw.-g.
Kl.: aus einer g. Krone wachsend ein schw. Bär mit g. Halsbinde und Masche einen g. Pfeil haltend.
Amst.: „Nach d. Grabstein von Baptista Fritz, † 1663". Im schw. nur 2 Quadern statt 4, untere Hälfte von g. und schw. 5 mal gepfählt. Kl.: Windhund statt Bär, sonst wie oben II 14.

Wie man sieht, sind von den 28 lesbaren Namen 19 im Zunftbuche von 1686 nachweisbar, von den dort fehlenden werden II 2, II 6, II 6 durch die Notiz bei Amstein gestützt, dass ihre Wappen und Namen mit dem Datum 1663 im „Gewölbe der Rebleutenzunft" sich befunden haben; da ihre Träger zu jener Zeit schon in Amt und Würden standen — II 2 Oberzunftmeister, II 6 Alt-Oberzunftmeister, II 7 Oberzunftmeister — ist um so eher möglich, dass sie 1686 nicht mehr gelebt haben. So bleiben noch 6, die wahrscheinlich nach 1663 in die Zunft eingetreten und zwischen 1678/1684 und 1686 gestorben oder sonst ausgetreten sind. Wo Amstein die Wappen nach den „Glasgemälden der

Reblentenzunft" zitiert, hängt der Wert seines Zeugnisses davon ab, ob man darin die eben besprochenen vermuten darf; wollte man dies annehmen, so hätten sie schon zu Ende des 18. Jahrhunderts nicht mehr an ihrem eigentlichen Platz gestanden (s. Bemerkung zu Stephan Winkler II 17); ins Musée de Cluny sind sie erst in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts gelangt, P. Gall Morell erwähnt ihrer in seinem Verzeichnis (1859) noch nicht.

Benützte Bücher:

Musée des Thermes et de l'Hôtel de Cluny, Catalogue et description des objets d'art, exposés au Musée, par E. Du Sommerard, Paris (1883).

Olivier Merson, Les vitraux; Paris, Alcide Picard et Kaan éd. (1895), (dieses Buch gehört zu denen, die immer noch vom Schützenhaus in Zürich als einem gegenwärtigen Standort von Schweizer Scheiben reden).

Katalog der Altertums-Sammlung im Rätischen Museum zu Chur, von Fritz Jecklin, Chur 1891.

Amsteinsche Wappensammlung, Mskr. Rät. Museum, Chur.

Zunftbuch der Reblentenzunft, Mskr. Stadtarchiv, Chur.

Dürsteler, Zürcher Geschlechterbuch (Stemmatologia Tigurina), Bd. I, Zürich, Stadtbibliothek Mskr. E. 16.

P. G.(all) M.(orell), Aus der Schweiz stammende Glasgemälde im Hôtel Cluny zu Paris. Im „Anzeiger für schweiz. Geschichte und Altertumskunde", 1859/60, S. 32, 47, 66.

Kleinere Nachrichten.

Identification d'une armoirie de la Wappenrolle de Zurich.

Note sur l'armoirie No 468 de la Wappenrolle (Pl. XX).

Aucune mention n'est faite de ces armoiries dans les textes de Messieurs H. Runge et A. Weiss qui accompagnent la belle publication de la Société des Antiquaires de Zurich (Edition 1860).

L'écu portant d'argent au cerf passant (ou ravissant?) de gueules n'a en soi rien de particulier; mais il est probable que c'est l'étrange cimier de ces armoiries qui jusqu'ici (à ma connaissance du moins) a empêché de les attribuer à une famille florissante au commencement du XIVme siècle.

Or, il y a déjà quelques années en recherchant les armoiries des familles nobles qui avaient acquis le droit de bourgeoisie dans la cité impériale de Mulhouse, et mentionnées au nombre de 34 dans la chronique de Matthieu Mieg (1817), j'ai trouvé pour la famille *des Hirzbach*, trois armoiries différentes:

1° D'argent au cerf ravissant de gueules. — Cimier: Un buste de pucelle vêtu de gueules, orné d'une rame de cerf de gueules, et issante du flanc senestre.

2° De sable au cerf ravissant d'or. — Cimier: le cerf issant.

3° D'or au cerf ravissant de sable. — Cimier: le cerf issant. (Kindler von Knobloch).

Il en ressort que l'armoirie No 468 est bien attribuable à l'ancienne famille noble des Hirtzbach éteinte, sauf erreur, au commencement du XVme siècle.

Les variantes 2 et 3 sont assurément des modifications ou brisures postérieures au XIVme siècle, ainsi qu'il en advint dans presque toutes les familles nobles dont l'origine remonte aux premières époques de la formation de l'héraldique.

Jules Beyeler, Lausanne.



Aus Versehen ist in dem im letzten Hefte erschienenen Aufsatze von H. G. Ströhl über „Redende Familienzeichen der Japaner“ Figur 58 unrichtig gestellt worden. Das genannte Zeichen gehört aufrecht gestellt. Ferner soll es auf Seite 79 Zeile 15 heissen: Mikawa (statt Mikowa), sowie Seite 80 Zeile 8 von unten: Iwamurata (statt Iwamurato).

Frage:

Welcher Wappenkenner (insbesondere wohl der Schweiz) gibt Auskunft über folgendes Wappen:

Silbernes Hufeisen von Maltheserkreuz gekrönt, in rotem Felde?

Es wurde z. B. geschnitten vom Basler Siegelschneider Samson und befindet sich (von einigen Ordenszeichen umrahmt) in dessen Siegelsammlung im Basler Staatsarchiv.

Es ist aber auch im „Grossen Siebmacher“ (wohl irrtümlich) als das Wappen der Familie Obrist von Zürich-Zollikon bezeichnet, die aber seit mindestens 300 Jahren ein ganz anderes Wappen führt.

Freundliche Auskunft erbeten an

Dr. Aloys Obrist, Weimar.

Wer ist heute im Besitz des handschriftlichen

Schweizer Wappenbuches

aus dem 15. (?) Jahrhundert, das sich vor etwa 15—20 Jahren im Besitz des Herrn von Schwärzenbach in Bregenz befand?

Dr. Aloys Obrist, Weimar.

Anfrage.

Die Stadt Arbon am Bodensee (Thurgau) führt gegenwärtig ein ganz verdorbenes, jedem heraldischen Gesetze Hohn sprechendes Wappen, eine unverständliche Komposition der Neuzeit.

Um nun einer weiteren Verbreitung und Reproduktion dieses kunstwidrigen Gebildes vorzubeugen, hat sich der Fragesteller, dem die Entstehung des zweifelhaften Wappens wohl bekannt ist, zur Aufgabe gemacht, einem heraldisch-richtigen Bilde Eingang zu verschaffen und sich zu diesem Zwecke in letzter Zeit mit diesbezüglichen Nachforschungen beschäftigt, die aber nur

zu spärlichen Resultaten führten: In Zeichnung und Farbe mehr oder weniger unvollkommen und nicht übereinstimmend ist das Wappenbild zu finden auf den alten Stadtsiegeln, in Tschudys und Stumpfs Wappenbuch.

Existiert vielleicht in einer weiteren öffentlichen oder Privatsammlung ein noch unbekanntes Wappenbild dieser Stadt? (W.-Fig.: Vogel auf einem Baume sitzend). *E. B. Zürich.*

Bücherchronik.

Ströhl, Hugo Gerard, **Japanisches Wappenbuch** (Nihon-Monchs). IX und 250 Seiten. XIII Tafeln und 692 Textillustrationen. Wien 1906.

Der rühmlich bekannte Heraldiker H. G. Ströhl hat in seinem Japanischen Wappenbuch allen Freunden der Heraldik eine erwünschte literarische Gabe gespendet, denn das bis jetzt Europäern fast unzugängliche japanische Wappenwesen verdient aus mehr als einem Grunde eingehendere Beachtung, als es bis jetzt gefunden. Ganz abgesehen von dem gesteigerten Interesse, welches dem Land der aufgehenden Sonne seit dessen jüngsten grossen kriegerischen Erfolgen nun entgegengebracht wird, rechtfertigt sich das Studium der japanischen Heraldik namentlich aus zwei Gründen: einmal besitzen ausser den Europäern des Mittelalters und der Neuzeit nur die Japaner u. W. von allen Völkern ein hochentwickeltes Wappenwesen, das, wie bei uns, auf dem Boden einer feudalen Gesellschaftsorganisation sich entwickelt hat; sodann ist die japanische Heraldik so eigenartig und so eng mit dem japanischen Stil verbunden, dass es nicht unwahrscheinlich ist, dass von dem japanischen Wappen eine Neubelebung der modernen europäischen Heraldik ausgehen könnte, lehnen sich doch die reiferen modernsten Stilformen fast alle bewusst oder unbewusst an japanische Kunst an. Das japanische Wappen ist stets eine reine, als Abzeichen und Dekorationsmotiv verwendete Figur gewesen und durch diese Beschränkung viel anpassungsfähiger an neue Stile als unser Wappen, das streng genommen doch nur in ein mittelalterliches Milieu passt. Das japanische Wappen, das keinerlei erkennbare Beziehung zur Rüstung hat, besteht fast immer in einer stilisierten oder geometrischen Figur, die meist in einen Kreis oder ein Polygon hineinpasst. Die Figuren sind vorwiegend stilisierte Pflanzenteile, Vögel, Arabesken, Idiogramme, seltener rein geometrische Figuren oder Gebrauchsgegenstände. Da den Wappen im allgemeinen Tinkturen fehlen, ist es begreiflich, dass die japanische Heraldik etwas monoton ist, aber sie ist dafür auch von dem Verschrobenen, Grotesken, Aufdringlichen und Geschmacklosen verschont geblieben, das vielerorts in die europäische Heraldik eingedrungen ist. Für die Schmückung von Schilden und für Steinskulptur wirkt entschieden das europäische Wappen reicher und schöner, aber in der Verwertung im Kunstgewerbe, speziell auf Gegenständen des täglichen Lebens ist ihm das japanische weit überlegen, schon weil diesem in seiner Schlichtheit das Aufdringlich-protzenhafte eines unmotiviert angebrachten euro-

[illegible]

Calendrier héraldique vaudois de 1907. Publié par Fréd.-Th. Dubois avec concours de plusieurs héraldistes vaudois. Lausanne. F. Payot. (Preis Fr. 1.50)

Aus der Zahl der den vorliegenden Jahrgang des hübsch ausgestatteten Kalenders schmückenden Abbildungen heben wir die Wappen des Landvogtes Thomas de Conflens (1281—1296), der Orte Pully, Leysin, Cudrefin und der Gemeinde Ormonts-Dessus als besonders gelungen hervor. Die Herausgeber erwerben sich durch diese Publikation, die mit der Zeit die Wappen sämtlicher savoyischer Obervögte, der Bischöfe von Lausanne, der einheimischen Herrengeschlechter, sowie aller Städte, Dörfer und Gemeinden des Kantons bringen soll, ein grosses Verdienst um die Geschichte unseres Landes, nicht am wenigsten auch durch die jedem Bilde beigegebenen, in ein paar Sätzen gut orientierenden historischen Notizen. Es wäre zu wünschen, dass auch in anderen Kantonen ähnliche Publikationen entstehen würden. *L. A. B.*

Gesellschaftschronik.

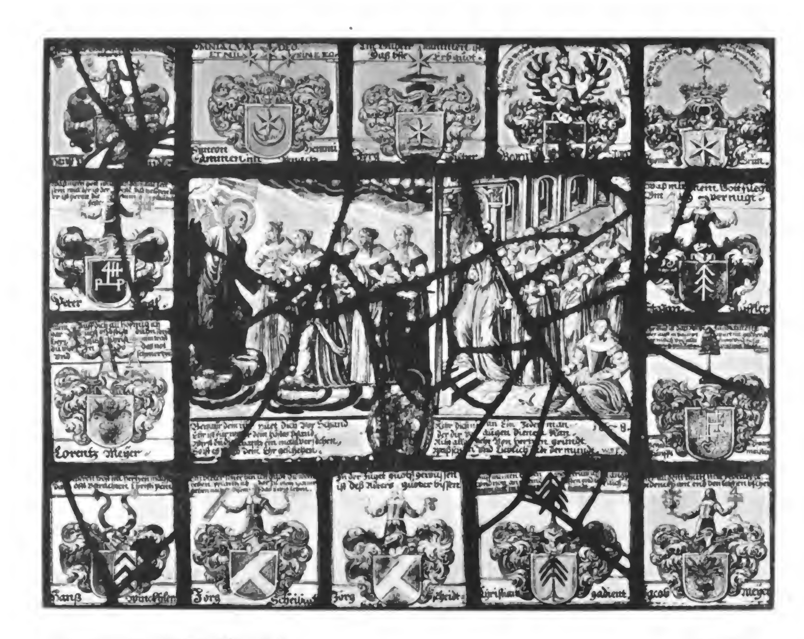
CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

† **Karl Emich Graf zu Leiningen-Westerburg.** Am 28. September 1906 starb in München, kaum fünfzig Jahre alt, der bekannte Ex-libris-Sammler Karl Emich Graf zu Leiningen-Westerburg, ein Heraldiker und historischer Forscher, der sich durch seine Publikationen auf dem Gebiete der Ex-libris-Kunst und durch sein eifriges Streben und Werben um die Verbreitung der Sitte eigener Bücherzeichen allgemeines Ansehen erworben hat. Er stand an der Spitze der Bewegung, an der sich weite Kreise von Künstlern, Gelehrten und Liebhabern beteiligten und hat manchem Künstler eine dankbare und erfolgreiche Tätigkeit erschlossen. Graf zu Leiningen-Westerburg besass selbst eine schöne Auswahl eigener Bücherzeichen und hat im Laufe der Jahre eine der grössten und wertvollsten Sammlungen von Bibliothekzeichen zusammengebracht, die mehrere hunderttausend Blätter enthält. Ihm lag besonders daran, die moderne Kunst für die Heraldik zu gewinnen und darin liegt sein ganz besonderes Verdienst. Für die heraldischen Forschungen in der Schweiz hatte Graf zu Leiningen stets ein reges Interesse bekundet und zur Bekanntmachung derselben im Ausland beigetragen. Er wurde in Anerkennung seiner anregenden Tätigkeit im Jahre 1898 zum Ehrenmitglied unserer Gesellschaft ernannt, die nun durch seinen Hinschied ein vortreffliches Mitglied verliert und einen hervorragenden Heraldiker zu betrauern hat. *P. G.*

Als neue Mitglieder sind unserer Gesellschaft beigetreten:

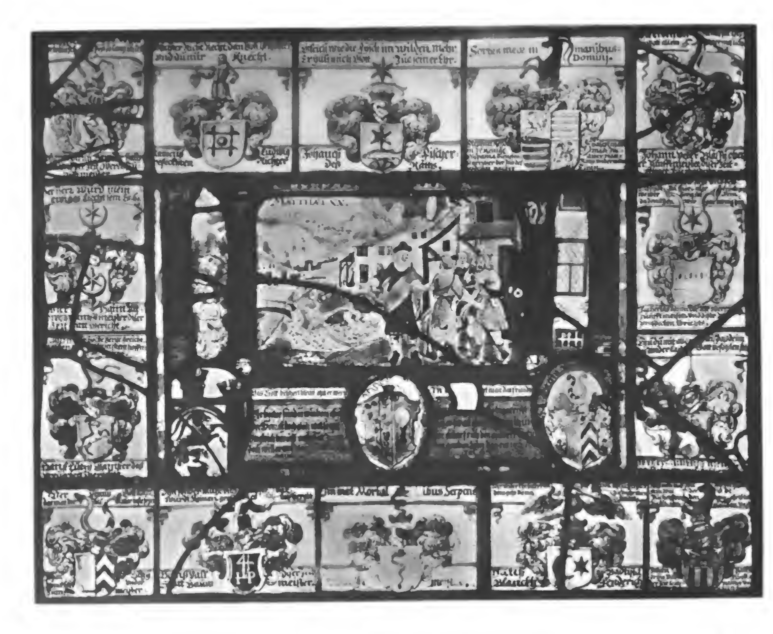
Herr Wolfgang Bossard, New-York.
„ Walther von Bonstetten, Cannes.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Tafel VIII.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.



Schweiz. Archiv f. Heraldik 1906, Heft 4.

Tafel IX.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.



ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES

Schweizerisches Archiv
für Heraldik

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

1907

→ Mit VIII Tafeln und 21 Textbildern ←



ZÜRICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1907



Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1907 Jahrgang / Année XXI Heft 1.

Die Zürcher Periode der Junker Bodmer von Baden.

(Die Anfänge einer Gerichts-, Stadt- und Landschreiberdynastie, 1457 bis ca. 1553).

Von Dr. Friedr. Hegi in Zürich.

Eine der interessantesten Schweizerfamilien der nachreformatorischen Zeit ist die Junkerfamilie Bodmer von Baden im Aargau, die noch heute daselbst verbürgert ist und in Winterthur lebt[1].

Generationen hindurch haben ihre Glieder das Landschreiber- und Landammannamt der gemeineidgenössischen Grafschaft Baden, die Stadtschreiber- und Schultheissenwürde der gleichnamigen Stadt mit derselben Vortrefflichkeit bekleidet und sich in Kriegsdiensten ausgezeichnet. Eine geborne Diplomatenfamilie, das ist ihre kurze Charakteristik!

Das lebenslustige internationale Baden war der Ort, wo die finanziell und teilweise auch politisch wichtigen Tagsatzungen gehalten worden sind, wo vor allem die Jahrrechnungen der gemeineidgenössischen Landvogteien genehmigt wurden. Die Badener Kanzleistube bildete nur zu oft das Geheimfach schweizerischer Politik; ihr Vorsteher, der Land- und Stadtschreiber von Baden, war durch die Beständigkeit seines Amtes der Vertrautesten Einer im eidgenössischen politischen Leben.

In der grossen Badener Disputation des Jahres 1526 tritt diese Tatsache deutlich hervor. Caspar Bodmer, Stadtschreiber von Baden, war Protokollführer. Bestimmt äusserte sich daselbst auch eine Eigenschaft der Familie, ihre Anhänglichkeit an den alten Glauben, dem sie bis heute treu geblieben ist. Die oben genannten einflussreichen Würden und der enge Anschluss an die sich erhebende gegenreformatorische Bewegung haben das Geschlecht binnen kurzem zu einer sozialen Höhe emporgebracht, die derjenigen der ältesten Patrizier- und Häuptergeschlechter der souveränen Orte gleichkam. Vom 16. Jahrhundert

[1] Herrn Joseph Bodmer, Beamter der S. B. B. in Winterthur, verdanke ich die Anregung zu dieser Arbeit; sie ist aus einem Auftrage des genannten Herrn an das Staatsarchiv Zürich hervorgegangen. Herr Bodmer hat mir sein Material, darunter die Mitteilungen aus Baden, Bern und Solothurn gütigst zur Verfügung gestellt. Einige Angaben verdanke ich den Herren St.-A. Dr. Nabholz, Dr. Glättli, Frick in Adliswil und besonders a. Sekundarlehrer Wepf in Zürich.

an treffen wir die Junker Bodmer von Baden in engen gesellschaftlichen und verwandtschaftlichen Berührungen mit den führenden Geschlechtern der katholischen Orte, vor allem der Stadt Luzern, mit den Am Rhyn, An der Allmend, Cloos, Feer zu Casteln, Göldli von Tieffenau, Mayr von Baldegg, Pfyffer von Altishofen zum Wyher, Segesser von Brunegg, mit Urnergeschlechtern, wie den Beslern von Wattingen, Beroldingen, Püntiner und Schmid, den Reding von Schwyz, Waser von Unterwalden, Tschudi von Glarus, den Grebel von Maur, Locher von Freudenberg u. s. w. — Mit Aegidius Tschudi, dem Vorkämpfer des alten katholischen Glaubens, war beiläufig der Landschreiber Caspar Bodmer durch religiös-politische Gesinnung und verwandtschaftliche Verhältnisse aufs innigste verbunden. Tschudi wurde 1533 und nochmals 1549 zum Landvogt zu Baden gewählt.

Die Genealogie dieser bedeutsamen Familie lag bisher ziemlich in Dunkel gehüllt. In der genealogischen Literatur finden sich, wie z. B. bei Leu, keine eingehenden Angaben. Bucelin allein, der als eifriger Katholik die hervorragendsten katholischen Geschlechter behandelte, hat sich an die Aufstellung eines Stammbaumes gewagt; seine Angaben beruhen im grossen und ganzen, soweit sie die Bodmer zu Baden behandeln, auf Wahrheit. Nicht das gleiche Lob kann dagegen seinen Mutmassungen über die älteren Glieder des Geschlechtes vor dessen Einwanderung in Baden gezollt werden. Vor allem blieb ihm die richtige Herkunft der Familie völlig unbekannt.

Eingehende Untersuchungen zu Baden im dortigen Stadtarchive und in den dortigen Pfarrbüchern wie unsere eigenen Nachforschungen im Staatsarchiv Zürich haben die Vorgeschichte des Junkergeschlechtes bis zur Mitte des 15. Jahrhunderts zurück völlig klargelegt und ganz andere Ergebnisse gezeitigt, als sie Bucelin enthält.

Bevor wir daher früher oder später an dieser Stelle die eigentliche Geschichte der Junker Bodmer zu Baden dem Leser entrollen werden, erlauben wir uns, zuvor ihre bisher ganz unbekannte Vorgeschichte darzulegen.

* * *

Die Junker Bodmer von Baden stammen aus der Stadt Zürich. Den Weg nach ihrer neuen endgültigen Heimat hat ihnen wie einer Reihe anderer Zürcher Geschlechter, denen von Aegeri, Göldli, Grebel, Schwend u. s. w. die Glaubensbewegung in der Limmatstadt gewiesen. Auch die Bodmer sind aus Liebe und Anhänglichkeit an die überlieferte Konfession der Stadt Zürich fremd geworden und haben dadurch ihr familiäres Glück gemacht. Nicht, als ob ihr Gedeihen erst in Baden den Anfang genommen hätte; in Zürich war zur Zeit, als Waldmann der Stadt die Vorortsstellung in der Eidgenossenschaft schuf, der Grund gelegt worden.

Unsere Nachforschungen haben aber nicht allein die Herkunft der Junker Bodmer von Baden aus Zürich, sondern zugleich ihre noch ältere Heimat festgestellt.

Das Geschlecht Bodmer ist schon im 15. Jahrhundert auf der zürcherischen Landschaft ziemlich verbreitet gewesen, in Dürnten, Grüningen, Russikon, Wald



u. s. w. (Zürcher Steuerbücher von 1468)[1]. Von Esslingen bei Egg in der Herrschaft Grüningen und aus Stäfa wanderten im Laufe des 16. Jahrhunderts eine Reihe von Bodmern in Zürich ein, die als Geistliche, Gelehrte und Künstler bekannt wurden. Diesen echt zürcherischen, in der Stadt ausgestorbenen Bodmern, gehörte beiläufig auch der Literarhistoriker J. J. Bodmer an. Als Wappen führten sie drei aufwärts gekehrte Lindenblätter, ähnlich dem Wappen der heutigen Freiherren von Bodman! Diese interessante Tatsache werden wir noch später berühren. — Laur. Bodmer, dessen Nachkommen Goldschmiede wurden, stammte aus dem Sesental bei Novarra; Bürger 1538. — Die jetzigen Handelsleute Bodmer von Zürich stammen von Vernal im Allgäu (Bayern) und wurden 1543 Bürger. Sie führen ein gelbes Steinmetzzeichen auf rotem Feld.

In Zürich selbst kommen schon am Ende des 14. und in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts ein Hans Bodmer und ein verheirateter Schuhmacher Heini Bodmer vor (Rats- u. Richtbücher); der letztere besass das Haus zur Gans (Steuerbücher)[2].

Woher der Stammvater unserer Junker eingewandert ist, sagt klar und deutlich das Bürgerbuch der Stadt Zürich (Band I, f. 39a):

„Caspar Bodmer, genant Vogt, der schriber, von Bodmen, receptus in einem von siner diensten wegen uff samstag vor Sant Urbanstag anno D. 1457".

Da ausdrücklich auf die Dienste des Neubürgers hingewiesen wird, muss derselbe schon längere Zeit in Zürich gewohnt haben, bevor er zum Bürger aufgenommen worden ist. Möglicherweise hat er sich schon im alten Zürichkriege oder in den darauf folgenden Friedensverhandlungen als Schreiber verdient gemacht. — Später wird er noch näher als Gerichtsschreiber bezeichnet, Aktuar des Stadtgerichts.

Als Heimat wird Bodman, ein Dorf bei dem Schlosse Bodman am Bodensee (Überlingersee) angegeben. Bis zum Beginn des 16. Jahrhunderts nannte sich die Familie bald Bodmer gen. Vogt, bald Vogt gen. Bodmer, oder bloss Bodmer oder Vogt. Die Frage ist nun die: Wie sind die beiden Namen, Bodmer und Vogt, zu erklären? Der erstere hat als heutiger Geschlechtsname den andern überlebt; doch auch der Beiname Vogt hat sich bis zum Ende des 15. und Anfang des 16. Jahrhunderts, manchmal sogar selbständig, erhalten. Es läge nahe, anzunehmen, dass die Familie ursprünglich Vogt hiess und, da sie von Bodman herkam, in Zürich Bodmer genannt wurde. Doch hiess unserer Überzeugung nach die Familie schon in Bodman selbst Bodmer und führte den Beinamen Vogt, vielleicht weil einer oder mehrere der Vorfahren die Untervogtstelle daselbst im Namen der Herren von Bodman bekleideten. Wir haben schon darauf hingewiesen, dass Bodmer im 16. Jahrhundert aus dem Allgäu nach

[1] Nach der Bodmen im Fischenthal oder eher nach derjenigen zu Ober-Dürnten genannt.

[2] 1431 XII. 5. Heini B., der Schuhmacher, Burger zu Z., und Marg. Goldegger, s. Gattin, Gemächtsb. 1429/38, B VI 305, f. 88; Steuerb. 1443: hus zer Gans. Ob dieser mit dem 1395 erscheinenden Heintz Bodmer von Überlingen identisch ist, bleibe dahingestellt (Rats- u. Richtbuch 1395 Nativ., B VI 196, f. 15).

Zürich kamen; am Schützenfest zu Zürich 1504 erschien ferner eine zahlreiche Familie Bodmer aus Lindau am Bodensee, sowie ein Herr Hans Bodmer von Weingarten bei Ravensburg. Andrerseits existierten in dem Bodman gegenüber liegenden Überlingen und in Stockach Geschlechter Vogt, von denen das letztere ein den Bodmern etwas ähnliches Wappen führte[1].

Man fühlt sich versucht, die Form Bodmer mit dem Adelsgeschlechte von Bodman in Zusammenhang zu bringen, eventuell an illegitime Abstammung zu denken. Diese Möglichkeit liegt allerdings vor; ja schon zu Beginn des 16. Jahrhunderts hat ein Sohn des obgenannten Zürcher Neubürgers, Alexander Bodmer, Gatte einer Landenberg, prätendiert, von dem Adelsgeschlechte abzustammen, indem er das Wappen derer von Bodman, drei abwärts gekehrte Lindenblätter, annahm und damit offen siegelte! Zuvor und späterhin führten die Junker Bodmer jedoch ein ganz anderes Schildbild, das den Anschein erweckt, als ob es von einer Wappenverleihung herrühre.

Treten wir gleich auf das Wappen und die Siegel der Junker Bodmer von Baden während ihrer Zürcherepoche näher ein. Schon vom Stammvater Caspar Vogt genannt Bodmer liegt ein Siegel vom 30. September 1489 vor, das zwischen den Siegeln zweier seiner Söhne hängt[2].

1489 IX. 30.



Fig. 1
Hans Vogt gen. Bodmer,
Chorherr und Schaffner
zu Embrach.



Fig. 2
Caspar Vogt gen. Bodmer.
Gerichtsschreiber
in Zürich.



Fig. 3
Hartmann Vogt
gen. Bodmer.

Das Schildbild zeigt einen roten schreitenden Löwen in goldenem Felde. Im schwarzen Schildhaupte folgen sich drei silberne Kugeln. Helmkleinot: Roter, wachsender Löwe; Helmdecken: gold + rot. In den späteren Jahrhunderten erscheinen hin und wieder Abweichungen, so 1628 statt eines ganzen nur ein halber Löwe[3]. Das erst später den mit den Bodmern verwandten Beslern von Wattingen (Uri) verliehene Wappen zeigt eine gewisse Ähnlichkeit mit dem Bodmerschen.

Vielleicht, ja höchst wahrscheinlich beruht das Bodmer-Wappen auch auf einer Wappenverleihung, die dann mindestens in die zweite Hälfte des 15. Jahr-

[1] Kindler von Knobloch, Oberbad. Geschlechterbuch I. p. 366.

[2] St.-A. Zürich, Ausgeschiedene Urkunden, Privaturkunden, Orig. Perg.

[3] Wappendarstellung auf einem Lichthäuschen aus Sandstein, enthaltend das Wappen des Schultheissen Heinrich Botmer zu Baden und seiner Gattin Kath. Oschwald [aus Schaffhausen]. Antiquar. Gesellsch. Baden.

hunderts zurück zu datieren wäre. Denkbar wäre, dass Hartmann Bodmer als königlicher Diener König Maximilians I. dieser Gnade für sich und das ganze Geschlecht teilhaftig geworden sei.

Mit einer einzigen Ausnahme, die wir schon kurz berührten, haben die Bodmer zu Baden stets ihr oben beschriebenes Stammwappen geführt. Die Annahme des alten Wappens des Adelsgeschlechtes von Bodman war eine bare Wappenusurpation durch den Gerichtsschreiber Alexander Bodmer. Wir werden bei dessen Lebensbeschreibung noch näher darauf eintreten.

Andrerseits ist auch ein Fall bekannt, dass eine mit den Bodmern von Baden nicht in Zusammenhang stehende Familie Bodmer in Unterwalden, die sich jetzt ausschliesslich Im Boden nennt, das oben zitierte Bodmer-Wappen, Löwe mit den drei Kugeln, zu führen sich anmasste[1].

* * *

1. Caspar I., Bodmer genannt Vogt. — Wie erwähnt, wurde Caspar Bodmer genannt Vogt, der Schreiber, aus Bodman stammend, seiner Dienste wegen am 21. Mai 1457 ins zürcherische Bürgerrecht aufgenommen. Im Steuerbuch wird er von 1467 bis 1470 genannt und speziell Gerichtsschreiber betitelt[2]. Er zahlte zuerst eine Gutsteuer von 10, dann von 15 Schillingen, besass also ein deklariertes Vermögen von 150 ℔. 1467 bis 1469 zahlte auch seine Jungfrau, d. i. Magd, die gewöhnliche Kopfsteuer von 5 Schillingen. Es drängt sich daher die Annahme auf, Bodmer sei in dieser Zeit bereits Witwer gewesen. Im Seelzettelbuch des Leutpriesters zum Grossen Münster wird zum Jahre 1502 eine Einzahlung für Anna Schollenberg, Caspar Bodmers, des Gerichtsschreibers Hausfrau, vermerkt[3]. Möglicherweise hat sich Bodmer zum zweiten Male verheiratet. Schon 1469 ist der älteste Sohn, Rudolf, majorenn, lebt aber noch wie 1470 bei seinem Vater[4]. 1467 ist C. Bodmer noch allein genannt, wohnhaft zur Linden[5]; 1468—70 dagegen wohnen die Beiden in des Propstes oder der Herren von Embrach Haus, das 1467 noch öde gestanden[6]. Von hier schon datieren vielleicht die Beziehungen der Familie Bodmer zum Kloster Embrach, die zum Eintritte eines weiteren Sohnes Caspars, des Hans, in das Chorherrenstift führten.

Von grosser Vorliebe für den Gottesdienst scheint indessen der Gerichtsschreiber nicht erfüllt gewesen zu sein. 1478 hatte ihm Eberhart Ottikon, Bürger

---

[1] Gefl. Mitteilung von Herrn Dr. Robert Durrer, Staatsarchivar in Stans: Hans Im Boden erwarb 1572 das Landrecht von Nidwalden. Das Wappen der Badener Bodmer wurde in Nidwalden jedenfalls durch die Heirat der Elisabetha Bodmer v. B. mit Landammann Joh. Waser, Ritter, bekannt und offenbar im 17. oder 18. Jahrhundert usurpiert. Diese Heirat fand vor dem 27. I. 1592 statt.

[2] St.-A. Zürich, B III 292, f. 144a, 1468; 294, f. 90, 1469; 295, f. 34, 1470; 1462 Caspar Vogt, Schreiber, Beklagter, Rats- u. Richtbuch 1461/2, B VI 222, f. 323; Zeuge, l. c., f. 325.

[3] St.-A. Z., G I 182, f. 34a, neue Pag. 45.

[4] St.-A. Z., Steuerbücher.

[5] St.-A. Z., Steuerb. B III 290, f. 52a. Eintrag gestrichen; richtiger Eintrag f. 55.

[6] St.-A. Z., Steuerbuch von 1467, B III 290, f. 66.

zu Zürich, einen dreiplätzigen Stuhl auf dem Gewölbe im Grossmünster vermacht[1]. Dieses Geschenk veräusserte Bodmer schon 1483 um 16 ℔ Pfennige ans Kloster Wettingen[2]. Ein fleissiger Kirchenbesuch hätte ihm wie seinen Söhnen aber sehr wohl getan. Mit zweien nämlich von seinen Sprösslingen hatte der Vater seine liebe Not. Der schon genannte Hans führte als Chorherr und Schaffner zu Embrach eine sehr ungeordnete Verwaltung, so dass bei der allgemeinen umfassenden obrigkeitlichen Untersuchung der Embracher Geschäftsführung im Jahre 1489 der Vater sich zu baldigster Deckung der Schulden seines Sohnes herbeilassen musste[3]. — Ein dritter Sohn, Hartmann, verheiratete sich unglücklich mit einer Tochter aus einem angesehenen Geschlechte der Reichsstadt Memmingen, mit Margaretha Metzger. 1488 schloss dieses Ehepaar nach mehreren Jahren kinderloser Ehe endlich einen Ehevertrag. Die zartere Ehehälfte scheint aber eifersüchtig über der alleinigen Verwaltung ihres Vermögens und dessen Nutzniessung, entgegen den Bestimmungen der Eheabredung, gewacht zu haben, wie aus verschiedenen Ratsurteilen der folgenden Jahre hervorgeht. 1493 klagte sie dem Zürcher Rate schriftlich, dass Hartmann und dessen Vater, der Schreiber Caspar, „dz ir vnd ir zins" einnähmen. Der Vater Caspar wurde darauf angewiesen, in Zukunft überhaupt nichts vom Gute noch Zinse der Frau einzunehmen, und der Sohn, nichts über ihre Verträge hinaus einzukassieren. 1496 aber fiel ein Ratsentscheid zu gunsten Caspar Bodmers, Hartmanns Vater, gegen des letztern Ehefrau Margaretha Metzger aus.

Bodmer wird entweder bloss Schreiber oder präziser Gerichtsschreiber genannt. Er war jedenfalls der Schreiber des Stadt- oder Schultheissengerichts, das nominell immer noch unter der Hoheit der Äbtissin vom Fraumünster stand. 1494 wird er aber auch „Schreiber der Abtei" selbst genannt; da sich diese Bezeichnung in einer Urkunde der Äbtissin Elisabeth findet, die ein Lehensgeschäft des Fraumünsters betrifft, darf vermutet werden, dass Bodmer nicht nur Sekretär der Äbtissin, sondern Schreiber des speziellen Hof- und Lehensgerichtes der Äbtissin war neben der weitumfassenderen Beamtung eines Stadtgerichtsschreibers. Caspar Bodmer erscheint in der genannten Urkunde als Vogt der Frau Verena Hütter, Erwin Hilchens, Bürgers zu Zürich, Witwe[4]. Dieselbe Doppelseitigkeit seines Berufes zeigt ein Schreiben Bodmers vom 10.

---

[1] St.-A. Zürich. Urk.-Kopie, Urbar Wettingen F II a. 456. f. 20.

[2] l. c.: C. Bodmer, Gerichtsschreiber, siegelt; Siegel fehlt.

[3] St.-A. Zürich, Ausgeschiedene Urkk., Privaturk. 7, dat. 1489 Sept. 30.: Orig. Perg. Es hängt das Siegel Caspar Vogts gen. Bodmer, Gerichtsschreiber in Zürich, zwischen den Siegeln seiner Söhne Hans und Hartmann (s. oben).

[4] St.-A. Zürich, Kopie, Urbar des Spitals, H I 7, Blatt CCCCXXII, dat. 1494 X. 17.: die Äbt. sieg.; Verena Hütter verkauft an Heinr. Werdmüller, Pfister, des Rats, einen jährl. Zins von 10 ℔ Pfennigen ab ihrem Haus und Hofstatt oben am Blümlisgässli, gen. zum Fröwli, Erbe der Abtei, um 200 ℔. — Es liesse sich die Bezeichnung auch auf Caspar B. den Jungen beziehen, der indessen schon 1496 Stadtschreiber in Burgdorf ist.

Juni 1504 an den Propst zu Embrach, worin mitgeteilt wird, dass eine Reglerin (Angehörige des Fraumünsters) sich aufs neue ins Gotteshausbuch habe eintragen lassen[1].

Das grosse Büchsenschiessen von 1504 hat der alte Gerichtsschreiber noch erlebt, obschon er im Glückshafenrodel nicht mehr figuriert, sondern ausser dreien seiner Söhne noch Barbara, „des grichtschribers tochter“[2]. Als selig wird er erst 1506 erwähnt; es handelte sich um die Wahl eines neuen Gerichtsschreibers. Caspar Bodmer, des alten Gerichtsschreibers seligen Sohn, und Alexander Bodmer, Gerichtsschreibers Sohn, befanden sich unter den Bewerbern. Das Los fiel in glücklicher Wahl auf den letztern[3]. Dass Bodmer wirklich 1506 aus dem Leben geschieden ist, geht auch aus einem Ratsentscheide vom 3. Oktober desselben Jahres hervor. Zwischen dem Propste und Kapitel des Stiftes Embrach und dem Gerichtsschreiber Alexander Bodmer wird erkannt, „daz diser zit der ebrief weder vff- noch abgesetzt vnd Caspar Bodmers, gerichtschribers seligen verlassen gůt vfgeschriben, desglich erkennet werden sôlle, was vnd wie vil er schuldig sye; vnd so das beschaeche, sôlle dennach den herren von Embrach vnd andern gelten ein andrer tag angesetzt werden vnd Alexander Bodmer vff denselben tag sin brůder vnd wes er begere, bi im haben vnd vff denn(selben tag, durchstrichen) fůrer vollgan, wz min herren beduncktʺ[4]. Caspar Bodmer hatte also sein Leben lang an den Schulden seines geistlichen Sohnes, des Chorherrn Hans zu Embrach, zu tragen gehabt und sie bis zu seinem Tode nicht völlig abzahlen können. Der im Urteil berührte Ehebrief kann sich sowohl auf eine Ehe des Vaters Caspar wie auf diejenige seines Sohnes Alexander mit Anna von Landenberg beziehen.

2. Rudolf Bodmer. Als ältesten Sohn Caspars (I.) sehen wir Rudolf an, der, wie schon erwähnt, 1469 bereits erwachsen war. Sein Pate war kein geringerer als der Zürcher Stadtschreiber Conrad von Cham. Diesem mächtigen Gönner verdankte Rudolf seine gediegene Schulung zum zukünftigen Federgewaltigen durch den Solothurner Stadtschreiber Johann vom Stall. Der Leser erinnere sich Stalls als des Mannes, dem Solothurn den Eintritt in den Schweizerbund zu verdanken hat. Das vertrauliche Schreiben, mit welchem Conrad von Cham seinen Solothurner Kollegen bittet, Rudolf Bodmer, seinen „Götti“, zu seinem Schreiber anzunehmen, datiert vom 10. Juli 1472[5]. Zehn Jahre später, am 24. Mai 1482, erscheint er bereits als Unterschreiber zu Solothurn[6]. Als sein Vorgänger in diesem Amte wird Peter Scheidegger genannt; eben mit dessen Gattin ist Rudolf 1484 bereits verheiratet; sie brachte ihm aus ihrer

---

[1] St.-A. Zürich, Kloster-Amt Embrach A 119. Eigenhändiges Schreiben Caspar Bodmers, gerichtschriber Zůrich, mentag nach Corporis Christi 1504, Orig. Pap.

[2] St.-A. Zürich, Glückshafenrodel von 1504, A 41. 2.

[3] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1506, 2. p. 1.

[4] l. c., p. 20: vff sambstag vor Francisey, praes. herr burgerm. Rôist vnd beyd råt.

[5] St.-A. Zürich, Missiven B IV 1, Konzept des Stadtschreibers C. v. Cham; über letztern selbst s. Zürcher Stadtbücher III, p. XII f. — S. Beilage 1.

[6] St.-A. Solothurn, Urkk. (Gefl. Mitt. von Hrn. Prof. Bühler in Solothurn.) — Urkundenzeuge.

ersten Ehe zwei Kinder, Jörg und Barbeli Scheidegger, zu. Von diesen Kindern und von Freunden des verstorbenen Scheideggers wurden Rudolf Bodmer und seine Eheliebste 1484 und nochmals zehn Jahre später, 1494, vor Gericht gezogen. Im ersten Prozesse griff Zürich mit einem eindringlichen Schreiben an Solothurn, datiert vom 3. August 1484, zu gunsten Rudolf Bodmers ein, den es als ihres lieben Burgers und Gerichtsschreibers Caspar Bodmers Sohn bezeichnet [1]. Damals war also Rudolf Bodmer jedenfalls noch nicht Solothurner Bürger geworden.

Schon 1487 dagegen nennt ihn eine Urkunde Burger zu Solothurn und zugleich Bruder und Schwager des Johans Meyer, päpstlichen Protonotars, Propstes zu Münster in Grandfelden [2]. Meyer, dem vom Kapitel zu Werd eine Chorherrenpfründe daselbst zugesichert worden, erhält die Zusicherung, dass a. Schultheiss Hermann Hagen zu Solothurn und Rudolf Bodmer seine Bürgen für Bezahlung der Werder Statuten geworden seien [3]. Es lässt sich daher schliessen, dass die Gattin Bodmers eine geborene Meyer von Solothurn, Schwester des Propstes, gewesen sei. — In einem Briefe des Rates zu Solothurn vom 27. Oktober 1488 an seinen getreuen Burger Joh. Meyer heisst es ferner: „Wir habent üwern brůder Růdolfen Bodmer, unsern lieben getrüwen burger und mit im üwern meyer zů Münster ..... verhórt“ (es betrifft eine Klage des Propstes gegen einen unbotmässigen Untertan) [4]. — Die auffallende Bezeichnung „Bruder“ rührt vielleicht davon her, das Beide Mitglieder einer Bruderschaft waren.

„Von Propst Meyer ist in den folgenden Solothurner Ratsprotokollen sehr viel die Rede. Er muss eine prozeßsüchtige und rechthaberische Persönlichkeit gewesen sein, denn fortwährend war er in Rechtshändel mit dem Stifte zu Münster, dem Stifte zu Solothurn und einem Chorherrn Rosch daselbst verwickelt. Er kam zuletzt in schlechte Finanzverhältnisse, wohl eben wegen seiner Prozeßsucht, und hielt sich deshalb an den jedenfalls kreditfähigen Rudolf Bodmer oft als Bürgen“ [5]. Aus einem Briefe des Rudolf Bodmer, Burgers zu Solothurn, an den Rat daselbst, 30. April 1488, ergibt sich, dass der Rat dem Propste Geld vorgestreckt hatte und dass dieser mit der Rückzahlung im Rückstande war. Bodmer bittet für seinen „Bruder“ um Geduld [6].

Die finanzielle Leistungsfähigkeit Bodmers ergibt sich auch aus andern Akten. So fordert der Schultheiss H. Hagen von Solothurn unterm 3. Oktober 1488 den Moritz Seckler, Konventbruder zu Schönthal, Kirchherr zu Walden-

---

[1] St.-A. Zürich, Missiven B IV 1, zinstag nach Vincula Petri = 3. Aug. 1484, Kopie.

[2] Hans Meyer von Büren ist in der Schweizergeschichte bekannt durch seinen Streit um die Propstei Münster in Grandfelden mit Hans Pfyffer von Sursee, einem Kandidatenkampfe, der zu einem Konflikte Berns mit dem Bischofe von Basel und zu eidgenössischer Intervention führte (1486—1487). S. Dändliker, Hans Waldmann und die Zürcher Revolution von 1489, p. 29.

[3] Gefl. Mitt. von Dr. Emil Welti in Bern nach Solothurner Urkundenabschriften; Urk. datiert 20. August 1487: es siegelt der Schultheiss Hagen. — Meyer war früher Pfarrer zu Büren gewesen.

[4] l. c. — Der Rat verspricht Abhülfe.

[5] Gefl. Mitt. von Prof. A. Bühler, Solothurn.

[6] dat 1488 vf meyabent. Gefl. Mitt. von Dr. E. Welti in Bern nach Sol. Urk.-Abschriften.

burg, auf, eine Summe zurückzuerstatten, die Seckler ihm und dem Rudolf Bodmer schulde [1].

Aus dem Schreiben Bodmers von 1488 könnte man beinahe schliessen, Bodmer habe schon in diesem Jahre nicht mehr in Solothurn gewohnt und einen andern Wirkungskreis in höherer Stellung gesucht. Indessen erst zum Jahre 1492 wird er in seiner neuen Stellung genannt, als Stadtschreiber zu Burgdorf, einem nicht unwichtigen Amte [2]. Im Jahre 1494 hatte er, wie erwähnt, den zweiten Prozess gegen seine Stiefkinder Scheidegger vor dem Solothurner Gerichte zu führen; er wird dabei ausdrücklich als Stadtschreiber zu Burgdorf bezeichnet [3]. Sein Bürgerrecht hat er bis dahin nicht aufgegeben, denn noch im selben Jahre 1494 nennt ihn eine Urkunde Hans Rudolf Bodmer, Stadtschreiber zu Burgdorf und Burger zu Solothurn; Bodmer, der mit Heinr. Ziegler und Urs Mellinger eine Bürgschaft eingegangen, erhält dafür Sicherheit auf den 16. November 1494 [4]. Merkwürdigerweise erscheint 1496 auch sein Schwager, der Propst Meyer, als Kirchherr zu Burgdorf. „Es ist möglich, dass dieser ihm dorthin nachgefolgt war, um ihn während seiner fortwährenden finanziellen Schwierigkeiten in der Nähe zu haben“ [5]. Wahrscheinlich wurde aber die Pfründe gar nicht vom Propste selbst besorgt.

Zum letzten Male findet sich Rudolf Bodmers Name 1498: Rudolf Bodmer beklagt sich vor dem Solothurner Rat, es sei ihm ein Schuldschein gestohlen worden [6]. Ziehen wir in Betracht, dass bereits 1496 sein Bruder Caspar als Stadtschreiber zu Burgdorf funktionierte, so darf vermutet werden, Rudolf habe sich wieder nach Solothurn zurückgezogen, um schliesslich dort seine Ruhestätte zu finden.

3) Hartmann Vogt genannt Bodmer. Während Rudolf seinen Wirkungskreis in ziemlich ruhigen Verhältnissen im Nordwesten der heutigen Schweiz fand, kehrte einer seiner Brüder in die schwäbische Heimat zurück und trieb sich in diplomatischen und kriegerischen Diensten weit umher.

Hartmann erscheint zum ersten Male im Jahre 1487 in einer Beschimpfungsklage. Hans zur Kellen im Niederdorf beklagte sich mit Beistand Junker Hans Schwends, Hartmann Vogt, Caspar Schreibers Sohn, habe ihn wegen etlicher Worte auf der niedern Brücke zur Rede gestellt und geredt, er, Hans zur Kellen, lüge wie ein Schelm [7].

Die Kämpfe Maximilians in den Niederlanden, zumal im Herbste 1487, haben eine Menge Schweizer in sein Heer geführt und viele zu wohlverdientem

[1] dat. 1488, s. Franciscus abent. Gefl. Mitt. von Dr. E. Welti in Bern, l. c.

[2] Handschriftliche Chronik von Aeschlimann, Stadtarchiv Burgdorf. Gefl. Mitt. von K. Rud. Ochsenbein, Lehrer und Stadtbibliothekar in Burgdorf.

[3] St.-A. Solothurn. Ratsprot. XX rot, p. 78.

[4] l. c., XX rot, p. 323.

[5] Wie Noten 3 bis 6 gefl. Mitt. von Prof. A. Bühler in Solothurn.

[6] St.-A. Solothurn, Ratsprot. XIX rot, p. 51.

[7] St.-A. Zürich, Rats- u. Richtbuch 1486/7, liber Natalis 1487, f. 290a; Zeugen Felix Ammann, Sattler, Grosshans Huwelmann und Bernhart, des Zwifels Knecht.

Ruhm und hoher Anerkennung geleitet. In diesen Zeiten mag auch Hartmann Bodmer mitgefochten haben und zum königlichen Diener aufgenommen worden sein, als welcher er 1494 erscheint. In Zürich sehen wir ihn in Bekanntschaft mit obrigkeitl. Söldnerführern. 1488 beklagt sich Göldli vor dem Rat, dass Hartmann Bodmer und Nussberg, der Kürschner, in Büselmanns, auch Jörg Rublis Häusern und in Thoman Scheubs Garten, sowie auf der Schützenstube ehrverletzende Reden gegen ihn geführt hätten[1]. Büselman und Scheub hatten 1487 die Zürcher Söldner im Dienste des Erzherzogs Sigmund von Österreich gegen Venedig geführt; Scheub war ferner einer der eidgenössischen Boten zum König von Ungarn gewesen; beide waren Zunftmeister und wurden im Waldmannischen Auflaufe gestürzt.

Scheint Hartmann ein unruhiges Leben nach aussen geführt zu haben, so stand es auch in seinem Familienleben nicht besser; beide Erscheinungen mochten aufeinander ihre Wirkungen ausüben. Dass darunter die ökonomischen Verhältnisse litten, ist selbstverständlich.

Hartmann Bodmer genannt Vogt ist bereits 1487 verheiratet; seine Gattin hiess, wie schon berührt, Margaretha Metzger und gehörte einem aus Memmingen stammenden Geschlechte an. Sie war eine nahe Verwandte, die Tochter oder Enkelin Meister Niklaus Metzgers d. A., der 1464 Zürcher Bürger geworden war[2].

Unterm 25. Januar 1487 entschied der Rat zu Zürich in einem Streite zwischen M. Niklaus Metzger und Hartmann Bodmer gen. Vogt, da Hartmann auch mit seinem Weibe wegen der Eheberedung zwistig sei, solle die Sache ruhen, bis Hartmann und sein Weib zu Memmingen einen gerichtlichen Entscheid erlangt hätten[3]. Letzteres mag geschehen sein; wenigstens wurde unterm 6. Oktober 1488 das Urteil im Streite zwischen Hartmann Vogt gen. Bodmer und Meister Niklaus Metzger gefällt[4]. In Klage und Urteil wird auf die Pflicht

---

[1] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1488 I, p. 111: Vff donstag nach den pfingstfirtagen praes. her burgermeister Swend vnd beid rät. Als Untersuchungskommission werden bestellt: Cůnrat Ablin, Jacob Eberlin, Hans Hårtlin, Hans Kiel.

[2] Diener, Geschichte der Familie Schwend (Neuj.-Bl. d. Waisenhauses Zürich 1901, p. 50), erwähnt diese Bürgeraufnahme. Metzgers Tochter Martha war die Gattin des Suederus Schwend. Damit waren die Bodmer Verwandte der Schwend. Mit Eberhards von Boswil Gattin Marg. Metzger kann Hartmanns gleichnamige Gattin kaum identisch sein. Eine solche erscheint 1483 zu Zürich (Merz, Aargauerburgen II, p. 670). Verwandte des Niklaus Metzgers zu Z. (Dändliker, Hans Waldmann und die Zürcher Revolution von 1489, p. 70 Note 33a); diese war laut Ratsmanual 88 I, p. 36 f., die Schwester des Niklaus (d. Jüngern) und Lienhard Metzgers und der Oesenbryin.

[3] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1487 I, p. 11, vf donstag nach Vincenci, praes. herr Waldman, burgermeister, vnd beyd råten.

[4] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1488 II, p. 15, praes. herr Rôist vnd beid rät, vff mentag vor Dyonisi. — Hartmann Vogt g. B. hatte behauptet, Meister Niklaus sei seiner Frau ein Kapital von 200 fl. für Versorgung schuldig, wofür er ihr erst zwei Briefe gegeben habe; er verlangt, dass die Schuld als fahrendes Gut anerkannt und ihm samt Zinsen ausbezahlt werde. — Meister Niklaus dagegen bestritt den Charakter der Schuld als fahrendes Gut; „sy hette danon etlich zins ingenomen vnd er iro dz verzinset, vnd ob sy nit gnůgsam versorgt were, welte er sy noch bas versorgen“.

Metzgers hingewiesen und diese auch anerkannt, nämlich die Gattin Bodmers gehörig zu versorgen, d. h. auszustatten. — Meister Niklaus wird verurteilt, bis nächsten St. Martinstag die schuldigen 200 Gulden samt Zins dem Zürcher Rat zu Handen Bodmers zu übergeben; der letztere hat seinerseits die zwei Pfandbriefe zurückzuerstatten.

Wohl auf einen Entscheid des Memminger Rates hin schlossen am 31. Oktober 1488 Hartmann Vogt gen. Bodmer von Zürich, Burger zu Memmingen, und seine Ehefrau Marg. Metzger, die einige Jahre in kinderloser Ehe gelebt haben, endlich einen Ehevertrag ab[1]. Dessen Bestimmungen fielen für die Frau äusserst günstig aus. Bei Lebzeiten beider Gatten hat sie die Verwaltung (über ihr Vermögen) und haftet nicht für Schulden des Mannes. — Man fühlt sich versucht, daraus Rückschlüsse auf das bisherige Leben und Treiben Bodmers zu ziehen. — Bodmer ist, wie aus dem Vertrage hervorgeht, Bürger zu Memmingen geworden, hat aber das Zürcher Bürgerrecht nicht aufgegeben. Daher die merkwürdige Erscheinung, dass seine Angelegenheiten bald zu Zürich, bald zu Memmingen vor dem Rate zur Verhandlung gelangten[2].

Den häuslichen Zwist hat die obige Eheberedung keineswegs aus der Welt geschafft. Schon am 3. Januar 1489 wurde eine Ratskommission zu Zürich ernannt, um zwischen Hartmann Bodmer und seinem Weibe zu tädingen[3].

Und am 12. Januar 1490 wurden die zwei dem Hartmann Bodmer und seiner Frau durch das „alte Regiment" gegebenen und sich widersprechenden Urteilbriefe nichtig erklärt; da die Ehegatten den vom Rate anerkannten Heiratsvertrag nicht gleicherweise verstunden, wurde wieder eine Dreierkommission bestimmt, die dem Rate einen erläuternden Bericht einreichen sollte[4]. Auf diesem fussend erging am 4. Februar 1490 die Erkenntnis, dass die Kapitalbriefe, die dem Hartmann Bodmer im Ehevertrag zugesprochen worden waren, und die mehrteils in der Umgegend und in der Eidgenossenschaft liegende Güter betrafen, bei einem Vertrauensmanne in Zürich hinterlegt werden sollten. Ferner sollten sich zu Bett und Tisch Beide Freundschaft erweisen und die Gattin ihrem Ehemanne zu essen und zu trinken geben, sowie ihm die im Heiratsbrief bestimmte Gült von jährlich 28 Gulden einziehen lassen[5].

Wie erwähnt, wurde auch Hartmanns Vater in den unerquicklichen Ehestreit hineingezogen. Wir kennen bereits den Ratsentscheid von 1493, laut welchem Hartmann ermahnt wurde, nichts über die Verträge hinaus einzu-

[1] St.-A. Zür., Stadt u. Land 1007, Orig. Perg. — H. Vogt siegelt (ältestes bisher gefundenes und erhaltenes Siegel der Bodmer). Das folgende Siegel H. Vogts gen. Bodmer datiert vom 30. September 1189 (St.-A. Zürich, Ausgesch. Urkk., Privaturkk. 7).

[2] Laut Mitteilung aus dem Stadtarchiv Memmingen finden sich daselbst keine Akten über Bodmer.

[3] St.-A. Zürich, Ratsmanual II, p. 38: Vff sambstag nach Circumcisionis, praes. her Swennd, statthalter vnd beyd rått.

[4] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1490 I, p. 10: Vff zinstag vor Hilary, praes. herr burgermeister Bråuwald vnd beyd rått. — Die Kommission wurde aus Herrn Schwend, Gerold Meyer von Knonau und Heinrich Hedinger bestellt.

[5] l. c., p. 21: Vff dornnstag nach Blasy, praes. herr burgermeister Bråunwald vnd beyd råt.



kassieren[1], ebenso denjenigen von 1496, der zu gunsten des Vaters Caspar entschied[2]. Aus letzterm scheint hervorzugehen, dass damals Hartmann landesabwesend war.

Die Zwistigkeiten scheinen sich auch noch aus andern Übelständen als aus ökonomischen Missverhältnissen hergeleitet zu haben. Eine Ratsverhandlung vom 18. Januar 1490 gibt hiefür genügend Aufschluss[3]. In der Angelegenheit zwischen Hartmann Bodmer, seiner Ehefrau und dem Schupen von Memmingen gelobt der letztere, dem Zürcher Ratsentscheide nachzukommen. Ferner wird entschieden, es sollen Hartmann Bodmers Weib und ihr Knecht im Verlaufe eines Monates vor dem neuen Rate dartun, „dz Hartm. geredt hab, sin efrow habe ein jungfrowen hinder ir stōn; dz sig ir knecht; die lige zū nacht bi ir“.

Doch nahm sich Bodmer, falls seine Frau in Ungelegenheiten kam, ihrer an. So vertrat er sie 1491 gegen Jos Oesenbry von Zürich, gegen dessen Mutter und Geschwister, Verwandte seiner Gattin. Oesenbry wird durch Ratserkenntnis vom 5. Oktober 1491 dabei geschützt, dass er zu Memmingen und nicht zu Zürich Hartmanns Ehefrau habe belangen dürfen[4].

Am 8. Juli 1503 wird Hartmann Bodmers Ehefrau, Frau Margreth Metzgerin, als selig bezeichnet. Lienhard Metzger hatte Frau Margreth Maler verklagt; ein Ratsurteil verfügte, dass Metzger gegen sie die Klage fallen lassen müsse und seine Forderung Hartmann Bodmer als Erben der Marg. Metzger gegenüber zu erheben habe[5].

Hartmann Bodmer erscheint mehrfach in Schuldforderungen, sei es als Gläubiger, sei es als Schuldner. So 1493 wegen 100 Gl. gegenüber Erhart Meyer[6], wobei er als Gläubiger auftritt. Am 8. Mai 1500 dagegen hatte das Memminger Dreizehnergericht in einer Forderungsklage des Erhart Meyer von 500 Gulden gegen Hartmann Bodmer, Burger von Memmingen, zu entscheiden[7].

Viel interessantere Züge weist Hartmann Bodmers öffentliche Tätigkeit auf.

Schon 1492 muss Hartmann Bodmer Diener König Maximilians gewesen sein. Er erscheint nämlich in diesem Jahre als Bote des Königs vor dem Zürcher Rat wegen eines für die habsburgische Dynastie peinlichen Vorfalles. Einer der vielen unehelichen Söhne des Erzherzogs Sigmund von Tirol, Wilhelm Bock, hatte sich mit einem aus angesehener Haller-Familie stammenden Fräulein Els

---

[1] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1493, p. 122.

[2] l. c., Ratsmanual 1496, p. 60.

[3] l. c., Ratsmanual 1490 I. p. 15. Vff mentag nach Anthony, praes. herr burgermeister Brånnwald vnd beyd rått.

[4] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1491 II. p 53: Vff mitwuchen nach Francisci, praes. herr Swennd, ritter, burgermeister, vnd beyd rått. (Über die Oesenbryin s. auch l. c., A 202. 4, Memmingen, Urteil von 1507 VIII. 27).

[5] l. c. 1503, p. 33: Vff sambstag nach sant Ůlrichstag, praes. herr Růd. Åscher, burgerm., vnd beyd råt.

[6] l. c. 1493, p. 122: Vff zinstag vor Thome Apostoly, praes. herr burgermeister Swend, ritter, vnd beyd råt (17. Dez.).

[7] St.-A. Zürich, Urkk. Stadt u. Land Nr. 1009, Orig. Pap.; Urk. ausgestellt von Lienhard Winntgerst, des Rats und Verweser des Stadtammannamtes zu Memmingen. Siegel der Stadt Memmingen unten aufgedrückt.

Am Hof unter Mitnahme fremden Geldes nach Zürich geflüchtet. Daselbst war er verhaftet und das bei dem Pärchen gefundene Geld für den Zürcher Staatsseckel konfisziert worden. Trotz wiederholtester schriftlicher Bitten König Maximilians und Herzog Albrechts von Bayern waren die Zürcher absolut nicht zu bewegen, das gestohlene Geld den rechtmässigen Eigentümern zurückzugeben. Eben eine solche Bitte brachte Hartmann Bodmer, „als der darumb von der rö. kúng. Mayet. befelch gehebt hatt", wiewohl ebenfalls umsonst, im Laufe d. J. 1492 vor [1].

Wie sein Bruder Hans erscheint auch Hartmann in den Friedensvermittlungsbestrebungen der Eidgenossen, die den Vertrag von Senlis (Mai 1493) zwischen Frankreich und Maximilian zur Folge hatten [2], tätig. Wie Maximilian selbst zugab, waren die eidgenössischen Boten auf sein Begehren nach Senlis abgeordnet worden. Mit der Bezahlung der Auslagen dieser Botschaft pressierte es ihm jedoch gar nicht. Im November 1493 wurde deshalb von Zürich Hans Bodmer nach Innsbruck gesandt, um die Zehrung einzufordern [3]. Doch erst unterm 20. April 1494 ordnete König Maximilian von Kempten aus seine Getreuen, Hartmann Bodmer und Konradin Marmolser, seine Diener, an die Stadt Zürich ab mit dem Auftrage, der bewussten Zehrung halber zu handeln und abzurechnen [4]. 1497 erscheint Bodmer als Hauptmann von 94 Mann zu Alessandria; 1498 ist er Hauptmann in Burgund [5].

Zum letzten Male erscheint er an der Öffentlichkeit bei Anlass des Zürcher Schützenfestes 1504: „Item XXj crútzer hat Harttman Bodmer, die schiessbrieff zů verferttigen dargeliehen; dafúr hat seckelmeister Keller bevolhen, XXj namen inzůschriben". Unter den Schiessbriefen sind jedenfalls die gedruckten Einladungsschreiben zu verstehen; dafür wurden ihm 21 Lose geschenkt. Von sich aus setzte Hartmann Bodmer dreimal; 5 Lose kaufte er für seinen Bruder Alexander [6].

4. Hans Vogt genannt Bodmer. Wie schon vermutet, hat vielleicht der Umstand, dass der Vater Caspar im Hause der Herren von Embrach wohnte, dazu geführt, dass einem seiner Söhne die geistliche Laufbahn geöffnet wurde.

Der eigentliche Vorfall, dem Hans Bodmer die Verleihung seiner Chorherrenpfründe und der Schaffnerei des Klosters Embrach zu verdanken hatte, war aber schon kein gutes Omen. Der bisherige Schaffner des Stiftes, Lien-

[1] St.-A. Zürich, Akten Österreich, Protokollauszug von ca. 1492. — Vgl. Schreiben vom 3. XII. 1491. l. c.; Akten Deutsche Kaiser, 1491 XII. 9.; 1491 XII. 28.; 1492 III. 17.; Akten Bayern A 181, 1492 I. 2. oder II. 13. s. Anzeiger f. schweiz. Gesch. 1907 Nr. 2.

[2] Vgl. Probst, Bezieh. d. schweiz. Eidg. z. deutschen Reiche (Arch. f. Schw. Gesch. XV, p. 113; Ulmann, K. Max. I., p. 663; Oechsli, Bezieh., p. 518 ff.).

[3] K. K. Statth.-Archiv in Innsbruck, Raitbuch 1493 I, f. 284, 9. Nov. (s. unten).

[4] St.-A. Zürich, Akten Deutsche Kaiser, A 176. 1.: Max. vnnsern vnd des reichs lieben getrewen burgermeister vnd rate der statt Zúrch; ad mandatum dni. regis proprium; Orig. Perg. mit schliess. Siegel. — Notiz des Zürcher Stadtschreibers: Credentz vom rö. k. vf Hartman Bodmar vnd Cůradyn Marmoltzer, der zerung in Frankrich halb, ao 1494. — Während über Marmolsers Beziehungen zu Max. sich sehr viele Akten in Innsbruck finden, ist über Hartmann Bodmer im Innsbrucker Statth.-Archiv (Schatzarchiv-Repertorium und Kopialbücher) laut gütiger Mitteilung von Herrn Prof. Dr. M. Mayr, Direktor des Archivs, nichts vorhanden!

[5] Truppeneinteilung der Liga zu Genua und Alessandria, 1. April 1497. St.-A. Milano, Svizzeri e Grigioni (B.-A. Bern, Varia); l. c., Pot. Estere.

[6] St.-A. Zürich, Glückshafenrodel von 1504, A 46. 2.

hard Oetinger, war ca. 1484 als Betrüger entlarvt worden[1], daraufhin stiftete derselbe zwei Mörderbuben zur Beseitigung des Denunzianten, eines Mitchorherrn „Jakob“ auf. Der Anschlag wurde jedoch vereitelt und der ungetreue Schaffner floh nach Rom an den päpstlichen Hof. An seiner Statt übergab der Zürcher Rat die Pfründe dem Johannes Bodmer, „vnsers gerichtschribers sun“, doch nicht ohne Hindernis[2]. Der entflohene Schaffner erwirkte nämlich, dass der Papst einen Kommissär in Gestalt eines Domherrn zu Augsburg ernannte, welcher gegen die Verleihung der Pfründe prozessieren sollte. Zürich als rechtmässiger Kollator rechtfertigte sein Vorgehen sowohl dem Dompropste zu Erfurt, Hug v. Landenberg[3], als selbst dem Papste gegenüber[2] und protestierte gegen die Vorladungen von seiten des Domherrn zu Augsburg[2] bei diesem wie beim Grafen zu Württemberg[3].

In den obigen Akten ist nur von der Verleihung der Chorherrenpfründe an Hans Bodmer die Rede. Doch muss er auch die genannte Schaffnerei erhalten haben, nicht zu seinem Glück. Denn 1489, als die grosse Untersuchung über die Verhältnisse in Embrach durch den Rat zu Zürich vorgenommen wurde, fiel auch schiefes Licht auf Hans Vogts gen. Bodmer, Chorherrn und Schaffners zu Embrach, Geschäftsführung. Am 30. Sept. 1489 erklären er, sowie sein Vater Caspar Vogt gen. Bodmer, Gerichtsschreiber in Zürich, und Hartmann Vogt gen. Bodmer, Bruder des Erstgenannten und Sohn des Zweitgenannten, mit Propst und den Chorherren von Embrach übereingekommen zu sein, dass, da Hans Vogt in seiner Geschäftsführung als Schaffner dem Stifte 425 ℔ 3 ß 7 ₰ schuldig geworden sei, sein Vater auf nächsten Bartholomäustag an diese Schuld 400 ℔ bezahlen solle, sodann vom Jahre 1491 an jedes Jahr 20 Mütt Kernen von der Chorherrenpfründe des Hans Bodmers zu Abzahlungen verkauft werden sollten, bis die Schuld getilgt sei; sollte Hans vor der Tilgung der Schuld sterben oder sonst seine Pfründe verlieren, so hätten Caspar und Hartmann Vogt bis zur Tilgung der Schuld jährlich 20 ℔ zu zahlen[4].

Dieser letztere Fall ist denn auch wirklich eingetreten. Hans Bodmer lebte nur noch bis 1497. Am 25. August 1496 nahm er unter andern die Rechnungsabnahme des Hans Nithart, Chorherrn und Schaffners zu Embrach, entgegen[5]. Zu dem August des folgenden Jahres 1497 ist bereits seine Seelenheilstiftung im Jahrzeitbuche Embrach eingetragen. Aus derselben geht hervor, dass Bodmer auch Kirchherr (Pfarrer) in dem benachbarten Dorfe Lufingen gewesen

[1] vgl. dazu Urkk. Embrach Nr. 181, 1482 IV. 19.; Nr. 183, 1484 XI. 13.

[2] Das Recht der Pfründenverleihung an Abtei und Propstei Zürich, sowie am St. Peter Stift zu Embrach (für im päpstl. Monat ledig geword. Pfründen) hatte der Rat am 8. VII 1479 von Sixtus IV., bestätigt 1507 von Julius II., erhalten (St.-A. Zürich, Akten Papst, A 209).

[3] St.-A. Zürich, Missiven B IV. 1., Missiven in einem zerrissenen Copial- oder Formelbuch. — Aus einem Schreiben Zürichs an Johann, Bischof zu Augsburg, vom 20. III. 1484, in welchem die ganze Mordgeschichte ausführlich berichtet und die Namen der gedungenen Mordbuben genannt sind, lässt sich die ungefähre Zeit des Handels bestimmen. Concept, St.-A. Zürich, Missiven, B IV. 1. (Nachsatz: Vff obgen. form der statt Ogspurg och zeschriben); s. Jahrb. Schweiz. Gesch. XXI, p. 9.

[4] St.-A. Zürich, Ausgeschiedene Urkunden, Privaturk. 7; Orig.-Perg.; hangen die Siegel des Hans, Caspars und Hartmanns (Regest des Hrn. a. Oberrichters Dr. J. Escher).

[5] St.-A. Zürich, A 119, Klosteramt Embrach.

ist[1]. Bereits am 7. Oktober 1497 teilte Bischof Hugo von Konstanz dem Propste und Kapitel zu Embrach mit, Jos Bündtiner, Alt-Vogt zu Baden, habe gebeten, einem seiner Freunde die bischöfliche Nomination und erste Bitte für die erledigte Pfründe des im „ordentlichen" Monat verstorbenen Chorherrn Johannes Bodmer zuzuhalten. Der Bischof ersucht das Kloster, diese Pfründe niemandem zu geben, sondern zu warten, bis Püntiner die erste Bitte tue[2]. In den folgenden Jahrrechnungen kommt beiläufig längere Zeit noch ein Posten: Bodmers Klosterlehen, vor[3].

Durch den Tod Hans Bodmers waren sein alter Vater Caspar und der Bruder Hartmann dem Kloster schuldpflichtig geworden, scheinen aber ihre Verpflichtungen nicht oder nur unvollständig eingehalten zu haben. Am 14. März 1502 nämlich kam vor den Rat zu Zürich eine Forderung des Stiftes zu Embrach an Caspar Bodmer, Gerichtsschreiber, wegen seines Sohnes selig, Johannsen Bodmers, Chorherrn daselbst. Bodmer leugnete die Schuld nicht, erhob aber seinerseits den Anspruch, das Stift habe ihm 40 Mütt Kernen auszubezahlen oder an der Schuld abzuziehen, die sein Sohn während vier Jahren nicht erhalten habe. Nach den Embracher Statuten seien jährlich jedem Chorherrn, sei er Priester, Evangelier oder Epistler, 50 Mütt Kernen auszubezahlen; sein Sohn habe aber nur 40 erhalten. Dieser Behauptung gegenüber erklärten die Chorherren, ihre neuern Statuten weisen den eigentlichen Priestern wohl 50, den Leviten aber, deren einer Joh. Bodmer gewesen, nur 40 Mütt zu. Die Meinungen der Ratsherren gingen straks auseinander[5]; über den Entscheid finden sich keine Aufzeichnungen.

Nur das ist sicher, dass die Bodmersche Schuld bis zu des alten Gerichtsschreibers Tod 1506 noch nicht bezahlt war. Nach dessen Hinschied wurde nämlich im Prozesse zwischen Alexander Bodmer und Propst und Kapitel des Stiftes Embrach inventarisiert und gleichzeitig, unterm 3. Oktober 1506, vom Rate erkannt, dass der Schuld halber den Herren von Embrach und andern Gläubigern ein neuer Verhandlungstag angesetzt werden solle; auf demselben dürfe A. Bodmer seinen Bruder und wer ihm beliebe, bei sich haben[6]. Was mit der Pfründe Hans Bodmers selbst geschehen ist, vernehmen wir aus der Beschwerde der Gemeinde Embrach an die Ratskommission vom 25. Januar 1524. Im 7. Beschwerdepunkt beklagt sich Embrach, nach dem Tode der Chorherren Hans Bodmers und Jörg Schwarzmurers seien deren Pfründen vom Kloster eingezogen und für sich verwendet worden. Infolgedessen hätten eine Reihe Embracher Gemeindeangehöriger ihre Guthaben verloren. Der Rat wurde gebeten,

[1] St.-A. Zürich, F II γ 266: V. kal. Sept., Cosme et Damiani: Anniversarium dni. Johannis Bodmar alias Vogt, canonici huius ecclesie et rectoris in Luftingen. 1 mt kernen, canonicis praesentibus, plebano non excluso, obiit anno 1497.

[2] St.-A. Zürich, A 119, Kl.-A. Embrach, Orig. Pap.

[3] l. c., Jahrrechnung von Felix Schiterberg, Chorherr und Schaffner, vom 5. Sept. 1501.

[4] von 1454 VIII. 26., St.-A. Zürich, Embracher Urk. Nr. 156, 157, bestätigt 1455 I. 4.

[5] St.-A. Zürich, Klosteramt Embrach A 119, Protokollaufzeichnung, actum mentags post Indica a° etc. ij°.

[6] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1506 II, p. 20; siehe oben.

diese Schulden bezahlen zu lassen und dergleichen Missbrauch in Zukunft zu verhüten [1].

Aus obiger Darstellung geht zur Genüge hervor, dass unser Hans Bodmer seinen redlichen Teil dazu beigetragen hat, dass das Leben und Treiben der Embracher Chorherren in den übelsten Ruf geriet. Jedenfalls ist er ein sehr weltlich gesinnter Herr gewesen, der gerne im damaligen politisch hochbewegten Leben mitschwamm und am liebsten das einsame Klosterleben mit dem freien Reisläufertum vertauscht hätte. Wie erwähnt, wurde er wie sein Bruder Hartmann, nur von zürcherischer Seite aus, diplomatisch verwendet, als es sich um Bezahlung der Gesandtschaftskosten nach Senlis handelte. Am 9. November 1493 erhielt er von der Innsbrucker Raitkammer auf Geschäft Pauls v. Liechtenstein, Hofmarschalls, für Zehrung nach Innsbruck 10 rhein. Gulden, „als er der zerung halben, so gemeine Eidgenossen von wegen der kgl. Mt. in Frankreich getan haben, hieher gen Innsbruck geschickt ist worden“ [2].

Dass er das Schwert gut zu führen verstand, geht auch aus einer Bittschrift des Zürcher Rates an den Herzog von Mailand vom 22. Juni 1495 hervor. Es war ein Streit zwischen Bodmer und einem auswärtigen Mitchorherrn ausgebrochen; von letzterm angegriffen, brachte Bodmer diesem eine schwere Wunde bei und musste sich Absolution beim Papste holen. Zürich wandte sich deshalb unter dem genannten Tage an den Herzog Ludwig Maria Sforza mit der Bitte, dem Joh. Bodmer, Chorherrn zu Embrach und Stip.-Schüler der Stadt Zürich, bei seinem Anliegen vor der Kurie beizustehen; das werde dem Herzog um so leichter fallen, als er täglich Boten und Briefträger nach Rom sende. Zürich erklärt seine Verwendung für Joh. Bodmer: „Cui propter parentem et fratrem, qui certis officiis rei nostre publice ministrant, multo fauore afficimur [3].

Wohl möglich, dass Bodmer, als er in das von Kriegsstürmen durchtobte Italien gelangte, von unbändiger Kriegslust erfüllt wurde und ihm das Klosterleben zu enge wurde. Schon 1495 war einer der Chorherren von Embrach, Anton Schwarzmurer, in den Krieg zum französischen König gezogen. 1496 war auch Bodmer bereit, auf und davon als Reisläufer nach Italien zu ziehen. Diesmal war aber der Zürcher Rat auf der Hut und kam seinem Vorhaben mit einem kategorischen Beschlusse vom 2. September zuvor: „Als gesagt wirdt, das her Hanns Bodmer in die reyss gon Lamparten ziechen welle, haben min herren sich erkent, inn zů eruordern, anheimbsch zů bliben; dann wo er darůber hinzieche, so wellen min herren sin pfründ lichen“ [4].

[1] Egli, Actensammlung zur Geschichte der Zürcher Reformation, Nr. 491, p. 214.

[2] St.-A. Innsbruck, Raitbuch 1493 I, f. 284. Das Creditiv Zürichs für H. B. findet sich in den Missiven, St.-A. Zürich, B IV. 1., Copial- oder Formelbuch. — Schon 1480—1483 erscheint in den Innsbrucker Rechnungsbüchern ein Hans Vogt, sesshaft zu Zürich, unter den erzherzogl. Provisionern mit 40 Gl. Dienstgeld (R.-B. 79/81, f. 174ª; 1483, f. 114, 263), der möglicherweise mit dem spätern Chorherrn Hans Vogt gen. Bodmer identisch ist, aber auch dem zu Zürich verbürgerten Geschlechte der Vögte von Castell aus Konstanz angehört haben kann.

[3] St.-A. Zürich, Missiven B IV. 1., Concept.

[4] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1496, p. 80: Vff sambstag nach Verene, praes. herr Swennd, ritter, burgermeister, vnd beyd rått. — In der gleichen Sitzung wurden auch die Kriegsdienste A. Schwarzmurers, der sich immer noch beim König von Frankreich befinde, behandelt.



5. Caspar II. Wie sein gleichnamiger Vater und seine Brüder Rudolf und Alexander hat auch der junge Caspar die mit der Politik in enger Berührung stehende Schreibkunst als Beruf erwählt. Beim ersten Auftreten in den Akten, 1496, wird er bereits als Caspar Schriber, der jung, bezeichnet, in Berührung mit den andern Skribenten. Am 10. November 1496 steht er als Angeklagter vor dem Zürcher Rat. In einer Nacht hatte er auf der Brücke den Bernhart Reinhart[1] angerempelt, gegen ihn den Degen gezückt und ihn trotz aller Abmahnungen von seiten eines Begleiters Reinharts nicht mehr in Ruhe lassen wollen. Aus seinen Schimpfreden scheint hervorzugehen, dass Bodmer sich als Verteidiger der Ehre seines Geschlechtes fühlte. So antwortete er auf die Mahnung zum Frieden: „Warumb sölt ich swigen; der zersböswicht hat mir die mynen bschissen vnd mir daz min abgessen, vnd er ist ein böswicht; ich wil in vndern herd richten".

Im Strafurteil, das auf Bezahlung von 1 Mark lautete, wird er genauer als Caspar Bodmer, Stadtschreiber zu Burgdorf, bezeichnet[2].

Die Chronik von Aeschlimann nennt ihn dagegen erst zum Jahre 1497[3]. Er war also der Nachfolger seines Bruders Rudolf geworden, blieb aber in diesem Amte auch nur einige Jahre.

Unterm 16. August 1504 legte der Stadtschreiber von Burgdorf eine Gabe in den Glückshafen des Zürcher Freischiessens. Dasselbe gestattete er auch seinen Kindern, dem Caspar Bodmer, des Stadtschreibers Sohn zu Burgdorf, der Dorothea, dem Reguli und Verenli, seinen Töchtern[4]. Die Gattin wird nicht erwähnt.

Als sein Vater, der alte Gerichtsschreiber, 1506 aus dem Leben geschieden war und er sich zusammen mit Alexander Bodmer um das erledigte Gerichtsschreiberamt zu Zürich bewirbt, wird er nicht mehr als Burgdorfs Stadtschreiber bezeichnet[5]. Die Wahl fiel auf Alexander. — Dieser Misserfolg hielt ihn jedoch nicht ab, sich wiederum neben Alexander, als 1515 das Stadtschreiber- und Unterschreiberamt zu Zürich frei waren, als Bewerber zu melden, doch auch diesmal ohne Erfolg[6]. Fand er in seiner Vaterstadt kein Glück, so suchte er das-

[1] Reinhart wird in den italienischen Feldzügen oft als Schreiber der Zürcher Truppen genannt, St.-A. Zürich, Akten Reisrödel (s. über ihn Nr. 8).

[2] St.-A. Zürich, Rats- und Richtbuch 1494/99, B VI. 238, fol. 109a: Vff dornnstag vor Martini praes. herr Swennd, ritter, burgermeister vnd der nüw ratt. — Aussagen des Heinrich Kröil, sowie des Bernhart Wyss. — Bodmer wollte sich mit seiner Verurteilung nicht zufrieden geben und erwirkte am 29. Dezember 1496 den Ratsbeschluss, er müsse binnen einem Monat beweisen, dass Reinhart ein Bösewicht sei, l. c., f. 109a. — Weitere Nachrichten fehlen. — Im Rats- u. Richtbuch von Natalis 1495, B VI. 238, f. 49a, wird ein Caspar Bodmer als Zeuge in Steinbrüchels Kundschaft genannt; ob es der Vater oder der Sohn ist, lässt sich nicht entscheiden.

[3] Mscr. auf dem Stadtarchiv Burgdorf (Gefl. Mitteilung von K. R. Ochsenbein, Stadtbibliothekar zu Burgdorf).

[4] St.-A. Zürich, A 46. 1. (Heft G).

[5] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1506 II, fol. 1. Weitere Kandidaten waren Rud. Stucki und Jakob Murer.

[6] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1515 II, vor p. 1. Gewählt wurden Caspar Frei und Joachim vom Grüt; es treffen daher die Mutmassungen in Bd. III der Zürcher Stadtbücher, p. XIV, nicht ganz zu: Gross muss schon 1515 gestorben sein.

selbe unverdrossen wieder draussen. Mindestens seit dem Jahre 1514 amtete er bereits als Stadtschreiber zu Baden im Aargau[1] und gab damit den Anstoss für die allmähliche Übersiedelung der ganzen Sippe der Vogt gen. Bodmer in das lustige Limmatstädtchen.

Zahlreich war die Familie, mit der Bodmer an seine neue Wirkensstätte zog. Wir lernen sie genau kennen aus dem interessanten päpstlichen Ablassbriefe Papst Leos X., den der berühmte Ablasskrämer Bernhard Sanson am 21. Februar 1519 zu Baden ausstellte. Es werden darin Ablass erteilt dem „prudens vir d[ominus] Caspar Bodmer et Verena Brunnerin, vxor eius, et Caspar, Jacobus, Dorothea, Regula, Elizabet, Barbara et Anna, eorundem legitimi filii, cum tota familia“[2].

Mit Ausnahme des Verenli, das sich mit Hptm. Heinr. Rahn verheiratet haben wird, kehren alle Namen wieder, die 1504 im Zürcher Glückshafenrodel verzeichnet sind. Über die Identität des frühern Burgdorfer Stadtschreibers und des nunmehrigen Badener Stadtschreibers sind daher keine Zweifel mehr möglich.

Mit den Religionshändeln der folgenden Jahre stieg die Bedeutung der Kanzlei zu Baden, der gemeineidgenössischen wie der städtischen, auf einmal zu ungeahnter Höhe. Die wichtigsten Tagsatzungen zwischen den sich mehr und mehr entfremdenden Eidgenossen fanden in Baden statt. Caspar Bodmer, der Stadtschreiber zu Baden, wurde dazu meist als Protokollführer beigezogen[3]; die Kanzleigeschäfte mehrten sich in rapidem Masse durch Ausfertigung der Abschiede und Besorgung der Korrespondenzen der Tagsatzungsabgeordneten. — Vor allem die Disputation zu Baden im Jahre 1526 (21. Mai bis 8. Juni) bewirkte eine fieberhafte Tätigkeit der Kanzlei zu Baden. Damals zuerst trat seinem Vater der gleichnamige Sohn Caspar Bodmer, der spätere Landschreiber der Landvogtei Baden, hilfreich zur Seite[4]. Es ist bekannt, dass die evange-

[1] Vgl. zu 1516 eidg. Absch. III 2, p. 955, Nr. 642, Zürich, 1516 II. 12., e. — Bodmer hatte das Gerücht verbreitet, jedes eidg. Ort habe für den Winterfeldzug 5000 fl. erhalten, die Zugewandten nichts. — Fricker, Gesch. v. Baden, p. 657, erwähnt ihn bereits zum Mittwoch vor Mitfasten 1514 als Stadtschreiber zu Baden und schliesst aus der damals erfolgten Lohnaufbesserung, die Bodmer seien schon um 1513 eingewandert. Diese Tatsache widerspricht unserer Annahme nicht, dass unter dem Stadtschreiberkandidaten C. B. von 1515 der Badener Stadtschreiber zu verstehen sei; er wollte sich eben eine bessere Position schaffen.

[2] Orig. (gedrucktes Formular) im Stadtarchiv Baden. Das wohlerhaltene Siegel Sansons hängt. Unterschrift: frater Bernardinus Sanson, comissarius apostoliens, manu propria subscripsit. — Bei der Bestimmung: de stationibus urbis et extra, machte Sanson die Glosse: Pro stacionibus consequendis conceditur ecclesia ad beneplacitum eorum ter illam visitando et ter quinque pater noster et totidem aue Maria dicendo. — Kurzes Regest bei Reding und Mohr, Regesten des Archivs der Stadt Baden, Arch. f. Schweiz. Gesch. II, p. 174. — Eine Anna Bodmerin, Verwandte Dr. Amstads † und Gangolf Trüllerleys, vermachte 1520 der Kirche zu Horgen ein Gemächt (B VI 247, f. 75). — Einer Verena Bodmer, Burgerin zu Zürich, sind 1546 durch Absterben des Schaffhauser Bürgers Bath Schalchen 200 fl. verfallen, Schaffh. an Zürich, 11. VIII. 1546, St.-A. Zürich, Abzug A 87, Orig. Pap.: Missiven B IV. 16., p. 294; starb 1571 II. 18. als Tochter des 1568 III. 6. † Caspar Bodmer (von Grüningen?), E II 272.

[3] 1524 IV. 18. erscheint Caspar Bodmer, Stadtschreiber zu Baden, als Anwalt des Landvogtes Fleckenstein (Strickler, Aktensammlung z. Ref.-Gesch. I. Nr. 791). Man ersieht daraus, in wie engen Beziehungen die Landvogteiverwaltung zur Stadtkanzlei stand.

[4] Eidg. Abschiede IV. 1 (1521—28), p. 930. Caspar Bodmer, stattschribers sun zuo Baden in Ergöw, bestätigt mit eigner Hand die Richtigkeit des Disp.-Prot. — Strickler und die Be-

lischen Orte die Richtigkeit des Disputationsprotokolls bemängelten und scharf beargwöhnten[1]. Es mag sein, dass schon damals Bodmer eine Parteistellung zu gunsten des alten Glaubens einnahm, wie sie später aufs deutlichste zu Tage trat. — Beim Abschlusse des ersten Kappelerfriedens 1529 wurden die Kräfte Caspar Bodmers, des Stadtschreibers, und seines Sohnes von neuem in Anspruch genommen; nur mit Mühe erhielten die Bodmer aber ihre Unkosten für Ausfertigung der Landfriedensurkunde und für ihre Auslagen beim Umreisen vergütet[2].

Unmittelbar vor der blutigen Entscheidung bei Kappel, im Herbste 1531, erscheint Caspar Bodmer, der Schreiber von Baden, in alleraktivster Tätigkeit bei den Rüstungen der V Orte, und zwar leitete er die Verbindung mit der vorderösterreichischen Regierung. Im August ritt er durch Klingnau nach Waldshut und von da zum Grafen von Sulz; auf dem Heimwege versuchte man umsonst, ihn abzufangen[3]. Zürich war dann des Willens, zusammen mit Bern solche gewisse Unterhändler, z. B. den Schreiber Caspar (Bodmer), verhaften zu lassen[4].

Ein Jahr, nachdem der zweite Kappelerfriede geschlossen worden war, im Jahre 1533 wurde Caspar Bodmer von Zürich, Stadtschreiber, zum Bürger der Stadt Baden aufgenommen[5].

Damit müssen wir ihn und seine zahlreichen Nachkommen für diesmal verlassen, da hier die eigentliche Badener-Periode der Junker Bodmer beginnt.

6. Alexander Bodmer. Den letzten Sohn des alten Gerichtsschreibers Caspar treffen wir zuerst im Glückshafenrodel von 1504; er wird daselbst mit seiner Ehefrau genannt[6]. Von seinem Bruder Hartmann erhielt er dazu fünf Gratislose. Trotzdem er verheiratet war, scheint er noch zu argen Jugendstreichen aufgelegt gewesen zu sein. Rudolf Stucki, auch ein Schreibebeflissener, sagte 1504 aus, Alexander Bodmer habe ihn dazu aufstiften wollen, zwei hübsche Rosmarinstöcke, die ein Mönch weithergebracht und einer Sammlungsfrau (an der Brunngasse) gegeben hatte, zu stehlen[7]. Solche Streiche hinderten nicht,

---

arbeiter der Eidg. Abschiede sprechen unbegreiflicherweise, wenn sie die Kanzleitätigkeit des Stadtschreibers C. B. berühren, immer von einem Landschreiber, der doch erst sein gleichnamiger Sohn geworden ist! So Eidg. Absch. IV 1, Nr. 362, p. 921 ff.; Strickler. Aktenslg. I, Nr. 1462, 1526 VI. 15.; Nr. 1540, 1526 IX. 13.; (Nr. 1718 b, 1527 V. 15.); II, Nr. 276, 1529 IV. 10. — Landschreiber C. B. erscheint seit 1536 XI. 13., Argovia IX, p. 199 f.

[1] Stachelin, Huldr. Zwingli II, p. 36 f.

[2] Eidg. Absch. IV. 1 c (1529/32), 1529 III. 24., p. 110; wieder wird vom „Land"-Schreiber gesprochen: 7./13. V., p. 170; Juni, p. 286. — 1529 X. 5. f., p. 392 u, der Stadtschreiber und sein Sohn; s. auch 1529 XI. 26., p. 434 e.

[3] Strickler, Aktenslg. III Nr. 1113 (Aug. 6. ?); derselbe Bericht nochmals in Nr. 1148 (ca. 12. Aug. !).

[4] l. c., Nr. 1284. Sept. (2. ?).

[5] Gefl. Mitt. von Dr. Welti, Bern, aus dem Burgrechtbuche der Stadt Baden.

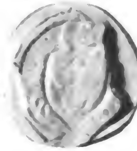
[6] St.-A. Zür., A 41. 1 u. 2.

[7] l. c., Rats- und Richtbuch B VI 243, f. zu 225: nachgön, als etwas vnfür in samlung begangen vnd inen gartten zerzert oder genomen sin söllen. — R. Stucki war 1506 auch einer der Gerichtsschreiberkandidaten.

dass er 1506 an Stelle seines verstorbenen Vaters zum Gerichtsschreiber gewählt wurde, zu einer Stellung, die er wohl bis zu seinem Tode beibehalten hat [1]. Zunächst galt es aber, die Vermögensverhältnisse seines Vaters zu ordnen; wir haben schon darauf hingewiesen, dass er am 3. Oktober 1506 mit den Herren von Embrach wegen seines verstorbenen Vaters und seines Bruders vor dem Zürcher Rate stand [2].

Zum Stadtschreiberamte des mächtigen Zürichs zu gelangen, sollte aber weder ihm noch seinem Bruder Caspar beschieden sein; umsonst meldeten sie sich 1515 als Kandidaten für das Stadt- und Unterschreiberamt [3].

Eine Entschädigung dafür fand Alexander Bodmer als Stiftsvogt, Faktor oder Amtmann des Domdekans und Kapitels zu Konstanz für die zürcherischen Stiftsgüter. Am 9. Mai 1514 wird er speziell als Vogt des Stiftes zu Weningen bezeichnet, einer Ortschaft im Wehntal gegen Baden hin. Den urkundlichen Akt bekräftigt Bodmer öffentlich mit seinem Siegel, das noch, wenn auch stark beschädigt, an der Urkunde hängt und ein höchst interessantes Schildbild aufweist [4].


Fig. 4

Der einfache Schild zeigt drei nach unten gekehrte Lindenblätter (2, 1). Die Umschrift ist teilweise zerstört: S......... bodmar. Dieses Wappen stimmt nun mit dem alten Wappen des frühern einfachen Adelsgeschlechtes, jetzt Freiherren, von Bodman, vollständig überein. Die Zürcher Wappenrolle gibt drei grüne, abwärtsgekehrte Lindenblätter in Silber [5]. 1300 erhielten die v. Bodman, resp. Hans v. Bodman der Junge, das Wappen der Meyer v. Windeck, in Gold einen schwarzen Steinbock; aber erst seit 1484 führte diesen das ganze Geschlecht nebst seinem Stammwappen [6]. — Es ist sehr wahrscheinlich, dass Alexander Bodmer seine Abstammung von den Rittern v. Bodman herleitete, sei es in legitimer oder illegitimer Art, und sie durch diese Wappenusurpation dokumentieren wollte. Er mag ein mutwilliges Steckenpferdchen, eine hübsche Dosis Adelssucht, geritten haben. Vielleicht demselben Streben ist die Heirat mit einer allerdings nicht vollbürtigen Angehörigen des Adelsgeschlechtes v. d. Breitenlandenberg entsprungen.

Doch führen wir zuerst die Lebensgeschichte Alexander Bodmers zu Ende. Vielleicht gerade seine Ehe mit Anna v. Landenberg brachte ihn mit Zürichs Reisläuferwelt in Berührung und damit in unerquickliche Situationen, ja selbst,

[1] St.-A. Zürich, Ratsmanual 1506, II. fol. 1.

[2] l. c., Ratsmanual 1506, II. p. 20.

[3] l. c., Ratsmanual 1515, II. vor p. 1.

[4] St.-A. Zürich, Urk.-Sammlung der Antiquar. Gesellschaft Zürich L. Nr. 1456, Orig. Perg. — Anwalt des Stiftes Constanz und Gerichtsschreiber wird er auch in einer Badener Tagsatzungsurkunde von 1515 VI. 26 genannt. l. c., Urk. Constanz, Nr. 271.

[5] Zürcher Wappenrolle Nr. 279.

[6] Vgl. Kindler v. Knobloch, Oberbad. Geschlechterbuch I. p. 128 ff. — Siegel der Herren von Bodman sind in den Schriften des Vereins f. Gesch. des Bodensees XXIV photographiert. Stammtafeln gibt K. v. K. I. p. 131—136; s. auch Regesten Bodman Schr. d. Ver. f. Gesch. des Bodensees XXIII 1894, XXIV 1895, XXVI 1897, XXVII 1898, XXVIII 1899, XXX 1901.

wie in jüngern Jahren, vor die Gerichtsschranken. 1519 klagte nämlich Junker Jörg Göldli den Alexander Bodmer wegen schwerer Beleidigung an. Bodmer habe ihm das Gerücht mitgeteilt, welches der v. Peyer und der v. Landenberg ausstreuten, die Franzosen hätten Göldli 100 Kronen geschenkt. Bodmer erklärte, er habe nur gesagt, diese Summe sei ihm gegeben worden. Auf Göldlis Ansuchen, Hans Escher, seinen Redner, und Peter Grebel zu verhören, ging der Rat nicht völlig ein; nur Grebel wurde verhört und darauf am 6. Januar 1519 Alexander freigesprochen[1]. 1521 kam Alexander Bodmer mit Ritter Rennwart Göldli wegen eines Pferdeverkaufes in Streitigkeiten und musste eidlich versichern, dass er beim Verkaufe von keinen Gebresten des Pferdes etwas gewusst habe[2].

Gegen Ende der zwanziger Jahre und anfangs des vierten Dezenniums erscheint Bodmer noch öfters als Vertreter des Domstiftes Konstanz[3]. Es galt, dem Streben Zürichs, das alles, selbst die Einkünfte des Stiftes aus den zürcherischen Landen verstaatlichen wollte, energisch entgegenzutreten. Vom Juli bis November des Jahres 1528 gingen die Unterhandlungen hin und her[4]. In derselben Eigenschaft als Anwalt des Stiftes trat Bodmer auch 1530 und 1531 vor die zürcherischen Behörden[5]. Wohl diese Routine wird den Rat dazu geführt haben, ihn unmittelbar vor der Schlacht bei Kappel zum Schreiber einer Untersuchungskommission für die schlechte Verwaltung der Vogteien, Ämter, Klöster u. s. w. auf der zürcherischen Landschaft und in der Stadt zu ernennen. Er wird dabei noch ausdrücklich als Gerichtsschreiber tituliert[6]. Ferner erwähnt ihn eine Urkunde vom 23. Januar 1532, wo er nochmals als Amtmann und Anwalt der Konstanzer Domherren handelte und ebenfalls Gerichtsschreiber Zürichs heisst[7]. Zum letzten Male wird er in einer Berufsstreitigkeit genannt. Am 10. April 1532 entscheidet der Zürcher Rat zwischen Alex. Bodmer, Gerichtsschreiber, und Fridlin Murer im Streit um die Ausfertigung der urkundlichen Akte der beiden Stifte zum Grossen- und Frauen-Münster, dass Bodmer alle Fertigungen vor dem Stadtgerichte schreiben und Murer alles dasjenige, was den Pflegern der zwei Stifte und dem gemeinen Almosen zuständig sei[8].

Schon 1504 wird seine Ehefrau, doch ohne Namen, genannt. Dagegen bezeichnet der Text der beiden Jahrzeiten, gestiftet von dem Landschreiber Caspar B. dem Jungen und Heinrich B., Alexanders Sohn, die Gattin Alexanders

[1] St.-A. Zürich, Rats- und Richtbuch 1513/19, B VI 215, fol. 221a: Donstag vor Hilari ao. XIX, praes. her Röist vnd der alt rat.

[2] St.-A. Zür., Rats- u. Richtb. B VI 217, f. 171a u. 176, 15. u. 22. April 1521.

[3] Am 25. Febr. 1527 wird ein Spruch gefällt zwischen Gerichtsschreiber Alex. Bodmer und einigen Kirchgenossen von Niederweningen im Streit um einen Holzzins (Ratsbuch 1527/29, B VI 250, f. 10a).

[4] Strickler, Aktenslg. I. Nr. 2040, 1528 VII. 8.; Nr. 2043, 1528 VII. 11.; Nr. 2174, 1528 XI. 23.

[5] l. c. II. Nr. 1192, 1530 I. 5.; III. Nr. 266, 1531 III. 22.

[6] Egli, Aktensammlung Nr. 1790; laut gefl. Mitt. von Hrn. Dr. C. Keller-Escher gehörte er der Meisenzunft an und war 1531 mit Hptm. Frey am Gubel.

[7] St.-A. Zürich, Urkundensammlung d. Antiquar. Gesellschaft, Nr. 1157, Orig. Perg., dat. zinstags nach sant Sebastianstag.

[8] St.-A. Zür., R.- u. R.-Buch 1530/33, B VI 252, f. 180, mitwuchen nach Quasimodo anno etc. XXXij, praes. her burgerm. Röist, rätt vnd burger.

als Anna von Landenberg[1]. In den Landenberger-Genealogien Dieners und Studers erscheint sie nicht; dagegen erfahren wir aus drei Gemächtsbriefen von 1564 und einem höchst interessanten Prozessakt vom 1. Mai 1566 ganz genau, dass sie eine der natürlichen Töchter des Frischhans von der Breitenlandenberg war. Aus den Urkunden ergibt sich folgende Stammbaumskizze:

Frischhans v. d. Breitenlandenberg
(1476 zu Grandson und Murten. 1468 — ca. 1501(5).
ux. 1. Marg. v. Büsingen.
2. Sibylla v. Landenberg-Werdegg).

Hermann † 1518 ux. Euphrosina v. Rappenstein gen. Mötteli	**Ursula** (mar. Kaspar Göldli)	*Ulrich* Landenberger, Sohn einer Magd aus Balterswil (Thurgau); ux. Regula Werdmüller	*Anna* 1504. tot mar. Alexander Bodmer 1501—1532	*Helena* mar. Heinr. Messikommer v. Rapperswil, Diakon zu Gossau; Pfarrer zu Weisslingen
Anna 1566 mar. Jkr. Hans Jakob Meiss 1532, tot 1566.	**Felix** Göldli, sein Vogt Hans Barth. Ammann, zu Rapperswil.	posthuma leg. Tochter, N. N.	**Heinrich** Bodmer, Landschreiber in Baden.	Kinder (Kaspar, Pfr. zu Weiach, Hällikon u. Weisslingen, u. a.)

Hans v. der Breitenlandenberg hatte urkundlich seine ledigen und natürlichen Kinder von dem ehelichen Stamme abgesondert. Eines davon, Sohn einer Magd aus Balterswil (Thurgau), war Ulrich Landenberger (aus dem Turbenthal), der in seiner Jugend von den Bodmern bevormundet war. Er war am 11. August 1562 mit Rücksicht auf die von seinen Vorfahren und seinem Vater selig geleisteten Dienste zum Bürger der Stadt Zürich aufgenommen worden[2] und hinterliess bei seinem Tode ein Vermögen von gegen 1500 fl., das sein eheliches posthumes Töchterchen erbte. 1564, als sich Landenberger in Krankheit und noch ohne Leibeserben befunden hatte, errichtete er unterm 6. März und 16. August Gemächtsbriefe, in denen er seine weitverzweigte in ärmlichen Verhältnissen lebende Verwandtschaft bedachte. Als seine Frau wird darin Regula Werdmüller genannt und ein bezüglicher Heiratsbrief erwähnt[3]. Der Landschreiber Heinrich Bodmer zu Baden, sein „ehemaliger" Vetter, ist von jeder Erbanwartschaft ausgeschlossen. Landenberger begründete diese Massregel in entrüstetem Tone damit, dass ihn Bodmer vor den Eidgenossen verleugnet und erklärt habe, er anerkenne ihn nicht mehr als Freund. Bodmer habe ihn an seinem Gute betrogen, was Landenberger weder an ihm noch seinem Bruder

[1] Stadt-Archiv Baden, Nr. 123. Jahrzeitenbuch, Mscr.: s. Beilage III.

[2] Bürgerbuch B, p. 167. — 1560/64 als Wachtmeister gen., St.-A. Zür., A 30. 2.

[3] St.-A. Zür., Gemächtsbuch 1564/66, B VI 314. fol. 17 f., fol. 103 u. 106. Vom 16. August liegen zwei Entwürfe vor. Als Landenbergers Testierte sind genannt: Seiner seligen Mutter Schwester Marg. Keller zu Balterswil; s. Base Magd. Juchler, Magd bei den Junkern Hans Ulr. und Jörg Grebel; s. Vetter Hans Ziegler, Burger zu Zürich; Marti Juchler zu Walenwil i. Thurgau, seiner Mutter Schwestersohn; seiner Mutter Schwestersohns, Stephan Juchlers, Kinder, deren Vogt Marti Juchler ist; seiner Mutter Schwester vier Töchter, Elsbeth, Marg., Barb. und Anna Juchler, von denen Elsa und eine andere auf dem Guggenbühl verheiratet sind, eine bei der Mutter wohnt und die vierte bei Ambrosi Blarer zu Winterthur dient.



selig verdient habe[1]. Die Geburt eines ehelichen Töchterchens hob alle diese Gemächtsbestimmungen auf. Nach dessen Hinschied machten sowohl die Nachkommen und Zugehörigen der legitimen wie der illegitimen Branchen Erbansprüche. Landschreiber Bodmer betonte in schärfster Logik, nur die von der unehelichen Branche Abstammenden seien erbberechtigt, „dann sy mit dem namen vnd in alweg als ein abgeschnitten glid geachtet worden“. Der Fall war ein so vereinzelt dastehender, dass die höchsten Würdenträger Zürichs die Aufgabe erhielten, an Hand der Erbfälle des Stadtrechtes eine bezügliche Verordnung zu entwerfen[2]. Der Ausgang dieser unerquicklichen Erbstreitigkeit ist uns nicht bekannt.

Durch seine Heirat ist Alexander Bodmer in engere Beziehungen zu den Landenberg getreten. Er erhielt so das Vermögen einer Enkelin seines Schwiegervaters mit zur Verwaltung. 1531 ist er zugegen, wie der Andli genannten ehel. Tochter Jkr. Hermanns v. Landenberg † verlassenes Hab und Gut aufgezeichnet wurde[3]. 1532 erscheint diese Anna bereits als Jkr. Jakob Meissen Hausfrau[4].

Alexander Bodmers Nachkommen werden nur in den Badener Jahrzeiten als solche bezeichnet, sonst urkundlich nirgends. Auch sie zogen nach des Vaters Tode der Familie ihres Oheims Caspar, des Stadtschreibers, nach Baden nach und verbürgerten sich daselbst in den folgenden Jahrzehnten. Da aber ihr Vater nie Bürger zu Baden geworden ist oder nähere Beziehungen zu dieser Stadt gehabt hat, und sie einen grossen Teil ihres Lebens in Zürichs Mauern verbracht haben, werden wir ihrer noch kurz gedenken.

7. Barbara, des Gerichtsschreibers Tochter, wird im Glückshafenrodel von 1504 genannt[5]. Einer Barbara B. gedenkt auch die vom Stadtschreiber Caspar B. gestiftete Jahrzeit zu Baden[6].

8. Agnes. Am 30. Juni 1534 bestätigt der Zürcher Rat der Agnes Bodmer, weil. ihres Burgers Bernhard Reinharts sel. Witwe, einen Gemächtsbrief. Diesen hatte Reinhart noch im Felde bei Kappel kurz vor der Schlacht, in der er blieb, eigenhändig aufgesetzt. Er überwies darin seiner Hausfrau all sein Hab und Gut zur Nutzniessung; nach ihrem Tode sollte dasselbe den zwei Söhnen, von denen nur Jakob R. genannt wird, zufallen; den vier Töchtern sollen diese Söhne zu den 100 Gulden Heimsteuer, die die Töchter bereits empfangen, noch je 100 Gulden auszahlen[7].

---

[1] Landenberger bedauert, dass H. Bodmers Schwester, die mit dem Bluntschli verheiratet gewesen sei, unter seinem Entschlusse leiden müsse.

[2] St.-A. Zürich, Akten Landfrieden, praes. Herr Müller und beid Reth. — Moderne Kopie in Akten Sonderbare Personen. — Siehe Beilage II.

[3] St.-A. Zür., Schirmbücher B VI 333, 1518/34, f. 400, sampstag vor St. Jörgentag; s. auch p. 407.

[4] l. c., donstag nach dem nüwen Jarstag a°. 32, f. 483. Rechnungsabnahme in Gegenwart Alex. Bodmers. (Gefl. Mitteil. von a. Sek.-Lehrer Wepf in Zürich).

[5] St.-A. Zürich, A 41. 2.

[6] Stadt-A. Baden, Jahrzeitenbuch Nr. 123; s. Beilage III a.

[7] St.-A. Zür., Gemächtsb. 1532/61, B VI 212, fol. 22 f., praes. M. Itelhans Tumysen, M. Hans Breitensteyn et coram senatu.

Es ist zwar aus diesem Gemächtsbriefe weder die Zugehörigkeit der Gattin Reinharts zu unserem Bodmergeschlecht noch ihre Abstammung von dem alten Caspar B. zu ersehen; doch sind beide Annahmen höchst wahrscheinlich. Bernhard Reinhart ist uns schon oben 1496 in einem Raufhandel mit Caspar (II.) begegnet.

9. Caspar (IV.), der ältere Sohn Alexanders. Heinrich Bodmer stiftet in seiner Jahrzeit auch ein Gedenken für seinen Bruder Hauptmann Caspar Bodmer und Wilhelm Bodmer, desselben Sohn[1]. Die Bezeichnung Hauptmann dürfte jedenfalls mit der Würde eines Hauptmannes in den freien Ämtern zusammenhangen. Als solcher wird ein Caspar Bodmer zu 1520 erwähnt[2]. Höchst wahrscheinlich darf auch der 1539 als Wirt zum Roten Haus in Zürich erwähnte Caspar Bodmer, der als Schuldner eine Urkunde besiegelt, mit Alexanders Sohn identifiziert werden[3]. Auch scheint er sich zuletzt, wie früher sein Oheim und sein Bruder Heinrich, nach Baden begeben zu haben. Im Jahre 1553 wurde nämlich daselbst Caspar Bodmer von Zürich zum Burger angenommen[4].

Mit seiner Gattin muss Barbara Wyss, Tochter einer Elsbeth (Furrer?) identifiziert werden, die 1532 einen Caspar Bodmer heiratete. Am Dienstag den 3. Oktober 1542 legen M. Jakob Günthart und Hans Wyss, der Kantengiesser, als Vögte und Verwalter der Barbara Wyss, Caspar Bodmers Hausfrau, Rechnung ab, vor M. Petter Meyger und Hans Holzhalb, den Schirmvögten, in Beisein Hr. Hans Heinr. Göldlis, M. Jakob Funkens, Hans Sibers, Melchior Bluntschlis und der Vogtfrau[5]. Die folgende Rechnungsabnahme datiert von 1545[6]. 1557 wird Barbel Wyss Caspar Bodmers zu Baden Ehewirtin genannt[7]. Das Mscr. E 41 der St.-Bibl. Zürich führt eine Reihe von Kindern an, begeht aber den Fehler, als dieses Caspars zweite Gattin (1545) eine Elsbeth Fischer mit weiteren Kindern anzugeben.

10. Heinrich. Weit bedeutsamerer Natur war sein Bruder Heinrich. In den zürcherischen Akten vermögen wir ihn nicht zu finden; er hat sich jedenfalls noch in jüngeren Jahren nach Baden begeben und wurde daselbst

[1] Stadt-A. Baden, Jahrzeitenbuch Nr. 123; s. Beilage III b.

[2] Bucelin, Germania topo-chrono-stemmatographica, sacra et profana, Teil IV, Stammtafel 41, Ulm 1678.

[3] St.-A. Zürich, Urk.-Slg. der Antiquar. Gesellschaft Nr. 1093, Orig. Perg. Siegel C. Bodmers leider abgefallen. Gült zu Gunsten Frau Uttingers, geb. Kramer, auf dem Gasthaus zum Roten Haus lastend. — Die Urk. ist nicht mehr in der Slg. der Antiquar. Gesellschaft eingereiht.

[4] Stadt-A. Baden. Burgrechtbuch. Gefl. Mitt. von Dr. E. Welti, Bern.

[5] St.-A. Zür., B VI 335, f. 77 u. 132. — „Also nach abzug innemens u. ussgebens so belybt die frow ime, Hans Wyssen, schuldig:

An gelt 1 ℔ 10 ₰, u. ist Schirmgelt, aber dhein vogtlon harin verechnot.

So hatt die frow noch an güt:

Item 521 ℔ 15 ß sol Heinrich Ziegler nach bim kouff der wirtschaft zum Rottenhus.

Item 6 mütt kernen jerlich zū Seebach.

Item 3½ juchart räben zū Höngg.

Uff söllichen beiden letstgemelten stucken stadt 10 gl. geltz Hans Pettern Wellenberg u. 4 gl. gen Baden schulthess Grebeln."

[6] l. c., fol. 232a: Hans Wiss allein ihr Vogt; gegenwärtig Melchior Bluntschli. Heinrich Zieglers Schuld und der Zins auf Wellenberg.

[7] St.-A. Zür., Gemächtsbuch 1557/64, f. 4. undatiert.



1539 zum Bürger angenommen: „Heinrich Bodmer von Zürich, hernach Stattschreiber“ [1]. Hier gewann er bald ein seinem Oheim und dessen gleichnamigem Sohne Caspar ebenbürtiges Ansehen, das ihn als des letztern Nachfolger zum Stadt- und Landschreiber befördert hat. Wir haben ihn bereits kennen gelernt im Erbschaftsprozesse um das hinterlassene Töchterchen Ulrich Landenbergers.

Nach dem Jahrzeitenbuch Baden stifteten er und seine Ehefrau Elisabeth Schuffelbühl für sich und zahlreiche Glieder ihres Geschlechtes eine Jahrzeit. Ihre Kinder gehören nicht mehr in den Rahmen unserer Arbeit. Sie war die Tochter des Ammanns Friedrich Sch. in Münster und der Barbara Kräpsinger und war in erster Ehe mit Hans Brunner zum Roten Löwen verehelicht gewesen [2].

11. Appolonia, wahrscheinlich Tochter Alexanders. In der Jahrzeitstiftung der Bodmer zu Baden wird nach dem Hauptmanne Caspar des Galli Ulmer, des Apothekers gedacht, „so da ist Appolonia Bodmerin Eeman gsin“ [3].

12. N. N., Tochter Alexanders. 1512, am 3. Oktober, nimmt u. a. Melchior Bluntschli von den Vögten und Verwandten der Barbara Wyss, Caspar Bodmers Hausfrau, Rechnung ab [4]. 1564 bedauert Ulrich Landenberger in seinem Gemächt, dass die mit dem Bluntschli verheiratet gewesene Schwester Heinrich Bodmers unter seinem Widerwillen gegen diesen leiden müsse und nicht bedacht werden könne [5]. Doch erscheint auch sie in der Urkunde vom 1. Mai 1566 als Erbansprecherin; als ihr Vogt wird Landschreiber Bodmer zu Baden genannt [6].

13. Magdalena, verheiratet sich 1532 mit Junghans Ziegler von Zürich [7]. Diesen nennt 1564 Ulr. Landenberger seinen Vetter und setzt ihn u. a. als Erbanwärter ein [8]. Es darf daher dasselbe Verwandtschaftsverhältnis Landenbergers zu Zieglers Gattin wie zu H. Bodmer angenommen und deshalb Magdalena als Tochter Alexanders aufgefasst werden.

14. (?) Christoph oder Stoffel. Dieser berüchtigte Reisläufer lässt sich nicht sicher in den Stammbaum einreihen, am wahrscheinlichsten als Sohn Alexanders. In einem undatierten Kriegsrodel aus den ersten Dezennien des 16. Jahrhunderts kommt Stoffel Bodmer als „schriber“ vor; er wird auch sonst noch in den Rödeln als Söldner erwähnt [9]. Die genannte Bezeichnung weist ihn fast zwingend unserer Schreiberdynastie zu, wohl möglich als illegitimen Sprossen.

---

[1] Stadt-A. Baden, Burgrechtsbuch. Gefl. Mitt. des Herrn Dr. E. Welti in Bern.

[2] Stadt-A. Baden, Jahrzeitbuch Nr. 123; s. Beilage III b.

[3] l. c.; s. Beilage III a.

[4] Melchior Bluntschli wird in der sehr oberflächlichen genealog. Studie „Das Geschlecht der Bluntschli (Ergänzung zum Stammbaum)“, Zür. 1905, nur zu 1528 u. 1529, im Stammbaum überhaupt nicht genannt!

[5] St.-A. Zür., Gemächtsbuch 1564/66, B VI 311. f. 17 f., 103 u. 106.

[6] l. c., Sonderbare Personen und Akten Landfrieden; s. Beilage II.

[7] Mscr. E 41 der St.-Bibl. Zür.

[8] St.-A. Zür., Gemächtsbücher.

[9] St.-A. Zürich, Akten Kriegsrödel A 30. 1 (in undat. Perg.-Umschlag); B VI. 246, 1517, freier Amtmann unter Peter Füssli in Mailand.

1526 erscheint er als Vogt der Dorothea Tüngerin[1]. Im Prozesse Kleger von 1523 wird er als Hauptmann zu den Franzosen denunziert[2], ferner genannt im blutigen Konrad Heginer Prozess vom selben Jahre[3], 1525 als Hauptmann vom württembergischen Zug in den Wellenberg gelegt[4], und hielt sich 1526 mit andern Gesellen zu Baden auf[5]. Von da an fehlen weitere Spuren dieses ausgeprägten Reisläufercharakters und Pensionärs.

15. Wilhelm wird in der Jahrzeitstiftung Heinrich Bodmers, gewesenen Stadt- und Landschreibers zu Baden, als Hauptmann Caspar Bodmers Sohn bezeichnet (s. 9)[6]. Weder in Zürich noch in Baden fanden wir weitere Spuren über ihn. —

16. Das Mscr. E 41 der Stadtbibl. Zürich nennt eine Reihe von Kindern Caspar Bodmers und der Barbara Wyss und fügt auch unrichtigerweise Elsbeth Fischer mit weiteren Kindern als zweite Gattin des gen. Caspar Bodmers bei.

Beilage I.

C. v. Cham, Stadtschreiber zu Zürich, ersucht den Stadtschreiber Joh. vom Stall zu Solothurn, sein Patenkind Rudolf Bodmer zum Schreiber anzunehmen. Zürich, den 10. Juli 1472.

„Dem fůrnemen, ersamen vnd wisen Johannsen vom Stall, stattschriber zů Sollottern, minem lieben herrn vnd besundern gůten vnd gůnstigen frůnde.

Min willig, frůntlich dienst vnd wz ich allezit eren liebs vnd gůtz vermag, zůuor! Fůrnemer, ersamer vnd wiser lieber herre vnd besunder gůter vnd gůnstiger frůnde! Zů ůwer liebe schick ich minen besundern lieben göttyn, Růdolffen Bodmer, zöiger diss brieffs, mit gewaltznůsse, fůr ůch mich angenomen vnd gemechtiget, inn, mir zů lieb, zů ůwerm schriber zů ůch zů nement vnd ze empfachent vnd inn in ůwer getrůwer lere vnd vnderwisung ze habent, wie er des nach ůwerm gefallen notturfftig ist, vnd darinn gen mir kein fůrwort noch abziehen zehabent, als ich mich des zů ůwer ersamkeit versechen wil. vnd die sich dessglichen zů mir ouch wol halten mag. Vnd was von dero im beschicht, wil ich nit anders vffnemen noch haben, dann ob es miner person selbs beschicht. Vnd trůw vnd warheit mag ůwer liebe sich wol zů im versechen, vnd wo ich anderss wisste, ich dero vngern inn also zůschicken wölte. Vnd nichtzit dester minder stat zů dero min ernstlich begerung vnd bitte, inn in gůtter zucht vnd meisterschafft zůhaben vnd zů allem gůtem ze ziechent; dessglichen vnd in sölichem fůge ir von mir ouch wol wartent sin mögent. Vnd were ich nit in vnzwiuelicher zůuersicht, dz er verswigne vnd fromkeithalb miner herren von

[1] St.-A. Zürich. Schirmbücher 1518–34. B VI 333. p. 27.

[2] [3] Egli, Aktensammlung Nr. 350, 407. 848. S. auch Feyler. Anna, Die Beziehungen des Hauses Württemberg zur schweizer. Eidgenossenschaft in der ersten Hälfte des XVI. Jahrh., p. 267 n. 1; p. 282; 290. — Urfehde Bodmers B VI 219. f. 17.

[5] Strickler, Aktenslg. I Nr. 1134, c. Mitte Mai 1526, Zürich. Siehe auch Verhöre über Stoffel Bodmer u. a. Pensionäre im Okt. 1526, Egli, Aktenslg. Nr. 1050.

[6] Stadtarchiv Baden, Jahrzeitbuch Nr. 123; s. Beilage IIIb.

Sollottern vnd üwer füge nicht were, ich wölte üwer lieben früntschafft inn also nit züschicken. Geben vff fritag vor sant Margrethentag anno etc. LXXij.

C v Ch
s Z

St.-A. Zürich, Missiven B IV. 1., Concept.

Beilage II.

Beschluss des Zürcher Rates im Erbschaftsstreit um die Hinterlassenschaft des Ulrich Landenbergers von Zürich seligen Kindes, 1. Mai 1566.

Nachdem Ulrich Landenbergers seligen eelich kind, so nach des vaters abgang erst geboren u. unlang hievor todes abgangen u. in die 1500 fl. ungfar väterlichs guot, so demselben kind zuogehöret, vorhanden, wellich guot frouw Anna von der Breitenlandenberg, wyland J. Jacob Meissen seligen witwe, u. m. Haus Bartlome Aman, als ein vogt F. Göldlinen zuo Rapperschwyl, zuo rëcht verbieten lassen, u. vermeindt, das sy desselbigen güts die rëchten eelichen erben sygen, oder aber nëbent denen, so in glycher linien gëgen der abgestorben person ständint, zuo erb und teyl gaan söltend; dargegen Herr Landtschriber Bodmer zuo Baden, samt syner schwöster vogt und syner muoter seligen schwösterkinden, den Mesikomern, vermeindt, diewyl Herr Hans von der Breitenlandenberg selig syne ledigen und natürliche kinder, von denen obgedachter Ulrich Landenberger, dessglychen er und syne mithaften erboren, von dem eelichen stammen vermög brief und siglen abgesündert, und er und syne mithaften nummer eelich, verhoffe er unangesëhen, das ir gëgenteyl mitsamt inen gegen gedachtem Ulrich Landenbergern seligen in glycher linien standint, obangezognen guots allein erben ze sind, dann sy mit dem namen und in alweg als ein abgeschnitten glid geachtet worden, ouch denen uf syner linien, als vilgenannter Ulrich Landenberger noch jung gwësen, geboten worden, in zü bevogtigen und zü versorgen. Solliches Spanns halber sy beidersidts vor mynen gnedigen herren zum rechten erschinen, welliche aber, (sidtmalen man sich dheins sollichen fals erinnern kann, zuodem im stattrëchten über die erlüterung der erbfälen dhein artikel der ledigen und uneelichen kinden halber darum verhanden ist,) noch zuo diser zyt, in ansehen, das die fürgenommen gütigkeit abgeschlagen worden, nützit mit recht erkënnen wellen, sonders sich des entschlossen, dass herr burgermeister von Chaam, herr statthalter Brem, die beid herren seckelmeister und herr schultheiss Breitinger fürderlich zuosammensitzen, das stattrëcht der erbfälen halber für sich nemmen, u. was nöten, verhören, u. nach eigentlicher erdurung aller handlung ein ordnung stellen, wie und wellichermassen die, so von uneelichem stammen harkommend, durch band uss und uss geerbt werden söllind, und dasselbig an myn herren zur bestetigung gelangen lassen, damit man sich in disem jetzigen und derglychen fälen, so sich in künftigem zütragen möchten, dester stattlicher im entscheiden zehalten wüsse. Actum Mittwuch den ersten tag Meygens anno 1566. Praes. Herr Müller und beid Reth.

Kopiert 3. III. 1873 aus einem Akt im Fach „Landfrieden". Collat. 1. III., St.

Beilage III.

a. Diss ist der Bodmeren Jartzith, soll man allwegen uff den Suntag Quasimodo, das ist acht tag nach Ostren, uff der Cantzlen verkünden und am nechsten Zinstag darnach begangen werden. II Kalendas Aprilis (31. März).[1]

Gedenckend umb Gottes willen des eersamen Caspern Bodmers, so gsin ist Stattschryber hie zū Baden; Verena Brunnerin unnd Gertruta Wattendingerin, beid siner eelichen Husfrowen; Caspern Bodmers, sines eelichens Suns, so da ist gsin Lanndtschryber der Graffschafft Baden; Margretha Giggerin unnd Barbara Sylberysen, beid siner eelichen Husfrowen; Herren Jacoben Bodmers, Chorrherr gsin Sannt Verena-Stifft Zurzach; Barbara Bodmerin, Allexander Bodmers, Grichtschryber Zürich, unnd Anna (v. Lan)[2]denberg, (siner elichen)[2] Husfrowen; Houptman Casper Bodmers, jrs Suns; Galli Ulmer, des Appoteckers, so da ist (Appolonia)[2] Bodmerin Eeman gsin; Hannsen Gigers, so da ist des Raths hie zū Baden gsin; Elssbethen Greblin, siner Eefrowen, unnd Verena Gigerin, siner Schwöster, unnd aller deren Seelen, so uss disen Geschlechten verscheiden sind unnd nach verscheiden werden. Deren Jarzyth wirt man began uff nechst künfftigen Zinstag in Ämpteren der heiligen Mäss. Piten Got für die Seelen, unnd wirt man uff denselben Tag armen Lüthen ein Spend umb Gotes willen geben.

Stadtarchiv Baden, Mscr. Nr. 123: Jahrzeitenbuch Baden, pag. 46.

b. VI Kalendas Maii, Cleti papae martiris (26. April). Presentz.

Vigilia[3]. — Heinrich Bodmer, Statt- und Landschryber zū Baden gsin, und Elssbeth Schuffelbūlin, sin Eefrow, hand durch jren (ouch Allixander Bodmers, Grichtschryber Zürich, sines Vaters; Frow Anna v. Landenberg, siner Mūter; Houptman Casper Bodmers, sines Brūders; und Wilhelm Bodmers, desselben Sun; Casper Bodmers, des alten Statschrybers zū Baden, und Gerdrut Wattendingerin, siner Eefrowen; Casper Bodmers, Landschryber zū Baden, Margreth Gygerin und Barbara Silberysen, beider siner Eefrowenn; Houptman Gilg Bodmers, sines Suns; Herr Jacob Bodmer, Chorrherr Zurzach gsin; Fridrichen Schuffelbūl, Amman zū Münster, und Frow Barbara Kräpsingerin, siner Eefrowen, der obgenanten Elssbetha Schuffelbūlin Vater und Mūter; Hans Brunners zum Roten Löwen, jrs vordrigen Eemans; Herr Casper Schuffelbūl, Custos und Chorrherr zū Münster; Bat Schuffelbūl, jrer Brūdern; Frow Anna Schuffelbūlin, Herr Schulthes Hans Joss Fryen Eefrow gsin; Barbara und Margreth Schuffelbūlin, jr Schwōstern; Rūdolffen Fischers und Cristoffel Pfyffern von Lucernn, jrer Eemanen, und Herr Hans Heinrich Fischer, Corrherr Zurzach gsin, und aller deren, so uss jr beider Geschlächten verscheiden sind) Seelenheyl willen gsetzt drithalben Guldin Gelts, jerlich uff Invocavit gefallende, uff Heinrich Schlyniger zū Clingnouw innhalt eines besigleten Houptbrieffs, so sy unser Frowen Kilchenpfläger übergäben. Darumb söllend ein Lütpriester und die

[1] Glosse: Huc spectat illud Anniversarium, quod infra 26. Aprilis assignatum reperies. Est namque hoc idem cum illo, sed aliter fundatum seu institutum.

[2] auf Rasur stehend.

[3] Glosse: Feria tertia post Quasimodo peragendum est hoc Anniversarium.

Caplän uff den Tag diss Jarzyt am Morgen ein Vigilg singen und darnach Mäss halten und Got für die abgestorbnen Seelen piten. Dafür sol jnen ein jeder Kilchenpfläger uff disen Tag zü Presentz bar geben: Einem Lütpriester 10 ß, jedem Priester 6 ß, dem Sigrist 3 ß, jedem Coraluss 2 ß, und der Kilchenpfläger für sin Müye erhalten 6 ß, und das übrig der Kilchen an die Kertzen werden. Und wellicher Priester nit by der Vigilg ist und uff disen Tag im Ampt nit Mäss haltet (ussbedingt den Mitelmäser), dem sol gar nüt werden und die Versumnuss der Kilchen belyben. Wyter hand sy ouch der Spend zü Baden an barem Gelt geben 100 ℔ Haller. Darumb soll ein Spendmeister uff den Tag diss Jarzit 5 Viertel Kernen zü Brot bachen und armen Lüten umb Gotswillen geben, damit sy ouch Got für die abgestorbnen Seelen piten. — Sy hand ouch vergabet und gschenckt inn unser Frowen Lütkilchen zü Baden ein gewürckt Tůch, inhaltend die Marter der lieben Gotesheiligen Sant Felix, Regula und Exuperancii. Die sol man uff den vier hochzytlichen Fästen und uff Corporis Cristi zü Lob und Eer Got und siner würdigen Müter Marie uff dem Lätmer uffhencken und nach Ussgang der Fästen widerumb behalten.

Heinrich Bodmer, Stiffter, subscripsit.

Stadtarchiv Baden, Jahrzeitenbuch Baden Nr. 123, p. 59.

Nachtrag. — Zu Nr. 1, Caspar Vogt gen. Bodmer, Gerichtsschreiber: Nach dem Waldmannischen Auflauf 1489 wurde Caspar, Schreiber, zur Weinleutenzunft, einer der Verordneten, „ordnung zü machen des regiments“ [1]. Darunter verstand er jedenfalls auch das Geltendmachen von Ansprüchen an Waldmanns Hinterlassenschaft. Denn es findet sich unter den „vermeintlichen“ Forderungen an Waldmann der Posten: „Item 8 ℔ 12 ß Casparn, gerichtschriber; daran hat er [Waldmann] im geben ein mess saltz, kost 2 ℔, und ein eimer win, cost ein pfund; denocht sol er im 6 ℔ 12 ß“ [2]. Wirklich figuriert unter den abbezahlten Schuldenposten die Angabe: „Item wir hand Caspar Bodmer psalt 6 ℔ in eir deigning“ [3].

Zu Nr. 3, Hartmann Vogt gen. Bodmer: Schon aus obigen Mitteilungen geht hervor, dass die Bodmer mit Waldmanns Partei in Fühlung standen. Diese Annahme wird erhärtet durch die Aussagen des Obristzunftmeisters Hans Götz, den dasselbe Schicksal traf wie Waldmann: Er habe sich, wider der Stadt Recht, Hartmann Bodmern für 80 fl. verschrieben, 8 Jahre sein Vogt zu sein [4]. — Eine feste leitende Hand hätte Bodmer auch noch in späteren Jahren nötig gehabt, wie eine Busse vom Jahre 1502 deutlich genug zeigt: „½ march bar Hartman Bodmer, als er dem priester von Altstetten sin hustür und schloss, öch anders zergengt und zerstossen hat“ [5].

[1] St.-A. Zür., Ratsmanual 1489 I, f. 121, undatiert.

[2] l. c., A 19, Krimlnalsachen, Waldmann-Inventarien (1465—90), Pap.-Fasc., bez. 367. 2. 23.

[3] l. c., Pap.-Fasc., bez. 367. 2. 4.

[4] Füssli, H. H., Johs. Waldmann, p. 230.

[5] St.-A. Zür., Rats- u. Richtbuch 1500/06, B VI. 243, f. 85a, liber Nat. 1502, uff dornnstag nach Medardi, herr burgermeister Wyss und beyd råte.

1.
Caspar (I.) **Bodmer gen. Vogt, von Bodman.**
1457 Burger zu Zürich, 1468—70 im Embracherhaus zu Zürich; Weinleutenzunft.
Siegelt z. 1. Mai 1483. 1494—1504 Schreiber der Abtei. 1457—1506 Gerichtsschreiber; tot 1506.
ux. (2. ?) 1502 **Anna Schollenberg.**

2. **Rudolf**	3. **Hartmann**	4. **Hans**	5. **Caspar** (II.)	6. **Alexander**	7. **Barbara**	8. **Agnes**
1469—1498. 1482 Unterschreiber zu Solothurn. 1488 Bürger zu Soloth.; Schwager des Propstes Joh. Meyer zu Montier Grandval 1487—88. 1492 bis 1494 Stadtschreiber zu Burgdorf. ux. N. N. (Meyer), Witwe Peter Scheideggers von Sol., 1484—1494.	1487—1504. 1488 Burger zu Memmingen. (1492) 1494 Diener König Maximilians, Hptm. in Italien und Burgund. ux. Margaretha Metzger aus Memmingen, 1487—1503.	1484 Chorherr u. 1489 Schaffner zu Embrach; Kirchherr zu Lufingen. † 1497 VIII. 28.	1496—1504 Stadtschreiber zu Burgdorf. 1514 Stadtschreiber u. 1533 Burger zu Baden. ux. 1. Verena Brunner, 1504—1519. 2. Gertrud Wattendinger von Baden.	1506—1532 Gerichtsschreiber zu Zürich. 1514—1532 Amtmann des Domstiftes Konstanz zu Weningen und sonst zu Zürich; Meisenzunft. ux. Anna v. Landenberg, natürl. Tochter des Frischhans v. d. Breitenlandenberg.	1504	1534 VI. 30. Witwe Bernhard Reinhards, Amtmann z. Stift, Schwager Zwinglis, gefallen zu Kappel 1531. Jakob 1534 VI. 30. — Sohn — Martha 1534 VI. 30. verehelicht. — 3 Töchter

Kinder von 5. Caspar (II.):

(*1*) **Caspar** (III.)	**Jacob**	(*1*) **Dorothea**	(*1*) **Regula**	(*1*) **Verena**	**Elisabeth**	**Barbara**	**Anna**
1504. 1526 Gehülfe seines Vaters. Später (1536) Landschreib. zu Baden. 1542 V. 15. Schwager Bernh. Göldlis. ux. 1. Marg. Giger. 2. Barb. Silberysen von Baden.	1519. 1536 — † 1540 Chorherr am St. Verenastift zu Zurzach.	1504—19	1504—19	1504 mar. Hptm. Heinr. Rahn von Zürich, tot 1579.	1519	1519	1519

Kinder von 6. Alexander:

9. **Caspar** (IV.)	10. **Heinrich**	11. **Appolonia**	12. **N. N.**	13. **Magdalena**	14. **Christoph**
Hauptmann (in d. Freien Ämtern [?]) 1520. 1539—42 Wirt z. Rotenhaus in Zürich. 1553 Burger zu Baden. ux. Barbara Wyss 1532—57.	1539 Burger zu Baden. Stadt- und Landschreiber. ux. Elisabeth Schuffelbühl, Witwe Hans Brunners z. Roten Löwen	mar. Galli Ulmer, Apotheker.	(1542 X. 3.) — 1566 V. 1. 1564 Witwe Melchior Bluntschli's von Zürich.	mar. 1532 Junghans Ziegler, Burger zu Zürich, lebt noch 1564.	1520—1526, Söldnerhauptmann in französ. u. württemberg. Diensten.

Kinder von 9. Caspar (IV.):

15. **Wilhelm**	16. weitere Kinder.
Jahrzeitbuch Baden.	

Les ancêtres du général Dufour.

En considérant l'arbre ascendantal du général Dufour, que le regretté Dr Weydmann a publié dans les *Archives héraldiques suisses*, année 1902, pages 119 et suivantes, j'avais remarqué que le père et la mère du général se trouvaient tous deux, par les Mussard, parents de Jean-Jacques Rousseau.

Je voulus me rendre un compte exact de cette double parenté. Du côté maternel, elle est au 10e degré. Une des trisaïeules du général, Jeanne Mussard, femme de Jean-Pierre Colomb, était la cousine germaine de David Rousseau, le grand-père de Jean-Jacques.

Pierre Mussard
épousa en 1609, Marie Cresy

Lydie Mussard épousa en 1630 Jean Rousseau	**Jean Mussard** épousa en 1645 Pernette Ramier
David Rousseau épousa en 1666 Suzanne Cartier	**Jeanne Mussard** épousa en 1685 Jean-Pierre Colomb

Mais du côté paternel, je vis bientôt que la parenté avec Rousseau ne soutenait pas l'examen. Françoise Mussard en effet, qui se maria avec André Caillatte le 25 juin 1637, étant née le 12 janvier 1619, aurait eu plus de cent ans, le jour du mariage de sa fille, Jeanne-Pernette Caillatte, le 25 mars 1720! Il était clair que le tableau dressé par M. Weydmann, demandait à être corrigé sur ce point.

Le fait est que Jeanne-Pernette Caillatte, qui se maria le 25 mars 1720 avec Bernard Dufour, était fille, non pas d'André Caillatte, mari de Françoise Mussard (*Notices généalogiques* de Galiffe, tome II, seconde édition, page 853) mais d'un autre André Caillatte, mari de Lucrèce Dunant (mêmes *Notices*, tome III, page 192). Sur l'arbre généalogique donné plus loin, on peut voir quels ancêtres le général avait de ce côté.

On y remarquera une ancienne famille syndicale, les Montyon, et surtout les Versonnex, dont J.-A. Galiffe a dit (*Notices généalogiques*, I, 48) qu'entre toutes les familles qui s'éloignèrent de Genève à l'époque de la Réformation, il n'en est aucune que les Genevois doivent regretter davantage. La munificence de l'ancien syndic François de Versonnex, a permis en 1429 l'érection de la grande Ecole[1] à laquelle le nom de Versonnex est resté attaché. Cette école « a duré un siècle, et vraiment on peut dire qu'elle a jeté les bases de la culture genevoise »[2].

En somme, c'est de l'union de familles autochtones avec des réfugiés de diverses contrées, que le général Dufour est issu. Son arbre ascendantal montre

---

[1] *Mémoires de l'Institut genevois*, tome XII, article de M. Vuy. Cf. *Registres du Conseil de Genève*, tome premier. Genève, 1900, page 94.

[2] Borgeaud. *L'Académie de Calvin*, page 14.

trois familles italiennes: les Caillatte [3], de Chioggia près Venise; les Patron [4], de Milan; les Sartoris, [5] de Chieri en Piémont; et un assez grand nombre de familles françaises: les Tripeloury [6], du Dauphiné; les De la Botière [7], de Cluny; les Cresp [8], de Grasse en Provence; les Mussard [9], de Châteaudun, réfugiés à Genève au 16me siècle; — les De la Feuille [10], venus de Sedan au milieu du 17me; — enfin deux familles dont l'arrivée date des temps qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes, les Saguier et les Valentin. Des recherches plus approfondies permettraient sans doute d'ajouter encore quelques noms à cette liste.

Quant aux familles autochtones, j'ai pu ajouter deux noms: les Bourguignon, de Commungny, et les Chuit, de Veigy, à ceux que le Dr Weydmann avait indiqués dans son tableau. Voir la *Revue historique vaudoise*, année 1906, page 284, et la *Revue savoisienne*, même année, page 206. *Eugène Ritter.*

[3] Galiffe. *Le Refuge italien*, page 146.
[4] et [5] Galiffe. *Notices généalogiques*, tome III.
[6] Covelle. *Le Livre des bourgeois*, page 216.
[7] *Ibidem*, page 251.
[8] *Bulletin de la société d'histoire du protestantisme français*, année 1897, pages 84 et suivantes.
[9] Galiffe. *Notices généalogiques*, tome II.
[10] Covelle. *Le Livre des bourgeois*, page 374.

François de Versonnex, syndic de Genève en 1417
ép. Alexie Crochon

Pierre Montyon, syndic de Genève en 1410
ép. Alexie de Benevin

Aymon de Versonnex
syndic de Genève en 1465
ép. Jeanne Forrier

Michel Montyon
syndic de Genève en 1456, 1469, 1473
ép. Guillemette de Cusenens

Antoine de Versonnex, mari de Jeanne Montyon

Pierre Paul Patron, mari de Philiberte de Versonnex
bourgeois de Genève en 1505

André Patron
ép. Louise Riband

David Patron
ép. Judith d'Oisy

Charles Sartoris
ép. en 1580 Anne de la Bottière

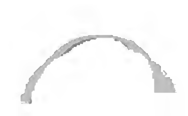
Jacques Sartoris
ép. en 1609 Jeanne Le Boiteux

André Patron, du CC en 1637, ép. en 1638 Louise Sartoris

Anne Patron
ép. en 1664 Abraham Caillatte

André Caillatte
ép. Lucrèce Dunant

Jeanne-Pernette Caillatte
ép. 25 mars 1720 Bernard Dufour



Kleinere Nachrichten.

Zwei Ex-libris und ein Gedenkblatt der Meyer zum Pfeil. (Hiezu Tafel I). — Der Basler Ratsschreiber Claus Meyer (geb. 1451, gest. 1500), der Ahnherr eines noch in Basel blühenden Geschlechtes [1], liess sich — wohl noch zu Ende der 1470er Jahre — ein Ex-libris anfertigen, dessen Reproduktion in Originalgrösse wir als Tafel I diesem Hefte beigeben. Eine reich gekleidete, allerdings viel zu lang geratene Frauengestalt hält den quadrierten Schild, der im ersten und dritten Feld das Wappen der Meyer zum Pfeil, im zweiten und vierten das derer zum Luft, welcher Familie seine Ehefrau Barbara (1471 bis 1534) angehörte, zeigt; auf dem oberen Schildrande sind die beiden Helme mit Helmzier und langen, bis auf den Boden reichenden Helmdecken angebracht. Das ganze ist flott gezeichnet, und das Blatt macht einen ganz vorzüglichen Eindruck. Wir besitzen einen ungefähren Anhaltspunkt für die Datierung dieses Holzschnittes in der Tatsache, dass Claus Meyer in dem in seinem Besitze befindlichen Exemplare der 1477 zu Strassburg gedruckten Burgundischen Historie des Erhard Tusch sein Ex-libris von Hand eingezeichnet und auch koloriert hat (Fig. 5); das grosse Ex-libris ist also frühestens in letzterem Jahre entstanden, jedenfalls aber auch nicht viel später.

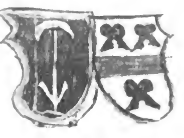


Fig. 5

Kein Ex-libris, als welches es auf den ersten Blick erscheinen könnte, sondern ein Gedenkblatt auf den Tod seiner Ehefrau ist das folgende Blatt, das Bernhard Meyer (geb. 1545 als Sohn des Ratsherrn Hans Ludwig Meyer und der Anna Froben, gest. 1610), des genannten Claus Urgross-Sohn, 1608 herausgab (Fig. 6); es zeigt von lateinischen und deutschen Sprüchen umgeben die Wappen Meyer z. Pfeil und Truchsess v. Rheinfelden [2]. Cordula Truchsess v. Rheinfelden, Bernhard Meyers Ehefrau (geb. 1574, gest. 1608), war die Tochter des Junkers Jakob T. v. R. und der Salome v. Andlau [3]. *L. A. B.*

Eine Säbelscheide mit Wappen. (Dazu Tafel II). — Mit gütiger Erlaubnis des Besitzers, der dieselbe seinerzeit im Wallis angekauft hat, reproduzieren wir als Tafel II in etwas verkleinertem Maßstabe die reich verzierte und wappengeschmückte Scheide eines Reitersäbels noch aus der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts; sie soll angeblich aus dem Besitze eines im französischen Garderegiment gedient habenden Mitgliedes der Walliser Familie Stockalper stammen, näheres war nicht zu erfahren. Da aber, wie bekannt, die Schweizer

[1] Über seine und seiner Frau Ahnen vgl. Archives herald. 1904 IV p. 112 ff.
[2] vgl. auch Basler Chroniken IV p. 401 Anmerk. 2.
[3] Über die Truchsess v. Rheinfelden vgl. Merz: Burgen des Aargau II. Stammt. p. 124.



Fig. 6

in französischen Kriegsdiensten nur aus Fusstruppen bestanden haben, so kann die Waffe nicht einem Offizier des Garderegiments angehört haben, es sei denn, dass er sie entweder als Beutestück oder vielleicht auch als Geschenk eines Kameraden erworben habe. Dafür spricht auch das zweimal auf der Scheide angebrachte Wappen — von zwei Rosen begleitete Lilie auf Dreiberg —, das nicht das Stockalpersche ist, überhaupt kein Walliser Wappen zu sein scheint; wir können dasselbe einstweilen nicht bestimmen und ersuchen daher etwaige Kenner desselben um gütige Mitteilung. *L. A. B.*

Nachträge und Verbesserungen.

Leider sind in dem Artikel von W. Wartmann über die „Zwei in Paris befindlichen Churer Scheiben", der im letzten Hefte des Herald. Archivs erschienen ist, verschiedene Druckfehler stehen geblieben, die wir nachfolgend korrigieren; gleichzeitig bitten wir den Verfasser um Entschuldigung für die ungenaue Wiedergabe des Textes. *L. A. B.*

S. 126.	Z. 11 von oben:	seitlichen statt seitlich.
	„ 16 „ „	Aufstellungsort statt Ausstellungsort.
	„ 20 „ „	ihren statt deren.
S. 127.	Z. 10 von oben:	höstes statt höchstes.
		Kan statt kan.
	„ 11 „ „	mahl statt mal.
		Niht statt Nicht.

S. 127. Z. 12 von oben: Waß statt Was.
„ 22 von unten: wirklichen statt wirklichem.
„ 17 „ „ Bleiruten statt Bleiuuten.
„ 11 „ „ aufgeschmolzen statt aufgeschmiert.
„ 1 „ „ Winckhler statt Winkhler.

S. 128. Z. 5 von oben: seind statt sind.
„ 6 „ „ daß statt dass.
„ 7 „ „ gnad statt Gnad.
„ 10 „ „ Schilden statt Schildern.
„ 12 „ „ die statt diese.
„ 17 „ „ Wulst statt Wullst.
„ 9 von unten: neuestens statt mindestens.

S. 129. Z. 10 von oben: Waß statt Was.
bleit statt bleibt.
vnver- statt uner-
Z. 17 von oben: zweite Spalte: den Stern statt die Sterne.
Zu I 2, Z. 4: Ammen statt Amman.
Zu I 3, Z. 1: bste statt beste.
Zu II 3, Z. 2: zue seiner statt zu.

S. 130. Z. 5 von oben: der ... Felder.
„ 9 „ „ flüglen statt Flüglen.
Bewacht statt bewacht.
Zu I 6, Z. 1: gesch(eh) statt gescheh.
Z. 3: dē statt dā.
Z. 4: An statt an.
Zu II 11, Z. 2: Keinen statt keinem.

S. 131. Zu I 8, Z. 1: Auff statt auff.
Hofnūg statt Hofnung.
Zu I 8, zweite Spalte, beim Kleinod hält die r. Hand die Blumenvase, die l. die g. Marke, statt umgekehrt.
Zu I 14, Z. 1: mit redlichkeit statt und redlichkeit.
Zu I 9, Z. 3: vns statt auf.
Zu I 9, Z. 5: Benedict schwartz statt Benedict Schwarz.
Zu I 10, Z. 4: Hanß statt Hans.
Zu I 10, zweite Spalte, Z. 4.: der es statt dieses.
Zu II 10, Z. 5: Zumfft- meister statt Zunfft- Meister.
Zu I 11, Z. 2: darzu statt derzu.
Z. 3: nir (st. mir) statt mir (st. mir.)
Z. 4: disem statt diesem.

S. 132. Zu I 12, Z. 1: guotß statt guotss.
Z. 2: deß statt des.
Zu I 13, Z. 1: truw statt trauw.
Z. 3: seell statt seel.
Z. 4: G[o]tteß statt G[o]ttes.
Zu II 1 Z. 1: (für Harm) statt [für Harm].
Z. 3: Bawier statt Bavier.
Zu II 2 Z. 3: Matheuß statt Matheus.

S. 133. Zu II 4, Z. 3 von oben: Königl. statt königl.
Zu II 4. Z. 3: Zue statt Zun.
Z. 6: nacher statt nach.
Zu II 5. Z. 4: diser statt dieser.
Zu II 6, Z. 1: Liecht statt Licht.
Zu II 7. Z. 3: solt— Sein statt solt — sein.
Z. 4: da statt Da.

S. 133. Z. 5: Zacherias statt Zacharias.
2. Spalte, Kleinod: ... zwei Hörner wagrecht geteilt, s. und r. verwechselt nicht zwei r. wagrecht ...
Z. 7: Damur statt Damun.
Zu II 8, Z. 3: deß statt des.
S. 134. Z. 6: deim statt deine.
Zu II 13, Z. 1: Ehrbahrkeit statt Ehrbarkeit
Zu II 14, Z. 3: best[he....] statt best[hr....]
2. Spalte: übers statt üners, und je ein Komma nach „4 g. Quadern“, und beim Kleinod nach „und Masche,“.
Z. 8 von unten: II 2, II 6, II 7 statt II 2, II 6, II 6.

Nachtrag des Verfassers (zu S. 135). — Nach dem handschriftlichen Generalinventar des Musée de l'Hôtel de Cluny sind die beiden Glasgemälde im Jahre 1852 angekauft worden.

Sie finden sich als Nrn. 2020/2021 in dem «1er supplément» verzeichnet, das dem von P. G. M. benutzten Katalog beigegeben ist und aus dem er andere Nummern (z. B. 2018, 2019) zitiert — allerdings als vitraux allemands — unter dieser Marke mögen sie von ihm nicht erkannt worden und deshalb unerwähnt geblieben sein.

Bücherchronik.

Das reiche heraldische und sphragistische Material, das sich in den zwei stattlichen Bänden der von Dr. Walther Merz herausgegebenen „mittelalterlichen Burganlagen und Wehrbauten des Kantons Aargau“, die wir ebenfalls seinerzeit ausführlich besprochen haben, vorfindet, ist nun auch separat erschienen unter dem Titel: **„Siegel und Wappen des Adels und der Städte des Kantons Aargau“** (Aarau, Sauerländer, 1907, Preis Fr. 3. —). Die über 200 Siegel- und Wappenreproduktionen, denen jeweilen ein knapper, nur das allernötigste gebende Text beigefügt ist, werden in folgende drei Gruppen eingeteilt: 1) Städtewappen, 2) Wappen des hohen Adels (Herzoge, Grafen und Freie), endlich 3) Wappen des niederen Adels. Ein ausführliches Register erleichtert die Benützung des Buches. *L. A. B.*

Die Familie Schnyder von Wartensee in Sursee und Luzern, bearbeitet von Dr. Th. von Liebenau. Der verdiente, leider schon seit einiger Zeit fast ganz erblindete Luzerner Staatsarchivar bietet in diesem seinem letzten Werke eine zusammenfassende, auf urkundlicher Grundlage beruhende Geschichte des bekannten Surseer Geschlechtes der Schnyder von Wartensee. Wie der gelehrte Verfasser wahrscheinlich macht, ist der erste Stammvater desselben ein Wernerus Sartor, der um 1350 lebte. Schon sein mutmasslicher Gross-Sohn Heinrich (erwähnt 1388—1435) begegnet uns — der erste dieses Geschlechts — als Schult-

heiss zu Sursee, welche Würde in der Folgezeit von nicht weniger als 21 Gliedern der Familie bekleidet wurde. Wartensee erwarb im Jahre 1648 Schultheiss Ludwig Schnyder, Twingherr zu Kottwyl und Oberkirch; schon von 1457 bis 1547 jedoch ist die Familie ein erstes Mal im Besitze von Mauensee, und dann wieder von 1600—1607. Schultheiss Michael Schnyder, der 1605 das alte Schloss daselbst baute, nahm auch als erster das Wappen von Mauensee an, den weissen fliegenden Fisch im schwarzen Feld, wie dasselbe, seit 1647 quadriert mit demjenigen von Wartensee, noch heutzutage von der Familie geführt wird. Das ursprüngliche Wappen bestand aus einem kreuzartigen Hauszeichen. Neben den Surseer Schnydern gab es auch ein Luzerner Geschlecht dieses Namens, das sich von 1245 an daselbst nachweisen lässt und das erst 1653 wieder ausstarb. — Als angenehme Beigabe 2) folgen am Schlusse des Buches nicht weniger als 13 Stammtafeln — 12 der Surseer Schnyder und eine der Luzerner — auch mit Abbildungen ist das Werkchen reich ausgestattet. *L. A. B.*

Als neue Mitglieder sind unserer Gesellschaft beigetreten:

Herr Paul G. de Goré, Attaché au Ministère de Justice, Kischinew.
„ W. Wartmann, Paris.
„ Charles Schnyder v. Wartensee, Direktor der Società Bancaria Italiana, Genua.
„ Dr. Roger Dollfus, Bankier, Mailand.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.







Tafel II.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1907 Jahrgang / Année XXI Heft 2/3.

Descendance de D. Antonio I, Prieur de Crato, XVIIIe roi de Portugal.

Par *A. de Faria.*

Pour établir, dans la mesure possible, la descendance de **Dom Antonio I** en Suisse, je me suis basé comme point de départ sur la filiation de **Maria-Belgia de Portugal** (fille d'**Emilie de Nassau** et d'**Emmanuel** fils de D. Antonio) établie par l'historien *Zurlauben-Châtillon* et tirée de l'original par le Général F. C. de la Harpe. Ce document est reproduit comme suit dans la très remarquable *Notice sur un tableau conservé dans les archives de Vevey, présentée à la Société d'Histoire de la Suisse romande, dans sa séance du mardi 20 Novembre 1838, par le Prof.* Dan. Alex. Chavannes.

Cette Notice a été publiée dans le « Journal de la Société Vaudoise d'Utilité publique ». Tome VI du Journal, pages 338 à 359. Cahiers nº 64 à 75. Tome XXIV de la Feuille. Cahiers nº 292 à 303. Lausanne, Imprimerie des frères Blanchard, 1838.

Une Note complémentaire a été insérée dans le tome VII du « Journal de la Société Vaudoise d'Utilité publique » page 124 et 125. Lausanne, 1839.

* * *

EXTRAIT D'UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE ZURLAUBEN

(tiré de l'original par Monsieur le Général F. C. de la Harpe).

POSTÉRITÉ

de **Dom Antoine, Prieur de Crato,** proclamé **Roi de Portugal** après le Cardinal Dom Henri, puis détrôné par Philippe II.

Dom Emmanuel; sa femme **Emilie de Nassau-Orange.**

DESCENDANCE

Maria-Belgia, eut du **Colonel Groll** un fils et quatre filles, savoir:

1. **Berne Groll,** dont la ville de Berne voulut être marraine. Il mourut sans laisser de postérité.

II. **Catherine-Emilie**, qui se maria avec un noble **Damond**, banneret de Nyon, famille éteinte. C'est l'enfant du tableau de Vevey.

III. **Anne-Rosine**, qui se maria avec un noble **Desvignes**.

IV. **Maurice-Sabine**, qui se maria avec Bénédict **Deschamp**.

V. **Susanne-Sidonie**, qui épousa en premières noces François **Badel**. Seigneur du Martherai; et en secondes Vincent **Ardin** de la Clavellière.

D'**Anne-Rosine** (N. III), naquirent :

I. Jacques-Daniel Desvignes.

II. Etiennette-Rosine, mariée à un noble **De la Harpe**, branche éteinte.

III. Marie, qui épouse un noble **Bory**.

* * *

Au sujet de ce même tableau de Vevey nous avons trouvé dans les archives de la ville une Notice de Mr. Paul Cérésole (qui fut plus tard Président de la Confédération Suisse) nous en extrayons le passage suivant :

« La femme couronnée représente la Ville de Vevey, la femme en couches « **Maria-Belgia**, et l'enfant est la filleule **Catherine-Emilie**.

« Celle-ci épousa plus tard noble **Dammond**, banneret de Nyon dont la fa- « mille s'est dès lors éteinte.

« Les autres filles de **Maria Belgia** épousèrent des gentilshommes du Pays; « l'une **Anne-Rosine** se maria avec un noble **Desvignes** dont la postérité « existe probablement encore; l'autre **Suzanne-Sydonie** épousa en premières « noces un Seigneur **du Martheray**, et en secondes noces **Vincent Ardin** de « la Clavellière. Les descendants s'allièrent avec des **De la Harpe**, des **Roch- « mondet**, des **Bory** et des **Ducosterd**.

« Les enfants issus de ces familles sont encore très nombreux dans le Pays ».

Il est curieux de constater que toutes les familles qui s'allièrent à la *1re génération* descendante de *MARIA BELGIA Princesse de Portugal* sont aujourd'hui éteintes.

D'entre celles qui s'allièrent au 2me degré, il ne subsiste plus actuellement que les deux seules familles de cette génération citées par l'historien Zurlauben-Châtillon, savoir: *de la HARPE* et *BORY*. Dans l'ordre chronologique c'est cette dernière famille dont l'alliance avec une descendante de MARIA BELGIA de PORTUGAL date de l'époque la plus reculée; en effet Ne Louys Bory épousa le 18 Mars 1681 *Marie* fille *cadette* de J. des VIGNES et d'Anne Rosine de CROLL-de PORTUGAL, tandis que Ne J. I. de la HARPE épousa la fille *aînée*, Etiennette Rosine, le 3 Décembre de la même année.

Une branche actuelle de la famille *BORY* se rattache par quatre chaînons à trois des filles de MARIA BELGIA de PORTUGAL, savoir: à la 3me, *ANNE ROSINE* par l'alliance des *VIGNES*; à la 5me, *SUSANNE SIDONIE* par l'alliance *ARDIN* de CLAVELLIERE; et à la 1re, *CATHERINE EMILIE* par les deux chaînons NICOLE-de MARTIGNY et CORNILLAT-ROCHMONDET.

* * *

DON ANTONIO Ier, chevalier de Malte, prieur de Crato, 18e roi de Portugal, quit à Lisbonne en 1534 et mourut à Paris le 26 Août 1595, laissant les dix ants qui suivent (6 fils et 4 filles) :

I. **DON EMMANUEL DE PORTUGAL**, érudit polyglotte, naquit à Tanger, ou à Lisbonne, en 1568, et mourut à Bruxelles le 22 Juin 1638. Il fut vice-roi des Indes. En 1588 nous le voyons en Flandres, dans l'armée de Leicester, avec lequel il repassa en Angleterre où il se trouvait de 1590 à 1595. Il alla ensuite habiter La Haye où il épousa, le 7 Novembre 1597, devant le prêtre catholique Theobald Feeling, **Emilie de Nassau**, princesse **d'Orange**, née en 1569, fille de **Guillaume I le Taciturne** et de sa seconde femme **Anne de Saxe** et sœur, par conséquent, de **Maurice**, prince d'Orange.

Ce mariage contraria fort le stathouder Maurice qui rompit toutes relations avec sa sœur jusqu'en 1609, où un rapprochement eut lieu grâce à l'intervention du prince Philippe-Guillaume d'Orange.

Après 28 années d'une existance assez mouvementée en Hollande, soit à La Haye, soit notamment au château de Wychen (domaine qui était la propriété d'Emilie), le ménage se sépara, en dépit des efforts d'un parent et ami, le comte Floris de Pallandt de Kulemburg [1] pour éviter cette rupture ; la question religieuse n'y était pas étrangère, Emmanuel étant fidèle catholique, tandis qu'Emilie était restée calviniste ; mais la cause déterminante de cette scission fut la suivante : Emmanuel, sachant qu'il n'y avait aucune chance pour lui et les siens de faire prévaloir leurs prétentions au trône de Portugal consentit à accepter des faveurs de l'Espagne ; Emilie ne lui pardonna pas ce qu'elle considérait comme une défection.

Elle vint donc s'établir à Genève, en 1625 [2] séparée de son mari mais en

[1] JHR. C. A. VAN SYPESTEYN, *Holland in vroegere tijden*, merkwaardige personen en schetsen uit het maatschappelijk leven. — 's Gravenhage, W. P. van Stockum en zoon, 1888. Page I : *Floris II van Pallandt graaf van Culemborg en Frederic de la Tremoille graaf van Laval* ('s Gravenhage, 1633).

[2] Tous les historiens suisses ont présenté Emilie de Nassau comme veuve à son arrivée à Genève, reproduisant l'erreur commise par l'historien Gauthier (Extrait de l'Histoire de Genève, T. IV, p. 202 manuscrit de la Bibliothèque de Genève). Son mari était vivant ; il se remaria même après la mort d'Emilie comme on le verra plus loin. Une autre preuve de l'erreur, c'est la visite que D. Emmanuel vint faire à sa femme à Prangins et qu'a mise en scène de façon si touchante l'auteur de *Trois amoureuses*.

M. Bory d'Arnex a relevé à La Haye une lettre écrite de Prangins au cours du séjour qu'il y fit par D. Emmanuel à son parent le comte Floris de Pallandt.

CERISIER, *Tableau de l'Histoire générale des Provinces-Unies*, tomes IV, pages 353-357.

GAUDY-LE FORT, *Promenades historiques dans le Canton de Genève*, 2ème ed., I. 36.

Genève historique et archéologique par J.-B. Galiffe. — Genève et Bâle, H. Georg, libraire-éditeur, 1869. Pages 267.

Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève. — Genève, chez Jullien frères, libraires-éditeurs, et Paris, chez A. Allonard, libraire. — 1855 :

Tome 15, pages 165-181.

Idem. — 1867 : Articles de Théophile Heyer. Tome 16, pages 426-428.

Notice sur les fouilles pratiquées en 1850 dans l'Eglise de St-Pierre et descriptions des objets découverts, par J.-D. Blavignac, architecte. — Genève, Imprimerie Jullien, 1851.

Saint-Pierre ancienne cathédrale de Genève, publication de l'Association pour la restauration de Saint-Pierre. — Genève, 1891 : Fascicule I, pages 72-75.

(*O Conimbricense* — 26 Avril 1902).

compagnie de ses six filles. Elle habita d'abord à la rue de Cornavin (quartier de Coutance), une maison qui avait appartenu aux familles de Viry [1] et Gallatin [2] et qui fut, depuis lors, désignée sous le nom de *Château Royal.*

Plus tard, Emilie de Nassau [3] y acheta une maison, située entre la rue Verdaine et la rue du Vieux Collège (cette maison porte, actuellement, le n° 7

---

[1] Les armoiries de la famille de Viry (de Savoie) se voient encore aujourd'hui à la cathédrale de Saint-Pierre et un membre de cette famille réside actuellement au château de Viry, à Viry (près de Saint-Julien).

[2] Après la famille Gallatin, le *Château Royal* appartint à Horace Benedict de la Rive, qui le vendit le 2 Mars 1876 à Jean-Jacques Vaucher, qui, à son tour, le vendit à Daniel Treiber et celui-ci à Daniel Goy et à Madame Garin. Ce furent ces deux derniers propriétaires qui vendirent le *Château Royal* à la municipalité de Genève, qui le fit démolir en 1900.

[3] Voir sur Emilie de Nassau:

Revue *de Gids,* vijftigste jaargang, vierde serie. vierde jaargang. Augustus, September 1886. Amsterdam, P. N. van Kampen et zoon: *Emilie van Nassau* par Lodewijk Mulder (mort en 1907).

LODEWIJK MULDER, *Geschiedkundige novellen levensschetsen.* 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1907.

IS. AN. NIJHOFF, *Bijzonderheden betrekkelijk het leven en karakter van Don Emanuël van Portugal en Emilia van Nassau* (publié dans les: *Bijdragen voor vaderlandsche geschiedenis en oudheidkunde,* tweede deel, vierde stukje, te Arnhem, bij Is. An. Nijhoff, 1840.

M. J. VAN LENNEP, *Emilia van Nassau* (publié dans le vol. I de ses *Novellen.* Leiden, A. W. Sijthoff).

H. M. WERNER, *Emilia van Nassau en het kasteel te Wychen* (dans *Goeverneurs oude Huisvriend,* 1886, page 86).

P. BOSSCHA. *Emilia van Nassau, een historisch verhaal* (Overysselsche Volksalmanak, Deventer, 1836).

PAUL MARCHEGAY, *Lettres de Louise de Colligny,* princesse d'Orange, à sa belle fille Charlotte-Brabantine de Nassau, Duchesse de la Trémoille. Les Roches-Baritaud (Vendée) MDCCCLXXII. Paris, Typ. de Ch. Megrueis, 13 rue Cujas, 1872.

J. ORLERS, *La généalogie des comtes de Nassau, avec les victoires de Maurice.* Leyden, 1615.

DUYCK, Journaal van Anth. Duyck, advokaat-fiscaal. v. d. Raad v. State (1591-1602). M. inleid. en aanteek van L. Mulder. 's Hage, 1862-66. 3 vol.

D. G. D. J. SCHOTEL, *De Winterkoning en zijn gezin.* Tiel, Wed. D. R. van Wermeskerken, 1859.

ARNOLD ISING, *Haagsche Schetsen,* nieuwe bundel. — 's Gravenhage, W. P. van Stockum et zoon, 1885. Page 82: Een trouwfeest in Februari 1638.

H. M. WERNER, *Emilia van Nassau en het kasteel te Wijchen* (*De Huisvriend geillustreerd magazijn gewijd aan letteren en kunst,* jaargang 1886), Schiedam, H. A. M. Roelants, boekdrukker-uitgever.

Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, tome XVI, f.° 426.

Bibliothèque Universelle et Revue Suisse. Septembre 1871, page 133, article de Mr. Charles Berthoud intitulé: Une prétendante à la souveraineté de Neuchâtel.

Revue Chrétienne, d'Octobre 1874, un article intitulé: *La fille de Guillaume le Taciturne* (par Jules Chavannes).

Dictionnaire du Canton de Vaud, article *Prangins* (par Mr. Chavannes-Dapples).



de la rue Verdaine)[1]. Elle fit ensuite l'acquisition de la baronnie de Prangins,[2] entre Nyon et Rolle, au pays de Vaud.

Parmi les personnages qui, à cette époque-là, fréquentaient le plus chez la princesse Emilie figuraient Agrippa d'Aubigné et les professeurs Jean Diodati, Théodore Tronchin et Bénédict Turrettini.

Emilie de Nassau[3] mourut à Genève le 16 Mars 1629, à l'âge de 60 ans, en sa maison de la rue Verdaine, qui fut vendue plus tard (1644).

Son testament est daté de Genève le 22 Février 1629, et signé de sa main.

[1] Cette maison, qui avait un grand parc, fut achetée le 14 Août 1626 à Anne Bithod, femme de Jean Sarrasin, premier syndic, auteur du *Citadin* et frère de Louis Sarrazin *(un des phénomènes littéraires du XVIe siècle*, selon Renier Chalon). Le titre d'achat, fait chez le notaire Odet Chapuis, dit que la princesse paya, pour ce palais, 20000 florins monnaie genevoise et plus 20 pistoles en monnaie espagnole, dont le majordome de Son Altesse, David Dumont, fit le versement.

Cette maison existe encore. Avant d'être acquise par la princesse Emilie, elle avait été habitée par Agrippa d'Aubigné.

(*D. Luiz de Portugal*, par Camillo Castello Branco, page 93).

[2] Ce château qui appartient actuellement à l'association des *frères Moraves* leur sert d'institution de jeunes gens; c'est le château qui fut *reconstruit* en 1724 par Monsieur Louis Gyger ou Guiguer, originaire du canton de St-Gall, banquier à Londres, dont le fils, sauf erreur, fut le général Guiger, au service de Hollande, et dont les descendants habitent actuellement Lausanne. Le château de Prangins qui appartenait en 1846 au roi Joseph Bonaparte puis au prince Jérôme Napoléon et qui appartient aujourd'hui à Madame Say et au prince Jacques de Broglie (gendre du prince de Wagram), est une habitation moderne sur l'emplacement d'une ancienne ferme du *château de Prangins* d'Emilie de Nassau.

[3] *A madame ma soeur, madame de la Trémoille, duchese de Thouars.*

Madame ma soeur, la distance des lieux où nous sommes peut bien, et non sans mon grand regret, me priver de l'honneur et bonheur que j'estimois incomparable si j'estois en lieu où je vous puisse faire voir la sincère affection que j'ay à vostre service, mais n'empeschera jamais ma bonne et entière volonté au mesme effect à quoy je me tiendray tousjours préparée avec les miens à toutes occasions qui il plaira à Dieu m'en faire naistre, y estant obligée non seulement de nature et par voz mérites, mais encor de nouveau à cause de l'honneur que d'un naturel débonaire, vous faictes à mes fils qui, n'ayant jamais rien moins mérité, seront tenuz de vous faire hommage toute leur vie pour une telle grace: à quoy je les nourriray de tout mon pouvoir, comme celle qui se rasentant d'un tel bienfait ne trouvera jamais rien difficile qui soit propre a recognoistre vostre bonté et pour s'entretenir en voz bonnes graces afin de retenir toute sa vie ce titre inestimable d'estre madame ma soeur, vostre bien humble et très affectionnée soeur à vous faire service

EMILIA DE NASSAU, *Princese de Portugal.*

Original olographe, scellé en cire rouge sur lacs de soie rose.

(Une copie de cette lettre nous fut aimablement envoyée par Mr. Bory d'Arnex. Elle provient du chartrier de Thouars, au duc de la Trémouïlle, et fut copiée, en 1898, par Mr. Gaston Duval, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, à Paris.)

La *très belle* signature d'Emilie de Nassau se trouve reproduite avec une lettre (superbe écriture) dans l'ouvrage intitulé:

Archives ou correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau, recueil publié, avec autorisation de S. M. le Roi, par G. M. Groen van Prinsterer, Deuxième série, tome II, 1600-1625, avec des fac similés. — Utrecht, Kemink et fils, 1858

Plusieurs lettres de ce tome traitent d'Emilie de Nassau princesse de Portugal.

(Les tomes I. p. 391 à 412, et t. VIII, p. 418, parlent aussi d'Emilie et d'Emmanuel.)

La princesse fut ensevelie, le 18 Mars 1629, en la cathédrale de St Pierre, dans l'ancienne chapelle de Sainte-Croix qui, depuis lors, fut désignée sous le nom de *Chapelle de Portugal*[1].

Pour ses funérailles son cercueil fut couvert d'un tapis de velours orné d'un coté des armes de Portugal et de l'autre de celles de Nassau.

Emmanuel de Portugal se remaria (avant 1633) avec Louise Osorio (dame d'honneur de l'archiduchesse Isabelle, qui résidait à Bruxelles) et décéda à Bruxelles, le 22 Juin 1638, à l'âge de 70 ans. Il y fut enterré dans l'Eglise de Saint-François.

Du mariage d'Emmanuel de Portugal avec Emilie de Nassau, naquirent :

I. **D. Emmanuel II, ou D. Georges, de Portugal**[2] qui fut Gouverneur de la principauté d'Orange, de 1619 à 1623, se fit carme déchaussé, le 15 Juillet 1628, sous le nom de *frère Félix*, et embrassa ensuite, à Delft, dans le temple français, le 15 Janvier 1634, la religion protestante[3]. Il entra dans l'armée et comme capitaine de cavalerie assista au siège de Gelder où il fut blessé et fait prisonnier. Il épousa, en 1646, Jeanne comtesse de Hanau, fille d'Albert comte de Hanau zu Muntzenberg, décédée le 13 Septembre 1673. Don Emmanuel II fut, en 1656, gouverneur de la ville et forteresse de Steenwijk et mourut, le 27 Octobre 1666, à Delft (ou Schagen), où il fut inhumé dans l'Eglise wallone (ou temple français). De leur mariage naquirent :

I. ***Wilhelmine-Amélie de Portugal***, née en 1649 et morte jeune.

II. ***Elisabeth-Marie de Portugal***, née le 20 Novembre 1648, morte en 1717, mariée le 11 Avril 1678, au baron Adrien de Gent, fils du baron Jean de Gent et de sa femme Eggerik-Adriana-Sybille de Riperda. — Le baron Adrien de Gent perdit la jambe gauche, à Maestricht, emportée par un boulet de canon, en 1673. Il mourut en 1711. — Ils eurent :

[1] J. D. Blavignac dans sa *Notice*, dit :

« La chapelle de Portugal offrait deux écussons, dont le premier portait : *Parti au premier d'argent à cinq écussons d'azur mis en croix chargés chacun de cinq besants d'argent en sautoir marqués d'un point de sable, l'écu bordé de gueules à sept châteaux d'or trois en chef, deux en flanc et deux vers la pointe* (Portugal). *Au second écartelé : le premier et quatrième : contre-écartelés, au premier et quatrième : de gueules à la bande d'or* (Chalons); *au second et troisième d'or au cornet d'azur enguiché, virolé et lié de gueules* (Orange) *sur le tout cinq points d'or équipolles à quatre d'azur* (Genève). *Les second et troisième grands quartiers aussi contre-écartelés : au premier d'azur semé de billettes d'or au lion du même armé et lampassé de gueules* (Nassau) *au deuxième d'or au léopard lionné de gueules couronné armé et lampassé d'azur* (Catznellenbogen), *au troisième de gueules à la fasce d'argent* (Vianden), *au quatrième de gueules à deux léopards d'or lampassés et armés d'azur* (Dietz). Sur le tout du tout : *fascé d'or et de sable au crancelin de sinople* (Saxe). Le second écusson était celui de l'épouse du colonel Groll, *écartelé ; au premier et quatrième palé en losanges d'argent et d'azur* (Groll), *au second et troisième* de Portugal. (*O Conimbricense* — 3 Mai 1902).

[2] JHR. C. A. VAN SYPESTEYN, *Holland in vroegere tijden.* 's Gravenhage, W. P. van Stockum & Zoon, 1888, page 41.

[3] La déclaration des raisons qui l'ont induit à renoncer à la religion romaine, reçue devant le consistoire de Delft, se trouve mentionnée au tome CCCXIII (réserve) du Recueil Fontanien, Rotterdam, 1634, in-4°.

I. **Jeanne-Emilie-Louise de Gent,** morte célibataire.

II. **Egerie-Adriana-Sibilla de Gent** qui épousa, en premières noces, le baron Adrien-Gustave de Hompesch, colonel d'un régiment de dragons de la garde, mort en 1715. — Ils eurent deux fils [1] et une fille.

Egeria-Adriana-Sibilla, épousa, en 1723, en secondes noces, Carel Drossaert de Belle-le-jeune.

III. **Antoinette-Albertine-Frédérique de Gent,** morte le 9 Mai 1764, épousa, en premières noces, Pierre Bigot, marquis de Villandry et, en secondes noces (en Juin 1721), Guillaume-Antony Pieterson, mort le 8 Août 1759, de qui elle eut :

Elisabeth-Maria Pieterson, née le 11 Mars 1724, morte sans enfants.

III. ***Emilie*** ou ***Marie-Louise de Portugal,*** née en 1649, morte célibataire à Bergen-op-Zoom, le 8 Juillet 1731.

IV. ***Christine-Delphine de Portugal,*** née le 15 Décembre 1650, morte sans alliance.

II. **Don Christophe-Louis-Guillaume [2], ou Guillaume-Louis,** prince de Portugal, nommé chevalier de Malte vers 1620, à l'âge de 23 ans, marquis de Tramoso (ou Trancoso), se maria à Naples, en 1631, avec Anne-Marie Capeci-Galeotti [3] (fille de J.-B. Capeci-Galeotti, prince de Monteléon et de Diane Spinelli, fille du prince de St-Georges).

Il alla habiter à Binch (en Belgique) et ensuite à La Haye.

En 1647 il fut nommé, par le Roi Jean IV, ambassadeur de Portugal au Congrès de Münster [4].

Il mourut à Bruxelles le 7 Juillet 1660, âgé de 59 ans. Ils eurent :

I. ***D. Emmanuel-Eugène de Portugal*** [5], IIIme du nom, né en 1633, marquis de *Tronest* (?) et de Tramoso, mort à Rome, le 16 Septembre 1687. Il était ecclésiastique, par conséquent célibataire.

II. ***D. Ferdinand-Alexandre de Portugal,*** né en 1634 (qui était en 1656 à l'Université de Louvain), comte de Sendim, capitaine de cuirassiers

---

[1] En 1841, figuraient parmi les ayants-droit aux rentes de Nassau la comtesse de Hompesch et la comtesse de Heiden-Hompesch, veuve douairière du comte de Heiden-Reinestein. Monsieur le chevalier Milly van Heiden-Reinestein, château Laarmond, à Zuidlaren (Hollande) possède de très beaux portraits des comtes de Heiden.

[2] **Camillo Castello Branco**, *D. Luiz de Portugal,* neto do Prior do Crato (quadro historico) 1601-1660, segunda ediçao, Porto, Livraria Chardron de Lello e Irmao, editores. 1896.

[3] Elle vivait encore en 1656.

[4] AITZEM, *Narration du Congrès de Münster,* 1650.

VAN HULLE, *Pacis antesignani sive icones legatorum qui nomine Pont. Max. Imperat. regum et rerum publicarum ad pacem constituendam Monasterum et Osnaburgam convenerunt.* Antuerpiae, 1691.

VERHAEL van de Nederlantsche vreede handeling. In 's Graven Hage, by Jan Veely, Boekverkooper inde Gort Straet, anno 1650.

[5] JOSEPH PELLICER DE OSCAR E TOVAR, *Memorial genealogico de D. Manoel Eugenio de Portugal.*

en Flandres, chevalier de Saint-Jacques, abbé de Saint-Bernard d'Anvers, mort le 24 Décembre 1668, à Madrid.

III. **Marie-Belgique**[1] **de Portugal**[2] naquit à Delft en 1600. En 1628, elle fit un voyage à Paris où elle se logea à la *Croix de Fer*, et à Calais. A l'âge de 29 ans, elle s'éprit d'un simple gentilhomme allemand, de la suite du Margrave de Baden-Durlach, le colonel Jean-Théodore de Croll[3] (de Heidelberg) qui l'enleva du château de Prangins, en Juin 1629, et qu'elle épousa.

Berne le reconnut quelque temps après comme baron de Prangins et, par arrêt de la cour de Hollande, du 12 Août 1626, il fut nommé quartier-maître général de l'armée de S. A. le Duc de Parme.

Cette union, née d'une si grande passion, se termina par un divorce. Croll mourut à Venise, en 1644, assassiné d'un coup de poignard. Maria-Belgia mourut à Genève, chez Thimothée Perrot, à Clébergue (rue Kleberg), à l'âge de 47 ans, le 29 Juillet 1647, et fut enterrée, à côté de sa mère, dans la chapelle de Portugal, cathédrale de Saint-Pierre.

Le testament de Maria-Belgia, du 27 Juillet 1647, fut homologué par ordre de LL. EE. par le bailli de Nyon le 27 Novembre 1648.

De ce mariage naquirent :

I. ***Berne-Théodore de Croll***, baron de Prangins, filleul de la ville de Berne, épousa Benigne Polier (de Lausanne) fille du capitaine Jean-Pierre Polier, seigneur de Bottens-Bauderon, et mourut sans enfants.

II. ***Emilia-Catherine de Croll***, filleule de la ville de Vevey ; c'est son baptême qui donna lieu au tableau allégorique que l'on voit encore aujourd'hui

---

[1] Entre Montreux et Clarens existe une villa, construite en 1900 et appelée *villa* MARIA BELGIA.

[2] *Lausanne*, le 2 Juin 1901. — *Monsieur A. de Faria.*

Je me hâte de répondre ce qui suit à votre letttre d'hier

Je connais dans les traits généraux ce qui concerne le mariage de la princesse Emilie de Nassau avec Emmanuel de Portugal et celui de leur fille Maria-Belgia avec le colonel Groll.

Ces derniers ont eu plusieurs filles, alliées à des familles vaudoises des environs de Rolle et de Nyon, et je suis aussi au courant de la généalogie de *quelques unes* de ces filles.

Si vous estimez pouvoir vous rattacher à l'une d'elles, il faudrait me faire part de votre filiation, en remontant aussi haut que possible.

Pour arriver à un résultat positif, il s'agirait sans doute de faire des recherches longues et difficiles, car elles porteraient sur plusieurs siècles et, du reste, les anciens régistres renferment des inscriptions souvent tres incomplétes

Veuillez agréer, Monsieur, mes civilités bien empressées.

Aymon de Crousaz, Archiviste cantonal.

(La signature de Maria-Belgia figure au bas d'une lettre d'elle, dans les archives qui sont à la cathédrale de Lausanne.)

[3] Les armoiries de la famille Croll, ayant au centre les armes royales du Portugal, existent à la maison de Clavelières, entre Begnins et Burtigny, de même qu'au château du Martheray, à Begnins (Vaud).

Les notes historiques orthographient tantôt *Croll*, tantôt et plus souvent *Groll*. Nous adoptons la première de ces orthographes, la considérant comme indiscutable, M. Bory d'Arnex nous ayant montré un ancien parchemin qui porte la signature *Jean Theodor de Croll collonell.*

au Musée Ienisch, de Vevey, et qui motiva la notice du prof. D. Alex. Chavannes (1838)[1]. Née à Prangins en 1630, elle épousa noble Claude d'Amond (Damon, ou Damond), ancien banderet de la ville de Nyon. Ils eurent :

Juliane-Catherine d'Amond[2] mariée à noble Henri de Martines, écuyer, seigneur de Sergy et Beyzenas. En 1707 elle se posa en prétendante à la principauté de Neuchâtel, comme descendante de Guillaume d'Orange. Ils eurent :

I. **David de Martines.**

II. **Berthe-Louise de Martines** qui épousa Pierre de Bons, écuyer et seigneur de Farges. (Cette famille est éteinte depuis peu d'années.)

III. **Claudine-Emilie de Martines** mariée à noble et spectable Jost de Martigny, pasteur à Coppet ; ils eurent :

I. **Louise-Judith-Andrianne de Martigny**, mariée en 1756 à Claude-Olivier-Ferdinand Nicole (baptisé à Lonay en Mars 1705, et veuf de Mlle Damond qu'il avait épousé en 1754)[3], du Conseil des XII de la ville de Nyon, châtelain de Trélex, mort le 4 Janvier 1793 ; ils eurent :

I. **Jean-Justin-Marc Nicole**[4] (1757-1839), capitaine-lieutenant au service de Sardaigne, banneret de Nyon, membre du Conseil des XXIV de dite ville, Lieutenant du Conseil d'Etat de 1821 à 1831 ; il épousa (1792) Jeanne-Anne fille de noble François-Louis Cornillat, seigneur de S. Bonnet, et autres lieux, Lieutenant Ballival et châtelain de Nyon, et de Françoise-Ursule Rochmondet. Ils eurent :

I. **Ferdinande-Julie Nicole** épousa Jean-Pierre-Louis Chatelanat. Ils eurent :

JEANNE-MARIE-LUCILE CHATELANAT, morte à Nice le 8 Mars 1857, avait épousé, le 17 Décembre 1835, Charles-Juste-Jean-Marie Bugnion, né le 10 Février 1811, mort en 1838, conseiller communal, député au Grand Conseil, député à l'Assemblée constituante. Ils eurent :

I. JULIE BUGNION épousa le 13 Février 1874, à Barcelone, Legh Bardgett Armstrong, de Liverpool, sans lignée.

II. HÉLÈNE BUGNION, mariée le 19 Novembre 1874, à Sylvius Chavannes, de Lausanne et Vevey. Sans lignée.

---

[1] Passant récemment par Vevey, l'auteur obtint de l'aimable syndic de cette ville, la permission de faire photographier ce tableau qui se trouve, actuellement, au Musée Ienisch.

[2] CHARLES BERTHOUD, *Une prétendante à la souveraineté de Neuchâtel 1707* (dans : *Etudes et Biographies*, Neuchâtel, Librairie Attinger frères, 1894).

[3] Cl.-O.-F. Nicole descendait d'une famille de robe de Chartres, en Beauce, dont un membre, Abel Nicole, émigra en Suisse en 1685 à la révocation de l'édit de Nantes. Cette famille a été illustrée en France par le janséniste Pierre Nicole (de Port Royal) auteur des *Essais de Morale*, etc., dont une des rues de Paris commémore le nom.

[4] J.-J.-Marc Nicole joua un rôle marquant dans les négociations avec Berne pour la libération du canton de Vaud. Pour honorer sa mémoire la ville de Nyon donna le nom de Nicole à une de ses rues.

III. BERTHA BUGNION, célibataire, habite à « L'Hermitage » près Lausanne.

IV. SUSANNE BUGNION, mariée le 24 Novembre 1863, à Emile Mercier, consul de la Confédération Suisse à Hambourg, dont lignée :

Edouard Bugnion, allié Tord.

V. CHARLES-AUGUSTE BUGNION, né le 19 Mai 1843.

VI. ÉDOUARD-FRÉDÉRIC BUGNION, né le 14 Août 1845, marié le 18 Avril 1873 à Blanche Forel, de Morges. Eut :

René-Emile-Henri Bugnion, né en 1878.

VII. IDA BUGNION, mariée le 10 Août 1875 à Henry Grenier, de Lausanne et Vevey, dont deux filles.

VIII. ALICE BUGNION, mariée le 23 Octobre 1873 à Loys Chatelanat, de Perroy, dont une fille et un fils.

IX. ALFRED-EMMANUEL BUGNION, mort âgé de 3 mois et 21 jours.

II. **Ursule Nicole**, épousa Alexandre Roger [1], eut :

I. *HENRIETTE ROGER,* morte célibataire.

II. *ÉMILIE ROGER,* morte célibataire.

III. **Susanne Nicole** qui épousa Hector Bory [2] (1796-1839). Ils eurent :

I. *ÉMILE-SAMUEL BORY,* avocat, député de Coppet, Président des Chemins de fer de la Suisse occidentale et du Simplon, qui épousa Mathilde-Hortense-Sylvie Hollard [3] et eut :

I. PAUL-ARTHUR BORY D'ARNEX [4] né en 1850, épousa en 1889 Angèle-Berthe De Venem (en littérature : *Jacques Vincent,* auteur de romans dans la « Revue des Deux Mondes » etc., couronné par l'Académie Française).

II. HENRY-EDOUARD BORY.

III. CÉCILE-JULIE BORY, qui épousa le docteur Charles Juillerat [5] et eut :

[1] Frère des barons Louis-Salomon Roger, pair de France, et Daniel Roger.

[2] Descendant de Jehan Bory qui était en 1465 Justicier de Coppet. Le 24 Avril 1498 Philibert de Savoie cédait à son fils Jean Bory la montagne dite « la Boria » avec droit de chasse et de pêche jusqu'aux Cressonnières (près des Rousses) ; son fils égrége Claude Bory, établit, après la conquête bernoise, les actes constatant les droits des bourgeois de Coppet : honorable Pierre Bory, fils du précédent, épousa en 1590 Pernette fille de noble Hugues Baudières, du Conseil des deux Cents de la ville de Genève, et de Jeanne de Chapeaurouge. Des descendants ont depuis rempli de nombreuses charges, entr'autres celles de Châtelain et de Curial de la ville de Coppet ; de Lieutenant-Baillival de Bonmont ; de Châtelain de Crans, de St-Cergues, d'Apples, etc. Cette famille était aussi, de temps immémorial, bourgeoise de Versoix (pays de Gex).

[3] De la descendance de Christophe Hollard voir page 49.

[4] Par décret du Président de la République Française en date du 28 Janvier 1899, contresigné par le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice, Mr. Paul Arthur Bory, chevalier de la Légion d'Honneur (et autres Ordres), déclaré Français, fut autorisé à relever le nom de *Bory d'Arnex* (Bulletin des Lois de la Rép. Française, Partie supplémentaire nº 3303, page 708).

[5] Famille originaire de Nimes ; possédait le château du Rosay près de Rolle.

[2] Descendance de **Christophe Hollard**, Doyen du noble Chapitre des Chanoines de St-Nicolas de Fribourg qui embrassa le protestantisme et vint prêcher la Réforme à Orbe, sa ville d'origine (1530); son arrière-arrière petit-fils *Moïse Hollard* épousa *Salomé de Watteville* (née 1651), fille de Jean-François et petite-fille de l'Avoyer Jean de Watteville, de Berne. Ils eurent 4 fils :

Jean-Rodolphe Hollard
épousa M. de Wurstemberger,
descendance éteinte

Georges-François Hollard
ép. Jeanne-Madeleine Bory
|
Louis-Salomon Hollard
— *Samuel-Jacques Hollard*, bourgmestre (syndic) de Lausanne, épousa N . . . Curchod (cousine de Mme Necker)
  |
  Charles-Jules-Marc Hollard, ép. Elize d'Apples
  — *Mathilde-Silvie-Hortense*, ép. Emile-Samuel Bory
    — *Arthur Bory d'Arnex*
    — *Henry Bory*
    — *Cécile*, ép. C. Juillerat
    — *Léon Bory*, Dr en droit
  — *Aloïs Louis Adrien Emile Hollard*
  — *Angèle*, ép. Chs. Boiceau, ant. conseiller d'Etat
— *Albert-Jules Hollard*
  |
  Elizabeth-Cécile Hollard, ép. Emmanuel Luthard
  — *Adèle Luthard*, ép. Eug. de Fischer
    — *Arthur de Fischer*
    — *Eugenie de Fischer*, ép. N. de Steiguer de Bonstetten
  — *Cécile Lutherd*, ép. Henry de Watteville capitaine au service de Naples
    — *N. de Watteville*, épousa N . . . de Graffenried
    — *N. de Watteville*, épousa Marie de Tavel

Jean-Pierre Hollard
ép. 1o Jeanne-Louise de Gingins
2o N . . . d'Autin
— *J. Hollard*, Lieut.t Colonel en Hollande
— *Henri-Louis Hollard*
  |
  Michel Hollard
  — *Jules Hollard*, ép. N... Leroux (à Orléans)
  — *Henry Hollard*, Prof. au Collège de France, ép. N . . . Hangard
    — *Roger Hollard*, pasteur à Paris, ép. 1o N. Bernus, 2o ?, descendance à Paris
    — *Marie Hollard*, ép. Eug. Bersier pasteur à Paris
  — *Victoire Hollard*, épousa V. du Hault marquis de Pressensé
    |
    Ed. de Pressensé, sénateur, ép. Mlle du Plessis
    |
    De Pressensé, député
  — *Constance Hollard*, ép. Alex. de Valcourt
    — *Th. de Valcourt*, Dr en médecine
      — 1 fils
      — 1 fille, ép. N. de Budé
    — *Edgar de Valcourt*

Alexandre Hollard
(né 1691) ép. Marianne de Watteville
Colonel d'un Régiment au service de France
|
François-Louis Hollard
Lieut.t Colonel en Hollande puis au service de Portugal
ép. Elizabeth de Zehnder (1751)
|
Louis Hollard
officier en Portugal, mort en Espagne en 1781 sans posérité

Henri Juillerat.

IV. LÉON BORY, docteur en droit.

II *JULES-ANTOINE BORY* épousa Augusta-Antonie Du Villard ; ils eurent :

I. CHARLES ÉDOUARD BORY qui épousa Marie-Louise-Elisabeth-Sophie de Lehmann de Villig-Poelnitz et eut :

I. Robert-Gaston Bory. — II. Constant-Auguste Bory. — III. Ernest-Emile Bory. — IV. Marcel-Jules Bory.

II. EMMA BORY. — III. ADÈLE-LOUISE-HENRIETTE BORY.

II. **François Nicole** eut :

Alphonse-Marie-Ferdinand-Nicole, docteur en droit, né en 1789, mort en 1874, épousa Louise-Pétronille du Pau, fille de noble Georges du Pau et de noble M. Sonky Rigot de Begnins ; ils eurent :

AUGUSTA-FRANÇOISE-AMÉLIE-SUSANNE NICOLE qui vit à Trelex-sur-Nyon. Avec elle s'éteindra cette famille Nicole.

II. **Emilie-Elisabeth de Martigny** épousa N . . . Monod de Froideville et eut :

I. **Emilie-Monod de Froideville** qui épousa Benjamin Comte, seigneur de Bioley, et eut :

I. **Julie Comte de Bioley** morte en 1858 qui épousa Etienne Chavannes, pasteur, mort en 1846. Ils eurent :

JULES CHAVANNES (1805-1874)[1] (auteur d'un article intitulé : *Les filles de Guillaume le Taciturne,* publié en Octobre 1874, dans la *Revue Chrétienne*) qui épousa Marianne Duvillard (1809-1884) ; ils eurent :

I. HENRI CHAVANNES, né le 20 Juillet 1833, habitant à Lutry, épousa, en premières noces, Rose Cornaz, morte en 1895, de qui il eut :

I. Valentine Chavannes, née en 1858, épousa Ferdinand Cornaz, à Payerne, et eurent : *Georges Cornaz.*

II. Roger Chavannes, né en 1860, professeur d'électricité au Technicum de Genève, épousa Amélie Krauss. Sans enfants.

III. Florence Chavannes, née en 1864, professeur de littérature et de philosophie, à Lausanne.

IV. Edmond Chavannes, né en 1865, directeur de la Banque d'Escompte et de Dépôts, à Lausanne, épousa Ada Hay, et eurent :

I. *Florence Chavannes.* — II. *Hubert Chavannes.* — III. *Maurice Chavannes.*

V. Bernard Chavannes, né en 1867, vit à Yverdon. Il épousa Cécile Veillard et eut :

[1] Dans son article *Une Prétendante à la Souveraineté de Neuchâtel* (Bibliothèque Universelle Suisse, 1871) Mr Charles Berthoud fait une confusion en donnant à Mr Jules Chavannes le prénom d'Ernest.

I. *Frédéric Chavannes.* — II. *Jeanne Chavannes.* — III. *Blanche Chavannes.* IV. *Raoul Chavannes.* — V. *Eric Chavannes.* — VI. *Serge Chavannes.* — VII. *Dora Chavannes.*

VI. Berthe Chavannes, née en 1870, professeur de peinture, à Lausanne.

I. HENRI CHAVANNES épousa, en secondes noces, Saidie Chave, de qui il eut :

I. Henri Chavannes, né en 1898. — II. Rémy Chavannes, né en 1900. — III. Cyrile Chavannes, né en 1904.

II. CHARLES CHAVANNES, né le 10 Août 1834, vit à Vevey. Il épousa Emilie Ausset et eut :

I. Jules Chavannes, banquier et député de Vevey, né en 1860.

II. Laure Chavannes (jumelle de Jules) qui épousa Gérard de Palézieux[1] et eut :

I. *Emilie de Palézieux.* — II. *Jules de Palézieux.* — III. *Etienne de Palézieux.*

III. Edouard Chavannes, né en 1861, agriculteur au Gros Cret (sur Vevey), épousa Anna Morcillon et eut :

I. *Charles Chavannes.* — II. *Daniel Chavannes.*

IV. Emma Chavannes, née en 1863, épousa Ferdinand Richard, à la Veyre, sur Vevey, et eurent :

I. *Henriette Richard.* — II. *Philippe Richard.* — III. *Idelette Richard.*

III. PAUL CHAVANNES, né le 9 Juin 1836, banquier à Vevey, épousa :

— En premières noces, Bertha Carrard, de qui il eut :

I. Ida Chavannes, née en 1865, première femme de Gérard de Palézieux, qui mourut en 1893, laissant :

I. *Pierre de Palézieux.* — II. *Ernest de Palézieux.* — III. *André de Palézieux.*

— En secondes noces, il épousa Anna Ausset de qui il eut :

Auguste Chavannes, né en 1868, agriculteur près Roche, épousa Emma Nicolier et eut :

I. *Rodolphe Chavannes.* — II. *Marthe Chavannes.*

— En troisièmes noces, il épousa Fanny Kestner de qui il eut :

Germaine Chavannes, née en 1896.

IV. SOPHIE CHAVANNES, née le 31 Mai 1839, vit à Vevey, célibataire.

II. **Charles Comte de Bioley** se maria et eut :

I. *CHARLOTTE MUNIER,* morte.

II. *ÉDOUARD COMTE DE BIOLEY,* mort.

III. *ÉMILE COMTE DE BIOLEY,* filateur à Albert (Somme), mort.

IV. *CLÉLIE COMTE DE BIOLEY,* morte, qui avait épousé M. Gabet (à Chantilly).

[1] Veuf de Ida Chavannes.

IV. **Adrienne de Martines** épousa David-Benjamin Porta, né en 1687 [1], capitaine d'une compagnie de dragons à Berne, puis au service d'Espagne, fils d'Henri Porta (né en 1649), et de Eliz. de Diesbach. Ils eurent :

I. **Henriette-Eliz.-Louise Porta** née en 1708. — II. **Marie-Louise Porta** née en 1712. — III. **Madeleine Porta** née en 1713.

V. **Madeleine de Martines** épousa Jean Roch-Mondet, assesseur baillival et conseiller de Nyon. Ils eurent pour fils :

Jean-Bénédict Roch-Mondet, conseiller, ancien banneret de Nyon, général, épousa demoiselle de Wattenville et eut :

Françoise-Ursule Roch-Mondet qui épousa François-Louis Cornillat [2],

[1] Une anecdote, d'une date bien postérieure, permet d'allonger cette biographie. M. de Montagnac écrivait de Lisbonne, le 13 mars 1725 : « Il y eut la semaine dernière un procédé de S. M. P. entre le marquis d'Abrantès et un gentilhomme suisse appelé le chevalier Porta, qui l'est du Saint-Esprit de Montpellier, celuy-ci attiré en Portugal par l'appétit de quelques prétentions qu'il a sur les biens de D. Antoine, mort à Paris, et reconnu en France pour roy de Portugal, et dont la femme de ce chevalier est arrière-petite-fille. Étant dans l'antichambre de S. M. P., le marquis d'Abrantès le prit par le bras et le voulut faire sortir, en luy disant qu'il n'y avoit que des fidalgos qui avoient droit d'être là. Le chevalier le traita de brutal, d'impertinent, de cheval de carrosse, quoyque contraint de sortir pour ne point s'attirer une plus grande avanie de la part de ce marquis. M. de Mendonça, en ayant été informé, pria le chevalier Porta de ne point faire d'éclat sur ce qui s'étoit passé entre le marquis et luy, qu'il luy en parleroit et l'engageroit, s'il se pouvoit, à luy donner satisfaction ; mais le lendemain, ce secrétaire d'Etat luy dit que le marquis d'Abrantès ne l'avoit point connu et qu'il l'avoit pris pour un François, à quoy ce chevalier répondit qu'il n'avoit pas cet honneur-là, qu'il souhaiteroit l'être aux dépens même de l'affront que ce marquis lui avoit fait, et que, s'il n'avoit point d'autre satisfaction à luy donner, qu'il alloit s'arranger pour se la faire luy-même. Et écrivit le même jour une lettre de défy au marquis, qui là fut montrée à S. M. P., qui ordonna au marquis d'Abrantès de demander excuse au chevalier dans la même antichambre ; et M. de Mendonça, en ayant informé le chevalier, celuy-cy répondit à ce secrétaire d'Etat qu'il étoit plus que content de ce que le roy de Portugal avoit ordonné, et qu'il méprisoit sy fort la satisfaction du marquis qu'il n'en vouloit point recevoir de luy ».

Correspondance du Portugal, vol. LX, p. 203 verso — Le Chevalier Porta partit pour Madrid quelque temps après avec une gratification de 132 monnaies d'or « pour toutes ses prétentions sur les biens de D. Antoine ».

(*Les Portugais en France, les Français en Portugal*, par R. Francisque Michel. Paris, 1882. Page 36).

Voir : ***Appendice : Notes finales :*** I.

[2] On dit que **N . . . . Cornillat** ou **Cornilliat** est de la descendance de Maria Belgia.

Caton Cornillat épousa J. P. Warnéry	*Nicolas Cornillat* (lieutenant-ballival et châtelain de Nyon, en 1745)
| Dlle *N. . . Warnéry* épousa le brigadier de Martines	| *François L. Cornillat* remplit les mêmes charges que Nicolas précité
| *Henriette de Martines* épousa P. F. Correvon	| *Jeanne Anne* épousa J. J. M. Nicole
| *Jules Correvon*	*Julie Chatelanat* — *Ursule Roger* — *Suzanne Bory*
| *Ernest Correvon* avocat à Lausanne	

capitaine baillival de Nyon, seigneur de St-Bonnet (1718-1787) (voir page 47) et il eut pour filles :

I. **Jeanne-Anne Cornilliat** qui épousa Jean-Justin-Marc Nicole, banneret de Nyon : ils eurent :

I. *FERDINANDE-JULIE NICOLE* qui épousa le 21 Mai 1812 Jean-Pierre-Louis Chatelanat, intendant général des postes du Canton de Vaud, député à la diète fédérale (fils de Henri-Noé-Samuel Chatelanat 1752-1821, révérend doyen des Eglises de Morges et Nyon, et de Marie Puthod). (Voir leur descendance page 47).

II. *URSULE* qui épousa Alexandre Roger.

II. *SUSANNE* qui épousa Hector Bory (1796-1839), voir page 10 la descendance d'Hector Bory.

II. **Jeanne-Marie Cornillat** qui a épousé Mr. du Thon et eut :

ANTOINETTE-CHARLOTTE-FRANÇOISE (dite Fanilie) du Thon qui a épousé Pierre-Henri de Vos (à Yverdon) et eut :

MARIE-CONSTANCE-OLYMPE DE VOS qui épousa le comte Théodore-Jules-Gustave de Meuron, en 1837, et eut :

DENIS-AUGUSTE COMTE DE MEURON, colonel d'artillerie, Président du Tribunal de Rolle, épousa, en 1870, Valentine Saladin et eut :

I. *Raoul de Meuron.* — II. *Max de Meuron.*

III. ***Anne-Rosine de Croll*** épousa (en 1653) Jean des Vignes[1], chef de Justice, châtelain de Genollers. Ils eurent pour fils :

I. **Jacques-Daniel des Vignes**, conseiller et lieutenant de Genollers, qui épousa Susanne des Vignes et eurent trois fils morts sans enfants.

II. **Etiennette** ou **Estienne-Rosine des Vignes**, épousa, le 3 Décembre 1681, noble Jean-Isaac ou Mathieu de la Harpe[2], conseiller de Rolle, baptisé le 15 Décembre 1645 (fils de Jean-Etienne de l'Harpe), lequel fit souche d'une branche établie en France vers 1750 et dont les représentants habitent Lyon actuellement (l'un d'eux est capitaine d'infanterie à Thonon (Savoie). Ils eurent :

Jean-Ferdinand de la Harpe, conseiller de Rolle, qui épousa le 28 Décembre 1716 Judith-Agathe Scanavin et eut :

I. **François-Henry de la Harpe**, mort en 1780, marié à Henriette Versel, dont 2 fils et 2 filles :

I. Une fille. — II. Un garçon (1751). — III. **Jean-Daniel** (1755), parti pour la guerre en 1773. — IV. **Henriette-Emilie** (1756).

---

[1] Voir ***Appendice :*** *Notes finales :* II

[2] EDMOND DE LA HARPE, *Notice sur la famille de la Harpe dès 1387 à 1884*, revue et corrigée par MM. Charles de la Harpe, professeur, et Jules Delharpe. Lausanne. Imprimerie Georges Bridel, 1884.

II. **Daniel de la Harpe** (1720) se rendit en Franche-Comté, s'y maria deux fois et eut pour fils :

I. **Antoine de la Harpe** qui eut pour fils :

François de la Harpe, mort aux Grandes Indes.

II. **César-Alphonse de la Harpe**, servit sous l'Empire, en France, mort aux Invalides à Paris, eut pour fils :

I. **Victor de la Harpe** (1808-1865), épousa Catherine Pernot dont il eut :

I. *VICTOR DE LA HARPE*, 1842. — II. *ALPHONSE DE LA HARPE*, 1849.

II. **Antoine de la Harpe** (1805), mort en 1870, épousa Joséphine Bernet ; ils eurent :

I. *ALPHONSE-CÉSAR DE LA HARPE* (1826), célibataire, à Tarare, mort en 1901.

II. *PIERRE-JULES DE LA HARPE* (1827), épousa, en 1859, Eugénie Cotton ; ils eurent :

I. MARIE DE LA HARPE, 1861-1880. — II. ANTOINE DE LA HARPE, né en 1865, épousa Jeanne Roche, fixé à Lyon (sans enfants).

III. *MARIUS DE LA HARPE* (1829), mort en 1868, épousa en 1859 Marie Rittershoffer et il eut pour fils : CHARLES DE LA HARPE (1861), mort.

IV. *GUSTAVE DE LA HARPE* (1839-1907), épousa en 1867 Clémentine Brondes et se fixa à Lyon. Il eut :

I. FRÉDÉRIC DE LA HARPE, 1868, marié en 1900 à Madeleine de Giraud d'Agay, capitaine d'infanterie (7 rue de Bonald, à Rodez. Aveyron) a pour enfants : I. OLIVIER DE LA HARPE (1901). — II. FRANCE DE LA HARPE (1903).

II. EUGÉNIE DE LA HARPE, 1873.

III. MARIUS DE LA HARPE, 1877, mort.

V. *JOANNY DE LA HARPE*, 1843-1858.

III. **Françoise-Etiennaz de la Harpe**, 1718-1720. — IV. **Jean-Baptiste-Henry de la Harpe**, 1722. — V. **Jeanne-Agathe de la Harpe**, 1723. — VI. **Charlotte-Jeanne-Louise de la Harpe**, baptisée le 8 Septembre 1725. Elle épousa Pierre Lafont, de Genève, avant 1768. — VII. **Nicolas-Frédéric-Georges de la Harpe**, 1731.

III. **Marie des Vignes**, épousa le 18 Mars 1681 noble Louis Bory, de Crans, lieutenant de la baronnie de Coppet, fils d'Abraham Bory d'Arnex (1630-1710), né en 1660, mort en 1720, ils eurent :

I. **Jacques[1] David Bory** né en 1682 qui eut :

Joël Bory, né en 1715, châtelain de Coppet, qui épousa Ursule Ardin et eut :

I. **Alexandre Bory** qui eut :

I. **Jacques Bory** qui épousa Jeanne de Kart, baronne veuve de Rittmeyer. Son tombeau est au cimetière de Trieste. Sans postérité.

---

[1] Jacques eut un frère, d'un second lit Gédéon Bory, lieutenant ballival de Bonmont, châtelain et juge du vénérable consistoire de Gingins (1739).

II. Louis Bory qui épousa N... Baumgartner; ils eurent un fils:

ALPHONSE BORY, élu Président du Conseil des Etats de la Confédération Suisse, mort avant d'avoir exercé ces fonctions, laissant un fils et une fille:

I. MARIE.

II. FERDINAND BORY.

II. **Samuel Bory** qui épousa Jeann-Adrienne-Antoinette Hurt-Binet. Ils eurent [1]:

---

[1] La famille **Hurt-Binet (Heurt-Binet ou Hurte-Binet)** est originaire de Dijon où elle comptait parmi les notables au milieu du XV[e] siècle.

I. ANTHOINE HURT-BINET (né en 1535) ayant embrassé le protestantisme quitta Dijon lors des massacres de la St-Barthélemy et vint dans la principauté de Montbéliard en Septembre 1572; il fut reçu citoyen de Montbéliard le 5 Mars 1573. Sa femme Etiennette Joseph, de Paris, légua une somme considérable aux pauvres de Montbéliard (où sa mémoire est encore bénie aujourd'hui, écrivait M. Duvernois en 1835). Laissa 2 fils:

I. **Jéremie Hurt-Binet** (né à Dijon, Juillet 1561) quitta Montbéliard pour s'établir à Genève où il fut reçu citoyen le 23 Février 1596; il était membre du Conseil des Deux Cents en 1606; il laissa 2 filles:

I. **JEANNE HURT-BINET** qui épousa noble Robert Trembley (une fille issue de ce mariage épousa noble Pierre Rillet, Conseiller et Trésorier Général).

II. **SARAH HURT-BINET**, mariée à Théophile Boucher (leur fille Sarah épousa Isaac Mallet).

II. **Jean Hurt-Binet** (né 23 Juin 1596) qui fut également reçu citoyen de Genève le 29 Août 1620; Membre du Conseil des Deux Cents dès 1632; il mourut en 1649. Il épousa en 1619 Pernette fille d'Augustin de Roches. Ils eurent 2 fils:

I. **AUGUSTIN HURT-BINET** (né Septembre 1620), épousa en 1646 Marie fille de Juste Rhodins et de Marie Saladin, mort en 1667 en laissant 1 fils:

Juste Hurt-Binet (né Octobre 1646); officier au Régiment Suisse de Dunkerque, blessé au siège de cette ville; épousa Sarah Offredi fille de noble Louis Offredi et de Marie Rocca, mourut en 1681 sans postérité mâle.

II. **JACQUES HURT-BINET** (baptisé à Genève 26 Juin 1649, parrain Antoine Sarasin, Conseiller), épousa Marie Molaret de Bourg en Bresse; tué à Genève dans une prise d'armes. Un fils:

Augustin Hurt-Binet (né 3 Mars 1703, officier au Régiment Suisse dit de Balthasar; épousa Marie Reguex, de Nyon; fut nommé par Louis XV Intendant du Roi pour ses mines de Morlaix (Bretagne) revint en Suisse en 1760; mort en 1762, laissant un fils:

Spectable ***François Louis Hurt-Binet*** (né 1743, † 1787) hébraisant reputé en Allemagne; épousa (1767) Louise Judith de Venoge fille du Doyen Claude de Venoge et de Judith de Ribaupierre; * un fils et une fille;

I. MARC ADAM FRANÇOIS GEDEON HURT-BINET (né 1768, † 1853) épousa Sophie Lenoir, fille de Samson-Nicolas Lenoir, Chevalier de St Michel, architecte de Louis XVI; trois fils:

I. ALEXANDRE OSCAR HURT-BINET, né 1803, député; son fils:

Albert Gaston Hurt-Binet, né 1838, commissionné à 16 ans officier dans la British-Swiss-Légion; fit en cette qualité la campagne de Crimée; mort en 1859. Avec lui s'éteignait le nom de Hurt-Binet.

II. MARC GABRIEL HURT-BINET, né 1805.

III. LÉON NICOLAS LOUIS HURT-BINET, né 1806, eut une fille:

Berthe née *Hurt-Binet*, dernière du nom actuellement existant, épousa le docteur Bonnard; plusieurs enfants dont l'aîné est M. Albert Bonnard, homme de lettres, rédacteur politique de la *Gazette de Lausanne*.

II. JEANNE ANDRIENNE ANTOINETTE HURT-BINET (né 1772) épousa François Louis Samuel Bory, fils de Joël châtelain de Coppet.

---

* Cette famille remonte à Eguenolphe de Urselingen qui devint au milieu du XII[e] siècle seigneur de Ribeauvillé et de Ribeaupierre (en allemand Rappoltstein; en latin Reubalpetra); avait au XIV[e] siècle le droit de frapper monnaie. Une branche existe encore dans le canton de Vaud; une autre en Russie, représentée par le Comte de Ribaupierre.

I. **Henry Bory**, Président du Tribunal d'Appel du canton de Vaud, né en 1795, épousa Louise Carrard, née en 1799, fille de Benjamin Carrard et de Louise de la Harpe (sœur du général Amédée de la Harpe) ; ils eurent :

I. *AUGUSTE BORY* (1824-1878), sans postérité.

II. *ADÈLE BORY* (1827-1903), épousa Adolphe-Albert-Jules Kohler (né en 1822) fils d'Amédée Kohler et de Françoise de Hofstetter ; ils eurent :

I. AMÉLIE-HENRIETTE KOHLER, née en 1849, qui épousa Théodore-Charles Bergier[1], né en 1844, fils de Samuel Bergier et de Charlotte de la Harpe (petite-fille du général Amédée de la Harpe) ; ils eurent :

I. HENRY-SAMUEL BERGIER, né en 1875, épousa Marie-Catherine Rapin ; un fils : *Jean-Samuel Bergier*, né le 7 Novembre 1907.

II. ERNEST-JEAN BERGIER, né en 1878. — III. MARIE-JEANNE BERGIER, née en 1883. — IV. MARGUERITE-LUCY BERGIER, née en 1887.

II. CHARLES-ADOLPHE KOHLER, né en 1852, épousa Lina-Charlotte Morin (née en 1855) ; ils eurent :

I. RENÉ-LOUIS KOHLER, né en 1878, épousa Else-Margréte Nissen, de Copenhague (née en 1883) ; ont une fille : *Marcelle-Marguerite Kohler*, née en 1907.

II. ALICE CONSTANCE KOHLER, née en 1880.

III. MAURICE-FRÉDÉRIC KOHLER, né en 1887.

III. ALRED-BARTHÉLEMY KOHLER, docteur en médecine, né en 1854, épousa Laure-Clémence Jaccard, née en 1854 ; eurent :

I. EDOUARD-GUSTAVE-ADOLPHE KOHLER, né en 1879, épousa Alice Croisier, née en 1880 ; un fils : *G.-Alfred Kohler*, né en 1907.

II. ANDRÉ KOHLER, né en 1880, mort la même année.

III. EMILIE-LAURE KOHLER, née en 1883.

IV. PIERRE-ALFRED-THÉODORE KOHLER, né en 1887.

II. **Hector Bory** (1796-1839) qui épousa Susanne Nicole et eut :

I. *ÉMILE-SAMUEL BORY*, avocat, député de Coppet, Président des Chemins de fer de la Suisse occidentale et du Simplon, qui épousa Mathilde-Hortense-Sylvie Hollard.

[1] La famille **Bergier** était déjà notable à Lausanne en 1410 ; jusqu'en 1536 elle a fourni des clercs et des prêtres, et plusieurs de ses membres ont rempli diverses charges. A cette époque elle embrassa la Réforme, comme du reste la plupart des bourgeois de Lausanne. A partir du XVIe siècle de nombreux membres de cette famille se sont voués à la carrière des armes. Le grand-père de Messieurs Théodore, Victor et Charles Bergier, était colonel au service du roi de Sardaigne, puis il fut fait général à l'occasion de la guerre du Valais. Les deux pasteurs qui assistèrent au dernier supplice du major Davel, — le héros mort pour la cause de la liberté du canton de Vaud, — étaient un de Saussure et un Bergier ; ce dernier, en homme qui mettait la loyauté et le patriotisme au dessus de tout, ne craignit point de se compromettre en prenant hautement jusques dans ses prédications la cause du major Davel ; il fut emprisonné, condamné à payer une forte amende et contraint à donner sa démission de pasteur ; sa carrière brisée, il se soumit sans se plaindre à la retraite qui lui était imposée, conscient de s'être toujours comporté en vrai chrétien et ardent patriote.

La famille **Bergier** posséda les seigneuries de Forel de Vuarrens et d'Illeus (canton de Fribourg).



II. *JULES-ANTOINE BORY*, allié Duvillard (voir leur descendance p. 50).

IV. ***Maurice-Sabine*[1] *de Croll*** épousa, en 1656, Bernard-Bénédict des Champs (ou Deschamps)[2], seigneur de St-Georges, fils d'Eg.-Bénédict et de noble F^se Crausaz, baptisé à Nyon le 14 Mai 1633; ils eurent trois enfants :

I. **Adam des Champs,** capitaine d'une compagnie suisse, épousa Adrienne Poncet.

II. **Jean-Jacques des Champs,** baptisé le 19 Janvier 1659 à Nyon, conseiller et assesseur baillival de Nyon, épousa demoiselle Etiennette Rolaz de St-Vincent. Ils eurent :

I. **Bénédict des Champs.** — II. **Louise-Dorothée des Champs.**

III. **Marie-Jaqueline des Champs.**

IV. **Jean-Etienne des Champs** (voir page 59), baptisé à Nyon le 5 Janvier 1686, épousa demoiselle Peyronne-Salomé Vauthier. Ils eurent :

Jeanne-Marie-Dorothée des Champs, baptisée à Nyon le 26 Août 1718, épousa à Aubonne, le 30 Juillet 1734, Jean-Estienne Crausaz. De cette Jeanne-Marie-Dorothée des Champs sont descendues les familles suivantes :

1° Les Delles Rolaz de St-Vincent, et :
2° Les Valier de St-Georges, d'où :
3° Les Exchaquet, alliés de Schumacher :
4° Les Begos, alliés Begos de la Chaux, d'où :
5° Les Bonamici.

V. **Bénigne-Philippe des Champs,** baptisé à Nyon le 26 Novembre 1687.

VI. **Gabriel-Henri des Champs,** baptisé à Nyon le 8 Février 1691.

V. ***Hélène-Béatrix*[3] *de Croll,*** née en 1631, mourut avant sa mère (c'est-à-dire avant l'année 1647), sans postérité.

VI. ***Susanne-Sidonie de Croll*[4],** morte en 1689, avait épousé, en premières noces, le 8 Février 1659, noble Jean-François Badel (ou Baddel)[5], bourgeois de Nyon, seigneur de Moinsel et du Martheray, à Begnins (Vaud), depuis 1569, fils de noble Etienne Badel, seigneur de Moinsel. Ils eurent :

I. **Jean-Georges Badel du Martheray,** conseiller à Nyon qui épousa Françoise Damond, née le 19 Avril 1671, et qui eut pour fils :

Susanne Badel du Martheray qui épousa, le 11 Décembre 1717, Elie-Frédéric de la Fléchère, banneret de Nyon, et qui eut pour fils :

[1] Une arrière petite fille de Maurice Sabine de Croll était mariée, en 1782, à M. Louis Rolaz de St-Vincent, qui habitait Nyon. Ils avaient deux fils au régiment suisse du major-général de May.

[2] Bernard Benedict eut un frère: François des Champs, qui épousa Dlle Elisabeth de Crausaz et eut: Benigne Sabine, baptisée à Nyon le 13 Décembre 1666.

[3] Elle est nommé *Anne Marie* dans le testament de sa mère.

[4] Elle testa le 5 Avril 1681.

[5] Jean Louis Badel-Grau, *Les familles Badel,* notices généalogiques. Genève, 1903. Imprimerie W. Kündig et fils (imprimé comme manucrit pour les familles Badel).

Louis-Frédéric de la Fléchère, capitaine, qui épousa en 1752 ou 1754 Jeanne-Susanne Roger, née le 21 Décembre 1722, fille de Thomas-André Roger[1], banneret de Nyon, et eut :

André-Urbain de la Fléchère, officier en Hollande, né à Nyon le 27 Novembre 1758, mort en 1832, sénateur, épousa à Nyon, le 4 Février 1786, Jeanne-Angélique de Beausobre, veuve de Chandieu, née à Gingins le 16 Avril 1757, et qui eut pour fils :

Jules-François de la Fléchère, né à Nyon vers 1792, mort le 15 Mars 1858, qui épousa Anne-Jeanne Henry, morte à Genève en 1887, fille du colonel Pierre-Louis Henry, d'une famille de Nyon, établie à Paris, et qui eut pour fille :

ROSALIE-JULIE-EMMA DE LA FLÉCHÈRE qui épousa à Genève, le 18 Juillet 1871, Henri Brocher, né le 10 Octobre 1835, mort le 22 Juin 1907, professeur de droit aux Universités de Genève et de Lausanne, membre de l'institut de droit international, fils d'Etienne Brocher, ancien maire de Genève. Ils eurent :

I. JULES BROCHER, avocat à Genève, né le 1er Juillet 1872, épousa, le 9 Juillet 1898, Berthe Ehni, fille de l'ancien pasteur et théologien Ehni, et eut :
JACQUES-HENRI BROCHER, né à Genève en Juin 1899.

II. JEANNE BROCHER, née le 2 Août 1873, épousa, en 1894, Maurice Dunant, fils de Pierre Dunant, médecin à Genève. Sans enfants.

III. THÉRÈSE BROCHER, née le 4 Août 1874, épousa, en 1898, Edouard Dufour, pasteur, fils de Louis Dufour Vernes, archiviste d'Etat, à Genève. Sans enfants.

II. **Jacqueline Badel du Martheray** épousa François Royard (ou Rojard), chef de Justice, châtelain de Vaud, et ils eurent dix enfants :

I. **Rose-Sidonie Royard.** (Dans un ancien registre, conservé à Gingins, on lit qu'elle fut présentée au baptême, en 1679, par *son oncle* Jacques-Salomon Ducosterd[2].)

[1] Il avait un frère, Urbain Roger, allié Reverdil, qui eut trois fils :

I. Le *Baron Louis Salomon Roger,* pair de France, aïeul du Baron Roger de Sivry et des deux barons Schickler.

II. Le *Baron David Roger,* dont le fils, comte Edouard Roger (du Nord), sénateur, eut deux fils, morts sans postérité.

III. *Monsieur Alexandre Roger.* Sa femme, Ursule Nicole, avait deux sœurs qui étaient Mesdames J. Chatelanat et Hector Bory ; elles étaient filles de Jean Justin Marc Nicole, banneret de Nyon.

[2] Égrège **HUGUES DU COSTER** (*Ducosterd* ou *Ducottet*) et honorée Rosine Morsier, sa femme, eurent :

Jacques Salomon Du Coster (qui fut, *probablement,* frère d'Etienne Du Coster, qui épousa Jeanne-Françoise Badel du Martheray), baptisé à Nyon le 1er Juillet 1653, conseiller et assesseur baillival marié à Nyon, le 29 Novembre 1686, à Péronne Bénigne Vauthier, (fille de François-Gaspard Vauthier, conseiller et assesseur baillival et de Charlotte Rolaz), baptisée à Nyon le 5 Novembre 1659. Ils eurent :

CHARLES RODOLPHE DU COSTER, baptisé à Nyon le 22 Décembre 1693, — banderet de

II. **David Royard** [1].

III. **Marie-Salomé Badel de Martheray** qui épousa noble Denis Vautier (ou Vauthier), châtelain de Prangins, assesseur baillival à Nyon, chef de Justice à Arzier et autres lieux :

I. Noble **François-Vincent Vautier.**

II. Noble **Perronne-Salomé Vautier** épousa noble Etienne des Champs, seigneur de St-Georges (voir page 57).

III. **Jeanne-Nicolarde Vautier** épousa Pierre Porta [2] de Cully, né en 1674, pasteur à Villette, puis Dommartin (Vaud). Ils eurent :

I. **Marianne Porta**, née le 19 Août 1708.

II. **Charles Porta**, baptisé le 11 Décembre 1709, capitaine en Hollande.

III. **François-Louis Porta**, né le 7 Janvier 1714.

IV. **Théodore-Abraham Porta**, né le 21 Juin 1716, mort jeune.

V. **Henri Porta**, baptisé le 13 Septembre 1711 (1717 ou 1723), conseiller à Cully, épousa Agathe-Eliz. Porta (sa cousine issue de germains) et eut :

Jean-Louis-Charles-Samuel Porta, né en 1756, banneret-notaire, épousa Anne Lausun (anglaise ?) et eut :

I. **Henri-Benjamin-Louis Porta,** né en 1783, officier au service de France, dès 1806.

II. **François-Louis Porta,** né en 1788, eut :

HENRI-JEAN-GABRIEL PORTA (1819-1886) épousa J.-H. Nal et eut :

Nyon, major au régiment de Kalbermatten, au service de Sardaigne, membre du Conseil de Nyon, épousa Charlotte Du Coster. Ils eurent :

Charlotte Antoinette Du Coster qui épousa à Nyon, le 15 Juillet 1756, Jacques Isaac Bessonnet bourgeois de Nyon (fils de Jacques François Bessonnet). Ils eurent :

Charlotte Françoise Marie Bessonnet née à Nyon le 21 Octobre 1759, mariée à St-Cergues (sur Nyon), le 15 Octobre 1780, à André François Boisot, citoyen de Lausanne, pasteur à St-Cergues, puis à Nyon (fils de Jean François Louis Boisot, pasteur à Ollon et de Suzanne Vallacard). Ils eurent :

EMILE BOISOT, pasteur suffragant de la paroisse de Syens, né à Nyon le 15 Octobre 1795, marié à St-Maurice (près de Grandson), le 27 Avril 1820, à Caroline Wist (fille de Jean Daniel Wist, pasteur à St-Maurice et de Jeanne Germond). Ils eurent :

MARIE LOUISE EMILIE BOISOT née à Syens le 16 Mars 1821, qui épousa le 10 Novembre 1842, Jean Marc Antoine Thury, d'Etoy, professeur, et eut :

Marie Marguerite Thury née à Genève le 17 Octobre 1857 qui épousa à Genève, le 5 Octobre 1881, Auguste Schlesinger, né en 1840 à Hambourg (cousin au 3e degré, par sa mère, née Schiff, du poète Henri Heine). Ils eurent :

I. Marie Caroline Schlesinger, née en 1882.
II. Clara Frédérique Sophie Schlesinger, née en 1883.
III. Anna Elisabeth Schlesinger, née en 1884.
IV. Marguerite Jenny Schlesinger, née en 1889.
V. Auguste Barthold Schlesinger, né en 1893.

[1] La famille Royard n'existe plus dans le canton de Vaud.

[2] La famille Porta a son origine en Lombardie, d'où elle émigra en Suisse vers la fin du XVe siècle. En 1522, un Porta vivait à Cully, dont il était bourgeois.

I. MARC PORTA, né en 1863, épousa Alice Andemars, eut :

Hélène Porta, née en 1900.

II. HENRI-GABRIEL PORTA, né en 1865 (?), épousa Julie Sigg (7 Chemin-Vert, Eaux-Vives, Genève).

III. **Frédéric-Louis Porta,** né en 1790, épousa Jeanne Mayor et eut :

FRANÇOIS PORTA, né en 1813 (?), épousa N... Ringuisen et eut :

LOUIS PORTA (1844, † 189 . ?), à Cully, épousa N... Vallon et eut :

I. Emile Porta, né en 1874, habite à Cully.

II. Julie Porta, née en 1877. — III. Aloïs Porta, né en 1879.

IV. **Victor Porta,** né en 1794, médecin à Gimel (Vaud).

IV. **Jean Porta**, né le 25 Juillet 1718, mort à 13 jours.

V. **Antoinette-Catherine Porta**, née le 13 Janvier 1720.

VI. **Françoise-Anne-Louise Porta**, née le 17 Janvier 1723.

VII. **Catherine-Louise-Françoise Porta**, née le 14 Octobre 1726.

IV. **Jeanne-Françoise Badel du Martheray** qui épousa Claude-Etienne du Coster, conseiller à Nyon.

V. **Susanne Badel du Martheray** qui épousa, en 1687, à Gingins, Jacques-François Roch-Mondet (ou Rochmondet), de Cheserex, lieutenant baillival à Nyon et châtelain de Bonmont. Ils eurent trois fils et six filles :

I. **Barbille Roch-Mondet** fut assassinée à Gingins, à un âge avancé.

II. **Jeanne-Sidonie Roch-Mondet**[1] fut présentée au baptême, à Gingins, par Vincent Ardin.

VI. ***Susanne-Sidonie Badel de Croll*** épousa, en secondes noces, noble Vincent Ardin, seigneur de Clavelière et du Martheray, de Beguins, et ils eurent pour fils :

I. **Etienne Ardin,** seigneur de la Clavelière et d'Ovion, officier en Hollande, qui épousa demoiselle Jeanne-Marie Gaudard et eut pour fils :

François-Vincent Ardin qui eut pour fille :

Ursule Ardin qui épousa Joël Bory, châtelain de Coppet, né en 1715. Ils eurent pour fils :

I. **Alexandre Bory.** — II. **Samuel Bory,** allié Hurt-Binet, qui eut :

I. **Henry Bory** qui épousa Louise Carrard (voir leur descendance page 56).

II. **Hector Bory** (1796-1839) qui épousa Susanne Nicole ; ils eurent deux fils :

I. *ÉMILE-SAMUEL BORY,* allié Hollard.

II. *JULES-ANTOINE BORY,* allié Duvillard. (Voir leur descendance p. 50).

[1] La famille Rochmondet est aujourd'hui éteinte.



II. **Jeanne-Gasparde Ardin.**
III. **Marianne-Hélène Ardin.**

IV. **Emilie Louise de Portugal**[1] (calviniste) alla s'établir à Delft, avec ses quatre sœurs, en 1630. Elle mourut le 29 Octobre 1670, sans postérité.

V. **Anne-Louise** ou **Anne-Frisia de Portugal** (calviniste), mourut le 5 Avril 1669, sans enfants. — VI. **Julienne-Catherine de Portugal** (calviniste), morte, sans alliance, le 22 Juillet 1680.

VII. **Eléonore-Maurice de Portugal** (calviniste), morte, sans lignée, le 25 Juin 1674, avait épousé, le 4 Juin 1647, Georges-Frédéric, prince de Nassau-

[1] «Com razao duvidou Vossa Mercê fazer esta carta por expediente da Secretaria; estas senhoras sao o que dizem na petiçao, que fizeram aos Estados que elles enviaram incluida na sua carta. Sao hereges calvinistas por seguirem a religiao de sua mae, como é costume naquellas partes do norte; o principe Jorge é seu irmao, se me nao engano, e sendo obrigado a seguir a religiao de seu pae que era catholico, o fez assim muitos annos e foi religioso dominico, depois se sahio e se fez herege e se casou; têem estas senhoras um irmao catholico romano, que chamam D. Luiz de Portugal, casou em Napoles com uma senhora e ali estava stipendiario d'El-Rei de Castella com pensao de mil cruzados por mez; logo que acclamaram a El-Rei, que Deus tem, deixou o serviço de El-Rei de Castella e se veio a Hollanda e quiz passar a Portugal: nao no consentiu El-Rei nem quiz admittir em seu serviço uns filhinhos que elle câ quiz mandar, porém lhe deu seis mil cruzados de pensao nos bispados, entretanto que lhe nao inteirava os doze, que recebia de Castella: pagaram-se-lhe alguns annos, té que com a morte de El-Rei se esfriou o seu pagamento; como elle se vio desamparado tornou para Napoles e creio que ali lhe continuaram as mezadas de Castella, por ter com este principe a razao que Sua Alteza tem.

O que este homem e suas irmas pretenderam foram as mesmas doaçoes de seu bisavô o Infante D. Luiz, que foi senhor das Ilhas dos Açores, de Salvaterra de Magos e de outras muitas terras e foi Prior do Crato; nao tinha isto proposito porque por sua morte se encorporaram na corôa por seu filho D. Antonio ser bastardo, e sô lhe ficou Salvaterra e Ericeira, o Priorado do Crato e pouco mais, de modo que as doaçoes do Infante nao podem estas senhoras pretender pelo que fica dito, nem as de D. Antonio porque foi condemnado e confiscado em tudo por se fazer rei, nao lhe tocando, e assim se entende por todos os ministros, que viram estes requerimentos, sobre tudo sao estas senhoras (porque sao hereges) incapazes de terem jurisdicçoes e vassalos n'estes reinos, conforme os nossos fóros.

Todavia sao muita grandes estas pessoas pelo sangue e pelo devido que tem com Sua Alteza e creio parecerá razao a todos os ministros que Sua Alteza lhes mande acudir com uma esmola annual para se poderem sustentar emquanto viverem: sao pobrissimas, nao tem com que viver porque já sao velhas e nao casaram nunca; podera Sua Alteza fazer-lhes a mercê que estava feita a seu irmao se foram capazes de possuirem pensao ecclesiastica, mas ainda assim se poderá isso accommodar ou ajudal'as por outra via, menos o principe Jorge a quem se nao deve dar nada, porque devendo conforme o uso da sua terra ser catholico como foi muitos annos, prevaricou; a substancia d'este papel mal escripto deve Vossa Mercê communicar ao secretario Petro Sanches Farinha, ou ao padre confessor, a quem pelo titulo de esmola toca mais esta materia para a communicar a Sua Alteza e se dizer a Vossa Mercê o como se ha de responder à carta dos Estados.

Deus Guarde a Vossa Mercê muitos annos.

De casa, domingo. PEDRO VIEIRA.»

Pedro Vieira da Silva era antigo secretario d'estado de D. Joao IV. Foi bispo de Portalegre e depois de Leiria e por fim recolheu-se à vida particular.

O documento que reproduzimos acha-se archivado na Torre do Tombo.

(A. M. DE FREITAS: *Annuario da Côrte Portugueza para 1895*, Lisboa, M. Gomes, éditor, MDCCCXCIV, pagina 294).

Siegen[1], général au service de Hollande, mort en Octobre 1674 à Bergen-op-Zoom.

VIII. **Sabine-Delphique de Portugal**[2] (calviniste), morte, sans alliance, le 20 Juillet 1670.

II. **DON CRISTOPHE DE PORTUGAL** resta trois ans en otage au Maroc (1587-1590). Après la mort de son père il ne cessa presque pas de résider en France. Prit le titre de *roi de Portugal*[3], mourut à Paris le 3 Juin 1638, âgé de 66 ans et fut enterré auprès de son père. (Du Moustier fit, son portrait en Septembre 1632).

«**1596.** C'est après ceci qu'eut lieu la seconde expédition des Anglais, à laquelle la Reine Isabelle d'Angleterre ordonna de se diriger sur Cadix, pour voir si elle y arrivait encore à

[1] Les descendants de la princesse de Nassau-Siegen réclamèrent, en 1702, la principauté d'Orange; mais le roi de Prusse la céda à la France, en 1713. La branche des Nassau-Siegen s'éteignit en 1743.

L'ouvrage JE MAINTIENDRAI. *Een boek over Nassau en Oranje door Krämer, Moes en Wagner*. Leiden, 1906, 2 vol., contient vingt pages sur *Johan* Mauritz van Nassau-Siegen (1617-1679).

[2] Documents existant aux archives de Lucerne:

Nous l'avoyer et conseil de la cité et canton de Lucerne cognoissons et confessons avoir eu et receu comptant et réellement des nobles de Genoillier et Jean de Turrettini de Genève par les mains des sieurs Louis Orelli et ses frères habitants à Zurich la somme de 375 excus sol qu'ils nous payent asscavoir noble P. de Genoillier pour un tiers auquel il est tenu, et noble Jean de Turretini pour les autres deux tiers à cause de rente annuelle à nous deue par mesdemoyselles les princesses de Portugal les dits deux tiers payés par le dit de Turretini, au nom des cinq susdites demoyselles qui sont résidentes en Holande et ce pour les années de l'an 1631, 1632 et 1633 achevées au jour de St-Michel de laquelle somme nous quittons et promettons de tenir quitte les dits ss. de Genoillier et de Turrettini et susdits noms pour nous et nos successeurs et contre tous.

En témoing de quoi avons nous de la présente quittance fait deux semblables les deux néantmoins ne servent que pour une et scellé du sceau ordinaire de notre cité.

1633 — 1 Octobre.

Nous l'avoyer et conseil de la cité et canton de Lucerne. Confessons avoir eu et receu comptant des nobles de Genoillier, et Jean de Turettini de Genève, par les mains des Sres Louis Orelli et frères, habitans à Zurich. La somme de troys cents septante cinq et ses sol, qu'ils nous payent à cause d'une rente annuelle à nous deube par Mesdemoiselles les princesses de Portugal. A'scavoir noble P. de Genoillier pour un tiers, auquel il est tenu et noble J. de Turettini pour les autres deux tiers, payés au nom des cinq susdites demoyselles, résidentes à présent en Hollande. — Et ce pour trois annees achevees au jour de St Michel mil six cents trent'un, trente deux, et trente troys. — Delaquelle somme nous quittons, et promettons faire tenir quitte les dits P. de Genoillier et de Turettini et susdits noms, envers le contre tous, à q.ls appartiendra, pour nous et nos successeurs. — En témoing de quoy, avons nous de la présente quittance fait deux semblables, les deux néantmoins ne servent que pour une et scélé du sceau ordinaire de notre cité. Le premier jour du mois d'Octobre au mil six cents trente trois.

Le Secrétaire — HARTMAN

O Conimbricense — 22 Avril 1902.

[3] Il écrivit: *Briefve et sommaire Description de la vie et mort de D. Antoine, premier de ce nom, et 18e roi de Portugal, avec plusieurs lettres servantes à l'histoire du temps.* — Paris 1629, in 8°.

Lettre consolatrice av. Dom Christofle, Prince de Portugal, sur le subjet de la fascherie qu'il a des tristes nouvelles que son très cher frère aisné Dom Emmanuel à quitté la Hollande, et s'est retiré à Bruxelles. p. Théophile Philalethe. Paris 1626 pet. in 8°.

temps d'empêcher le départ d'une immense flotte pleine de richesses, qui était sur le point de partir de cette baie pour les Indes.

A bord de cette flotte venait, comme simple voyageur, D. Christophe de Portugal fils de D. Antonio, le prétendant au trône de Portugal.

Pendant son séjour à Cadix il fut l'hôte de D. Pedro del Castillo.

Les Anglais le traitaient avec tous les égards et le consultaient dans les résolutions qu'ils devaient prendre.

Les Maures des petites villes du Nord de l'Afrique sachant que les Anglais étaient devant Cadix leur firent offrir leur aide et leur firent demander s'ils avaient l'intention de conserver Cadix sous leur pouvoir ou seulement de la saccager; car, dans ce dernier cas ils desiraient alors venir en prendre possession.

L'histoire raconte que les Anglais se réunirent en conseil de guerre et que l'avis du fils de D. Antonio de Portugal fut qu'on remit la place de Cadix aux Maures, basant cette proposition en ce que si Cadix était au pouvoir des Maures les Anglais s'assuraient ainsi le commerce et les communications du Levant par le détroit.

Les Anglais étaient sur le point de suivre le conseil de D. Christophe de Portugal; mais plusieurs personnes ayant été d'avis qu'il était préférable ne pas donner tant de pouvoir aux Maures et leur fournir ainsi une occasion de s'introduire en Europe, ce qui pourrait plus tard mettre l'Angleterre en danger, ce dernier avis prévalut et la réponse qu'on donna aux ambassadeurs Maures fut négative.

Le 6 Juillet 1596 les Anglais célébrèrent la prise de Cadix par de grandes fêtes, parmi lesquelles resta célèbre une course de chevaux où 60 Anglais, montrérent leur adresse, parmi eux se trouvait aussi D. Christope de Portugal, fils de D. Antonio, le prétendant à la couronne de Portugal, contre Philippe II.

L'histoire nous a aussi conservé le nom d'un capitaine portugais, Francisco Duarte Caboverde qui en 1596 occupa le rocher de Rota avec 90 hommes pour la défense de Cadix contre les Anglais».

(A. DE FARIA, *Quelques notes sur les rapports entre les Portugais et la province de Cadix depuis les temps les plus reculés.* Livourne, 1897).

III. **DON PEDRO DE PORTUGAL**, frère franciscain (*Fr. Pedro do Dezerto*).

IV. **DON DENYS DE PORTUGAL**, religieux au monastère de Valbonne, de l'ordre de Citeaux.

V. **DON ALPHONSE DE PORTUGAL**, arrêté, en bas âge, à Caminha et emprisonné ensuite au château de Montauches, près de Merida; il fut plus tard au service de la marine de Naples et y mourut.

VI. **DON JEAN DE PORTUGAL**, mort enfant.

VII. **DONA PHILIPPE**[1] **DE PORTUGAL**, religieuse à Lorvao et à Avila et au convent de Almoster.

VIII. **DONA LOUISE**[1] **DE PORTUGAL**, religieuse à Guimaraes, à Tordesillas et au convent de S. Louis de Odivellas.

IX. **DONA VIOLANTE DE PORTUGAL**, religieuse aux Huelgas de Burgos.

[1] SOUSA VITERBO: « O Prior do Crato e a Invasao hespanhola de 1580 ». Lisboa, Typographia Universal (Imprensa da Casa Real) 110 rua do Diario de Noticias, 1897.

D'este opusculo, primitivamente publicado no tomo XLIV da *Revista Militar*, tiraram-se 50 exemplares à parte, que se nao pozeram à venda.

SOUSA VITERBO: *As filhas do Prior do Crato*, (na *Nova Alvorada*, n. 1, VI anno, Julho de 1896, pag. 122. Villa Nova de Famalicao).

X. **DONA ANTONIA OU DONA MARIA DE PORTUGAL**, religieuse[1] aux Huelgas de Burgos *(Soror Maria da Cruz)*.

* * *

D'autres familles encore se rattachent à **Maria-Belgia de Portugal** et à **Emilie de Nassau,** sa mère, notamment les familles *du Martheray*[2] (par les Rochmondet ou les de Bons), *Correvon* (par les Cornillat ou de Martines), etc. Nous regrettons de n'avoir pas réussi à nous procurer leurs filiations exactes.

[1] Fr. João do Sacramento: « Chronica das carmelitas descalças » (tome II).

[2] Favières sur Rolle le 5 Juin 1901.

Monsieur A. de Faria

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 1er courant, qui m'a été remise hier soir seulement, à mon retour d'une absence de quelques jours.

Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir vous donner les renseignements que vous désirez. Notre famille, en effet peut, paraît-il, — et mêmes par trois alliances différentes — remonter *par les femmes* aux filles de la princesse Maria Belgia. Mais le degré successoral étant dépassé depuis plusieurs générations, cette filiation par les femmes n'offre plus pour notre famille qu'un intérêt très indirect. D'après les correspondances, qui sont à nos archives, les rapports de parenté existaient encore au siècle dernier entre les intéressées, mais la plupart d'entre elles, Groll, des Vignes, Roch Mondet, de Bons de Farges, etc., sont éteintes aujourd'hui, et les recherches généalogiques seraient compliquées, étant donné surtout que le nombre des familles vaudoises qui pourraient entrer en cause, serait considérable, du haut en bas de l'échelle sociale.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération très distinguée.

Du Martheray.

Ha um senhor *Fernand du Martheray*, que é actualmente ministro da Suissa em Vienna d'Austria. (*O Conimbricense* — 12 Avril 1902).

Appendice : NOTES FINALES.

I.

PIERRE PORTA (descendant de Janinus Porta, souche de la famille dans le pays, à Cully, où il vivait en 1522), acquit la bourgeoisie de commune en 1551. Il eut :

I. **Claude Porta** (gouv. 1564, conf. 1565) :

I. **JEAN PORTA** (gouv. 1610).

II. **PIERRE PORTA** (gouv. 1613, boursier en 1614) :

Antoine Porta reçu en 1633 :

Jacques Porta reçu en 1667 :

GABRIEL-LOUIS PORTA reçu en 1692, gouv. en 1701 :

PIERRE-ABRAHAM-J. PORTA, reçu en 1732, mort sans enfants.

II **Pierre Porta.**

III. **Saturnin Porta**, acquit la bourg. à Lausanne, en 1571.

IV. **Hugo Porta** : **PIERRE PORTA**.

V. **Clément Porta** :

REGNIER PORTA reçu en 1607 :

Jean Porta reçu bourgeois à Cully en 1637, justicier-gouverneur à Cully en 1645, épousa en premières noces Jeanne Fauquez et 2° Claudine Falconnet :

I. ***Henri Porta,*** né en 1649, receveur notaire, justicier, lieut[t] de chapitre, à Lausanne, épousa Eliz. de Diesbach :

I *DANIEL PORTA*, receveur à Lausanne :

I. MARIE-ANTOINE PORTA, mort sans enfants.

II. ——————————

II. *DAVID PORTA*, né en 1685, pasteur, ministre à Corsier, épousa L.-M. Olivier:

SAMUEL-THÉODORE PORTA, né en 1716, reçu en 1745, s'établit à Lausanne en 1747, avocat, jurisconsulte, épousa Fr. Fléchier (c'est de cette branche que descend Mr. Aug. Porta, pasteur à La Sarraz, Vaud):

I. *Louis Porta*, avocat à Lausanne. — II. *Antoine-Bernard Porta.*

II. *DAVID-BENJAMIN PORTA*, né en 1687, capitaine de dragons au service d'Espagne, épousa Adrienne de Martines (voir page 52) et eut:

I. HENRIETTE-ELIZ.-LOUISE PORTA, née en 1708.

II. MARIE-LOUISE PORTA, née en 1712. — III. MADELEINE PORTA, née en 1713.

II. ***Abram Porta***, né en 1652, reçu en 1674, gouv. en 1679, confer. 1685, banneret-receveur 1699. Epousa 1° Catherine Fatio, 2° Anne Damur (veuve de Clavel):

I. *PIERRE PORTA*, pasteur à Dommartin, épousa J.-Nic. Vauthier. (Voir sa descendance page 59).

II. *GABRIEL-HENRI PORTA*, gouv. en 1702, conf. en 1710, bours. en 1724:

I. SAMUEL-FRANÇOIS PORTA, châtelain de Glerole, mort sans enfants.

II. PIERRE-ABRAHAM PORTA, gouv. 1736, châtelain de Glerole, mort sans enfants.

III. GABRIEL-HENRI PORTA, gouv. 1738, conf. 1748, mort sans enfants.

IV. FRANÇOIS-NICOLAS PORTA, mort sans enfants.

III. *ABRAM PORTA*, né en 1680, châtelain à Dommartin, receveur, établi à Lausanne, épousa 1° N... Bergier, 2° J.-D. Gandard:

I. ABRAHAM PORTA, esquier à Berne, mort sans enfants.

II. CHRISTIAN-FRÉDÉRIC PORTA, gouv. en 1739, conf. 1740: *Abraham Porta.*

III. MARC-LOUIS PORTA, ministre bautier à Lausanne: *Louis Porta*, bautier à Lausanne.

IV. JEAN-ANTOINE PORTA, lieutenant colonel.

V. JEANNE-LOUISE-DOROTHÉE PORTA, née en 1726, épousa Jean-Abram-Rod Ganlis.

III. ***André Porta***, né en 1654, reçu en 1680, gouv. en 1681, conf. 1721:

I. *ISAAC-SEBASTIAN PORTA*, gouv. 1719, mort sans enfants.

II. *JEAN-FRANÇOIS PORTA*, gouv. 1718, secret. 1726:

I. FRÉDÉRIC PORTA, mort à l'étranger, sans enfants.

II. HENRI PORTA, cons. en 1782:

I. ——————————. — II. ——————————.

(Un descendant d'André Port [1654], Jean-Jacob Porta, né en 1802, s'établit à Paris.)

* * *

II.

PIERRE-CHARLES DES VIGNES, né en 1746 (descendant de Jean des Vignes, et de Anne-Rosine de Croll), épousa à Colmar, le 17 Mars 1753, Suzanne-Etiennette du Martheray (fille de Louise-Catherine du Martheray, née le 17 Mars 1753). Ils eurent pour fils:

I. **Louis-Adam**, né en 1769, mourut en 1784.

II. **Charles-Pierre des Vignes de Givrins**, seigneur de Givrins, naquit en 1776, épousa en 1799 Judith-Jeanne-Julie-Henriette de Tournes d'une ancienne famille de Noyon, en Picardie. Ils eurent:

I. **ELISABETH DES VIGNES DE GIVRINS**, née en 1800, épousa François Lantard, dont elle eut trois fils et une fille:

I. **Fanny Lautard** qui épousa Antoine Baylon et eut:

I. ***Lucie Baylon*** qui épousa, à Paris, Mr. Léon Pitte, avocat (rue de Longchamp, à Boulogne-sur-Seine). Elle eut:

MARGUERITE PITTE qui épousa Marcel Bidoire et eut:

I Un fils. — II. Un fils.

II ***Albert Baylon***, mort à Cannes, en 1895, épousa, à Chéserez, Hélène-Nelly Sautter (née à New-York). (Le château de Chéserez fut depuis 1487 à 1880 à la famille de Rochmondet, et en 1880 passa, par héritage, à la famille Baylon.) Ils eurent:

I. *PASCAL BAYLON*, né à Chéserez en 1887, mort à Lausanne en 1904.

II. *VIOLETTE BAYLON*, née à Chéserez en 1889.

III. *GASTON BAYLON*, né à Chéserez en 1890.

II. **JEANNE-SUZANNE-CHARLOTTE DES VIGNES DE GIVRINS** (1803-1854) épousa Louis Niedermeyer (le grand compositeur, né à Nyon le 27 Avril 1802). Ils eurent :

I. **Suzanne-Louise-Eulalie Niedermeyer** (1832-1897) épousa Gustave Lefèvre (6, Boulevard d'Anteuil, à Boulogne-sur Seine) et eut :

I. ***Louise Lefèvre*** épousa Boëllmann († 1898) et eut :

I *MARIE-LOUISE BOËLLMANN*.

II. *JEAN BOËLLMANN*. — III. *JEANNE BOËLLMANN*.

II. ***Marguerite Lefèvre*** épousa Heustel et eut 8 enfants.

III. ***Louis Lefèvre***. — IV. ***Eulalie Lefèvre***, décédée.

V. ***Mathilde Lefèvre***, décédée.

II. **Caroline-Mathilde Niedermeyer** (1836-1890) épousa Eugène Gigout (113, avenue de Villiers, à Paris). Sans enfants.

III. **Louis-Alfred Niedermeyer** (1838-1904) épousa Jeanne-Marie-Catherine, fille du comte Raoul Soret de Boisbrunet et de Marie de Backer, et eut :

I. ***Marie-Thérèse Niedermeyer***, née à Paris en 1883, y épousa, en 1905, le vicomte Ferdinand de Poncharra (62bis, rue de la Tour, à Paris) et eut ;

I. *LOUIS DE PONCHARRA*, né en 1906.

II. ***Jacqueline Niedermeyer***, née à Paris en 1885, y épousa, en 1907, **Mr. Mandosse** (château des Raynauds, par Combionde, Puy-de-Dôme).

* * *

Monsieur et Madame Lautard eurent :

I. **FRANÇOIS LAUTARD**, juge au tribunal de Nyon.

II. **SAMUEL LAUTARD**, syndic de la commune de Gingins.

III. Melle **LAUTARD** qui épousa Rochmondet (une dame Rochmondet mourut à Chéserez, vers 1857).

IV. Melle **LAUTARD** qui épousa Mr Sterki et eut :

Emmanuel-Henri Sterchi ou **Sterki**, bourgeois de Morges et d'Echichens (Vaud), lieutenant-colonel de cavalerie au service de France, prit sa retraite vers 1804 et devint directeur de l'arsenal de Morges, puis préfet. Il eut :

I. ***Marguerite Sterki***, née en 1806, morte à Genève en 1869, épousa en 1833 Benjamin-Henri Weibel, pasteur de Commugny et Coppet (qui demeurait à Chéserez en 1853). Ils eurent :

JULES WEIBEL (1835-1886), ingénieur à Genève, épousa Marie de Manoël et eut :

I. HENRI WEIBEL, né en 1866. Habite Bruxelles.

II. LOUISE WEIBEL, née en 1868, artiste-peintre, à Genève.

III. CHARLES WEIBEL, né en 1870, architecte à Genève, se maria et eut :

I. *Valentine Weibel*, née en 1898. — II. Un garçon, né en 1905.

IV. ÉDOUARD WEIBEL, né en 1872.

II. ***Rose Sterki***, née en 1808, morte à Genève en 1888 ; pas de postérité.

III. ***Jeanne-Suzanne-Henriette Sterki***, née le 11 Mai 1810 à l'arsenal de Morges, décédée en 1857 à Troyes (France), épousa, en 1837, Charles Recordon, pasteur à Baulmes, puis, successivement : à Ballaigues, Romainmôtier, Valence de Troyes (France), rentra en Suisse en 1864 et mourut à Lutry en 1873. Ils eurent :

I. *ERNEST-FRÉDÉRIC RECORDON* (actuellement à Lutry, Vaud), né à Baulmes le 11 Juillet 1838 (demeurait au château de Chéserez en 1853). Pas de postérité.

II. *GUSTAVE-HENRI RECORDON*, né à Baulmes en 1840, habita à Corbeil, puis à Ivry-sur-Seine, où il mourut en 1900. Il eut :

I. HENRIETTE RECORDON épousa Lucien Patrat, à Ivry-sur-Seine, et eut :

Suzanne Patrat, née en 1897.

II. MARGUERITE RECORDON, à Paris. — III. JEANNE RECORDON, à Paris.

III. *JULES-ALBERT RECORDON*, né à Ballaigues en 1848, mort à Caracal (en Roumanie) en 1893, eut :

ALICE RECORDON qui épousa Lucien Rabarot, économe à l'Ecole Nationale d'Alfort.

IV. *ALEXIS-LOUIS RECORDON*, né en 1841 à Romainmôtier, mort à Lutry en 1866.



V. *PAUL RECORDON*, né en 1846, prit part à l'expédition du Mexique, dans la Légion étrangère, puis à celle de Cochinchine, dans l'infanterie de marine. Il fut tué à Saïgon, d'une chute de cheval, en 1869.

VI. *LUCILE RECORDON*, née à Troyes en 1850, épousa en 1874 le pasteur Berthoud. Eurent : EMMANUEL BERTHOUD, ingénieur aux chemins de fer fédéraux.

VII. *MARCEL-CHARLES-FRANÇOIS RECORDON*, né en 1851, rentier à Genève ; un fils : GUSTAVE RECORDON.

* * *

Un très ancien concert. — Une des premières soirées musicales dont il soit fait mention dans nos annales genevoises, est le « grand concert de musique » offert par Agrippa d'Aubigné à *la princesse de Portugal, Emilie de Nassau*, femme de don Emmanuel de Portugal, fille du Taciturne, qui s'était réfugiée à Genève avec ses six filles en 1623.

Ce concert eut-il lieu au Château-Royal, « Château de Saint-Gervais » où la princesse résida quelque temps, ou bien à son « hôtel de la rue Verdaine » ? Agrippa d'Aubigné a-t-il au contraire « traicté » la noble dame et ses six filles en son propre logis de ville, dans cette maison Burlamaqui qui se trouvait sur l'emplacement du château burgonde, exactement au nº 14 de la rue de l'Hôtel-de-Ville actuelle ? On ne sait et l'on ignore égalemeent les noms des joueurs de luth et de violon et des chanteurs qui prirent part à ce concert. Il n'est resté du programme que la pièce de vers, le « prologue » composé à cette occasion par Agrippa d'Aubigné et dont voici les deux premières strophes :

Vous avez donc, sage Princesse,
Sur le vent mauvais qui nous presse
Choisi Genève comme un lieu
Qui jusqu'au siècle où nous sommes
Au prix de la haine des hommes
A senti l'amour de son Dieu.

Voici la cité des merveilles
Vous avez les Anges pour veilles
Le guet d'Israël est ici :
Si vous ne trouvez les délices
L'esclat des pompes et des vices
Vous ne le cherchez pas aussi.

La troisième strophe est consacrée à la mémoire de Maurice de Nassau, frère de la princesse, et les autres ne sont que courtoises mythologies en l'honneur de l'héroïne de la fête et de ses six filles, dont l'une, comme on sait, ayant épousé un Des Vignes de Nyon, fut l'ancêtre de la femme du compositeur Niedermeyer, né dans cette ville.

(*Journal de Genève*, 22 Octobre 1907.)

* * *

D'autres strophes sont citées dans « Trois Amoureuses » de *Jacques Vincent :*

« Alors, la même voix dure et ardente qui prêche le culte austère, psalmodie les sixains enguirlandés, bourrés de comparaisons mythologiques de citations bibliques, de dévotes rubanneries, et que termine le calviniste madrigal à la mère en même temps qu'aux filles :

Six princesses de compagnie,
Qui de vous ont reçu la vie
Et l'exemple de piété,
Qui ont eu part à vos désastres.
Avec vous passeront les astres
En lustre, en honneur, en clarté.

O quelles seront ces étoiles,
Quand sans entredeux et sans voiles,
Elles s'embrasseront à l'œil,
Qui fait les clartés éternelles,
Dieu se faisant un miroir d'elles
Comme les astres le soleil. »

Das Wappenbild der Abtei und der Stadt St. Gallen in älteren Bannern und Siegeln.

Vortrag, gehalten an der Jahresversammlung der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft in St. Gallen den 29. Juni 1907, von F. Gull.

Die Betrachtung über das Entstehen eines Wappenbildes in sehr früher Zeit hat stets einen gewissen Reiz im Gefolge. In unserem Falle wird schon durch die historische Bedeutung der Abtei St. Gallen das Interesse wachgerufen.

Wenn Zürich, Bern, Luzern, wenn die Länder Uri, Schwyz, Unterwalden sich rühmen, ihre Wappenelemente dem ehrwürdigsten Alter zuschreiben zu dürfen, so können hierin die Abtei und die aus ihr hervorgegangene Stadt sich messen, zumal ihre stolze Wappensage sich hinaufzieht in die eigentliche Gründungsperiode des Klosters.

Auf welche Weise aus dem sog. Urbrei heraus der Bär zum Wappentier der Abtei und der Stadt geworden, wie er durch Überlieferung, durch bildliche und plastische Darstellung der vorheraldischen Zeit schliesslich zum leitenden Gedanken jenes Abtes wurde, der ihn wohl schon zu Anfang des 13. Jahrhunderts in Fahne und Schild aufnahm, das wollen wir uns im Nachstehenden zu veranschaulichen suchen.

Ins 8. Jahrhundert hinauf reicht die erste Kunde des Bildes, das in einer Lebensbeschreibung des heil. Gallus, im Jahre 771 von einem Schüler des Genannten vollendet, in Urschrift sowohl als in einer von Walafried Strabo erstellten Überarbeitung erhalten, sich uns darbietet. In jener Zeit, da noch das traditionelle Heidentum das zarte Schoss des Christentums umwucherte, da noch viele heidnische Bräuche sich in den Urwäldern erhielten, da war es für die Jünger des heil. Gallus naheliegend, dass sie, umwoben von uralter Tiersymbolik, die heimatliche Gestalt des Bären in den Vordergrund ihrer Erzählungen stellten, weit eher als zu schöpfen im Bilderreichtum der alten Perser und Assyrer, der ihnen nicht unbekannt war. Es lehnt sich diese Erscheinung unzweideutig an das aus grauer Vorzeit stammende Tierepos an, das über Italien nach dem Norden gedrungen war. Die scheue Verehrung der Tiere, der Glaube an ihnen zugehörende geheimnisvolle Kräfte, übermenschliches Können, langes Leben u. s. w. waren allerorten dieselben. Es galt nicht für ausgeschlossen, dass in dem Tiere ein Mensch verzaubert herumgehe. So liess man sie denn selbst, wie Menschen handelnd, auftreten, namentlich dem Tiere nahestehende Triebe in jenen sich aussprechen.

In unseren Tagen hat Dr. Pothast in „die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit" die erwähnte Urschrift des Mönches Walafried ins Deutsche übersetzt; die Stelle, die sich auf Gallus' Begegnung mit einem Bären bezieht, lautet also:

„Das Gebet zieht sich bis zum Abend hin und die Speise wird mit Danksagung eingenommen. Als sie die Glieder der Ruhe übergeben hatten, der



Mann Gottes aber sich still erhob und im Gebete verharrte, horchte sein Reisegefährte im Geheimen. Unterdess näherte sich ein Bär vom Gebirge und verschlang die Überreste. Zu ihm sprach Gallus, der Erwählte Gottes: Bestie, im Namen unseres Herrn Jesu Christi befehle ich dir, nimm Holz und wirf es ins Feuer. Jener aber kehrte sofort um, brachte einen sehr schweren Klotz und legte ihn ins Feuer. Zum Lohn hiefür ward ihm vom Manne Gottes Brot gereicht, jedoch der Befehl beigefügt: Im Namen meines Herrn Jesu Christi weiche aus diesem Tale. Berge und Hügel mögen dir freistehen, jedoch verletze hier nicht Vieh oder Menschen."

Aus der Erinnerung der Jünger des heil. Gallus, aus dem Bereiche der Überlieferung kam der Bär seitdem nie wieder. Wie Othmar die Zelle in ein Kloster umgewandelt hat und der erste Abt desselben geworden ist, wie die Äbte Gozbert, Grimold und Hartmut das Kloster in einen Sitz der Wissenschaften und Künste umgewandelt haben, ist bekannt. Unter der Regierung des letzteren (870—883) ragt der Lehrer Tutilo als Meister der darstellenden und bildenden Künste rühmlich hervor. Ihm schreibt man die zwei kunstreich geschnitzten Elfenbeinplatten, welche Vorder- und Rückdeckel eines köstlichen Evangelienbuches unserer Stiftsbibliothek zieren, zu. Was Wunder, wenn Tutilo auf dem Bildwerke neben den religiösen Hauptmotiven auch der Geschichte des Klosters gedenkt und den Bären in jenen zwei Momenten veranschaulicht, wo er dem Manne Gottes den Klotz herbeiträgt und vom ihm das Brot erhält.

So war denn der Bär auch in künstlerisch-plastischer Weise den Mönchen überliefert. Das 10., 11. und 12. Jahrhundert bilden, wie allgemein bekannt, die Glanzperiode des Klosters, mit ihr erfolgt die ausserordentliche Entfaltung der Klosterschule, die nicht nur eine innere, für die Ausbildung der Mönche, sondern weit mehr noch eine äussere, für die auf staatlichem und politischem Gebiete wirkenden Söhne des hohen und niederen Adels, war. Die beständige Fühlung des Klosters mit weltlichen Dingen brachte für dieses die zum Schutz seines weitausgedehnten Ländereibesitzes erforderliche Einrichtung der Lehen- und Dienstmannenverhältnisse, mit ihr das das Mittelalter so eigentümlich charakterisierende Institut des Ritterwesens mit seiner umfassenden Wirkung auf Sitten und Gebräuche der Zeit.

Mit dem eben Genannten hängt die Wappenbildung unstreitig enge zusammen. Der eigentümliche Geist, der ihr entspringt, umfasst nun auch die in die weltlichen Ereignisse mächtig eingreifende Abtei, die Stunde war gekommen, wo sie sich ihr Feldzeichen erkor.

In frühheraldische Zeit fällt die Annahme des Feldzeichens, das bald einen so bedeutungsvollen Wert in sich vereinigen sollte, jedenfalls; überliefert ist es uns erst in der Rolle von Zürich, die, wenn nicht alle Anzeichen trügen, ins letzte Viertel des 13. Jahrhunderts zu setzen ist:

„In Gold ein steigender schwarzer Bär, rot bewehrt."

Die farbige Darstellung ist als Fahne überliefert, sie erscheint im Gefolge derjenigen der damals mächtigsten Bistümer und Abteien der Schweiz und Süddeutschlands.

In unserem Falle, wenn wir vom Wappenbilde der Abtei reden, hat sich der allgemeine Grundsatz bewahrheitet, dass aus reiner veranlassungsloser Willkür in jener frühen Zeit wohl nie ein Wappenelement gewählt wurde; dass eine symbolische Bedeutung irgendwelcher Art, eine Beziehung des Bildes auf eine dem Inhaber, hier des Konventes, wichtige Tatsache geleitet hat, ist augenscheinlich.

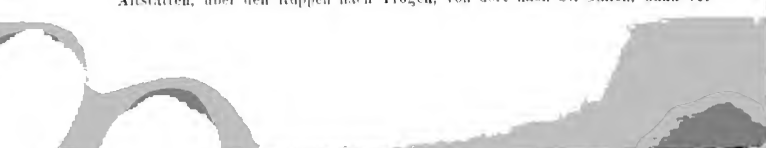
Neben der Wappenrolle gedenkt noch im 13. Jahrhundert, wohl zur gleichen Entstehungszeit, ein stolzes Farbenbild des Manesse-Codex des goldenen Fahnentuches mit dem Bären. Abt Rumo von Ramstein verleiht das Schenkenamt an Chuonrad von Landegge. Der Bär ist auch hier ein rabenschwarzer Kerl wie im Fähnlein der Rolle, auch sonst hat er alles mit letzterem gemein: er ist rot bewehrt.

* * *

Wenden wir unsern Blick nunmehr auf die ersten Anfänge des Wappenbildes der Stadt. Es gebricht an einer streng kritischen Geschichte der Stadt selbst, und man glaubt annehmen zu dürfen, dass ihre Abhängigkeit vom Kloster bis gegen den Schluss des 13. Jahrhunderts eine sehr fühlbare war, dass aus diesem Grunde wohl auch nicht von einer früheren Entstehungsperiode ihres Wappenbildes gesprochen werden darf. Dem entgegen haben aber bereits Vadian und ihm folgend etliche neuere Geschichtsschreiber St. Gallens der Ansicht gehuldigt, dass bereits bei Erhebung der Stadt zur unmittelbaren Reichsstadt durch Kaiser Friedrich II. die Bürgerschaft mit einem eigenen Wappen bedacht worden sei, selbstredend nicht Wappen im heutigen künstlerisch-heraldischen Sinne, sondern Wappenbild für Banner. Die Handfeste der Stadt ist im Brande von 1215 zugrunde gegangen, sie ist aber bei einer späteren Gelegenheit (10. Juni 1272) durch Abt Ulrich VII. in Form einer Bestätigung der alten Stadtrechte neu ausgefertigt und liegt im Original vor; sie befasst sich mit dem Wappenbild nicht.

Versuchen wir nichtsdestoweniger darzutun, dass erstens vom Standpunkte der Geschichte, zweitens von demjenigen der historischen Heraldik im allgemeinen die Annahme der tatsächlichen Verleihung eines Wappenbildes in jener Zeit gar nicht gewagt erscheint.

1. Es war im September 1212, da König Friedrich von Trient aus nicht auf der gewöhnlichen Strasse nach Deutschland kommen konnte und sich nach den Rhätischen Alpen und deren Pässe wandte. Heinrich von Sax zu Hohensax, damals wohl der gewaltigste der ostschweizerischen Dynasten, Anhänger der Hohenstaufensache, ritt ihm mit Reisigen entgegen. Ulrich von Sax, sein Bruder, der Abt von St. Gallen, tat nicht minder, denn für ihn konnte die Begegnung mit Friedrich nur von grosser politischer Bedeutung sein. Im Zuge des Abtes waren die Mannschaften der Stadt in starker Abteilung, damals noch als getreue Gotteshausleute. Es muss für jene frühen Zeiten eine sehr ansehnliche Heeresmacht beisammen gewesen sein. Von Dissentis ging's nach Chur, von dort nach Altstätten, über den Ruppen nach Trogen, von dort nach St. Gallen, dann vor



die Mauern der Stadt Konstanz. Der Bischof, Anhänger der Sache des Gegenkaisers Otto IV., öffnete dem Staufen die Tore der Stadt beim Anblick des vom Abt von St. Gallen gestellten Gewalthaufens Bis nach Basel begleiteten die Sax und ihre Mannschaften den König, in das Breisgau, wo immer Otto vor ihm her floh. Die Bedeutung der Hülfeleistung der Stadt St. Gallen für die Sache Friedrichs II. liegt klar vor.

Es wundert uns nicht, wenn gestützt auf das welthistorische Ereignis die Bürger bei Anwesenheit des Königs in St. Gallen für sich jene Rechte erbaten, die in einer Handfeste zum Ausdrucke kamen, und dass hiebei für künftige Züge, die die Mannschaften der Stadt unter dem Abte mitmachen sollten, sie sich ein unterscheidendes Bannerbild erbeten haben. Die Handfeste Friedrichs II. erhebt die Stadt St. Gallen nicht nur zur Reichsstadt, was die alleinige Oberherrlichkeit der Äbte von vornherein ausschliesst, sondern sie bestimmt auch die sogenannte Bannmeile, die von da an die Hauptmarken der Stadt bilden, innert welchen die Bürgerschaft selber niedere Gerichtsbarkeit ausüben konnte. Alles deutet darauf hin, dass eine äusserlich sich kennzeichnende Unterscheidung der städtischen und äbtischen Verhältnisse, vielleicht auch eine Regelung über zu leistende Kriegsdienste, wohl nicht anders als durch ein unterscheidendes Bannerbild zu markieren war. Man vergesse nicht, dass die Stadtbürger als Gotteshausleute von frühe her gewohnt waren, ins Feld zu ziehen. Das gesamte 12. Jahrhundert bildet eine ununterbrochene Kette kriegerischer Ereignisse, in die die St. Galler Äbte mit mehr oder weniger Glück eingriffen. Wenn eine Hypothese je gerechtfertigt erscheint, so ist es doch gewiss diese, dass die Bürger, satt der beständigen Demütigung, unter des Abtes Fahne ihr Blut zu verspritzen, sich ihr eigenes Feldzeichen sehnlich herbeiwünschten.

2. Die historische Heraldik, wenn sie vom Wappenrecht der Städte im allgemeinen redet, wird aus der Entwicklungsgeschichte der Wappen die Folgerung ziehen müssen, dass für die Städte ein Bedürfnis, sich ein Wappenbild resp. Bannerbild zu erwählen, schon frühe bestanden hat; nicht für alle Städte im gleichen Masse und zur gleichen Zeit. Da, wo rittermässige Einwohner einer Stadt schon vorhanden waren, da war das Bedürfnis weniger vorhanden. Sie führten entweder den Schild ihres Herrn oder ihr eigenes Sonderwappen, wenn sie zur Heeresfolge aufgeboten waren. Anders lag es in Städten, wo das rittermässige Element überhaupt fehlte, wo der Bürger in Abhängigkeitsverhältnissen zu einem geistlichen Oberhaupte lebte, wo von frühe her der Drang zu freiheitlichen Bestrebungen ein gegebener war. — Man wolle Banner nicht mit Siegel verwechseln; es sind zwei wohl zu unterscheidende Begriffe Das Banner an sich ist überhaupt weit älteren Ursprungs als das Siegel und dürfte, wenn nicht alle Anzeichen trügen, in seiner allgemeinen Anwendung in weit frühere Zeit hinaufzusetzen sein, als man bis jetzt anzunehmen pflegte. Das Siegel erhält seine allgemeine Verwendung erst mit Beginn des 13. Jahrhunderts. Es liegt in der Natur der Sache, dass wenige oder gar keine Originalbanner des 13. Jahrhunderts auf uns gekommen sind, die Zeugnis ablegen könnten von ihren Wappenelementen; dass aber der Gebrauch des Banners für

diplomatische und militärische Zwecke bereits zu Beginn des 13. Jahrhunderts auf breitester Grundlage beruhte, das haben die neueren Forschungen der französischen und englischen heraldischen Institute zur Genüge dargetan.

Zwei kleine, hochinteressante Mannschaftsbanner der Stadt, das eine 60 cm lang und nur 42 cm hoch, das andere mehr hoch, 75 cm hoch auf 50 cm Breite, deren Bemalung und Stoffqualitäten auf eine Entstehungszeit zu Anfang des 14. Jahrhunderts schliessen lassen, im hiesigen historischen Museum aufbewahrt, geben Zeugnis vom Urbilde:

„In Silber ein schreitender schwarzer Bär, gold bewehrt".



Fig. 7



Fig. 8

Bezeugt ist das Wappenbild in allen seinen Einzelheiten in einem Wappenbriefe, den die Stadt am 5. Juli 1475 von Kaiser Friedrich III. erhalten hat, auf den wir am Schlusse zurückkommen, allwo zu Anfang die Stelle, die vom alten bisherigen Wappenbild handelt, folgendermassen lautet: „Ein weisser Schilde, darin steende aufrecht ein schwarzer Ber mit guldin Augprauwen und mit guldin Klawen, auch habende in den Oren Gold und sy (die Stadt) bisher also gefürt u. gebraucht haben."

Ich möchte aufmerksam machen auf die goldene Bewehrung, die, wenn ich mich nicht täusche, auf das frühe Entstehen des Wappenbildes selbst hinweist. Sie kennen diese letzte Regel des heraldischen Farbengesetzes, das für gewisse Nebenteile des Wappentieres eine von der Hauptfigur abweichende Farbe fordert. Die Regel ist seit Beginn des 13. Jahrhunderts in Anwendung. Bezeugt ist sie in zeitgenössischen Gedichten, wo die Schilde bekannter und unbekannter Ritter beschrieben werden. Erweislich aber ist durchaus nicht, dass, wie die neueren Forscher dartun wollen, diese Nebenteile, Augen, Zungen, Schnäbel, Hauer, Zähne, dem Grundsatze der Farbenpaarung entsprechend tingiert sein müssen, dass z. B. schwarze Tiere stets rote Nebenteile haben müssen. Im

Gegenteil, gerade die genannten Zeugen der Urheraldik, insbesondere die aus frühen französischen und englischen Manuskripten auf uns gekommenen Darstellungen, die insgesamt 50—60 Jahre älter sind als die ältesten bei uns zu Lande, erzählen zur Genüge, dass die heraldische Regel sich nicht binden liess. Erweislich ist vielmehr die Tatsache, dass überall da, wo goldene Bewehrung auftritt, das Wappenbild selbst Anspruch erhob auf Rang und Bedeutung. Es ist nicht reiner Zufall, dass der Stadtbär seine goldene Bewehrung hat. Ein ganz bestimmtes Motiv hat hier geleitet. Die goldene Bewehrung in der vorliegenden ausgesprochenen Bedeutung ist überhaupt selten, sie ist auf den ersten Blick auch wenig erklärlich, da der äbtische Bär nur rot bewehrt ist. Mit anderen Worten, schwerlich hat der Abt das Bannerbild der Stadt verliehen, denn er hätte ja, als Kenner heraldischer Regeln, den Bären mit Farbe, nicht mit Metall bewehrt. Er wusste, dass der Untergeordnete nicht mehr sein sollte, um heraldisch zu reden, als er selber. —

* * *

Verweilen wir nun kurz einen Moment beim Wappenbilde der Stadt in ihren älteren Siegeln, und orientieren wir uns. Erst seit beiläufig 1200—1210 kommen Siegel der Städte mehr und mehr in Gebrauch. Es dürfte dies auch die Ursache sein, weshalb der anfangs des 13. Jahrhunderts verfasste Sachsenspiegel, ein allgemeines Rechtsbuch, keine Normen für das Siegelrecht enthält. Das erheblich jüngere schwäbische Landrecht, „der Schwabenspiegel“, hat der inzwischen eingetretenen Entwicklung Rechnung getragen und fixiert die damals geltenden Rechtsgrundsätze in Bezug auf das Siegelwesen. Hinsichtlich der Städtesiegel sagt dieses Rechtsbuch: „Die Stett sullen auch Insiegel haben, doch mit ir Herren Willen, und habent sie es anders, so habent sie nicht Chrafft, wann umb ihr Stett geschäft.“ — Unter welchen Formen die Verleihungen stattgefunden haben mögen, kann in völliger Ermangelung urkundlicher Nachrichten nicht angegeben werden; so viel darf als durchaus sicher angesehen werden, dass bis ins 15. Jahrhundert hinein Siegelbilder nicht in Form von Wappenbriefen verliehen worden sind. Was der Schwabenspiegel über die Städtesiegel sagt, könnte den Eindruck machen, als werde dabei vorausgesetzt, dass jede Stadt unter einem Herrn stehe. Es können aber bei der Bestimmung, dass nur solche Städtesiegel Kraft haben sollen, die mit dem Willen der Herren der Städte geführt werden, nur Territorialstädte gemeint sein, nicht aber vom Grafenbann befreite, unmittelbar unter Kaiser und Reich stehende Reichsstädte, die sich ja trotz Vogt und Reichsvogtei in einer sehr selbständigen Stellung befanden. Zur Zeit der Abfassung des Schwabenspiegels, am Ende des 13. und zu Anfang des 14. Jahrhunderts, besassen schon alle kleinen Landstädte im Gebiete der heutigen Schweiz eigene Siegel. Wenn man berücksichtigt, was der Schwabenspiegel zuletzt „über alle anderen Leute“ sagt, so geht unstreitig hervor, dass das Recht, ein Siegel zu führen, dazumal schon auf breitester Grundlage ruhte. Die Stadt St. Gallen hat jedenfalls früher, als man bis jetzt anzunehmen pflegte, ihr eigenes Siegel gebraucht. Wenn es zum erstenmal, wie

wir gleich sehen werden, erst 1312 erscheint, so ist damit nicht gesagt, dass es schon vorher mehrfach im Gebrauche war. Der Brand vom Jahre 1314 hat wohl manche Urkunde, von früher her datierend, zerstört.



Fig. 9

In einem bis jetzt unedierten, grossen, 7 cm Durchmesser haltenden Siegel der Stadt, das ich vor Jahren bei einer gelegentlichen Schürfung im Stadt-Archiv an der Urkunde 24. Mai 1312, Bund der Städte Konstanz, Zürich, St. Gallen, Schaffhausen, gefunden habe, tritt uns das Wappenbild als Siegelbild zum erstenmal entgegen (s. Fig. 9) – merkwürdigerweise aber nicht in der Gestaltung des uralten bezeugten Bannerbildes. Der Bär steht, er schreitet nicht aus, er hält eine Kugel in den Tatzen, die offenbar nichts anderes darstellen soll als das Brot, mit dem der heilige Mann den Bären in die Wälder zurücksandte. Die ganze Erscheinung ist eine Wiederholung jenes Bären mit dem Brote auf dem schönen Konventsiegel (nicht Wappensiegel), das ich früher einmal beschrieben habe und das zum erstenmal an einer Urkunde des Stiftsarchivs, 14. Februar 1294, vorkommt. Wenn nicht alles trügt, sind die beiden Stempel von demselben Stecher verfertigt. Ich möchte noch beifügen, dass unser ältestes Stadtsiegel in seiner kraftvollen technischen Ausführung auffallend gemahnt an die älteren Siegel der benachbarten Städte des Oberrheins und des Bodensees: Konstanz, Villingen, Esslingen, Überlingen, Lindau, alle aus den Jahren 1250—1300.

Hat die Stadt das Wappenbild von sich aus gewählt oder ist es ihr vom Abte verliehen worden, und in welchem Zeitraume? Das sind Fragen, die man früher in Ermangelung einer ununterbrochenen Reihenfolge von Äbtesiegeln nicht zu lösen vermochte, heute aber zur Zufriedenheit beantwortet werden können. Die genaueste Antwort auf unsere Frage gibt das Bild selber. Die Bilder der Städtesiegel sind von der grössten Mannigfaltigkeit und lassen sich in verschiedene Hauptgruppen bringen. In eine derselben, das Bild oder Attribute des Gründers oder Symbole der Gründungsgeschichte, gehört unser Siegel. Meines Erachtens ist, und wie es in der Natur der Sache lag, der Bär mit dem Brode, ohne irgendwelchen Anklang des letzteren an eine diplomatische oder rechtliche Beziehung der Stadt zum Kloster, in das Siegel der Stadt übergegangen, so zu sagen als Symbol der Geschichte ihrer Gründung; um den Ausdruck von Lisch zu gebrauchen: damit künftige Geschlechter ohne Unterbrechung und mit reicher Zeugungskraft die Erinnerung an dieselbe wachhalten. Und zwar, man beachte es wohl, zu einer Zeit, da die Äbte noch gar nicht angefangen hatten, ihre eigenen Wappensiegel zu gebrauchen. Erst Abt Ru-

dolf II., Graf von Montfort, 1329—1333 führt in seinem offiziellen Äbtesiegel (Fig. 10) als Bischof von Konstanz und Administrator des Klosters St. Gallen den Bären als Wappenbild, merkwürdigerweise gerade den Bären mit dem Brod. Dieses Bild hat er doch sicherlich nicht (25—30 Jahre nach Entstehen des Stadtsiegels) von der Stadt entlehnt bekommen, auch er hat sich also in der Wahl des Bildes ausschliesslich an die Symbolik der Gründungsgeschichte gehalten, und damit ist der Beweis erbracht, dass wir in dem Brode des Stadtbären unter keinen Umständen irgendwelche und, wie man sehr oft anzunehmen wagte, Symbole der Unterwürfigkeit zum Abt zu erblicken hat. Weitere Tatsachen bezeugen aber das Nämliche, und zwar: Das alte, an Grösse und Wucht der Formen sich auszeichnende Stadtsiegel ist beim grossen Brande von 1314 zugrunde gegangen und ein täuschend ähnliches, gleich kraftvoll gestochenes, aber nur 6 cm Durchmesser haltendes tritt an seine Stelle. Bis 1411 erscheint sodann noch ein anderes, ebenfalls den Bären mit dem Brode aufweisend. Interessant ist nun, dass genau während der Regierungszeit der drei Nachfolger Rudolfs von Montfort, also bis circa 1411, der äbtische Bär wieder ohne das Brod erscheint; es kann sich also in dem Brode offenbar nur um ein unterscheidendes Merkmal zwischen Abtei und Stadt handeln, nicht um etwas anderes; das Gesagte ist wiederum erhärtet durch den Umstand, dass mit Abt Heinrich von Mansdorf 1418—1426 die äbtischen Bären mit einem neuen, ebenfalls symbolischen Abzeichen, dem Holzklotze, erscheinen, während von da an der städtische Bär ohne das Brod erscheint, um sich wiederum von der Abtei zu unterscheiden. Der gegenseitige Wechsel der Siegelbilder der Abtei und der Stadt im Verlaufe des 14. Jahrhunderts hat nichts Auffälliges an sich. Diese Erscheinung wiederholt sich an vielen Beispielen und gilt in der Heraldik der genannten Zeit als charakteristisches Moment. Mit Abt Ulrich Rösch 1463—1471 verschwinden die Holzklotzbären der Abtei, und diese, die Abtei sowohl als die Stadt führen, sei es bis zur Aufhebung des Klosters, sei es bis auf die Gegenwart, in ununterbrochenener Gleichförmigkeit den Bären ohne irgendwelches Attribut als Siegelbild.


Fig. 10

Wir sind am Schlusse unserer Betrachtung angelangt. Es erübrigt noch, einer sogenannten Besserung des Stadtbären zu gedenken, die im früher schon erwähnten Wappenbriefe der Stadt, 5. Juli 1475 zu Köln von Kaiser Friedrich III. ausgestellt, ihren Ausdruck gefunden hat. Ich meine die Besserung des Bären mit einem goldenen Halsband, die sinnbildlich hindeutet auf die ausgezeichneten Dienste, welche die Mannschaften der Stadt als Zugewandte der Eidgenossen der Sache des Kaisers gegen Karl den Kühnen geleistet haben. Überliefert ist uns diese Besserung zum ersten Male in einem sehr wohlerhaltenen,

im Museum aufgestellten Banner, das die Stadt von Papst Julius II. im Jahre 1512 für geleistete Dienste empfangen hat. — In unveränderter Weise hat sich das Fahnenbild als Zeuge rühmlicher Vergangenheit auf die heutige Generation übergepflanzt.

Cluny Nr. 2097.

Eine Wappenscheibe aus zwei Jahrhunderten.

Von W. Wartmann.

(Hiezu Tafel III.)

lasse: horiz. 41¾ cm, vert. 53 cm.

Das im Folgenden beschriebene und besprochene Glasgemälde ist ausschliesslich historisch von einiger Bedeutung; in Farbe und Form bietet es von sich aus wenig Interessantes und ist daneben so sehr beschädigt und roh geflickt worden, dass es einen geradezu unerfreulichen Anblick gewährt.

'ster: Von w. und r. palten, im r. zwei w. erbalken.

Es befindet sich in einem Fenster des Raumes der Musikinstrumente im „Musée Cluny“ zu Paris. Weder Färbung noch Architektur verleugnen die zürcherische Herkunft, und an den geschwungenen Gewändern der beiden Figuren mag man leicht noch eine Wirkung der Murerschen Manier sehen[1]. In einer Barockarchitektur steht der Schild der Gemeinde Uster, von zwei Engeln gehalten, mit der erläuternden Überschrift:

Ein gantze-
Ehrs[a]m[e] Gmei(n)d
vnd Kilchhör[i] Vste[r]

alber: Auf g. ein lanisches gr. Tatzenuz, dessen Fuss sich wei gestielte gr. Linblätter gabelt, über Dreiberg. Decken = g. Kleinod ein hal- Flug gr. auf g. wie Schild.

Darunter das Wappen der Balber von Zürich. Es teilt eine längere Inschrift in zwei Hälften:

H Hans Fe	lix Balber
Pfarrer zu Vst	er vnd Dechen-
deß Vnderen	Wetzikommer
Capitels A°	1651

Diese Angaben genügen, um die Scheibe als die Nummer 2097 des Museumskataloges erkennen zu lassen, wenn sie auch dort nicht ganz gleich sich

[1] Die beiden Engel sind eine ziemlich getreue Nachzeichnung der Schildhalter auf einer Scheibe des Joh. V Flugi, Bischof von Chur, datiert 1605 und gezeichnet W B; das Glasgemälde befindet sich in der Sammlung des Herrn Baron v. Sulzer-Wart und ist abgebildet auf Tafel 29 von «L'Art Ancien à l'Exposition Nationale Suisse».

präsentiert [1]. Man findet sie schon bevor sie dort erscheint in Paris; die Beschreibung der Sammlung Debruge-Dumenil enthält zu Gegenstand 537 die Notizen, die, fast unverändert, vermutlich vom Katalog übernommen wurden, als das Glasgemälde in den Besitz des Museums kam: «L'écu armorié supporté de deux anges, de Hans Felix Balber, verrier de Otter et Déchen, dépendant du chapitre de Vetzkomer. Date de 1651. — H. 53 cm, L. 43 cm». — Debruge-Dumenil war ein Sammler in der Art von Sauvageot, Du Sommerard, Révoil, Pourtalès und anderer, die in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts zuerst für mittelalterliche und neuere Archäologie aus Liebhaberei, zum Teil auch mit wissenschaftlichen Absichten, Verständnis oder doch Interesse hatten und durch ihren Eifer die Bedingungen zur Entstehung der grossen Sammlungen des Louvre und des Musée de l'Hôtel de Cluny schufen. Er starb 1838 und hinterliess sein Werk einem Sohne und einem Schwiegersohne; dieser, Jules Labarte, sorgte dafür, dass es bis 1840 geordnet wurde und von da an als eine Art von Privatmuseum Kennern und Liebhabern zugänglich war. 1847 erschien vom gleichen die genaue Beschreibung der Sammlung, ein umfängliches Buch mit weit ausgeführten kunsthistorischen Einleitungen zu den verschiedenen Abteilungen; die Behandlung der einzelnen Gegenstände ist allerdings noch etwas verschieden von der Art, wie sie heute verlangt wird. Über die Erwerbung der Usterscheibe fehlen alle Angaben, so bleibt nur ihr Vorhandensein in der Sammlung für das Jahr 1847 gewiss und für einige Zeit vor 1838 sehr wahrscheinlich, denn nach dem Tode von Debruge Dumenil begnügte man sich, das Vorhandene zu ordnen und zu erhalten. Bei der Auflösung der Sammlung, 1850, gelangte das Glasgemälde nach dem Hôtel de Cluny [2].

Die das Hauptstück in der ganzen Höhe rechts und links begleitenden kleinen Wappenschilde werden von keinem der beiden Kataloge erwähnt, doch müssen sie schon von jeher da gewesen sein, denn beide Male wird die Breite der Scheibe auf 43 cm angegeben, dies entspricht den 42 cm, die innerhalb der Bleifassung gemessen werden; das Hauptbild allein ist bloss 34 cm breit.

Zwischen diesen kleinen Wappen und dem Mittelstück bestehen eigenartige Verhältnisse; einmal rein äusserlich in der Technik: das Mittelstück weist nebeneinander alle Schmelzfarben des 17. Jahrhunderts auf, Blau, Violett, Grün; ausser den wenigen Bleizügen des Usterwappens, eines roten und eines violetten Stückes Farbenglas an den Kleidern der Engel, und der verschiedenfarbigen Gebälkstücke waren ursprünglich jedenfalls keine vorhanden. Die kleinen Wappen aber zeigen fast durchgängig nur einen Grund von Silbergelb

[1] S. 171. «N° 2097 — Panneau de verre peint, présentant un écusson supporté par deux anges, aux armes de Hans Felix Balber, verrier de Ostee et Dechen, dépendant du chapitre de Vetzkomer, à la date de 1651. — Hr. 0,51 m — Lr. 0,43 m.» — Si duo legunt idem, non est idem; ein Blick auf die Abbildung wird meine Selbständigkeit entschuldigen.

[2] Kaufpreis 80 Fr.: im handschriftlichen Generalinventar des Museums trägt es die Nummer 1861; in den ersten Katalogen 2018; unter dieser Nummer zitiert es Pater Gall Morell, ohne es gesehen zu haben, im Anzeiger f. schweiz. Gesch. und Altertumskunde, 1859/60, S. 67.

mit Zeichnung im Schwarzlot; wo mehr Farben nötig sind, werden sie auf ziemlich umständliche und altertümliche Weise zusammengestellt. Nr. 4 rechts (Hans Bachofen) z. B. verwendet für eine Fläche von etwa 3 × 6 cm drei besonders gefasste Glasstücke; das linke Obereck ist weiss für die Inschrift, mit rotem Überfang (hinten) für den Schild, der Schrägbalken blauer Überfang mit drei weissen ausgeschliffenen Öffnungen, in denen mit Silbergelb ein Feuer dargestellt ist; das rechte Untereck: roter Überfang mit zwei ausgeschliffenen und dann gelb gefärbten Schrägbalken. Links 4 soll wagrecht geteilt sein, oben grün, unten gerautet von Rot und Weiss; dafür wird ein eigenes Stück mit grünem Überfang hergestellt und dieser soweit weggeschliffen als die Schrift reichen soll, für die untere Hälfte bereitet man ein neues Stück mit rotem Überfang, schleift die weissen Rauten aus und setzt das Ganze mit einer Bleirute zusammen, — während doch das Mittelstück die Farben in grösster Auswahl nebeneinander auf ein und dasselbe Stück Glas schmilzt und ein Datum trägt, das für Rot die Verwendung von Rotlot schon längst gestatten würde. Dann besehe man sich die Schrift, diese gedrungene Minuskel, die eben hier, wo ausschliesslich Namen vorkommen, grosse Anfangsbuchstaben fast durchwegs vermeidet, kräftig und einfach und weit verschieden von den bauchigen Buchstaben der Inschriften des Mittelstückes, die bald nach rechts, bald nach links sich biegen.

Handschriftliche und gedruckte Quellen liefern zum Namen des Hans Felix Balber alle erwünschten Daten[1]: 1596 geboren wird er 1619 Kirchendiener, 1620 Diakon in Uster, 1629 Pfarrer in Uster, 1630 Dekan des Unterwetzikoner Kapitels und stirbt 1664, 6. Januar.

Wie die Dinge liegen, ist die Annahme die natürlichste, dass die kleinen Schilde zu beiden Seiten des Gemeinde- und des Pfarrerwappens solchen Kirchgenossen gehören, die an der Fensterstiftung sich beteiligten oder sonst in der Genossenschaft etwas zu bedeuten hatten. Auch darüber scheint Aufschluss leicht erhältlich. Das Staatsarchiv in Zürich besitzt auch von Uster sogenannte Haushaltungsbücher, nicht eben für das Jahr 1651, aber unter anderem doch für 1649,[2] die von der Hand des Felix Balber selbst stammen, das Zivilstandsamt Uster einen Band mit den Tauf-, Ehe- und Totenlisten der Kirchgemeinde Uster für die Jahre 1629—1726, von 1629—1664 auch von Hans Felix Balber, dann von seinen Amtsnachfolgern fortgesetzt[3]. Die Register sind sehr gewissenhaft geführt; in der Regel lässt sich eine Person von ihrer Taufe an in den Haushaltungsverzeichnissen, im Ehebuch und im Begräbnisbuch verfolgen; es kehren auch in den verschiedenen Wohnsitzen stets die gleichen Geschlechter und innerhalb der Familien die gleichen Vornamen wieder, aber nur wenige Familiennamen, die die Usterscheibe trägt — die Dietschi in Sulzbach, die Bachofner (nicht Bachofen) in Wermatswil, die Hoff-

[1] Unter den gedruckten am bequemsten: Wirz, Etat des Zürcher Ministeriums, S. 181 und 187.

[2] Beschreibung der Pfarr Vster auf ao Salvatoris MDCXLIX; E. II. 223.

[3] In Verwahrung von Herrn Zivilstandsbeamten E. Grimm.

mann in Uster — und keine Persönlichkeit, die sich als eine der gesuchten erkennen liesse. Dies spricht deutlich dafür, dass die kleinen Wappen in keinem Zusammenhang zur Kirchgemeinde Uster und zum Unterwetzikoner Kapitel stehen. Dass sie gewaltsam an die Scheibe angefügt wurden, zeigt auch ihr jetziger Zustand, wo sie kaum mehr als halbrunde Schilde zur Geltung kommen infolge der starken Beschneidung auf mindestens zwei Seiten. Andere Zeugnisse helfen weiter.

Herr Staatsarchivar Dr. Hegi machte mich darauf aufmerksam, dass einige Wappen ganz gleich, zum Teil sogar mit den gleichen Namen, in Dürstelers Züricher Geschlechterbuch wiedergegeben werden unter Berufung auf Glasgemälde in der „Kämbelzunft".[1] Erhard Dürsteler, geb. 1678, wurde 1706 Pfarrer in Erlinsbach, 1723 in Horgen; die früheren Bände seiner „Stemmatologia Tigurina" überschreibt er noch als „Pfarrer in Ehrlebach", das Werk stammt also aus den ersten Jahrzenten des 18. Jahrhunderts. Bei näherem Zusehen erkennt man im Texte Zusätze von wenig jüngerer Hand, wahrscheinlich gelegentliche Nachträge von Dürsteler selbst; darunter befinden sich ganz besonders zahlreiche Notizen, die sich auf Glieder der Kämbelzunft beziehen; jedenfalls sind sie in ihrer Gesamtheit das Resultat irgend einer späteren Quellenbenutzung und miteinander nachgetragen worden. Beinahe alle die kleinen Wappen unseres Glasgemäldes finden sich in Dürsteler, und nach ihm in bestimmten Glasgemälden lange vor 1651.

Rechte Seite (Tafel III, die Zählung der Felder beginnt oben):

1. Blaues Glas, Flickstück

2. hanf müller — Wappen: schw. auf g.

Bei Dürsteler V, Fol. 364 v. unter verschiedenen H. M. des 16. Jahrhunderts nicht bestimmt zu erkennen.

3. hanf hotz[2] — schw. auf g.

Dürsteler III, Fol. 650 v. gleiches Wappen. Überschrieben: „Hanß Hoz, in einem Fensterschilt zum Kämbel 1530".

4. [be]at · bach offen — Zweimal rechtsschräg geteilt von r., bl. mit drei w. Backöfen, darin ein g. Feuer, und r. mit zwei g. Schrägbalken.

Dürsteler I, Fol. 185, neben fünf andern Wappen das obige, dazu: „Beat Bachofen im Fensterschilt zum Kämbel". Eine Jahreszahl fehlt hier, es gilt indessen wahrscheinlich auch 1530. Beat Bachofen wird (nach Dürsteler) 1523 Bürger in Zürich und tritt jedenfalls bald beim Kämbel ein, denn 1531 ist er dort Zwölfer, 1532 und 1550 Zunftmeister.

[1] Stadtbibliothek Zürich, 9 Bde., Mskr. E 16–24.

[2] Auf der Scheibe deutlicher als auf der Photographie.

5. Flickstück — Auf braunem Glas hinten ein schwarzes vogelartiges Gebilde.

6. hanſ aſchper — Gespalten: rechts w. auf w., links schw. auf g.

Dürsteler I, Fol. 144: „1545 (Jahr) Hans Asper ward XIIer by der Meisen, Maler, † 1571. Sein Symbolum und Contrefait besihe in bygesetzten Figuren.“ Neben einem Schädel und einem Bildnis in Medaillonform das obige Wappen, anscheinend ausschliesslich auf „Hans Asper Maler“ zu beziehen. Wenn er auch hier nur als Zwölfer bei der Meisen genannt ist, so kann er zu einer andern Zeit (oder selbst gleichzeitig) auch dem Kämbel angehört haben, wie andere seines Geschlechtes: 1442 Joh. Asper, Zunftmeister beim Kämbel, 1476 Hans Asper von der Kämbelzunft bei Murten.

Ausserhalb des Textes stehen fünf andere Wappen der Asper, von denen Nr. 4 den Lindenzweig, Nr. 5 die zwei gekreuzten Vogelbeine enthält, die oben nebeneinander gestellt sind.

7. hanſ dietſchy — w. auf g., Pfeil g.

Dürsteler II, Fol. 73: „Hanß Dietschin, im Fensterschilt zum Kämbel 1572“. Dazu das Wappen wie oben.

8. rudy rüttſchy — r. (Überfang) auf g.

Dürsteler VI, Fol. 348, Schild wie auf der Scheibe, aber ohne Überschrift. Im Text: „A. 1530 Rud. Rütschi Zwölfer bei dem Kämbel“.

9. Jacob höw — schw. auf g., Kugel w.

Dürsteler III, Fol. 647 v.: „Jacob Höw in einem Fensterschilt zum Kämbel,“ über dem gleichen Wappen.

Fig. 11 nat. Gr.

Die weisse Kugel trägt bei Dürsteler keine besondere Zeichnung, auf der Scheibe aber in feiner Schliffarbeit (Durchmesser des Rundes bloss 8 mm!) einen Vogel, vielleicht Adler, über einem rechtsschräg geteilten Schild, dessen obere Hälfte matt geschliffen (weiss), die untere netzartig schraffiert ist, also farbig sein soll, zur Seite stehen die Buchstaben z und v; somit eine Beziehung auf Zürich und das Reich (Fig. 11).

Linke Seite:

1. Ein Streifen blaues, dann ein Streifen violettes Glas als Flickstücke, dann die untere Hälfte eines Wappenschildes mit schw. Marke auf g.

Dürsteler III, Fol. 507 v. bringt die gleiche schw. Marke (im Viereck einen Ring, darunter ein J mit Querstrich oben) auf w. (noch nicht koloriertem) Schild mit der Überschrift: „Conrad Hoffmann 1572, im Fensterschilt zum Kämbel“.

2. Flickstück.

3. hanſ küng — schw. auf g.

Dürsteler IV, Fol. 359 v. hat unter 10 Wappen eines, das mit dem obigen genau übereinstimmt, aber ohne jede Beischrift, so dass es von sich aus noch nicht berechtigt, es auch der Scheibe der Kämbelzunft zuzuweisen.

Er erwähnt im Text verschiedene Hans Küng oder Köng als Neubürger im Anfang des 16. Jahrhunderts. Z. B.: H. K. von Rheinau, Bürger seit 1491; zwei H. K. von Lenggenwil im Thurgau, der eine Bürger seit 1510, später bei den Schneidern, der andere seit 1529.

4. lienhart herdel — Wagrecht geteilt, von gr., und r. und w. gerautet.

Dürsteler III, Fol. 733, Schild gleich in der Zeichnung, doch oben gr. auf g., unten gleich. Dazu im Text die Notiz: „15 . . (so!) lebt Leonhard Herdel b(urger zu) Z(ürich)".

5. heiny kornli — schw. auf g.

Dürsteler IV, Fol. 370, „Heinrich Körnlin 1530 in einem Fensterschilt zum Kämbel," über dem gleichen Wappen.

6. hanſ kramer — schw. auf g.

Dürsteler IV, Fol. 371 v.: „Hanß Kramer 1530 im Fensterschilt zum Kämbel," über dem gleichen Wappen.

7. klouſ riſ·facher — schw. auf g.

Dürsteler VI, Fol. 339 v.: „Claus Rißacher 1530 in einem Fensterschilt zum Kämbel," über dem gleichen Wappen.

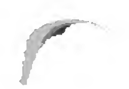
8. m. rudolff hoffmann — schw. und g.

Dürsteler III, Fol. 510, das Wappen wie oben, g. und schw. mit Wolken gespalten, doch mit 9 Buchten statt 5, die beiden Sterne vom Oberrand in die Mittelstelle herabgerückt. Es ist überschrieben: „M. Rodolff Hoffman" ohne weitere Angabe, aber in der gleichen Schrift und Art wie alle Verweisungen auf den „Fensterschilt zum Kämbel" und gehört ohne Zweifel auch dorthin.

9. rudolff hirt — g. auf w., Axteisen w.

Dürsteler III, Fol. 445: „Rudolf Hirt in einem Fensterschilt zum Kembel 1572," über dem gleichen Wappen.

So sind alle auf den Randstreifen vorkommenden Persönlichkeiten für das 16. Jahrhundert positiv nachgewiesen. Wie die Kirchenamtsakten von Uster für die



dortige Gemeinde, leistet Dürsteler für Zürich gegen ihre Existenz im 17. Jahrhundert auch den negativen Beweis, indem er die in Frage kommenden Namen eben nur im 16. Jahrhundert enthält und nachher die Familien entweder als erloschen gar nicht mehr erscheinen, oder nur mit anderen Vornamen. Dass sie mit den von Dürsteler genannten identisch sind und jedenfalls Genossen der Kämbelzunft waren, ergibt sich aus der eigentümlichen Art, wie er sie notiert. Gewöhnlich stellt er die Wappen der verschiedenen Familien eines Geschlechtes ohne handschriftliche Bemerkungen nebeneinander und fügt darunter in einer einzigen breiten Kolonne die biographischen Nachweise in ungefähr chronologischer Reihenfolge bei, ohne sich auf irgend ein Wappen zu beziehen. In diesem Teil treten hie und da die erwähnten kleinen Angaben über Mitglieder der Kämbelzunft auf, die ersichtlich von etwas späterer Hand zwischen die Zeilen gesetzt worden sind; auch von den Wappen stehen einzelne nebenan, ausserhalb der ursprünglichen Reihe, und eben diese sind es, die durch besondere Notiz von der gleichen späteren Hand je einem einzigen, bestimmten Träger zugeteilt werden und überall, wo eine Jahrzahl beigegeben ist, sich auf ein Glasgemälde in der Kämbelzunft und auf das Jahr 1530 oder 1572 berufen. Es müssen sich dem Urheber dieser Nachträge zu einer Zeit auf dem Zunfthause neue Quellen dargeboten haben, die er dann miteinander für seine Ergänzungen verwertet hat.

Charakteristisch ist die Art dieser Wappen, weit mehr die eines persönlichen Kennzeichens als eines Wappens im echten Sinne; wie es bei den Handwerkern in Übung war, meistens nur eine schwarze Hausmarke auf einfarbigem Grund, zuweilen mit beigefügtem persönlichem Monogramm. Es wechselt nicht bloss von Generation zu Generation und von Familie zu Familie desselben Geschlechtes, sondern wie es scheint, sogar von Bruder zu Bruder. Neben dem Wappen des Rudolf Hirt (links Nr. 9) von 1572, bringt das Geschlechterbuch das Wappen des Max Hirt, auch „1572 von einem Fenster im Kämbel“, mit der Zeichnung des ersten, aber g. auf schw. und den Buchstaben M H; dann dasjenige eines H. Hirt, mit einer eigenen schwarzen Marke, beseitet von zwei H, auf Gold; und alle drei haben anscheinend gleichzeitig gelebt und wohl auch der gleichen Familie angehört, Dürsteler gibt wenigstens keinen Anlass, das Gegenteil anzunehmen. Wenn nun an zwei Orten gleiche Wappen mit gleichen Namen überschrieben sind, die im 17. Jahrhundert weder im Sprengel von Uster noch unter der Bürgerschaft von Zürich wieder auftreten, wohl aber im 16. als Glieder der Kämbelzunft, so darf nach dem Gesagten doch als sicher gelten, dass es an beiden Orten sich um die gleichen Personen handelt und dass die kleinen Wappen des Glasgemäldes der Kämbelzunft näher stehen als der Gemeinde des Hans Felix Balber.

Was noch fehlt, sind zuverlässige Daten zu den Besitzern der Wappen aus dem Zunftarchiv, und aus der gleichen Quelle Nachrichten, die über die so oft genannten „Fensterschilde“ genaue Auskunft geben könnten; denn es erhebt sich ja sofort der Gedanke, ob der Gewährsmann des Geschlechterbuchs

etwa eben die als Fragment uns jetz vorliegenden Wappen auf der Kämbelzunft gesehen habe. (Die Helme, Decken, Wappenmäntel, die er einzelnen davon gibt, sind seine eigene Zutat in den Formen seiner Zeit; das allein Unterscheidende fällt also nicht in Betracht.) Leider ist Aufklärung von dieser Seite her ausgeschlossen. Die Kämbelzunft verkaufte 1798 bei der Verfassungsänderung ihr Haus, nachdem es 1758 erweitert und schon 1651 einmal erneuert worden war; bei der Gelegenheit scheint auch ihr sonstiges Eigentum samt dem alten Archiv zerstreut worden zu sein; nach einer gütigen Mitteilung der gegenwärtigen Zunftvorsteherschaft geht das jetzige nur bis 1820 zurück.

Wenn die Quellen in dem Momente versagen, wo nur noch wenige Lücken den ursächlichen und zeitlichen Zusammenhang verbergen, so ist es erlaubt, mit Vermutungen Brücken zu schlagen — unter den billigen Vorbehalten. In dem Falle ist die einfachste Annahme die richtigste. Das Verhältnis der verschiedenen Teile unseres Glasgemäldes kann vielleicht so erklärt werden: Die kleinen Wappenschilde haben mit andern von Dürsteler zitierten im Hause zum Kämbel in zwei grossen Glasgemälden von 1530 und 1572 gestanden (bei der Natur der Darstellung muss sich der zeitliche Abstand noch nicht in stilistischen Unterschieden zwischen den beiden Gruppen anzeigen), als Kranz oder beliebige Umfassung für eine Szene aus der Zunftstube (etwa wie auf Nr. 79 und Nr. 129 des historischen Museums in Basel); so sah sie Dürsteler zu Anfang des 18. Jahrhunderts im erweiterten Zunfthause; als Erinnerung an jenen ersten Umbau befand sich dort wohl auch die Scheibe der Kirchgemeinde Uster und ihres Pfarrers, die aus irgend einem Grunde zu dem Anlass (1651! s. oben) gestiftet worden war; in der Art kam und blieb die Usterscheibe den kleinen Wappen nahe. Vielleicht bei der zweiten Erweiterung 1758, vielleicht erst 1798 beim Verkauf des Hauses, vielleicht erst in einem Pariser Antiquitätenladen, und vielleicht erst bei ihrem Eintritt in die Sammlung Debruge Dumenil, wurden die verschiedenen Stücke so schlecht behandelt, dass man nahm, was noch blieb, und aus ein paar zerbrochenen Glasgemälden ein ganzes machen wollte. Auch das Mittelstück ist unvollständig, man sehe oben den angeschnittenen Bogen, rechts und links die gestutzten Engelsflügel und stelle sich die ungewohnte Schmalheit des Ganzen vor, ohne die Wappenstreifen, die doch entschieden nicht dazu gehören; ebenso unwahrscheinlich ist der kahle rote Rahmen um die untere Inschrift, solche Buchstaben stehen gewöhnlich auch noch nach der Mitte des 17. Jahrhunderts in anderer Fassung. Was da verloren gegangen ist, werden hauptsächlich Kartuschenteile, Putten, Pilaster und Gebälkstücke sein, kleinere Fragmente, die jedenfalls für immer verloren bleiben; von den Zunftscheiben fehlt aber so viel, dass am Ende nicht ausgeschlossen ist, es seien die wertvolleren Stücke nicht zerstört, sondern auf andere Weise vom Übrigen getrennt worden und haben, vielleicht in modernem Rahmen, ihren eigenen Weg sich gesucht, um eines schönen Tages irgendwo neu sich entdecken zu lassen. Ähnliches hat sich ja ereignet. Und was lässt sich für eine Scheibe der Zunft zum Kämbel nicht alles hoffen, wenn man im Verzeichnis der gleichen, ehemaligen, Sammlung Debruge-Dumenil

zu Nr. 484[1] liest: «Un nègre monté sur un chameau; il est placé sous une arcade dont l'archivolte porte l'écusson de l'empire»?

Büchertitel:

Musée des Thermes et de l'Hôtel de Cluny, Catalogue et description des objets d'art exposés au Musée, par E. Du Sommerard; Paris 1883.
L'Art Ancien à l'Exposition Nationale Suisse; Album illustré, 70 planches; Genève, 1896, in-Fol.
Labarte, Jules; Description des objets d'art qui composent la collection Debruge-Dumenil; Paris, 1847.
Catalogue pour la vente des objets d'art de la collection Debruge-Dumenil; Paris, janvier 1850.
Wirz, Kaspar; Etat des Zürcher Ministeriums von der Reformation bis zur Gegenwart, Zürich 1890.
Catalogue des Antiquités et Objets d'art qui composent le cabinet de M. le chevalier Alexandre Lenoir, fondateur du Musée des Monuments Français, ancien administrateur des Monuments Royaux de S. Denis; Paris, novembre 1837.

Die sogenannten Fahnen der „Légion fidèle".

Von A. Zesiger, Bern.

In Heft 3 von Jahrgang 1906 hat Herr F. Amiguet meines Erachtens vollständig berechtigte Zweifel darüber geäussert, dass die von ihm abgebildete Fahne wirklich von den Treuen Roveréas im Februar und März 1798 gegen die Franzosen getragen wurde.

Ferdinand v. Roveréa war 1791 ins regimentsfähige Burgerrecht der Stadt Bern aufgenommen worden. Als eifriger Parteigänger der alten Regierung beteiligte er sich an den waadtländer politischen Kämpfen, bis er am 25. Januar 1798 zugleich mit dem letzten bernischen Vogt auf eigentlichem waadtländer Boden, einem v. Wattenwyl, die Stadt Yverdon verlassen musste. In seinen Memoiren[2] erzählt er, wie schon am ersten Tag, also frühestens am 26. Januar, in Bern 175 waadtländer Freiwillige sich einfanden und dass er am 27. Februar mit 900 Mann die Vorposten im Wistenlach beziehen konnte. Auf Seite 310 berichtet er wörtlich: «Je pourvus immédiatement à l'habillement «de ma troupe, divisée en grenadiers, fusiliers, chasseurs-carabiniers, artilleurs «et dragons. Elle reçut le 16 février à l'arsenal [de Berne] des drapeaux, deux «pièces de campagne avec leur attirail . . .»

[1] «Commencement du XVIe siècle; H. 37 cm, L. 30 cm.» — Vielleicht die gleiche Spur zeigt sich im Katalog der Sammlung von Alexander Lenoir, die 1837 versteigert und zerstreut wurde; es heisst dort: (Vitraux) «nº 229. Un nègre monté sur un chameau; peinture suisse entourée d'armoiries indiquant les cantons(?); du cabinet de M. Pankouke».

[2] Mémoires de F. de Roveréa, publiés par C. de Tavel. 4 vol. Bern 1848. I. Bd. S. 209 und 308.



Fig. 12
Rot schwarz geflammte Fahne, Ordonnanz 1766. Hist. Museum Bern.

Im Jahre 1798 bestand im allgemeinen für das ganze Bernbiet noch die Militärorganisation von 1760, welche 21 Regimenter zu 2400 Mann in vier Bataillonen zu je vier Kompagnien und zwei überzählige Bataillone festgesetzt hatte[1]. Nach den Beschlüssen der Räte und Burger und der Kriegsräte vom 13. Januar und 5. Mai 1766 sollte jedes Bataillon zwei rot-schwarz geflammte Fahnen mit dem weissen durchgehenden Kreuz haben, und der Beschluss vom 4. Dezember des gleichen Jahres[2] untersagte ausdrücklich jedermann, „Wappen und Ehrenzeichen“ in die neuen Fahnen zu setzen mit Ausnahme der vier Städte im Aargau und derjenigen Orte, denen ausdrücklich ein solches „Ehrenzeichen“ gewährt worden war. So sind im Museum Zofingen noch heute die zwei Fahnen des ersten Bataillons im Regiment Zofingen mit dem

[1] Gesamtstärke — auf dem Papier — 57,700 Mann: 14 deutsche und 7 welsche Regimenter und je ein überzähliges Bataillon, so dass also 1798 rund 34,000 Mann deutsche Truppen verfügbar gewesen wären. Im besten Fall mögen etwa 25,000 Mann im Feld gestanden haben, von denen keine 10,000 gekämpft haben! — Für die Quellen vgl. von Rodt: Geschichte des bern. Kriegswesens Bd. III S. 25 ff.

[2] Ratsmanual Nr. 278 S. 278. Kriegsratsmanual LXV. S. 124 und 197.

Stadtwappen aufbewahrt; das bernische historische Museum dagegen hat uns die Fahne erhalten, welche die Kompagnie St. Stephan führte, ebenfalls mit einem Wappen (Obersimmental) inmitten des Kreuzes[1].

Die Ordonnanz von 1760/66 bestand noch 1798 zu Recht, und so hätte Roveréa am 16. Februar vom Berner Zeughaus nur rot-schwarz geflammte Ordonnanzfahnen fassen können, etwa mit dem Namen: „Bataillon von Roveréa" auf dem wagrechten Kreuzarm, denn diese Bezeichnung steht in einem Kapitulationsschein der Legion, den die Lauterburgsche Broschürensammlung (Bd. XXVIII Nr. 14) auf der Berner Stadtbibliothek aufbewahrt.

Es ist daher ausgeschlossen, dass die Abbildung in Heft 3 des Jahrgangs 1906 eine Fahne der „Légion fidèle" vom Februar und März 1798 sei. — Soweit gehe ich mit Herrn Amignet einig.

Nun die zweite Frage: welcher Truppe gehört die Fahne an, die auch nur mit einigem Recht Bernerwappen und -Farben tragen kann und doch nicht Ordonnanzfahne ist?

Herr Amignet glaubt verneinen zu müssen, dass sie dem in österreichischen Diensten stehenden, aber von England besoldeten Regiment Roveréa (1799 bis 1801) angehört habe. Sehen wir die Sache näher an: Nach seiner Flucht aus dem Neuenburgischen, wohin Roveréa am 9. März 1798 sich mit seiner „Légion" zurückgezogen hatte, traf er am 14. Dezember desselben Jahres in Mindelheim bei Augsburg mit dem österreichischen Generalleutnant Hotze, dem Abt von St. Gallen, dem Grafen Eugen v. Courten, dem Landvogt v. Gugger, dem alt Schultheissen Niklaus Friedrich v. Steiger, dem Venner Kilchberger und dem englischen Agenten Talbot zu einer Konferenz zusammen, auf welcher die militärische Organisation der zahlreichen schweizerischen Auswanderer beschlossen wurde[2]. In der Folge erhielt Roveréa den Befehl über die neue Truppe, die zuerst „Bannière suisse", dann „Alte helvetische Legion", und seit 1. Juli 1799 „Regiment von Roveréa"[3] hiess. Infolge des Friedens von Lunéville (8. Februar 1801) wurde das Regiment im Frühling 1801 aufgelöst.

Die Fahnen des Regiments v. Roveréa erwähnt Roveréa unter verschiedenen Malen, zuerst auf Seite 72 im zweiten Band der Denkwürdigkeiten, wo er sie auch beschreibt: «... Je demandai et obtint des drapeaux, «dont la couleur ne fut ni celle des Impériaux avec lesquels nous servions, ni «conforme à celle des Anglais qui nous soldaient, et n'eut appartenu non plus «à aucun de nos anciens cantons ... — On les choisit cramoisi, avec la légende «en allemand, d'un côté en lettres noires: «Mourir»; de l'autre en lettres d'or: «Pour Dieu et la Patrie». Cette dernière a été transmise et conservée au ré-

[1] 1712 war dieser Kompagnie im Handgemenge bei Villmergen das Fahnentuch ab der Stange gerissen worden. Darauf gab ihr noch im gleichen Jahre die Regierung eine neue Fahne mit einer „roten Flamme" verziert. 1760 erhielt deshalb St. Stephan als einziges uns bekanntes Beispiel das Recht, sein „Ehrenzeichen" wie die vier Städte im Aargau in die neue Fahne zu setzen. (KRM. XXXV S. 67).

[2] Mémoires Bd. II S. 57 ff.

[3] a. a. O. S. 183.

«giment de Watteville, dont les débris du mien faisaient le fond lorsqu'il a «capitulé pour le service britannique» [1].

In einer Proklamation an die deutsche Schweiz, die Roveréa am Abend der feierlichen Beeidigung seiner Legion in Neu-Ravensburg aufsetzte (also zeitgenössische Quelle!) lesen wir: «Nos drapeaux portent... Perir ou vaincre pour Dieu et la Patrie» [2]. An diesem 8. April 1799 erhielt die Truppe zwei Fahnen. Diese wehten darauf im Feldzug in der Schweiz (Mai bis September 1799) gegen Massena unter Suwórow, umflort senkten sie sich am 6. Dezember 1799 in Augsburg vor dem Sarge des Altschultheissen Niklaus Friedrich von Steiger und am Jahrestag von dessen Tod, am 3. Dezember 1800 bei der Niederlage von Hohenlinden kämpfte unter ihnen das Regiment zum letztenmal.

Die von Herrn Amiguet abgebildete Fahne halte ich entschieden für eine solche der «bannière suisse», des spätern Regiments v. Roveréa, wie sie ihm am 8. April 1799 überreicht wurden.

Vorhanden sind noch drei Stück: Das in Heft 3 von 1906 dieser Zeitschrift abgebildete in Lausanne. und zwei weitere im historischen Museum Bern, von denen das erste (Nr. 2498) von Redaktor Pillichody, das andere (Nr. 3227) von Herrn Alfred v. Mutach, beide in Bern, geschenkt wurden. Die Vorderseite der beiden Fahnen in Bern stimmt genau mit der Abbildung überein, zeigt also vier rot-schwarz im Wellenschnitt schräg geteilte Quartiere, durchschnitten von einem weissen Kreuz, das in der Mitte das Bernerwappen trägt mit der Umschrift: «AVEC LUI — RENAIT LE BONHEUR», auf dem Querbalken steht: «N. FREDERIC DE STEIGUER — PERE DE LA PATRIE», auf dem senkrechten: «HONNEUR A LA VERTU — HONTE A LA FAIBLESSE». Den Namen Steigers auf der Fahne zu führen rechtfertigt sich ohne weiteres daraus, dass der letzte Schultheiss des alten Bern als oberster Kommandant der Legion [3] und ausserdem besonders dem Obersten Roveréa als oberster Kommandant aller aus schweizer Emigranten gebildeten Korps galt. [4]

Die Inschrift auf der Rückseite lässt vollends keine Zweifel mehr aufkommen. Nämlich an der Stelle, wo vorn das Bernerwappen steht, sind hinten in einem Lorbeerkranz die Worte: «REUNION — DES SUISSES FIDELES», um den Kranz herum: «DIEU — ET LA PATRIE». Auf dem wagrechten Kreuzarm heisst es: «FRANCOIS II — PAUL I AMOUR DE LA PATRIE — A SES LIBERATEURS», auf dem senkrechten: «TERREUR AU CRIME — PARDON AU REPENTIR»; Phrasen, die ganz Roveréas eher kleinlicher, schwülstiger Art entsprechen [5].

[1] a. a. O. III S. 128. Am 23. Mai 1801 war die Bildung des Regiments von Wattenwyl vollendet. Vom Regiment von Roveréa traten 30 Offiziere und 200 Mann über, der Rest von 3—400 kehrte heim oder trat in andere Dienste.

[2] a. a. O. Bd. II S. 91.

[3] Er trug ihre Uniform mit den Generalleutnants-Abzeichen. Mémoires Bd. II S. 392.

[4] Mémoires Bd. II S. 347.

[5] Ich möchte an dieser Stelle die zahlreichen Auskünfte über Roveréas Person und seine Truppen verdanken, die mir Herr Felix Burckhardt, cand. phil. in Basel, in liebenswürdiger Weise zustellte.

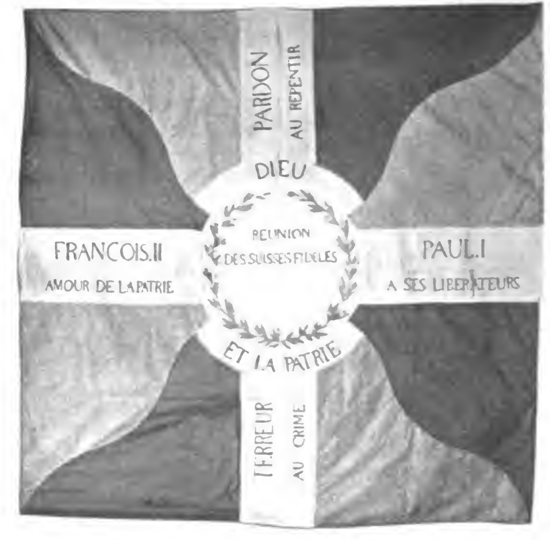


Fig. 13
Rückseite der Fahne Nr. 2198 im hist. Museum Bern.

Ich gebe zu, dass Roveréas Denkwürdigkeiten die Fahnen etwas anders beschreiben, als unsere drei Stücke aussehen. Der Irrtum scheint mir erklärlich: Die Denkwürdigkeiten stellte er vom Jahre 1826 weg zusammen nach dem im April 1798 erschienenen «Précis sur la révolution en Suisse» etc., und seinen Tagebuchaufzeichnungen. 1826 besass er die Fahnen nicht mehr, und so schloss er aus der oben erwähnten Proklamation an die deutsche Schweiz, die Inschriften auf den Fahnen seien deutsch gewesen; die übrigen Ungenauigkeiten dürften Gedächtnisfehler sein. Schwieriger ist zu beweisen, wie die Fahnen in den Besitz der Familie Pillichody gekommen sind. Wenn ich nicht irre, nennen die «Mémoires» einen «major Pillichody d'Yverdun» nur ein einziges Mal[1]. Er habe 1798 den Platz eines Oberstleutnants in der ersten «Légion fidèle» ausgeschlagen und sei nach der ersten Schlacht bei Zürich zu Roveréa gekommen, wäre aber ohne dessen Eingreifen beinahe von den Österreichern als Spion verhaftet worden. Der damalige englische Bevollmächtigte Wickham habe ihm

[1] Bd. II S. 195.

keinen Platz in dem Regiment Roveréa geben wollen, sondern ihn anders verwendet. Möglich ist, dass eben dieser Major Pillichody, vielleicht von Wickham selber, die drei Fahnen erhielt und sie so für uns gerettet hat.

Dagegen scheint mir nicht unwahrscheinlich, dass nach seiner Rückkehr jener L. G. F. Pillichody die drei Fahnen bei seiner Gegenrevolution benutzte, denn sie tragen ja die rot und schwarzen Farben, so dass die Bezeichnung des Augenzeugen sehr gut auf sie passt. Immerhin möchte ich doch erwähnen, dass sich noch 1904 im Besitz der Familie Pillichody eine andere rot-schwarze Fahne und zwar eine ältere Ordonnanzfahne (von 1742) der Stadtkompagnie von Yverdon befand [1].

Vielleicht fördern genaue Nachforschungen in Neuenburg die zwei oder drei Fahnen der ersten oder Legion von Kallnach zu Tage, so dass damit die Kette des Beweises geschlossen wäre!

Drei Totenschilde im Historischen Museum zu Basel.

Von M. A. Ruegg.

(Hiezu Tafel IV).

Die Sitte, hölzerne Totenschilde zur Erinnerung an Verstorbene gleich eigentlichen Grabdenkmälern in den Kirchen anzubringen, ist in dem Umstande zu suchen, dass in frühester Zeit über ihrer Begräbnisstätte deren Schild oder Fähnlein aufgehängt wurde. Mit dem Verfall des Rittertums und Adels, als es die nicht selten prekäre Stellung der Hinterbliebenen nicht mehr erlaubte, die Waffen selbst — die oft einen bedeutenden Geldwert repräsentierten — über den Grabstätten anzubringen, sah man sich um eine passende Nachbildung um, wobei der Schild als das besser dekorativ wirkende Stück, in Holz nachgebildet wurde. Auf diese Weise wurde auch der berechtigten Pietät um die Ahnen volle Genüge geleistet, ihr Andenken für die Nachwelt gesichert und was oft ebenso erwünscht war, die fernere Benutzung der Waffen damit erreicht.

Totenschilde und Grabfähnlein wurden aber nicht nur über den Gräbern selbst angebracht, sie finden sich auch unabhängig von denselben an den Wänden gemalt, oft auch en relief in Stein ausgehauen an Säulen, Pfeilern und Kapitellen, wo sie gleichzeitig zum Schmucke des Kircken-Intérieurs beitragen helfen. Besonders reich an derartigen guten Beispielen ist Basel, wo in der Barfüsser-, Dominikaner-, Klara- und Martinskirche in Stein ausgehauene Schilde, vollständige Wappen aber sich in der Peters- und Martinskirche finden [2]. Weisen speziell die tragenden Glieder der Kirche solche heraldische Darstellungen auf, so liegt die Wahrscheinlichkeit nahe, dass der Inhaber derselben ein Wohltäter, wenn nicht gar ein Mitstifter des in Frage kommenden Gotteshauses gewesen ist.

[1] Vgl. Herald. Archiv 1904 S. 71.
[2] E. A. Stückelberg, Das Wappen in Kunst und Gewerbe. § 150.

Während in Deutschland eine grosse Anzahl Totenschilde auf unsere Zeit gekommen sind[1], ist die Schweiz verhältnismässig arm an solchen. Ausser den drei Basler Stücken weist nur das Landesmuseum in Zürich noch drei Totenschilde aus dem Ende des 15. Jahrhunderts auf, aus der Prämonstratenserabtei Rüti stammend.[2]

Das Kilchmanusche Geschlecht, dessen Träger zu Ausgang des 15. Jahrhunderts in Basel zu hohen Ehren und Ämtern gelangten, stammte ursprünglich aus dem aarganischen Städtchen Mellingen, wo dasselbe schon 1348 urkundlich erwähnt wird, und von wo sich im ersten Dezennium des folgenden Säculums Rudolf K., und ein Jahrzehnt darauf Konrad K. nach der aufblühenden Rheinstadt wandten[3]. Der letztere, der nachmalige Zunftmeister und Ratsherr, erhielt im September 1442 zu Tann im Elsass von König Friedrich einen Wappenbrief ausgestellt, der sich gleichfalls im Basler historischen Museum befindet und den ich hier dem genauen Wortlaut nach mitteile. Er lautet:

„Wir Friderich von gotes gnaden Romischer Kunig zu allen ziten merer des Richs, Herzog zu Osterrich zu Steir zu Kernden und zu Krain, Grave zu Tirol etc. Bekennen und tun kund offennbar mit disem brief allen den die In sehent oder horent lesen. Daz wir gutlich angesehen und betracht haben, redlichkeit Erberkeit und biderbkeit so unser und des Richs liber getruer Conrad Kilchman Burger zu Basel an Im hat. ouch solich getrew und willige dienste damit Er sich uns und dem Riche in kunftigen ziten gehorsamen und undertenigen Erbeutet. Und haben Im darumb und von sundern gnaden dise nachgeschriben Wappen und Cleynat. mit namen einen Schilt mit einen getailten Velde unden Swartz und oben weis. und unden in dem swartzen felde ein roter strich durchgat und oben in dem Weissen felde ein halber roter Leo mit usgereckter Zungen und aufgeworffen swantze. haltunde in seinen Tatzen ein weisse kirchen mit roten Ziegeln gedecket und drien swartzen krewtzen dorauf und oben auf dem Schilde einen Helm dorauf ein roter leo mit zwein aufgereckten tatzen und ausgereckter Zungen. als in dem Schilde, mit einer swartzen und roten Helmdecke. Alsdann diselben Wappen und Cleynat in der mitte dises gegenwurtigen briefes mit Varben und figuren eygentlicher ussgestrichen und gemalet sind. gegeben und verlihen, geben und verleichen Ime und sinen eelichen leibeserben die ouch von Romischer kuniglicher machtvollkomenheit und wissentlich in crafft dises briefes und meynen setzen und wollen daz derselb Conrad kilchman und sein eelich leibserben der obgenanten wappen und Cleynat nu furbas auf den Insigeln petschavten Cleynaten und silbergeschirr und in allen redlichen sachen und geschefften gebruchen und geniessn sullen und mogen von allermengklich ungehindert treulich und an geverde. Und dorumb so gebieten wir allen und yeglichen fursten geistlichen und weltlichen. Grafen Fryen herren Rittern und knechten, Landrichtern Vogten Landtvogten Burgermeistern Schult-

[1] Gerlach, Totenschilde (nur Abbildungen).

[2] Beschrieben und abgebildet bei Salomon Vögelin «Das Kloster Rüti» in den Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft. Zürich 1862, 14. Bd., 2. Heft.

[3] R. Wackernagel, im histor. Festbuch zur Basler Vereinigungsfeier 1892, S. 258 ff.

heissen Reten Burgern erhalten persevanden Gemeinden Ambtluten und sust allen und yeglichen unsern und des heiligen Reichs undertanen und liben getruen in welichen iren wurden oder stannde die sein von Romischer kuniglicher macht ernstlich und vestigklich mit disem brief. daz si den vorgenanten Conraden kilchman und sein eelich leibserben an den obgemelten unsern gnaden und den vorgeschriben wappen und Cleynaten nicht Irren hindern oder bekumern noch des yemand anderm ze tun gestatten Sunder In dabei von unsern wegen hanthaben schutzen beschirmen und beleiben lassen. Als lieb In und ir yedem sey unser und des Richs swere ungnad zuvermeiden doch unentgolten yederman die villicht den obgerurten Wappen und Cleynaten glich furten an Iren wappen und rechten. mit urkund des briefes versigelt mit unserr kuniglichen maiestat anhangendem Insigel. Geben zu Tann. Nach Cristi gepurde viertzehenhundert Jar und darnach in dem zwaynnduiertzigisten Jar. an dem negsten montag nach unser liben frawen tag Nativitatis Unsers Richs im dritten Jare."

Wie aus der detaillierten Beschreibung zu ersehen ist, haben wir es hier mit einem sog. halbredenden Wappen zu tun. Obwohl nun aber das im Wappenbrief flott gezeichnete und gemalte Wappen die Kirche in den Löwentatzen zeigt, so ist dieselbe doch bei allen übrigen auf uns gekommenen heraldischen Darstellungen mit hartnäckiger Konsequenz stets weggelassen.

Von diesem Konrad Kilchmann nun stammt der am 25. August 1450 geborene Ludwig K. ab, dessen Totenschild uns die Abbildung auf Tafel IV in prächtiger, spätgotischer Ausführung zeigt. Der Schild, 1,20 m im Durchmesser haltend, ist aus Lindenholz, polychrom und trägt am Rande die Inschrift „Anno DCCCCC XVIII Jor. Im XXIIII tag des herbst monnett starb der früm vest Ludwig Kilchman dem Godt genedig welle sin".

Am meisten ist uns Ludwig K. durch seine Aufzeichnungen über die Ereignisse seiner Zeit in dem von ihm angelegten Schuld- oder Zinsbuch bekannt, durch die wir einen zuverlässigen Einblick in die damaligen Verhältnisse[1] bekommen. Von besonderm Interesse sind die darin gemachten Angaben über seine Geldgeschäfte, durch welche er zu grossem Wohlstande gelangte. — 1468 mit Elsbeth Zscheckenbürlin, des spätern Ratsherrn und Oberstzunftmeisters Tochter, vermählt, finden wir ihn 1476 als Meister der Gesellschaft zum Greifen und im selben Jahre auch als Kriegsrat in der Schlacht bei Murten erwähnt. Welch frommen und kirchlichen Sinnes er war, zeigen die reichen Vergabungen und Jahrzeitstiftungen für seine Angehörigen in der Karthaus, im Steinenkloster und im Klingenthal, wo seine Eltern mit 2 Brüdern und 4 Schwestern bestattet lagen, und schliesslich für sich selbst zu S. Theodor, welches Kloster er zu seiner Grablege erwählte. Sein daselbst an der Kanzel prangendes Wappen weist auf ihn als Stifter hin. Er starb 24. September 1518.

Berühmter als der Vorgenannte wurde dessen Sohn, Ritter Hans Kilchmann, bekannt durch seine bewegte kriegerische Tätigkeit. 1470 geboren, bei-

[1] Aug. Bernoulli, Basler Chroniken VI: Die Chronik in Ludwig Kilchmanns Schuldbuch 1468—1518.

ratete er erst 17jährig Anastasia, die Tochter des Oberstzunftmeisters Thoman Sürlin, durch welch vornehme Verbindung — die Sürlin gehörten zur Hohen Stube — er ratsfähig wurde. Eine 1496 unternommene Wallfahrt nach Jerusalem, woselbst er am heiligen Grabe den Ritterschlag empfing, trug ihm nach erfolgter Heimkehr den Vorrang im Rate ein. — Da er keine Leibeserben hinterliess, so bestimmten 1502 Vater und Sohn ihr Stammhaus an der Rheingasse (an dem jetzt noch ihr Wappen zu sehen ist) mit ihrem Vermögen testamentarisch zu einer Pilgerherberge, die auch nach der Beiden Tode ihrem Willen gemäss eingerichtet wurde. Doch erfreute sich dieselbe keines langen Bestandes, da mit der bald darauf eingeführten Reformation, die von solch kirchlichen Institutionen nichts mehr wissen wollte, ihr Vermögen eingezogen und für anderweitige gemeinnützige Anstalten verwendet wurde. Seine Vermögensbestimmung ist umso begreiflicher, als er als weitgereister Pilger die Mühsal und Beschwerden der Wallfahrer aus eigener Anschauung kannte, war er doch, ausser nach Jerusalem, schon 1499 nach Santiago de Compostela gepilgert, im Jubeljahr 1500 nach Rom und das Jahr darauf, gemeinsam mit seinem Vater, nach Aachen.

Bald nachher, als im Frühjahr 1503 die Eidgenossen beutelustig über den Gotthard zogen und Locarno belagerten, befanden sich beim Zuzuge Basels wieder die beiden Kilchmann, und als 1507 die Tagsatzung Ludwig XII. zu seinem Zuge nach Italien 4000 Söldner bewilligte, da war es wieder Hans K., welcher über das 500 Mann zählende Basler Fähnlein zum Hauptmann gesetzt wurde. Entgegen dem Willen der Tagsatzungsherren, wonach der Zug nur bis Mailand gehen sollte, stimmte er mit den übrigen Hauptleuten zum Weitermarsche bis Genua, welche Stadt sie am 26. April einnahmen[1].

Wegen Totschlags, begangen im September 1507 an einem seinerzeit am Mailänderzug als überzählig zurückgewiesenen Söldner, der an Kilchmann eine Entschädigungsforderung einklagte, wurde der letztere vom Rate mit ewiger Verbannung bestraft, welcher Urteilsspruch dann aber auf Verwenden seiner einflussreichen Freunde bei der Tagsatzung in eine mildere Bestrafung, eine nur 5 Jahre währende und bloss auf die Stadt und ihre Bannmeile sich erstreckende Verbannung, ermässigt wurde. Nach einem reich bewegten Leben starb er 1522 und wurde gleichfalls zu St. Theodor beigesetzt.

Sein Totenschild ist aus dem nämlichen Material wie der vorgehends beschriebene, hat 1,17 m Durchmesser und zeigt die Inschrift „Anno XV^{c} XII uff den XXVI tag mertzen starb der streng herr hans kilchmann Ritter dem gott gnů“.

Der Helm dieses Totenschildes, jetzt stahlblau überstrichen, wies Spuren von früherer Vergoldung auf, auf welchen Umstand besonders hingewiesen sei, indem der vergoldete Helm das Abzeichen der Ritterwürde bildete.

Der Vollständigkeit halber führe ich hier noch kurz den dritten Totenschild an, der indes schon abgebildet und teilweise beschrieben worden ist[2]. Der-

[1] Wurstisen, Basler Chronik 1580, p. 500.

[2] von Walter-Anderegg in den Archives héraldiques, Jahrgang 1894, Nr. 33 und 34; vide auch den Artikel G. von Vivis „Peyer im Hof“, ibid. Jahrgang 1895, p. 8.

selbe weist auf Niklaus Ludwig Peyer im Hof hin, 1691—1709 Probst des St. Leodegarstifts zu Luzern. Der Schild ist geviertet, im 1. und 4. Feld das Peyersche Wappen: schwarzes Mühlrad in gold, im 2. und 3. Feld dasjenige seiner Mutter Maria Exin von Rheinfelden: steh. schwarzer Bock in rot (!), während der Herzschild das Stiftswappen aufweist: in gold drei schwarze Leoparden übereinander. Die Helmzierden zeigen rechts 2 Büffelhörner, abwechselnd schwarz und gold, ein schwarzes Mühlrad einschliessend, in der Mitte drei goldene Pfauenfedern und links einen Mannsrumpf. Als vermittelnde Unterlage von Helm und Zimier hat nur der mittlere Helm einen Wulst, indes die beiden andern die einfache Helmkrone zeigen. Die Helmdecke ist golden; unter dem Schilde ragen links, rechts und unten die Enden eines Kreuzes hervor. Über dem Ganzen ist das geistliche Rangabzeichen des Inhabers angebracht, der Protonotarshut mit je drei grünen Quasten an den beiden herabhängenden Schnüren. Doch ist hier die Hutfarbe irrtümlich rot — die Kardinalsfarbe — statt schwarz. Die Randeinfassung des Totenschildes besteht in einem goldenen Lorbeerkranz. — Der Sitte entsprechend, wonach die höhere Geistlichkeit neben dem eigentlichen Familienwappen meist noch das der Mutter oder Grossmutter im Schilde führte, sehen wir in diesem Fall das mütterliche Wappenbild darin aufgenommen.

Nun noch einige Daten über den Eigentümer: Niklaus Ludwig Peyer im Hof entstammte dem adeligen Geschlechte der P. i. H., das ursprünglich in Schaffhausen verbürgert war, von wo es sich 1582 infolge der Reformationswirren nach Luzern wandte. Leu erwähnt seiner im „Schweizerischen Lexikon" 1758: „Niklaus Ludwig, Pfarrer zu Willisau, hernach a. 1667 Leutpriester, 16.. Chorherr und 1690 Probst des Stifts S. Leodegarii in der Stadt Luzern und zugleich auch Bischöfl. Constanzischer Commissarius." Die luzernische Linie der P. i. H. starb 1842 aus.

Das älteste Basler Bischofsiegel.

Von E. A. Stückelberg.

Später als die Münzen setzen die erhaltenen Siegel der Basler Bischöfe ein. Das älteste Stück ist ein nur in einem Exemplar bekanntes Rundsiegel des Bischofs Burchard. Es ist am Fuss einer Pergamenturkunde des Klosters St. Alban, die im Urkundenbuch (I p. 11—15) veröffentlicht ist, abgebildet; ebenda (Taf. I 1), sowie im Genealogischen Handbuch zur Schweizergeschichte (I Tafel IX Fig. 1) ist dasselbe nach Gipsabgüssen photographisch reproduziert, d. h. in Steindruck und Zinkographie (Netzmanier) wiedergegeben. Auf den ersten Blick scheint dieses Siegel normal zu sein, d. h. dem Stil der Zeit zu entsprechen; in der Tat ist seine Echtheit bis jetzt m. W. noch von keiner Seite beanstandet worden. Eine genaue Untersuchung des Originals führte zu folgenden Beobachtungen. Die Siegelmasse besteht aus einem schweren und

harten, heute schokoladebraunen Stoff, der in die Einschnitte des Pergaments gepresst worden ist.[1] Dies, wie auch der hohe und dicke Rand entspricht durchaus den ungefähr zeitgenössischen Siegeln unserer Gegend; man vergleiche nur das Original des ältesten Abtsiegels zu Einsiedeln, vortrefflich abgebildet bei Ringholz, Geschichte des fürstlichen Benediktinerstiftes U. L. F. von Einsiedeln I p. 74. Auch die Darstellung des Siegels ist normal: die Halbfigur des Prälaten von vorn gesehen, mit dem Krummstab in der Rechten und dem Buch in der Linken. Beim Bischof hat man an das Evangelium, beim Abt an die Benediktinerregel zu denken.

Ebenso fällt auch die Umschrift weder inhaltlich noch paläographisch auf; BVRCHARDVS BASSILIENSIS EPISCOPVS. Also der Vorname des Bischofs im Nominativ, der Name seiner Civitas bezw. Diözese und sein Amtstitel, alles ganz ausgeschrieben. Ebenso, freilich mit Abkürzung des Episcopus, nennen sich des Burchard Nachfolger Adelbero 1135 und Lütold I. (1191—1213, 1206). Seit Heinrich I. wird das „Dei Gratia" regelmässig hinter dem Namen des Bischofs eingeschoben. S (= Sigillum) mit nachfolgendem Namen und Titel im Genitiv kommt erst seit Lütold II. (1238) vor. Abnorm, und weder mit andern Siegel-, Münz- oder Steininschriften, noch mit dem Text der Urkunde oder irgend einem Schreibgebrauch stimmend ist nur die Form Bassiliensis mit zwei s.

Eine weitere Unregelmässigkeit bietet das Siegelbild: Burchard ist nicht im einfachen bischöflichen Ornat, wie seine Nachfolger auf dem Stuhle von Basel, dargestellt, sondern angetan mit dem Pallium.[2] Keine Urkunde oder andere literarische Quelle berichtet nun aber irgend etwas davon, dass unser Bischof diese Auszeichnung von einem Papst oder Gegenpapst erhalten habe.[3] Auffällig ist auch die Grösse der Tonsur, die bei unserm Bischofsbild sichtbar wird. Bekanntlich wächst die Tonsur mit dem Rang des Kirchenfürsten.

Unterzieht man nun das Relief des ganzen Siegels einer genauern Betrachtung, so wird man erkennen, dass es nicht von einem sorgfältig gearbeiteten Metallstempel stammt, sondern ein nicht ganz sorgfältiger Abdruck einer Form ist, die unscharf war und von ungeschickter Hand nachgearbeitet worden ist. In roher Weise hat der Fälscher, denn nur um einen solchen kann es sich handeln, den (Negativ-)Abdruck irgend eines erzbischöflichen Siegels (mit dem Pallium) retouchiert, indem er gewisse Linien nachzog und vertiefte. Er hat die Augenbrauen verstärkt, die Nase vertieft, links das Haar so gemodelt, dass das Ohr verschwand, während es rechts sichtbar ist. Auf beiden Seiten des Halses hat der Fälscher eine Konturlinie gezogen, die im Abdruck sich so ausnimmt wie etwa die von einer Bischofsmütze herabhängenden Infulae oder Bänder.

Die Finger der Hände sind roh nachgearbeitet, der Ärmel der Rechten eng anliegend gebildet, während derjenige der Linken weit und faltig herab-

[1] Vgl. Breslau, Handbuch der Urkundenlehre I. 1889 p. 528 Anm. Leist, Urkundenlehre 1893 p. 361—362.

[2] Über das Pallium vgl. Annuaire Pontifical 1899 p. 207—216.

[3] Nachforschungen in Rom, in freundlicher Weise veranstaltet durch Hw. Msgr. Dr. Corragioni d'Orelli, ergaben ebenfalls keinen Anhaltspunkt für eine Pallium-Verleihung an Burchard.

hängt. Ausserdem sind die Falten der Casula, sowie die Umrisse des Palliums in ungeschickter Weise nachgefahren; bei der linken Schulter verjüngt sich ausserdem dasselbe stark. Einen Fehler — ein kleines Loch — hatte die Form zwischen den Buchstaben R und C im Namen Burchards; es tritt im Abdruck deutlich en relief hervor.

Mit dieser gefälschten Form ist dann ein Abdruck auf das Dokument des Klosters St. Alban hergestellt worden. Auch dieser ist sehr unvollkommen gelungen. Beim Buch füllte die Masse die Höhlung der Form nicht, so dass nur der Rand des Buches zum Abdruck kam. Ferner gelang der erste Versuch nicht ganz und der Fälscher drückte ein zweites Mal das Siegel in die Form; nur der obere Teil der Inschrift (die Buchstaben VS und BVR) geriet wieder genau an dieselbe Stelle. Alle übrigen Linien der Inschrift verschoben sich etwas, so dass Buchstaben und Kreislinien das aufweisen, was der Numismatiker mit Doppelschlag bezeichnet. Solcher Doppelschlag kommt natürlich bei echten Siegeln auch vor, aber bei verdächtigen Stücken mahnt er zu besonderer Vorsicht, musste doch der Fälscher seine Form — meist eine zerbrechliche Matrize — schonen und deshalb einen halbgelungenen Abdruck vollenden statt einen vollständigen Neuabdruck zu wagen. Fassen wir zusammen, so ergibt sich bei unserm ältesten Basler Bischofsiegel: abnorme Tracht, abnorme Schreibart des Namens Basel, auffällige Retouche der Matrize, die letztere verrät rohe Mache, die nicht zu erwarten ist bei einem offiziellen echten Stempel eines Kirchenfürsten von diesem Rang.

Hält man das zusammen mit dem was Ewald[1] vor Kurzem für Köln nachgewiesen hat, nämlich dass von 12 Siegeln an 18 Urkunden des Erzbischofs Anno nur eines echt ist, so wird man zum Schluss kommen, dass der Siegelabdruck Bischof Burchards von Basel eine Fälschung ist. Sie ist ohne Zweifel im 12. Jahrhundert im St. Alban-Kloster entstanden. Mit dem Siegel wird man vielleicht auch das Dokument von nun an skeptisch betrachten müssen.

Bücherchronik.

Schweizerisches Geschlechterbuch (Almanach généalogique suisse) **Band II 1907.** Von diesem Sammelwerk ist im Frühjahr des laufenden Jahres der zweite Jahrgang erschienen. Er enthält wiederum für etwa hundert alte Schweizer Geschlechter eine kurze genealogisch historische Übersicht unter Beigabe des heutigen Personenbestandes. Eine eingehendere Besprechung müsste sich mehr auf die einzelnen Familienartikel, als auf die Anlage des Werkes beziehen, da letztere mit derjenigen des ersten Jahrgangs übereinstimmt und also als bekannt vorausgesetzt werden darf. Am wertvollsten für die Leser des Archivs

[1] Westdeutsche Zeitschrift 1905 p. 19 ff.

wird es sein, wenn wir hier die Namen der im Geschlechterbuch bereits publizierten Familien aufzählen. Die gesperrt gedruckten Namen beziehen sich auf Artikel des II. Jahrgangs.

Achard, Achermann, v. Albertini, Ammann (Zürich), Bachofen (Basel), Balthasar, v. Bavier, Beeli, v. Benoit, Bernoulli, Berri, Bertrand (Genf), Blass, de Blonay, Bluntschli, Bodmer (Zürich), v. Bondeli, de Boutems, Bovet, Bouthillier, de Boyve, Breitinger, Brüstlein, de Budé, Büeler (Schwyz), Bürkli, Bullinger, de Buman, Burckhardt (Basel), Buxtorf, de Candolle, de Chambrier, Châtelain (Neuenburg), Chenevière, Choisy, Christ (Basel), Corragioni d'Orelli (Tessin), Corrodi, de Coulon, de Courten, Cramer (Zürich), Cramer (Genf), de Crinsoz, de Daguet, de Dardel, De Bary, De la Rue, Denzler, Des Gouttes, v. Diesbach (Bern), Diodati, v. Dohna (Bern), Du Pan, Du Pasquier, v. Edlibach, Engelhard, v. Erlach, v. Ernst, v. Escher, Escher, Eschmann (Zürich), Fäsy, Falkeysen, Fasnacht, v. Fellenberg, Finsler, v. Fischer (Bern), Forcart, v. Fries (Mülhausen, Österreich), Fries (Zürich), v. Frisching, Füssli, Geigy, Gessner, zur Gilgen, Glutz v. Blotzheim, v. Glutz-Ruchty, v. Graffenried, Grellet, v. Greyerz (Bern), v. Gross, Gugelberg v. Moos, Hafner, Hagenbach, v. Haller, v. Hallwyl, Hartmann (Bern), Hartmann (Luzern), Hegi, Heidegger, Heitz (Zürich), Hess (Zürich), Hirzel, His, Hössly (Graubünden), Hofmeister, Hottinger, Huber (Zürich), Ithen, Itth, d'Ivernois, Jecklin v. Hohenrealt, v. Jenatsch, v. Jenner, Jütz, v. Juvalt, Keller (Zürich), Kern (Basel), Kesselring v. Boltshausen, Klauser, Körner (Zürich), Landolt, Lardy, La Roche, Lavater, v. Lentulus, Le Cointe, Le Fort, Le Grand, Locher (Zürich), Lullin, v. Luternau, Lutstorf, de Luze, v. Mandach, Manuel, Marcet, de Marval, Massé (Genf), v. May, Mayr v. Baldegg, v. Mechel, v. Meiss, Meng, Merian, de Merveilleux, de Meuron, Meyer (Hirschenmeyer, Zürich), Meyer v. Knonau, Meyer zum Pfeil, Michéli, Mohr (Luzern), de Montmollin, Monvert, v. Morlot, Muheim, Müller (Uri), v. Müller (Bern), Münch (Basel), v. Muralt (Zürich), v. Mutach, Nabholz, Naville, Necker, Nüscheler, Oeri, v. Orelli, Ott (Zürich), v. Ott (Graubünden), Paravicini (Basel), Paravicini (Glarus), Patron (Genf), Paur (Zürich), de Perregaux, de Perrot, Pestalozzi, v. Pfyffer, Picot, Pictet, de Pierre, v. Planta, de Pourtalès, Prevost, Puerari, de Pury, Rahn, Reber (Mühlhausen, Basel), Reinacher (Zürich), de Reynier, de Reynold, am Rhyn, Rigaud, Riggenbach (Basel), Rigot, Rilliet, de la Rive, Robin, v. Rodt, v. Roll, Römer (Zürich), Rordorf, de Rougemont, Ryhiner (Basel), Saladin (Genf), v. Salis, de Sandol-Roy, Sarasin (Genf), Scheuchzer, Schindler, Schlumberger (Mülhausen, Basel), v. Schmid, Schneeli (Glarus), Schnyder v. Wartensee, Schönauer, Schuler (Glarus), Schulthess (Zürich), Schumacher v. Schwerzenbach, Schwytzer v. Buonas, Segesser v. Brunegg, de Seigneux (Waadt), Socin, v. Sonnenberg, Soret (Genf), v. Speyr, Spöndly, Sprecher v. Bernegg, Stadler (Zürich), Stähelin (Basel), Steck, v. Steiger, v. Steiner, Steinfels, Stettler, Stickelberger (und Stückelberg), Stockar, v. Sury, v. Tavel,

Thormann, Tobler (Zürich), Trembley, de Tribolet-Hardy (Neuenburg), Tribolet (Bern), v. Tscharner (Bern), v. Tscharner (Graubünden), Turrettini, Ulrich, Usteri, Vischer, v. Vivis, Vonder-Mühll, v. Wagner (Bern), Wavre, Waser (Zürich), Wegmann (Zürich), Werdmüller v. Elgg, de Wesdehlen, Wieland (Basel), Wirz (Zürich), Wolf (Zürich), v. Wurstemberger, v. Wyss (Zürich), Zeerleder, v. Zehender, Zelger (Nidwalden), Zeller (Zürich), Ziegler (Zürich), Zimmermann (Zürich). — Ausser den Familienartikeln enthält der vorliegende II. Jahrgang einige Ahnentafeln (Emanuel von Graffenried, † 1842, Johann Rudolf May v. Rued) und die Stammbaumübersicht für das weitverzweigte Christof Burckhardtsche Geschlecht. Staatsrechtliche Beiträge sind wegen zu zahlreicher Familienartikel nicht zum Abdruck gelangt; doch ist zu hoffen, dass sich den wertvollen Artikeln Hubers und de Reynolds über zürcherisches und freiburgisches Staatsrecht in den nächsten Bänden weitere angliedern.

Das schweizerische Geschlechterbuch, das seiner kleinen Auflage halber rasch vergriffen sein wird, bildet in seiner Art eine nicht zu unterschätzende Erweiterung unserer genealogischen Literatur. Mögen ihm stetsfort genügend Beiträge von seiten der in seinen Rahmen fallenden Geschlechter zufliessen, damit es sein Ziel, nach und nach alle noch blühenden frühern Ämterfamilien der souveränen eidgenössischen Orte zu behandeln und deren heutige Abkömmlinge nachzuweisen, erreichen kann.

Wie wir vernehmen, können Anmeldungen und Beiträge für den III. Band oder Jahrgang noch bis zum April 1908 an die Redaktion des Schweizerischen Geschlechterbuchs in Basel gerichtet werden. *S. B.*

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Die XVI. Jahresversammlung der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft vereinigte am 29. und 30. Juni etwa 20 Mitglieder in St. Gallen. Nachdem schon vormittags im Löchlebad eine Vorstandssitzung stattgefunden hatte, wurden nachmittags erst die wichtigsten Sehenswürdigkeiten der Stadt besucht, zunächst die — abgesehen von ihrem reichen Inhalt — auch als eines der schönsten Beispiele der Innenarchitektur des XVIII. Jahrhunderts weitberühmte Stiftsbibliothek. Mit besonderem Interesse wurden hier das unter dem Namen des Codex Haggenberg bekannte, noch aus dem letzten Viertel des XV. Jahrhunderts stammende Wappenbuch des Abtes Ulrich Roesch, sowie das durch den Chronisten Gilg Tschudi ungefähr hundert Jahre später angelegte Armorial eingehend besichtigt. Auch der Stiftskirche wurde ein Besuch gemacht und der Kirchenschatz, der zwar leider fast nur späte, dem XVII. und XVIII. Jahrhundert angehörende Stücke enthält — die früheren Stücke waren zu Ende des

XVIII. Jahrhunderts eingeschmolzen worden —, in Augenschein genommen. Dann ging es ins Museum, woselbst durch die Herren Grellet und Gull eine interessante kleine heraldische Separatausstellung arrangiert worden war, in der namentlich die ausserordentlich schöne und reichhaltige Siegelsammlung Gull (bestehend sowohl in Originalien als auch in Abdrücken) bewundert wurde. Zum Schlusse wurde unter Führung von Herrn Prof. Dr. Egli ein Gang durch die übrigen Räume des historischen Museums gemacht.

Um 6 Uhr fand im Stadthaus die Generalversammlung statt, in der zuerst der Präsident den, nachher im Wortlaute folgenden, Jahresbericht vorlas, und daran anschliessend der Kassier die Jahresrechnung, die diesmal wieder mit einem kleinen Aktivsaldo abschliesst, wozu allerdings zu bemerken ist, dass die voriges Jahr dem Legate von Dr. Diener selig entnommene Summe demselben noch nicht wieder zurückerstattet ist.

Es folgte ein interessanter Vortrag von Herrn Gull über das Wappenbild der Abtei und Stadt St. Gallen in älteren Bannern und Siegeln, den wir im Vorhergehenden unsern Lesern in extenso vorgelegt haben.

Als Ort der nächstjährigen Versammlung wurde Murten gewählt und als Zeitpunkt derselben, nach längerer Debatte, der Herbst bestimmt; die nähere Fixierung jedoch wurde dem Lokalkomitee, das auch das ganze Arrangement an die Hand nehmen wird, überlassen.

Da noch immer häufig an öffentlichen Bauten viel gesündigt wird in Bezug auf deren heraldische Ausschmückung, so wurde der Vorstand beauftragt, namens der Gesellschaft an sämtliche kantonalen Architekten ein Zirkular zu versenden mit dem Anerbieten unserer Dienste bei Entwerfung oder Begutachtung solcher Arbeiten.

Nach der Sitzung fand im Hotel Hecht das Bankett statt, das einen recht animierten Verlauf nahm. Der erste Toast wurde in launiger Weise vom Präsidenten der Gesellschaft ausgebracht auf die Behörden der Stadt und Gemeinde St. Gallen; in ihrem Namen antworteten in eben solcher Weise Herr Gemeinderat Dr. Ambühl und unser Mitglied Herr Dr. Hermann Wartmann, zugleich Mitglied des Bürgerrates und Präsident des historischen Vereins des Kantons St. Gallen.

Am Sonntag wurde dann, gemeinsam mit dem historischen Verein, das herrlich gelegene, seit über 300 Jahren als Fideikommiss der Familie Zollikofer von St. Gallen gehörige Schloss Altenklingen besucht. In liebenswürdigster Weise wurden wir hier namens des Seniors der Familie empfangen und bewirtet und durch Herrn Alt-Landammann Oberst Zollikofer willkommen geheissen. Unter den vielen Schätzen des Hauses erregten natürlich die zahlreichen, meist wappengeschmückten Familienporträts, das heraldisch reichverzierte Silber und Glaswerk, die alten Fayencen, sowie die Wappenscheiben und Teppiche das meiste Interesse. Für jeden Teilnehmer wird wohl dieser Besuch des Schlosses die schönste Erinnerung an die diesjährige Versammlung bleiben. — Ein gemeinsames Mittagessen in Märstetten beschloss das schöne und anregende Fest.

Der Schreiber: *L. A. B.*

Jahresrechnung pro 1906.

A. Einnahmen.

1.	Eintrittsgebühren	Fr.	115. —
2.	Jahresbeiträge	„	2530. —
3.	Abonnements	„	670. —
4.	Verkauf einzelner Hefte	„	106. 50
5.	Zinsen	„	79. 60
6.	Verschiedenes	„	1506. 03
		Total Fr.	5007. 13

B. Ausgaben.

1.	Zeitschrift:		
	a) Heft 1/2	Fr.	1397. 70
	b) Heft 3	„	600. 42
	c) Heft 4	„	559. 75
2.	Genealogisches Handbuch	„	1470. 45
3.	Restanzen	„	784. —
4.	Verwaltung	„	53. 65
5.	Verschiedenes	„	139. 70
		Total Fr.	5005. 67

C. Rechnungsabschluss.

Einnahmen	Fr.	5007. 13
Ausgaben	„	5005. 67
	Aktivsaldo Fr.	1. 46

Allocution du Président de la Société, M. Jean Grellet, à la Réunion de St-Gall du 29 Juin 1907.

Messieurs,

En ouvrant la 16me assemblée générale de notre Société je vous souhaite à tous une bien-venue d'autant plus cordiale que depuis nos trois premières réunions à Neuchâtel je n'ai plus eu le plaisir de vous recevoir dans la ville que j'habite. Lorsqu'à notre réunion de Lausanne les voix s'étaient partagées également entre deux villes qui avaient été mises en avant, il incomba à votre président de faire pencher la balance et, s'il le fit en faveur de St-Gall, c'est qu'il savait par expérience que vous y recevriez un aimable accueil. Il n'en éprouvait pas moins une certaine appréhension, car St-Gall, tout adonné à son



industrie tourne, aujourd'hui du moins, plus volontiers ses pensées du côté de la cote des broderies à New-York, que vers les heaumes, les cimiers et les lambrequins; puis nous éprouvions quelqu'embarras à trouver dans le voisinage un but d'excursion présentant quelqu'intérêt aux héraldistes et nous nous demandions si nous réussirions à mettre la main sur les éléments nécessaires pour vous présenter une petite exposition héraldique. Celle que vous avez vue, toute modeste qu'elle soit, ne fait pas trop mauvaise figure et aura pu vous interesser, même à côté des trésors de la Bibliothèque de l'Abbaye et de votre visite au Musée historique; quant au programme de demain, il nous a été facilité grâce à l'amabilité que la famille Zollikofer a mise à nous recevoir en son château d'Altenklingen, de sorte que pour peu que le temps nous soit propice, j'aime à croire que vous n'aurez pas à regretter votre voyage en Extrême-Orient . . . de la Suisse.

Le rapport de gestion sur l'activité de notre Société peut se résumer en deux mots. Le chiffre de nos membres qui était de 233 l'année passée est remonté, malgré quelques démissions, à 240. Nos finances paraissent au premier abord un peu inquiétantes, car un excédent de recettes sur les dépenses de fr. 1.46 serait un résultat assez précaire. Mais si nous prenons en considération que nous avons pendant l'année liquidé quelques comptes arriérés des exercices précédents, nous constatons que nos dépenses effectives pour l'année ont été de fr. 3351.— en présence de fr. 3522.— de recettes. Nous tournons donc avec un petit excédent de fr. 171.— et cela grâce à la bonne gestion de la rédaction des «Archives» qui s'est maintenue dans les limites de ses crédits, de sorte que tout en restant dans l'obligation de procéder avec prudence nous pouvons envisager l'avenir avec plus de sérénité que ce n'était le cas l'année passée.

L'activité de la Société s'est bornée à la publication des «Archives» et du «Manuel généalogique». Ce dernier a fait un pas en avant, tout en progressant lentement, et nous n'avons pas tout-à-fait terminé le premier volume, aussi le fonds Coolidge qui est destiné à ces travaux, est-il encore intact, et contrairement à ce que l'on pourrait attendre de bons administrateurs, nous avons hâte de le voir diminuer. Ce serait le signe que notre supplément active sa marche.

La mort nous a enlevé deux membres, l'un un membre honoraire M. le comte de Leiningen-Westerburg à Neu-Pasing près Munich auquel les Archives ont déjà consacré un article nécrologique, l'autre M. le professeur Henri Reinhard à Fribourg, décédé le 6 décembre 1906 après quelques jours de maladie seulement à l'age de 51 ans. Originaire d'Olten, il fit d'excellentes études universitaires, puis occupa la place de professeur d'histoire au gymnase de Lucerne. Ses profondes connaissances historiques et ses savants travaux avaient attiré l'attention sur lui, aussi une chaire d'histoire lui fut-elle donnée lors de la fondation de l'Université de Fribourg où il se trouva dans son véritable élément. D'un activité inlassable, il s'occupa surtout de la publication des rapports de la nonciature et d'études sur le cardinal Schinner, mais aucun domaine de l'histoire ne le laissait indifférent ce qui l'engagea l'année même de sa mort à entrer

dans notre Société. Sa mort est une perte pour la science, mais aussi pour ses étudiants et ses amis, car il avait su rester jeune et son caractère particulièrement aimable lui attirait toutes les sympathies.

Dans de précédentes réunions j'avais exprimé le désir qu'un membre de la Société voulut bien faire une table analytique de nos archives. J'ai le plaisir de vous annoncer que M. le Dr Hans Hess à Bâle s'est déclaré disposé à entreprendre ce travail et qu'il s'en occupe avec activité, de sorte que nous serons, je l'espère, bientôt en mesure de publier cet utile corollaire de notre organe. Dans la dernière séance j'avais également attiré l'attention sur les Chansons de Geste comme source possible de renseignements héraldiques. Or notre collègue M. Bouly de Lesdain à Dunkerque s'est occupé de la matière et ayant dépouillé un grand nombre de Chansons de Geste a publié le résultat de ses recherches en un intéressant article, « Études héraldiques sur le 12me siècle », paru dans l'Annuaire du Conseil héraldique de France, dont il a été également fait un tirage à part. Nous pouvons regretter que M. de Lesdain ne nous ait pas donné ce travail pour les « Archives », mais nous ne saurions lui faire un reproche de l'avoir réservé à une revue de son pays. L'essentiel est que les recherches aient été faites. Nous ne saurions analyser ici cet important travail ; nous nous bornerons à mentionner qu'il résulte de la littérature du 12me siècle, consultée par M. de Lesdain, que les armoiries apparaissent d'une façon certaine dès 1150, mais qu'elles sont le produit d'une lente évolution dont les premières traces se révèlent soixante-dix ans plus tôt, soit vers 1080. Ceci confirme ce que nous avions démontré dans notre analyse de la Chanson de Roland. — Nous signalerons encore deux publications parues dans le domaine héraldique et dues à des membres de notre Société. L'une, « Les sceaux et les armoiries de la noblesse et des villes du canton d'Argovie » de M. Walther Merz, comble une lacune en donnant en de nombreuses illustrations accompagnées de notes tout ce qu'il a été possible de recueillir en fait de sceaux ou, à défaut de sceaux, en ayant recours à d'autres sources concernant la matière traitée par notre collègue. L'autre publication est la résurrection des anciennes « Feuilles suisses d'ex-libris » ou plutôt leur continuation sous le titre de « Buchkunst, Zeitschrift für Ex-libris-Sammler und Bücherfreunde » entreprise sous l'habile direction de notre meilleur spécialiste en ce genre, M. L. Gerster, par M. Amberger de Zurich, l'éditeur de la revue disparue. Trois numéros de cette publication distinguée ont déjà paru. Nous lui souhaitons bonne réussite.

En commençant, nous avons insinué que le sol de St-Gall n'est peut-être pas très favorable aujourd'hui à la culture de l'arbre héraldique. Il n'en a cependant pas toujours été ainsi et vous avez pu vous convaincre à notre exposition que cette ville a aussi possédé des héraldistes distingués. Nous mentionnerons en premier lieu Hans Haggenberg, originaire de Winterthour, qui travailla à la décoration intérieure de la Cathédrale de St-Gall de 1480 à 1488 et fit, en héraldiste consommé, le bel armorial de la Bibliothèque de l'Abbaye auquel M. Gull a déjà consacré en 1896 une excellente étude dans nos « Archives ». Du siècle suivant nous avons une chronique manuscrite des Abbés de

St-Gall rédigée par Vadian et portant le date de 1549. Ce volume in-folio contient comme appendice la plus ancienne collection d'armoiries des familles bourgeoises de St-Gall due à un pinceau un peu lourd, mais vigoureux. En tête se trouve le nom O. Stüchelmost qui pourrait être celui de l'artiste, mais si Vadian n'a peut-être pas exécuté ces armoiries lui-même, il n'en est pas moins intéressant de constater que le grand humaniste, médecin, magistrat et réformateur faisait également du blason l'objet de ses études. Il a accompagné son armorial du joli couplet suivant :

Der ist am mysten Wapens Gnoss
Den guter Thaten nie verdross,
Nach Gottes Leer sin Leben richt,
Sin aygnen Nutz hat hersthen nicht:
In Eeren hat den Handswerksman
Söllcher der sol ain Wapen han.

Au 17me siècle c'est Caspar Schlaparizi qui, en 1631, reprend un travail analogue en un petit volume oblong, propriété des archives de la ville et complété plus tard par un continuateur. Il y a à mentionner aussi Karl Wegelin (1803—1856), historien du Toggenbourg, qui a étendu son activité aux domaines auxiliaires de l'histoire. Auguste Naef, l'auteur d'une précieuse « Chronique de la ville et du pays de St-Gall et d'Appenzell » publiée en 1867, était non seulement un connaisseur et collectionneur émérite de monnaies et de sceaux qui ont en bonne partie passé au Musée historique, mais il a écrit une volumineuse histoire des châteaux de la région, restée manuscrite, munie de notes généalogiques sur les familles de leurs propriétaires successifs et ornée de leurs blasons. Enfin nous arrivons aux deux Hartmann. L'aîné, George Léonhard (1764—1828), a formé une précieuse collection d'imprimés et d'estampes st-galloises, actuellement à la Vadiana, mais il a aussi recueilli en deux gros in-folios des notes sur les armoiries des familles existantes et éteintes de St-Gall et de la région, accompagnées de leurs blasons. Son fils, Wilhelm (1793-1862), a laissé une œuvre de bénédictin comme miniaturiste, talent qu'il exerçait sur des sujets de la faune et de la flore, peignant de merveilleux oiseaux exotiques et des coléoptères rutilants et en particulier des centaines de planches héraldiques d'une finesse et d'un éclat de coloris extraordinaires, dont vous avez pu admirer quelques échantillons à notre exposition. D'une belle allure héraldique elles se distinguent en outre par la dextérité créatrice avec laquelle l'artiste a su varier à l'infini les fonds sur lesquels ressortent les armoiries et les accessoires dont il les a accompagnées.

Ces quelques rapides notes suffiront à vous démontrer que St-Gall a eu de vaillants champions héraldistes. La race n'en est sans doute pas éteinte, car les preuves du passé sont les garanties de l'avenir, et nous aimons à croire que votre présence ici, aujourd'hui, et notre exposition contribueront en quelque mesure à réveiller l'intérêt pour le « noble savoir » et à attirer l'attention sur les services que la sigillographie et la généalogie peuvent rendre à l'histoire

en même temps que le parti décoratif qui peut être tiré des formes si riantes de l'héraldique, car à St-Gall les esprits sont ouverts, et la science et les arts, quels qu'ils soient, y trouvent volontiers accueil.

Kleinere Nachrichten.

Neue Funde. Bei den Aufräumungsarbeiten in der hintern Krypta des Basler Münsters wurde im Sommer eine Platte aus rotem Sandstein, die in kräftigem Relief ein Vollwappen des 14. Jahrhunderts trägt, gefunden. Sie ist ins Historische Museum übertragen worden.



Fig. 14

Der Stein zeigt einen nach heraldisch links gewendeten Schild, der im Spitzenschnitt schräg geteilt ist; das obere Feld erhebt sich im Relief über das untere. Auf der Oberecke des Schildes, dessen untere Teile verwittert sind, steht der Stechhelm, bedeckt von einer am Ende zusammengefassten, ausgezaddelten Decke von der typischen Basler Form, wie sie in mehreren Kirchen der Rheinstadt sich findet. Auf dem im Profil dargestellten Helm sitzt eine Krone und darin — in Vorderansicht — ein gekrönter Frauenrumpf mit Büffelhörnern. Das Kleid wiederholt den Spitzenschnitt des Feldes. Wir haben hier eine monumentale Abbildung des ältern Wappens der Marschalke, das bisher nur aus Siegeln und der Malerei in Schnitts Wappenbuch bekannt war. Später führen die Marschalke dasselbe Wappenbild wie die Schaler, aber in andern Tinkturen, nämlich vier schräg durch den Schild steigende Wecken oder Rauten. *E. A. S.*

Les armes de la commune du Petit-Saconnex. Sur l'initiative de M. le maire Georg, la Commune du Petit-Saconnex, près Genève, vient d'adopter des armoiries dont le projet est dû à M. le colonel Aymon Galiffe, membre de la Société d'héraldique suisse. Ces armes sont une combinaison de celles de l'ancienne famille des seigneurs de Saconnay, de celles de l'Evêché de Genève et de celles de la République de Genève.

La présence des armes de la famille de Saconnay s'explique d'elle-même. On sait que cette famille illustre, une des plus anciennes du diocèse de Genève, s'est éteinte au commencement du siècle passé en les personnes de Mesdames de Watteville et de Chandieu, nées de Saconnay, décédées toutes deux au Petit-

Saconnex. Un des plus célèbres membres de la famille, Jean de Saconnay, seigneur de Bursinel (1646-1729), ancien officier au Service de France, bailli d'Oron, se distingua au côtés de Davel à la bataille de Villmergen (1712), à la suite de laquelle LL. EE. lui conférèrent la bourgeoisie d'honneur de Berne.

Les armes de l'Evêché ont pour but de rappeler que le territoire de la Commune actuelle du Petit-Saconnex a été annexé à Genève au commencement du XVIe siècle en tant que faisant partie de la paroisse de St-Gervais; celle-ci dépendait de l'Evêque, aux droits duquel s'était mise la nouvelle République. C'est à ce titre tout au moins que les Bernois, conquérants du pays de Gex en 1536, avaient abandonné à leurs alliés de Genève la banlieue formant aujourd'hui la Commune du Petit-Saconnex (plus les quartiers de Montbrillant, Grottes et Pâquis qui ont été détachés en 1850 de cette Commune pour être joints à la Ville).

L'écusson de la République en sur-le-tout indique l'état politique actuel de la Commune.

Ces armes se blasonnent comme suit: «Ecartelé: aux 1 et 4 coupé, en «chef d'argent au lion naissant de gueules, en pointe de sable aux trois étoiles «d'argent (qui est de Saconnay), — aux 2 et 3 de gueules aux deux clefs d'or «en sautoir (qui est de l'Evêché de Genève), — au sur-le-tout parti d'or et de «gueules, le premier chargé d'une mi-aigle essorante de sable, armée de même, «couronnée, allumée, becquée, languée et membrée de gueules, le second d'une «clef d'or contournée, le panneton ajourné d'une croix, l'anneau en lozange, «panneté, pommeté et engagé sous le parti d'or (qui est de la République de «Genève).

Selon un ancien usage les couleurs de la Commune sont le *vert*.

Les armoiries ont été officiellement adoptées par le Conseil municipal le 30 avril 1906. Elles figurent sur le drapeau de la Commune et les actes officiels.

A. S. V.

Professor Friedrich von Wyss †.

6. November 1818—28. November 1907.

Ein edler Mann, reich an Wissen und Gemüt, reich auch an Liebe, die er gab und empfing, ist von uns geschieden. Kein hochstrebendes Leben, keine glänzende Ehrenstellung hat ein Ende gefunden, aber ein treues unausgesetztes Wirken im Dienste der Wissenschaft und der Nächstenliebe, in christlicher Überzeugung und Bescheidenheit.

Junker Wyss hat ein so hohes Alter erreicht, dass er seine alten Freunde alle bis auf einen überlebt hat. Aber dank dem grossen Kreise von Kindern und Enkeln; die in das sonst schon so gastliche Haus viel Leben brachten, dank auch der vielseitigsten Lektüre lebte er stets mit der Zeit. Er hatte die Gabe, überall das Gute herauszufinden, und befreundete sich gerne mit neuen Ideen.

Wer ihm nahte, stand unter dem Eindruck seines abgeklärten verständnisvollen und friedlichen Wesens.

Geboren als Sohn des jüngern David von Wyss, Bürgermeisters von Zürich, wuchs er mit seinem um weniges ältern Bruder Georg in der Vaterstadt auf. Die ganze Kindheit hindurch verbrachte er die Sommermonate bei dem mütterlichen Grossvater, dem bernischen Schultheissen Niklaus Friedrich von Mülinen. An die schönen Tage in der Chartreuse hat er eine so gute Erinnerung behalten wie an den herbstlichen Aufenthalt im elterlichen Gute zu Meilen.

Es ist wohl kein Zweifel, dass seine Zugehörigkeit zu Zürich und Bern auf seine Art und seine Auffassung eidgenössischer Angelegenheiten von Einfluss war. Das hat sich auch auf seinen Bruder Georg übertragen, mit dem er in grösster Harmonie verbunden gewesen ist. Die Beiden, gleich ausgezeichnet durch Geist und Charakter, mochte man gern dem Brüderpaar der Grimm vergleichen.

Nach Abschluss der juristischen Studien wirkte er als Bezirksgerichtsschreiber, als Oberrichter und als Hochschullehrer in der Heimat, bis schwere Krankheit ihn zur Aufgabe seiner Lehrtätigkeit zwang. Langsam wieder erholt, begann er ein neues Leben und neue Arbeiten. Wenn er auch kein Amt mehr bekleidete, so blieb er dem öffentlichen Leben nicht fremd. Gewissenhaft hat er die ersten Teilentwürfe des neuen schweizerischen Zivilgesetzes begutachtet und so mitgewirkt an dem grossen Werke seines einstigen Schülers Eugen Huber. Es ist hier nicht der Ort, alle die juristischen und rechtshistorischen Arbeiten, die er später zumteil umgearbeitet hat, oder seine rege Mitarbeit an der Zeitschrift für schweizerisches Recht zu erwähnen, aber gerne wiederholen wir, was Professor Huber von ihm rühmt, dass streng wissenschaftliche Untersuchung und meisterhafte Beherrschung des Stoffs ihn zu einer geschichtlichen Betrachtung geführt haben, die ihn für alle Zeiten unter die zuverlässigsten Rechtshistoriher nicht nur der Schweiz, sondern der deutschen Wissenschaft stellt.

Der Verstorbene war auch ein ausgezeichneter Historiker. Er hat mir einmal erzählt, er sei gewiss, der Anblick der Bibliothek der Chartreuse mit ihrem Schmucke von Porträts berühmter Eidgenossen habe auf seinen Bruder einen tiefen Eindruck gemacht. Aber auch er selbst mag sich diesem nicht entzogen haben. Und gerade die Zeiten und Männer, die er in seiner frühesten Jugend noch erlebt und gekannt hat, haben ihm den Stoff geboten für seine grosse Arbeit: Leben der beiden Zürcher Bürgermeister David von Wyss, Vater und Sohn. Die zwei stattlichen Bände sind eigentlich nur ein Auszug aus einem gewaltigen Quellenmaterial, das im Laufe mehrerer Jahre gesammelt worden ist. Das inhaltsreiche Werk mit seiner Fülle von unbekannten Aktenstücken und vertraulichen Briefen ist für die Kenntnis jener bewegten Zeit von unschätzbarem Werte.

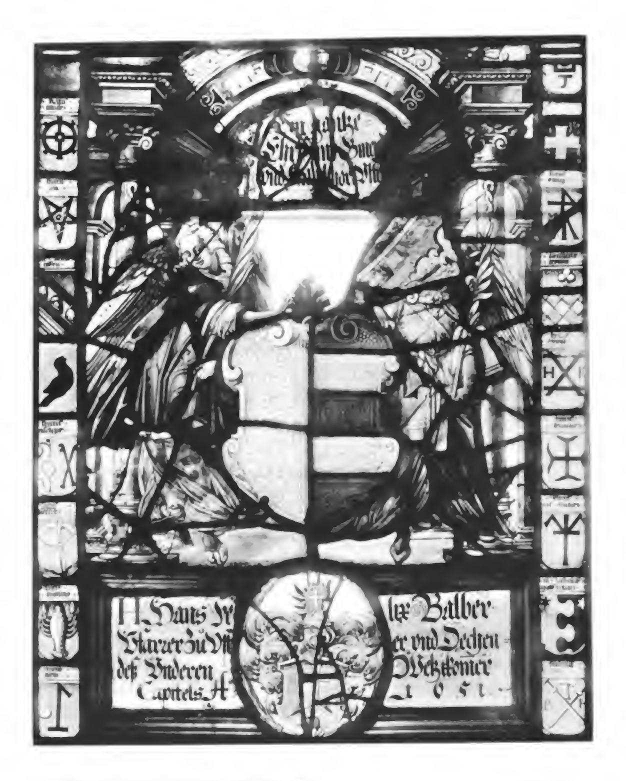
Den Anlass, dass unsere Gesellschaft ihn als Ehrenmitglied sich beizugesellen wünschte, bot eine andere Schrift. „Über Ursprung und Bedeutung der Wappen, mit Beziehung auf eine alte Wappenrolle der Zürcher Stadtbibliothek“, so lautete der Titel einer 1848 erschienenen Abhandlung. Sie lenkte die Auf-

merksamkeit auf das wichtigste heraldische Denkmal, das wir in der Schweiz haben, und ist mit einer solchen Klarheit und Erkenntnis des Wichtigen abgefasst, dass sie ihren Wert nie verlieren wird. Der gründliche Forscher Fürst Friedrich Karl zu Hohenlohe-Waldenburg drückte dem heraldischen Kollegen seine volle Zustimmung aus, und es war nur recht und billig, dass, als nach einem halben Jahrhundert eine heraldische Gesellschaft in der Schweiz erstand, sie dem ergrauten Verfasser ihren Dank abstattete.

Professor von Wyss zählt zu den Gründern der Allgemeinen Geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz. Mehr zur Begleitung eines alten Freundes war er mit seinem Bruder im Jahre 1840 zur konstituierenden Versammlung nach Baden gezogen, als dass er, der 22jährige, selbst handelnd dabei gewesen wäre. Der Gesellschaft, die im Leben seines Bruders eine so grosse Rolle gespielt hat, ist er treu geblieben bis zu seinem Tode. Mit ihm schwindet der letzte Zeuge ihrer Gründung und auch einer der letzten Vertreter einer Zeit, die uns weit, weit zurückzuliegen scheint, die die unselige Hast nicht kannte, ein Mann, dessen Leben und Denken harmonisch wirkte und war.

W. F. v. Mülinen.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Schweiz. Archiv f. Heraldik 1907, Heft 2/3 Tafel III.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.





Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1907 Jahrgang / Année XXI Heft 4.

Oberdeutsche Wappenscheiben.

Von W. Wartmann.

(Dazu Tafel V und VI.)

Das Musée de l'Hôtel de Cluny in Paris besitzt eine Reihe von kleinen Rundscheiben, die vom Katalog als schweizerisch bezeichnet werden, deren Urheberschaft die Schweiz aber billigerweise nicht beanspruchen darf. Die nachstehenden Erörterungen werden dies wohl ausser Zweifel lassen, vielleicht treten auch einige den schweizerischen Werken vorzugsweise eigentümliche Züge um so deutlicher und in neuer Beleuchtung vor das Bewusstsein bei näherer Betrachtung dieser oberdeutschen Glasgemälde, wo jene Züge entweder ganz fehlen oder nach anderer Richtung hin sich entwickelt finden.

Bestimmend für den ersten und dauernden Eindruck ist eine gewisse Einfachheit der Anlage; sie bieten sozusagen nichts als die Übertragung des Wappens auf Glas und in Glasfarben, etwa noch mit Namen und Jahrzahl, aber ohne selbständige dekorative Umrahmung oder irgend eine begleitende Darstellung. Dadurch unterscheiden sie sich deutlich und in manchem Falle vorteilhaft von den sie umgebenden Schweizerscheiben, die, zum grössten Teil Werke des 17. Jahrhunderts, in der Fülle des Ornamentalen und Figürlichen oft zu weit gehen.

Die Art der Zeichnung, die Wappen und Inschriften weisen auf Deutschland; die Technik trägt nur den allgemeineren Charakter ihrer Entstehungszeit und ändert sich mit dieser für die einzelnen Gruppen.

Von den zu nennenden 10 Scheiben befinden sich 6 in den Fenstern des Saales der Elfenbeinschnitzereien, die 4 übrigen im westlich anstossenden Raum.

I. Wappenscheiben von Augsburger Geschlechtern.

A. Wappen von Prälaten aus dem Geschlechte Räm [1].

Auf den ersten Blick ergibt sich eine Zusammengehörigkeit der Nummern 2054, 2056, 2057; neben dem auf allen dreien vorkommenden Räm Wappen

[1] Eine Profanscheibe Rem von Kötz 1559, im Germ. Museum zu Nürnberg, Nr. 301.

sprechen noch deutlicher dafür die gleichen Farben und Gläser und die gleichartige Ausführung von Wappen und Inschrift. Es sind Monolithscheiben mit der Darstellung eines vollständigen Wappens; den Rand bildet ein besonders gefasster Ring malvenfarbenen (rotvioletten) Glases, der von Schwarzlot eine Inschrift in römischen Majuskeln trägt. Das davon umschlossene Rund besteht aus hellem farblosem Glas mit einer ganz zart aufgetragenen mattgrauen Randverzierung, Schild und Helm füllen es nur zum Teil. Ihre Farben sind: Schwarzlot für Linien und Flächen, stets vorn, aber oft durch eine matte Auflage auf der Rückseite verstärkt; dazu ein dunkles und ein helleres Silbergelb, auf der Rückseite; Rot findet sich als Überfang nur auf Nr. 2054 für das 1. und das 4. Schildfeld und die Helmdecke, vorn.

Bei den erheblichen zeitlichen Abständen der drei Glasgemälde unter einander (2054 datiert 1534; 2056: 1564; 2057 ohne Jahrzahl, aber wahrscheinlich noch 10—20 Jahre jünger) ist es sehr auffallend, dass sie sich nicht mehr von einander unterscheiden. Kleine Verschiedenheiten in der Art, wie das weisse Glas gegen den roten Rand hin durch eine Perlenschnur oder eine Randverzierung in Grau abgeschlossen wird, haben nichts zu bedeuten, und wenn die Helmdecken auch nie zweimal ganz gleich behandelt sind, so gewähren sie doch keine Anhaltspunkte für eine erfolgreiche Stilkritik. Eine Besonderheit ist diesen Helmdecken eigen; sie verengen sich ganz unvermittelt zu einem schmalen Band mit einer Quaste; wenn diese Art der Darstellung in der Augsburger Heraldik des 16. Jahrhunderts in Übung war, so darf ihr weiter auch kein Gewicht gegeben werden; wenn sie aber bezeichnend ist für einen ganz bestimmten Zeitraum oder einen selbständigen Meister, so macht sie für die drei Scheiben (und die unten erwähnte vierte) die Einheit von Ort und Zeit der Entstehung noch wahrscheinlicher[1]. Den Abstand dieser Malerei auf Glas von der eigentlichen Glasmalerei verdeutlicht die Sorgfalt, mit der der Meister auf dem Grunde, der hier ja farbloses, durchsichtiges Glas, also Licht oder Lichtquelle selbst ist, die Schlagschatten der Zipfel und Quasten einzeichnet und damit von der Seite des Beschauers schief auffallendes und reflektiertes Licht voraussetzt, wie es bei einer Zeichnung auf beliebigem undurchsichtigem Grunde Brauch ist.

Davon abgesehen wirken die Stücke farbig sehr freundlich, mit dem klaren Silbergelb und dem Schwarz auf hellem Grunde und der alles zusammenfassenden milden, violetten Umrahmung.

1. **Cluny Nr. 2054.** Durchmesser 25½ cm, inneres Rund allein 18½ cm.
Im gevierteten Schild: 1 und 4 Bistum Chiemsee: von g. und r. gespalten, in g. ein schw. Adler mit g. Augen und Krone, in r. ein s. Pedum; 2 und 3 Räm: in g. ein schw. Ochse, Zunge und Hörner s., Auge g.

[1] Eine Vorstufe dieser Art der Darstellung beobachtet man auf einigen Blättern des Augsburger Wappenbuches von 1550, mit ganz kleinen Quasten an den Enden der Helmdecken, doch sind sie vielleicht nach älteren Vorlagen geschnitten; schmale Bänder mit grossen Quasten finden sich vereinzelt auf Wappenzeichnungen des Jost Ammann.

Über dem Schild zwei s. Helme mit g. Spangen und Beschlägen.

Der Helm rechts mit r.-s. Decke trägt als Kleinod eine r. und g. Mitra mit dem nach rechts offenen Pedum,

der Helm links, Decke schw.-g., den Ochsen des Schildes auf einem g. Kissen.

Zahlreiche Notbleie stören die Klarheit der Zeichnung; unversehrt und ursprünglich erscheint überhaupt nur die rechte Hälfte des Rundes mit dem Schild, ausser dem 3. Feld. Die übrigen Teile weisen ein etwas derberes Gelb auf; fast rötlich-gelb sind zwei kleine, noch jüngere, Flickstücke in der Decke neben dem 4. Schildfeld.

Umschrift: ÆGIDI[V]S RÆM EPISCOPVS CHIEMENSIS
ANNO DOMINI MDXXXIIII.

2. Cluny Nr. 2056. (Tafel V). Ganzer Durchm. 24½ cm, Rund allein 18½ cm.

Das vollständige Räm-Wappen, wie in Cl. 2054. Felder 2 und 3, und Helm links ebendort.

Auch dieses Stück hat gelitten; man bemerkt leicht den Angriffspunkt eines verhängnisvollen Stosses auf der linken Seite, von dem alle Risse ausgehen. Ungefähr gegenüber den Buchstaben ... LANVS ... ein ungeschicktes, modernes Flickstück; was zu ersetzen gewesen wäre, ist die Quaste, wie man sie rechts sieht.

Umschrift: THEOPHILVS RÆM DE KŒTZ CANONICVS AVGVSTANVS
ET CASTELLANVS IN ZVSEMECK MDLXIIII.

3. Cluny Nr. 2057. Durchmesser 24½ cm, Rund 18½ cm.

Im gevierteten Schild: 1 und 4: ein s. Dreiberg auf dem Unterrand des g. Feldes; 2 und 3 Räm, wie oben.

Der Helm rechts, mit s.-g. Decken, hat als Kleinod in einer g. Helmkrone den Dreiberg des Schildes, dessen Kuppen je an g., s.-beschlagenem Schaft einen g. Wimpel tragen.

Links Decke und Kleinod Räm.

Das Rund ist, bis auf ein Notblei (4,5 cm) an der rechten Seite, unversehrt, der Schriftstreifen beschädigt.

Umschrift: WOLPHG : ANDR RÆM DE KŒTZ PRÆPO : S . MA ....
CAN ET CELLAR AVGVST . I : VD : CASTELLA IN ZVSEMECK.

4. (Fig. 15). Zu diesen drei völlig gleichartigen Wappenscheiben gehört zweifellos eine vierte, die im Auktionskatalog der „Sammlung Trétaigne“ [1] verzeichnet und abgebildet ist. Sie findet sich dort, Seite 108, als Nr. 227 in folgender Weise beschrieben:

„Rundscheibe Constanz 1566; auf farblosem Grund ist in feiner Ausführung ein viergeteiltes bischöfl. Wappen; auf roter Umrahmung die Inschrift. Auf einer zweiten Umrahmung auf weiss ein gelbes Ornament. ... Durchmesser 32,5 cm ...“

[1] Auktion der Glasgemäldesammlung der Baronin de Trétaigne in Paris und von Glasgemälden aus d. ehemal. Vincent-Sammlung in Konstanz, 2. 3. 4. Mai 1904. H. Messikommer. Zürich.

Nach der Abbildung lässt sich nicht entscheiden, ob die zweite (äussere) Umrahmung ursprünglich, d. h. den Pariser Exemplaren abhanden gekommen, oder ob sie dem vorliegenden allein später angefügt worden ist; doch sieht man, dass sie die $3^1/_2$ cm des roten Schriftrandes an Breite um ein weniges überschreitet; wenn man sie sich wegdenkt und von den 32,5 cm Durchmesser dafür zweimal 4 cm abrechnet, so bleibt auf alle Fälle ein in Grösse, Anlage und Ausführung genau übereinstimmendes Seitenstück zu den besprochenen Rundscheiben.

Wappen, nach der Abbildung:

1 und 4: wahrsch. g., mit r.? Schlüssel und Schwert über einem Szepter gekreuzt; 2 und 3 Räm.

Helm rechts (Decke g.-r.?) mit Mitra und Pedum; links Decke und Kleinod Räm.

Umschrift: VDALRICVS RÆM A KŒTZ S. RO. IMP. IN ODENHEIM PRÆPOSITVS ET CAN. CONSTANCIENSIS MDLXVI.



Fig 15. (Cliché der Verlagsanstalt „Diamant" in Leipzig).

Das Geschlecht der Räm, Rem, Rhem oder Rehm spielt in Augsburg schon vor seiner Aufnahme in die regimentsfähigen Geschlechter (1538) unter den Zünften eine Rolle. Nach Kötz (Gross- und Klein-Kötz bei Ulm) nannte sich zum erstenmal ein Georg Räm im 14. Jahrhundert; dieser Linie entstammt Aegidius Räm von Kötz (s. nº 1), 1520—1535 Bischof von Chiemsee; einer jüngern Generation gehören die drei Brüder Gottlieb (Theophilus, s. nº 2), Ulrich (s. nº 4) und Wolfgang Andreas (s. nº 3) an. Ulrich erscheint als Probst zu „Udenheim" (Stift Odenheim in Baden, bei Bruchsal)[1] und Domherr von Konstanz auch auf einem Scheibenriss in der Sammlung des Schweizerischen Landesmuseums[2]. Gottlieb und Wolfgang Andreas sind als Glieder des Augsburger Domkapitels Kastellane zu Zusameck. Diese Burg, zu Anfang des letzten Jahrhunderts abgetragen, gehörte mit der Ortschaft Dinkelscherben dem Domkapitel seit der Mitte des 15. Jahrhunderts. An Wolfgang Andreas erinnern eine von ihm gestiftete Glocke mit der Jahrzahl 1579 in der Pfarrkirche von Dinkelscherben; eine Marienkapelle bei Sifenwang, von ihm erbaut und dotiert, 1580; eine Notiz, die ihn zum Jahr 1583 als Wohltäter des Spitales von Zusmannshausen nennt; er starb 1588. Andere als die allein mir gegenwärtig zur Verfügung stehenden Quellen sind jedenfalls im stande, entscheidendere Daten zu liefern, doch erlaubt wohl das Gesagte die Annahme, Wolfgang Andreas sei als Kastellan von Zusameck der Nachfolger seines Bruders (Theophilus, 1564 noch Kastellan, s. nº 2) gewesen und gestattet, dies bei der Frage nach der Entstehungszeit der dritten Scheibe, die keine Jahrzahl trägt, zu berücksichtigen; sie ist danach später als 1564, fällt vielleicht in die Jahre 1570—1580, vielleicht noch über 1580 hinaus. Man erinnert sich, dass nº 1 mit 1534 datiert ist. Nun scheint eine Gleichartigkeit, wie sie unter den 4 Rämscheiben besteht, an Werken, die über mehr als 30 Jahre des 16. Jahrhunderts sich verteilen, schlechterdings unmöglich. Wenn man etwa für die 3 jüngern eine absichtliche Nachahmung und bewusste Stilisierung nach dem ältesten Stücke, dem des Aegidius, von 1534, gelten lassen wollte, so sprechen gerade dessen Formen gegen eine so frühzeitige Entstehung und empfehlen als Ausgangspunkt für alle das Datum des jüngsten, von wo aus dann die andern zurückdatiert worden wären, und nicht das Wesen persönlicher Stiftungen, sondern bloss von Stiftungen zweiter Hand, „in memoriam", besässen,

[1] S. auch Inschrift von nº 3: „Wolfgang Andreas ..... Canonicus et Cellarius Augustanus in Udenheim".

[2] Bezeichnet 19—IV. 2a. Ein Blatt in Hochformat 21 cm × 31 cm. Als Hauptbild das volle Räm-Wappen; im obern Randstreifen Mariä Verkündigung, unterbrochen durch ein Kreisrund mit Christus am Kreuz, Maria und Johannes. Linke Seite (allein ausgeführt). Säule vor einem Pilaster mit einem flötenspielenden Engelknaben. Unten die Schriftkartusche, rechts davon der schw. Stier vor dem Krummstab nach links gehend, unmittelbar auf dem Schildrand die Mitra; links der Stier nach rechts gehend, über dem Schild der Propsthut mit zweimal drei Quasten.

Inschrift: Vlrich Rhem von Ketz
des hay. Rö. Reichs
Bropst zu odenhaim
thumher zu Costantz.

wie man etwa Schaumünzen zum Andenken eines Verstorbenen schlagen lässt [1]: Grund, sie gleichzeitig und gleichartig für den gleichen Bestimmungsort herstellen zu lassen, war ja bei der Blutsverwandtschaft und der gemeinsamen kirchlichen Laufbahn der vier Persönlichkeiten hinlänglich vorhanden.

B. Allianz-Scheiben Meitting-Rechlinger und Rechlinger-Alt.

Wenn die vier eben besprochenen Glasgemälde sich so nahe neben einander stellen, dass sie als das Werk eines einzigen Meisters erscheinen, so werden die zwei folgenden nur zusammen genommen, weil sie ein gleiches Wappen enthalten und sonst unter allen übrigen einander am meisten gleichen. Beide bestehen aus einem Rund mit zwei farbigen Wappen auf farblosem Grund, das von einem hellen Glasstreifen mit Inschrift umschlossen wird.

1. Cluny Nr. 2059. (Tafel VI). Durchm. 25½ cm. Rund 20 cm.

1. Wappen: Im gevierteten Schild: 1 und 4 Meitting: in g. ein wachsender schw. Bär nach der Schildmitte gewandt, mit g. Halsband, Zunge, Auge; 2 und 3 Radeck: in schw. ein s. Rad.
   Der Schild trägt zwei einander zugewandte s. Helme mit g. Spangen und Beschlägen.
   Der Helm rechts, Decke schw.-g., hat als Kleinod den aus einer g. Helmkrone wachsenden Bären des Schildes;
   links, Decke schw.-s., Kleinod das Rad des Schildes auf schw. Kissen stehend.
2. Wappen: Im gevierteten Schild: 1 und 4 Rechlinger: in bl. zwei s. Spitzen vom Unterrand her, in einer s. Rose mit g. Knopf endigend; 2 und 3 Diedenheim: geteilt von g. und schw., im g. schw. Kopf und zwei Vorderbeine eines Käfers (?).
   Nur ein Helm; Decke auf der rechten Seite (über Rechlinger) bl.-s., links (über Diedenheim) schw.-g.; Kleinod zwei bl. Hörner, jedes mit einer der Spitzen des Schildes belegt.

Umschrift: Jhieronymus Meitting zu Radegkh
Anna Rechlingerin Sein Hausfraw
1577

Nüchterner und kleinlicher gezeichnet als die Räm Scheiben, wirkt die vorliegende mehr durch Sauberkeit der Farben und sieht besonders dank dem hellen Blau (hinten aufgeschmolzen) sehr gut und heiter aus. Ausser drei Notbleien in der Umrandung ist sie unbeschädigt; die schwarzen Flecken, die man in und über der linken Hälfte des Rechlinger Wappens bemerkt, erweisen sich als Ölfarbe, die wahrscheinlich beim Anstreichen der Fensterrahmen herabgetropft ist.

[1] Vgl. auch die Totenschilde, S. 89 und Tafel IV dieses Bandes, mit deren allgemeiner Anlage die 4 besprochenen Glasgemälde übrigens mehr Verwandtschaft zeigen als mit derjenigen der deutsch-schweizerischen Wappenscheiben.



Die Meitting, Meiting oder Menting stammen aus dem Dorfe Mentingen bei Augsburg und gehören seit 1538 zu den „Geschlechtern" der Stadt. Ein Hieronymus wird 1536 Nachfolger des schon (nº 1) genannten Aegidius Räm als Bischof vom Chiemsee. Unser Hieronymus Meitting zu Radeck erscheint 1593 als fürstlich-salzburgischer Rat.

Zu Rechlinger siehe unten.

2. Cluny Nr. 2068. Durchm. 26 cm, Rund 18½ cm.

1. Wappen: Rechlinger-Diedenheim wie oben 2., nur das Insekt naturf. statt schw. und die Decke schw.-g.
2. Wappen: Alt: in r. ein s. Schrägrechtsbalken mit einem bl. Schrägrechtsbalken belegt, auf diesem ein s. Fisch.

Helmdecke r.-bl.; Kleinod ein wachsender Greis nat., r. gekleidet mit bl. Ärmelvorstössen, Kragen, Knöpfen und Schärpe, in der linken Hand den Fisch des Schildes haltend.

Umschrift: FRIDERICVS RECHLINGER ZV GOLDENSTAIN ·
MARIA GEBORNI ALTIN · SEIN HAVSFRAV · 1591.

Zeichnung und Farben dieses Stückes sind freier und kräftiger als bei allen übrigen. Der rote Überfang (auf der Rückseite), leuchtend und verhältnismässig hell, passt sehr gut zu dem hinten aufgeschmolzenen gleichmässigen satten Blau. Die Helmdecken zeigen sich formschön und reich entwickelt, die Schilde, schief gegeneinander geneigt, sind von leichtem Schwung der Linien und an den Ecken in Voluten aufgerollt. Der Grund ist wieder farbloses Glas, doch mit einer matten Lotschicht belegt und mit fast Lindtmeyerischer Zierlichkeit damasziert; er hält das durchfallende Licht zusammen, so dass die schwereren Farben auch zur Geltung kommen und nicht einfach überstrahlt werden. Ein Putto zwischen den Schilden, bestimmt, den Raum zu füllen, oder sie auseinander zu halten, ist aus verschiedenen Bruchstücken etwas oberflächlich und ungenau wieder zusammengesetzt worden; das ganze Innere, von 18½ cm Durchmesser, besteht überhaupt gegenwärtig aus nicht weniger als 17 Stücken oder Splittern, alle durch schwere Bleiruten verbunden — oder geschieden.

Die Rechlinger, Rehlinger oder Rhelinger, eines der ältesten und bedeutendsten Augsburger Geschlechter, sollen 1450 das einfache Wappen mit den zwei s. Spitzen in bl. angenommen haben; Hans R. (gest. 1552) heiratet Anna, die letzte „Dietenhaimerin", und fügt das Wappen ihrer Familie dem seinigen ein. Der Stifter des Glasgemäldes, Friedrich Rechlinger von Goldenstein und Mülheim, ist salzburgischer Rat und heiratet 1581 Maria Alt von Salzburg.

C. Augsburger Wappenscheibe aus der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts (Werk des Joh. Walch). Anlage gleich wie Gruppe B.

Cluny Nr. 2111. Durchm. 25½ cm, Rund 20 cm.

1. Wappen, von Paris: Schild wagrecht geteilt, oben in s. ein bl. schreitender Löwe mit Doppelschweif, unten in r. 2 und 1 s. Lilien.



Helm s. mit g. Spangen und Gitter; Decke, rechts bl.-s., links (fremd?) r.-s.; Kleinod der bl. Löwe auf einem bl.-s. Wulst sitzend.

2. Wappen, von Kiesow: in s. 2 und 1 gr. Kleeblätter; Decke, rechts (fremd?) r.-s., links bl.-g.; Kleinod ein s. Pelikan mit den Jungen in r. Nest.

Umschrift: **Be[n]edikt von Paris zu Gailenbach und Karoline von Kiesow seine Hausfrau.**

Eine zwischen den Schilden vorhandene Bezeichnung in sehr kleiner lat. Majuskel (ca. 2 mm hoch): I WALCH, weist diese Wappenscheibe dem Johannes Walch von Augsburg zu (dem Sohn des gleichnamigen Malers und Kartographen, 1757–1810), der im Jahre 1809 die Fenster des Augsburger Bibliotheksaales mit Glasgemälden versah und später die Fenster des Domes restaurierte (Nagler, Künstlerlex. XXI, 87). So stellt sie sich in die Zeit zwischen dem Erlöschen der alten Glasmalerei und ihrer Neuaufnahme als Industrie und Kunst unter dem Einfluss der Romantik, als Nachzügler oder Vorläufer.

Der zeitliche Abstand von der Gruppe der übrigen Augsburger Wappenscheiben gelangt nicht so sehr in der allgemeinen Anlage und zeichnerischen Durchführung zum Ausdruck, als in der Beschaffenheit der Farben; ziemlich alle Formelemente scheinen aus einer wenig sich ändernden örtlichen Tradition geschöpft zu sein. Helm- und Schildformen sind sozusagen gleich wie in B 1; auch hier stehen die Wappen auf farblosem Grund und werden vor dem besonders gefassten Schriftstreifen noch von einem Rand in Grisaille mit ausgehobenen Ornamenten umgeben. Nur die archaisierenden, weniger geschwungenen und zerschlissenen Helmdecken unterscheiden sich bestimmt; dann mag man zu tadeln finden, dass der Löwe im Kleinod des ersten Wappens dem Pelikan des zweiten den Rücken kehrt, während doch die Helme einander zugewandt sind; die Lilien in Schild 1 mögen einem etwas mager, die drei Kleeblätter im zweiten etwas zu klein und zu weit voneinander entfernt, die Damastranken und übrigen Verzierungen zu verschnörkelt und kleinlich vorkommen. Für Rot ist immerhin (für Schild und Decken) noch Überfang verwendet, aber düster und ohne Leuchtkraft; am Nest des Pelikans findet sich ein Rot, das als solches schwierig zu erkennen ist. Die Schmelzfarben Blau und Grün erscheinen trüb und wolkig. Die Grisaille ist an verschiedenen Stellen verwischt oder schlecht ergänzt. Von Beschädigungen zeugen auch zwei Notbleie neben den ursprünglichen Bleizügen. Bei der Wiederherstellung ist vielleicht zwischen den beiden Helmen das r.-s. Deckenstück eingesetzt worden, das sich nur schwer an das Übrige fügt.

II. Nürnberger Geschlechter.

A. Zwei farbige Rundscheiben mit Allianzen des Geschlechtes Praun[1].

1. **Cluny Nr. 2094.** Durchm. 16 cm. Zwei blosse Schilde nebeneinander auf dem obern Rand eines dritten stehend.

[1] Wahrscheinlich handelt es sich um Verwandte des berühmten Sammlers Paul Praun (1548–1616), in dessen Familie die Namen Sigmund und Stephan öfter erscheinen. Mit Hülfe



1. Praun: In s. ein schrägrechts gelegter naturf. Lindenast mit 3 Stümpfen und 3 Blättern;
2. Imhoff: In r. ein g. Seelöwe;
3. Harstörfer: In r. auf g. Dreiberg ein s. Turm mit schw. Tor und Fenstern und 2 Erkertürmchen, deren Dächer, wie das des Hauptturmes je eine g. Kugel abschliesst.

Die Form der Schilde ist die eines Quadrates mit unten angefügtem gleichschenkligem Dreieck, die ganze Zeichnung wie die Farben ungemein plump und schwer. Das rechte und linke Obereck der obern und die Spitze des untern Schildes berühren den Bleirand, der das Rund umschliesst; im freigelassenen Raum folgt ihm ein roh gezeichneter grüner Blätterkranz; diesen scheidet nach innen eine gelbe Leiste von der einfachen hellen Glasfläche, in der die Schilde stehen.

Inschrift am obern Rand, über den Schilden, auf farblosem Glas in schwarzen, gotischen Buchstaben:

Steffan Praun.

Im Dreieck, das die Spitzen der zwei Schilde mit dem Oberrand des dritten bilden, die Jahrzahl

1632.

Neben dem roten Überfang ist hinten dick aufgeschmolzenes Hafnergrün verwendet, daneben ein dunkles Gelb. Ergänzt ist je ein Stück des Kranzes und des weissen Grundes. Um das Ganze legt sich ein Streifen von rotviolettem Farbenglas wie bei den Rämscheiben, der aber hierher in keiner Weise passt und zweifellos neu ist.

2. Cluny Nr. 2096. Durchm. 16 cm. Zwei Schilde nebeneinander:
1. Praun: wie oben;
2. Böhmer: schrägrechts geteilt, oben 4mal r. und s. schrägr. geteilt, unten schw.

Die Technik ist die gleiche, wie in 1, doch stehen die Schilde in der Art nebeneinander, dass ihre innern Seiten auf der ganzen Länge einander berühren; zur Vermeidung einer einzigen geraden Linie, gebildet durch ihre Oberränder, sind die äussern Ecken etwas nach oben genommen worden, die Schildformen symmetrisch verschoben.

Wo der Rand frei ist, über den Schilden und unten zwischen den Spitzen, findet sich der gleiche grüne Kranz wie in 1: der übrige Raum aber ist nicht farblos, sondern blau (in Schmelzf. hinten) mit einer Andeutung von Damast.

Unmittelbar über den Schilden auf einem weissen Bandstreifen die Inschrift:

Sigmund Praun A° 1646.

Trotz der Kleinheit der Scheibe hat sich auch hier Gelegenheit gefunden, zwei Notbleie einzusetzen. Gleiche rote Umrandung wie bei 1.

der auf den Scheiben vorkommenden Allianzen wird es leicht sein, die Persönlichkeiten nach dem „Geschlechtsregister der nürnbergischen adelichen Herren von Praun usw., von Prof. Will, Altorf 1772“ zu bestimmen; das Buch ist mir nicht zugänglich.

B. Zwei kleine Monolithscheiben in Lot mit Silbergelb.

Die heraldischen Formen ahmen die des 14./15. Jahrh. nach. Das rechte Obereck des links schräg gestellten, unten fast runden Schildes trägt einen Kübelhelm mit grosser ungeteilter Decke. Den Grund bildet Rankendamast, aus einer zarten Grisailleflache ausgehoben. Aussen der jedenfalls neue violettrote Rand, wie bei I A u. II A. Der Katalog setzt beide Stücke als alt in das 17. Jahrh.



Fig. 16.

1. **Cluny Nr. 2109.** (Fig. 16.) Durchm. 14 cm. Wappen, Pfintzing: von g. und schw. wagr. geteilt; s. Kübelhelm mit g. Beschlägen; Decke schw.-g.; Kleinod zwei g.-schw. geteilte Hörner.



Fig. 17.

2. Cluny Nr. 2110. (Fig. 17.) Durchm. 14 cm. Nur in Grau und Hellgelb, etwas derber in der Durchführung als 1.

Wappen, Holzschuher: der Schuh in Grisaille auf g. damasziertem Grund; g. ferner die Innenseite der Decke, sowie Knopf, Bord und Futter der Kapuze (am Hals) des Rumpfes.

* * *

Als historische und heraldische Hülfsmittel sind folgende Werke benutzt worden: Geschlehte der Stadt Augsburg, von Paul v. Stetten, 1743; Geschichte der adligen Geschlechter in Augsburg, von Paul v. Stetten d. jüng., 1763; das Bistum Augsburg, von Anton Steichele, 2. Bd., 1864; dazu die Augsburger Wappenbücher von 1550 (anonym) und 1618 (Burgkmair-Zimmermann), das Nürnbergische von 1617 (G. Schneider) und das allgemeine (alte) von Sibmacher.

Das Schwyzer und das Unterwaldner Panner.[1]

Von Dr. Robert Durrer.

Während schon das Diplom Papst Julius II. vom 20. Dezember 1512 den Ursprung des Unterwaldner Feldzeichens auf die sagenhafte Heldentat unter Papst Anastasius I. zurückführte, hatte die alte Schwyzerchronik und der von ihr abgeleitete Traktat Eulogius Kiburgers den Ruhm der Errettung Roms vor den Barbaren den Schwyzern und Haslitalern vorbehalten.[1] Auf diese „Chronik" gründete sich die Überhebung der Schwyzer, welche ihr Feldzeichen als das „ehrlichste Zeichen unter der Sonne" betrachteten und dem Unterwaldner Panner keinen gleichen Wert zuerkennen wollten.

Im Jahre 1546 kam es darüber zu einem interessanten Injurienstreite. — Das Aktenstück, vom 25. Oktober datiert, liegt im Staatsarchiv Obwalden:

„Ich Dietrich in der Halten ritter und landtaman zů Schwitz thůn kundt vor allermencklich, das ich uff hüt dato zů Schwitz in der kleinern radtstuben mit den Nünen des geschwornen grichtz offentlich zů gericht gsessen bin, kamend allda für mich und offenem gricht die fürsichtigen ersamen wysen vogt zum Brunnen, vogt Burrach und amman Wildrich als gsandten ir herren von unsern gethrüwen lieben allten Eidgnossen von Underwalden ob und nidt dem Khernwald klegere an einem und Hans Büheli anthwurter am andern teille zů beden teillen nach rechtens form verfürsprechet. Liesend die gedachten gesanten zů Büheli klagen, wie es sich bgeben, das ettlich von Underwalden in sinem huß gsin, werind sy ankon zů reden vom Känel[2], das under andern worten

[1] Vgl. dazu meine Abhandlungen über «das Wappen von Unterwalden» (Schweiz. Archiv f. Heraldik 1905, S. 3 ff.) und über «das Schwyzer Panner und sein Eckquartier» (l. c 121 ff.). Ich benutze den Anlass, einen in letzterem Artikel stehen gebliebenen Druckfehler zu berichtigen. S. 122, Anm. 2, soll es heissen «sumptibus», statt des sinnlosen «emptibus».

[2] Über Hauptmann Ulrich Kännel von Schwyz vgl. Absch. IV[1] d, S. 567, 572, 593, 695, 794, 795, 806, 809, 812. Dessen Tochter Margaret war mit dem Nidwaldner Landammann Arnold Lussy verheiratet.

wurd gret: Känel wurd noch landtamman. Des Büheli unsüß und welti des Känels nüt, *ursach dz wir von Schwitz das erlichest zeichen hetten, dz under der sunnen weri und welti nüt das ir von Underwalden zeichen ouch so erlich weri und ouch mit andern an der Tiber gwunnen ald erlangt.* Da ihr herren vermeint ouch ein erlich und als erlich als Schwitz und ein ander ort ein zeichen hettend und sollich Buhelis verschupfung bring ir herren und obern an iren zeichen und eren nachteil, hoffende Buheli sollis mit recht entschlachen. Büheli anthwurt gab: *er hette etwan also in kronick ghört lesen, dz dz von Schwitz und Hassle an der Tyber erlangt*[1] und wüsse nüt dz er ir erenzeichen in theinen weg gschulten. Badt deßhalb so etwz vergangen, dz best zů thun undtz dem trunck zugeben. Also von unnöten alles zů melden, ward nach gethaner klag, anthwurt, red, inred, verhörter kuntschaft, nach beder teillen fürwand und rechtsatz und uff min richters umfrag und das Buheli gfragt, ob er welt etwz bybringen, dz nüt als ein erlich zeichen sin solt als ein ander ort hett und er neyn zur anthwurt gab, ward mit einhelliger urteill zů recht gesprochen, das Hans Büheli an banck stan und reden soll, wz er geret heig, wie er bezüget, das unsern Eydtgnossen von Underwalden und iren erenzeichen nachteillig, glimpf und eer berür, so heig er inen an irn erenzeichen unguttlich, unfründtlich und unrecht than und wüß nüt von inen, noch von iren erenzeichen, dan dz sy from erenlüt und ein erenzeichen heigind, wie ein ander erlich ort hat und sollen hiemit unser Eydtgnossen von Underwalden ir und iren erenzeichen eer erret han und damit Büheli gnůg than. Und sol die red dem Buheli an sinen eren nüt schaden und inen die richtschilling wider gen und der urteil eins urkund, das mit min richters eignem insigel mir und minen erben on schaden besiglot uff den 25. tag Octobris im 1546 jar“.

Papierurkunde mit dem aufgedrückten Papiersiegel Dietrichs in der Halden. (Schildbild: Antoniuskreuz in lilienbesätem Felde. Auf dem gekrönten Helm wachsender Wildmann.)

Bücherchronik.

Ein Wappenbuch des Kantons Uri. Vor mir liegt, zur Rezension eingesandt in Grossfolio in brauner Lederpression prächtig gebunden, ein von Herrn Emil Huber, Zeichenlehrer in Altorf, gezeichnetes und gemaltes Wappenbuch des Kantons Uri. Wir haben seit etwa 100 Jahren nichts, welches sich diesem Werke, das sich an alle Wappenbücher grossen Stils anlehnt, zur Seite stellen liesse, und Herr Huber ist mit grossem Fleiss und sorgfältiger Gründlichkeit zu Werke gegangen und hat sieben Jahre emsig gesammelt bevor er zur künstlerischen Ausarbeitung schritt. Wahrlich es brauchte viel Mut, um solch ein Monumentalwerk in den Mussestunden zu erstellen. Er hat

[1] Vgl. Kiburgers Traktat «vom Herkommen der Schwyzer und Oberhasler», hgg. von Bächtold. (Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, Bd. I, Frauenfeld 1877.)

in der Wappenmalerei gute Studien gemacht, wenn gleich seine Lehrmittel und Quellen nur dürftige waren, doch war es ihm vergönnt, auch den Altmeister Hupp studieren zu können und wer in dessen Fußstapfen wandeln kann, wahrlich, der muss Gutes schaffen. Schon das prächtige Titelblatt in sorgfältiger Federzeichnung, etwa nach der Idee eines Glasgemäldes von 1520 komponiert, fesselt ungemein. Von einem flotten Pannerträger flankiert die Landeswappen, überragt von einem Ausschnitte des Urnersees mit Rotstock und Bristenstock. Als Oberbild den Tellenschuss. Es folgt sodann kalligraphisch ausgeführt die Vorrede: „Zu Ehren einer verstorbenen und lebenden löblichen Bürgerschaft des hohen Standes Uri, soviel derselben Wappen zu bekommen sind gewesen mit ihren Namen und Farben durch Emil Huber, Zeichner und Bürger zu Altorf mit sonderm Fleiss gesammelt und gemacht". Darauf kommt der alphabetisch geordnete Index von nicht weniger als 276 Urner Familienwappen mit Angabe der Quellen. Der Künstler hat aus den Staatsarchiven Uri und Zürich geschöpft, ebenso aus dem Wappenbuch letzteren Kantons und demjenigen Schmids, ferner aus dem Straussenbuch, aus historischen Werken und Privatquellen. In der Regel finden sich auf jeder Seite 6 Wappen mit Namensspruchband darunter. Herr Huber bedient sich abwechselnd des Kübel- sowie des Stechhelmes, benutzt auch den ein- und mehrspangigen Turnierhelm. Auch die Schilde variieren, sind jedoch nicht in Tartschenform behandelt. Die Helmdecke meist ornamental einfach in Frührenaissance mit kräftigen Konturen frei in reichem Wechsel entworfen. Doch finden wir auch einige wenige andere Formen, so Binden und das ausgespannte und drapierte Helmtuch. Die Figuren und Gegenstände sind kräftig und energisch entworfen, zum teil ausserordentlich schön geraten, wie einzelne Tierformen, so gerade der Adler, während uns der Löwe weniger gefallen will. Was ungemein wohltuend berührt sind die überaus ruhigen gelösten Farben, die in ihrer Zusammenstellung nicht schreien, sondern ausserordentlich harmonisch wirken. Gold und Silber sind glücklich vermieden und mit gelb und weiss dargestellt. Das Aussparen einer weissen Randlinie am Figuren- und Schildrande wirkt sehr gut, auch die höchst einfache Schattierung mit nur einer einzigen dunklern Farbe, überhaupt der alte Stil, der dem ganzen eingehaucht ist. Es war eine wahre Augenweide und Herzensfreude, das Buch öfters durchgehen zu können. Im Nachtrag, von pag. 39 an beginnend, sind die Wappen etwas kleiner entworfen und dichter gedrängt, es finden sich in drei Reihen deren 12 statt 6 auf jedem Blatte. Die Helmdecke ist so auf der einen Seite verkürzt.

An der Innenseite des Deckels hat Herr Huber sich auf dem alten Marmorpapier ein prächtiges Ex-libris gezeichnet und aufgeklebt. Schade, dass er es nicht vervielfältigt hat, denn es ist weit besser als ungezählte andere, wenn gleich das erste unseres Künstlers. Wir gratulieren ihm aufrichtig zu dieser vornehmen, schönen und saubern Arbeit, die wir in weiterm Kreise auf unserer nächsten Zusammenkunft in Murten zu sehen hoffen. Mögen noch andere kommen und auch auf diesem schönen Gebiete sich betätigen. *L. Gerster, Pfarrer.*

Genealogisches Taschenbuch der Adeligen Häuser Österreichs 1906/07, II. Jahrgang, Wien bei Otto Maass Söhne. Im Gegensatz zu seinen andern Publikationen (den seit Jahrzehnten erscheinenden Taschenbüchern der gräflichen und der freiherrlichen Häuser) hat der Verlag der Gothaer Almanache seine neuesten nunmehr auch den heutigen untitulierten Adel betreffenden Taschenbücher auf die Grenzen des heutigen Deutschlands beschränkt. Nichtreichsangehörige unbetitelte Familien sind damit von der Berücksichtigung im Gothaer voraussichtlich für immer ausgeschlossen; denn das Motiv dieser nur beschränkten Ausdehnung — die ungeheure noch stets wachsende Zahl der in diese Kategorie zu reihenden Geschlechter — wird höchstens an Kraft zu-, niemals aber abnehmen. Gleichzeitig mit dieser nationalisierenden Massnahme sind nun fast in allen jenen Gebieten, deren niederer Adel (oder früheres Patriziat im weitesten Sinne) nun auch für alle Zukunft für die Gothaer Publikationen ausser Betracht bleiben muss, Sonderpublikationen nationalen Charakters entstanden. Wir zählen hiezu das niederländische Adelsbuch, das schweizerische Geschlechterbuch (zwei Jahrgänge) und das vorliegende, ebenfalls schon im II. Jahrgang erscheinende österreichische adelige Taschenbuch.

Diese Spezialisierung der Genealogie nach der geltenden politischen Geographie kommt in der Tat nicht zu früh, sie wird es endlich ermöglichen, die einzelnen Geschlechter, statt nach der Zufälligkeit einer oft ausländischen, im Inland nicht gebrauchten Nobilitierung, nach ihrer wahren historischen Bedeutung zu gruppieren und verfassungsrechtliche Momente bei Qualifikationsfragen zu berücksichtigen. Es springt in die Augen, dass es eine Anomalie wäre, wenn z. B. eine im souveränen Rate von Luzern erblich vertretene Familie in einem historischen Standesverhältnisse wiedergebenden Werke irgend einer zufällig im Besitz ausländischen Adels befindlichen, aber an ihrem Sitze in der Heimat politisch bedeutungslosen Untertanenfamilie nicht etwa nur den Vortritt geben, sondern sogar aus dem einzigen Grunde hinter ihr verschwinden müsste, weil sie sich zufällig niemals durch einen auswärtigen Potentaten hat nobilitieren lassen. Derartige schiefe Bilder und daraus entspringende geschichtswidrige Folgerungen werden durch die heutige Tendenz, die Geschlechterbücher auf die einzelnen heutigen Staatsgebiete zu beschränken, nun hoffentlich vermieden werden können. Es ist bekannt, dass bereits jene famosen Grossratsbeschlüsse von Bern und Freiburg, wodurch sämtliche regimentsfähigen Familien adelig erklärt wurden, nicht etwa vorwiegend einem Abschliessungsbedürfnis sondern vielmehr dem republikanischen Egalisierungstrieb zu verdanken waren, der sich mutatis mutandis innerhalb jeder Aristokratie stets mehr oder weniger Geltung verschaffte. Einmal erfolgt der Ausgleich durch Degradierung oder durch Ausmerzung früher Bevorrechteter; so in den Fällen, wo der Adel sich im kritischen Moment völlig verdrängen lässt und infolgedessen rein bürgerliche, ja Handwerker-Aristokratien entstanden sind wie z. B. im alten Basel und Zürich. Das andere Mal verschaffen sich die neu an das Ruder gelangenden, früher einflusslosen Elemente allmählich oder ruckweise Rang und Titel der früher ausschliesslich massgeblichen Kreisen; so in Fällen, wo die ältere Adelsschicht

zur Zeit des Emporkommens der Bürgerschaft noch genügend Lebenskraft besitzt um sich nicht völlig verdrängen zu lassen; eine Entwicklung, wie sie die Geschichte der Stadtrepubliken Bern und Freiburg zeigt und wie sie in jenen merkwürdigen Grossratsbeschlüssen ihren typischen Abschluss gefunden hat.

Während nun für die Schweiz all diese altständischen Dinge nur historisches Interesse besitzen, da sie seit der Demokratisierung unserer Institutionen offiziell und meist auch faktisch bedeutungslos geworden sind, dauert der alte Prozess in den umliegenden Monarchien noch weiter, indem die regierende Gewalt stets mehr oder minder weitherzig bestrebt ist, neu emportreibende Kräfte dem Adel einzuverleiben und so jenem mittelalterlichen Gebilde seine bisherige Bedeutung zu sichern. Das österreichische adelige Taschenbuch gibt uns dabei eine gelungene Vorstellung der Vielgestaltigkeit der Kräfte, die die alte Habsburger Monarchie „zur Staatserhaltung" herbeizuziehen gewusst hat. Wenn wir allein die Herkunft der teils deutschen, teils polnischen, irischen, italienischen, französischen, tschechischen Stammnamen der bearbeiteten Familien durchgehen, erhalten wir schon ein hübsches Bild österreichischer Staats-, Kultur- und Kriegsgeschichte. Aus all diesen Elementen ein homogenes Beamtenmaterial zu schaffen, welches mit seinem im eigenen Interesse ruhenden Schwerkraft die Weiterexistenz der alten Monarchie noch auf absehbare Zeiten garantiert, war jedenfalls nur durch systematische Schaffung und ständige Ergänzung einer besondern Klasse möglich.

Der grundlegende Unterschied zwischen Publikationen, wie sie in unsern Bürgerbüchern und dem zitierten Geschlechterbuch vorliegen, und den Adelsalmanachen liegt auch wohl darin, dass die letztern offizielle Bedeutung erlangt haben. Das österreichische Taschenbuch zeigt uns u. a. auch die dortigen Rangunterschiede der einzelnen Geschlechter des niedern Adels; die obere Stufe führt den Rittertitel und zwar erblicher Weise, obgleich dies der Geschichte des Rittertums als einer persönlichen Auszeichnung widerspricht, die jedem Freien, sei er Bürger, Bauer oder Fürst zugänglich war und seinen Geburtsrang nicht zu ändern brauchte; die untere Stufe führt die für das deutsche Sprachgefühl etwas komisch klingende Bezeichnung „Edler". An Namen, die an schweizerische anklingen oder schweizerischen Ursprung verraten, fiel uns bei der Durchgehung des Bandes nichts in die Augen. Das Werk scheint äusserst sorgfältig ausgearbeitet worden zu sein und gibt bei jedem Geschleche die Qualifikationsdaten an; diese Daten erscheinen uns verwöhnten Schweizern, äusserst modern, da wir wenn von Familiengeschichte die Rede ist, mindestens an ein Zurückgreifen bis auf das XVII. Jahrhundert oder die Reformationszeit denken dürfen. *A. S.*

Famille de Lessert. Souvenirs et portraits. Cet ouvrage, publié par M. Gaston de Lessert, est un travail très consciencieux et unique en son genre chez nous. Ce n'est pas une froide généalogie, ni la glorification d'une famille comme on en voit trop souvent. C'est un vrai livre de famille écrit pour la famille et ses amis. En parcourant ce livre merveilleusement illustré par M.

F. Boissonnas, en admirant ces vieux portraits et ces maisons, ces campagnes, ces intérieurs, ces objets, en un mot tout ce qui a été le cadre de la vie de ces ancêtres, on ne peut que féliciter l'auteur d'avoir su si bien nous faire entrer dans la vie intime et la vie publique de cette famille. Ce qui nous frappe après avoir lu cet ouvrage c'est de voir en tout temps l'attachement des membres de cette famille à leur cher Pays de Vaud. Arrivés aux plus grands honneurs à l'étranger et à de brillantes positions de fortune, ils reviennent toujours sur les rives du Léman; il n'est pas jusqu'à E. de Lessert établi aux Indes qui n'oublie pas dans son testament ses combourgeois de Cossonay.

La famille de Lessert est originaire de la contrée d'Oron. Le premier membre de la famille qui joua un certain rôle fut: égrège Abraham de Lessert, notaire juré, qui vint s'établir en 1614 à Cossonay où il remplit les fonctions du Secrétaire du Conseil. Il eut de sa femme Marie d'Arnex: Jean-Jacques qui fut châtelain de l'Isle, Cuarnens, Grancy et Gollion et conseiller et gouverneur de Cossonay, il acheta le château de cette ville. Un des fils de ce dernier Paul châtelain de Grancy et de Gollion fut capitaine, il assista à la bataille de Malplaquet et se distingua à celle de Villmergen. Son frère Benjamin fonda une grande maison de banque à Lyon, et acheta en 1755 le beau domaine de Bougy St-Martin sur Aubonne. Son fils Jean-Jacques devint seigneur d'Outard, par suite de son alliance avec Madeleine de Mestral, il fut aussi Député au Grand Conseil du canton de Vaud en 1808. Il est le chef de la branche actuelle de Paris. Benjamin eut encore deux fils: Paul Benjamin, chef de la branche actuelle du canton de Vaud, et Etienne allié Boy de la Tour. Ce dernier fut le chef d'une branche actuellement éteinte. Plusieurs de ses fils firent une très belle carrière en France. Nous citerons: Benjamin, membre de l'Institut, fondateur des caisse d'épargnes, vice-président de la chambre des députés, chef de légion de la garde nationale, grand-officier de la légion d'honneur, baron de l'Empire français par lettres patentes du 19 septembre 1810. François, membre de l'Institut, vice-président de la chambre des députés, président du consistoire de l'église réformée de Paris. Gabriel, pair de France, Conseiller d'État, général de brigade, préfet de police de Paris, grand-officier de la légion d'honneur.

Les armes de la famille de Lessert sont: d'azur à deux étoiles d'argent accompagnées en pointe d'un croissant du même et en chef d'une fleur de lys d'or. Ces armes se voient ainsi, déjà sur le sceau d'Abraham de Lessert et sur des empreintes de cachets des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Sa devise est: Tout me vient de Dieu.

A titre de spécimen de l'héraldique de l'Empire nous reproduisons la note concernant les armes de Benjamin de Lessert lorsqu'il fut créé baron par Napoléon en 1810.

Lettres patentes portant consession du Titre de Baron de l'Empire Français à Jules Paul Benjamin de Lessert, 1810.

Napoléon, par la grâce de Dieu, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin.

A tous présents et à venir, salut:

Par l'article treize du 1er Statut du 1er mars 1808 nous nous sommes réservés la faculté d'accorder les titres que nous jugeons convenables, à ceux de nos sujets qui se seront distingués par des services rendus à l'État et à Nous. La connaissance que nous avons du zèle et de la fidélité que notre cher et amé le sieur Delessert a manifesté pour notre service, nous a déterminé à faire usage en sa faveur de cette disposition. Dans cette vue, nous avons, par notre décret du 15 août 1810, nommé notre cher et amé le sieur Delessert, Baron de notre Empire.

En conséquence en vertu de ce Décret, le dit sieur Delessert s'étant retiré par devant notre cousin le Prince Archichancelier de l'Empire, avons conféré à notre cher et amé le sieur Jules-Paul-Benjamin Delessert, l'un des Régents da la Banque de France, né à Lyon, le titre de Baron de notre Empire. Le dit titre sera transmissible à sa descendance directe.

Voulons qu'il puisse porter en tous lieux les armoiries telles qu'elles sont figurées aux présentes: Ecartelé: au 1er, d'azur, au lys en pal, arraché, tigé et feuillé d'argent; au 2e, des Barons membres des Collèges Electoraux; au 3e, d'or, à la forêt de sinople, soutenue de même sur la laquelle broche une tour crénelée de trois pièces d'argent, ouverte et maçonnée de sable; au 4e, d'azur, au croissant d'argent surmonté de deux étoiles du même.

Pour livrées, les couleurs de l'écu, le vert en bordure seulement.

Chargeons notre cousin le Prince Archichancelier de l'Empire, de donner communication des présentes au Sénat et de les faire transcrire sur les Registres.

Donné en notre Palais de St-Cloud, le 19e du mois de Septembre de l'an de grâce 1810

(signé) Napoléon.

Scellé, le 21 Septembre 1810.

Le Prince Archichancelier de l'Empire
(signé) Cambacères.

Au quatrième quartier on retrouve les armes primitives de la famille de Lessert, moins la fleur de lys portée au premier quartier, selon un principe de a Chancellerie Impériale de faire disparaître, dans ses concessions d'armoiries tout ce qui rappelait l'ancien régime. Le deuxième quartier est celui des Barons membres des Collèges Electoraux, le troisième quartier rappelle les armes des Boy de la Tour, famille de la mère de Benjamin de Lessert.

Kleinere Nachrichten.

Ordensketten. In seinem sehr interessanten Artikel über „Die Abzeichen der Ritterorden" schreibt Herr Dr. P. Ganz (Archiv, Jhrg. 1905, Seite 65): „Der Orden des SS-Kollers oder Garter gehört zu den ältesten Englands".

Dann wird angeführt, dass die Kette auch Fremden verliehen wurde, so z. B. dem schweizerischen Reisenden Konrad von Scharnachthal und dass sie sich auf der Scharnachthalschen Scheibe zu Hilterfingen, sowie auf der Glasscheibe der Diesbach zu Worb befinde. Es liegt hier eine Verwechslung vor, die zu der irrigen Auffassung Anlass geben könnte, dass Mitglieder der Geschlechter Scharnachthal und Diesbach Ritter des Hosenbandordens (Garter) waren. Dem ist nicht so und ihre Namen sind in dem Rodel dieses Ordens auch nicht erwähnt, wie uns Herr Oberst Rivett-Carnac berichtet, der sich der Mühe unterzogen hat, an massgebender Stelle in England über diese Frage, sowie über das Verhältnis des SS-Kollers zum Hosenbandorden Erkundigungen einzuziehen. Die ihm zuteil gewordene Mitteilung stimmt im allgemeinen mit den Ausführungen des Herrn Dr. Ganz überein, mit der Ausnahme jedoch, dass das SS-Koller durchaus nichts mit dem Hosenbandorden zu tun hat, also wären die Worte „oder Garter" zu streichen. Von jeher wurde der Hosenbandorden nur an Eingeborene vergeben und im Ausland können nur die Häupter regierender Familien in Betracht kommen. Obgleich dieser Orden bereits 1348 gegründet wurde, kam eine Ordenskette erst unter Heinrich VII, ca. 1503 in Gebrauch, also nach dem Besuch des Scharnachthal in London. Die Kette auf seiner Scheibe ist also der SS-Koller, nicht aber der Hosenbandorden.

Der SS-Koller war nie ein Ritterorden im eigentlichen Sinn, sondern nur ein Parteiabzeichen für die Anhänger höheren Ranges des Hauses Lancaster und gehörte seit Heinrich IV als „badge" zur lancastrischen Livree, wie die Rose, die Sonne etc. Seit der Vereinigung der beiden Rosen im Hause Tudor geriet diese Kollane ausser Gebrauch, wurde aber bis auf den heutigen Tag als Amtsabzeichen des Lord-Oberrichters, der Wappenkönige, der Herolde und der Hofstabträger beibehalten.

Mittelalterliche Stempelfehler. Der im Original erhaltene spitzovale Bronzestempel des Spitals von Basel zeigt eine männliche Figur, welche zwei Attribute führt, die zwei verschiedenen Heiligen zukommen. Das eine Emblem ist der Kranznimbus, eine Form des Heiligenscheines, die nur bei Darstellungen der drei Gestalten der Trinität, Gott Vater, Gott Sohn und beim Heiligen Geist verwendet wird. In den Händen trägt die Figur eine Scheibe mit dem Gotteslamm; das ist das Sinnbild Christi (Jesaias 53, 7; Joh. 1, 29; Offenb. 5, 6; Joh. 21, 23), welches der Vorläufer des Heilands als Attribut führt; der Täufer pflegt das Lamm zeigend zu halten nach dem Wort „Seht das Lamm, welches hinwegnimmt die Sünden der Welt".

Vergleicht man nun unsern Stempel mit den übrigen Siegeln des Basler Spitals, so ergibt sich, dass Johannes der Täufer gemeint ist. Denn dieser, nicht der Heiland, ist unzweideutig dargestellt auf zwei spitzovalen Siegeln des XIII. Jahrhunderts; das abgehauene Haupt S. Johanns ist ferner abgebildet auf dem Rundsiegel (S · DOMVS · HOSPIT SCI · IOHIS IER(OSO)L(YMI)TA(N)I IN BASILEA ·), dessen Umschrift deutlich den Patron des Spitals mit Namen nennt.

Das Siegelbild stellt jenes aus Holz oder Metall verfertigte Kirchengerät dar, einen Teller mit dem Haupt des Täufers, der den Gläubigen zum Kusse gereicht wurde.

Es bleibt also nur übrig, bei unserm Siegel einen Irrtum des Stempelschneiders zu konstatieren; so gut, wie in der Inschrift, konnte der Goldschmied beim Schneiden des Bildes einen Fehler begehen. Auch darin steht die Sphragistik auf einer Linie mit der Numismatik, denn auch die mittelalterlichen Münzen zeigen ab und zu Stempelfehler im Bilde[1]. *E. A. S.*

Der Baselstab aus Krokodilshaut. Eine Einzelheit, die wieder einmal deutlich zeigt, wie sehr historisches Empfinden denen, die sich für moderne Künstler halten, vollkommen abgeht, bietet der Neubau der Basler Börse. Ist die ganze Gestalt des Gebäudes schon eine Provokation für den Gebildeten, so ist die Dekoration des Hauptportals ein Hohn auf alles, was mit den Gesetzen des Stils, Architektur, Plastik oder Geschmack etwas zu tun hat. Über der Tür ist, in Stein ausgehauen, eine Art Schild zu sehen, der einen (nebenbei gesagt, sehr schlecht geratenen) Baselstab enthält; dieser Stab, der bekanntlich das heraldisierte oder stilisierte Abbild des hölzernen Bischofsstabes ist, ist nun mit Krokodilshautdekoration versehen worden, als ob es sich um eine Lederschachtel handelte. Und während dergleichen an öffentlichen Gebäuden Basels geleistet wird, wagt man es von „Bodenständigkeit" und dergleichen zu schwätzen.

E. A. S.

Heraldische Denkmäler Basels. (Hiezu Tafel VIII). Schon wiederholt ist in dieser Zeitschrift auf den grossen Reichtum Basels an Monumenten der Heroldskunst hingewiesen worden. Eine Reihe von wohlgelungenen Abbildungen solchen Materials bietet das im Verlag von Wepf & Co. Basel erschienene Buch von Stückelberg: „Denkmäler zur Basler Geschichte". Es enthält die Aarberger Schilde an der goldenen Rose (zu Paris), die älteste Basler Stadtfahne (zum ersten Male abgebildet), Schilde und Wappen von Pfeilern der Basler Pfarr-, Stifts- und Klosterkirchen, einen heraldischen Chorstuhlknauf mit prächtig stilisiertem Adler (der Grafen von Froburg?), die Rang- und Wappentafel der Basler Zünfte von 1415, mehrere Wandmalereien von St. Peter und spätgotischen Stifterschilden, ein unediertes Blatt aus Conrad Schnitts flottem Wappenbuch, den Basler Schild mit dem

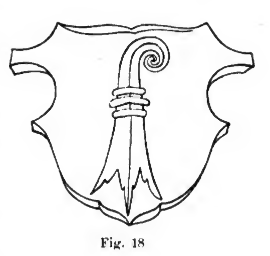


Fig. 18

[1] Vgl. Verworn, Paradoxe Herrscherinsignien auf mittelalt. Münzen. Zeitschr. f. Numismatik XXIII.

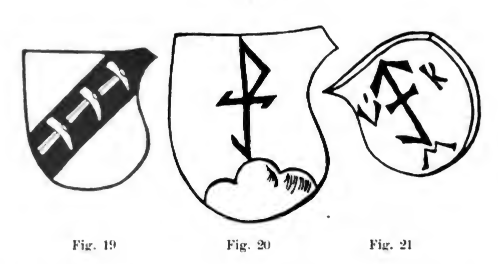


Fig. 19 Fig. 20 Fig. 21

Basilisken aus dem Bundbuch des Staatsarchivs, endlich Grabmäler mit den Wappenschilden der Falkner, von Stein, Brand, Froben u. s. w. Auch sonst sind in kleinerem Maßstabe da und dort heraldische Dinge reproduziert; so ist ein Stahlband des Verenenhauptes mit einem Dreieckschild des 13. Jahrhunderts versehen und die gotischen Beschläge eines Sakristeischranks sind mit Baselstäben geschmückt. Unsere Abbildungen geben Proben von den Textbildern, welche Motive aus St. Peter und einen Basler Schild aus Luzern reproduzieren. Sämtliche Tafeln stammen aus der Lichtdruckanstalt von E. Schärer-Grunauer in Basel.

Als Proben guter moderner schweizerischer Glasmalerei geben wir in Tafel VII zwei von unserem als Glasmaler rühmlichst bekannten Mitgliede A. Nüscheler in Paris für die Villa Henggeler in St. Niklausen bei Horw (am Vierwaldstättersee) ausgeführte Wappenscheiben. Besonders gut wirkt, wie die Abbildung zeigt, in beiden Scheiben die flotte Ausfüllung des Raumes durch die breitspurig hingestellten prächtigen Gestalten der Schildhalter.

Druck von Schulthess & Co., Zürich



Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Nachf. v. H. Besson, Basel

Schweiz. Archiv f. Heraldik 1907, Heft 4 — Tafel VI.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Nachf. v. H. Besson, Basel.





Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Nachf. v. H. Besson, Basel.



Also söllent dise viertzehen zünfte nach ein ander [illegible]
ze nahe uf dem richthuse wachen und die [illegible]
gehalten als hienach geschriben stat·

Koufluter·
Husgenossen·
Winlüte·
Cremer
Gratücher und reblüte·
Brotbecken·
Smyde·
Schuchmacher und gerwer·
Snyder und kürsener
Gartner·
Metziger·
Zimberlüte und murer·
Scherer maler und sattler·
Schiflüte und vischer·

Lichtdruckanstalt E. Schürer-Gessner, Basel

1907

Liste des Membres de la Société Suisse d'Héraldique.

Verzeichnis der Mitglieder der schweizerischen heraldischen Gesellschaft.

I. Membres honoraires.
Ehrenmitglieder.

von Dachenhausen, Alexander, Freiherr, Rue Constantinople 16, Bruxelles.
von Pettenegg, Ed. G., Graf, Präsident der Gesellschaft „Adler", Schnitzerstrasse 23, Wien XIII/X.
von Wyss, Friedrich, Prof. Dr., im Letten, Wipkingen, Zürich IV.
de Poly, O., le Vicomte, Président du Conseil héraldique de France, 45 rue des Acacias, Paris.
von Liebenau, Theodor, Dr. phil., Staatsarchivar, Luzern.
Manno, Antonio, baron, Commissaire de S. M. le Roi d'Italie en son Conseil Héraldique, via Ospedale 19, Turin.

II. Membres Correspondants.
Korrespondierende Mitglieder.

Richebé, Raymond, Archiviste, 16 avenue du Trocadéro, Paris.
Seyler, Gustav Adolf, Sekretär der Gesellschaft „Herold", Berlin.
Ströhl, Gerhard Hugo, Heraldiker, Kielmannsegg-Gasse 10, Mödling bei Wien.
de Pasini-Frassoni, Comte, Corso Vittorio Emanuele 101, Rom.

III. Membres actifs.
Ordentliche Mitglieder.

Entrée

1. Abt, Roman, Ingenieur, Luzern 1899
2. Amberger-Wethli, Fritz, Buchdruckereibesitzer, Sihlhofstrasse 12, Zürich I 1899
3. Amiguet, Frédéric, Avenue Ruchonnet, Lausanne 1903
4. d'Ammann-de Weck, Alfred, Grand-Chêne, Lausanne 1906
5. Am Rhyn, Heinrich, Furrengasse 21, Luzern 1898
6. von Arx, Max, Dr. med., Chefarzt am Kantonsspital, Olten 1903
7. Attinger, Victor, avenue du 1er Mars, Neuchâtel M. F. 1892
8. Baer, H. C., Dr. phil., Redaktor der Schweizerischen Bauzeitung, Dianastrasse 5, Zürich II 1905
9. Balmer, Aloys, Kunstmaler, Georgenstrasse 20, München 1899
10. de Bary-von Bavier, Rudolf, Augustinergasse 1, Basel M. F. 1892
11. Bauer, Alphons, Kavallerie-Hauptmann, b. d. Linde, Bern 1906
12. de Bavier, Edouard, 56 Rue Nicolo, Paris, et château de Dully, Vaud 1898
13. Benziger, Karl, Staatsarchivar, Schwyz 1903
14. van Berchem, Victor, 60 route de Frontenex, Genève 1899
15. Bergier, Henri, notaire, 1 Grand-Chêne, Lausanne 1901
16. Besson-Scherer, J., Elisabethenstrasse 41, Basel 1901
17. Beyeler, Jules, Architecte, Lausanne 1906
18. Billot de Göldlin, Gaston, Receveur de l'enregistrement, Andruicq (Pas de Calais), France 1901
19. de Blonay-de Salis, Godefroy, Château de Grandson, Vaud 1894
20. du Bois-de Guimps, Maurice, Chésaux près Yverdon, Vaud M. F. 1892
21. von Bonstetten-von Roulet, A., Effingerstrasse, Bern 1900
22. von Bonstetten, Walther, Villa Regina, Cannes und Bellerive, Gwatt bei Thun 1907
23. Borel, Etienne-Ed., aux Artichauts, Montbrillant, Genève 1896
24. Borel, Maurice, Cartographe, Sablons 6, Neuchâtel 1901
25. Bossard, Robert, Dr. med., im Hof, Zug 1899
26. Bossard, Wolfgang, Palisade avenue 396, West-Hoboken bei New-York 1907
27. de Bosset, Frédéric, Le Ried, Areuse, Neuchâtel M. F. 1892
28. Bourgeois, Victor-H., Château de Giez, canton de Vaud 1903
29. Boy de la Tour, Maurice, 12 rue du Pommier, Neuchâtel M. F. 1892
30. de Boyve, Robert, capitaine au 2e hussards, Senlis (Oise), France 1897
31. Braschler-Kurz, Eugen, Seestrasse 30, Zürich II 1904
32. Brüderlin, Rudolf, Oberstleutnant, Freie Strasse 2, Basel 1895
33. Bugnion, Charles-Auguste, Banquier, l'Hermitage, Lausanne M. F. 1892
34. Burckhardt, Ludwig August, Dr. phil., St. Albanvorstadt 94, Basel M. F. 1892
35. Burckhardt-Heussler, August, Bandfabrikant, St. Albanvorstadt 96, Basel 1905

			Entrée
36.	Burckhardt-Werthemann, Daniel, Prof. Dr., Basel		1899
37.	Burckhardt-Zahn, Ed., Banquier, Pratteln bei Basel		1899
38.	von Büren, Ernst, Fürsprecher, Käfiggässchen 5, Bern		1897
39.	Châtelanat, Dr., Syndic, Veytaux, Ct. de Vaud		1906
40.	Chenevière, Edmond, 12 rue Petison, Genève		1897
41.	Choisy, J.-Albert, 15 Cours des Bastions, Genève	M. F.	1892
42.	de Claparède, Hugo, Dr., Privatdozent, Cours des Bastions 6, Genève		1905
43.	Colin, Jules, Héraldiste, Neuchâtel	M. F.	1892
44.	Cornaz, Théodore, avenue de Rosemont, Lausanne		1895
45.	de Coulon, Maurice, Neuchâtel	M. F.	1892
46.	Couvreu, Eugène, Château de l'Aile, Vevey		1903
47.	Cramer- de Pourtalès, Conrad, Dr. med., 7 via Fate bene fratelli, Mailand, Italien		1899
48.	Culleton, Leo, 92 Piccadilly, London W.		1906
49.	de Dardel - de Marval, James, Banquier, Neuchâtel	M. F.	1892
50.	Delesserd, Eugène, ancien professeur, Lutry, Ct. de Vaud		1906
51.	Déonna, Henry, Docteur en droit, 53 rue de Malagnon, Genève		1903
52.	Dettling, Martin, Gemeindeschreiber, Schwyz	M. F.	1892
53.	de Diesbach, Max, Président de la Soc. d'Histoire, Villars-les-Jones, Fribourg		1896
54.	von Diesbach, Robert, Beaulienstrasse 82, Bern		1898
55.	Dollfuss, Roger, Dr., Via Armorari 14, Mailand		1907
56.	Doge, François, du Comité du Vieux-Vevey, La Tour-de-Peilz, Vaud		1895
57.	Droz, René, 11 Portland avenue, Stamford Hill, London		1899
58.	Dubois, Fréd.-Th., Service des Monuments Historiques, Lausanne		1895
59.	Ducrest, François, abbé, Prof., Collège St-Michel, Fribourg		1901
60.	Dunant, Alphonse, Conseiller de Légation, 1 rue de la Baume, Paris VIII		1906
61.	Du Pasquier, Armand, Dr. en droit, avocat, Neuchâtel		1897
62.	Durrer, Robert, Dr. phil., Staatsarchivar, Stans, Nidwalden		1896
63.	von Eggis, Adolphe, Banquier, Villa St-Barthélemy, Fribourg		1901
64.	Egli, J., Prof. Dr., Konservator des Museums, St. Gallen		1902
65.	Engelhardt, Albert, Caisse postale 300, Pará, Brasilien		1904
66.	Engelhardt, Raoul, Caisse postale 300, Pará, Brasilien		1904
67.	von Erlach-Ulrich, Emma, Frau Oberst, Villa Ilgeneck, Thun, Bern		1899
68.	von Escher, Nanny, Fräulein, Albis, Langnau, Zürich		1897
69.	von Escher, Oscar, Villa Oberst, via commerciale 48/49, Triest		1899
70.	Escher, Arnold, Dr. jur., Bahnhofstrasse 32, Zürich I		1896
71.	Escher, Hermann, Dr. phil., Stadtbibliothekar, Stadtbibliothek, Zürich I		1897
72.	Escher-Züblin, Victor, Stockerstrasse 8, Zürich II		1904
73.	Falck, Louis A., Dr. jur., Schwanenplatz 2, Luzern		1901
74.	Favarger, Pierre, Dr., Avocat, 23 avenue de la Gare, Neuchâtel		1905
75.	Favre, Camille, Colonel, 12 rue de Monnetier, Genève		1899
76.	von Fellenberg-Thormann, Franz, Villa Beata, Muristrasse 26, Bern		1899

Entrée

77. Finsler, Georg, Dr. phil., Hardtstrasse 87, Basel 1901
78. Fischer, Franz, Oberschreiber des Finanzdepartements, Luzern 1897
79. Forestier, Louis, Directeur, Moudon, Canton de Vaud 1903
80. Galiffe, Aymon-Amédée-Gaifre, Peizy près Genève M. F. 1892
81. Ganz, Paul, Dr. phil., Prof., Konservator der öffentlichen Kunstsammlungen, Byfangweg 11, Basel 1896
82. Geigy, Alfred, Dr., Leonhardsgraben 48, Basel M. F. 1892
83. Geigy-Burckhardt, Carl, Ingenieur, Kapellenstrasse 20, Basel 1905
84. Gerster, L., Pfarrer, in Kappelen bei Aarberg, Bern 1893
85. Giger-Mettler, A., Kesslerstrasse, St. Gallen 1906
86. von Glutz-Ruchty, Albert, Solothurn 1901
87. Göldi, Emil A., Prof. Dr., Zieglerstrasse 36, Bern 1900
88. de Goré, Paul G., licencié en droit, attaché au Ministère de Justice, rue Alexandre, Kischinew, Bessarabie, Russie méridionale 1907
89. von Grebel, Hans, Dr. jur., Pelikanstrasse 13, Zürich I 1896
90. Grellet, Jean, Geltenwylerstrasse 17, St. Gallen M. F. 1892
91. du Grosriez, Fernand, ancien préfet, Mayen de Sion, Valais et 38 rue de la Tannerie, Abbeville (Dép. de la Somme), France 1905
92. Grunau, Gustav, Dr. phil., Christoffelgasse 4, Bern 1901
93. Guinchard, J., imprimeur, 26 Seyon, Neuchâtel 1905
94. Gull, Ferdinand, Kaufmann, St. Gallen 1905
95. Hagenbach-Von der Mühll, Hans, Dr. phil., Petersgraben 27, Basel 1904
96. Hagnauer, Ernst, in Valparaiso, Chile, Südamerika 1899
97. Hahn, Otto, Fürsprecher, Rainmattstrasse 11, Bern 1903
98. Haller, Hans W., Fürsprech, Mattenhofstrasse 30, Bern 1906
99. von Hallwyl, Walther, Graf, Hamngatan 4, Stockholm, Schweden 1903
100. Hegi, Friedrich, Dr. phil., Pianogasse 10, Zürich II 1899
101. von Hegner-von Juvalta, Robert, Bürglistrasse 6, Zürich II 1897
102. Hess, Gustav, Bezirksrichter, Engstringen, Zürich 1896
103. Hess, Hans, Dr. phil., Oberwylerstrasse 46, Basel 1906
104. Hess, Robert P., Hirschengraben 28, Zürich I 1900
105. Huber, August, Dr. phil., Nonnenweg 25, Basel 1901
106. Huber, Max, Dr. jur., Professor, Schloss Wyden, bei Ossingen, Kt. Zürich 1897
107. von Jecklin, Fritz, Stadtarchivar, Chur 1897
108. Jobin, A., joaillier, Neuchâtel M. F. 1892
109. Isler, Hans, Dr. jur., Schweiz. Depeschenagentur, Bern 1901
110. Junod, Emanuel, professeur, Neuchâtel 1899
111. Junod, F.-J., graveur, Grand-Pont, Lausanne 1902
112. Keller-Escher, Carl, Dr. phil., Stadelhoferstrasse 15, Zürich I 1897
113. Kauffmann, Jean, Sculpteur, Graveur, Luzern 1900
114. Kirsch, Vincent, peintre-verrier, Fribourg 1905
115. Knüsly, Hans, Thalgasse 29, Zürich I 1899

		Entrée
116. Knüsli, Heinrich, med. pract., Enkirch a. d. Mosel, Rheinpreussen		1900
117. Kohler, André, Professeur, Pontaise 15, Lausanne	M. F.	1892
118. Kohler, Edouard, 13 Pré du Marché, Lausanne		1901
119. Lang-Schleuniger, Charles, Stockerstrasse 31, Zürich II		1895
120. de Lesdain, Louis, Bouly, Dr. en droit, 18 rue Ste-Barbe, Dunkerque, France		1893
121. Lory, C. L., Münsingen, Bern		1899
122. Mange, François, 47 rue de Lisbonne, Paris		1902
123. Marthe, Raymond, propriétaire, Cormondrèche près Neuchâtel		1897
124. Martin, Auguste-E.-Frédéric, avenue de Florissant, Genève	M. F.	1892
125. Mayr von Baldegg, G., Hertensteinstrasse 7, Luzern		1897
126. Meili, Julius, Konsul, Alpenquai 36, Zürich II		1901
127. von Meiss, Walther, Hauptmann, Rittmeister, Eichbergstrasse 16, Darmstadt		1897
128. von Meiss von Teuffen, Oscar, Promenade 7, Linz a. D., Österreich		1900
129. Merian-Mesmer, Wilhelm, Steinentorstrasse 23, Basel		1893
130. Merz-Diebold, Walther, Dr., Oberrichter, Aarau		1899
131. de Meuron, Pierre, 7 rue du Pommier, Neuchâtel		1895
132. de Meuron, Robert, 42 rue Ampère, Paris		1906
133. de Meyer-Boggio, Jean, Comte, Château d'Hermance, près Genève		1898
134. Meyer von Knonau, Gerold, Dr. phil., Professor, Seefeldstr. 9, Zürich V		1897
135. Meyer-Rahn, Hans, Dr. jur., Rechtsanwalt, Sihlstrasse 37, Zürich I		1903
136. Meylan, Louis, Dr., Château de Lutry, Vaud		1902
137. Meylan, René, Dr., Moudon, Vaud	M. F.	1892
138. Montandon, Louis, Directeur du Crédit Lyonnais, Bruxelles	M. F.	1892
139. de Montenach, Georges, baron, Fribourg		1904
140. de Montet, Albert, Corseaux s. Vevey, Ct. de Vaud		1905
141. de Montmollin-de Rougemont, Pierre, Pasteur, Neuchâtel		1897
142. Mooser, Anton, Maienfeld, Graubünden		1899
143. Moser, Carl, The College, Bishop's Stortford, Herts, England		1904
144. van Muyden, Arnold, campagne Beauregard, Lausanne		1905
145. von Mülinen, Wolfgang-Friedrich, Dr. phil., Professor, Bern	M. F.	1892
146. Münger, R., Kunstmaler, Marzili 30, Bern		1896
147. Naef, Albert, Dr., archéologe cantonal, Haute Combe, avenue Ruchonnet, Lausanne		1906
148. Naef, Alfred, Architekt, Fraumünsterstrasse 7, Zürich I		1897
149. von Niederhäusern, Fritz Henri, Dr., Falkenhöheweg 10, Bern	M. F.	1892
150. Nüscheler, Richard, Glasmaler, 55 Boulevard de Montparnasse, Paris		1897
151. von Orelli, Aloys, Thalhof, Thalacker 31, Zürich I		1905
152. de Palézieux-Du Pan, Maurice, du Comité du Vieux-Vevey, La Doge sur La Tour-de-Peilz, Vaud		1901
153. Paravicini, Carl, Dr. jur., St. Jakobstrasse 20, Basel		1896
154. Pernod, Louis, Neuchâtel		1896

Entrée

155. de Perregaux, Samuel, Directeur de la caisse d'épargne, Neuchâtel M. F. 1892
156. Petitpierre, Léon, Dr., Avocat, Castagnola, Canton du Tessin M. F. 1892
157. Pfyffer von Altishofen-Feer, Nikolaus, Museggstrasse, Luzern 1900
158. Pfyffer von Altishofen, Hans, Hôtel National, Luzern 1901
159. de Portugal - de Faria, Antonio, Vicomte, 11 rue Boissière, Paris 1899
160. de Pourtalès, Auguste, Comte, 12 rue des Granges, Genève 1893
161. de Pury, Jules, capitaine, instructeur, Colombier, Ct. de Neuchâtel 1905
162. de Pury - de Muralt, Paul, Conservateur du Musée Historique Neuchâtel 1901
163. de Pury - de Wattenwyl, H., au Basset, près Clarens, Vaud 1902
164. de Pury - de Wesdehlen, Jean, Dr. jur., Colonel, Président du conseil communal, Neuchâtel M. F. 1892
165. Raisin, Frédéric, avocat, 8 rue Senebier, Genève 1905
166. von Reding-Biberegg, Rudolf, Dr., Oberst, Regierungsrat, Schwyz 1905
167. Regl, Joseph, Professor an der Kunstgewerbeschule, Zürich I 1896
168. Remi, Léon, La Tour de Trême, Ct de Fribourg 1901
169. de Reynier, Edmond, Dr. med., 2 Faubourg du Crêt, Neuchâtel 1898
170. de Reynold, Gonzague, comte, Château de Cressier sur Morat, Canton de Fribourg 1903
171. Rivett-Carnac, J.-H., Colonel, aide-de-camp de Sa Majesté Britannique, Château de Rougemont, Canton de Vaud 1897
172. Roguin, Ernest, Professeur, Grand-Chêne, Lausanne 1894
173. des Robert, Edmond, 3 rue du Faubourg St-Georges, Nancy, France 1902
174. Robert, William, du Comité du Vieux-Vevey, Jongny sur Vevey, Vaud 1902
175. von Rodt, Ed., Architekt, Junkerngasse 45, Bern 1898
176. Roller, Otto, Dr. phil., Archivbeamter, Jollystrasse 2, Karlsruhe 1900
177. Roth, Hans, Dr. jur., Spitalstrasse 38, Basel 1899
178. Rübel, Eduard, Dr. phil., Zürichbergstrasse 35, Zürich V 1897
179. Ruchet, Charles, Pasteur, à Syens, Vaud M. F. 1892
180. Rüegg, M. A., Assistent am hist. Museum, Grellingerstrasse, Basel 1906
181. von Salis, L. R., Dr. jur., Professor, Börsenstrasse 18, Zürich I 1897
182. von Salis, Pietro, Bildhauer, Trittligasse 6, Zürich I 1902
183. de Salis-Soglio, Pierre, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel M. F. 1892
184. Schär, Alfred, Dr. phil., Privatdozent, Zug 1900
185. de Schaller, Romain, Grand' Rue, Fribourg 1901
186. de Schmid - de Jong, Ludwig, Hauptmann, J. P. Constraat 17, Haag, Holland 1897
187. Schneeli, Gustav, Dr. phil., Seestrasse 161, Zürich II 1898
188. Schnyder von Wartensee, Charles, Direktor der Società Bancaria Italiana, Genua 1907
189. Schnyder von Wartensee-Zardetti, Ludwig, Musegg, Luzern 1900

Entrée

190. Schulthess, Emil, Ingenieur, Seestrasse 6, Zürich II 1900
191. Schulthess-Hünerwadel, Hans, Schanzengraben 25, Zürich II 1896
192. Schulthess-Meyer, Wilhelm, Verlagsbuchhändler, Lavaterstr. 67, Zürich II 1902
193. Schumacher, Heinrich, Sohn, Architekt, Luzern 1901
194. von Schwerzenbach-von Planta, Ferd. Carl, Bregenz, Österreich 1899
195. von Segesser von Brunegg, Hans Albrecht, Dr. jur., 15bis Rue de Marignan, Paris 1901
196. de Seigneux, Aloys, Béthusy, Lausanne 1903
197. Sieber-Raab, Fritz, Dr. jur., Feierabendstrasse 13, Basel M. F. 1892
198. Signer, Jacob, Riedstrasse 128, Appenzell 1902
199. Simon, G., Dr. med., Laupenstrasse 5, Bern 1902
200. Simond-Bey, Edwin, expert agronome, rue des Pharaons 14, Alexandrie, Egypte 1903
201. Stehlin, Carl, Dr. jur., St. Albanvorstadt 69, Basel 1905
202. von Steiger-Mont, B., Burgerziel, Bern 1903
203. Steinfels, Willy, Dr. phil., Bächtoldstrasse 15, Zürich V 1897
204. Steinhäuslin, J. H., Dr. med., Le Locle 1906
205. von Stockar-Scherer-Castell, Armin, Zeltweg 11, Zürich V 1902
206. von Stockar-Scherer-Castell, Walther, Schloss Castell, Tägerwilen, Thurgau 1902
207. Streuli-Bendel, Rudolf, Holzbildhauer, Schaffhausen 1900
208. Stroehlin, Paul-Charles, Président de la Société suisse de Numismatique, 54 Route de Chêne, Genève M. F. 1892
209. Stückelberg-von Breidenbach, Alfred, Dr. jur., Advokat, Seevogelstrasse 57, Basel 1896
210. Stückelberg, Ernst A., Dr. phil., Prof., Petersgraben 1, Basel M. F. 1892
211. Stucky, Giovanni, Ingenieur, Venedig 1899
212. Suidter, Otto, Apotheker, Luzern 1901
213. von Sulzer-Wart, Max, Freiherr, Schloss Wart bei Neftenbach, Zürich 1897
214. de Tribolet-Hardy, M., Dr., Professor, Neuchâtel 1905
215. de Troostenbergh, Max, Comte, Dr. jur., vice-président du cercle archéologique Hageland, Château de Cleerbeck, par Winghe-St-Georges, Brabant, Belgique 1899
216. Trummer, P. H., Löwenstrasse 25, Wandsbeck, Marienthal bei Hamburg 1906
217. von Tscharner, Ludwig, Fürsprecher, Münsterplatz 12, Bern 1901
218. von Tscharner-von Herwarth, Fritz, Gutsbesitzer, Morillon bei Bern 1899
219. Türler, H., Dr. phil., Prof., Staatsarchivar, Bern 1898
220. Veyrassat, Adrien-S., avocat, Montreux, Vaud 1897
221. Vidard, Charles-Alfred, Villa Goudard, Divonne-les Bains, Ain, France 1896
222. Vischer, Fritz, Dr. phil., Rittergasse 19, Basel 1902
223. von Vivis, Georg Carl, Artillerie-Major, Festung St. Gotthard, Andermatt, Uri M. F. 1892

Entrée

224. Vogel-Fierz, Hans, Zürichbergstrasse 8, Zürich V 1899
225. Vogel, Richard, Major i. G., Junkerngasse 49, Bern 1897
226. Walter-Wolf, Albert, Maler für Heraldik, Oberwilerstrasse 76, Basel M. F. 1892
227. Wartmann, Hermann, Dr., Professor, Notkerstrasse 15, St. Gallen 1896
228. Wartmann-Perrot, Auguste, Dr., 4 rue Charles Bonnet, Genève 1899
229. Wartmann, W., 9 rue du Val de Grâce, Paris 1907
230. Wegeli, Rudolf, Dr. phil., am Schweiz. Landesmuseum, Zürich I 1900
231. Welti, E., Dr., Junkerngasse 33, Bern 1896
232. Wieland, Emil, Dr. med., St. Albanvorstadt 94, Basel 1906
233. Wirz, Maurice, Conservateur du Musée du Vieux-Vevey, Architecte, La Tour-de-Peilz, Vaud 1901
234. Wirz, Theodor, stud., Sarnen, Obwalden 1902
235. de Yeregui - de Melis, Firmin-Charles, 164 rue Zabala, Montevideo, Uruguay, Süd-Amerika 1897
236. Zelger, Franz, Dr. jur., Fürsprech, Luzern 1901
237. Zemp, Joseph, Dr. phil., Vizedirektor des Schweiz. Landesmuseums, Zürich 1897
238. Zesiger, A., cand. jur., Marktgasse 16, Bern 1905
239. Ziegler, Eugen, Dr. phil., Lenzburg, Kt. Aargau 1897
240. Ziegler, Eduard, Pelikanstrasse 25, Zürich I . 1902

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

1908

→ Mit XV Tafeln und 46 Textbildern ←



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1908



Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1908 Jahrgang / Année XXII Heft 1/2.

Rang und Ehrenzeichen in den Wappen der russischen Städte.

Von H. G. Ströhl.

Die moderne Heraldik Russlands bewegt sich der Hauptsache nach mit wenigen Ausnahmen ganz auf deutschen Bahnen. Bereits unter der Kaiserin Iwanowna liess die kaiserliche Akademie eine deutsche, heraldische Lehrschrift ins Russische übertragen und dem Heroldsamte zur Darnachachtung übergeben. Im Jahre 1857 erfolgte eine Durcharbeitung der bisher zusammengestellten und in der Praxis angewandten heraldischen Grundsätze und Regeln, eine Sichtung und auch Säuberung, die von dem 1886 verstorbenen Geheimen Rate und Chef der Heroldie-Abteilung des dirigierenden Senates zu St. Petersburg, Dr. Bernhard, Freiherrn von Köhne, einem Deutschen, durchgeführt und vom Kaiser Alexander II. am 7. Mai, 4. und 16. Juli 1857 sanktioniert wurde.

Schon unter der Kaiserin Katharina II., Alexejewna, erfolgte durch den Kollegienrat und Gehilfen des Chefs der Heroldie-Abteilung von Enden anlässlich der Zusammenstellung der Städtewappen des Gouvernements Jaroslaw eine Neuerung, die Einsetzung des Wappenbildes des Territoriums in die Wappen der diesem Territorium zugehörenden Orte, eine Übung, die weiter beibehalten wurde und auch heute noch im Gebrauche steht, obgleich dieselbe aus verschiedenen Gründen gerade nicht besonders zu empfehlen ist, weil sie den Wappen ein zu auffällig schablonenhaftes Aussehen verleiht, der Stadtwappenfigur, die ja doch die Hauptsache ist, den Raum im Schilde verkürzt und schliesslich, erfolgt eine neue Abgrenzung der Landesterritorien, das Wappen selbst unbrauchbar macht. Vormals wurde der Schild zu diesem Zwecke quergeteilt, oben das ganze oder halbierte Gouvernementswappen, unten das eigentliche Wappenbild der Stadt eingesetzt (Fig. 1). Heute räumt man dem Territorialwappen nicht mehr soviel Platz ein, sondern begnügt sich mit einer oberen rechten oder linken Vierung (Fig. 11, 12, 15), je nachdem die Figur des Wappenbildes beschaffen ist. Seit dem Jahre 1857 führen die russischen Städte in ihren Wappen die nachfolgenden Embleme als Rang und Ehrenzeichen und zwar:

Die beiden Haupt- und Residenzstädte St. Petersburg und Moskau tragen auf ihren Schilden die russische Kaiserkrone, ausserdem hinter den Schilden sich kreuzende goldene Szepter, die vom blauen Bande des St. Andreasordens umschlungen werden (Fig. 2).

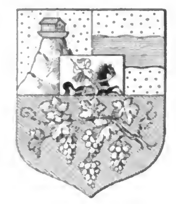


Fig. 1
Wappen der Stadt Telaw, oben das halbierte Wappen des ehemaligen Grusino-Imeretinskischen Gouvernements zeigend

Die drei kaiserlichen Aufenthaltsorte Gatschina, Peterhof und Zarskoje-Selo sind ebenfalls berechtigt die Szepterdekoration zu benützen, nur tragen sie auf den Schilden nicht die Kaiserkrone, sondern die ihrem Range als Stadt zukommende Mauerkrone, Gatschina als einfache Stadt eine dreizinnige, rote (Fig. 3), die beiden übrigen als Kreisstädte je eine dreizinnige, silberne Mauerkrone.

Kasan, die ehemalige Hauptstadt des gleichnamigen Tartarenreiches und jetzige Hauptstadt des Gouvernements Kasan trägt auf ihrem Schilde die

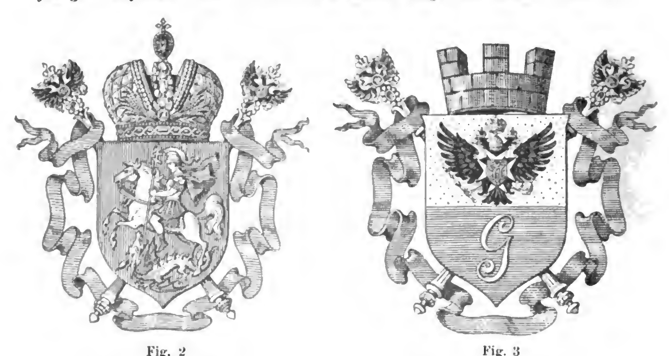


Fig. 2
Wappen der Stadt Moskau

Fig. 3
Wappen der Stadt Gatschina

Krone von Kasan, die Kaiser Iwan IV., der Grausame, 1552 für den letzten Chan von Kasan anlässlich der Taufe desselben anfertigen liess (Fig. 4).

Astrachan, die ehemalige Hauptstadt des Zartums Astrachan und jetzige Hauptstadt des gleichnamigen Gouvernements ziert ihren Schild mit der Krone

von Astrachan, die für den ersten Zar aus dem Hause Romanow, Michael Feodorowitsch, 1627 angefertigt und die 1776 Astrachan zugewiesen wurde (Fig. 5).



Fig. 4
Krone von Kasan

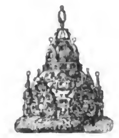


Fig. 5
Krone von Astrachan

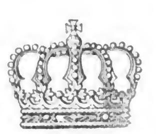


Fig. 6
Krone von Grusinien

Tiflis, ehemals Hauptstadt des Königreiches Grusinien oder Georgien, jetzt Hauptstadt des gleichnamigen Gouvernements, führt auf ihrem Schilde die Königskrone von Grusinien (Fig. 6).



Fig. 7
Krone von Polen

Die ehemalige Hauptstadt des Königreiches Polen, Warschau, jetzt Hauptstadt des gleichnamigen Gouvernements, wäre nach dem Ukas vom 11. April 1858 berechtigt, die Krone von Polen auf ihren Schild zu setzen. Die Krone liess ursprünglich Kaiser Peter II. anfertigen (1727). Sie wurde mehrmals umgearbeitet und endlich 1858 Polen zugewiesen (Fig. 7).

Helsingfors, die Hauptstadt des Grossfürstentums Finnland und des Gouvernements Nyland, sollte eigentlich die 1857 eigens für Finnland entworfene Krone führen, aber sie kam bisher in der Praxis nie zur Anwendung (Fig. 8).



Fig. 8
Krone von Finnland



Fig. 9
Krone Wladimirs I., des Heiligen

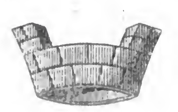


Fig. 10
Krone grösserer Flecken oder Dörfer

Die ehemaligen Residenzen der alten russischen Grossfürsten: Jaroslaw, Kiew, Nowgorod, Rjäsan, Smolensk, Tschernigow, Twer und Wladimir führen auf ihren Schilden die Krone Wladimirs des Heiligen (fälschlich Krone des Monomachus genannt), welche die byzantinischen Kaiser Basilius II. und Constantin VIII., 988, Wladimir I. dem Heiligen, als er sich taufen liess. und die Schwester der beiden Kaiser, die byzantinische Prinzessin Anna heiratete, zum Geschenke machten (Fig. 9).



Fig. 11
Wappen der Hafenstadt und Festung Sewastopol im Gouvernement Taurien



Fig. 12
Wappen der Hauptstadt des ostsibirischen Küstengebietes und Kriegshafens Wladiwostock

Die freien Städte, die direkt dem Kaiser und nicht der Gouvernementsregierung unterstehen (sogenannte Stadthauptmannschaften), sind zur Führung der „alten Zarenkrone“, einer blossen Wappenkrone, berechtigt (s. Fig. 11), die auch von den Gebieten (Oblasti) des russischen Reiches benutzt wird. Um den Schild zieht sich goldenes Eichenlaub, das vom roten Bande des Alexander Newsky-Ordens umschlungen wird.

Die Gouvernementshauptstädte führen, wenn dieselben 50,000 oder mehr Einwohner besitzen, goldene Mauerkronen mit fünf Zinnen, solche aber mit weniger als 50,000 Einwohnern tragen die goldene Mauerkrone nur mit drei Zinnen (Fig. 12, 13, 14). Der Schild der Gouvernementshauptstädte ist ausserdem noch mit goldenem Eichenlaub geschmückt, das von dem blauen Bande des Andreas-Ordens umschlungen wird.

Die goldene Mauerkrone mit fünf Zinnen wird auch von Städten, die nicht Hauptstädte sind, geführt, wenn dieselben 50,000 oder mehr Einwohner besitzen.

Die Kreisstädte tragen auf ihren Schilden silberne Mauerkronen mit drei Zinnen (Fig. 15). Die übrigen Städte benützen ebenfalls dreizinnige Mauerkronen, aber in roter Tinktur (siehe Fig. 3), während grössere Flecken oder Dörfer (Possad) die rote Mauerkrone nur mit zwei Zinnen benützen dürfen, eine Kronenart, die meines Wissens nur in Russland nachzuweisen ist (Fig. 10).

Städte, die zugleich Festungen sind, stellen auf ihre Krone noch einen russischen Doppeladler (Fig. 11) und kreuzen hinter dem Schilde zwei Fahnen mit dem Monogramm jenes Kaisers, der das betreffende Wappen verliehen hat. Die beiden Fahnenstangen werden durch das rote Band des Alexander



Fig. 13
Wappen der Gouvernementshauptstadt Baku

N e w s k y - O r d e n s miteinander verbunden. Hat sich aber während einer Belagerung eine Festung besonders ausgezeichnet, so erhält sie das Recht, die F a h n e n l o t r e c h t zu stellen und zur Verbindung der Stangen das B a n d

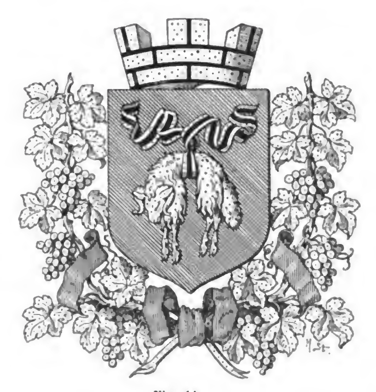


Fig. 14
Wappen der Gouvernementshauptstadt Kutaïs



Fig. 15
Wappen der Kreisstadt Rylsk im Gouvernement Kursk

des St. Georg-Ordens, orangegelb mit drei schwarzen Streifen, zu benützen (Fig. 11).

Hervorragende Hafenstädte kreuzen hinter dem Schilde zwei goldene Anker (Fig. 11, 12). Orte, die sich durch Ackerbau auszeichnen, umziehen ihren Schild mit goldenen Ähren (Fig. 13), solche mit bedeutendem Weinbau mit goldenen Rebenzweigen (Fig. 14). Orte mit besonderem Gewerbefleiss erhalten das Recht, ihre Schilde mit zwei sich kreuzenden goldenen Hämmern zu unterlegen (Fig. 15), während Bergbauorte silberne Hämmer zur Dekoration verwenden können. Alle diese auszeichnenden Embleme werden von dem roten Bande des Alexander Newsky-Ordens umwunden.

Dies sind die Rang- und Ehrenembleme in den Wappen der russischen Städte, wohl geordnet und fixiert und nicht der Willkür der Maler und Graveure überlassen, wie dies leider in anderen Staaten meist der Fall ist.

Un ancien drapeau romand.

Par *A. de Seigneux.*

L'original de l'étendard dont nous donnons ici une reproduction repose encore actuellement dans les archives de la famille de Seigneux. Il date du XVIe siècle — de 1560 environ — et fût porté par Mr. François Seigneulx, bourgmestre de la ville de Lausanne, comme capitaine du contingeant lausannois. Ce drapeau est un document très intéressant tant au point de vue historique qu'héraldique.

En voici la description: Sa dimension est de 0,85 × 0,72 centimètres, il est en soie rouge et était fixé à une hampe rubannée de deux couleurs et laquelle malheureusement n'existe plus. Il y a lieu de supposer que ces deux couleurs étaient celles de la ville de Lausanne. Au centre de l'étendard se trouvent les armoiries de la famille de Seigneux écartelées au 3 et 4 avec celles des Federighi dits « de Fernex [1] ». Seigneux porte écartelé d'azur et d'or au sceptre d'or fleurdelisé posé en bande et Federighi d'azur au bœuf d'or chargé d'une bande de gueule à 3 étoiles d'argent.

Sur les côtés de l'étendard deux bras armés mouvant de nuages servent de soutiens à l'écu, ce motif ayant été sans doute emprunté au cimier faisant ici défaut et qui est un bras armé tenant un sceptre. A ce cimier a été substitué un écusson bernois de belle allure pour indiquer la vassalité du bourgmestre, premier dignitaire de la ville, et aussi la domination bernoise. Deux inscriptions, l'une française « En Dieu espoir », l'autre latine « Brachium Dei fortitudo

[1] Federighi famille originaire de Lucque. — Renée Federighi se remaria en troisièmes noces avec Pierre Curnillon.

Fig. 16

nostra», se trouvent ajoutées au-dessus et à côté des dits écussons. Cet étendard est un bel exemplaire de l'héraldique suisse du XVI[e] siècle et il est intéressant par le fait d'armoiries privées associées à un emblème gouvernemental.

Comme complément voici quelques notes généalogiques sur noble François Seigneulx qui parait avoir été un personnage important dans le pays de Vaud à cette époque. Il était fils de n. Louis Seigneulx, donzel de Romont et premier conseiller à Lausanne [1], lequel épousa en 1512 noble Renée Federighi de Fernex veuve de Louis de Thoire. François Seigneux posséda les seigneuries suivantes: Rovéréa au canton de Fribourg, Grilly et Château-vieux au pays de Gex et dans le canton de Vaud: le Rosaz, Vevey et la Tours, Bussy, Yens, Denens. Il était encore cosseigneur de Wufflens-le-château avec Michel Musard de Vevey. Sa femme était née Françoise de Joffray de Vevey [2]. On peut reprocher à François Seigneux d'avoir contribué à la dissémination du fameux trésor de la cathédrale

[1] Louis Seigneux dans son testament demande a être enseveli en St-François dans un caveau de famille. —

[2] Le 20 janvier 1561 François Seigneux est à Berne pour discuter des préparatifs de guerre, le 18 juillet 1562 François Seigneux bourgmestre a accompagné les officiers et soldats jusqu'à Genève où ils ont été forts bien reçus.

de Lausanne. Il en acquit en effet une partie et voulut la replaçer à des orfèvres de Genève; à cette occasion il fut arrêté dans cette ville et les bons bourgeois de Lausanne durent demander l'intervention de Messeigneurs de Berne pour obtenir la justification et la libération de leur bourgmestre.

Vom ursprung vnnd herkommen dess alten unnd edlen geschlechts derer von Wellenberg,

diser zyt ingesessnen burgeren zů Zürich, gruntlicher unnd warhaffter bericht; in gschrifft verfasset im 1572 iar.[1]

(Hiezu Tafel I—V).

Dem edlen unnd erenvestenn Hannß Pettern von Wellennberg zůr Wellennburg an der grosen brunngassen zů Zurich, minem günstigenn, früntlichenn vnnd liebenn schwager, glück, heil unnd alls gůts von Gott.

Edler, erenvester iunckher, Es ist ye unnd ye ein grosser wolstannd unnd loblich ding gewessenn by unnseren elteren unnd allen rechtverstendigenn so iunge lüt irer altvorderen, gefründten unnd verwantenn herkomens etwas wissens gehapt habenn, als nämlich ires geschlechts, irer eerlichenn unnd loblichen tathen, irer hyratenn unnd kinder, wenn die geborenn, wer ire touffgöty unnd gottenn geweseun, wenn unnd wem die vermechlet, wenn unnd wie vil die kinder geboren unnd wie die geheysenn, wenn und wo die gestorbenn unnd begrabenn wordenn syend. Diewyl man aber disser zyt wol findt, die des alles so gar kein rechnung noch nachfrag habenn, das inen ouch irer elteren, großvätter und großmütteren namen unnd geschlecht verborgenn, sind mertheyls die elteren selbs daran schuldig, die sy söllicher dingenn von iugend uff weder mundtlich noch gschrifftlich berichten, welches zwar wol zů beklagenn unnd zů scheltenn ist. So ich dann bisher gesähenn das ir und üwer elteren von so vil vernamptenn eerenlütenn her verborenn, ouch nu mer all üwere kinder, deren üch Gott ein grose zal gebenn, so eerlichen verhyrat unnd dieselbigen yetz ouch mertheyls kinder geboren habenn, so hatt mich für nutz und gůt angesähen, üch mit allem flys dahin zů wysenn unnd zů vermanen, söllichs alles unnd ouch dasienig, so ir von üweren altvorderen vernomen unnd inn gschrifft fundenn unnd sich noch täglich zůtreyt unnd zůr sach dienstlich ist, flyssig zůsamen in gschrifft zů stellen, damit ouch üwere kinder, kindskinder unnd nachkomen dessen alles bericht werdenn mögend. Unnd warlich so fröwt es mich von hertzenn das min vermanen by üch so vil erschossenn unnd verfangenn hat, das ir die grossenn

[1] Wir geben im folgenden den Text, was die Orthographie betrifft, ganz buchstäblich und haben bloss die üblichen Abbreviaturen aufgelöst, die Interpunktion jedoch ist modern. Die Beschreibung der Handschrift, sowie Berichtigungen und Ergänzungen bringen wir am Schlusse.



Wellenberg (alt)

Wellenberg (neu)

Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.

mü unnd arbeyt nitt geschochenn, sonders zû hand genomen unnd alles, wie nochvolgt, so ordennlich zûsamenbracht, darab ir ietz selbs ein gefallens künfftigen zyt habenn werdenn. Gott lasse üch noch lange zyt üwerer kinder erfröwt werdenn unnd die zû sähenn bis in das drit und viert geschlecht hie inn dissem zyt unnd dört in ewiger fröwd unnd selligkeyt. Amen.

Ewer allzyt diennstwilliger schwager Gregorius Mangolt.

Es habenn die altenn Wellenberg vor etlich hundert iaren ein adelich schön unnd zierlich wapenn by den Römschen Keysern durch ir trüwe dienst unnd redlich thatenn erlanget unud gfürt, namlich ein schwartzen adlerfettich in goldgelem feld, da die schwingfederen nidsich, unnd uff dem stechhelm ein glychgstalter adlerfettich, da aber die schwingfederen obsich gericht sind, mit einer schwartz und goldgelenn helmtecky, uß welchem wapen sonderliche gnad unnd gunst keyserlicher mayestet, so sy zû den Wellennbergen gehapt, inn zwen weg angezeigt unnd verstanden würt: erstlich uß den zwey adlichen farbenn des wapenns, schwartz unnd goldgel, welche farben by den altenn Keysern allein sonders vertruwtenn unnd wolverdientenn in ire wapenn gestellt wurden; zum anderen würt keyserliche gnad unnd gunst verstandenn uß dem das sin mayestet ein theyl ires eignen wapens, namlich die fettich deß römschen adlers in unnd uff ir wapenn gestelt hat, inen damit angezeigt, das sin mayestet sy allzyt unnder den fetchenn, das ist unnder dem schutz unnd schirm deß heiligenn Römschen rychs erhalten well; darum so habend die alten Wellenberg söllich ir wapen mit groser eer unnd rûm gefürt bis in das 1346 iar, welcher zyt Keyser Ludwig ir wapen geenderet hat wie nachvolgt.

Von erlangter fryheyt deß nüwen wapensschilt unnd helm der Wellenberg von Pfungen, disser zyt ingesäsnen burgeren in der statt Zürich.

In den alten gschrifftenn der Wellenberg von Pfungen, welche ouch von iren altforderen erblich uff sy komen sind, findt man gar eygentlich geschribenn, das Ott Wellennberg, säßhafft zû Pfungen, nachdem er unnd die sinen durch empörung unnd offen krieg von dem iren uß disem land vertriben, ins oberland komen syend unnd by bischoff Ůlrychen von Chur dienst gesucht unnd erlangt haben. Als aber diser Ott von iugent uff geiegt unnd weydwerch geneigt und begyrig was, hat eß sich uff ein zyt begebenn das er durch ein ungehüren wald gangen nach dem weydwerch, da ist im begegnet ein grusamer bär, welcher sich gegen im uffgeleinet, sinen begert unnd an inn gesetzt hat, derhalben er sin leben hat rettenn müssen, unnd ist also mit im zû kampf unnd stryt komen. In sölicher angst unnd not hat er Gott im himel, den waren unnd einigen nothelfer, um hilf unnd bystand angerûfft, der hat im nach langwirgem stryt gnad und stercke geben, das er wider all sin hofnung dem bärenn obglegen unnd inn umbracht hat, glych wie ouch vor zytenn kunig David beide, den bären und den löwen, umbracht durch hilf und bystand Gottes, wie das geschrybenn stat am erstenn bûch der Küngen am 17 capitel. Nachmals hat gemelter Ott Wellennberg zû anzeygung deß erlangten sygs dem bären die

zwen forderen tapen abgehowenn unnd die negel an tapenn abgerissenn unnd dieselbigen tapen mit rath des bischoffs von Chur also schweisig oder blûtig Keyser Ludwigen, so zür selbigenn zyt durch Gottes schickung im rhetischenn land was, gebracht unnd im aller geschicht, so sich zwüschend im und dem bären verloffenn hatt, bericht. Als aber sin mayestet söllicher manlicher unnd ritterlicher that bericht ward, hatt dissen Ott Wellenberg sin vorige wapen zû ewiger gedächtnus disser ritterlichen that geendert, also das er, sine kinder unnd nachkomen, manlichs unnd wyblichs geschlächts, nu fürhin in einem goldgelen feld unnd schilt füren söllenn zwen forder bärenntapen krytzwyß, der recht über den lingen geschrenckt, blûtfarb der ortenn da die thapen abgehowenn unnd die negel abgerissen sind, unnd uff ein gekrönten offnen helm schwartz, brun unnd gel helmtecke zwen gstracks uffrecht bärenthapenn allerding gestaltet wie die im schilt; unnd ist söllichs geschähen ettwas vor der iarzal Christi 1346. So vil sye gesagt vom ursprung unnd herkomen des nüwen wapens der Wellenberg.

Vom namen deren von Wellenberg.

Im iar nach der geburt Christi 1507, uff dem rychstag zû Costantz gehaltenn, hat Keyser Maximilian Thomen Wellenberg angesähen sine getrüwen dienst, so er ime by lebenn Keyser Friedrichs, sines herr vatters loblicher gedächtnus, bewysenn, inne Thomen, Hannsen, sinen brûder, unnd all ire nachkomen uß geneigtem gunst begnadet unnd begabet, also das sy nu hinfür in offnen thurnieren, in rychs-, pundt- unnd stetttagenn, ouch in allerley versamlungen der fürstenn, herren unnd deß adels, deßglychenn in allerley instrumententenn, gschrifftenn, missyfen unnd inn allweg die von Wellenberg sich schrybenn unnd nennen söllend, wie sich dann ouch ire elterenn vor vil zytenn geschribenn haben. Es habend aber iar unnd tag vor dissem rychstag keyserlicher mayestat ertzkantzler, räth unnd amptlüt, ia ouch keyserlich mayestat selbs in irenn gschrifften inn Thoman von Wellenberg gnempt. Dann also lutet siner mayestet schrybenn: „Wir gebenn unnserem getrüwen liebenn Thoman unnd Hannsen, iren rechten altherkomen namen Thomen unnd Hannsen von Wellenberg, von dem ire elteren komen sind mit verlust ires lybs unnd gûtz von unnsers hus Österrychs willenn, inndem wir glöublich bericht, ouch selbs wüssen das sy söllichs namens herkomens sind als edelknecht unnsers heiligenn rychs.“ Diewyl sy aber, die Wellenberg, nach erlangter fryheyt sych nit glych ires alten titels unnd namens verzigenn habenn von wegen etlicher verschrybungen, in denen sy die Wellenberg unnd nit die von Wellenberg gnempt werdenn, darumb so habend sy sich syderher zû zytenn geschriben die von Wellenberg oder die von Wellenberg genant Wellenberg, glych wie hüt deß tags die edlenn Welter sich schryben Welter genannt Ryffenn unnd die Lantzenn sich schrybenn die von Liebennfels genant Lantzen unnd die Meteli sich schryben die von Rapenstein genant Möteli. Unnd darum, ob sich wol Toman Wellennberg unnd sine nachkomen bißher disser fryheyt nit gebrucht von wegen ires kleinen vermogens, so ist doch innen unnd iren kindern disse fryheyt nit ab-

gestrickt noch abgeschwecht, sonnders mögend sy zů gelegner zyt schryben unnd nennen die von Wellennberg oder die von Wellennberg genant Wellennberg, nach vermög kuniglicher fryheyt. Als aber Thoma Wellenberg uff ein zyt sinen brůder Hansen Wellenberg, burgern zů Costantz, vermanet, sich hinfür ze schriben Hansen von Wellenberg vermög irer fryheyt, gab er im antwurt, er frage dem gar nit nach, so habe er onch keine sön, denen er zů lieb disen namen füren welle, so sy er onch eins kleinen vermögens, das er nit edelmansstand füren möge noch wölle; hat sich also des geüssert bis in sin end und sich sines stats veringert bis in sin end.

Hienach volget der stam der Wellennberg von Ottenn, irem ertzvatter, an bis uff Hanns Petern Wellenberg, sine kind unnd kindskind, so noch disser zyt in lebenn. Was aber von iedem stamgenossen ze wüssen unnd zů vermerckenn sye, würt hernach beschriben unnd der lesser durch obgestelte zyfferzal hinus zů der beschrybung gewysenn.

1 Oth	2 Albert	3 Hanns	5 Thoma	8 Hanns Petter	18 Hans Rüdolf	25 Batt Rüdolf	29 Madgalena
		4 Petter	6 Hanns	9 Bonaventura	19 Batt	26 Magdalena	30 Hans Rüdolf
			7 Anna	10 Margretha	20 Margreta	27 Anna	31 Salome
				11 Onofrius	21 Ursula	28 Hans Heinrych	32 Angnes
				12 Judit	22 Anna		33 Hans Frantz
				13 Hanns	23 Barbara		34 Lisenbeth
				14 Wolf	24 Lisabet		35 Hans Heinrich
				15 Judit			36 Klefea[1]
				16 Madlen			
				17 Hester			

Von Otthen Wellenberg.

1) Nachdem Ott Wellennberg durch die schweren krieg diser landen von Pfungenn vertribenn, ins oberland kam unnd by bischoff Ulrychenn von Chur dienst erlanget, kam er durch sin truwe dienst inn kurtzenn iarenn widerum uff grün zwig unnd ward im durch deß bischoffs hilf unnd fürderung wider

[1] 29 und folgende Nummern, bis 36, von späterer Hand beigefügt.

gelyhenn die vesti Pfungenn, siner forderen sitz und burgstal, von Graf Cůnraten von Furstennberg. Nachdem aber Ottho mit tod abgangenn waß, kam die vesti wider uß der Wellenberg hand bis in das iar 1454, do kam sy wider an sy, wie hiernach by der zyfer 3 vermerckt wirt.

Von Albert Wellennberg.

2) Disser Albert Wellennberg, nachdem sin vatter Ott wider uß dem oberland gen Pfungen zoch, blyb er im oberlannd, satzt sy hinder die herrschafft Österrych unnd ward burger zů Feldkilch; da ward im vermechlet iunckfrow Maria von Marmeltz deß uraltenn retischenn adels, die gebar im zwen sün mit namen Hannsen unnd Pettern. Do sy erwuchsend, wurden inen vermechlet zwo eerlich unnd rych burgerstöchtere zů Feldkilch. Nachdem aber dise beyd im 1454 iar von Feldkilch, Hanns gen Zürich unnd Petter gen Costantz zogenn warend, blyb Albert, ir vatter, noch sibenn iar zů Feldkilch seßhafft. Als aber im 1461 iar die gantz statt verbran bis an fünffzehenn hüser, unnd damit ouch sin huß unnd hof, wolt er nit wider buwenn unnd zoch von Feldkilch gen Costantz zů Petter, sinem sun, da ward er burger und starb daselbs.

Von Hannsen Wellennberg.

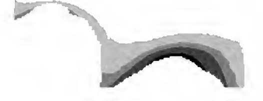
3) Diser Hanns Wellennberg, der erst son Alberts unnd frow Marien von Marmeltz, zoch im 1454 iar, by leben seines vatters, mit frow Ursulen von Gachnang, des thurgowschen adels geboren, von Veldkirch gen Zürich, da ward er burger und sesshafft, nach uswisung des burgerbuchs daselbst[1]. Und nach zwey iarenn, das ist im 1456 iar, hat Hanns Wellennberg das schloß Pfungenn mit aller zůgehört unnd gerechtigkeyt kouft von Hannsen am Lee zů Eglisow umb sibennhundert unnd sechszig rinisch guldi; also ist Pfungen wider an die Wellenberg kumen, by denen es ouch blybenn ist sibentzig iar. Diewyl es aber umb so kleinfüg gelt verkoufft worden, ist zů vermůten das es disser zyt bufellig gewesenn unnd inn abgang komen sy, dann es hernach, im 1524 iar, verkouft wordenn ist umb 4470 guldi, wie hernach by der sibenden zyferzal anzeigt würt. Als aber Hanns Wellennberg das schloß Pfungen inngehapt unnd besässenn hat zwey iar unnd keine kinder hat, gab ers zů konffenn sinem brůder Pettern, burger zů Costanntz, im 1456 iar, er aber zoch von Pfungen gen Goldennberg, da wonet er ein zyt lanng, darnach zoch er von dannen gen Flach, da starb er[2].

Von Pettern Wellennberg.

4) Disser Petter Wellennberg, der ander sun obgemelter Albert Wellennberg unnd frow Maria von Marmeltz, hat gehapt zwey wyber; die erst ist gewessenn ein burgerin von Feldkilch deß geschlechts am Ryn, genampt Ursula, die hat im geborenn ein tochter mit nammen Regina, die ist von iugent uff ein grose geistleri gsin unnd on man ein iunckfrow erstorbenn. Als sy aber mit

[1] Die Worte „frow Marien“ — „daselbst“ über anderem Texte aufgeklebt, aber ebenfalls von der ersten Hand geschrieben.

[2] Von späterer Hand folgen noch die Worte „lit zu“, aber ohne weitere Angabe.



irem vatter unnd mûter gen Costantz zogenn, war ir der predigermünchen gotsdiennst daselbs gantz anmûtig. Im iar 1456 kouft Petter Wellennberg sinem brûder Hannsen ab das schloß Pfungen mit aller zûgehört unnd gerechtigkeyt. Als aber unlang darnach frow Ursel am Ryn mit tod abgieng, blib Petter etlich zyt ein witling, demnach ward im vermechlet Ursula Zwickin, burgerin zû Costantz, Cûnrat Zwickenn, des schloßvogts zû Merspurg schwester, deren mûter gewessenn ist ein Blarerin, Augustin Blarers, burgers zû Costantz schwester; unnd diser hyrath ward uffgericht im iar 1466. Also zoch Petter Wellennberg mit frow Ursula Zwickin, sinem wyb von Costantz gen Pfungenn, aber sin tochter Regina blib zû Costantz und enthielt sy uß irem mûterlichen gût, unnd diewyl sy dann zum predigerordenn ir hertz hat, do vermacht sy inen ein gûtenn teyl ires mûterlichen gûtz, derhalben sy nach irem tod by innen begrabenn unnd eerlich bestattet ward unnd noch dieser zyt irer gedechtnus ierlich gehaltenn würt. Dise frow Ursel gebar Petern Wellennberg zû Pfungen zwen sün unnd ein tochter, namlich Thoman, Hannsen unnd Anna. Nach dem tod Petters hat her Petterman von Hewenn frow Ursulen das schloß Pfungen gefryet, dann es vorhin lehenn was von den fryherrenn von Hewen ußgenomen die fischentz in der Töß unnd die owenn, so lehenn sind vom huß Kyburg. Von diser frow Ursulen stat wyter geschriben by der zyferzal 7.

Von Thoman Wellenberg.

5) Im iar 1470 gebar frow Ursul Zwickin Pettern Wellennberg zû Pfungenn iren erstenn son, der ward genempt Thoman. Als disser erwuchs, gab er sich in dyenst der herrenn von Österrych, zur zyt Küng Maximilians, als er nebent sinem vatter Keyser Friderichenn regiert, unnd erlangt by im dienst unnd bstallung, erstlich uff zwey pferid, dem ward ein credentz uß der cantzly an N. Eberbach gebenn, lutet also: „Lieber Eberbach, Thoman von Wellenberg hat unsser herr, der Römsch Kunig, uffgenomen mit zwey pferiden; wenn der kumpt, den halt mit spyß unnd fûter als andere unnsers herrenn deß Römschenn Kunigs diener.“ Demnach im 1491 iar erlangt er bstallung uff 4 pferit lut nachvolgender bekantnus: „Wir nachbenempten Anthony, fryher von Yffen, unsers allergnedigistenn herrenn deß Römschen Kunigs rath, trugsäs unnd fürschnider, unnd Florian Walduff von Waldennstein, siner K. Mt. prothonotari, bekennend das der gemelt unnser allergnedigister der Römsch Kunig verwilliget unnd zûgsagt hatt dem vestenn Thoman von Wellenberg, sobald er wider zû siner K. Mt. kompt, mit vier pferiden in siner Kunigklichen Mt. diennst unnd sold uffzenemen unnd zu haltenn ungeferd. Zû urkund hatt unnser ieder sin petschaf hiefir getruckt, gebenn zû Lintz an unnser frowentag purificationis anno etc. LXXXXI.“ Uß dissen beyden gschrifften erschint das Thoman von Wellenberg genempt ist wordenn vor dem 1507 iar, in dem er gefryt worden ist. Darnach, im 1492 iar, als Thoman Wellenberg deß herrendiensts müd was wordenn, zoch er dem heimand zû. Dem ward vermechlet iunckfrow Margreth am Stad, Hannsen am Stad, burgermeister zû Schafhusen eeliche tochter, deren mûter gewessenn ist ein Schwendin von Zürich, herr Hannsen Schwendenn, ritters, eeliche toch-

ter. daby zu merrkenn ist das disser herr Hanns Schwend drü wyber gehapt hatt: die erst ist gwesenn ein Glentnerin. die hat im geborenn ein tochter, welche vermechlet ward eim Schwenden. Die hatt im under andern kindern geborenn ein sun genampt Felix. der ward genempt Felix Jtelschwend von wegenn das er ein Schwend was von vatter unnd müter: und disser ist gewessenn Hanns Cůnrat Ăscher am bach großvatter müterhalb.

Die ander frow herr Hanns Schwendenn ist gewesenn ein Schönin. die hatt im geboren ein kindli, das ist gestorbenn; die drit frow ist gewesenn eine von Ryschach, des altenn hegowischenn adels — besich den anhang bim A [1] — mit namen Angnes. die hat im geborenn XIIII kind. unnd unnder denen ein tochter glychs namens. die ward vermächlet Hannsen Trüllerey, burgermeister zů Schafhusenn. Nach diser hat sy geborenn ein tochter mit namen Margreta, die ward vermechlet Hannsen am Stad, burgermeister zů Schafhusen, wie obgedacht. Disse gepar ein tochter Margretha, welche vermechlet ward Thoman Wellennberg.

Nun volget wyter von Hannsen am Stad unnd sinen kindenn.

Unnd wiewol obgenanter Hanns am Stad vil kinder, sön und töchteren, gehapt hat, als namlich Gottfridenn, Hanns Jacoben, Hannsen unnd Cůnraten, Madlenen, Judith, Regulen, Barbaren und Margrethen, so kam doch keine unnder dissen allen inn den eestand dann Margretha; die anderen vier töchteren wurden in clöster gethon: Judith unnd Madlen gen sant Angnesen zů Schafhusenn, Regel unnd Barbara inn das Paradys ob Schafhusenn; so wurden zween sön geistlich unnd zwen weltlich: Gottfrid ward ein conuenther zů Wingarten, nachmals großkeller, Hanns Jacob, der studiert unnd ward der rechtenn doctor unnd chorher zum grossen munster Zürich. Unnd namlich ward doctor Hanns Jacob begraben im grossen münster nebend dem chor, da ietz der touffstein stat, unnd stond uff dem grabstein die wapen Lanndenberg unnd Schwend.

Von Hannsen am Stad dem iungeren.

Hanns am Stad der iunger, nachdem er etliche iar fürsten unnd herren gedient hat, kam er wider heim gen Schafhusen, da ward im vermechlet iunckfrow Angnes von Randegk, her Burckharts von Randegk, ritters, eeliche tochter, welcher im Schwabenkrieg im Schwaderloch umbkam unnd zů Costantz im münster nebend dem chor, zur rechten hand begrabenn ligt. Dise hieltend hochzyt im iar 1508, im nünten iar nach ires vatters tod unnd huseten zů Costantz im Steinbock an der mordgassen vier iar, darnach koufft er das stettli Meringen im Hegow mit etlichen dörffern, wildban, hohenn unnd nideren gerichten von Graf Friderichen von Fürstenberg; wie thür aber der kouf beschähen sy, vind ich nit. Also zoch Hans am Stad mit frow Agnesen von Randegk von Costantz gen Meringen, die gebar im zů Meringen dry töchteren aber keinen son; die namen deren warend Angnes, Gertrud unnd Magdalen. Angnes, die eltist tochter Hannsen Amstad, ward vermechlet Vyten von Ryschach, zu Jmendingen im Hegow seßhafft. Gertrud. die ander tochter,

[1] Randnote, aber ebenfalls von erster Hand geschrieben.

ward vermechlet Růdolfen von der Breytenlandenberg zum Schramberg, die hatt im geboren zwen sön, namlich Hanns Rüdolfen unnd Hanns Wilhelmen. Do disse erwuchsend ward Hannß Růdolfen vermechlet iunckfrow Crystina[1] von Gemmingen, besitzt disser zyt sines vatters sitz Breitenlandenberg, Hannß Wilhelmen aber ward vermechlet Maria Salome, deß edlenn Egolffs von Waldstein zů Buschlat tochter, unnd disser Hanns Wilhelm zoch uß dissen landen inns fürstenthum Wirtennberg. (Die wapen Gemingen unnd Waldstein werdenn hernach gestelt)[2]. Magdalena, die drit tochter Hannsen am Stad, hat sich selbs, an rath, wissen unnd willen irer elteren zwiret verhyratet, darum nit wunder das zu beyden hyraten wenig glück gschlagenn ist. Erstlich hat sy genomen Andresen Ulmern zů Ratolfzell, by dem sy geboren hatt ein tochter, doch begnadet sy ir vatter, das sy wider wandel zu im gehapt hatt. Als aber Anderes mit Keyser Karle für Metz zog, kam er umb, do nam sy Gorius Carlin von Rafennspurg, der ir übel huset, darnach, im 1571 iar, ward ir tochter Madlen vermechlet Hannß Wilhelmen von Müllinen, Batt Ludwigs von Müllinen, disser zyt schultheisenn zů Bern eelichen son. Die wapen Ulm und Müllinen werden hernach gestelt.

Nachdem aber frow Augnes von Randegk zů Meringen mit tod abgangenn, do überkam Hannß am Stad ein ledigen son by siner dienstmagt, hieß Hannß Jacob, den eelichet er in siner kranckheyt, ward aber von sinen fründen unnd verwanten weder eelich erkant noch für ein miterben angenomen, doch halfend im die fründ das er sich zů Meringen zů huß satzt unnd zimliche narung überkam. Als nu Hanns am Stad ietz ein trostloser witling, darzů alt unnd verlassenn was, nam er im für sich zů rüwenn zů setzenn, bot feyl graf Friderichen von Fürstenberg das stetlin Meringen. Daruff beschach zwischend inen ein fryer kouff umb ein bestimpt suma geltz, unnd disser kouf ward in gschrifft verfasset; unnd wiewol der graf Hannsen am Stad stets angelegenn was, das der kouff uffgericht, verbrieft, besiglet unnd gesorget wurde, so hats doch by lebenn Hansen am Stad nie sin mögen, dann sine tochtermener sich allzyt des gewidert. Nachdem aber er mit tod abgangenn was, do entstund disses kouffs halbenn ein grosser span zwüschend dem grafenn unnd deß am Stad erbenn; unnd als etlich tag gehalten wurdenn des spans halbenn unnd sich die partyenn nit verglychen mochtenn von wegenn das sich etlich lieber mit dem grafen in recht oder fee inlegen wolten dann Meringen von hand lassenn, das aber hielendischer früntschafft inn der eydgnoschafft nit gelegenn sin wolt; dann als sy by denen von Zürich, irenn herrenn unnd oberenn, hilf unnd rath sůchtend wider den grafen, woltenn sy sich wider den grafenn nit inlegenn, diewil sy sahend das der graff innen zů mechtig was unnd ouch zimlich vil rechts hatt, derhalbenn ir rath was, sich mit dem grafen zů vertragen wie sy mochtenn. Uff söllichs ward ein tag gelegt gen Zell am Unndersee, der hoffnung man sölte sich vereinbaren. Als sy aber uff dißmals zerschlagen von einanderen verriten wolltenn, luff aptt

[1] Von späterer Hand; die erste Hand hatte geschrieben gehabt „Elßbeth“.
[2] Das Wappen von Waldstein fehlt.

Wellenberg von Rynow inn stiffel unnd sporen züm grafen in sin herberg unnd fand mitel und weg das der graff den kouf annam unnd an parem gelt erlegenn sölte sechsunndzweintztusend guldi, das ward unnder die dry töchteren ußgeteylt. Darmit ward Breytenlandenberg, so bisher schwerlich verpfendt, gelediget unnd hie zü Zürich unnd anderschwo die zynßbrieff abgelöst durch Hansen Stahel, der kinden vogt; wo sich aber der herr zü Rynow, apt Wellennberg, nit so ernstlich inn der sach geübt hette, unnd man zerschlagen von einanderen verriten, wer nüt gütz darus worden, daran die erben, unnd sonderlich die von Landenberg dem herren von Rinow wol zü dancken habenn.

Cünrat am Stad, obgemelts Hannsen am Stad bruder, nam ein wyb im Hegöw, deren namen unnd geschlecht wir nit wüsend, die gebar im etliche kinder, disse alle aber sturbend und wurden begraben zü Schafhusen inn der pfarkilchenn zu Sant Johannsen, in irer elterenn begrepnus. Sovil sy gesagt von Hannsen am Stad unnd sinen kindenn. Nu wellend wir widerkeren von dannen wir obenn nebenduß gangen sind: Als nun vilgemelte frow Margret am Stad irem man Toman Wellennberg geboren hat fünf sön unnd vier töchteren starb sy an der geburt des zehenden kinds, am vierten tag Jenners im iar 1505 unnd ward begrabenn in irer erbgrebnus zu Pfungen. Von im, Thoman Wellenberg, vint man hernach wyter geschribenn by der zyfer 7.

Von Hannsen Wellenberg.

6) Im Jar 1472 hat frow Ursel Zwickin geboren iren anderen son by Petern Wellenberg zü Pfungen unnd den genempt Hannsen. Als disser erwuchs, dienet er niderlendischen herren; nach etlichen iaren kam er wider gen Costantz, da er burger was, da ward im vermechlet iunckfrow Margret Deschlere von Rafennspurg, die gebar im ein tochter mit namen Rosa. Nachdem aber frow Margreta mit tod abgieng, vermechlet er im nach etlichenn iaren frow Lucia Loherin, Wolfenn Apotheckers, burgers zü Costantz verlasne witwen. Unnd wiewol sy zur selbigen zyt ein jung schön wyb unnd er eins zimlichen alters was, so lebtend sy doch mit einanderen christlich unnd wol bis in sin end, unnd diewil er dann ein wyser unnd verstendiger man was, do ward er von eim ersamen rath zü Costantz zü burgermeister erwelt zweymal, erstlich 1533, darnach im 1535 iar; wyter wolt unnd mocht er sölichenn last sines grossen alters halb nit tragen, starb also im iar 1551, im 78 iar sins alters, am 28 tag octobris, welcher was Simonis Jude abent. Als nun iunckfrow Rosa, obgemelts Hannsen Wellenbergs tochter, erwuchs, vermechlet sy sich wider ires vatters willen Urban Engelin, Jörgenn Engelis, burgers unnd pfaltzvogts zü Costantz eelichen son, die gebar im Jörgenn unnd Ursulen und Hugen[1]. Als aber Urban mit tod abgieng, vermechlet sy sich, frow Rosa, on rath unnd hilf irer fründschafft mit Joachim Bäldin, landamman zü Glaris, by dem sy erblindet; er aber starb im 1571 iar.

Von Anna Wellenberg.

7) Im iar 1467 gebar frow Ursel Zwickin ein tochter zü Pfungenn mit namen Anna, die ward vermechlet Rüdolfen Vogt, burgern zü Radolfzell, die gebar

[1] Die Worte „und Hugen“ von späterer Hand beigefügt.

im ettlich[1] sön unnd zwo töchterenn; der son Anthoni ward ein conventherr zů Santgallen, die ein tochter Katharina[2] ward ein chorfrow zů Münsterlingen, die ward vor irem tod sondersiech, die ander tochter Dorothea ward vermechlet Caspern Zolligkoffer, burgern zů Santgallen. Als aber die religion in der eydtgnoschafft refformiert ward, gieng Anthonius wider uß dem closter, darinn er nie gern gewesenn was, unnd vermechlet im frow Ursulen, Niclaus Steinhüßlers, burgers zů Costantz eeliche tochter, zur selbigen zyt pryorin zů Sant Petter zů Costantz, die gebar im ein son mit namen Hannsen, so noch zů disser zyt by lebenn. Als aber Růdolf Vogt mit der statt Radolfzell etwas spans gehapt hatt, zoch er im 1509 iar von dannen gen Costantz, da ward er burger und starb im Jar Christi[3] ..... Als aber obgemelte frow Ursel Zwickin ietz wolbetaget sich zů rüw setzenn wolt, übergab sy iren zwey sönen Thomen unnd Hannsen dye veste Pfungen unnd verpfründet sich zů den closterfrowen zů Intzkoffen by Imendingen im Hegöw, da sy ouch ir leben geendet unnd begrabenn worden ist. Thoman aber kouft Hannsen sinem brůder ab alle ansprach an Pfungen; Hannß satzt sich zů Costantz, Thoman aber besas Pfungen bis in das 1524 iar Christi, do verkauft er das schloß Pfungen sampt beyden burgstälenn, Sal unnd Wellennberg Hannsen Steinern von Cham, burgern zů Zug, umb 4470 guldi unnd zoch von dannen gen Lutzern. Als er aber daselbs gwonet hat 6 iar, rit er siner gschäfft halbenn inß closter Rinow zů sinem son her Bonaventuren, da ward er kranckh unnd starb am donstag, den 28. tag aprilis 1536 unnd ward daselbs eerlich begrabenn im 66 iar sines alters.

Von Hannß Petern Wellenberg.

8) Der erst son Thoman Wellennbergs, im erborn uß frow Margretha am Stad, hieß Hanns Petter unnd ward geboren zů Pfungen im iar nach Christi geburt 1493 am donstag, den 21. tag mertzens. Im 12. iar sines alters verlor er sin můter, frow Margretha am Stad, darnach, im 16. iar sines alters schickt inn sin vatter in franckrych frantzösische sprach unnd hoffzucht ze lernen unnd fürsten unnd herrenn ze dienen, kam also an deß ertzbischoffs von Sans hof, in deß dienst er mer dann 7 iar verzert hatt. Als aber selbiger zyt der ertzbischof in geschäfften Küng Ludwigs zů Meyland unnd im selben land mit anderen frantzösischen herrenn lag, do entstůnd der krieg zwischend den Eydtgnossenn unnd dem Künig, unnd disser zug ward genempt der winterzug. Als sich aber ime, Hannß Pettern, nit gepüren wolt inn deß ertzbischoffs diennst lenger ze blybenn, do begert unnd erwarb er by sinem herren dem ertzbischoff ein gnedig urlob, der ferget in erlich ab, unnd das geschach nach Christi geburt im iar 1512. Als er nun heimkam, giengend die krieg wider an, do zoch er mit sinen heren und oberen von Zürich unnd anderen Eydtgnossen in vier krieg, namlich gen Nawera, gen Meyland, Dision unnd an andere ort. In dissen zügenn allen hielt er sich loblich, eerlich unnd wol, deß im mengklich gůt kund-

[1] Die erste Hand hatte geschrieben „ein“.
[2] Von zweiter Hand; die erste hatte „Anna“.
[3] Lücke.

schafft gab, nachdem aber frid gemacht ward zwüschend dem küng unnd den Eydtgnossenn unnd er mit anderen wider heimkam, wolt er sich noch nit inn die hußhaltung begeben noch sinem vatter uff dem hals ligenn, unnd begab sych in des Künigs unnd allerley herrenn dienst. Als er nu dissen allenn etliche zyt erlich unnd wol gedienet hat unnd jetz by dryssig iar alt was, do zoch er wider heim unnd schickt sich in die hußhaltung, do ward er mit hilf und rath sines vaters unnd siner fründen vermechlet iunckfrow Madlen von Hedingen, Růdolfs von Hedingen unnd frow Margrethen Hartzerin von Salenstein eeliche tochter. Der hyrat ward gemacht unnd uffgericht zů Liebenfels am frytag, den 22. tag Aprilis im iar 1522, in gegenwürdigkeyt beyder theylen fründtschafft unnd verwantenn; am mentag der heiligen apostlen Philippi unnd Jacobstag war der kirchgang unnd ward iunckfrow Madlen nach loblichem bruch zů Zürich zů kirchenn gfürt durch irenn toufgöti her Felixenn Schmid, burgermeister zů Zürich. Darnach im iar 1542 ward er von der gselschafft zum Rüden in der burger- und grossen rat erwelt[1]; in kleinen rott het er nie begert und sich wollen bringen lon, och uff kein ampt oder vogtey, sunders hat sich sines inkomens benügen lassen[2]. Disse frow Madlen hatt ein schwester mit namen Anna, die ward vermechlet Hannsen Engelhart, burgeren zů Zürich, aber sy beyde sturbend ab on kinder. Disse frow Madlen von Hedingen hat Hanns Petter Wellennberg geboren 16 kinder, deren aber etliche tod geborenn, etliche lebendig an die welt komen, aber den heiligen touf nit erlangt habend, etliche sind gestorben in irer iugent, von denen allen ich wyter nit anzeigen wil dann die zyt irer geburt unnd ires sterbens. Im iar 1523, an sant Maria Magdalenen abent, starb Růdolf von Hedingen, gemelts Hannß Petter Wellennbergs schweher, ligt begraben zů den Augustinern in sant Jacobs cappell. Im iar 1533 hatt Hannß Petter Wellennberg koufft den alten unnd vestenn thurm an der grossenn brungassen zů Zürich von Jörgen Göldli umb tusend guldi, unnd diewyl er dann gantz fry ledig unnd eigen ist, hatt im unnd den synen gefallen das er hinfür genempt sölt werdenn die Wellennburg nach im, dem bsitzer derselbigenn. Im iar 1536 verlor Hannß Petter Wellennberg sinen vatter, wie oben by der zyfer 7 gesagt ist.

Im iar 1546, am frytag nach sant Margrethatag, starb frow Margreth Hartzeri von Salennstein, gemelts Hannß Petter Wellenbergs schwiger, zů Zürich; ligt begrabenn zun predigern inn der nüwen grebnus. Als aber obgemelte frow Madlen von Hedingen im 1549 iar, am frytag, den 15. tag Decembris, uss dissem zyt verschied, 3 iar nach irer můter — lit begraben im prediger begrebnus —[3] blyb er ein wittlig 6 iar, namlich biß ins 1555 iar, do hielt er uff den 4. tag Septembris hochzyt mit frow Anna Schmidin, wittwen, obgemelts herr Felix Schmids seligenn burgermeisters elichen tochter; die starb im iar 1569, am zynstag, den 22. tag Septembris, lit begraben in der predigerkilchen[4]. Er aber

[1] Die Worte „Darnach“ bis „erwelt“ von zweiter Hand am Rande.
[2] Die Worte „in kleinen rott“ bis „benügen lassen“ von dritter Hand am Rand geschrieben.
[3] Die eingeklammerten Worte am Rande von zweiter Hand.
[4] Der Nachsatz „lit begraben“ etc. am Rande von zweiter Hand.

lept nochmals in dissem 1572 iar in gsundem alter unnd nahet dem 79 iar sines alters; Gott verlyhe im vil güter zyt unnd verlengerung sines lebenns. Amen.

Von herr Bonaventura, apt zü Rynow.

9) Im iar nach der geburt Christi 1494, am zynstag, am 25. tag mertzen, ward Thoman Wellenberg uß frow Margreten am Stad geborenn der ander son unnd gnempt Bonaventura. Disser ward von iugent uff zum studierenn ufferzogen; darnach ward er ein conuentherr im closter zü Rhinow unnd nachmals erwellet zü eim pryor deß convents, als aber herr Heinrych von Mandach, apt zü Rhynow, mit tod abgangenn was, unnderstüud sich Hugo von Landennberg, bischoffe zü Costantz, das closter dem bistum zü incorporieren, wie er dann mit der abty Rychenow und der propsty Ouingen ouch in handlung was. Do aber dem convent söllichs unleydlich was, rüfften sy an ire herren, die siebenn ort, umb schutz unnd schirm, damit sy by iren fryheyten, ein apt ze erwellenn, blyben möchten; also ward mit dem bischoff von Costantz sovil gehandlet das er von sinem fürnemen abstünd, unnd ward also mit eim heiligen mer zü irem apt erwellet ir pryor herr Bonaventura Wellenberg am nechsten zinstag nach dem palmtag, was der 23. tag mertzens im iar nach der geburt Christi 1529. Unnd als man im alle ding inhendig macht inn gegenwürdigkeyt deß landvogts in dem Turgöw, deß landschrybers unnd deß gantzen conuents, hat man gefunden wie nachvolgt: erstlich an barschafft dryzehenthalbenn guldi, item an louffenden schulden dryzehenhundert guldi, item an ierlichen zinsen, so gemelter sin vorherr gemacht unnd das closter zü verzinsen schuldig was, uff zweyhundert guldi, item an win unnd korn nüt namhafftigs, item an sylbergschirr unnd kleinoten vast wenig. Als nun apt Wellennberg an das regiment kam, entstünd darnach in vier monaten die unrüw religion halb, inn deren im zügemütet ward die kutenn abzüziehenn unnd die bilder uß der kilchen ze thün. Als er aber vermeint im söllichs nit ze thün syn, det er sych uß dem closter gen Schafhusen, so zür selbigen zyt noch in altem wesenn bestünd; als sy aber mit anderen die reformacion annamen, nam er mit im des closters brief unnd waß im not was unnd zoch damit gen Waltzhüt an sin gewarsami sampt etlichenn conuentsherren, dann er die übrigenn hin unnd herr in die clöster sins ordens verschickt hatt, sich da zü erhaltenn biß die sachen zü rüw kommen werden. Als er nu daselbs drithalb iar in groser armüt gehuset hat unnd der landsfrid uffgericht, ward er wider in das gotzhuß ingesetzt sampt sinem conuent, hat also die abtey eerlich unnd wol verwaltet sechsunndzweintzig iar unnd sych mitler zyt gegenn sinem conuent, rychenn unnd armen, heimschen unnd frömbden also gehaltenn das er on alle klag groß lob erlangt hat. Ist also uff donstag den letztenn tag Jenners im 1555 iar nach der geburt Christi, im 61. iar sins alters, mit tod abgangenn unnd in sinem closter eerlich begrabenn worden. Hat dem closter wol gehuset unnd baß dann sin vorfar, dann er groß hab unnd güt verlassen hat wie nachvolgt: erstlichenn an parem gelt 6000 guldi, item an ußgelichnem gelt 6000 guldi, item an pfeniggült, so er gemacht hat, 11000 gl. houptgut, item uß seckel und kasten ußgelichen II m(ilia) I c(entum) gul-

din[1], item an zähenden unnd gütern koufft unnd erbesseret zehen tusend gl., item an sylbergschirr uff 2000 gl., item an rossenn uff 1000 gl., item an kleider, kleinoten unnd harnisch 1500 gl., item an hußrath ein schönen theyl, item an wyn ob 200 füder, item an fäsen 1100 malter, item an kernen 1600 müt, item an roggenn 1000 müt, item an haber 100 malter[2].

10) Im 1496 iar gebar frow Margret am Stad Thoman Wellenberg zů Pfungenn am sampstag, den erstenn tag Octobris, ein tochter, die ward der můter nach genempt Margretha, dise ward ein closterfrow inn sannt Katrinathal unnder Diessenhofen, da sy dann zů einer pryorin erwelt ward unnd loblich unnd wol gehuset hat; starb im iar 1565, an der herrenfasnacht.

11) Im iar 1497, am sampstag, den 4. Februarii, gebar frow Margret am Stad ein son, ward genempt Onophrius; starb iung dahin.

12) Im iar 1498, am sontag, den 11. Februarii, hat frow Margret am Stad geborenn ein tochter, die ward genempt Judit; starb iung dahin.

13) Im iar 1499 gebar frow Margreth am Stad, am sontag, den 28. tag Apprilis, einen son, der ward genempt Hanns.

14) Im iar 1500 gebar frow Margret am Stad ein son, an der mittwochen, den 20. tag meyens, der ward genempt Wolf; der starb jung dahin.

15) Im iar 1501 gebar frow Margreth am Stad ein tochter, die ward genempt Judit, die ward ein closterfrow zů Tennicken; als aber die religion reformiert ward, gieng sy uß dem closter, nam ein man, Jacob Grundern von Wyl, by dem sy wenig gůte tagen hatt, starb im iar ....[3].

16) im iar 1502 gebar frow Margreth am Stad, am frytag, den 10. tag Junii, ein tochter, die ward genempt Magdalena; starb iung dahin.

17) Im iar 1503, am sampstag, den 4. tag Septembris, gebar frow Margreth am Stad ein tochter, die ward genempt Hester; starb iung dahin.

Nachdem nun frow Margreth am Stad im iar 1505 mit tod abgangen was, hat ir man Thomman Wellenberg by siner dienstmagt ein ledigen son geboren und den genempt Hanns Baltisern. Diser ward zům schererhandwerch und zůr wundartzny ufferzogenn unnd ward ein verrümpter wundartzet, hat sich zů Lutzern verhyrat unnd hußhäblich gesetzt unnd habend im die herren daselbs von siner kunst wegen das burgrecht geschenckt unnd ist by innen wol uffkomen, hat vil schöner kinder überkomen, die aber alle sampt der můter gestorbenn sind, bis an ein tochter genampt Magdalena, die im diser zyt die hußhaltung versicht. Das sig hieby darumb angezeigt: ob diser wider wybenn unnd kinder geberenn wurde unnd die sich Wellenberg nennen wurden, das man wüsse das die uneelicher burt herkomend. Diser starb im 1572 iar, am 25. tag Jenners[4].

[1] Die Worte „item uß seckel“ etc. im Rande, aber von erster Hand.

[2] Folgt als neue Überschrift: „Von etlichen kindern, sön unnd töchtern, obgenantz herr Bonaventura, apt zů Rhynow“, doch ist das folgende Blatt leergelassen.

[3] Lücke.

[4] Dieser letzte Satz von zweiter Hand.

18) Im iar nach der geburt Christi 1530, am mentag, am 25. tag Aprilis, ward Hanns Petern Wellennberg uß frow Madlenen von Hedingen geboren ein son, der ward genempt Hannß Rüdolf, sin toufgöti Rüdolf Ziegler unnd sin toufgott Katrina Zeyn. Darnach im 1554 iar, im 24. iar sins alters, am zinstag den erstenn tag meyens, hielt er hochzit mit frow Agatha Apoteckerin, Wolfenn Apoteckers eelicher tochter, burgers zü Costantz [1], Jacob Schultheisenn verlasnen witwenn. Disser obgemeltenn frow Agatha müter ist gewesenn Lucia Loherin, Hannsen Lohers, burgers zü Bregentz eeliche tochter, deren müter gewesenn ist Ursula Feißlin, Hansen Feißlis, deß stattammans zü Feldkilch eeliche tochter. Diser frow Ursula müter ist gewesenn Anna Mangoltin, Jacob Mangolts uff Blattenn im Rhyntal, burgers zü Costantz eeliche tochter, deren müter gewesen ist Anna von Ramschwag. Disse obgenant frow Agatha hat Hannß Rüdolfenn Wellennberg geboren zwen sön unnd zwo töchteren, namlich Bat Rüdolfen, Hanns Heinrychen, Madlenen unnd Annen, von denen hernach geschriben stat.

19) Im iar 1537, an der unschuldigen kindlitag, ward geboren Bat Wellennberg, der ander son Hannß Petter Wellennbergs unnd frow Madlena von Hedingen inn der Wellenburg an der brungassen; sin toufgöti was Rüdolf Kolb unnd sin toufgota was Eua Strasleri, closterfrow im Ötenbach. Im iar 1566 ward im vermechlet frow Salome, herr Bernhartz von Cham, burgermeister zü Zürich, eeliche tochter, Josenn Küsen verlaßne witwenn; hielten hochzyt am montag vor Sant Johannß deß touferstag im iar 1568 [2]. Als aber herr Bernhart von Cham im 1560 iar, am 15. tag Junii, zü burgermeistern erwelt und sin ampt eillffmal loblich und wol vermaltet hat, ward er kranck und starb hin im friden an Sant Marxtag im iar 1571.

20) Im iar 1523, am 26. tag höwmonats, gebar frow Magdalena von Hedingen Hannß Petern Wellenberg zü Zürich am renweg die erste tochter Margretham; ir toufgöti was meister Heinrych Rubli deß raths unnd ir touffgota Margret Holtzhalbin, doctor Christoffel Clausers erste hußfrow. Und disses kind was das erst so zü Sant Petern tütsch toufft ward. Als sy aber erlangt hat das 20. iar ires alters unnd das 1543 iar nach der geburt Christi, ward sy am 22. tag Januarii vermechlet Marx Röusten von Zürich, dem sy geboren hatt 4 kinder, namlich Caspern, Hannß Petern, Ursulam und Margretam; darnach starb sy, an der mitwochen, am 27. tag höwmonats im iar 1552. Caspar ward umbracht zu Pariß zur zit der vervolgung der kilchen.

21) Im iar nach der geburt Christi 1531, am zinstag den 4. tag höwmonats, gebar frow Madalen von Hedingen Hannß Petern Wellennberg die ander tochter, die ward genempt Ursula; ir toufgöti Hannß Füßli der alt, ir toufgota Hannß Dutis deß metzgers frouw. Darnach im 1554 iar, im 23. iar ires alters, am anderen tag höwmonats, ward sy vermechlet Heinrych Eschern, burgern zü Zürich unnd amptman im Einsydlerhof unnder apt Joachimen, by dem sy ge-

[1] Beim Wappen der Apotheker von Konstanz ist von dritter Hand beigefügt: „vor alten zitten genempt worden dye von der underen Rübenn".

[2] Muss wohl heissen 1566.



borenn hat 7 kinder, namlich Annam, Hannß Rûdolfen, Saram, Hannß Caspern, Jörgen, Hannß Petern unnd Joachim. Er aber starb an der mitwochen nach Philipi unnd Jacobi im iar 1569, sy aber blib ein witwen unnd wonet by irenn kinden.

22) Im iar 1532, am 25. tag Augstmonats, ward Hanns Petern Wellennberg am rennweg zum trotbom geboren die drit tochter unnd genempt Anna; ir toufgöti was Burckhart Wirtz, understattschryber, ir toufgota Adelheit Ranin, Ludwigs Meyers, vogts zû Knonow eliche hußfrow. Dise ward im 1551 iar vermechlet Hannß Ůlrichen Grebel von Mur am Griffensee, Gott aber hat iren lyb verschlossenn das sy im keine kinder geborenn hat. Er starb Anno 158.. sy starb den 24. tag meyen anno 91, nachmittag umm die 3 uhren und ligt zum Grossmünster im crützgang vergraben[1].

23) Im iar 1535, am sampstag den 21. tag Hornungs gebar frow Madlen von Hedingen Hannß Petern Wellennberg zûr Wellennburg ein tochter, die ward genempt Barbara; ir toufgöti was Hanß Hottinger, der pfister, unnd ir toufgota Barbel Hûberin, Cûnrat Äschers, deß raths, nachmal landvogt zû Baden eeliche hußfrow. Darnach, im 1552 iar, im 17. iar ires alters, am 6. tag Januarii, ward sy vermechlet Wilhelmen Eschern, Hanns Cûnrat Eschers am bach eelichenn son, dem sy geboren hat Dorotheam, Veronicam, Wilhelmen und Hannß Friderichen. Als aber diser Hans Conrat Escher drümal houptmann zû San Gallen gewesen, jetz zum vierden mal erwelt, noch in zehen tagen uffziehen wolt, ward er kranck und starb am fritag nach Sant Cathrinentag im iar 1572.

24) Im iar 1539, am 11. tag Augusti, ward Hannß Pettern Wellenberg uß frow Madlena von Hedingen zur Wellenburg geboren ein tochter, die ward genempt Lisabeth, deren toufgöty was meister Caspar Nasal deß raths, unnd ir toufgota Elisabet, herr Cûnrats Engelharts, gewesnen vogts zû kyburg eeliche tochter. Darnach, im 1558 iar, im nünzähenden iar ires alters, an der mitwochen, den 19. tag Oktobris, ward sy vermechlet Gerolt Eschern, dem Universitättschryber zû Zürich, dem sy geboren hatt ein tochter, die ward ir nach genemt Lisabeth; sy aber starb am frytag, den fünftenn tag Oktobris im 1569 iar. Nach irem abgang ward im vermechlet iunckfrow Catharina, Hartmans von Hallwyl eeliche tochter, die im diser zyt gebirt sön und töchteren.

Uber disse oberzelte kinder hat frow Madlen von Hedingen dise nachverzeichnete kinder geborenn, die aber alle jung gestorben sind, etliche ouch ungetouft. Unnd namlich hat sy im 1524 iar geboren Rûdolfen, der kam nit zum touff; darnach 1532 iar, am 25. tag Augusti, hat sy geborenn Annam, deren toufgöti was Hannß Äscher, der redner, ir toufgota N. Wirtzin, deß altenn meister Petter Füßli eeliche hußfrow. Darnach in dem 1533 hat sy geboren Katrinam, derenn toufgöti was Jacob Günthart unnd ir toufgota Dorothea Gulin, ir köchin; disse ward geborn zûr Wellennburg unnd getouft zum grosen münster. Darnach im 1535 iar hat sy geborenn Hannß Pettern; disses toufgöti was Petter Füßli der alt unnd sin touffgota frow Eua Sträslerin, closterfrow in Ötenbach.

[1] Der letzte Satz von einer Hand des 17. Jahrhunderts geschrieben.

Darnach im 1536 iar, am 29. tag meyens, hatt sy geborenn Hannß Thoman, dessen toufgöty was Hannß Thoman Wirtz unnd sin toufgota obgenante Eua Sträßlerin. Darnach im 1541, am 26. tag Decembris, hat sy geboren Anthonium, dessen toufgöti was Michel Bomgartner, der zyt zugmeister, sin touffgota Anna von Wilere, Petter Füßlis deß jungen verlaßne witfrow. Darnach im 1547 iar hat sy geborenn ein tochter, die nam Gott hin ungetouft.

25) Im iar 1555, am sontag vor der crützwochen, waß der 12. tag meyens, morgens umm die 7 ur, ward Hannß Rüdolf Wellennberg geboren uß frow Agatha Apotegkerin ein son Batt Rüdolf, disser ward uß touff gehept von herr Jacob Sprüngli, dem statthalter unnd durch frow Adelheitenn von Klüsenn, herr Hannsen Eschers, des stattschribers hußfrow, diser starb glych selbiger tagenn unnd ward begraben zü predigeren.

26) Im iar 1557, am mentag vor der herrenn faßnacht hatt frow Agatha Hannß Rüdolf Wellennberg geboren ein tochter, am 22. tag hornungs, genampt Madalena; ir touffgötti was Wilhelm Meyer von Knonow unnd ir toufgota was Regula, Jacob Petters, deß pfisters hußfrow, unnd anno 1590 [1], den 7. tag wynmonat hochzyt ghalten mit Georgen Pelier, demme sy geboren 8 kinder, namlichen Hans Chunradt, Hans Jacob, Catharina, Hans Heinrich, Margretha, Hans Ludwig, Lisenbetha, Hans Heinrich [2].

27) Im iar 1558, an der mitwochen, den 23. tag hornungs, ward Hannß Rüdolf Wellennberg geborenn uß frow Agatha Apotegkerin ein tochter, die ward gnempt Anna; ir toufgöti war her Jacob Rordorf, vogt zü Gryfensee, ir toufgota frow Anna Fieslin, iunckher Jacob Scherers eeliche hußfrow, und anno 1584, uf den 19. tag hornung hat sy hochzit ghalten mit Hans Lochman; sy starb anno 1591 am pfingstmontag, waß der 24. tag may, am morgen zwüschent 6 und 7 uhren, unnd verließ imm einen son mit nammen Hans Rüdolffli, und sy ligt zum grossen münster imm crützgang vergraben [3].

28) Im iar 1559, am zinstag nach dem Palmtag, nach den 11 vormitag, gebar frow Agatha Hannß Rüdolfenn Wellennberg ein son mit namen Hannß Heinrych; sin toufgöti was Hannß Heinrych Sproß, zür zyt seckelmeister der statt Zürich, sin toufgota was Barbara, des spitelmeisters Trübenn hußfrow, unnd anno 1580, uff den 24. tag winmonath, hat er hochzit gehalten mit J. Anna von Chusen [4].

Anhang deß vorgeschribnen burtbüchs der Wellenberg, in dem vergriffenn wirt dasjenig, so im abschryben überschenn oder siderher zügefallenn ist; wohin aber deren iedes gehöre, würt durch die nebennß gesteltenn büchstabenn angezeigt. So dir nun im purtbüch das A, B, C oder ein ander buchstab begegnet, so süch in disem anhang sins gelichenn buchstabenn, so würst du findenn, das dir zür sach dienstlich sin wirt.

[1] Im Text steht irrtümlicherweise 1690.
[2] Der ganze Satz von „unnd anno 1690“ von einer Hand des 17. Jahrhunderts beigefügt.
[3] Der ganze Satz von „unnd anno 1584“ von einer Hand des 17. Jahrhunderts.
[4] Der ganze Satz von „unnd anno 1580“ von einer Hand des 17. Jahrhunderts.

- *a* Herr Hanns Schwend
  - *b* Conrat
  - *c* Hanns
  - *d* Margareta
    - Gotfried
    - Hans Jacob
    - Hanns
    - Conrat
    - Malen
    - Judith
    - Regula
    - Barbara
    - Margareta
  - *e* Angnes
    - *f* Hanns
    - *g* Conrat
    - *h* Elisabet
    - *i* Dorothea
      - *p* Wolf Mang
        - *aa* Hanns Jacob
        - *bb* Elisabet
        - *cc* Margreta
      - *q* Fortunata
      - *r* Scholastica
      - *s* Ursula
      - *t* Helena
    - *k* Ursula
    - *l* Regula
    - *m* Verena
    - *n* Angnes
      - *v* Matern
      - *x* Cristoffel
      - *y* Hanns Rüdolf
      - *z* Ursula
    - *o* Anna

a) Es wirt uß rechnung der zyt unnd iaren vermerckt das diser her Hanus Schwend gewesenn ist ein son des thüren mans herr Heinrych Schwenden, welcher im iar nach der geburt Christi 1416 zü burgermeistern zü Zürich erwelt, loblich unnd wol geregieret hat 27 iar unnd nachmals von gemeiner statt unnd burgerschafft wegenn wider den find stritend uff der sylbrug sin lebenn verloren hie hat im iar 1443, derhalb all sine nachkomen so lang ir namen unnd stamm gewert, wol geacht dem regiment zü Zürich vorgestandenn sind. Diser herr Hanns Schwend, sin vatter herr Heinrych Schwend unnd desse vorderenn habend ir wesenn unnd wonung gehabt inn der statt Zürich an der kirchgassenn unnd habend inngehapt unnd besessenn den thurn, so man den bsitzern nach genempt hat der Schwenden thurn, sampt den zwey hüsern daran unnd dem egkhuß an der napfgassenn. Nach absterbenn aber herr Conrat Schwenden, des letstenn disses geschlechts unnd namen, habend gemeine siner erbenn etlich zyt ein schaffner im huß erhalten, da sy dann, wenn sy gen Zürich komen sind, ir inkeri gehabt habenn; als aber der unkost zü groß sin wolt, wurdend sy rätig

die behusungen zů verkouffen unnd gabend also die sampt dem keller zum guldinen helm zů kouffen Bernharten von Cham, nachmals burgermeister zů Zürich, umb achthundert guldi, desse gůt ein gůten theyl nach disser zyt bsessenn wirt von Hanns Pettern Wellennberg, als ein erbfal von Schwendenn herutt innlangend. Disser herr Hanns Schwend, erster houptman zů San Gallen, hat gehapt drü wyber wie obenn im purtbůch am zwölften blat gemeldet ist. Diewyl aber daselbst von der driten frowenn, frow Angnessen von Ryschach, unnd iren kinden wenig meldung beschähenn ist, so wellend wir ietz von irenn kinden unnd sonderlich von irer tochter Angnesenn unnd irenn kindenn wytlöuffiger schryben. So hat nu frow Angnes von Ryschach herr Hanns Schwenden, rittern, geborenn vierzehenn kinder, namlich Conraten, Hannsen, Margretheun unnd Angnesenn; der überigen kinder namen vind ich nit, sind aber merteyls töchteren gewesenn unnd in clöster gethon wordenn damit die vereelichten töchterenn deß ein stattliches hyratgůt hettin.

b) Cůnrat Schwendenn, rittern, den ersten son herr Hanns Schwenden, ritters, unnd frow Angnesen von Ryschach, ward vermechlet innckfrow Anna von Breytenlandenberg, herr Hannsen von Breytenlandenberg, ritters, eeliche schwester, die im aber keine kinder verlassen hatt, derhalbenn sin hab und gůt an sine zwo schwösteren Margrethen unnd Angnesen erblich gefallenn ist, da dann Hanns Petter Wellenberg von wegenn frow Margrethen am Stad, siner großmůter, ein gůten theyl ererpt unnd den noch disser zyt besitzt. Disser Conrat Schwend ward im 1489 iar, an der uffarttag, in der wasserkilchenn zů Zürich, nach der enthoptung herr Hanns Waldmans, burgermeisters, an sin statt erwelt, hatt loblich unnd wol geregiert zehenn iar, namlich bis in das 1499 iar nach der geburt Christi.

c) Disser Hannß Schwend was ein torechter, kindtlicher mensch, inn der iugend durch die kindliwee verterpt; lebt dannoch bis in das 35. iar sins alters.

d) Disse tochter Margreth ward vermechlet herr Hansen am Stad, burgermeister zů Schafhusen; davon besich das burtbuch am XIIII. blat.

e) Disse innckfrow Angnes Schwendin ward vermechlet Hannsen Trüllerey, burgermeister zů Schafhusenn; also hattend die zwo schwesteren zwen burgermeister zů Schafhusen. Disse hat im geboren 2 sön unnd 7 töchtere.

f) Diser Hannß Trüllerey, sinem vatter nachgenempt, ward ein tütscher herr unnd kam in Brüssen, da starb er.

g) Disser Conrat Trüllerey blib onverhyrat biß in das dryßgest iar sines alters; als man aber zahlt 1515 iar, zoch er in Meyland, da kam er umb in der schlacht zu Meyland[1].

h) Disse innckfrow Elßbet Trüllerey ward vermechlet Hannsen Sägisern zů Brugg, die starb on kinder.

i) Dise innckfrow Dorothe Trüllerey ward vermechlet Beringern von Landenberg von Gryfensee, dem gebar sy ein son und vier töchteren, namlich Wolf Mangen, Fortunatam, Scholasticam, Ursulam und Helenam. Fortunata aber ge-

[1] Die beiden letzten Worte von späterer Hand beigefügt.

bar ein tochter mit namen Sibillam, welche vermechlet ward Ludigari von Hertenstein von Luzern.

k) Dise iunckfrow Ursula Trüllerey ward vermechlet Wolfenn von Breytenlandenberg, dem gebar sy 3 sön unnd ein tochter, namlich Maternen, Cristoffeln, Hannß Rüdolfen unnd Ursulam.

l, m) Disse zwo wurdenn closterfrowen zü Töß.

n, o) Disse zwo wurden closterfrowen in Ötenbach.

p) Wolf Mangen (nit) von Breitenlandenberg (sonder von Griffensee)[1] ward vermechlet iunckfrow Elßbet, Rûland Mundprats, burgers zü Costantz eeliche tochter, die gebar im ein son unnd zwo töchteren. Als er aber mit tod abgieng unnd zü Rinow begrabenn ward, nam sy ein von Knöringen, der was ein krüpel uff zwei kruckenn, die furt er, wo er ußryt am satelbogenn für ein fürbuchs oder stächlinen bogenn; diewyl sy aber ein wunderschön wyb unnd er ein armer man lybs halb was, do yfferet er unnd sorget ir unnd hielt sy hert, derhalbenn sy etlich mal von im zü iren fründen luff.

q) Disse iunckfrow Fortunata die ward vermechlet Ludwigenn von Vochenstein, die gebar im ein tochter mit namen Sibilla, wie nechst oben gesagt ist bim i. Dise starb und ward begraben zü Rhinaw by Wolff Mangen, irem brüder.

r) Disse Scholastica von Landenberg die ward vermechlet Rûdolfenn von Marmeltz, seßhafft zü Raperschwil, dahin er von der nuwenn religion wegenn zogenn was.

s) Disse Ursula von Landenberg nam ein vernampten houptman mit namen Exuperantius Baldung von Leua, seßhafft zü Waltzhüt, die starb on kinder.

t) Dise iunckfrow Helena von Landennberg ward durch furderung herr Felthers von Knöringenn, ritters, gethon in das fryfrowenncloster zü Ougspurg, gieng nachmals wider herus, nam ein man, by dem starb sy.

v) Dissen Matern habend die krieg verzert unnd hingenomen.

x) Disser Christoffel ward deß pfaltzgrafenn diener, von dem kam er zum Cardinal von Ougspurg, deß amptman ward er zü Füßach.

y) Dissenn Hannß Rüdolfenn habend die krieg ouch hingenomen.

z) Disse iunckfrow Ursula von Landenberg ward zů Näfftenbach, da Wolf von Breitenlandenberg, ir vatter, sas, vermechlet Batten von Scharnthal von Bern, dem gebar sy etliche kinder, darnach ward sy feldsiech und starb.

aa) Disser Hannß Jacob von Landennberg von Griffensee kam uß dissen landen hinder die grafenn von Zollern, da starb er on kinder und sine zwo schwestern wurden vermechlet zweyen brüder von Witingen, wie nachfolgt[2].

bb, cc) Disse zwo töchteren, iunckfrow Elisabet unnd Margreta von Landenberg, wurdend vermechlet zweyen brüdern von Wittingenn. Dise von Landenberg sind deren von Griffensee. [Schluss folgt].

[1] Die eingeklammerten Worte von erster Hand eingeflickt.
[2] Die Worte „und sine zwo schwestern“ etc. von späterer Hand beigefügt.

Das Wappenblatt des Franz Leodegar von Nideröst.

Von L. Gerster, Pfarrer.

(Hiezu Tafel VI).

Wenn wir das grosse Orts- und Personallexikon des Zürcher Bürgermeisters Hans Jakob Leu aus der Mitte des 18. Jahrhunderts zur Hand nehmen und einzelnen hervorragenden Geschlechtern nachgehen, so werden wir finden, dass sich die Sitte, in fremde Kriegsdienste zu treten, durch die Jahrhunderte hindurch erhalten hat, ja sie ist heute noch nicht erloschen; rekrutiert sich doch die päpstliche Garde aus lauter Schweizern und finden wir auch in Österreich und Deutschland viele Schweizer in ständigem Militärdienst. Wir dürfen eben nicht vergessen, es galt das Kriegshandwerk soviel, ja oft noch mehr als irgend ein anderes Handwerk und übte auf Ungezählte einen gewaltigen Reiz aus. Auch die grossen Totenlisten vermochten von dem Dienste bei fremden Fürsten nicht zurückzuschrecken. Ungezählte sind auf fremder Erde gefallen und haben ihr Leben für Leute hingegeben, an die sie nicht mit höhern Banden geknüpft waren. Und die Schweizer haben sich tapfer gehalten, viele sind zu hohen militärischen Würden emporgestiegen; viele von Kaisern und Königen geadelt worden. Würde und könnte man heute die Wappen all der ausgestellten Adelsbriefe zusammentun, das gäbe einen stattlichen, vornehmen Band. Aber wohl die meisten dieser oft mit grossem Siegel behangenen Urkunden sind den Weg alles Irdischen gegangen und vermodert oder verbrannt. Nur wenige haben sich auf unsere Tage gerettet. — Da sah ich vor Jahren in Kerzers einen solchen Wappenbrief, den Kaiser Sigismund drei Bürgern dieses Ortes, den Brüdern Tschachtli, ausstellte und zwar während des Konzils in Konstanz. Ob sie damals mithalfen, den Huss verbrennen, wer könnte das heute noch sagen? Genug, der Brief ist noch wohlerhalten da, aber das mächtig grosse Siegel in drei Teile zerteilt. Vielleicht sehen wir ihn nächsten Herbst in Murten.

Hans Jakob Leu führt uns nun eine grosse Reihe von Geschlechtern auf, die oft mehrfach geadelt worden sind, Geschlechter, die heute keineswegs zu den Adeligen sich zählen und von ihren Vorrechten keinen Gebrauch machen.

In meiner Ex-libris-Sammlung findet sich — bereits unter ihren ersten Beständen — ein ziemlich grosses, anonymes Wappenblatt in Kupferdruck, das leicht auch als Ex-libris gedient hat. Die ganze Ausstattung deutete auf schweizerischen Ursprung, namentlich die vielen verschiedenen Waffen und Fahnen beidseitig vom Wappen. Doch war es mir bislang nicht möglich, den einstigen Träger zu finden.

Nun aber er durch die Herren Landammann von Reding in Schwyz und Kantonsschreiber Styger gefunden worden, möchten wir das Blatt hiermit einem weitern Kreise vorführen, wenngleich dessen Ausführung nicht von besonders kunstgerechter Haud zeugt.

Da Herr Styger so freundlich war, auch die Migration des Wappens beizufügen, so lassen wir dieselbe auch klischieren.

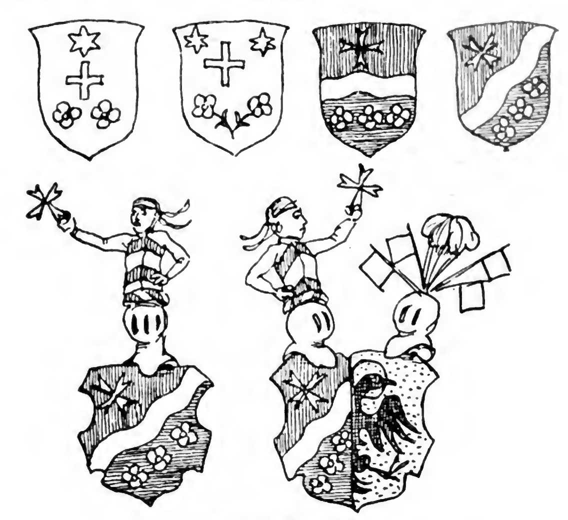


Fig. 17 (Migration des Wappens Niderist)

Unser Blatt gehörte dem Kriegsmann Franz Leodegar Niederist, einem Schwyzergeschlechte, das sich auch Niderost und nach der Adelung von Nideröst schrieb. Sein Vater hiess Johann Jost. Franz Leodegar wurde 1636 geboren. Er trat zuerst in königlich-französische Dienste bis zum Nymweger Frieden. 1690 wurde er Landeshauptmann; acht Jahre später Landesstatthalter und 1702 Landammann von Schwyz. In Wien wurde er mit seinem Bruder Johann Jost zum Ritter des römischen Reiches geschlagen und in den Adelsstand erhoben mit dem Namen von Nideröst. 1702 wurde er Regimentsoberst und dann kaiserlicher Generalfeldwachtmeister. Er starb im Jahre 1711. Seine Söhne: Joseph Franz Anton und Jost Rudolf wurden 1736 von Kaiser Karl VI. samt ihren Nachkommen in den Freiherrenstand erhoben und das Wappen mit einem halben Adler vermehrt, wie die sechste Abbildung zeigt.

Unser grosses Wappen (Tafel VI) ist geviertet. Die Wappen in Quartier 2 und 3 ohne Farbenangabe, was sonst um diese Zeit nicht üblich war, gehörten der Ehefrau des Franz Leodegar, der Regina Elisabeth Gasser, über die ich leider keine weiteren Nachrichten habe.

Dieses Wappen, das von zwei Mondsicheln begleitete Kreuz über dem Dreiberge, ist uns nicht neu; ich fand es auch auf einem anonymen Blatte, das Herrn A. F. Ammann zugehört, ebenso bei Herrn Geering in Basel. — Sibmacher nennt dieses Wappen Schorno aus Schwyz.

Glasgemälde in der Kapelle im Riederthal.

Von Paul Ganz.

(Hiezu Tafel VII und VIII).

Die vor wenigen Jahren restaurierte Kapelle von Riederthal im Kanton Uri hat durch eine Scheibenstiftung nach altem Brauch und Herkommen einen so frischen und farbenprächtigen Schmuck erhalten, wie ihn die raffinierten Meister der Gotik nicht hübscher hätten erfinden können. Ausser den Gemeinden,



Fig. 18. Aloys Balmer. Wappenscheibenriss.

denen die Kapelle im Sommer als Gotteshaus dient, haben der Landammann von Uri, der Kirchenvogt, der Herr Kaplan und weitere Honoratioren ihr Wappen



Fig. 19. Aloys Balmer. Wappenscheibenriss.

hinspendiert und damit nicht nur ihr Wohlwollen für die Kapelle, sondern auch ihren Kunstsinn recht praktisch und erfolgreich betätigt.

Zur Ausführung dieser verschiedenen Glasscheiben wurde der Kunstmaler Aloys Balmer von Luzern in München berufen, und dieser hat nun, unter vollkommener Wahrung der einheitlichen Stiftung eine Scheibenfolge entworfen, die in ihrer Eigenart das Interesse aller Freunde von Kunst und Heraldik beansprucht, indem der Künstler mit der traditionellen Wappendarstellung bricht.

Von all den Versuchen, die antiquierte Wappendarstellung zu verjüngen, scheint mir der Balmersche der glücklichste zu sein, weil er eine neue Entwicklungsfähigkeit in sich trägt. Balmer hat nur das bei Seite gelassen, was einer freien dekorativen Entwicklung im heutigen Sinne hinderlich ist. So haben die Künstler in der Blütezeit der hehren Heroldskunst gearbeitet, als die verschrobenen Verklausulierungen noch unbekannt waren und die optische Wirkung, nicht aber ein bureaukratisches Beamtentum Form und Wesen der Wappen bestimmte. Er verzichtet auf die Darstellung des Helmes, der keine moderne Gestaltung verträgt; die historischen Formen des Helmes gehören auch nicht in ein modernes Wappenbild, während die Abzeichen selbst ihre Gültigkeit behalten haben und von unserer Zeit in einen bestimmten Stil umgeprägt werden

können, so gut wie von den Gotikern und den grossen Künstlern der Renaissance und des Barock. Wenn der moderne Künstler Schild und Helmzier als zwei dekorative Stücke verwertet, so wird er den selben Weg gehen müssen, auf dem Balmer dazu gekommen ist, das Kleinot auf einer Stange aufzustecken, gleich einer Fahne, und den Schild darunter zu hängen.

Das also neu gefügte Vollwappen wird auf eine Konsole gestellt, wie ein plastisches Werk und erzielt damit eine auch in der Wirklichkeit mögliche und verständliche Aufstellung. Aber nicht nur bei den vollen Wappen, sondern ebensosehr bei einzelnen Schilden geht das Bestreben des Künstlers auf einen solid gefügten architektonischen Bau. Über den Wappenschilden der Gemeinden wölbt sich ein Baldachinartiger Überbau, gleich einer Krone, und schliesst oben gegen die Umrahmung so fest ab, wie der Schildfuss nach unten. Auf der Bordüre steht die Schrift als merkwürdige, aber sehr wirksame Ornamentik umgebildet. Der Damast der Hintergründe zeigt neu erdachte Muster, desgleichen die Umrahmungen und die Konsolen. Die farbige Wirkung der Glasscheiben ist trefflich, meist mit dunklem Grund und heller Bordüre, die Farbflecke gut verteilt und streng umrissen, überhaupt die ganze Serie von Scheiben eine interessante Neuschöpfung auf der Basis des besten optischen und heraldischen Gefühls.

Im gleichen Sinne und mit der selben Originalität ist das Detail behandelt, streng auf die dekorative Wirkung hin, jeder Gegenstand abwechselnd in Form und Farbe, die Schildform dagegen einheitlich zur Wahrung der Zusammengehörigkeit der ganzen Folge. Durch die neue Lösung gewinnt der Künstler mehr Raum für das Kleinot; die herabhängenden Decken laden seitlich aus und füllen das Feld, dessen Damastmuster die flatternde Bewegung weiterbildet.

Altdorf, Attinghausen, Bürglen, Flüelen, Schattdorf und Seedorf bilden die eine Folge und zeichnen sich besonders durch die klar hervortretenden Schildbilder aus, die Wappen der Familien Muheim, Herger, Huber und Zwissig, und die beiden im Format grösser gehaltenen Alliancewappen des Kapellenvogtes Franz Jos. Gisler-Arnold und der Frau Kirchenvogt Franziska Planzer-Herger stellen eine zweite Gruppe dar, die nicht so einfach durchgebildet werden konnte, aber sehr gut wirkt.

Der ganze Glasbilderschmuck darf als ein überaus tüchtiges, neues Werk gerühmt werden.

Armorial historique
des maisons
de l'Ordre de Chartreux

par

Dom Albert Marie Courtray.

Introduction.

I. Motifs de cet ouvrage. — Plusieurs religieux ont consacré leur temps et leur talent à la science héraldique. Il faut placer au premier rang le Père Ménestrier, de la Compagnie de Jésus, dont les Traités du Blason, des meilleurs et des plus anciens, font toujours autorité dans la matière. Après lui les plus connus sont les Pères Pierre-Sainte, Monet et Gilbert de Varennes, tous trois de la même Société et dont les œuvres ont également de la valeur. Je citerai encore le Père Anselme, augustin déchaussé, le dominicain Ciacconi, les cisterciens Ughelli et Butkens, le minime Michel Gorgen. Enfin, pour me borner à un dernier auteur, originaire du pays que j'habite, c'est un capucin, le savant Père Apollinaire Dellion, notre contemporain, qui a composé l'Armorial du Canton de Fribourg [1].

[1] Cl.-Fr. Ménestrier a écrit: *Le véritable Art du Blason*, etc. Lyon, 1658; — *Abrégé méthodique des Principes héraldiques*, etc. Paris et Lyon, 1661. — Guigard, dans sa *Bibliothèque héraldique*, énumère 33 ouvrages différents de cet auteur, la plupart héraldiques et qui eurent plusieurs éditions.

Pierre Sainte a édité: *Tesseræ gentilitiæ a Silvestro Petra Sancta, romano, societatis Jesu, ex legibus fecialium descriptæ.* Romæ, 1628, 1638; réimprimé sous un autre titre à Cologne, et augmenté, en 1651. — Il accrédita le mode de désignation des différentes hachures adopté pour remplacer les couleurs du blason dans la gravure.

Le titre du livre du Père Monet est: *Origine et pratique des Armoiries à la Gaulloise*, etc. *par Philibert Monet, de la Compagnie de Jésus.* Lyon, 1631; réimprimé en 1651 sous un autre titre.

Du Père Marc Gilbert de Varennes nous avons: *Le Roy d'Armes, ou l'art de bien former, charger, briser, timbrer, expliquer et blasonner les armoiries.* Paris, 1635, 1640, in-f°.

Le Père Anselme publia: *Histoire de la Maison royale de France, des Grands officiers de la couronne et de la maison du Roy*, etc. *par le Père Anselme, augustin deschaussé* (Pierre de Gabours); 3 éditions, la dernière de 1726 à 1733 (Paris) comprend 9 volumes in-f°. Dans cette histoire l'auteur traite des armoiries de toutes les familles dont il parle.

Alfonso Chacon, espagnol, plus connu sous la forme italienne de son nom, Ciacconi, fit un long séjour à Rome, et mourut patriarche d'Alexandrie. Son ouvrage est intitulé: *Vitæ et res gestæ pontificum romanorum et S. R. E. cardinalium ab initio nascentis ecclesiæ, auctore M. Alphonso Ciacconio* .:.. Romæ, 1601, in-f°, avec les armoiries des papes et des cardinaux. — Une seconde édition augmentée par plusieurs écrivains parut à Rome en 2 volumes, en 1630. — La troisième, que je suivrai toujours, porte un changement au titre: *usque ad Clementem IX, Alphonsi Ciacconii, ordinis prædicatorum, et aliorum opera descriptæ, cum uberrimis notis, ab Augustino Oldoino, societatis Jesu, recognitæ.* Romæ, 1677, 4 vol.

Ughelli publia son œuvre sous le pontificat d'Urbain VIII (1623-1644). Je citerai la seconde édition, dont voici une partie du titre: *Italia sacra, sive de Episcopis Italiæ, et Insularum adjacentium, rebusque ab iis præclare gestis, deducta serie ad nostram usque*



SANCTISS. P. BRVNONIS PRIMI CARTHVSI. TETRASTICHON.

¶ Salue Bruno sacer summorum gloria patrum
Vrbis Agrippinæ decus: & generosa propago
Fons Carthusiacæ, dux idem relligionis
Funde preces inter sanctos sanctissime Bruno.

Fig. 20

Réduction d'une gravure du XVI[e] s. (Sur ses blasons voir à l'année 1869).

Ces exemples toutefois ne m'auraient pas décidé à les imiter, si je n'en avais rencontré, et venus de très haut, parmi les membres de ma famille religieuse. L'un, Dom Léon Le Vasseur, homme d'une éminente vertu et d'un grand savoir, à qui nous devons les *Ephemerides Ordinis cartusiensis*, — Vies ou notices des chartreux illustres[1], — vivait au XVII[e] siècle et fut prieur de la chartreuse Saint-Julien de Rouen, convisiteur de la Province de France, puis scribe (ou secrétaire) du Révérend Père Général de l'Ordre. Un autre, qui appartient au XIX[e] siècle, Dom Bernard Peter, fut successivement recteur de la chartreuse du Reposoir, prieur des chartreuses de Portes, de La Valsainte, de Mougères, de Montrieux, et en même temps visiteur de l'une de nos Provinces de France. Ces deux Pères ont laissé chacun un Armorial de l'Ordre des chartreux, peint de leurs mains. A leur suite, il ne m'a pas semblé futile de consacrer au même travail les loisirs de mes récréations solitaires. Sans eux, non seulement il ne me serait pas venu à l'esprit d'entreprendre ce travail, mais encore il m'aurait été difficile de le mener à bonne fin. Et en effet, pour ce qui est le fonds principal, je l'ai emprunté aux armoriaux qu'ils ont composés. Ce n'est donc, en somme, que leur œuvre inédite, mais rectifiée, complétée et raisonnée autant que possible, que je publie, dans la crainte qu'un fâcheux événement ne vienne nous déposséder de ce fruit de leur labeur ou même l'anéantir totalement, et afin que toutes les maisons de mon Ordre au moins puissent en jouir.

Un recueil comme le leur, en effet, ne s'adresse pas seulement aux amateurs archéologues, armoristes, bibliophiles: il est d'une réelle utilité pour les chartreux. Nécessaire à l'architecte, au peintre, au sculpteur dans les restaurations des monastères, pour leur éviter des fautes héraldiques trop souvent commises; indispensable au continuateur de la *Sigillographie* cartusienne; il est précieux pour les prieurs et les procureurs qui ont à choisir les emblèmes sigillaires et dirigent des travaux de tous genres, car « grands et blâmables sont l'ignorance ou le peu d'intérêt qui président, la plupart du temps, à la con-

---

ætatem ..... Auctore D. Ferdinando Ughello, Florentino, Abbate SS. Vincentii et Anastasii ad Aquas Salvias Ordinis Cisterciensis. Editio secunda aucta et emendata, cura et studio Nicolai Coleti, Ecclesiæ S. Moysis Venetiarum Sacerdotis alumni. Venetiis. 1717. — 10 tomes in-4° avec blasons des prélats.

Christophe Butkens de l'Ordre de Citeaux, dans ses *Annales généalogiques de la maison de Lynden* (Anvers, 1626, in-f°) proposa une méthode dont il se servit pour désigner les émaux dans la gravure, mais elle n'a pas prévalu. *Ses Trophées tant sacrées que profanes du duché de Brabant contenant l'origine, succession et descendance des ducs et princes de cette maison* ... (Anvers, 1637, in-f°), sont avec le précédent ouvrage des sources pour l'art héraldique.

Le Père Michel Gorgeu a donné des *Remarques sur les Souverains Pontifes romains qui ont tenu le S. Siège depuis Célestin II jusqu'à maintenant, avec leurs armes blasonnées en taille-douce, au sujet de la prophétie qui se voit sous le nom de S. Malachie, archevesque d'Armach, primat d'Irlande et légat apostolique dans ce royaume là.* — Abbeville, 1659. In-4°.

Enfin j'ai nommé l'*Armorial historique du Canton de Fribourg, par le P. Apollinaire, capucin, avec la collaboration de A. de Mandrot, Lt-Colonel fédéral.* Lith. de H. Furrer, Neuchâtel, 1865.

[1] 5 vol. in-4° imprimés pour la première fois à Notre-Dame des Prés, de 1890 à 1893.

fection des sceaux, tant de la part de ceux qui les font exécuter que de ceux qui les gravent », dit le premier auteur de cette *Sigillographie*[1]. Il facilite les investigations de nos archivistes qui rencontrent des armoiries sur les documents. Il intéresse tous les religieux qui se demandent quels sont ces écussons apposés au fronton d'un portail sous lequel ils passent journellement, ou sur une pierre tumulaire de leur antique église, sans que personne sache leur répondre. C'est un livre de famille, enfin, où l'on voit d'une manière palpable l'union de ce qu'il y a de plus petit à ce qu'il y a de plus grand au monde, la filiation adoptive d'humbles moines par les plus glorieux personnages de la chrétienté, saints, papes, prélats de tout rang, souverains, dignitaires de tout grade, fiers de leur léguer une part des biens qu'ils tenaient de Dieu, et de leur confier la garde des insignes qu'ils avaient illustrés.

D'autre part, plusieurs erreurs commises par ces auteurs ou d'autres sont reproduites par les plus graves écrivains, tels que Dom Cyprien Boutrais, le chanoine Lefebvre, MM. Gustave Vallier, Eugène Burnier, l'abbé Feige[2], etc., etc. C'est donc un service à rendre aux futurs historiens de leur mettre entre les mains un guide moins défectueux et de les prévenir de ne pas accepter sans contrôle ce qui y serait prouvé insuffisamment ou pas du tout.

Je ne regarde pas, en effet, mon œuvre comme parfaite. Malgré cela, je n'ai pas cru devoir en différer la publication. Il me semble, au contraire, que c'est un moyen très propre pour arriver à combler ses lacunes et à corriger ses fautes plus rapidement. Inconnue, on ne peut évidemment m'aider à la perfectionner; connue, les amateurs et les savants sous les yeux de qui elle passera, auront, je les en prie, la bonté de me signaler les rectifications et les additions à y apporter. Un simple appendice suffira à les mentionner. Lorsqu'aprés de longues années de patience, de recherches et d'hésitations, M. Vallier se fut résolu à publier sa *Sigillographie*, il lui arriva tant de pièces nouvelles — qu'on ne lui aurait jamais signalées sans cette publication — qu'il se proposa d'éditer de suite un supplément; mais malheureusement la mort arrêta son projet. Attendre indéfiniment d'être mieux informé serait peut-être m'exposer au même sort.

II. Quelles armoiries portèrent les chartreuses à leur origine. — Sous ce qu'on est convenu d'appeler l'ancien régime, toute seigneurie ecclésiastique ou laïque, toute corporation avait ses armoiries: à ce double titre les chartreuses se conformèrent généralement à l'usage. Non seulement elles en avaient le droit,

---

[1] Gustave Vallier: *Sigillographie de l'Ordre des Chartreux et Numismatique de saint Bruno*, Montreuil, imp. N.-D. des Prés, 1891, p. 270.

[2] Dom Cyprien Boutrais: *La Grande Chartreuse par un Chartreux*, Lyon, Auguste Côte, libraire, — six éditions à la fin du dix-neuvième siècle; et *La Chartreuse de Glandier en Limousin*, Typ. N.-D. des Prés, Neuville-sous-Montreuil, 1886. — Le chanoine Lefebvre: *Saint Bruno et l'Ordre des Chartreux*, Paris, librairie Saint-Paul, 1883, 2 vol.; et *La Chartreuse de Notre-Dame des Prés à Neuville, sous Montreuil-sur-Mer*, imprimé dans cette maison, 1ère édition en 1881, seconde en 1890. — Eugène Burnier: *La Chartreuse de Saint-Hugon, en Savoie*, Chambéry, imp. Puthod, 1869. — L'abbé Feige: *Histoire de Mélan, 1er vol. La Chartreuse*, Montreuil, imp. N.-D des Prés, 1898. — L'ouvrage de M. Vallier a été nommé plus haut.

c'était aussi une sorte d'obligation dont beaucoup ne purent se dispenser. En effet, de même que les enfants prennent les armes de leur père, à son origine chaque monastère devait presque forcément adopter celles de son fondateur matériel, qui avait le privilège de les lui imposer en témoignage perpétuel de sa générosité: hommage de reconnaissance d'ailleurs, l'un des rares extérieurs et publics que les communautés pouvaient lui rendre, et auquel la plupart ne manquèrent pas. Si elles avaient le droit de porter des armoiries, par raison de haute convenance, sinon de loi formelle, elles n'étaient pas absolument libres de les choisir à leur gré; les divers anciens monuments parlent d'eux-mêmes, sont explicites à ce sujet. Qu'il me suffise de citer entre autres la chartreuse Saint-Laurent de Florence, en Italie, où les armes du fondateur sont sculptées ou peintes en maint endroit et celle de Notre-Dame d'Aula-Dei, près de Saragosse, en Espagne, où je les ai comptées reproduites environ deux-cent-cinquante fois. La *Sigillographie de l'Ordre des Chartreux* dont je viens de parler, monument d'un autre genre, renferme aussi un bon nombre de preuves de ce que j'avance et que je relèverai toutes. Or le cachet officiel, le *Sigillum Domus*, a dans notre Ordre une grande importance. Outre qu'il sert, comme dans toute chancellerie, à revêtir du caractère le plus authentique, le plus irréfragable et le plus solennel, les actes sur lesquels on l'appose; il est l'insigne de l'autorité et du pouvoir. Au Chapitre général, en présence de toute l'assemblée, un prieur absous dépose entre les mains du Supérieur de l'Ordre, le sceau de la Maison qu'il ne dirigera plus[1]. Les chartreux, en plaçant les armes du fondateur dans leur propre sceau conventuel, lui donnaient d'une façon éclatante et exceptionnelle une marque d'union, de paternité très significative.

Tous les sceaux cartusiens sont loin cependant de porter des armoiries. En 1084, époque de la fondation de l'Ordre, celles-ci étaient en voie de formation: les emblèmes, quand on en portait, n'avaient point encore acquis la fixité ni l'hérédité dans les familles, et il ne me semble pas que nos premières maisons des onzième et douzième siècles adoptèrent, du moins dès leur naissance, celui de leur fondateur[2]. Quelques unes gravèrent sur leur sceau une croix de différentes formes, en si parfaite harmonie avec leur vocation de pénitence et par souvenir sans doute de la dévotion spéciale de saint Bruno, comme on le voit dans la *Sigillo-*

[1] *IIa Pars Statutorum Ordinis Cartusiensis*, Cap. XXII, nº 46.

[2] « Ces signes divers, encore peu compliqués, ne servaient pas à former les combinaisons spéciales qui devinrent plus tard l'apanage exclusif de telle ou telle famille... Ils étaient en quelque sorte dans le domaine public, et chacun pouvait se les approprier à son gré. Maitre Jean de Garlande, qui écrivait une curieuse description de Paris en 1080, rapporte que « les «marchands de boucliers, qui fournissaient leur marchandise à toutes les villes de France, «vendaient aux chevaliers des écus couverts de toile, de cuir et de chrysocale où étaient peints «des lions et des fleurs de lis.» Paul Lacroix: *Sciences et lettres au Moyen-Age*. Paris, 1877, p. 326 — En 1600, le président Fauchet, dans l'*Origine des Chevaliers, Armoiries et Héraux* (p. 18), distingua le premier entre les emblèmes de l'antiquité et les armoiries proprement dites dont il fixa l'apparition à la fin du XIe siècle. Son opinion a regné depuis sans conteste sérieuse. On doit ajouter que le blason mit au moins cent ans à devenir d'un usage général dans la noblesse d'épée.

graphie de Vallier, aux articles de la Grande-Chartreuse, de la Sylve-Bénite, des Esconges, de Durbon. Au commencement du Moyen-Age, les sceaux des personnes privées figuraient ordinairement leur image, celle du seigneur, du maître de la maison. Quand les emblèmes héraldiques parurent sur les différentes armes des chevaliers, leur écu ou bouclier entre autres (d'où le nom d'armoiries et d'écusson[1]), on les représenta de la même manière sur les sceaux. Avec le temps et la transformation du costume guerrier, les armes de combat et ceux qui les portaient disparurent des sceaux, il n'y resta plus guère que leurs emblèmes, l'ornement des armes, les armoiries. Par imitation, les communautés religieuses gravèrent sur leur sceau le maître de leur maison, c'est-à-dire le Titulaire de leur église ou quelque image parlante qui rappelât le nom du monastère: ainsi firent les chartreux au treizième siècle, sinon avant. Plus tard, vers le quatorzième siècle, je n'en connais pas d'exemple jusque là, quelques-unes de nos maisons y ajoutèrent, au-dessous ou sur les côtés, les armoiries de leur fondateur[2]. Au seizième siècle seulement celles-ci en occupent la partie centrale sur quelques-uns, usage qui devint assez fréquent aux dix-septième et dix-huitième, au détriment du Titulaire, quand celui-ci n'est pas devenu lui-même l'emblème héraldique.

Sur nos édifices ce fut un peu plus tôt, vers le treizième siècle, que l'on vit apparaître les blasons, avec l'épanouissement de l'architecture gothique dont ils faisaient, dirait-on, un ornement si naturel. A ce moment les maisons de notre Ordre, même plus anciennes, prirent, selon l'usage qui s'établissait, les armes de leur fondateur ou de ses descendants: par exemple, à la chartreuse Notre-Dame de Vaucluse, fondée en 1140 «les armes de la maison de Cuisel se faisaient remarquer, dit un mémoire manuscrit, en plusieurs endroits de l'église et du monastère, dans un temps bien antérieur à la Révolution de France, où ces édifices gothiques retraçaient encore quelques souvenirs de leur origine»[3].

Mais les fondations primitives dues à des personnages ecclésiastiques ou laïques qui n'avaient pas dans le voisinage leur famille seigneuriale, quand celle-

[1] Quant au terme *blason* il «a donné lieu à bien des discussions... qu'il eût été peut-être facile de terminer si l'on avait remarqué que dans les anciens monuments de notre langue le vocable, d'origine celtique, *blaze* (briller, flamboyer) est souvent employé comme synonyme d'*écu* ou bouclier». Paul Lacroix, *op. cit.*, p. 329.

[2] Ce ne paraît pas être avant cette époque que les autres Ordres monastiques en firent autant: «Au XIVe siècle les abbés des maisons princières d'Allemagne ajoutèrent, dans leurs sceaux à leur effigie, l'écu de leurs armes à gauche et à droite celui de leurs églises». *Revue des Questions héraldiques*, année 1904-05, Paris, p. 510: *Bibliographie de Sigillographie* par le Mis de Croizier.

[3] Monnier: *Recherches sur la Chartreuse de Vaucluse*, Jura, 1838. — Manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, fonds français, nouvelles acquisitions, no 4775, pag. 21. — Le même s'exprime en termes analogues dans l'un de ses Annuaires du Jura.

Les chartreuses n'auraient pas été devancées par les autres monastères, selon plusieurs auteurs: «L'usage des armoiries ne devint fréquent dans le clergé régulier, que dans le milieu du XIIIe siècle.» Quantin: *Dictionnaire de diplomatique chrétienne*, col. 97; dans l'*Encyclopédie théologique de Migne*, Paris, 1846. — «Ce n'est pourtant que depuis l'an 1250 que l'usage des armoiries devint fréquent dans les communautés religieuses» *Dictionnaire de numismatique et de sigillographie religieuses*, par M. Z., Paris, 1852, col. 285; dans la *Nouvelle Encyclopédie théologique* de Migne. — «Au treizième siècle, non seulement les nobles

ci n'était pas éteinte, pour imposer sa volonté ou témoigner un désir, et dont les emblèmes étaient méconnus ou déjà oubliés, s'ils en avaient jamais eu, adoptèrent alors un signe particulier. Telles a Grande-Chartreuse établie dans le désert de ce nom par saint Hugues de Châteauneuf, évêque de Grenoble, en 1084; et Notre-Dame du Mont-Dieu, érigée par l'abbaye Saint-Remi de Reims, vers 1134. Je donnerai néanmoins tous les écussons que je connais, des fondateurs, ne serait-ce que pour leur décerner une nouvelle marque de reconnaissance, ne pouvant définir à la distance qui m'en sépare, faute de preuves, les monastères qui ne les ont jamais portés.

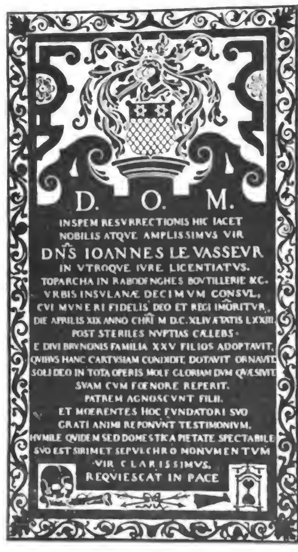


Fig. 21
Pierre tombale de Messire Le Vasseur, autrefois à la chartreuse de La Boutillerie, sa fondation, aujourd'hui dans la basilique de N.-D. de la Treille, à Lille.

Dans les temps moins éloignés de nous, alors même que, par très grande modestie, le fondateur aurait omis volontairement de faire une obligation du port de ses armes, ou de les placer sur les édifices élevés de son vivant sous sa surveillance, ses descendants, à titre d'héritiers naturels de ses droits honorifiques sur le couvent, intervinrent parfois pour les lui faire prendre. J'en trouve un exemple dans l'histoire de la chartreuse de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, de la Boutillerie, près de Lille, écrite par Dom Michel Cuvelier, prieur de cette maison au dix-huitième siècle. On lit parmi les demandes formulées en 1661, par les neveux de messire Jean Le Vasseur, écuyer, son fondateur, qui en avait dirigé minutieusement la construction, «que ses armes seroient placées sur la porte d'entrée de la maison, aux quatre coins du cloitre et au frontispice de l'église,» ce que le prieur accorda facilement [1] (fig. 21).

de race mais les villes, les communes, les abbayes voulurent aussi avoir leurs armes.» Paul Lacroix, *op. cit.*, p. 329. — «Au XIII[e] siècle... les armoiries étaient devenues héréditaires. Ces marques distinctives ne furent employées fréquemment par le clergé séculier que dans le milieu du XIII[e] siècle.» Note de M. Louis Le Clert, conservateur du Musée archéologique de Troyes, intitulée: *A propos des armes du Pape Urbain IV* (1261—1264), dans la *Revue des Questions héraldiques*, Paris, année 1901—1902, p. 259.

[1] Cf. le manuscrit original aux archives de la chartreuse de Notre-Dame des Prés, maintenant à la chartreuse de Saint-Hugues en Angleterre; et la copie qu'en fit l'abbé Bourgeois, au

III. Plusieurs chartreuses changèrent de blason dans le cours des siècles. — Par suite de diverses circonstances, il arriva que bien des maisons religieuses ne purent conserver les armoiries de leur fondateur. C'est là un fait très reconnu, qui fut assez commun, à en croire des archéologues étonnés lorsqu'ils constatent le contraire.

Ainsi, à propos d'un sceau de la chartreuse Notre-Dame de Glandier, nous voyons sur sa description, dans un rapport de M. le marquis de la Grange, lu au Comité de la Langue et de l'Histoire de France, à Paris, dans la séance du 20 avril, 1857 : « Les armes figurées sur l'écu qui supporte la Vierge, *d'or à deux lions passant de gueules,* sont celles de la maison de Comborn, dont un membre, Archambaud, vicomte de Comborn, avait fondé ce monastère en 1219. Cette particularité prête de l'intérêt à la communication de Monsieur Combet (d'Uzerche, de qui le rapporteur tenait le sceau), car il est assez curieux de voir les armes du fondateur se perpétuer ainsi pendant quatre cents ans. Les caractères de la légende et le style du sceau, classent en effet celui-ci au dix-septième siècle [1]. »

Dans le même esprit, au sujet d'un autre sceau, de la chartreuse de La-Celle-Notre-Dame, à Nuremberg, M. A. de Essenwein, conservateur du Musée National Germanique de cette ville, écrivait à l'auteur de notre *Sigillographie :* « Le grand sceau est, à n'en pas douter, celui qui fut exécuté à cette époque (de la fondation de la maison), car il porte au bas, sous la scène de l'Annonciation, les armes de son fondateur, Marquard Mœndel ». (Vallier p. 221.)

Cependant, on le constatera, chez les chartreux, nombre de maisons conservèrent jusqu'à leur extinction, ou conservent encore le blason de leur fondateur. Spécialement celles abolies par les protestants au seizième siècle n'ont guère eu le temps d'y introduire des modifications.

Il est peut-être bon de dire ici, et une fois pour toutes, afin d'éviter des confusions, que je ne parle dans tout cet ouvrage que des armoiries propres à chaque maison tout entière, que je considère comme telles, et non de celles qu'on rencontre dans quelques-unes de ses parties locales, soit sur une pierre tombale, soit au-dessus de l'entrée de chaque cellule, d'une chapelle, sur des vitraux. Ces dernières rappelaient le souvenir de bienfaiteurs particuliers, donateurs de telle cellule, de telle chapelle, de tel meuble, mais jamais le fondateur de la maison proprement dite, à moins qu'on ne les retrouvât en d'autres endroits notables, comme sur la porte d'entrée, sur le frontispice de l'église ou à des places d'honneur dans le chœur, dans le sanctuaire et autres lieux conventuels, ou bien encore sur les sceaux, ce qui indique toujours que de telles armes sont en même temps celles du monastère. Il ne s'agit donc aussi que de blasons successifs, et non simultanés, sauf en des cas très rares qui seront spécifiés.

commencement du dix-neuvième siècle, conservée chez M. Becquart, notaire à Laventie (Pas-de-Calais). — Passage omis dans l'édition imprimée chez Lefort, à Lille, en 1854, publiée par M. le chanoine Bernard, curé-doyen de Sainte-Catherine, en cette ville, mort vicaire général à Cambrai.

[1] *Bulletin du Comité de la Langue et de l'Histoire*, T. IV, année 1857, p. 107.

On peut alléguer comme première cause du changement des armoiries la conduite des familles envers les monastères érigés par leurs ancêtres. Elles étaient loin parfois de professer leurs sentiments, je ne dis pas de générosité — ce qui n'était pas nécessaire — mais de simple respect, d'affection et de vénération à leur égard. Elles affaiblissaient, si elles ne rompaient par le fait, le lien qui les attachait à eux et ne méritaient plus qu'on continuât à leur rendre les honneurs dus aux descendants des fondateurs. « La famille Flotte à qui la chartreuse de Bertaud devait sa fondation et des donations sans nombre, fut aussi celle qui lui causa le plus d'ennuis et de préoccupations, pendant toute la durée de son existence », écrit le chanoine Paul Guillaume, de Gap, dans son Introduction aux *Chartes de Notre-Dame de Bertaud*[1]. « La famille d'Arvillars . . . a donné ses armoiries à la chartreuse de Saint-Hugon . . . (laquelle) éprouva tour à tour les bienfaits et les violences de cette famille qui dota si richement le monastère », dit de son côté Eugène Burnier (*op. cit.* p. 80-81). Si l'existence du premier de ces deux couvents ne fut pas assez longue pour lui permettre d'opérer un changement de blason, il n'en a pas été de même du second.

Une deuxième cause de mutation fut l'extinction de la descendance du fondateur et son remplacement, comme seigneurs dans le voisinage de nos maisons, par d'autres familles que la force, la succession ou les alliances avaient rendues progressivement maîtresses de la contrée. Il fallait ménager ces nouveaux venus, payer leur protection ou reconnaître leurs bienfaits par des concessions, ainsi qu'il advint, entre autres exemples, à la chartreuse de Notre-Dame-de-Glandier, d'après un acte du 23 août 1666, relaté par Dom Cyprien Boutrais, dans son ouvrage déjà cité (p. 238). Les vicomtes de Pompadour ayant recueilli la succession des Comborn, et s'étant montrés généreux bienfaiteurs « il fut arrêté que les armes, sceau et cachet de la maison de Glandier seraient désormais composés des armoiries de Pompadour, écartelées avec celles des Comborn, pour montrer que notre chartreuse considérait ces deux familles comme fondatrices. » Bien des seigneuries, des villes et des provinces changèrent ou modifièrent leur blason pour une raison semblable.

Le relèvement matériel d'une maison ruinée après un incendie, une guerre, une dévastation quelconque, ou simplement une reconstruction nécessaire et presque totale, donnait aussi à celui qui l'entreprenait à ses frais, le titre et les droits de fondateur, de là permutation d'armoiries. Ainsi Dom Léon le Vasseur et Dom Bernard Peter, dans leurs armoriaux, attribuent à la chartreuse de Notre-Dame de la Sylve-Bénite, fondée en 1116 par la famille de Clermont, l'écusson de Frédéric Ier Barberousse, empereur d'Allemagne de 1152 à 1190, sans doute parce que « Thierry, son fils naturel, vint y prendre l'humble habit des frères convers » et que « en sa faveur, il bâtit à nouveau et grandiosement (vers 1167) la maison des religieux, et l'enrichit de dotations nombreuses » qui lui méritèrent le titre de fondateur.[2]

---

[1] Imp. N.-D. des Prés. 1888, p. XXXI.

[2] L'abbé Lagier: *La Chartreuse de la Sylve-Bénite, près de Virieu-sur-Bourbre, (Isère).* Grenoble, 1889, p. 7 et 8.

Puis quelques familles souveraines élevèrent tant de couvents de différents Ordres, dans le cours des siècles, que ces couvents durent finalement apporter une modification afin de se distinguer entre eux. Nous le remarquerons notamment dans cet ouvrage pour les fondations des dauphins de Viennois, de celles des maisons d'Autriche, de France et d'Aragon. Après la Renaissance où les vieux signes héraldiques n'étaient pas plus compris, dans les monastères surtout, que beaucoup d'autres choses du Moyen-Age, ce motif s'est greffé sur un autre plus commun, l'engouement des *armes parlantes,* figures rappelant le Titulaire du couvent ou une circonstance particulière de son existence, et qui s'adjoignirent aux anciennes armoiries ou les supplantèrent.

A ces raisons générales qui s'appliquent à tous les pays, vint s'en ajouter une spéciale pour la France vers la fin du dix-septième siècle, par suite d'un Edit du 18 novembre, 1696, empreint de la solennité avec laquelle Louis XIV aimait à revêtir ses actes, et dont il faut citer les passages qui nous intéressent:

«Louis, par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut. Les Roys nos prédécesseurs ont toujours esté persuadez que rien ne convenoit mieux à la gloire et à l'avantage de ce royaume que de retrancher les abus qui s'estoient glissez dans le port des armoiries et de prévenir ceux qui s'y pourroient introduire dans les suites. C'est dans cette veüe que Charles VIII establit, en 1487, un mareschal d'armes pour écrire, peindre et blazonner, dans des registres publics, le nom et les armes de toutes les personnes qui avoient le droit d'en porter. La noblesse de France, animée du même esprit en 1614, supplia très-humblement Louis XIII, notre très-honoré père d'heureuse mémoire, de faire faire une recherche de ceux qui auroient usurpé des armoiries au préjudice de l'honneur et du rang des grandes maisons et anciennes familles, ce qui l'engagea, en 1615, suivant les ordonnances de Charles IX et Henri III, des années 1560 et 1579, d'établir un juge d'armes pour dresser des registres universels, dans lesquels il employeroit le nom et les armes des *personnes nobles*, lesquelles, à cet effet, seroient tenues de fournir aux baillifs et séneschaux les blazons et les armes de leurs maisons, pour estre envoyées au juge d'armes; mais quoyque ceux qui ont esté pourvus de cet office s'y soient comportez avec honneur, ils n'ont pu toutefois, par deffaut d'autorité sur les baillifs et sénéchaux, former des registres assez authentiques pour conserver le lustre des armes des grandes et anciennes maisons, et donner de l'éclat à celles des autres personnes qui, par leur naissance, leurs charges et emplois, leurs services ou leur vertu, sont en droit d'en porter.

«Ainsy nous croyons qu'il est de la grandeur de notre règne de mettre la dernière main à cet ouvrage, qui n'a esté pour ainsy dire qu'ébauché jusqu'à présent, et qu'il n'y a point de moyen plus convenable pour y parvenir que de créer dans notre bonne ville de Paris des officiers qui ayent un caractère et un pouvoir suffisant pour faire, par les diligences de ceux qui leur seront subordonnez dans les provinces, que les armes des personnes, domaines, compagnies, corps et communautez de nostre royaume soient registrées, peintes et blazonnées dans les registres de l'*Armorial Général* qui sera pareillement étably dans nostre bonne ville de Paris.

« A ces causes et autres à ce nous mouvant, de nostre certaine science, pleine puissance et autorité royalle, nous avons, par nostre présent édit perpétuel et irrévocable, créé, érigé et étably, créons, érigeons et établissons, dans nostre bonne ville de Paris, une grande maistrise générale et souveraine, avec un *Armorial Général* ou dépost public des armes et blazons de nostre royaume, païs, terres et seigneuries de nostre obéissance; ensemble le nombre des maistrises particuliéres que nous jugerons à propos . . . . .

«Nos armes, celles de nostre très cher et amé le Dauphin, des princes et des princesses de nostre royaume et de nostre sang, et générallement celles de toutes les maisons et familles, comme aussi celles des provinces, pays d'Estat, gouvernemens, villes, terres, seigneuries, et celles des archeveschez, éveschez, chapitres et abbayes, prieurez et autres bénéfices, compagnies, corps et communautez ayant droit d'armoiries, seront portez ez maistrises particuliéres de leur ressort et département, deux mois aprés la publication des présentes, et envoyées ensuitte à la grande maistrise, pour, aprés y avoir esté receues, estre registrées à l'*Armorial Général*, dans les registres qui s'y tiendront . . . . .

«Faisons pareillement défenses, aprés ledit temps de deux mois expiré, à tous officiers, bénéficiers et autres, de se servir d'aucuns sceaux pour sceller des actes publics, et à toutes autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, de porter publiquement aucunes armoiries, qu'elles n'ayent esté registrées à l'*Armorial Général,* à peine de trois cens livres d'amende contre les contrevenans . . . et . . . de confiscation des meubles où elles seront peintes, gravées et représentées . . . . .

«Les armoiries des personnes, maisons et familles, ainsi registrées, leur seront patrimoniales, et pourront, en conséquence, estre mises aux bâtimens, édifices, tombeaux, chapelles, vitres et litres [1] des églises paroissiales, où ces droits honorifiques appartenoient aux défunts lors de leur décés, et sur les tableaux, images, ornemens et autres meubles par eux léguez ou donnez . . . . .» [2]

Toutes ces prescriptions furent complétées par deux Arrêts du Conseil, des 5 et 19 mars, 1697. J'extrais deux passages du second sur lesquels j'aurai à revenir: «Tous ceux qui auront fait registrer leurs armes à l'*Armorial Général* . . . . . pouront les mettre sur leurs carosses, vaisselle, cachets et ailleurs.»

«Veut néantmoins Sa Majesté qu'en procédant par les commissaires généraux de son conseil à la réception des armoiries . . . il ne soit par eux admis aucune fleur de lys d'or sur un champ d'azur pour pièces de l'escu, qu'au préalable il ne leur soit apparu de titres ou possession vallable . . . . .» [3]

En réalité ces ordonnances ne naquirent pas à proprement parler de la pensée «de la gloire du royaume, de la grandeur de nostre régne, du préjudice porté par l'usurpation à l'honneur et au rang des grandes maisons et anciennes familles, du lustre et de l'éclat de leurs armes». Leur vraie cause, comprise

[1] Tentures noires avec armoiries pour les funérailles. Plusieurs copies portent *lettres*, ce qui ne se comprend pas.

[2] Archives nationales, X, 17454.

[3] Borel d'Hauterive: *Armorial de Flandre*, 1856, Introduction p. XXV.

dans les «autres à ce nous mouvant» non énumérées, était moins noble et moins digne. En présidant à leur exécution, elle gâta en grande partie cette entreprise colossale. Le trésor était vide, on cherchait tous les moyens de se créer quelques ressources: celui-ci en fut un. L'enregistrement de chaque blason rapportait au fisc de quinze à trois cents livres selon la condition des personnes ou des corporations: vingt-cinq livres, plus deux sols par livre pour les frais, soit vingt-sept livres dix sols pour les communautés.

Là n'aurait pas été l'obstacle de mener l'opération convenablement, s'il n'eût fallu pourvoir sans retard à divers besoins et surtout aux armées en campagne. La précipitation forcée ne laissa pas aux commissaires le temps d'accomplir la besogne avec les soins qu'elle exigeait. On enregistra sans discernement suffisant toutes les déclarations, et à ceux qui ne se présentèrent pas dans le délai fixé, bien qu'il eût été inévitablement prorogé plusieurs fois, on octroya d'office des armoiries qu'ils ne portaient pas et ne portèrent jamais. Celles-ci se reconnaissent d'autant plus facilement sur l'*Armorial Général* qu'à la suite des premières, elles figurent par séries nombreuses d'écussons identiques, sauf les couleurs, attribués pêle-mêle, au hasard et sans ordre, à des couvents, à des villes, à des seigneurs de familles même très connues.

Sur le nombre de nos maisons de France, à cette époque, cinquante-sept répondirent à l'appel. Les autres, ou ne l'entendirent pas du fond de leur solitude, ou ne crurent pas qu'il les concernait, ou arrivèrent trop tard. On imposa à cinq d'entre elles un blason qu'elles ignorèrent peut-être toujours; le reste fut oublié, du moins ne paraît pas dans l'*Armorial Général*.

Parmi les cinquante-sept déclarations volontaires, dix-huit environ offrent les armoiries des fondateurs ou de leurs successeurs; et trente-sept, des armes parlantes, rappelant, soit les Titulaires des églises, soit les noms de lieux ou même du fondateur. En face de ces chiffres on peut se demander si réellement tant de chartreuses avaient renoncé déjà ou renoncèrent alors au blason des familles auxquelles elles étaient redevables de grands bienfaits, sinon de leur existence. Certains auteurs ont avancé que l'Edit de 1696 leur défendait de les garder. Entendons, par exemple, l'abbé Lefebvre dans son histoire de *La Chartreuse de Notre-Dame des Prés* (op. cit. 2e édit., p. 229-230): «Vers 1690, Louis XIV ordonna aux membres de la noblesse de France, ainsi qu'aux abbayes, monastères et collégiales du royaume de faire reconnaître leurs armoiries. A ceux qui négligeraient de se conformer à cette prescription, on devait imposer d'office des armes quelconques. Les monastères des Chartreux, pour la plupart, avaient reçu ou avaient adopté comme souvenir les armoiries de leurs fondateurs; mais n'ayant pu les faire admettre, parce que disait-on, ces armoiries étaient la propriété de certaines familles, ils se trouvèrent dans l'obligation de s'en composer de nouvelles.»

Cette assertion est sans fondement, rien dans l'Edit ne l'autorise. Au contraire, en conservant aux ayants-droit la faculté d'apposer leurs armes là où cet honneur leur appartient, il maintient à ceux qui les ont reçues le devoir de les

porter. De fait, plus du quart de nos maisons inscrites n'ont point d'autre écusson que celui de personnages connus, simple ou modifié. Alors même qu'on devait se montrer difficile, exiger des titres pour la réception des fleurs de lis, elles furent admises pour huit chartreuses, et je n'ai aucune preuve qu'elles aient été refusées à celles qui, au cours de leur existence, avaient pu en porter avec autant de raison et qui ne les portent pas dans leur blason enregistré sur l'*Armorial Général.*

Le motif de l'absence assez fréquente des armes du fondateur est donc autre, à mon sens, mais il est néanmoins contenu dans les Ordonnances royales de 1696-1697 d'une manière indirecte par ces mots: « Faisons . . . défenses . . . de se servir d'aucuns sceaux pour sceller des actes publics . . . de porter publiquement aucunes armoiries, qu'elles n'ayent esté registrées . . . » «Tous ceux qui auront fait registrer leurs armes . . . pourront les mettre sur leurs . . . cachets.» Tout est là. La plupart de nos prieurs ou procureurs présentèrent un sceau de leur maison, quel qu'en fût l'emblème, afin de pouvoir encore s'en servir à l'avenir sans s'exposer à l'amende, et il fut enregistré tout simplement comme armoiries. Le fait est évident à l'examen des écussons. C'est ainsi qu'on remarque autour de quelques-uns ces légendes: *Sigillum magnum Cartusiæ Vallis Sancti Petri, — Sigillum Cartusiæ Vallis Bonæ, — Sigill. Carth. Portus B. Mariæ, — Sigillum Cartusiæ Tolozanæ.* En outre plusieurs offrent des scènes, presque des tableaux, qui n'ont d'héraldique que la forme extérieure du cadre qui les contient, comme ceux de Notre-Dame de la Sylve-Bénite, du Mont-Sainte-Marie de Gosnay, de Notre-Dame de Macourt ou de Valenciennes (voir aux années 1116, 1288 et 1328). Puis enfin on reconnaît dans la *Sigillographie* de M. Vallier nombre de types ou de descriptions blasonnés dans l'*Armorial Général.*

Je ne veux pas dire que toutes nos maisons agirent uniformément en cette circonstance, il y aurait exagération. Bien peu cependant font exception. Parmi ces dernières on peut citer Sainte-Croix-en-Jarez (1282), et Notre-Dame du Mont-Dieu (1134). Celles-là ne présentèrent pas de sceaux connus aujourd'hui, et leurs cachets ou leurs monuments conservés du dix-huitième siècle portent leurs armoiries antérieures à 1696, contrairement à celles enregistrées à cette date. Il est donc à présumer que bien des déclarations ne furent pas prises très au sérieux et que, malgré l'exhibition des sceaux en cette circonstance, leurs emblèmes n'en furent pas plus considérés pour cela par les habitants des chartreuses comme armoiries de leurs monastères. Mais pour quelques-uns, entre autres Notre-Dame de la Sylve-Bénite et le Port-Sainte-Marie, ce fut la consécration définitive d'armes prises auparavant, ou l'occasion d'un changement véritable et durable dont il reste les traces sur d'autres documents.

Ajoutez aussi que nos prieurs et procureurs ne comprirent peut-être pas trop ce qu'on leur voulait. L'incompétence qui se devine chez certains d'entre eux; l'insouciance des agents plus pressés de recueillir l'argent que de rédiger des actes sérieux, à tel point qu'on voit des divergences entre les textes et les figures: tout cela enlève à leur œuvre beaucoup de la valeur qu'elle aurait pu avoir et achève de nous éclairer sur la question.

Quels que soient le degré de connaissance ou d'importance attaché par les déclarants à leurs présentations, et le plus ou moins de fidélité avec laquelle elles furent reproduites, comme nous ne sommes plus en état de nous renseigner exactement, je donnerai tous les écussons de nos maisons consignés dans l'*Armorial Général de France*, même ceux octroyés d'office, pour être complet.

Voilà donc les causes les plus ordinaires pour lesquelles nos monastères ont eu, non pas un seul, mais parfois plusieurs blasons successifs. Il y en a d'autres moins communes, ou peu différentes, que j'expliquerai à mesure que nous les rencontrerons. En indiquant dès maintenant les principales, j'ai voulu surtout démontrer qu'il ne fallait pas s'obstiner à ne reconnaître qu'un seul blason authentique et véritable par maison.

IV. Sources de cet ouvrage. — On connait déjà les plus importantes sources de ce travail. Je dois y revenir maintenant pour les décrire plus amplement et en énumérer quelques autres.

Au premier rang il faut placer l'œuvre de Dom Léon Le Vasseur. On peut attribuer à cet auteur, non seulement un, mais deux exemplaires de son *Armorial*. Celui qui est certainement de lui est renfermé dans le manuscrit intitulé *Brevis Indiculus Domorum Ordinis descriptus juxta ordinem provinciarum*, de la bibliothèque de la Grande-Chartreuse. C'est un petit in 4° d'environ 140 pages dont 69 sont consacrées à cet *Armorial* colorié, et le reste à diverses listes des généraux de l'Ordre, des cardinaux, patriarches, archevêques, évêques, abbés et martyrs qu'il a fournis à l'Eglise, et enfin à un catalogue des *anniversaires* des chartreux célèbres par leurs vertus et leur sainteté.

Dom Le Vasseur a donc classé tous nos monastères selon les provinces cartusiennes où ils étaient répartis de son temps, ou avant leur extinction pour ceux qui n'existaient plus alors. Pour chaque maison il donne un petit texte en latin qui en exprime le nom, la date de fondation et le fondateur ou celui qui d'après lui en a les droits, puis le blason de ce dernier, et celui-là seul.

Mort en 1693, Dom Le Vasseur paraît avoir rédigé ce manuscrit entre 1675, année où fut élu général de l'Ordre, Dom Innocent Le Masson, le dernier inscrit sur sa liste comme tel, et 1688, époque où la province cartusienne dite de France fut divisée en provinces de France-sur-Seine et de France sur-Loire, partage qu'il ne mentionne pas. On peut fixer encore plus approximativement la date, car à l'article de la chartreuse de Via-Cœli (ou La Voie du Ciel), il dit « anno autem 1680 ab ordine deseritur », et il ne marque pas avec l'astérisque qu'il emploie d'habitude, la suppression de la chartreuse Notre-Dame-de-la-Rose, effectuée en 1683. Ce serait donc entre 1680 et 1683 qu'il aurait composé cet ouvrage. Pour y arriver il a dû en réunir les éléments en même temps que ceux des *Ephémérides* citées plus haut, demandant aux différentes maisons les renseignements nécessaires, et s'aidant très probablement d'armoriaux dans lesquels il cherchait les blasons des familles d'où sortaient les fondateurs des chartreuses, surtout de celles déjà nombreuses supprimées depuis plus d'un siècle par les protestants et dans des contrées éloignées. A mon avis il a fait

plus d'emprunts aux livres que de demandes aux maisons existantes. Malgré son zèle, sur 247 écussons il en a laissé vides une cinquantaine qu'il n'a pu se procurer; en outre une douzaine ont leurs emblèmes dessinés sans émaux; sur le reste plusieurs sont complètement faux et un plus grand nombre est erroné.

Mal renseigné sur quelques fondations, il a admis comme fondateurs ou principaux bienfaiteurs des personnages qui ne l'étaient pas, bien qu'à certains articles il s'appuie sur le témoignage de notre annaliste Dom Charles Le Couteulx qui vivait et travaillait de son temps; mais ce témoignage est de Dom Le Couteulx avant les Annales. En 1683 celui-ci n'était pas encore à la Grande-Chartreuse, et on n'avait pas rassemblé les documents de toutes les maisons, ce qui se fit seulement à la suite d'une Ordonnance du Chapitre général de 1686. Après cette époque, mieux informé Dom Le Couteulx a rejeté bien des choses, et jusqu'à des maisons faussement attribuées à notre Ordre.

Dom Le Vasseur manque aussi de critique. Il ne s'est pas demandé si des armoiries de familles étaient encore ou déjà portées par elles à l'époque des fondations, et si les fondateurs issus de ces familles, par suite de leurs alliances ou de leurs titres personnels, portaient ces armoiries pures et simples, ou unies à d'autres. On ne peut pas soutenir qu'il a donné tantôt ce que nos maisons portèrent à leur origine, tantôt ce qu'elles portaient de son temps: les documents sont contre lui. Si j'ai pu rectifier quelques-unes de ses erreurs, je ne prétends pas que je me sois aperçu de toutes et par conséquent que je n'en ai pas laissé passer.

Le second exemplaire de l'armorial de notre Ordre que je crois devoir attribuer à Dom Léon Le Vasseur, est un tableau de la Grande-Chartreuse, large de trois mètres, haut de deux mètres vingt-huit (non compris le cadre). Ce tableau, en effet, contient exactement ce qui est décrit dans l'opuscule appelé des deux premiers mots de son titre: *Brevis Indiculus*, et il est de la même époque pour les mêmes raisons. Dans le haut, sur une nuée est une phalange de chartreux figurant nos élus au ciel; le centre présente les prélats sortis de l'Ordre ou qui y sont entrés, et au-dessous sont rangés tous nos généraux, chacun accompagné d'un numéro qui renvoie à une légende placée plus bas encore et cousue postérieurement (elle donne la date de la mort d'Innocent Le Masson, 1703)[1]. Les armoiries des maisons classées par provinces forment une double bordure tout autour, n'ayant d'autre explication que le nom et la date de fondation de chaque monastère.

Si Dom Le Vasseur a peint lui-même les blasons du *Brevis Indiculus,* il est bien capable d'avoir conçu et exécuté ce tableau; et si celui-ci n'est pas de Dom Le Vasseur, il a été cependant composé de son temps avec ses données et fort probablement par ses conseils. Les rares divergences qui existent entre les deux œuvres dans les blasons, ne peuvent, à mon avis, infirmer cette opinion, car il a très bien pu, après l'achèvement de l'une, modifier les éléments compris

[1] La légende primitive, délabrée et incomplète, a été détachée. Elle est aux archives de la Grande-Chartreuse.

dans la seconde et apporter moins de soins aux détails des écussons du tableau qu'à ceux de son manuscrit, où il ne sont pas d'ailleurs non plus très soignés. La longue exposition de ce tableau au jour, sans doute, et les vicissitudes qu'il a subies pendant la Révolution française, en ont un peu altéré les couleurs, mais, de près, les armoiries sont encore suffisamment lisibles.

Je n'ai pas vu le *Brevis Indiculus;* j'en connais néanmoins le contenu. Une copie de tous les blasons du tableau a été envoyée à l'archiviste de la Grande-Chartreuse, le Vénérable Père Dom Médard Ilge, qui a bien voulu la collationner sur le manuscrit de Dom Le Vasseur en y joignant tout son texte avec d'autres renseignements. Il me permettra de lui en témoigner ici ma plus sincère reconnaissance.

La seconde source que j'ai étudiée est l'*Armorial de l'Ordre des Chartreux* par Dom Bernard Peter, déjà nommé. L'unique exemplaire de son œuvre, à la chartreuse de La Valsainte, était destiné à compléter ses *Fleurs choisies,* notices sur différents sujets cartusiens. C'est un grand in 4° de onze feuillets ou planches contenant ensemble 265 blasons — une cinquantaine en blanc, — un par maison, dont il ne donne que le nom, la date de fondation qui est souvent différente de celle donnée par Le Vasseur, et le pays où elle se trouve: c'est là tout son texte, toutes ses explications. Le nom de l'auteur, mort en 1893, n'y est même pas. Les écussons sont classés par ordre chronologique. Le dernier représenté est celui de la chartreuse des Saints-Cœurs, à la Bastide-Saint-Pierre, près Montauban, fondée en 1852, et comme la chartreuse de Saint-Bruno de Haïn, près Dusseldorf, a été commencée en 1869, il faut placer la confection de cet armorial entre ces deux dates. J'y ai trouvé peu de chose à prendre, en somme, car il n'est guère qu'une copie de Dom Le Vasseur, avec certains changements qu'on ne s'explique pas toujours très bien. Je ne m'appuierai sur son témoignage que dans les cas où il s'écarte avec raison des versions adoptées par Dom Le Vasseur.

Je me suis déjà étendu sur ma troisième source principale, l'*Armorial général de France,* dit aussi de Charles d'Hozier, le *Juge d'Armes* qui présida à sa rédaction. J'ajouterai simplement quelques nouveaux détails. Cet armorial est à la Bibliothèque Nationale de Paris, catalogué sous les numéros 32,194 à 32,260, énormes manuscrits in-folio, fonds français. La série des 34 registres, 32,194 à 32,227 contient le texte sans dessins; la série des 33 autres, 32,228 à 32,260 renferme les figures en couleur de toutes les armoiries, sans description.

L'*Armorial général* mentionne 62 chartreuses parmi lesquelles le Mont-Saint-Jean-Baptiste près de Fribourg-en-Brisgau, pays occupé par les armées de Louis XIV. Neuf sont omises: Notre-Dame d'Arvières, Notre-Dame d'Apponay, Notre-Dame du Liget, Notre-Dame de Bonpas, Notre-Dame du Parc, Saint-Michel d'Auray, la Conception de Nancy (la Lorraine a ses registres), Saint-Joseph de Moulins et Saint-André de Tournai (ville alors française qui n'a pas été négligée dans cette œuvre). Par contre on est surpris d'y trouver, fait encore inexpliqué, pour la chartreuse Notre-Dame de Strasbourg, qui n'existait plus depuis un siècle et que je ne compte pas parmi les 62, un écusson différent de celui

attribué à celle de Notre-Dame de Molsheim où elle avait été transférée, et deux écussons pour Notre-Dame de Portes et Notre-Dame du Val-Sainte-Aldegonde.

Notre Règle ne permettant que les sorties strictement nécessaires, je ne pouvais naturellement par moi-même compulser les soixante-sept volumes de l'*Armorial Général.* Ce travail considérable non moins que pénible a été entrepris avec autant de soin que de dévouement par un ami charitable, Monsieur Roger Rodière, de Montreuil-sur-Mer. Et ce n'est pas le seul service qu'il m'ait rendu, car il a bien voulu consulter encore d'autres ouvrages et me fournir de précieux renseignements. Qu'il reçoive ici l'expression de ma plus vive gratitude.

La *Sigillographie de l'Ordre des Chartreux*, par M. Gustave Vallier *(op. cit.)* m'a été aussi des plus utiles. Elle a comblé quelques lacunes de Dom Le Vasseur, ou l'a rectifié pour des blasons de fondateurs; elle a éclairé des doutes et apporté des preuves indéniables de mon assertion sur le changement ou la succession des armoiries.

Il existe à la Grande-Chartreuse un corridor appelé la *Galerie des Cartes.* Là étaient réunis, avant l'expulsion de 1903, plus d'une centaine de tableaux peints ou gravés représentant des plans cavaliers, ou vues à vol d'oiseau, de nos monastères, exécutés en majeure partie aux XVIIe et XVIIIe siècles. Quelques-uns sont du XIXe. J'ai relevé sur quarante d'entre eux des armoiries plus ou moins réussies — tous les artistes ne sont pas héraldistes, — soit appliquées aux édifices et à la place où ils devaient probablement se trouver en réalité. soit comme sujet décoratif près du titre ou de la légende.

Deux autres grands tableaux, l'un à la chartreuse de Pise, l'autre provenant de celle de Rome et appartenant à la communauté de la Grande-Chartreuse, de la fin du XVIIe siècle, renferment aussi presqu'autant d'écussons qu'il y a eu de maisons, avec le portrait supposé des fondateurs, autour d'un arbre généalogique de l'Ordre. Ces deux tableaux, sans être exactement identiques, offrent peu de différences: l'un pourrait être la copie de l'autre. Bon nombre de leurs blasons sont purement fantaisistes; formés des divisions ou des pièces héraldiques les plus simples, ils prouvent que leur auteur n'a pas fait beaucoup de recherches. Mais quelques-uns offrent des indications utiles, particulièrement pour l'Italie. Lorsque j'aurai occasion d'en appeler à leur témoignage, je citerai le tableau appartenant à la Grande-Chartreuse, que j'ai pu étudier spécialement.

Après ces documents primordiaux, j'ai profité de tout ce qui pouvait se rapporter à la question que je traite, dans les auteurs cartusiens, dans les diverses monographies de nos maisons et plusieurs livres spéciaux d'héraldique. J'ai consulté, de plus, M. Flament, archiviste de Maestricht, pour les pays du nord, M. le Cte Louis Provana de Collegno, membre de la Consulte héraldique italienne et secrétaire de la Société héraldique du Piémont, pour l'Italie, et quelques personnes compétentes, sur certains points ou sur certaines chartreuses; c'est pour moi un devoir bien agréable de leur exprimer ici combien je conserve fidèlement le souvenir de l'obligeance avec laquelle elles ont répondu à mes demandes, parfois peut-être importunes. Je dois aussi une mention particulière aux Vénérables Pères Dom Palémon Bastin et Dom Stanislas Autore, chartreux,

qui ont bien voulu me prêter leur bienveillant concours pour la partie historique de ce travail.

V. Classification, Dates, Noms des maisons adoptés dans ce recueil. — Des différentes manières de présenter la succession des chartreuses, ordre chronologique, alphabétique ou provincial, le plus convenable m'a paru, avec plusieurs auteurs, l'ordre chronologique de fondation. Bon nombre de nos maisons ont été désignées durant leur existence par plusieurs noms: lequel choisir pour constituer une classification alphabétique? La division par provinces cartusiennes ne serait pas moins arbitraire. Ces provinces n'ont pas été créées toutes à la fois; les cinq premières remontent à 1301, quelques maisons avaient alors déjà disparu. A mesure que les fondations se multipliaient, on se trouva dans la nécessité de scinder, de morceler ces provinces, pour en instituer de nouvelles, et quelques chartreuses, comme celle d'Ecosse et les deux du Portugal, n'entrèrent dans aucune d'elles à cause de l'antipathie de race qui existait entre les habitants de la première et les Anglais, entre les habitants des secondes et les Castillans. Quand vint la suppression des monastères par la Réforme, à la suite des révolutions et des persécutions de tout genre et de tout temps, des provinces entières disparurent; on fut dans l'obligation de remanier celles qui subsistaient, de telle sorte que des maisons passèrent de l'une à l'autre. A quelle époque les aurais-je prises, et pour quel motif? C'est ce que je n'aurais su raisonnablement décider.

Si l'ordre chronologique lui-même n'est pas sans offrir des difficultés, il reste après tout le plus vrai, et il est perfectible. Bien peu d'historiens, en effet, s'accordent sur la date de fondation à donner à nos monastères. Il y aurait peut-être là un système unique et définitif à adopter. Je ne sais si on a jamais songé à en suivre un seul de ceux qui se présentent.

Pour certaines chartreuses on donne la date de leur bulle d'érection canonique ou de leur charte de fondation; pour d'autres la date d'un premier essai éphémère qui a dû être abandonné et repris plus tard, ou celle de l'incorporation et de la notification à l'Ordre par le Chapitre général; pour d'autres encore on admet une date telle quelle, sans la discuter.

Quelle est de ces dates ou de ces manières de dater la meilleure? La charte de fondation, quand il y en a — car il n'y en a pas toujours eu, et certaines sont perdues, — ne donne pas généralement une date exacte, et l'on prend quelquefois une charte de donation pour une charte de fondation, exemple: le *Gallia Christiana*, et à sa suite l'abbé Lefebvre, pour Notre-Dame des Prés[1]. Très souvent elle a précédé et plus souvent encore suivi la fondation de quelques années. Il en est de même de la bulle d'érection canonique. On ne peut donc toujours se fier ni à l'une ni à l'autre.

L'incorporation à l'Ordre par la voie du Chapitre général ne se faisait ordinairement que lorsqu'on était assuré du succès de l'entreprise, et par con-

[1] Cf. la monographie de cette chartreuse *(op. cit.)*, et les *Annales Ordinis Cartusiensis*, auctore D. Carolo Le Couteulx. Monstrolii. T. V (1889), p. 188-189, qui la rectifient.

séquent presque jamais l'année même où des religieux étaient envoyés pour la commencer. De plus le Chapitre se tenant au mois de mai, une maison qui dès ses débuts avait toutes les chances de réussite, a pu être fondée dans le cours de l'année précédente sans que le Chapitre qui l'incorporait, ait pris le soin de le dire; d'où erreur, ne serait-ce que d'une année, en se fondant sur lui.

Pour toutes ces raisons, il m'a semblé préférable de m'en tenir à l'année où les religieux ont été envoyés pour inaugurer les travaux d'installation, quand même il y aurait eu quelque interruption peu notable dans les premiers temps. J'ai suivi cette méthode chaque fois que cette date peut être fixée et que je l'ai connue.

Quant à la désignation nominale des chartreuses, il m'a paru que c'était une œuvre très utile et logique de leur restituer d'abord les Titulaires auxquels leurs églises étaient dédiées. Les armoiries modernes, en effet, les représentent fréquemment eux ou leurs attributs, parce qu'un monastère est avant tout une église desservie par les personnes qui ont fait vœu de vivre auprès d'elle sous une règle commune. Puis je donnerai les différents noms, s'il y en a plusieurs qui me sont connus, par lesquels elles sont ordinairement appelées.

Il faut savoir qu'en liturgie, le Titulaire est la Personne divine, le Mystère, la Chose sacrée (comme la sainte Croix), le Saint sous le nom duquel une église a été consacrée ou bénite solennellement. On ne doit pas le confondre avec le Patron. Celui-ci n'est pas attaché à un temple matériel et ne peut être qu'un Saint à qui est confiée la protection d'un territoire déterminé (Patron de lieu), ou bien d'une ou de plusieurs personnes (Patron individuel imposé au baptême et Patron de corporation).

Un monastère, un Ordre monastique ou religieux n'ont pas de Patron de lieu spécial, mais simplement un ou plusieurs Patrons de corporation ou de confédération. Leur Patron de lieu est celui des communes dans lesquelles sont situées leurs diverses maisons et propriétés. Il est donc impropre d'appeler Patrons les Titulaires de leurs églises, ce qui n'empêche pas un Patron, quand c'est un Saint, d'être aussi Titulaire.

Ainsi les premiers chartreux ayant choisi pour Patrons de corporation la Sainte Vierge et saint Jean Baptiste, la plupart des églises de l'Ordre tout entier leur furent dédiées à la suite de celle de la Grande-Chartreuse [1].

Souvent une chartreuse porte un *nom de lieu* (appelé improprement son vocable par M. Lefebvre [2]), qui renferme un nom de Saint sans que pour cela son église et, par le fait, toute la chartreuse soit dédiée à ce Saint; par exemple le Val-Saint-Georges, le Val-Sainte-Aldegonde, le Lys-du-Saint-Esprit, qui avaient Notre-Dame comme vocable.

---

[1] Cf. le t. I, p. 33-34 et le t. IV, p. 48-49 de Dom Le Couteulx: *Annales Ordinis Cartusiensis,* en 8 vol. in 4°, Montreuil-sur-Mer, 1887-1891.

Quand une église a plusieurs Titulaires, elle ne prend ordinairement que le nom du plus digne ou de celui que l'on veut spécialement honorer. De là au lieu de dire: l'église de Notre-Dame et de Saint-Jean-Baptiste, on dira simplement: l'église de Notre-Dame.

[2] *Saint Bruno et l'Ordre des Chartreux,* t. II, p. 195.

Le Titulaire des chartreuses est ici donné, soit d'après le nom de Saint sous lequel elles sont connues, soit d'après les historiens, soit d'après leur appellation dans les actes des Chapitres généraux, les documents, la légende des sceaux, soit même d'après les types de ceux-ci. Pour quelques-unes je ne l'ai pas trouvé dans ces sources, parce qu'elles ne l'offrent pas ou que je n'ai pu les consulter; je les attribue à la Mère de Dieu — en mettant son nom entre crochets [ ] — à cause de l'usage né des raisons exposées par notre annaliste Dom Le Couteulx[1]. Est-ce à dire que je ne me suis pas trompé pour ces maisons, non moins que pour d'autres? Il serait bien téméraire de le croire, et je recevrai très volontiers, sur ce point comme sur l'ensemble de mon étude, les rectifications justifiées que l'on voudra bien m'adresser.

Nota. — I. Les noms propres sont autant que possible écrits selon leur orthographe moderne. Ceux en italiques, après chaque titre, indiquent les autres appellations des chartreuses. Par exemple: *Notre-Dame du Val-de-Sainte-Aldegonde* à *Longuenesse,* en Artois, près de *Saint-Omer* . . . On a appelé ce monastère, en effet, indistinctement: chartreuse du Val-de-Sainte-Aldegonde, chartreuse de Longuenesse, chartreuse de Saint-Omer.

II. — Les chartreuses qui ne furent que la continuation d'autres chartreuses sont rangées sous des numéros *bis* et *ter:* ce n'était qu'une seule et même communauté simplement transférée d'un lieu à un autre.

III. — Les diocèses désignés sont toujours ceux où les chartreuses ont vécu et du temps seul de leur existence; il ne s'agit pas des nouvelles circonscriptions ecclésiastiques avec lesquelles elles n'ont eu aucun rapport, alors même que le texte ne le spécifierait pas.

IV. — Toutes les chartreuses sont des monastères d'hommes, excepté celles spécialement indiquées comme étant des communautés de moniales.

V. — La date de 1696 posée avant la description des écussons prise dans l'*Armorial Général de France,* signifie que ceux-ci ont été enregistrés en exécution de l'Edit de 1696, quelle que soit la date précise de leur déclaration.

VI. — Les emblèmes des écussons tirés de cet *Armorial général,* qui sortent des figures ordinaires du blason, ont été copiés sur l'original par un dessinateur attitré de la Bibliothèque Nationale.

Chartreuse de La Valsainte (en Gruyère).

---

[1] A l'endroit cité à la note 1 de la page précédente.

Lettres d'armoiries conférées à deux Fribourgeois par l'empereur Charles-Quint.

(Jean List et Pierre Amman. 1541).

Par Alfred d'Amman de Weck.

(Planche IX et X).

Le 26 août 1541, Charles-Quint, empereur d'Allemagne, se trouvant à Milan où il séjourna quelques jours avant sa malheureuse campagne contre le bey turc, d'Alger, octroya des lettres d'armoiries à Jean List et à Pierre Amman, le premier alors membre du petit conseil et le second avoyer de la ville et république de Fribourg.

Le diplôme conféré à Jean List[1] contient l'exposé de motifs suivant:

„Das wir gern lieb angesehen und betracht haben solch Erbarkait, Red-„lichait, guet Sitten, Tugent und Vernnufft damit unser und des Reichs lieber, „getrewer Hans List von Freiburg in Jchtlandt vor unser Kayserlichen Maiestät „beruembt wirdet, auch die getrewen willigen dienst darzu Er sich uns und „dem Reiche zu thuen underthenigelichen erpeuth und wol thuen mag und soll. „Und darumb demselben Hansen List auf sein underthenig pitte . . . . . .; suit la description de l'armoirie représentée en couleur au centre du parchemin (Pl. IX), „dise nachgeschriben Wappen und Kleinat, Mit namen ainen Roten oder „Rubinfarben Schilt, Im grund desselben, ein gruener Anger, darauf aufrecht „nebeneinander drei gruene Listhsten standen mit Irem samen. Auf dem Schilt „ein Stechhelmb mit roter und gruener Helmbdecken geziert, und auf dem Helm, „one fuess eines wilden Mansbildt mit langem, gelbem Haar und gespitztem „part, habend umb seinen Leib ein pinden und auf dem haupt einen Krantz „von gruenem Laub und haltend in jeder handt aine gruene Listhsten standen „mit Irem samen wie im Schilt gestalt. Alsdann dieselben Wappen und Kleinat „in mitte diss gegenwärtigen unsers Kayserlichen Briefs gemalet und mit farben „aigentlicher aussgestrichen sein von newem genidgelich verlihen und gegeben,

. . . . .

„wellen das nun furan der genant Hans List und seine Eheliche Leibsserben und „derselben Erbensserben die vorgeschriben Wappen und Kleinat haben, fueren „und sich der in allen und jegelichen Erlichen und Redlichen sachen und ge-„scheften . . .

„gebrauchen und geniessen sollen und mögen als ander unser und des Reichs „Lehens und wappens gnosslenthe" . . . . .

Signé „Carolus", contresigné „Joh. Bernburger"; sceau impérial pendant: le bas du parchemin replié, et à l'intérieur du pli: „Arma pro Johanne List. Freiburgen."

[1] Ce diplôme est actuellement la propriété du Musée cantonal de Fribourg, où il est déposé.

En traduction française:

Ayant considéré volontiers en quel renom sont auprès de sa majesté impériale l'honorabilité, la probité, les bonnes mœurs, le courage et le savoir du cher et fidèle à Nous et à l'empire Jean List de Fribourg en Jchtland, aussi les fidèles et empressés services qu'il s'offre à rendre, qu'il peut rendre et rendra à Nous et à l'empire; à son humble prière, Nous lui avons octroyé .... un écu de couleur rouge, au pied de l'écu une terrasse verte et sur celle-ci trois laîches vertes, avec leur semence, (d'or sur ce document) juxtaposées verticalement; sur l'écu, un heaume à pointe orné de lambrequins rouges et verts; sur le heaume, le buste d'un sauvage aux longs cheveux d'or et à la barbe en pointe, une ceinture autour du corps, une couronne de feuillage vert autour de la tête; et dans chaque main une laîche verte avec sa semence, comme dans l'écu ..... Armes et cimier peints en couleur au centre de cette présente lettre impériale que nous octroyons gracieusement; et voulons que le dit Jean List et ses descendants légitimes et les descendants légitimes de ceux-ci usent, et jouissent des armes et du cimier décrits, dans toutes choses et affaires honorables et loyales.

Ce sont des armoiries parlantes; le mot allemand « List » correspond, en effet en français au mot «laîche», en latin carex; il désigne une herbe trisannuelle de la famille des cypéracées, à tige triangulaire, à fleurs en épis, croissant dans les lieux humides et maréeageux. On distingue la laîche étoilée (carex stellulata) et la laîche blanche (carex canescens).

Le diplôme conféré à Pierre Amman [1] renferme le même préambule que celui de Jean List, et un exposé de motifs presque identique.

„Wann wir nun guetlich angesehen und betracht haben solch Erbarkait, „Redlichait, guet Sitten, Tugent und Vernunfft damit unser und des Reichs „lieber, getrewer Peter Aman vor unser Kayserlichen Maiestat beruembt wirdet, „Auch die willigen dienst dartzue Er sich uns, und dem Reiche zu thuen under„theuigelichen erpeuth und wol thuen mag und soll. Und darumb so haben wir „ . . . . demselben Peter Aman und seinen Eelichen leibsserben und der„selben Erbensserben für und für in ewigzeit dise nachgeschriben Wappen und „Clainat (Pl. X). Mit namen, ainen Schilt in der mitte uberzwerch abgesetzt, das „under nachlengs in sechs thail getailt, nemblich das vorder erst, dritt und funfft „gelb oder golt farb und ander, viert und sechst tail, Rot oder Robinfarb, und „Im obern plawen tail nebeneinander zwo gelb oder goltfarb Lilien. Auf dem „Schilt, ain Stechhelmb mit gelber und Roter helmbdecken geziert. Auf dem „helm one fuess und hendt furwertz aines schwartzen Morenbildt, sein claidung „von farben und nach art des Schilts, nemblich unden nach lengs, in sechs tail „gelb und halb Roth nacheinander abgewechselt, und oben plaw, mit zweien „gelben Lilien. Umb sein haupt von gelber und Roter farben ain pinden hinden „zusamen geknüpfft, mit zweyen hindter sich fliegenden Ortern. Alssdann die„selben Wappen und Clainat, In mitte diss gegenwürtigen unsers Kayserlichen

[1] Ce diplôme est actuellement la propriété de l'auteur de ces lignes.

„Briefs gemalet und mit farben aigentlicher aussgestrichen sein von newem „gnedigelich verlihen und gegeben, verleihen und geben. Inen die also von „newem aus Romischer Kaiserlicher machtvolkomenhait wissentlich in crafft „diss Briefs. Und mainen, setzen und wellen dass nun füran der genant Peter „Aman und seine Eeliche leibsserben und derselben Erbensserben die vorge-„schribene Wappen und Clainat haben, fueren und sich der in allen und jege-„lichen Erlichen und Redlichen sachen und geschefften, zu Schimpf und zu „Ernst, in Streitten, Kempffen, gestechen, gefechten, veldtzuegen, panieren, ge-„zelten, aufschlagen, Insigeln, pedtschafften, Clainaten, Begrebnüssen und sonst „an allen enden nach Iren notdürfften, willen und wolgefallen. Und dartzue all „und yegelich gnad, freyhait, privilegia, Ere, wirde, vorthail, Recht, gerechtig-„kait und guet gewonhait haben in geistlichen und weltlichen Stenden und „Sachen, mit emptern und Lehen zu haben, zu halten, zu tragen, zu empfahen „und aufzunemen, Lehengericht zu besitzen, urthail und Recht zu sprechen, „und dartzue teuglich, schicklich und guet sein, und sich des alles gebrauchen „und geniessen sollen und mögen . . . .

„Mit urkund diss Briefs besigelt mit unserm Kaiserlichen anhangenden „Insigel. Geben in unser und des Reichs Stat Mailandt, am sechssundzwantzi-„gisten tag des Monats Augusti, nach Christi unsers lieben Herrn gepurdt „funffzehenhundert und Im ainundviertzigisten, unsers Kaiserthumbs Im ainund-„zwantzigisten und unserer Reiche Im sechssundzwantzigisten Jaren".

Le bas du parchemin, replié sur 8,8 centimètres et à l'intérieur du pli. Signé: „Carolus"; sur le repli contresigné „Ad mandatum Cäsareae et catolicae Majestatis proprium, Joh. Bernburger." Sceau impérial pendant en cire rouge, de 10 centimètres de diamètre, lié au parchemin par des cordons en soie noire et jaune. Sur la marge extérieure du parchemin: „taxa scutoris solis auri viginti

Peter Amman."

A l'intérieur du repli: „v^t (vidit) Naves."

En traduction française:

Ayant gracieusement considéré en quel renom sont auprès de notre majesté impériale l'honorabilité, la probité, les bonnes mœurs, le courage et le savoir du cher et fidèle à Nous et à l'empire Pierre Aman, aussi les services empressés qu'il s'offre humblement à rendre et qu'il peut rendre et rendra à Nous et à l'empire. Et c'est pourquoi à ce Pierre Aman, à ses descendants légitimes et aux descendants de ceux-ci, à perpétuité nous octroyons les armes et le cimier ci-après décrits. A savoir, un écu partagé horizontalement par le milieu, la partie inférieur en six parties. C'est-à-dire la première, la troisième, et la cinquième, de couleur jaune ou or; la seconde, la quatrième et la sixième de couleur rouge ou de rubis; et dans la partie supérieure, bleue, deux lis à côté l'un de l'autre, de couleur jaune ou or. Sur l'écu, un heaume à pointe, orné de lambrequins jaunes et rouges; sur l'écu, un buste de maure sans mains et sans pieds, habillé des couleurs et de la partition de l'écu, à savoir dans la partie inférieure six parties disposées en longueur et alternativement jaunes et rouges;

dans la partie supérieure, bleue, deux lis jaunes; autour de la tête une banderole jaune et rouge liée derrière avec deux bouts flottants; armes et cimier qui sont peints en couleurs au centre de notre présente lettre impériale, et que nous octroyons et concédons de notre pouvoir d'empereur romain. Et nous voulons que désormais le dit Pierre Aman et ses descendants légitimes et les descendants d'eux usent et jouissent des armes et du cimier décrits ci-dessus, dans toutes les choses et affaires honorables et loyales, au volage, au sérieux, dans les luttes, combats, campagnes, banières, tentes, affiches, sceaux, cachets, proclamations, enterrements, et au surplus en tous buts, selon leurs besoins. leur volonté et bon plaisir. Et en outre, qu'ils aient toutes grâces, libertés, privilèges, honneurs. dignité, avantage, droit, justice, et, bonnes coutumes, dans les matières écclésiastiques et civiles, avec droit d'avoir des charges et des fiefs, de les conserver et de les recevoir, de posséder une cour des fiefs, de rendre droit et jugement; et de tout cela qu'ils puissent user et jouir . . . .

Cette présente lettre a été, en signe de corroboration, scellée de notre sceau impérial pendant. Donné en notre ville impériale de Milan, le 26me jour du mois d'août, en l'an 1541 après la naissance de notre Seigneur bien aimé, dans le 21me de notre élévation à l'empire et dans le 26me de notre royauté.

Signé «Carolus»

contre signé, sur le repli, «par le propre ordre de sa Majesté impériale et ca«tholique, Joh. Bernburger».

Largeur du parchemin, 64,5 centimètres; hauteur, 37,7 centimètres.

En termes héraldiques:

Coupé, au 1er d'azur à deux fleurs de lis d'or, au 2me palé d'or et de gueules de six pièces; l'écu sommé d'un heaume à pointe, posé de trois quarts au bord senestre de l'écu, une croix d'or sur la gorge, avec lambrequins d'or et de gueules; sur le heaume, un buste de more, aussi posé de trois quarts, avec boucles d'oreilles d'or, vêtu des couleurs et de la partition de l'écu, une banderole d'or et de gueules, liée derrière la tête, les deux bouts flottants.

Nous relevons l'orthographe employée dans le document pour désigner le nom de famille du bénéficiaire: on y trouve quatre fois Aman, une fois Amann; et à l'envers du parchemin, Amman. C'est cette dernière forme qui a prévalu et qui a toujour été observée, dès la germanisation du nom. C'était au reste l'orthographe usuelle de cette époque en Suisse pour désigner la fonction d'amman ou de landamman.

Dans l'un et l'autre document que nous venons de reproduire en extrait, nous trouvons la formule en usage à l'égard des concessions d'armoiries en faveur des non nobles: „in allen und jeglichen erlichen und redlichen Sachen „und gescheften . . . . . gebrauchen und geniessen sollen". De même, la suivante: „von newem gnediglich verlihen und gegeben".

Nous estimons que ces mots: „von newem" ne signifient point armoiries concédées à nouveau, c'est-à-dire confirmées, mais armoiries nouvelles que nous octroyons et donnons.

Dans le diplôme List, la mention que l'armoirie est octroyée à l'humble requête de Jean List; dans le diplôme Amman, cette mention n'existe pas, ni une autre équivalente.

De la simultanéité de ces deux concessions d'armoiries, on conclut naturellement à une cause commune à l'un et à l'autre des bénéficiaires. Quelle est cette cause?

L'historien Alexandre Daguet attribue une cause très étonnante à la concession de la lettre d'armoiries à Pierre Amman: dans un article publié sous le titre «Illustrations fribourgeoises aux XVe et XVIe siècles», dans le journal *L'Emulation*, paraissant à Fribourg, il dit:

«Et, chose bien digne de remarque, la carrière de l'enseignement privé, «du préceptorat, parcouru depuis avec plus ou moins de succès, par tant de «Fribourgeois avait été ouverte avec éclat par un avoyer, Petermann Amman, «auquel des services rendus pour l'éducation de Charles-Quint avaient mérité «des lettres de noblesse» [1].

Malheureusement, la citation des sources n'était pas encore la règle courante des historiens contemporains de Daguet; il n'indique pas sur quoi il fonde son assertion du préceptorat. Bien que nous hésitions à croire qu'il ait assez peu respecté sa qualité d'historien pour tirer pareille assertion de son imagination, nous devons déclarer que nous ne connaissons aucun document qui la justifie: Nous en sommes reduits à rechercher si le fait en lui-même est vraisemblable.

Un point important consiste à établir si la différence d'âge entre les deux personnages aurait permis à Pierre Amman d'être le précepteur de Charles. Celui-ci, qui était le fils de Philippe le Bel archiduc d'Autriche et de Jeanne d'Aragon, naquit à Gand le 15 février 1500 [2]; il passa son enfance et sa première jeunesse dans les Pays-Bas dont son père, mort en 1506, lui avait laissé la souveraineté. A la mort de Philippe le Bel, l'empereur Maximilien fit choix de Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, comme gouverneur de son petit-fils, et d'Adrien d'Utrecht comme précepteur. Chièvres l'instruisit avec beaucoup de soin dans la science du gouvernement: déjà en 1516, Charles fut en état de prendre en mains le gouvernement de la Flandre.

Par la mort de son grand-père maternel, Ferdinand d'Aragon (23 janvier 1516), Charles hérita du royaume d'Aragon; d'autre part, du chef de sa mère Jeanne, reine de Castille, dont la raison se troubla aussitôt qu'elle eut perdu son mari, Charles fut appelé à regner sur la Castille. C'est pourquoi, il se transporta en Espagne (1517); après la mort de Maximilien, son grand-père, il brigua la dignité impériale, en concurrence avec François Ier, roi de France, et fut assez heureux de l'emporter sur ce rival (28 juin 1519).

De ceci, il est permis de déduire que si Pierre Amman eut, en sous ordre de Guillaume de Croy ou d'Adrien d'Utrecht, une part quelconque dans l'édu-

---

[1] 1re année 1841-42, nº 20 de juin 1842, pages 3-5; assertion reproduite par l'Abbé Brulhart dans son volume «Histoire de la littérature fribourgeoise», 1907, page 31.

[2] Robertson, Histoire de Charles-Quint, traduction de Suard, Paris 1844, vol. I. page 291

cation du duc Charles, ce fut dans la période de 1505 à 1516. Il est aussi juste d'admettre que pour exercer ce rôle, il devait avoir au moins vingt ans; sa naissance devrait remonter à la période de 1485 à 1495, selon qu'il aurait été attaché à la personne de Charles au commencement ou au milieu de la période de 1505 à 1516. Mais la date de sa naissance n'est pas connue. Le premier document connu où son nom paraît est du 12 décembre 1523; c'est un arrangement entre Pernette, veuve de Guillaume Gruyère, d'une part, et Jean Mestraulx (Amman) d'autre part, celui-ci agissant au nom d'Elisabeth, future femme de Pierre Mestraulx son fils, au sujet des biens de Jacob Gruyère. De ce document, on peut conclure que Pierre Amman avait au moins vingt ans; mais il pouvait aussi être plus âgé:

Est-il possible de déduire l'année de sa naissance du fait des charges publiques qu'il remplit à Fribourg? Il fut nommé en 1526 membre des Deux-cents; en 1530, des Soixante; en 1531, du petit conseil. On n'entrait généralement pas dans les Deux-cents avant l'âge de 25 ans; ceci ramène aussi à dire que Pierre Amman ne naquit pas après 1501, sans prouver pourtant qu'il ne soit pas né auparavant.

En présence du résultat incertain des recherches dans cette direction, il est indiqué de les poursuivre sur un autre terrain.

Et d'abord se pose la question s'il est vraisemblable que, malgré le souvenir amer des journées de Grandson et de Morat, on ait choisi un issu des terribles ligues suisses, un descendant des vainqueurs pour l'attacher à la maison du petit-fils de Marie de Bourgogne. On avait bien vu un Fégely issu de ces mêmes ligues, attaché à la cour de Louis XI; mais le cas était très différent puisque les Suisses, en combattant le Téméraire, avaient si bien fait les affaires de Louis XI. Le fait serait surprenant; il en faudrait peut-être chercher une explication en ce que le père de Pierre Amman qui prit part à de nombreuses campagnes en Italie, dans plusieurs desquelles il se distingua, eut l'occasion de s'y faire connaître de l'empereur Maximilien pour la cause duquel les Suisses y combattirent souvent.

Mais si, vraiment, Pierre Amman avait été choisi pour collaborer à l'éducation de Charles, il semble que sa famille n'aurait pas manqué de demander au Conseil une lettre de recommandation, et la trace s'en retrouverait dans les protocoles; or ceci n'est pas le cas. Ensuite, dans la supposition que la lettre d'armoiries soit un témoignage des services rendus en cette qualité de précepteur, comment expliquer que Charles ait tardé si longtemps à le donner; et que, le donnant enfin, il n'en ait pas mentionné la cause? Puis, dans cette même hypothèse, comment expliquer la simultanéité de cette lettre d'armoiries avec celle de List, à l'égard duquel aucune cause de même nature n'est indiquée.

En résumé, l'assertion de Daguet est non seulement improuvée; mais le fait qui en est l'objet est très improbable.

Comme la ville et république de Fribourg a obtenu en 1541 de l'empereur Charles Quint la confirmation et l'extension de ses franchises et privilèges, l'idée s'est ensuite présentée que cet événement avait été l'occasion des diplômes; mais

l'examen des détails a démontré que cette supposition n'est pas fondée. En mars 1541, à la nouvelle que l'empereur était à Ratisbonne, le Conseil de Fribourg députa vers lui le conseiller Laurent Brandenburger et Petermann Zimmermann à l'effet de lui demander la confirmation et l'extension des franchises et privilèges de la ville. La députation reçut un bon accueil, l'empereur lui accorda les fines de sa demande, ajoutant aux privilèges antérieures celui de juger les criminels à huis clos et de les exécuter en public (diplôme[1] du 30 avril 1541). La députation était de retour en avril, elle rendit compte de sa mission le 18 mai; aucune trace d'une part spéciale de List et Amman dans ces négociations. Il n'est pas connu que les membres de l'ambassade aient reçu de l'empereur des lettres d'armoiries ou de noblesse; on pourrait, jusqu'à un certain point supposer que Peter Amman, quoique n'ayant pas fait le voyage de Ratisbonne, a été honoré d'une faveur spéciale de l'empereur parce qu'il était alors avoyer en charge. Mais cette hypothèse admise, comment expliquer cette même distinction à l'égard de List? La cause doit encore être cherchée ailleurs.

Durant l'été de cette même année 1541, Fribourg eut des craintes sérieuses que Berne voulût conquérir le comté de Gruyère, et y détruire la religion catholique, comme elle l'avait fait, cinq ans auparavant, à l'égard du pays de Vaud: Fribourg arma et forma deux corps de troupes et plaça à la tête de l'un l'avoyer de Praroman avec Jean List pour lieutenant; à la tête de l'autre, l'avoyer Petermann Amman. Cette attitude déterminée eut l'effet de calmer les appétits conquérants de la puissante voisine. Le comte Michel de Gruyère en conçut une reconnaissance méritée; lorsque le danger eut cessé, il alla rendre visite à l'empereur qui résidait alors à Milan. Le 16 août 1541, il informa Messeigneurs de Fribourg de la présence de l'empereur dans cette ville et de son dessin de se rendre auprès de lui, offrant ses services auprès du monarque; il annonçait son intention de partir dans trois jours. Le conseil lui répondit, le 17, en le priant d'user de son crédit auprès de l'empereur et de M. de Granvelle pour faire accueillir favorablement une requête concernant l'approvisionnement en sel, marchandise que l'on tirait de la Franche-Comté; et on lui donna l'assurance que, pendant son absence, on veillerait sur ses affaires et ses intérêts comme sur ceux propres de Nosseigneurs[2].

Les deux diplômes sont, nous l'avons dit, du 26 août 1541: il est très plausible de croire que cette faveur est liée au voyage du comte de Gruyère lequel aura voulu donner un témoignage flatteur de sa reconnaissance et de son crédit en obtenant cette faveur de l'empereur envers deux hommes dont Fribourg venait de se servir pour préserver le comté de la puissante griffe de Berne. Eux-mêmes, peut-être, avaient demandé au comte de la solliciter pour eux; le deplôme List dit expressément: «A la requête de Jean List, nous avons «octroyé etc.»

[1] Archives cantonales de Fribourg.

[2] Les renseignements sur cette levée de troupes et sur le voyage du comte Michel sont dus à l'obligeance de M. J. Schneuwly, archiviste cantonal à Fribourg.

Le comte de Gruyère avait encore un autre motif de gratitude envers Petermann Amman: au mois de mars 1537, celui-ci l'avait cautionné pour 2000 florins auprès de l'Etat de Lucerne, à quelle occasion il reçut des sûretés du comte Jean, père du comte Michel [1].

Ce dernier était, au surplus, lié d'amitié avec l'avoyer Amman. Le protocole des séances du Conseil de Fribourg en l'année 1556-1557 relate les doléances du comte, après sa débâcle financière, sur l'avoyer Amman «qui s'était déclaré contre lui, quoique étant son meilleur ami [2]». Cette amitié coûta de grosses sommes à l'avoyer Amman qui vit, par contre-coup, sa position financière ébranlée; elle se montra cependant fidèle, de longues années, et encore pendant les pénibles négociations qui précédèrent la mainmise de Berne et de Fribourg sur le comté. Il servit plusieurs fois d'intermédiaire entre ces deux villes et le comte; ainsi au mois de décembre 1541, en 1543, 1545, 1551. Au mois de septembre 1548, les deux villes envoyèrent auprès de Henri II, roi de France, deux de leurs hommes les plus considérables, Jean Rodolphe de Grafenried, banneret bernois, et Pierre Amman, avoyer de Fribourg; il s'agissait d'obtenir du roi le paiement de 150,000 écus que le comte lui réclamait pour diverses prétentions dont la principale consistait en la solde des soldats fournis par lui dans la campagne du Piémont, où ils avaient pris part à la bataille de Cérisole. Les ambassadeurs n'obtinrent rien du roi, lequel se retrancha sur ce que le comte de Gruyère n'était pas compris dans les capitulations avec les Suisses, et que, par conséquent, le roi n'était pas recherchable à une «journée de marche», comme c'était le cas vis-à-vis des Suisses [3].

La diète des XIII cantons à son tour, s'étant intéressée aux prétentions du comte contre le roi, accrédita, au mois de février 1550, deux ambassadeurs à Paris, Jean Hug, avoyer de Lucerne, et Nicolas Wirz landamman d'Unterwalden; à cette députation, les deux villes de Berne et de Fribourg, qui soutenaient de toutes leurs forces la cause du comte, adjoignirent en leur propre nom le banneret Tillier et l'avoyer Amman. La réponse du roi aux ambassadeurs de Berne et de Fribourg fut qu'il offrait de payer seulement 24,104 livres [4]. Par lettre du 9 mai 1550 adressée à Leurs Excellences de Berne et de Fribourg, le comte remercia les sieurs Tillier et Gaudion (nom primitif de la famille Amman, et encore usité alors) du zèle qu'ils avaient témoigné pour soutenir ses intérêts.

Malgré l'opposition du roi, la cause ayant été portée à deux «journées de marche» tenues à Payerne les 1er juin et 7 août 1550, les mêmes Tillier et Amman y assistèrent le comte, à quelle occasion ce dernier dans une lettre adressée le 29 juillet 1550 à l'avoyer Studer et au Conseil de Fribourg, exprima ses remerciments de lui avoir donné pour aide et conseiller l'ancien avoyer Gaudion (Amman). Enfin, au mois de novembre de cette même année, la diète nomma encore une ambassade auprès du roi pour tâcher de parvenir à une solution

[1] notaire H. Faulcon, archives cantonales de Fribourg.
[2] séance des 24 et 26 novembre 1556.
[3] Hisely, histoire de la Gruyère, volume 2.
[4] ibidem.



définitive; le comte Michel par une lettre du 12 novembre 1550, pria Messieurs de Berne d'adjoindre à la députation des Ligues le banneret Tillier; il est probable, dit Hisely, auquel nous empruntons ce récit, qu'il demanda aussi à Fribourg l'envoi de l'avoyer Amman. La réponse du roi, dont, malheureusement pour le comte, les caisses étaient très mal garnies, fut définitivement défavorable (avril 1551); dès lors la ruine de l'infortunée Michel ne pouvait plus être conjurée.

Les faits relatés ci-dessus montrent que l'avoyer Amman, loin de trahir l'amitié du comte, le soutint de tous ses efforts. Il avait pris, à cause de lui, de lourds engagements financiers au nombre desquels les suivants:

— le 17 septembre 1543, cautionnement pour 6700 florins de Bâle, conjointement avec Petermann Favre, alias Schmid, ancien bourgmestre, François d'Avri, bourgmestre et Petermann de Vuippens, sous l'hypothèque de la seigneurie de Corbières;

— le 17 mars 1547, cautionnement pour 5000 écus, conjointement avec François d'Avry, envers l'Etat de Fribourg, sous l'hypothèque de la ville de Gruyère et de ses dépendances,

— le 1er juillet 1547 et le 13 décembre 1547, arrière cautionnement pour 1200 écus envers noble Christophe Effinger de Wildeck et Melchior Hertlin de Baden;

— le 18 juillet 1548, arrière cautionnement pour 2000 écus envers Sulpicius Archer.

Des deux cautionnements ci-dessus, il fut libéré plus tard; mais il fut recherché à cause des arrière cautionnements, car dans le rôle de la discussion du comte Michel, on trouve mentionnés trois intérêts annuels que l'avoyer Amman avait dû payer.

L'on sait que le produit de la vente du comté de Gruyère — 80,500 écus — et de la seigneurie de Corbières — 17,000 écus — fut très loin de couvrir les énormes dettes du comte. Les juges arbitraux auxquels ce dernier avait donné charge et mandat pour liquider ses dettes avaient passé cession du comté à ses créanciers. L'avoyer Amman eut le coûteux honneur de se trouver au nombre de ces derniers; c'est ainsi que, tant en son nom propre qu'au nom de la collectivité des créanciers, et conjointement avec divers autres mandataires de ceux-ci, il négocia et conclut la vente du comté de Gruyère[1] aux villes de Berne et de Fribourg et celle de la Seigneurie de Corbières[2] à la ville de Fribourg.

Malheureusement pour Pierre Amman, les 3010 écus que, au moment de la discussion du comte, il se trouvait avoir déboursés pour lui, n'étaient point gagés sur le comté ni sur la seigneurie de Corbières, de sorte qu'il n'eut aucune part dans la répartition qui fut faite du produit de leur vente.

L'avoyer Amman chercha, on le conçoit, à se récupérer des sommes que lui devait le comte et des cautionnements prêtés pour lui, en agissant sur les biens qui n'étaient pas englobés dans la discussion générale.

[1] 18 janvier 1555, archives cantonales de Fribourg.

[2] 10 novembre 1554. Hisely, volume 23 des mémoires et documents de la société d'histoire de la suisse romande.

Ainsi on voit que:
— le 20 décembre 1553, noble seigneur Pierre Aman, ancien avoyer de Fribourg fit notification au châtelain de Bourjod [1] pour Michel comte de Gruyères seigneur du dit Bourjod, pour la mieux-value et «prévaillance» de la terre de Bourjod en vertu d'une gardance de dam par laquelle le comte Michel avait promis au dit Aman le dégrever d'un «fiancement» fait pour le dit comte envers Georges Zumbach, bourgeois de Berne de la somme de mille écus de principal et de la cense;
— le même Petremand Aman saisit la dîme de la villa du Bois eys Fiaugères; le 26 août 1555, il fut avec plusieurs autres créanciers cité à comparaître devant noble Job Rudellaz châtelain de Rue au fins d'entendre juger à quelles parties devait être adjugée la «prévalliance» appartenant au comte Michel sur cette dîme dont le dit noble Aman était alors en possession [2];
— il subhasta [3] au comte le jardin et le pré que celui-ci possédait à Fribourg, en Bisex, colline où fut construit plus tard le couvent des Jésuites et où lui-même avait déjà une maison;
— il fit saisir par l'office du parlement de Dôle en Franche Comté une créance du comte Michel contre le seigneur de Chasteaulfort [4]. Cette saisie eut très longtemps après son dénouement, par le paiement d'une somme de 1000 écus fait par le seigneur de Châteaufort à Marguerite née Python veuve de Jean Amman petit fils de l'avoyer Pierre. [5]

Après cette digression sur les relations de Pierre Amman avec le comte Michel de Gruyère, revenons à la lettre d'armoiries. Il est permis de supposer que celle-ci fut bienvenue de son bénéficiaire pour ce motif particulier qu'elle lui conférait la capabilité de fiefs dont il avait justement l'occasion de faire usage. En cette même année 1541, Michel Musard, donzel d'Estavayer, seigneur de Vuissens et coseigneur de Démoret, institua pour héritiers son frère Jean Musard, autrefois chanoine de la cathédrale de Lausanne, alors prévôt de la collégiale de St-Nicolas à Fribourg, et ses neveux «noble Peterman Mestraul alias Gaudion, avoyer de Fribourg [6], et Antoine Chauce, bourgeois d'Estavayer». La seigneurie de Démoret devait, depuis la conquête du pays de Vaud, hommage à Berne. Cette fière république, à peine en possession de sa conquête, s'entendit merveilleusement à en exiger tous les avantages; si Pierre Amman n'avait pas eu la capabilité de fief au moment de la dévolution de l'héritage de son oncle. il aurait dû payer le droit de cape; lequel était passablement élevé.

C'est par sa mère que Pierre Amman était apparenté aux nobles Musard d'Estavayer: elle était la sœur de Michel Musard seigneur de Vuissens et co-

---

[1] Hisely, ibidem; le château de Bourjod était dans le district actuel d'Echallens.
[2] ibidem.
[3] Protocole du Conseil de Fribourg, 8 octobre 1556 et 18 mars 1557.
[4] Ordonnance du 28 mai 1557 de la cour du parlement de Dôle, archives de la famille d'Amman.
[5] Protocole du Conseil de Fribourg, 19 et 20 novembre 1266.
[6] Archives cantonales de Fribourg, document nº 331 d'Estavayer.

seigneur de Démoret, lequel marié à Jeannette de Seigneux, de Romont, mourut sans postérité légitime et répartit sa succession entre son frère Jean, et ses neveux Mestraul alias Gaudion (Amman) et Chauce. Elle était la petite-fille, en premier mariage, d'Aymon Musard et de Marguerite de Gallera; nous disons en premier mariage, cet Aymon épousa en seconde noce Isabelle fille de Pierre de Faucigny donzel, et en troisième noce Isabelle fille de Pierre de Corbières, seigneur de Bellegarde. Ces alliances donnent la mesure du rang élevé que cette famille occupait alors.

Antérieurement à la lettre d'armoiries de 1541, les Gaudion-Mestraul-Amman de Fribourg avaient cependant déjà une armoirie.

Le premier document qui fasse mention de celle-ci est une reconnaissance faite le 22 octobre 1483 au sujet de terres sises dans la balliage de Pont en Ogoz, sous le sceau de l'official de Lausanne et de «noble homme Jean Mistral de Fribourg, châtelain de Pont en Ogoz» [1]. Ce sceau n'a pas été conservé.



Fig. 22

Le second document existant livre l'armoirie elle-même de Jean Aman père, de l'avoyer. C'est l'une des stalles du chœur de l'église de Notre-Dame de Fribourg. Elle porte un écu *de sable à la herse d'or sommée d'une croix de même* entouré de l'inscription „Hanns Aman“ (fig. 22). Ces stalles furent construites entre les années 1505 et 1508 et les armoiries qui les ornent furent peintes par le célèbre peintre Hans Fries [2].

La même armoirie fut plus tard employée par Pierre Amman pour sceller les actes passés dans sa charge d'avoyer de Fribourg; en voici un exemple:

[1] Archives cantonales de Fribourg, document n° 62 de Pont.

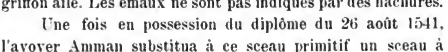
[2] Pour plus de détails sur ces stalles voir le *Fribourg artistique* 1895. Les stalles de Notre-Dame, par Max de Diesbach.

par acte du 15 mars 1541 expédié sous la signature du notaire Zimmermann, Pierre Amman, avoyer de Fribourg certifie que noble Pierre de Cléry, secrétaire d'Etat, donne procuration à son frère François de Cléry pour traiter diverses affaires en la ville de Morat. Au bas se trouve le sceau particulier, sur papier, de Pierre Amman, dont voici la reproduction (fig. 23).



Fig 23

L'écu est pareil à celui qui est sculpté sur la stalle de Notre-Dame, il est sommé d'un heaume avec cimier représentant, autant qu'on en peut juger, un bœuf ou un griffon ailé. Les émaux ne sont pas indiqués par des hachures.



Une fois en possession du diplôme du 26 août 1541, l'avoyer Amman substitua à ce sceau primitif un sceau à ses nouvelles armes; nous en possédons un spécimen tiré d'un acte reçu le 19 janvier 1547 par devant lui et scellé de son sceau.

Un siècle et demi plus tard, l'armoirie ancienne réapparaît pour la dernière fois, et alors avec ses émaux: à savoir sur un portrait de François-Joseph Amman, chevalier, daté de 1691, qui se trouve au château d'Ependes, et qui est la propriété de l'auteur de cette notice.

L'armoirie qui décore le haut de ce portrait porte: écartelé au 1 et 4 coupé au 1er d'azur à deux fleurs de lys d'or, au 2e palé d'or et de gueules, qui est Amman, au 2 et 3 coupé, au 1er échiqueté d'argent et de gueules, au 2 d'azur à trois fleurs de lys d'or posées 2 et 1 et à l'étoile d'argent posée entre les deux fleurs de lys, qui est Erhart, sur le tout de sable à la herse d'or, qui est Gaudion-Mestraul-Amman ancien.

L'armoirie est accompagnée des initiales F. J. A. G. G. R., ce qui veut dire „Franz Joseph Amman genannt Gaudion, Ritter", ou François-Joseph Amman appelé Gaudion, chevalier; et de la devise: „Non timore, non amore, ma imperio e ragione".

La composition de cette devise en langue italienne, approprié à une famille de Fribourg a lieu d'étonner; en voici l'explication la plus plausible: ce François-Joseph Amman, né en mai 1665, seigneur de Macconens, épousa Marie-Catherine de Montenach dont le père Charles était capitaine au service de la république de Gênes; le beau-père attira le beau-fils dans le même service où, nous ne savons dans quelles circonstances, celui-ci fut créé chevalier: A l'armoirie ci-dessus décrite est suspendu l'insigne de cette distinction; c'est alors, sans aucun doute, que François-Joseph Amman adopta cette devise.

Disons aussi quelques mots de l'écartelure avec les armes des Erhart: elle a pour origine l'extinction de cette famille dans celle des Amman en la personne d'Ursule, fille de noble Ulrich Erhart et d'Elisabeth de Cléry, laquelle Ursule épousa Jost Amman, grand-père de François-Joseph et mourut le 5 juillet 1667.

Nous avons dit que dans les lettres d'armoiries Amman et List se trouve une formule généralement usitée à l'égard des non nobles: „in allen ehrlichen und redlichen Sachen". On ne doit donc pas les considérer comme des lettres de noblesse.

Nombreux sont cependant les documents antérieurs et postérieurs à 1541 dans lesquels les Gaudion-Mestraul-Amman sont qualifiés de nobles. En voici quelques uns:

— 1483, 22 octobre, Archives cantonales de Fribourg (Pont nº 62).

Reconnaissance de terres dans le baillage de Pont sous les sceaux de l'official de Lausanne et de noble homme Jean Mistral châtelain de Pont en Ogoz [1]; ce Jean Mistral fut le premier bailli nommé par Fribourg après l'acquisition de cette seigneurie.

— 1512, 18 février. Sentence arbitrale rendue entre les habitants du village de Thierrens d'une part, et les frères Michel et Wuillerme Musard, seigneurs de Vuissens et coseigneurs de Démoret d'autre part; par Jean Comte de Gruyère et «noble Jehan Mistralis alias Goddion conseiller de Fribourg».

Cette sentence de 1512 est rappelée dans une sentence de 1535 entre les mêmes parties (archives de la famille d'Amman).

— 1513, 20 janvier, archives de la chapellenie de Corserey, copie vidimée. Acte de fondation de la chapelle de Corserey; au nombre des fondateurs se présente et agit Jean Mestraul alias Gaudion, noble, de Fribourg et de Corserey [2]. On le retrouve dans l'énumération de ceux qui constituèrent la mense de cette chapellenie: «c'est pourquoi, je, Jean Mistralis dit Gaudion, noble, de «Fribourg, donne douze livres de bonne monnaie, ayant cours dans le pays «de Vaud» [3]. Acte passé sous le sceau de l'official de la cour de Lausanne, sur la relation à lui faite par Jean de Turiaco, clerc de Payerne et juré de la dite cour.

— 1553, 20 décembre, Histoire du comté de Gruyère par Hisely, acte 909. Notification au châtelain de Burjod pour Michel comte de Gruyère et seigneur du dit Burjod, ayant pour objet la mieux-value de la terre de Burjod, en faveur de noble seigneur Peter Aman, ancien avoyer de Fribourg.

— 1558, 1er novembre (archives de la famille d'Amman). Vente d'une demi seythorée de pré, sise à Vuicens, à «noble seigneur Pettermand Mestraulx alias Gaudion, ancien advoyer de Fribourg, seigneur de Vuicens et coseigneur de Démoret.

— 1572, 27 octobre (archives de la famille d'Amman). Sentence arbitrale entre Pierre Gendre de Montagny la ville et «Petterman Amman, héritier de feu noble et puissant Petterman Amman, luy vivant advoyer de Fribourg».

— 1620, 15 mars (archives de la famille d'Amman). Reconnaissance de vignes sises au Châtelard (Vaud) par nobles Jost, Jean, Louis, Jacques, Maurice, Jean, Charles, Pierre, Catherine, Françoise et Anne-Marie, enfants de noble Hans Amman, bourgeois de Fribourg.

— Enfin, en 1654, lorsque Jean Amman, seigneur de Goumoëns-le-Chatel et coseigneur de St-Barthélemy (Vaud) se présenta pour la charge de Secret, les

[1] „nobilis viri Johanis Mistralis, castellani Pontis in Ogoz".

[2] „Johannis Mestraul alias Gaudion, domicellus, Friburgi etiam dicti loci de Corsereys".

[3] „Ego itaque Johannis Mistralis alias Gaudion domicellus Friburgi duodecim libras „bone monete predicte (currentis in patria vaudi) seu censum ad rationem predictam modo „premisso solvendas et redimendas".

bannerets firent d'abord opposition en invoquant le motif qu'il appartenait à la noblesse, ce qui était un cas d'exclusion. Jean Amman répondit qu'il ne pouvait pas fermer la bouche à ceux qui le qualifiaient de noble, mais qu'à la vérité il possédait une lettre d'armoiries et non de noblesse. Les bannerets étaient très ombrageux en cette matière; Jean Amman ne put obtenir mainlevée de leur opposition qu'après leur avoir livré, pour être déposée dans leur coffre («Vennertrog) une déclaration «qu'il renonçait à la noblesse», „dass er den Adel nicht volle halten".

Les données historiques sur Jean List, le second bénéficiaire des lettres d'armoiries du 26 août 1541 sont peu nombreuses.

Il était fils d'un cordonnier Jacques List, originaire de Witlich, petite ville dans l'archevêché de Trèves; ce Jacques List fut reçu bourgeois de Fribourg le 10 juillet 1480, à quelle occasion il assigna son droit de bourgeoisie sur sa maison sise en l'Auge.

Jean List eut plusieurs charges dans l'Etat: il fut reçu au nombre des Deux-Cents pour le quartier du Bourg en 1527, au nombre des Soixante en 1530; il fut, au nom de la ville de Fribourg, châtelain du château de Chenaux à Estavayer-le-Lac, en 1533, et premier avoyer de cette ville après sa prise de possession par Fribourg, en 1536; il fut membre du petit conseil en 1537, trésorier de 1541 à 1548, banneret pour le quartier du Bourg de 1554 à 1557.

Le fait qu'il fut membre des Deux-Cents pour la bannière du Bourg, puis banneret pour ce même quartier, montre qu'il y avait sa résidence; en effet, lorsque, le 18 décembre 1540, il reconnut son droit de bourgeoisie, il l'assigna sur sa maison sise au Bourg devant le Tilleul.

L'importance de sa participation dans les affaires publiques est manifestée par les très nombreuses missions dont il fut chargé: dans la période de 1541 à 1555, il représenta soixante-douze fois la ville de Fribourg dans les diètes et conférences.

Après avoir, en 1541, commandé comme Pierre Amman un des corps de troupes mobilisés par Fribourg pour défendre le comté de Gruyère contre une attaque redoutée de la part de Berne, il fut l'un des quatre mandataires qui représentèrent la ville de Fribourg dans l'achat de ce comté que cette ville, fit conjointement avec Berne, en 1555.

Il mourut en 1558; son testament daté du 1er mai de cette même année, nous apprend qu'il avait épousé Marguerite Ramu, que sa fille s'était alliée à Guillaume de Praroman et qu'elle avait précédé son père dans la tombe. Ce furent les enfants de celle-ci, Jacques et Elisabeth de Praromann, et sa femme Marguerite Ramu qu'il institua héritiers.

Son nom s'éteignit avec lui [1].

[1] Les renseignements sur la vie de Jean List sont dûs à l'obligeance de M. Tobie de Ræmy, sous-archiviste cantonal à Fribourg.

Kleinere Nachrichten.

Une famille éteinte. La famille d'Alt. — Le baron Edmond d'Alt, âgé de 68 ans, dernier représentant d'une famille historique qui a joué, dans la république fribourgeoise, un rôle considérable est mort dernièrement à Paris.

Le baron d'Alt, vivait dans le Midi et ne faisait plus que de rares apparitions dans sa campagne de Bourguillon près Fribourg. il avait ainsi perdu peu à peu presque tout contact avec Fribourg. Il s'était, du reste, fait naturaliser français en 1870.

Comme zouave pontifical il servit Pie IX dans les rangs des soldats de Charette, avec lequel il était lié par une amitié profonde. Le Pape l'avait décoré de l'Ordre du Mérite. Il était très attaché également à la personne du comte de Chambord.

Par son caractère et ses aspirations, il appartenait donc au passé; c'était un gentilhomme de vieille roche, qui avait les grandes manières et le grand ton de ses ancêtres.

Ayant beaucoup voyagé, il connaissait énormément de gens et de choses. Il avait été très répandu dans toute la haute société française.

Sa mort réduit encore le nombre des anciennes familles patriciennes de Fribourg. Sur cent qui existaient en 1789, il en reste à peine une vingtaine, en comptant même celles qui ne sont plus représentées que par des femmes.

Entre toutes, la famille d'Alt brille au premier rang par la valeur personnelle de la plupart de ses représentants, quoique le nombre de ses membres fût toujours excessivement réduit.

Jacob Leu, dans son dictionnaire, donne comme tige de la famille le nommé Ulrich d'Alt (Veillard) en 1330, qui vivait à Fribourg sous le régime autrichien.

Sébastien d'Alt fut, en 1569, bourgmestre de Fribourg. Protais, chevalier et chancelier d'Etat, mort en 1680, était un savant mathématicien; il fut ambassadeur auprès du roi de France. Antoine fut prévôt de Saint-Nicolas (1736).

Plus célèbres encore furent Jean-Jacob-Joseph, chevalier de Saint-Maurice et Lazare, honoré par l'empereur d'Allemagne Léopold du titre de baron du Saint-Empire pour lui et ses descendants sous le nom d'Alt de Tieffenthal (Prévondavaux). (Diplôme du 21 mai 1704).

L'Avoyer d'Alt, Joseph-Nicolas, a laissé à Fribourg un souvenir vivant: il fut le héros d'une légende macabre que tout le monde connaît encore dans sa ville. Il a laissé une *Histoire des Helvétiens, aujourd'hui connus sous le nom de Suisses*, en douze volumes et un grand nombre d'autres mémoires et écrits. Il mérite donc une des premières places dans notre panthéon littéraire. La famille d'Alt mériterait, au moment d'entrer définitivement dans l'histoire, une étude historique complète et détaillée; nous l'attendons d'un de nos historiens compétents. Le quartier nommé le Pré d'Alt à Fribourg rappellera ce nom aux générations futures.

Le défunt était encore propriétaire d'une aile du magnifique hôtel particulier de la famille d'Alt situé sur la place de l'Hôtel-de-Ville et dont le *Fribourg artistique* (Fascicule nº 2, 1908) a donné récemment l'ancienne et pittoresque disposition qui datait du XVᵉ siècle. Il fut complètement transformé au XIXᵉ siècle suivant les plans dressés par le Père Girard.

Le défunt était le beau-frère de M. Louis de Diesbach, conseiller national, et le cousin germain du colonel Alfred de Reynold, député. Par sa mère née Von der Weid il avait encore à Fribourg une très nombreuse parenté.

Nécrologie.

Nous avons le vif regret d'apprendre le décés d'un de nos membres honoraires, *M. le Comte Oscar de Poli de Saint Tronquet* que la mort a ravi le 6 Janvier dernier à Paris à l'âge de 70 ans. Entré jeune dans les zouaves au service pontifical, il fut blessé et médaillé à Castelfidardo puis, rentré en France, il y fut pendant quelques années préfet. Commandeur des ordres de Charles III d'Espagne, de Saint-Silvestre, de St-Michel de Bavière, grand-croix du Saint-Sépulcre, d'Isabelle la Catholique, de Saint-Grégoire, il était délégué en France du Patriarcat latin de Jérusalem et représentant de l'ordre du St-Sépulcre, Président de l'Association des Chevaliers pontificaux etc. Mais l'œuvre à laquelle le nom de M. de Poli se rattache plus particulièrement est la fondation du *Conseil héraldique de France,* auquel pendant vingt ans de présidence il a consacré le meilleur de son temps et de son zèle pour le noble savoir. Nul ne connaissait mieux les questions héraldiques, nul n'était plus versé dans l'histoire des familles françaises et longue serait la liste de ses monographies généalogiques et de ses articles publiés dans l'Annuaire du conseil héraldique, travaux toujours marqués au coin d'une érudition sûre. En lui conférant l'honnorariat de notre société nous avions tenu à rendre hommage à ses éminentes qualités dans le domaine se rapportant à l'objet de nos études et tous ceux qui ont eu l'occasion de faire appel à ses lumières n'ont eu qu'à se louer de son extrême courtoisie et de son empressement à rendre service.

* * *

Non moins sensible est la perte que nous éprouvons par la mort prématurée de notre collègue *Paul Charles Strœhlin,* survenue à Genève le 4 mars. Si nous parlons d'une mort prématurée, c'est que le très actif président de la Société suisse de numismatique, né en 1864 à Genève, était à peine âgé de 44 ans et ses nombreux travaux en cours, et qu'il n'a pu finir, eussent demandé encore une série d'années que son zèle au travail semblait devoir lui assurer.

Après un commencement d'études de médecine, Strœhlin ne tarda pas à se consacrer entièrement à l'étude de l'histoire et de l'archéologie et, revenu des

Universités de Berlin et Leipzig avec son titre de Dr ès sciences en poche, il compléta ses connaissances par des voyages à Paris, Vienne, Londres et St-Petersbourg, où les collections numismatiques attirèrent particulièrement son attention.

Rentré à Genève en 1888, il y fondait avec le Dr Ladé un comptoir de numismatique qui ainsi que ses riches collections et sa grande compétence en la matière ne tarda pas à le mettre en rapports suivis avec les collectionneurs et les grands marchands de la Suisse et de l'Europe entière. Sa nomination à la présidence de la Société suisse de numismatique en 1889 le mit également à la tête de la rédaction de la « Revue suisse de numismatique ». Il rédigeait aussi « l'Education en Suisse » et « le Journal des Collectionneurs », tout en étant l'âme de la section genevoise de la Société de Numismatique et en s'occupant du musée épigraphique à la direction duquel l'Etat de Genève l'avait appelé. C'est à lui également que le Musée national confia le soin d'organiser son trésor numismatique. Pour l'exposition nationale à Genève en 1896 il avait réussi à se faire prêter toutes les pièces uniques et les plus rares éparpillées dans les collections de tous les cantons et à réunir ainsi, pour un temps, un ensemble des plus remarquables. De ses dons il a enrichi la bibliothèque numismatique et le médailler de Genève, il y a déposé de son propre fond plus de 3000 monnaies et médailles que la collection officielle ne possédait pas.

Il a beaucoup travaillé, beaucoup recueilli et écrit; malheureusement une histoire de la numismatique suisse qu'il avait entreprise restera inachevée si elle ne trouve un continuateur aussi compétent et dévoué à cette branche de l'archéologie que l'était notre ami Strœhlin.

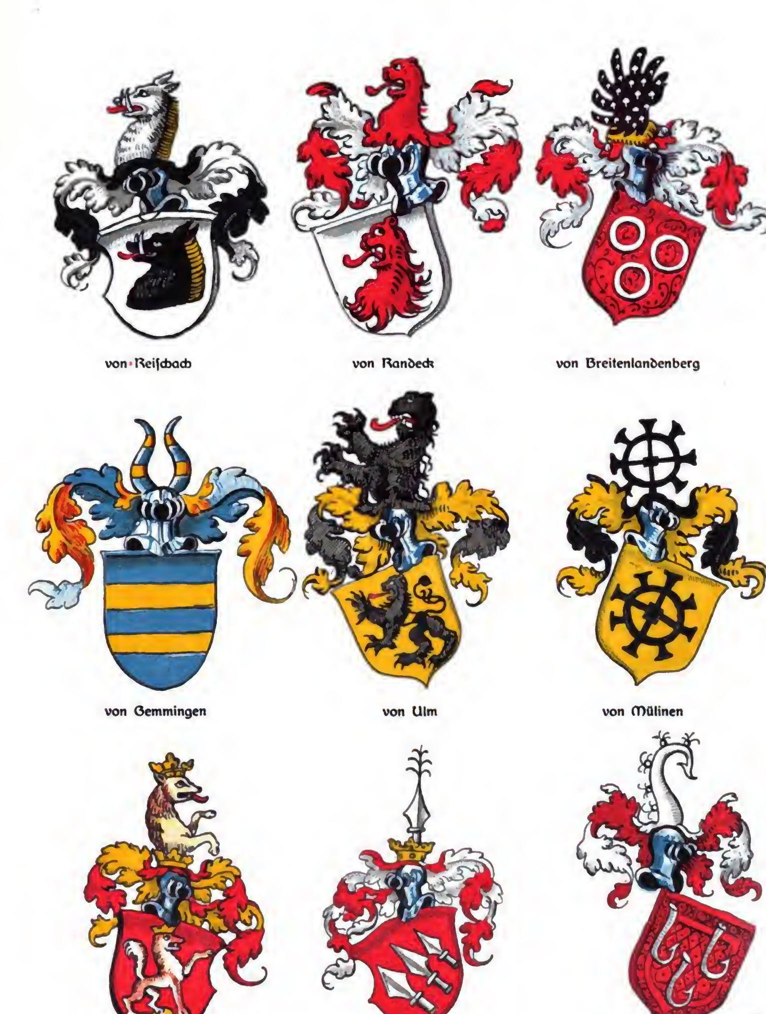
Als neue Mitglieder sind unserer Gesellschaft beigetreten:

Herr Dr. Karl Roth, Nonnenweg 31, Basel.
„ Eugen Kraft, Bernerhof, Bern.
„ Hans Frick, stud. phil., Bodmerstrasse 14, Zürich II.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.



Deſchler Loher Engele

Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.



Vogt — von Hedingen — Schmid

Hartzer von Salenſtein — Apotheker — Feißler

Mangolt — von Ramſchwag — von Cham

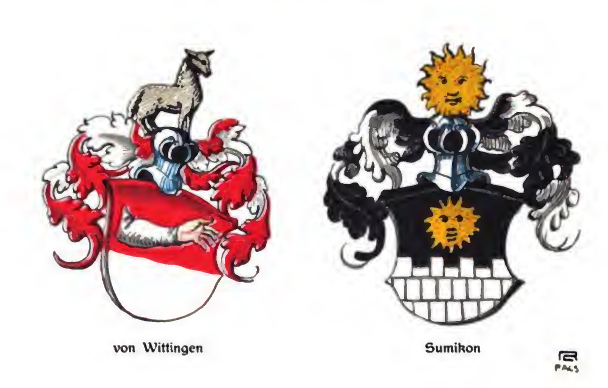
Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.



Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.



Abt Bonaventura von Rheinau



von Wittingen

Sumikon

Cliches und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.



Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.

Aloys Balmer. Scheibenriss.



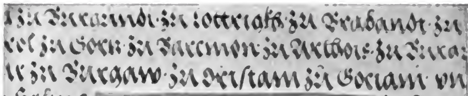




ALOYS BALMER. Entwürfe zu Glasgemälden



Armoiries
concédées à Jean List par l'empereur Charles-Quint en 1541





Armoiries
concédées à Pierre Amman par l'empereur Charles-Quint en 1541

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1908 Jahrgang / Année XXII Heft 3/4.

Zur Geschichte des Geschlechtes Knobloch in der Schweiz.

Von W. Wartmann.

(Hiezu Tafel XI).

Das in Tafel XI abgebildete Glasgemälde bildete eine der ziemlich zahlreichen «cruces» der Sammlung des Musée de l'Hôtel de Cluny in Paris.

Es enthält als Allianzscheibe die beiden nebeneinander gestellten Wappen Knobloch oder Knoblauch — in g. eine w. Lauchzwiebel mit gr. Blättern auf gr. Dreiberg, mit der Schildfigur als Kleinot, und schw.-g. Decken — und Im Hof — wagr. geteilt, oben in schw. ein g. Seelöwe, unten in schw. drei w. Rauten, mit dem aus schw.-g. Wulst wachsenden g. Löwen als Kleinot, und schw.-g. Decken[1]. — Zwei Dutzend Notbleie und der „Staub der Jahrhunderte" beeinträchtigen gegenwärtig seine Wirkung erheblich. Davon abgesehen, ist es bei seiner scharfen und sorgfältigen Zeichnung und der nicht aufdringlichen Farbenzusammensetzung (rotes und grünes Farbenglas für den architektonischen Rahmen, wenig Violett und Blau in Schmelzfarben, Grün aus Blau und Gelb) eines der erfreulicheren Stücke der Sammlung, auch von etwas mehr als Mittelgrösse (L. 32 cm, H. 41,5 cm).

Eine erste Schwierigkeit schuf die Lesart des Katalogs, der das „Vnnd" der Inschrift als „Bund" wiedergibt[2]. Da der erste Buchstabe von einem Notblei durchschnitten wird und die Scheibe so hoch aufgestellt ist (1. grosser Saal im Erdgeschoss, westliches Fenster gegen den Hof), dass von den beiden kleinen „n" nur die Vertikalstriche unterschieden werden können, mochte einem wohl der Weiler Bund im Toggenburg, zwischen Lichtensteig und Wattwil, einfallen,

[1] So stellen sich auf der Scheibe die Wappen dar; bei Knobloch soll sonst (nach Kindler v. Knobloch, s. unten) ein r. Feld das Regelmässige sein, bei Im Hof r. Rauten in w. Feld oder (bei den Berner Im Hoff) schw. Rauten in w. Feld; von etwa ursprünglich vorhandenem Rotlot findet sich in unserem Wappenschilde keine Spur.

[2] Musée des Thermes et de l'Hôtel de Cluny, Catalogue et description des objets d'art .... exposés au Musée, par E. Du Sommerard, Paris 1883: No 2002. Panneau de verre peint, d'origine suisse; écussons aux armes de Jean George Knoblock Bund et de sa femme, placés sous un beau portique d'architecture à doubles colonnes, à la date 1625. — Hr 0m,43; Lr 0m,33 (mit dem Blei gemessen).

Nach dem handschriftlichen Generalinventar ist die Scheibe 1855 käuflich für das Museum erworben worden.

um so mehr, als toggenburgische Scheiben in der Nachbarschaft der unsrigen nicht selten sind.

Der Stil des Glasgemäldes ist indessen keineswegs toggenburgisch, so wenig als die Donatoren.

Bei näherem Zusehen, wohl auch schon auf der Abbildung, zeigt sich mit hinreichender Deutlichkeit, dass die Inschrift gelesen werden muss:

Hanß Geörg Knobloch, Vnnd
Anna Maria Im Hof Sein Egemahl
1 . 6 2 5 .

Nun liess sich aber ein Hans Georg Knobloch nirgends sicher unterbringen, trotzdem Kindler von Knobloch — er scheint ja dazu am ehesten berufen — in seinem Oberbadischen Geschlechterbuch das Geschlecht ziemlich ausführlich behandelt. Nach ihm erscheinen in Strassburg die bürgerlichen Knobloch aus Hagenau i. E. neben dem alten Strassburger Adelsgeschlecht von Knobloch. Auch nach der Schweiz soll dieses bürgerliche Geschlecht sich gewendet haben. Er berichtet darüber, Oberbad. Geschl.-Buch II, p. 323:

„Angeblich aus Hagenau stammte Ludwig Knobloch, welcher 1596 das Bürgerrecht in Thun erhielt, um 50,000 fl. die Herrschaft und das Schloss Toffen erkaufte und sich mit dessen früherer Besitzerin Johanna von May in zweiter Ehe vermählte. Seine Tochter aus erster Ehe, Anna, vermutlich sein einziges Kind, vermählte sich an Abraham von Werdt und brachte ihm das Schloss Toffen zu, welches noch im Besitz seiner Nachkommen ist. Wappen: In r. (!) auf gr. Dreiberg eine s. Knoblauchzwiebel mit gr. Kraute; r.-s. bewulsteter Turnierhelm: ein wachsender g. Löwe, welcher in den Vorderpranken den Knoblauch hält; Hd.: r.-s. (Stettler, Ms. Wappenbuch in Bern, pag. 34)."

Ähnliches, aber mit einem Unterschied in einem wesentlichen Punkte, berichtet Holzhalb im 3. Supplement-Band zum Leu'schen helvetischen Lexikon, S. 366 beim Artikel Knobloch oder Knoblauch: „Auch ein ehemaliges Geschlecht in der bernischen Stadt Thun, welches 1596 Ludwig, gebürtig aus dem Kanton Zürich erhalten, ward auch 1623 Seckelmeister und besass die Herrschaft Toffen, welche hernach sein Tochtermann, Hans Georg von Werdt von Bern, bekommen."

Unsere Scheibe ist Kindler von Knobloch bekannt, und er möchte (a. a. O.) ihren Stifter einem von den Knoblauch aus Zofingen zu Anfang des 16. Jahrhunderts ebenfalls zu Strassburg begründeten Zweig der bürgerlichen Knoblauch zuweisen.

Technik und Zeichnung sind aber ebensowenig elsässisch als toggenburgisch; sie deuten entschieden auf bernische Schule.

Die Lösung der Frage nach der Person des Stifters ergab sich aus einem bernischen Scheibenriss, Nr. 9 des VIII. Bandes der Wyßschen Sammlung (Fig. 24).

Nur zum kleinsten Teil ausgearbeitet, zeigt er in dem, was von Helmdecken und dekorativen Teilen vorhanden ist, die grösste Verwandtschaft mit der Zeichnung unseres Glasgemäldes.

Um das Doppelwappen des Stifters, eines Im Hof, sind sechs weitere Allianzen von Gliedern des Geschlechtes angeordnet[1]; es ist davon allerdings kaum mehr eingezeichnet als die Bleifassung der ovalen Medaillons mit den zugehörigen Namen in Kursivschrift. Am untern Rand des Bildes, in der Mitte, erscheint nun das Paar:

Hans Jörg Knoblauch zu Thun Anna Maria im Hoff.

Herr Pfarrer Bähler in Thierachern hatte die Freundlichkeit, in Thun über den H. J. Knobloch Nachforschungen anzustellen und mir die Ergebnisse zur Verfügung zu stellen (nach den Genealogischen Kollektaneen auf der Stadtbibliothek in Thun, und Taufregistern).

Danach wurde im Jahre 1596 Loy Knobloch von Hagenau im Elsass Bürger in Thun, 1608 Grossrat, 1610 Kleinrat, 1622 Seckelmeister, 1628 Spitalvogt.

1630 heiratete er — nach einer ersten Ehe mit Anna Meyer — Johanna May, die Tochter Wolfgangs, Herrn von Toffen (1567—1606), Witwe (seit 1628) von Abraham Stürler. Loy Knobloch hatte schon vorher die Herrschaft Toffen um 51,000 ‰ erworben. Er starb 1642. Statt der nach Kindler v. Knoblochs Annahme einzigen Tochter aus erster Ehe erscheinen aber drei Kinder:

1) Anna, verheiratet 1616 mit Abraham von Werdt von Bern.
2) Hans Georg, geb. 1597.
3) Barbara, geb. 1600, verheiratet 1629 mit Joh. May von Bern.

Hans Georg Knobloch (Nr. 2, geb. 1597), der Stifter unseres Glasgemäldes, wird 1623 Grossrat und Einiger zu Thun und vermählt sich im gleichen Jahre mit Maria Im Hoff von Bern. Aus der Ehe entstammen nur zwei Töchter:

1) Elisabeth, geb. 1625.
2) Ursula, geb. 1628.

Hans G. Knobloch scheint früh gestorben zu sein, wahrscheinlich noch vor seinem Vater; bei dessen Tod (1642, s. oben) begegnet als Erbe der erwähnten Herrschaft Toffen nicht er, sondern der Gemahl seiner ältern Schwester, Abraham von Werdt.

Unentschieden bleibt die Frage nach der Herkunft des Vaters von Hans Georg, denn Leu (s. Seite 70) ist nicht allein, wenn er ihn einen Zürcher heisst. Nach gütiger Mitteilung von Herrn Staatsarchivar Prof. Dr. Türler enthält ein Notizbuch des 1907 gestorbenen Organisten Aloys Scheerer in Thun die Stelle:

„Elogius Knoblauch in Thun, 1596 Burger, aus dem Kanton Zürich. Schon 1597 in die Gesellschaft zu Oberherren aufgenommen, starb 1642". — Diese Nachricht verdient das gleiche Vertrauen, wie die übrigen handschriftlichen Quellen:

---

[1] Das Blatt stammt aus den Jahren 1626—1630, denn vor 1626 ist Salome Im Hoff noch nicht die Gattin von H. H. Schmutziger, wie auf der Zeichnung, und nach 1630 ist Gerhard Rohr tot.

Die zwei grossen Wappen in der Mitte gehören dem Hans Georg (I.) Im Hoff, Lehensherrn zu Suhr, 1640 Schultheissen in Aarau, und seiner 2. Frau, Maria Durst von Rheinfelden. Rings herum erscheinen die Kinder des Paares, dem Alter nach von oben nach unten, die ver-

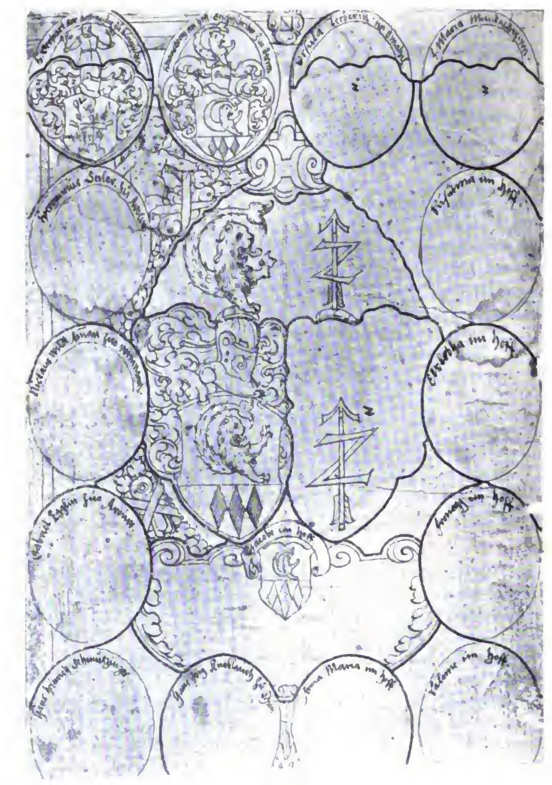


Fig. 24

heirateten mit ihren Gatten, symmetrisch verteilt, so dass eine Männer- und eine Frauenseite entstehen. Hans Georg (I.) und seine Frau taufen einen Sohn und etliche Töchter:

1. Hans Georg (II.), 6. II. 1596. Dieser wird 1616 Notar, 1617 Burger zu Bern und Kanzleisubstitut, 1624 Grossrat, 1626 Gerichtsschreiber (in Bern), 1629—1635 Vogt zu Wangen, 1642—1648 Hofmeister zu Königsfelden, 1656—1657 Vogt zu Lenzburg, † 1657. Seine erste Frau ist Ursula Lerber, cop. 1623, Tochter des bernischen Teutsch-Seckelmeisters und der Margaretha v. Werdt. Vgl. unter den bernischen Grabsteinen in Königsfelden

wie diese kennt sie noch den richtigen Namen Elogius Loy, aus dem erst bei Holzhalb und Kindler von Knobloch fälschlich ein Louis-Ludwig geworden ist. Vielleicht stammt Loy Knobloch ursprünglich aus dem Elsass, ist aber vor seiner Übersiedelung nach Thun längere Zeit auf Zürcher Gebiet niedergelassen gewesen.

Da Hans Georg keinen Sohn hinterliess, ist dieser Ableger des Geschlechtes Knobloch in Thun mit ihm erloschen, und seine Akten sind mit den Notizen aus Thun und den zwei in Abbildung vorgelegten Dokumenten geschlossen.

Das Wappen von Buenos Aires.

Von Dr. H. A. Segesser von Brunegg.

Am 24. August 1535 fuhr Pedro de Mendoza mit etwa 2500 Gefährten und 10 Schiffen von Sevilla ab und entdeckte im Frühjahre 1536 den La Platastrom, an dessen rechtem Ufer er eine Stadt gründete namens „Santa Maria de Buenos Aires". Doch schon im Juni vernichteten die Indianer die tapfer verteidigte junge Ansiedelung. 400 überlebende Spanier fuhren unter Domingo M. de Irala und Ayolas den Parana und Paraguay aufwärts und gründeten Asuncion[1], etwa 160 andere hielten sich hartnäckig auf den Schiffen und scheinen sogar sich wieder am Lande angesiedelt zu haben, denn am 11. April 1541 wurde auf der „plaza" die Räumung des gefährlichen Postens befohlen. Die Ansiedelung und die überflüssigen Schiffe wurden verbrannt, die Kolonisten fuhren nach Asuncion.

Vierzig Jahre später erhob sich die heute so stolze Handelsmetropole aus ihrer Asche. Am 11. Juni 1580 gründete Don Juan de Garay, Gouverneurleut-

Nr. 15, mit dem Allianzwappen Im Hoff-Lerber und der Inschrift: Joh. Geergs Imhof Hofmeisters zu Königsfelden elich Hvs-Fr[aw], † 4. VIII. 1611, ihrs alters 40 Jahr.
2. Elsbeth, 27. VIII. 1597. Cop 11. III 1619 mit Niklaus Wildt, Ammann zu Wynigen.
3. Jakobea, 19. VIII 1599. Nach unserer Zeichnung unvermählt.
4. Vronegg, 1. I. 1601. Nach der Zeichnung verheiratet mit Gabriel Egglin zu Aarau.
5. Salomea, 17. IV. 1603. Erscheint 1626–35 als Ehefrau des Hans Heinrich Schmutziger, wie auf der Zeichnung.
6. Anna Maria, 13. I. 1605. Cop. 1623 mit Hans Georg Knobloch zu Thun.

Im Aarauer Taufbuch, aus dem diese Daten in der Hauptsache stammen (anderes nach Leu-Holzhalb), ist von einer Susanna Im Hoff an dieser Stelle nicht die Rede; möglicherweise war sie ein Kind der ersten Frau des Hans Georg I. Die Zeichnung gibt ihr zum Gatten den Hieronymus Seiler zu Aarau.

Gerhard Rohr, Gerber in Bern, ist 1596 Grossrat, 1600–1606 Vogt von Erlach, 1611—1618 Vogt von Schenkenberg, 1624–1630 Hofmeister zu Königsfelden, † 1630. 1. Gemahlin, 1589, Barbara Gosteli; 2. Maria Mandacher. Diese stammt aus einer ersten Ehe der Maria Durst von Rheinfelden, spätern Gemahlin des Hans Georg (I.) Im Hoff, mit Rudolf Mandacher; Gerhard Rohr hat also seinen Platz auf unserem „Stammbaum", als Gatte der Stieftochter des Joh. Georg I.

[1] Brief der Isabel de Guevara d. d. Asuncion den 2. Juli 1536 an Johanna von Castilien. — Ich folge hier im allgemeinen der Einleitung zu: *Censo General de poblacion, edificacion, Comercio y industrias de Buenos Aires* 1904, von Serafin Livacich.

nant, Generalkapitän, „Alguacil“ und Grossrichter, im Namen König Philipps II. und des in La Plata im Königreich Peru [1] residierenden Don Juan de Torres de Vera y Aragon, Kronrats von Spanien, „Adelantado“ und Gouverneurs der La Plata-Provinzen beim „puerto de santa maria de buenos ayres“ eine neue Stadt, die er der „santisima trenidad“ weihte. In der im Stadtarchive erhaltenen Original-Gründungsurkunde und auch späterhin wird die Stadt bald *„Puerto de Santa Maria de Buenos Aires“*, bald *„ciudad de la Trinidad y puerto de Buenos Aires“*, bald nur *„Trinidad“* genannt [2].

Eine der ersten Sorgen des Gemeinwesens war, sich ein Wappen zu verschaffen, denn am 20. Oktober 1580 trat der Cabildo (Stadtrat) unter dem Vorsitze Garays und des Alcalden Ortiz de Zaraté zusammen, ernannte den hl. Martin von Tours zum Stadtpatron und ersuchte den Gründer, der Stadt ein Wappen zu geben. Das Ratsprotokoll sagt hierüber: *„und genannter General „sprach, er bezeichne als Schild und Wappen hiesiger Stadt einen schwarzen „Adler wie in Natur gemalt, mit seiner (sic) Krone auf dem Haupte, mit vier „jungen (Adlern) darunter, was darstellt, dass er sie schuf, mit einem blutroten „Kreuze, das aus (des Adlers) rechter Pranke hervorragt und über die Krone „hinaufreicht, welches Kreuz demjenigen (des Ordens) von Calatrava gleich sieht. „Das Ganze auf weissem Felde. Dies sprach er und bezeichnete und hat es be„zeichnet als das Wappen hiesiger Stadt. Die Veranlassung (zur Gründung) der„selben und des Blasons sei, dass er in diesen Hafen gekommen wäre mit dem „Zwecke und festen Vorsatze, den Heiligen Katholischen Glauben zu erhöhen, der „königlichen Krone von Castilien und Leon zu dienen und den Ansiedelungen „dieses Gouvernements, welche seit 40 Jahren bevölkert, jedoch in stetem starkem „Rückgange begriffen seien, Bestand und Vermehrung zu bringen, und dies gab „er als des genannten Wappens Deutung.“* [3]

Argentinische Schriftsteller haben, wohl nicht mit Unrecht, in Anlehnung an die Erklärung, welche Garay selbst dem Wappen gab, die vier jungen Adler als ein Symbol der von Buenos Aires aus gegründeten Städte: Santa Fé, Asuncion, Villa Rica del Espiritu Santo und Buena Esperanza oder Corpus Christi gedeutet.

---

[1] «en la audiencia real de la ciudad de la plata en los Reynos de pirú», es ist dies das heutige Sucre (Bolivien) nicht zu verwechseln mit La Plata (Prov. Buenos Aires), einer Gründung der 80er Jahre des 19. Jahrhunderts.

[2] Die Gründungsurkunde ist in extenso abgedruckt im Censo General etc. p. 373 ff. Die Verantwortlichkeit für die Richtigkeit des spanischen Textes muss ich dem Verfasser überlassen, der ebenda Auszüge aus dem Ratsprotokolle gibt. — Ganz ungenau ist eine französische Übersetzung von Livacich, sie steht mit dem Originaltexte stellenweise in direktem Widerspruche. Ich habe mich bemüht, die Texte so genau und wörtlich wie möglich zu übertragen. Die erste brauchbare Darstellung des Wappens von 1580 brachte Freiherr v. Holmberg in: Caras y Carretas 1905. — Die erste Grundverteilung von Buenos Aires erfolgte am 24. Oktober 1580 in der heute verschollenen Stadt Espiritu Santa am Parana de las Palmas und wurde am 15. Februar 1591 in Buenos Aires hinter Notar gelegt; sie enthält die Namen aller Eroberer und ist kolonialrechtlich hochinteressant. Sie ist im vorerwähnten Werke ebenfalls abgedruckt.

[3] Acuerdos del Extinguido Cabildo de Buenos Aires (Ratsprotokoll) Bd. 1 sub 1580 X 20.

In der gleichen Sitzung erteilte der Cabildo, Garay auch den Auftrag, bei des Königs Majestät um Genehmigung des Wappens und der Gründung selbst einzukommen. Diese erfolgte dann auch durch den Consejo de Indias zu Madrid am 11. September 1591 mit folgenden Worten, im Namen des Königs: „*Erstens.* „— *Insofern genannte Stadt bittet, es mögen ihre Gründung, ihre Collegien und* „*Gnaden welche ihr in Seinem Königlichen Namen der General Juan de Garay* „*gab und insbesondere das Wappen, das er ihr bezeichnet hat, bestätigt werden —* „*sprachen sie (die Mitglieder des Consejo de Indias), dass sie als Wappen be-* „*zeichnen und bezeichnet haben, dasjenige welches genannter Juan de Garay ihr* „*gegeben hat, und es wird zu Urkund gegeben, dass genannte Stadt es brauchen* „*könne und brauchen solle.*"

Ob diese Cedula Real nie nach Buenos Aires gelangte, ist mir nicht bekannt, auf jeden Fall blieb sie, wie die Wappenverleihung von 1580 selbst, toter Buchstabe[1]. Denn: „*In der Stadt Trinidad, puerto de Buenos Aires; den fünften* „*Tag des Monats November 1649 in den Gebäuden des Ajuntamento vereinigen* „*sich Cabildo, Gerichtsstand und Regierung ..... in Gegenwart des Herrn Gouver-* „*neurs dieser Provinzen Don Jacinto de Lariz, Ritter des Ordens von Santiago* „ *...... es trägt der Herr Gouverneur vor, dass bei den Hauptstädten der üb-* „*rigen Provinzen dieser Reiche der Indien und denjenigen von Spanien Brauch* „*sei, dass diese Städte Wappensiegel (sellos de armas) führen und Ratsherolde* „*mit Szeptern von Silber, Mänteln und geziemenden Schmuck halten . .*" Auf Antrag des Gouverneurs beschliesst hierauf der Rat einstimmig: „ *. . . die Stadt* „*nimmt das Wappen, das hier in diesem Buche gemalt ist, nämlich das welches* „*unten auf diesem Blatte dargestellt ist an, in Erwägung, dass man im Archive* „*dieses Cabildos und in seinen Büchern nicht gefunden habe, dass es ein Wappen* „*gegeben, oder bis zur Stunde gebe, dessen Wappenstempel zur Besiegelung irgend* „*welches Zeugnisses, Bescheinigung, Papiers, Briefes oder anderer notwendigen* „*Urkunden diene.*"[2]

Umgeben von einer eleganten Kartouche erscheint im Ratsprotokolle eine Tartsche mit goldenem Rande: über einer Wasserfläche, auf welcher ein schwarzer Anker schwimmt (!), schwebt, umgeben von einer Gloriole, den Kopf nach heraldisch links gewendet, eine Taube (das Symbol des hl. Geistes). Auf dem schon erwähnten Schildrande steht:

CIVAD · DE · LA · TRINIDAD · PUERTO · DE · BVENOS · AIRES

Allem Anscheine nach wurde ein solches Wappen im Sitzungssaale des Cabildo am Baldachin über dem Throne des Gouverneurs angebracht, denn unterm 4. Mai 1744 sagt das Ratsprotokoll: „*Und in Erwägung, dass der Bal-* „*dachin (dozel) und das Wappen hiesiger Stadt ungebührlich defekt (poco decento)* „*sei, kamen sie (die Räte) überein, der Procurador dieser Stadt solle einen an-*

[1] Bei der notariellen Hinterlegung der oben erwähnten Grundverteilungsurkunde am 24. Oktober 1591 erwähnt zwar Hernando de Zarate, Ritter von Santiago, Gouverneur der Provinzen am Rio de la Plata und von Tucuman ausdrücklich die königliche Vidimierung der Gründungsurkunde.

[2] Acuerdos del Extinguido Cabildo de Buenos Aires (Ratsprotokoll) Bd. VII p. 282 ff.

„dern neuen Baldachin anschaffen, und es wird dem genannten zweiten Herrn Al-„calden befohlen das Wappen auffrischen und mit gebührender Sorgfalt anbringen „zu lassen.“

Das Museo Historico enthält eine Malerei auf Holz, welche dem 17. Jahrhundert anzugehören scheint, es ist nicht unwahrscheinlich, dass es das 1744 restaurierte Wappen ist; auf jeden Fall ist es ein seltenes und schönes Stück spanisch-kolonialer Heroldskunst.

Aus einer Meeresfläche, auf welcher *zwei Gallionen mit vollen Segeln fahren,* ragen zwei Säulen hervor, umwunden mit der stolzen Devise Spaniens „Plus ultra“. In Wolken schweben über der rechten Säule die Madonna mit Kind, über der linken der hl. Martin von Tours, dazwischen hängt, umgeben von der grossen Kette des Goldnen Vliesses, das gekrönte 14-feldige Wappen von Spanien. Unter dem Goldenen Vliesse hängt in einer Kartouche das Wappen, das sichtlich sich an dasjenige von 1649 anlehnt. Die Taube fliegt und blickt nach rechts, sinngemäss schwimmt der Anker nicht mehr, sondern ragt nun aus dem Wasser hervor. Der Schildrand scheint folgende Schrift zu tragen:

MVI · NOB · Y · LEAL · CIVED · S · TRE · Y · PV . . . .

d. h. Muy noble y Leal Civedad Santisima Trenidad y Puerto de Buenos-Aires.

Die zwei Gallionen, welche auf der Malerei des Museo Historico noch nicht zum Wappen gehörten, wachsen allmählich in dasselbe hinein, um bald integrierender Bestandteil desselben zu werden. So zeigt z. B. eine 1747 in Buenos Aires anlässlich der Krönung Ferdinands VI. geschlagene Münze im freien Münzfelde das Bild obigen Wappens, auf der Meeresfläche schwimmen aber zwei Gallionen mit gerefften Segeln[1]. Von nun an ist folgendes Bild das Wappen von Buenos Aires: Auf einer Meeresfläche, die sich vom blauen Himmel abhebt, schwimmen zwei mit dem Bug nach links gewendete Schiffe mit gerefften Segeln, zwischen beiden ragt aus dem Wasser ein schwarzer Anker hervor, über dem ganzen fliegt in goldener Gloriole eine Taube nach links.

Die am 8. August 1776 erfolgte Erhebung der La Plata-Provinzen zum selbständigen Vize-Königreiche Buenos Aires mit Audiencia Real, und deren Trennung vom Königreiche Peru änderte nichts am Wappen der Hauptstadt. Die 1810 entflammten Freiheitskriege vertrieben mit der spanischen Herrschaft auch die edle Heroldskunst aus den nunmehrigen „Provincias Unidas del Sur“. Das Wappen degenerierte zum Marinebilde, doch bestätigte am 22. Juli 1856 der Stadtrat das oben beschriebene Wappen unter ausdrücklichem Hinweise auf die alte Tradition.

Gewiss liegen viele heraldische Schätze ungehoben in südamerikanischen Munizipal- und Familienarchiven. Manches Wappen liesse sich wohl auf die Zeiten der Eroberer zurückführen, so z. B. die Stadtwappen von Cordoba (mit Fahnen geschmückte Burg), von Montevideo (Berg = Montem video), von Santa Fé (Pfeilbüschel-Symbol des Glaubens) und andere mehr.

[1] Alejandro Rosa: Estudios Numismaticos y Juras Reales, Buenos Aires 1895.

Armorial historique
des maisons
de l'Ordre des Chartreux

par

Dom Albert-Marie Courtray.

(Suite.)

(Planche XII.)

Liste des chartreuses
distribuées par pays selon leurs limites actuelles. [1]

Allemagne.

1307. *Mont-St-Michel*, près *Mayence*.
1328. *N.-D. de la Nouvelle-Celle*, à *Grunaw* (Bade).
1331. *St-Alban, de Trèves.*
1331. *Mont-St-Béat, de Coblentz.*
1334. *Ste-Barbe, de Cologne.*
1335. *Mont-Ste-Marie, de Strasbourg.*
1345. *Mont-St-Jean-B^te, de Fribourg-en-Brisgau.*
1348. *Jardin-des-SS.-Anges, de Wurtzbourg.*
1351. *[N.-D. de] La Celle-du-Salut, de Tückelhausen* (Bavière).
1360. *[N.-D. de] La Grâce-de-Dieu, de Stettin.*
1372. *Mont-St-Sauveur, d'Erfurt.*
1379. *Ste-Elisabeth de Krimmelbach*, près *Eisenach*.
1380. *Celle-de-Notre-Dame, de Nuremberg.*
1381. *Paradis-de-N.-D., de Dantzig.*
1384. *Jardin-du-Christ, de Nordlingen.*
1384. *Cloître-N.-D., d'Hildesheim.*
1394. *Couronne-de-N.-D., de Rügenwald* (Poméranie).
1396. *La Miséricorde-de-Dieu, de Francfort-sur-l'Oder.*
1398. *La Loi-de-Marie*, près *Rostock* (Meklembourg).
1398. *Le Temple-de-N.-D.*, à *Arensböck*, près *Lubeck*.
1402. *La Cour-de-N.-D. de Buxheim* (Bavière).
1408. *Pont-de-N.-D., d'Astheim* (Bavière).
1415. *Marienflos* (*Ruisseau-N.-D.*), près *Sierck* (Lorraine).
1416. *Passion-de-J.-C.*, à *Liegnitz* (Silésie).
1417. *Ile-de-la-Reine-du-ciel*, près *Wesel* (Provinces Rhénanes).
1431. *St-Sixte, de Rettel*, transfert de *Marienflos* (Lorraine).
1439. *N.-D. de Güterstein*, près *Urach* (Wurtemberg).
1442. *Mont-St-Jean-B^te d'Eppenberg*, près *Felsberg* (Hesse).
1443. *[N.-D. de] La Paix-de-Dieu, de Schievelbein* (Poméranie).
1454. *Jardin-de-N.-D.*, à *Ilmbach* (Bavière).
1477. *Ann. N.-D., de Conradsbourg* (Saxe prussienne).
1477. *Château-de-N.-D.*, à *Wedderen*, près *Dülmen* (Westphalie).
1477. *Transfiguration de J.-C. de Crimmitschau* (Saxe prussienne).

[1] Chaque maison est précédée de sa date de fondation, et, lorsque les diverses appellations des monastères, mises en italiques ainsi qu'il a été convenu, ne suffisaient pas à préciser leur situation géographique, une division administrative a été indiquée entre parenthèses.

1479. *Compassion de N.-D. de Vogelsang* (Provinces Rhénanes).

1483. *St-Vite de Prüll*, près *Ratisbonne*.

1594. *N.-D., de Molsheim*, transfert du *Mt-Ste-Marie, de Strasbourg*.

1869. *St-Bruno-de-Cologne*, à *Hain*, près *Düsseldorf*.

Autriche-Hongrie.

1160. *[N.-D. du] Val-St-Jean-Bte de Seitz* (Styrie).

1169. *[N.-D. du] Val-St-Maurice de Gayrach* (*Styrie*).

1238. *St-Nicolas de Ercsi* (Hongrie).

1255. *N.-D. de Freudenthal* (Carniole).

1305. *St-Jean-Bte de Menedékszirt* (Hongrie).

1313. *Val-de-Tous-les-Saints, de Mauerbach*, près de *Vienne*.

1319. *N.-D. du Val-St-Antoine de Lechnicz* ou *Dunajecz* (Hongrie).

1325. *Mont-de-Tous-les-Anges*, à *Schnals* (Tyrol).

1330. *N.-D. du Val-du-Secours*, à *Tárkány* (Hongrie).

1330. *Le Trône-de-N.-D.*, de *Gaming* (Bse-Autriche).

1342. *Jardin-de-N.-D., de Prague*.

1364 (vers). *St-Michel du Val-du-Paradis, de Lövöld* (Hongrie).

1373. *Ste-Trinité de Kænigsfeld, de Brünn*.

1378. *Ann. de N.-D., de Litomysl* (Bohême).

1380 (vers). *Porte-de-N.-D. d'Aggsbach* (Bse-Autriche).

1388. *N.-D. de la Vallée-de-Josaphat*, à *Dolein* (Moravie).

1404. *Le Trône-de-la-Ste-Trinité de Pleterje* (Carniole).

1437. *Ste-Trinité, d'Olmutz*, transfert de Dolein.

1494. *St-Etienne, de Nagy-Várad* (Hongrie).

1627. *Assomption* ou *Camp-N.-D. de Walditz*, à *Gitchinn* (Bohême).

Belgique.

1314. *N.-D. de La Chapelle*, à *Hérinnes*, près *Enghien*.

1318. *[N.-D. et] St-Jean-Bte du Val-de-Grâce*, près *Bruges*.

1323. *Ste-Catherine-au-Mont-Sinaï*, à *Kiel*, puis à *Lierre* près Anvers.

1328. *N.-D. du Bois-St-Martin*, près *Lierde-lez-Grammont*.

1328. *N.-D. du Val-Royal*, près *Gand*.

1328. *Mont-St-Jean-Bte*, à *Zeilhem*, près *Diest*.

1348. *Ste-Anne-au-désert, de Bruges*.

1357. *SS.-Apôtres au Mont-Cornillon, de Liège*.

1376. *Mont-St-André*, à *Chercq*, près *Tournai*.

1455. *N.-D.-de-Grâce*, à *Scheut*, près *Bruxelles*.

1491. *Ste-Madeleine-sous-la-Croix, de Louvain*.

1623. *Ste-Sophie*, d'*Anvers*, transfert de *Ste-Sophie, de Bois-le-Duc*.

1626. *Jésus-de-Bethléem, de Nieuport*, transfert de *Jésus-de-Beth. de Shene*.

Espagne.

1163. *N.-D. de Scala-Dei* (Catalogne).

1269. *St-Paul-de-la-Mer* (Catalogne).

1272. *N.-D. de Porta-Cœli* (Valence).

1345. *St-Jacques-de-Valparaiso*, à *Tarrasa* (Catalogne).

1385. *N.-D. du Val-de-Christo* (Valence).

1390. *N.-D. de Paular.* (Vle-Castille).

1395. *N.-D.-de-las-Cuevas, de Séville.*

1399. *Jésus-de-Nazareth de Valdemosa,* dans l'île de *Majorque.*

1415. *N.-D. de Montalègre,* transfert de *St-Jacques-de-Valparaiso* (Catalogne).

1442. *N.-D. de Miraflorès,* près *Burgos.*

1443. *N.-D. d'Aniago,* près *Tordesillas* (Vle-Castille).

1476. *La Défense-de-N.-D., de Xérès.*

1479. *Conception de N.-D. de Cazalla* (Andalousie).

1507. *N.-D.-de-las-Fuentes,* près de *Sariñena* (Aragon).

1515. *Assomption N.-D., de Grenade.*

1563. *N.-D. de Aula-Dei,* près *Saragosse.*

1585. *N.-D. de Ara-Christi* (Valence).

1590. *N.-D. de Ara-Cœli* (Catalogne).

1639. *Conception de N.-D., de Saragosse.*

1640. *N.-D.-et-St-Joseph de Via-Cœli* (Valence).

France.

1084. *N.-D. de la Grande-Chartreuse* (Isère).

1115. *N.-D. de Portes* (Ain).

1116. *St-Sulpice* (Ain).

1116. *N.-D. des Escouges* (Isère).

1116. *N.-D. de Durbon* (Htes-Alpes).

1116. *N.-D. de la Sylve-Bénite* (Isère).

1116. *N.-D. de Meyriat* (Ain).

1117. *N.-D. de Montrieux* (Var).

1132. *N.-D. d'Arrière* (Ain).

1134 (vers). *N.-D. du Mont-Dieu* (Ardennes).

1138. *N.-D. de Vallon* (Hte-Savoie).

1139. *N.-D. de Vaucluse* (Jura).

1140. *N.-D. du Val-St-Pierre* (Aisne).

1144. *N.-D. de Bouvante,* ou *Val-Ste-Marie* (Drôme).

1145. *St-André-des-Ramières,* ou *N.-D. de Prébayon* (Vaucluse).

1151. *[N.-D. et St-Jean-Bte du] Reposoir* (Hte-Savoie).

Entre 1151 et 1158. *N.-D. de Seillon* (Ain).

1156. *N.-D. de Bonnefoy* (Ardèche)

1170. *N.-D. de La Verne* (Var).

1170. *N.-D. de Lugny* (Côte-d'Or).

1170. *N.-D. de Pomier* (Hte-Savoie).

1170. *N.-D. du Val-Dieu* (Orne).

1171. *N.-D. de Bonlieu* (Jura).

1173. *Val-Saint-Hugon* (Savoie).

1178. *N.-D. et St-Jean-Bte du Liget* (Indre-et-Loire).

1178 (vers). *N.-D. d'Aillon* (Savoie).

1185. *N.-D. d'Apponay* (Nièvre).

1188 (vers). *N.-D. de Bertaud* (Htes-Alpes).

1200. *Val-St-Martin de Sélignac* (Ain).

1203. *N.-D. de Valbonne* (Gard).

1209. *N.-D. de Bellary* (Nièvre).

1210. *N.-D. du Val-St-Etienne de Montmerle* (Ain).

1219. *N.-D. de Glandier* (Corrèze).

1219. *Port-Sainte-Marie* (Puy-de-Dôme).

1229 (vers). *N.-D. du Val-d'Espérance* (Saône-et-Loire).

1230. *N.-D. de Poleteins* (Ain).

1234. *N.-D. de Prémol* (Isère).

1234. *N.-D. du Val-St-Georges* (Nièvre).

1235. *N.-D. du Parc* (Sarthe).

1237. *N.-D. de Vauvert,* à *Paris.*

1259. *N.-D. de Parménie* (Isère).

1260. *N.-D. de la Celle-Roubaud* (Var).

1280. *Ste-Croix-en-Jarez* (Loire).

1282. *N.-D. de Mélan* (Hte-Savoie).

1288. *N.-D. de Macourt,* à *Marly,* puis à *Valenciennes.*

1296. *N.-D. de Currière* (Isère).

1298. *N.-D. du Val-Ste-Aldegonde,* à *Longuenesse,* près *St-Omer.*

1299. *N.-D. de Salettes* (Isère).

1300. *St-Honoré, de Thuison*, près *Abbeville*.
1300. *[N.-D.] d'Eymeux* (Drôme).
1301. *N.-D. de Valprofonde* (Yonne).
1303. *N.-D. de Chaleis*. (Isère).
1308. *N.-D. du Mont-Renaud*, ou *Mont-St-Louis*, près *Noyon*.
1315. *N.-D. de la Loubatière* ou *de Beaulieu* (Aude).
1318. *N.-D. de Bonpas* (Vaucluse).
1320. *N.-D. du Val-St-Esprit, de Gosnay* (Pas-de-Calais).
1323. *N.-D. de Bourgfontaine*, à *Villers-Cotterets* (Aisne).
1323. *N.-D.-des-Prés*, à *Neuville*, près *Montreuil-sur-mer*.
1328. *N.-D.-du-Temple*, près *Cahors*.
1328. *Mont-Ste-Marie, de Gosnay* (Pas-de-Calais).
1328. *N.-D. de Fontenay*, près *Beaune*.
1328. *N.-D. du Val-St-Jean-Bte de Basseville* (Nièvre).
1329. *N.-D. de La Prée*, à *Troyes*.
1330. *N.-D. de Vauclaire* (Dordogne).
1335. *[N.-D. de] Mortemart* (Hte-Vienne).
1356. *St-Jean-Bte de N.-D. du Val-de-Bénédiction*, à *Villeneuve-lès-Avignon*.
1361. *N.-D. de Bellevue*, à *Saïx*, près *Castres*.
1383. *Ste-Trinité-de-Champmol*, près *Dijon*.
1383. *N.-D. de Pierre-Châtel* (Ain).
1384. *N.-D.-de-la-Rose*, près *Rouen*.
1396. *[N.-D. d'] Oyron*, près *Thouars*.
1446. *SS.-Donatien-et-Rogatien, de Nantes*.
1450. *St-Sauveur, de Villefranche* (Aveyron).
1483. *Camp-St-Michel, d'Auray* (Morbihan).
1503. *[N.-D. de] Maillard* (Seine-et-Marne).
1511. *[N.-D., de] Rodez*.
1567. *St-Pierre, de Toulouse*.
1571. *N.-D.-de-Bonne-Espérance, de Bourbon-lez-Gaillon* (Eure).
1584. *N.-D.-du-Lys-du-St-Esprit, de Lyon*.
1605. *N.-D.-de-Miséricorde, de Bordeaux*.
1618. *N.-D.-des-Sept-Douleurs de La Boutillerie*, près *Lille*.
1623. *Ann. N.-D. de Ripaille*, transfert de *N.-D. de Vallon* (Hte-Savoie).
1624. *St-Lazare, d'Orléans*.
1625. *Ste-Marthe, d'Aix*.
1627. *St-Joseph de Chauveau*, près *Moulins*.
1628. *N.-D. de Brive*, près du *Puy*.
1633. *Ste-Madeleine, de Marseille*.
1633. *Immaculée-Conception*, à *Bosserville*, près *Nancy*.
1662. *SS.-Joseph-et-Morand, de Douai*.
1667. *St-Julien, de Rouen*.
1822. *Ste-Croix-de-Beauregard* (Isère).
1825. *N.-D. de Mougères* (Herault).
1854. *SS.-Cœurs-de-Jésus-et-de-Marie*, à *La Bastide-St-Pierre*, près *Montauban*.
1870. *N.-D.-du-Gard*, à *Picquigny* (Somme).

Iles Britanniques.

1178. *Assomption N.-D. de Witham* (Sommerset).
1222. *[N.-D. du] Lieu-de-Dieu*, à *Henton* (Sommerset).
1280. *[N.-D. de] Kinalehin*, en *Irlande*.
1343. *Ste-Trinité de Beauval* (Nottingham).
1370. *Salutation de N.-D., de Londres*.
1376. *St-Michel*, près *Kingston-upon-Hull* (York).
1383. *Ste-Anne, de Coventry*.
1397. *Visitation-N.-D. d'Epworth*, dans l'île d'*Axholme* (Lincoln).

1397. *Assomption-N.-D. du Mont-de-Grâce*, à *Ingelby* (York).

1414. *Jésus-de-Bethléem de Sheue.* (Surrey).

1429. *N.-D. du Val-des-Vertus*, près *Perth*, en *Ecosse*.

1873. *St-Hugues de Parkminster* (Sussex).

Italie.

1090. *N.-D. de La Torre*, en *Calabre*.

1097. *St-Etienne du Bosco*, en *Calabre*.

1171. *N.-D. de Casotto* (Piémont).

1173. *Assomption N.-D. du Val-de-Pesio* (Piémont).

1189. *N.-D. de Losa* (Piémont).

1200. *N.-D. de Montebenedetto*, transfert de la précédente (Piémont).

1205. *St-Barthélemy de Trisulti* (prov. de Rome).

1223 (vers). *N.-D. de Buonluogo* (Piémont).

1270 (vers). *N.-D. de Belmonte* (Piémont).

1285. *N.-D. de Scola-Dei*, près de *Parme*.

1297. *St-Barthélemy de Rivarolo*, près de *Gênes*.

1304. *St-Laurent de Padula* (roy. de Naples).

1314. *Assomption N.-D. de Maggiano*, près de *Sienne*.

1315. *Mont-St-Pierre-aux-liens*, près d'*Albenga*.

1320. *St-Sauveur de Mombracco* (Piémont).

1329. *St-Martin, de Naples.*

1334. *St-Jérôme, de Bologne.*

1338. *St-Esprit, de Lucques*, à *Farneta*.

1338. *St-Jean-B^te de la Porte-du-Paradis, de Guglionesi* (Pouille).

1341. *St-Laurent du Val d'Ema*, à *Galluzzo*, près *Florence*.

1343. *St-Pierre, de Pontiniano* (Toscane).

1345. *Purification de N.-D. de Belriguardo*, près de *Sienne*.

1349. *N.-D.-de-l'Agnus-Dei*, puis *Saint-Ambroise, de Milan.*

1349. *N.-D.-et-St-Jérôme de Montelli* (Vénétie).

1360. *N.-D. de la Nouvelle-Lumière, de Catane* (Sicile).

1367. *N.-D.-et-St-Jean-l'Evangéliste du Val-gràcieux*, à *Calci*, près *Pise*.

1370. *Ste-Croix-de-Jérusalem*, à *Rome*.

1373. *St-Jacques*, dans l'île de *Capri*.

1373. *N.-D.-et-St-Gorgon*, dans l'île de *Gorgone* (Toscane).

1387. *SS.-Philippe-et-Jacques, d'Asti.*

1395. *St-Nicolas de Chiaramonte* (roy. de Naples).

1396. *N.-D.-de-Grâce, de Pavie.*

1408. *Ste-Trinité, de Mantoue.*

1422. *St-André-du-Lido*, près *Venise*.

1449. *SS.-Jérôme-et-Bernard, de Padoue.*

1455. *St-Marc de Vedana* (Vénétie).

1461. *St-Christophe, de Ferrare.*

1492. *N.-D.-de-Lorette*, près *Savone*.

1498. *N.-D. de Banda*, transfert de *Montebenedetto* (Piémont).

1502. *[N.-D., de] Brescia.*

1513. *SS.-Etienne-et-Bruno, de Calabre*, reprise de *St-Etienne du Bosco*.

1561. *N.-D.-des-Anges*, à *Rome*, transfert de *Ste-Croix-de-Jérusalem*.

1595. *Ste-Trinité d'Avigliana*, transfert de *Banda* (Piémont).

1642. *Ann. N.-D., de Collegno*, près *Turin*, transfert de *Banda* et de *Mombracco*.

Pays-Bas.

1331. *N.-D., de Ste-Geertruidenberg*, en *Hollande*.

1340. *N.-D. de Monchuseu*, près d'*Arnhem*, en *Gueldre*.

1348. *[N.-D. de] Cadsant* (Zélande).
1373. *N.-D.-de-Bethléem, de Ruremonde.*
1392. *St-Sauveur de la Nouvelle-Lumière,* à *Blæmendael,* près *Utrecht.*
1393. *St-André du Port-du-Salut, d'Amsterdam.*
1432. *St-Jérôme du Mont-Sion,* près *Zierikzee.*
1466. *Ste-Sophie d'Eyckenduuck,* à *Vucht,* près *Bois-le-Duc.*
1470. *St-Barthélemy, de Delft.*
1484. *St-Martin-sur-Sonneberg, de Kampen.*

Portugal.

1587. *N.-D. de Scala-Cœli,* près *Evora.*
1592. *[N.-D. de] La Vallée-de-Miséricorde,* de *Laveiras,* près *Lisbonne.*

Russie polonaise.

1641. *Compassion de N.-D. de Gidle* (Piotrków).
1648. *Ste-Croix, de Bereza* (Lithuanie).

Suède.

1158. *[N.-D., de] Lund* (alors partie du *Danemark*).
1493. *La Paix-de-N.-D., de Gripsholm.*

Suisse.

1146. *N.-D. d'Oujon* (Vaud).
1294. *N.-D. de La Valsainte* (Fribourg).
1306. *N.-D. de La Part-Dieu* (Fribourg).
1317. *N.-D. du Saint-Lieu de la Lance* (Vaud).
1327 (vers). *[N.-D. du] Val-de-Paix* (Fribourg).
1330. *St-Martin de Géronde* (Valais).
1399. *Ste-Paule de Thorberg,* près *Berne.*
1401. *Val-Ste-Marguerite, de Bâle.*
1461. *St-Laurent d'Ittingen* (Thurgovie).

1—1084. Notre-Dame de la Grande-Chartreuse,

au diocèse de Grenoble, en Dauphiné, reconnaît pour fondateur matériel un évêque de cette ville, saint Hugues de Châteauneuf-d'Isère. Il eut un songe où il lui semblait voir sept étoiles qu'il conduisait dans le désert; vision dont il comprit le sens peu après, à l'arrivée de saint Bruno et de ses six compagnons venant lui demander la concession d'une solitude. La Grande-Chartreuse dut être abandonnée de 1792 à 1816; elle l'est de nouveau depuis 1903.

1 — I. Au onzième siècle: *Une croix pattée* ... émaux inconnus. (Pl. XII)

2 — II. Au treizième siècle: *De gueules au globe à la croix pattée d'or.* (Pl. XII)

3 — III. Au dix-septième siècle: *De gueules au globe à la croix pattée d'or, accompagnée de sept étoiles de même posées en demi-cercle.* (Pl. XII)

4 — IV. En 1696: « *D'argent à un monde d'azur cintré et croisé d'une croix fleuronnée d'or, entourée de sept étoiles de même faisant un demi-cercle, et ces deux mots:* ALMA CARTUSIA *en caractères de sable, achevant de faire le cercle.* » *Armorial de France*, 32, 204, p. 184, et 32, 238, p. 133 où la peinture est incorrecte, on y a laissé les étoiles du même émail que le champ. (Pl. XII)

5 — V. Au dix-neuvième siècle: *D'azur au globe à la croix fleuronnée d'or accompagnée de sept étoiles posées en demi-cercle de même.* Et pour devise: *Stat crux dum volvitur orbis.* (Pl. XII)



Fig. 25
Blason du tableau de D. Le Vasseur attribué à la Grande-Chartreuse. Réduction.[1]

Dom Le Vasseur donne des armes supposées du fondateur: *un château flanqué de deux tours et crénelé*, sans émaux (fig. 25). Au même personnage, un héraldiste amateur plus que connaisseur, ex-cistercien, sécularisé lorsque l'abbaye qu'il régissait fut supprimée par les protestants, Gaspard Jongelin attribue les armes de France et une tour, sommées d'un chapeau à glands, avec cette description: « d'azur semé de fleurs de lis d'or au chasteau de même sur tout ». *(Purpura, seu Elogia ac insignia gentilitia Cardinalium, Patriarcharum et Episcoporum qui assumpti ex Ordine Carthusianorum in S. R. Ecclesia floruerunt.* Viennæ Austriæ. — Carte murale, s. d., imprimée entre 1660 et 1665.) Armes parlantes, un château neuf, qui doivent être une conjecture de leur part, car on n'en trouve aucune trace avant eux, et les armoiries, qui furent très rares sous l'épiscopat de saint Hugues (1080-1132), étaient inusitées chez les prélats à cette époque. Puis tous les Châteauneuf ne portent pas de château dans leur blason, pas plus que tous les Châtillon, Neuchâtel, La Tour, et autres noms similaires. Au contraire dans un manuscrit de Guy-Allard, conservé à la Bibliothèque de Grenoble (nº 467), et intitulé: *Les familles des Evesques de Grenoble qui sont connues avec leurs armoiries*, on lit l'article suivant: « Saint Hugues, 38e Evesque estoit d'une ancienne famille de Savoye nommée de Chateauneuf. Il vescut l'an 1089. Elle portoit de Gueules à deux léopards d'or. Elle a passé au pays de Vivarais[2]. »

Guy-Allard, dauphinois, pouvait en savoir davantage sur une famille de

[1] La mention *Réduction* ne sera indiquée, quand il y aura lieu, que lorsqu'il s'agira de tableaux peints ou de gravures. Il va de soi que les pierres, meubles ou objets, sauf les sceaux, ne sont pas reproduits en grandeur naturelle.

[2] Châteauneuf-d'Isère, près du confluent du Rhône et de l'Isère, n'est pas loin du Vivarais.

sa province que ses contemporains Dom Le Vasseur, parisien, et Jongelin, anversois, qui écrivaient l'un en Normandie, l'autre en Allemagne. Cependant si le blason qu'il décrit a été porté par la parenté de saint Hugues, je doute autant qu'il ait été employé par celui-ci et par la Grande-Chartreuse que le blason donné par Dom Le Vasseur et Gaspard Jongelin.

On ne peut pas non plus considérer comme ayant été les armes de ce monastère, même à une époque, celles qu'on décida un jour d'apposer à ses portes. « Au XVIe siècle, Sébastien de Montbel (des sires d'Entremont), raconte Chorier, commit de grandes violences en la montagne de Bonnevent (Bovinant) qui appartenait aux Chartreux. Il s'était déclaré leur ennemi, et ayant battu et tué leurs domestiques, il ne les menaçait rien moins que de les brûler dans leur convent. Le Parlement, craignant que l'effet ne suivît la menace, les mit sous la protection du roi, et ordonna que ses armes écartelées de Dauphiné seraient affichées à l'entrée de leurs maisons; mais les officiers du seigneur d'Entremont, n'osant pas les arracher, eurent la hardiesse de mettre celles de leur maître au dessous. » (D. Boutrais: *La Grande-Chartreuse par un chartreux*, 6e édition, 1896, p. 62.)

Il est probable que ces armoiries occasionnelles disparurent après la soumission du seigneur. Dans certaines provinces on fit également apposer à bien des endroits les armes de France, pour se réclamer de la protection royale en temps malheureux. Ce fut du reste l'une des raisons des armoiries dans les convents: proclamer hautement à qui l'on aurait affaire si on touchait à tout ce qui les portait. Là où les armes de France furent gravées dans ces circonstances, elles y restèrent parfois longtemps, comme nous en verrons des exemples aux chartreuses de Notre-Dame de Vaucluse (1139) et de Saint-Martin de Sélignac (1200), mais elles ne furent pas toujours considérées comme étant celles de la maison.

La Grande-Chartreuse se choisit des armes dont les modifications successives qu'elles ont subies à travers les siècles sont déjà résumées par leur énoncé héraldique. Essayons d'en faire l'histoire critique.

1o Textes des historiens. — Le plus ancien auteur connu qui parle des armoiries de la Grande-Chartreuse est Dom Nicolas Molin, chartreux, mort en 1638. Dans son *Historia Cartusiana*, manuscrit in-folio imprimé pour la première fois à Tournai (Typis Cartusiæ S. M. de Pratis, 1903 et seq.), on lit à la page 291 du tome Ier de cette édition:

« Le Révérend Père Dom Martin ..... attribua, en l'année 1239, à la maison de Chartreuse [c'est-à-dire la Grande-Chartreuse] les armoiries composées d'un globe placé sous une croix, que ce saint ermitage conserve encore intègres et non modifiées, tandis que précédemment il se servait de la croix seule. Monument plus durable que l'airain, parfaitement applicable à la constance cartusienne et ainsi expliqué: *La croix demeure stable au milieu des révolutions de l'univers*, ou bien: *je me tiens inébranlable sur le monde*[1]. »

[1] « Reverendus Pater Domnus Martinus ..... gentilitium insigne, anno 1239, Domui Cartusiæ tribuit ex orbe supposito cruci compositum, quod adhuc integrum incorruptumque servat

Et à la suite de ce texte l'auteur offre l'image d'un sceau elliptique aigu représentant le globe crucigère, accompagnée de ces mots: « Sigillum parvum quo utitur Correrius Cartusiæ — Petit sceau dont se sert le Courrier de la Grande-Chartreuse [1] ».

Après Dom Nicolas Molin, le Révérend Père Dom Jean Pégon, prieur de la Grande-Chartreuse, fit exécuter, en 1649, une grande et magnifique gravure, dont il existe encore un exemplaire dans plusieurs maisons de l'Ordre, donnant le portrait de tous les généraux ses prédécesseurs, avec une notice sur chacun d'eux placée dans le bas du tableau et rédigée par lui. A celle de Dom Martin on lit:

« C'est lui qui prévit en esprit la constance de l'Ordre dans l'amour de la croix, lorsqu'il donna à la Grande-Chartreuse un très noble insigne plus durable que l'airain, [composé] d'un monde placé sous une croix avec cette devise: LA CROIX DEMEURE STABLE AU MILIEU DES RÉVOLUTIONS DE L'UNIVERS [2]. »

Quelques années plus tard, le même Révérend Père envoya le Catalogue des prieurs de la Grande-Chartreuse et les notices du tableau de 1649 aux frères de Sainte-Marthe qui résumèrent inexactement l'article de Dom Martin comme il suit:

« Martin élu en 1233, donna à la Grande-Chartreuse l'emblème de l'Ordre, un monde surmonté d'une croix, [avec] cette devise: *La croix demeure stable au milieu des révolutions de l'univers.* Il mourut vers la fin de l'an 1242 [3]. »

Le *Gallia christiana* fait de Dom Martin non l'inventeur de ces armes, mais le donateur à la Grande-Chartreuse d'un blason qui serait déjà celui de l'Ordre.

Dom Léon Le Vasseur, dont les armoriaux ne mentionnent pas le globe crucigère, cite littéralement dans ses Ephémérides le texte de Dom Nicolas Molin, sans y rien ajouter (t. I p. 129). [4]

sancta eremus, cum sola cruce antiquitas uteretur. Monumentum ære perennius et rite cartusianæ constantiæ conveniens sic explicatum: *Crux stat dum volvitur orbis,* et *mundo inconcussa supersto* ».

Par suite d'une correction irréfléchie, bien visible, opérée sur le manuscrit, l'imprimé porte: *supposita cruce,* la croix placée *sous* le globe: faute qui sera relevée à l'*errata* du 3e volume encore sous presse.

[1] *Correrius* ou *Correarius,* le *Courrier* était un procureur, c'est-à-dire une personne chargée du temporel dans les évêchés, chapitres et communautés, particulièrement du Dauphiné, d'après les exemples rapportés dans le *Glossarium* de Du Cange. Il a donné son nom, chez les chartreux, à sa demeure, la *Correrie,* qui était ordinairement le corps de logis de l'exploitation agricole. Son étymologie paraît être *currere,* parce que le procureur est obligé de courir de côté et d'autre.

[2] « Hic est ille qui prævidit in spiritu Ordinis in amore crucis constantiam, dum stemma nobilissimum ære perennius, ex orbe cruci supposito Cartusiæ dedit cum hoc lemmate, STAT CRUX DUM VOLVITUR ORBIS. » Le mot *compositum* a été oublié avant ou après *ex orbe cruci supposito.*

[3] Martinus electus est anno 1233, qui stemma Ordinis orbem cruci suppositum Cartusiæ dedit hoc lemmate: *Stat crux dum volvitur orbis,* extinctus sub finem anni 1242. » (*Gallia christiana,* t. IV, Parisiis 1656, p. 972, col. 1). Ici, la préposition *cum* manque avant *hoc lemmate.*

[4] Lui, Dom Cyprien Boutrais et M. Vallier reproduisent le texte de Molin tel qu'il a été faussé: *supposita cruce.*

Au dix-neuvième siècle, voici comment Dom Cyprien Boutrais s'exprime: « Nos généraux avaient déjà coutume, depuis des siècles, de se retirer à Tenaison pour y vivre quelques jours dans la solitude la plus entière. Le R. P. Dom Martin pendant une de ses retraites (il fut général de 1233 à 1236) y composa les armoiries des Chartreux: un globe croisé, accompagné de sept étoiles avec cette devise: *Stat crux dum volvitur orbis.* (Ces armoiries sont gravées sur le cachet à l'usage de Dom Courrier de Chartreuse, observe le vieil Obituaire de Valbonne, page 839.) Aux onzième et douzième siècles, l'Ordre avait pour armes une simple croix. Dom Martin la planta sur le globe du monde, puis, rappelant le souvenir du Fondateur et de ses compagnons par des étoiles, sembla nous dire: L'Ordre des Chartreux — dont Bruno et ses disciples sont les premiers Pères — a pour symbole la croix, c'est-à-dire la pénitence; il foule aux pieds les choses de la terre et, fixé en Dieu, reste immobile au milieu des bouleversements et des agissements du monde. *Stat crux dum volvitur orbis:* telle est la devise de la vie cartusienne qui ne change pas: « *Mundo inconcussa supersto* ». Et en note il ajoute: « Un acte du 24 juillet 1388, passé, en présence de Bonne de Bourbon comtesse de Savoie, entre les religieux de la Grande-Chartreuse et les Ruchers (habitants du village de la Ruchère qui dépendait du Bourg des Echelles) au sujet de certaines limites, nous apprend que l'on grava sur les bornes servant aux délimitations « une croix à globe du côté de Chartreuse « et une échelle de trois pas du côté des Echelles ». Sur les deux Cartes si curieuses que les voyageurs rencontrent en passant de la salle du Chapitre dans les cloîtres, les « termes » du Désert de Chartreuse sont également marqués par le globe et la croix: on y trouve également la petite échelle en question ». (*La Grande-Chartreuse par un chartreux*, 6e édition, 1896, p. 135-136.)

De son côté le chanoine Lefebvre, dans son ouvrage sur *Saint Bruno et l'Ordre des Chartreux* (t. II, p. 96), affirme que Dom Martin « donna pour armoiries à l'Ordre, *un globe d'or, surmonté d'une croix entourée de sept étoiles d'or, sur un champ d'azur,* avec cette belle devise: *Stat crux dum volvitur orbis.* La croix est stable au milieu des révolutions de ce monde. »

Un armorial ecclésiastique anglais propose cette explication de ces armoiries: « L'Ordre des Chartreux [porte]: *D'argent au globe d'azur cintré et surmonté d'une croix d'or.* — Il semble que ces armes tirent leur origine du fait suivant: Le pape Benoît VIII ayant fait présent d'un globe impérial à l'empereur Henri II, celui-ci l'envoya à l'abbé de Cluny en lui disant que ce globe ne pouvait se trouver en meilleures mains qu'en celles d'hommes qui ont renoncé aux pompes et aux vanités de ce monde pervers. Les Chartreux pour marquer qu'ils pratiquent semblable renoncement ont adopté ce globe comme armoiries.[1] »

[1] « The Carthusian order .....: *Argent, an orb azure banded and surmounted by a cross or.* — These seem to have been derived from the following story: Pope Benedict VIII gave to the Emperor Henri II, an Imperial orb, which he sent to the Abbey of Cluny, saying that it could not be in better hands than in those of men who had renounced the pomps and vanities of this wicked world. The Carthusians adopted it as the charge of their arms to denote a like renunciation.



(John Woodward, ll. d. rector St-Mary's church, Montrose: *A Treatise on Ecclesiastical Heraldry*. Edinburgh and London, 1894, in-8º, p. 415.)[1]

D'après tous ces textes il est manifeste que leurs auteurs ont puisé plus ou moins directement dans le premier d'entre eux, Dom Nicolas Molin; et ce qu'ils ajoutent de leur propre chef sans faire la preuve, comme d'ailleurs ce que raconte leur devancier dans les mêmes conditions, ne doit pas être accepté sans discussion.

2º Quand le globe fut-il pris? D'abord Dom Nicolas Molin ne dit pas qu'avant l'apparition du globe comme armoiries de la Grande-Chartreuse on ait mis la croix seule dans un écusson, ainsi que l'insinue Dom Cyprien Boutrais. Il dit simplement: «on s'en servait». Et l'on pourrait ajouter: comme emblème sur les sceaux; mais comme emblème héraldique, on en peut douter. Cependant je l'ai placée, à tout hasard, dans un écusson et de la forme pattée qu'on lui voit sur des sceaux anciens de cette maison. (Cf. Vallier, p. 6, 392 et 393.)

D'autre part Molin se trompe sur les années du généralat de Dom Martin, qu'il place de 1232 à 1241, tandis qu'elles vont de 1233 à 1236. Il fixe l'invention des armoiries au globe crucigère justement à une année où Dom Martin n'était certainement plus prieur de la Grande-Chartreuse. Enfin il ne dit pas à quelle date exactement fut gravé le sceau portant ce globe, qu'il a dessiné dans son livre. L'obituaire de Valbonne, que cite Dom Boutrais, est de 1661, et ne parle pas autrement à propos d'un sceau semblable: d'où si l'on peut conclure qu'on s'en servait de leur temps, cela ne signifie pas qu'il existait déjà auparavant sous Dom Martin.

Dom Cyprien Boutrais, sans donner la date de 1239, parce qu'il savait bien à quoi s'en tenir à ce sujet, maintient Dom Martin comme auteur de ces armoiries et n'hésite pas à affirmer, sans preuves, qu'il les composa pendant l'une de ses retraites à Tenaison, où nos généraux ont eu la coutume, pendant plusieurs siècles, d'aller passer quelques jours.

On aurait donc raison de douter qu'elles aient été composées en 1239 par un autre que Dom Martin, aussi bien que par ce même prieur entre 1233 et 1236. N'allons pas jusque-là. Bien que nous n'en ayons aucun document antérieur au XIVe siècle, si l'histoire critique n'admet pas qu'elles aient été prises en 1239 par Dom Martin, prieur, elle ne s'oppose pas à ce que l'on conjecture qu'elles aient été choisies par lui soit comme prieur entre 1233 et 1236, soit après sa démission, comme simple religieux. Cela concorde avec le sentiment des archéologues qui constatent l'apparition des armoiries dans les monastères au XIIIe siècle, et nos historiens qui ne les ont pas consultés, n'ont

[1] Signalons, à titre de pure curiosité, l'opinion de M. Monnier (*op. cit.* p. 39), qui, à propos du globe et des paroles «..... *dum volvitur orbis*», veut voir dans Dom Martin un précurseur de Galilée! Il a tort, d'ailleurs, d'interpréter par *terre* le mot *orbis* qui doit plutôt s'entendre du *monde*, de l'*univers* entier.



pas dû inventer de toutes pièces leurs assertions. Elles doivent reposer sur quelque tradition ou sur des écrits aujourd'hui perdus.

3° Pourquoi le globe fut-il pris? — Les empereurs et bien d'autres princes régnants mettent le globe crucigère au sommet de leur diadème, je ne saurais dire depuis quelle époque[1]. Plus récemment, des souverains l'ont placé dans l'une des serres de leur aigle emblématique. On le rencontre sur plusieurs blasons d'anciennes familles. C'est un meuble assez commun en armoiries, loin d'être exclusif à la Grande-Chartreuse, qui, d'après M. Woodward,[2] se le serait approprié parce que, plus de 70 ans avant sa fondation, saint Henri, empereur de 1002 à 1024, aurait offert à Cluny, avec les paroles que l'on rapporte, celui qu'il avait reçu de Benoît VIII, pape de 1012 à 1024. Le rapprochement que fait l'auteur de l'Armorial ecclésiastique anglais est-il bien fondé? Avant de répondre qu'il n'a rien d'impossible, dans l'intérêt même de la question qui nous occupe, il convient de transcrire ici le récit de l'entrevue du pape et de l'empereur d'après la source la plus ancienne à laquelle les auteurs modernes l'ont puisé, car chacun d'eux, parmi ceux qui ont eu l'occasion d'en parler, y mêle ses réflexions et aucun ne le raconte exactement comme leur modèle. C'est *Rodulfus Glaber*, moine de Cluny au XI[e] siècle, et par conséquent presque contemporain de l'événement, qui l'a raconté le premier dans l'ouvrage intitulé: *Historiarum libri quinque ab electione potissimum Hugonis Capeti in Regem ad annum 1046* (Migne, *Patr. lat.*, t. 142, col. 625-626). Il s'exprime ainsi[3]:

[1] Le globe crucigère semble d'une époque beaucoup plus lointaine que le XI[e] siècle. Sur une feuille de diptyque en ivoire du VI[e] siècle, en style byzantin, conservée au Musée britannique, l'archange saint Michel le tient dans la main droite. Cf. *Saint-Michel et le Mont-Saint-Michel*, par Mgr Germain, l'abbé Brin et Corroyer. Paris, Firmin-Didot, 1880, p. 89.

[2] Il se pourrait qu'il tienne le fait des chartreux de Parkminster, les seuls en Angleterre, qui ont sur leur porte d'entrée les armes de la Grande-Chartreuse, leur fondatrice. En 1894, leur prieur était D. Victor Doreau, érudit qui a écrit plusieurs ouvrages concernant l'Ordre.

[3] « Anno igitur Dominicæ incarnationis septingentesimo decimo licet insigne illud imperiale diversis speciebus prius figuratum fuisset, a venerabili tamen papa Benedicto sedis apostolicæ fieri jussum est admodum intellectuali specie idem insigne. Præcepit fabricari quasi aureum pomum, atque circumdari per quadrum pretiosissimis quibusque gemmis, ac desuper auream crucem inseri. Erat autem instar speciei hujus mundanæ molis, quæ videlicet in quadam rotunditate circumsistere perhibetur, ut dum siquidem illud respiceret princeps terreni imperii, foret ei documentum, non aliter debere imperare vel militare in mundo quam ut dignus haberetur vivificæ crucis tueri vexillo. In ipso etiam diversarum gemmarum decoramine, videlicet imperii culmen plurimarum virtutum speciebus exornari oportere. Cumque postmodum prædictus papa imperatori, videlicet Henrico hujus rei gratia Romam venienti, obviam cum maxima virorum et sacrorum ordinum multitudine processisset ex more, eique hujusmodi insigne scilicet imperii in conspectu totius Romanæ plebis tradidisset: suscipiens illud hilariter, circumspectoque eo, ut erat vir sagacissimus, dixit: « Optime pater, inquiens ad papam, istud facere decrevisti nostræ portendendo innuens monarchiæ, qualiter sese moderari debuerat, cautius perdocuisti. » Deinde manu gerens illud auri pomum, subjunxit: « Nullis, inquit, melius hoc præsens donum possidere ac cernere congruit quam illis qui, pompis mundi calcatis, crucem expeditius sequuntur Salvatoris. » Qui protinus misit illud ad Cluniacense monasterium Galliarum, quod etiam tunc temporis habebatur religiosissimum cæterorum, cui et alia dona plurima contulerat ornamentorum. »

« La dignité impériale, jusqu'alors figurée de diverses manières, reçut du vénérable pape Benoît VIII, en 710,[1] un symbole remarquable par sa signification toute spirituelle. Ce pontife, en effet, fit fabriquer une sorte de pomme d'or,[2] incrustée sur quatre faces des pierres les plus précieuses et surmontée d'une croix d'or. Elle ressemblait à la masse du monde par sa rondeur et elle était destinée à rappeler au prince qui la contemplerait que, soit en gouvernant, soit en combattant, il devait toujours se montrer digne d'être protégé par l'étendard de la Croix. La variété des pierres précieuses signifiait que le souverain pouvoir demande à être rehaussé par l'éclat des vertus. A l'arrivée de l'empereur Henri à Rome, le pape se porta à sa rencontre avec une multitude de citoyens et de clercs, selon la coutume, et lui offrit cet insigne impérial devant tout le peuple romain. Henri reçut ce présent avec joie, le considéra avec attention, et dit au pape avec beaucoup de finesse: « Père très bon, en me « mettant sous les yeux la figure de notre monarchie, vous avez voulu en même « temps me donner une ingénieuse leçon sur la manière de gouverner. » Puis prenant dans sa main le globe d'or: « Personne, ajouta-t-il, n'a plus de droits à « posséder un tel don que ceux qui foulent aux pieds les biens de ce monde « pour suivre d'un pas dégagé la croix du Sauveur. » Il l'envoya de suite au monastère de Cluny dans les Gaules, qu'on regardait alors comme le plus religieux de tous, et qu'il avait enrichi déjà de nombreux présents. »

Suivant ce texte ce ne serait pas aux clunisiens, comme le croit l'Armorial anglais, mais au pape, que l'empereur aurait dit en parlant du globe crucigère, qu'il convenait mieux à des religieux qu'à lui.

Cucherat (*Cluny au XI[e] siècle*, 2[e] édition, 1873, p. 64) ajoute que, après avoir prononcé ces mots, Henri remit le globe à saint Odilon, abbé de Cluny, témoin de cette scène qu'il assure être celle du couronnement.

Pignot (*Histoire de l'Ordre de Cluny*, 1868, t. I, p. 334) donne la date du 14 février 1014, corrigeant celle de Rodulfus Glaber, qui paraît être une faute de copiste; mais il ne dit rien de la donation du globe à la célèbre abbaye ou à son chef.

Mabillon (*Annales Ordinis sancti Benedicti*, 1707, t. IV, p. 235) et Ceillier (*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, rééd. de 1863, t. XIII, p. 144) s'en tiennent plus strictement au récit primitif qu'ils rapportent à l'année 1014.

Revenons à la Grande-Chartreuse. Il est certain qu'elle eut d'excellents et d'assez fréquents rapports avec l'abbaye de Cluny dès les premiers temps de son existence[3]. En 1156, une association spirituelle pour les suffrages mortuaires, qui dura jusqu'à la Révolution, était contractée entre l'Ordre cartusien et l'Ordre clunisien: une fois l'an, tout au moins, les noms de leurs défunts se trans-

[1] Aurait-il voulu dire *millesimo septimo decimo*, ou bien est-ce une faute de copiste, car il parle plus haut de l'an 1000, et la fondation de Cluny ne remonte qu'au X[e] siècle?

[2] Nous avons vu dans une note précédente que cet insigne était antérieur au XI[e] siècle.

[3] Cf. Le Couteulx, *op. cit.*, t. 8, p. 166, au mot *Petrus (Venerabilis)*.

mettaient de part et d'autre. De plus les monastères échangeaient et se prêtaient des manuscrits. Vu ses relations avec Cluny, de beaucoup plus ancien qu'elle, il est probable que la Grande-Charteuse lui emprunta des livres pour former sa bibliothèque: la chronique de Glaber put lui être communiquée, et sa lecture ou sa transcription aurait inspiré l'idée d'adopter le globe pour armoiries. Hypothèse plausible, mais toute gratuite.

4° Les Etoiles. — Après avoir examiné le motif qui aurait pu déterminer la Grande-Chartreuse à prendre cet emblème, observons que Dom Boutrais, imité en cela par l'abbé Lefebvre, attribue également l'introduction des étoiles à Dom Martin, alors que Molin n'en parle pas et que le sceau reproduit par lui comme par Dom Boutrais ne les porte pas. Il n'en est pas question davantage sur l'acte de 1388 et les curieuses cartes signalées par ce dernier. Dom Le Vasseur qui cite textuellement Molin, n'en dit rien non plus. On ne saurait donc sans preuves soutenir cette opinion. Il faut descendre jusqu'au dix-septième siècle pour rencontrer des documents qui les portent avec le globe. M. Vallier (*op. cit.*, p. 24) propose d'attribuer à la fin du seizième l'un d'eux, sceau anépigraphe armorial, son 25e de la Grande-Chartreuse. De style peu caractérisé, sans date, il serait tout aussi bien de l'un des deux siècles suivants. En voici les raisons: 1° Molin, qui mourut en 1638, nous montre un sceau elliptique aigu sans étoiles et sans écusson, tandis que celui-ci est ovale. 2° Un autre sceau inédit (fig. 26), sur lettre du procureur de la Grande-Chartreuse, du 1er février 1601, aux archives départementales de Strasbourg, a la croix latine seule, pattée, sans globe, surmontée de rameaux touffus, sous un chef chargé de trois trèfles (?)[1]. 3° Deux gravures représentant la Grande-Chartreuse, de la *Galerie des Cartes* de cette maison, l'une, qui se trouve aussi à la chartreuse de Florence, exécutée sous le généralat de Dom Bruno d'Affringues (1600-1631) et par conséquent du même temps que Molin, l'autre après 1676, ainsi que les tableaux *arbres généalogiques cartusiens*, à la Grande-Chartreuse et à Pise, de la fin du XVIIe siècle, donnent tous l'écusson au globe croisé, encore sans étoiles (fig. 27, 28 et 39). 4° La disposition des étoiles en demi-cercle, sortant des règles héraldiques primitives, n'a pu être introduite, à mon avis, dans un écusson avant le XVIIe siècle[2].



Fig. 26
Sceau inédit du procureur de la Gde-Chartreuse, sur lettre du 1er fév. 1601, à Strasbourg (Arch. dép.).

[1] Fr. Honoratus Trané, procurator Cartusiæ, commendat D. Henrico Topfer cartusiæ Molshemensis procuratori, qui Pragæ demoratur apud Sacram Cæsaream Maiestatem pro felici exitu negotii domum demolitam Argentinensem concernentis, intercedere. Datum Lugduni, 1 feb. 1601.

[2] La disposition des étoiles en demi-cercle s'écarte déjà des principes héraldiques primitifs; mais il en est un auquel il n'est pas encore permis de déroger et qui est souvent méconnu dans la représentation des armes de la Grande-Chartreuse. Chaque étoile à 5 rais, quelle que soit sa place dans l'écu, doit avoir une pointe en haut et deux en bas. L'*Armorial général*

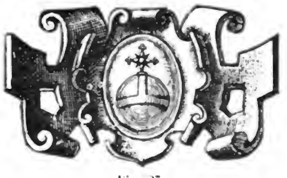


Fig. 27
Armes de la Grande-Chartreuse au-dessus de la légende du plan de cette maison gravé entre 1600 et 1631. Réduction.

5° La Devise. — Dom Jean Pégon, le *Gallia christiana,* Dom Boutrais et l'abbé Lefebvre attribuent aussi le choix sinon la facture de la devise *Stat crux dum volvitur orbis,* au même Dom Martin. Molin, cependant, ne dit pas qu'elle vient de lui, mais que l'emblème est « ainsi expliqué: *Crux stat,* etc. . . . . . », ce qui est assez différent. Avant cet auteur, aucun des écrivains cartusiens n'en parle, alors qu'ils auraient eu l'occasion de la citer à propos du sujet qu'ils traitaient. Tous sont muets sur ce point: la *Chronique des prieurs de la Grande-Chartreuse* du XIIIe siècle, Dorland, Petreius, Garnefelt, Pentimalli, Gérard Eloy, Polycarpe de la Rivière, Bostius, Louis de la Tour, Pierre Sutor. Ce dernier, cependant, rapporte que l'auteur du *Rosier* (Jean Mauburne, abbé de



Fig. 28
Armes de la Grande-Chartreuse au-dessus du titre du plan de cette maison gravé vers 1680. Réduction.

Livry, vers 1500[1], cite ce verset: « *Per sil*(entium), *sol*(itudinem), *ca*(pitulum generale), *vis*(itationes), *stat semper Cartusie vis.* Vel sic ut passim dicitur: *Per sil. sol. ca. vi., Cartusia permanet in vi.* » (*De vita cartusiana* D. Petri Sutoris, 1522, Parisiis, Lib. II, c. 10, verso du folio CCLII.)

de France a parfaitement observé cette position. Toute autre est irregulière, sauf des cas toujours spécifiés.

Parfois aussi on dessine l'étoile culminante du demi-cercle plus grande que les autres, pour distinguer saint Bruno de ses compagnons. Aucune description héraldique n'en faisant mention, je n'ai pas cru devoir adopter cette particularité un peu fantaisiste.

[1] Joannes Mauburnus, O. Erem. S. Aug., congreg. Windeshem.: *Rosetum exercitiorum spiritualium et sacrarum meditationum in quo etiam habetur materia prædicabilis per totum anni circulum.* Bâle, 1491, et Paris, 1510.



Fig. 29
Statue de s. Bruno, en bois, du XVIIe s., haute de 1m 73, dans l'église de La Valsainte.

Si la composition du *Stat crux* est, croit-on plus communément, d'un poète chrétien des premiers siècles de l'Église [1], l'explication du globe crucigère par cet hémistiche peut donc très bien être de Molin ou de son temps. Et si je ne l'ai pas marquée avant le dix-neuvième siècle dans le résumé des diverses modifications du blason de la Grande-Chartreuse, c'est qu'il y a une raison de croire que non seulement elle ne fut pas très employée avant cette époque, mais encore qu'une autre avait cours précédemment. Celle-ci m'est fournie par deux auteurs: F. Vérany (*Monographie de la Chartreuse de Marseille.* Marseille, Olive, 1861, à la page 29), et Chassant et Delbarre (*Dictionnaire de Sigillographie pratique.* Paris, Dumoulin, 1860). On lit dans ces derniers, à la page 25: «CHARTREUX avaient un globe d'azur cintré et croisé d'or sur un champ d'argent, et pour devise *Mundus mihi crucifixus est.*» A la vérité, ce texte tiré de l'Epitre de saint Paul aux Galates (chap. VI, vers. 14), qui signifie en français: «Le monde est crucifié pour moi», me semble, d'un côté, plus en rapport avec notre vocation que le *Stat crux,* et d'un autre côté, non moins approprié à l'emblème, d'où l'effort est moindre pour découvrir un rapprochement entre eux. Henri II devait être mû par une pensée analogue à celle contenue dans ce texte quand il disait que le globe croisé convient à ceux qui ont renoncé au monde pour s'attacher à la croix du Sauveur. Mis sous cet emblème, il est, en effet, très propre à le leur rappeler, et je m'étonne qu'il n'ait pas prévalu. Du moins on en voit encore des vestiges. Un artiste inconnu du XVIIe siècle, peut-être un chartreux de la Part-Dieu, l'a parfaitement symbolisé dans une statue en bois sculpté, actuellement à la chartreuse de la Valsainte (fig. 29): saint Bruno foule aux pieds le monde représenté par une sphère, et tient d'une main la croix qu'il contemple. Ce sont bien les armoiries de la Grande-Chartreuse en action.

6° Les Émaux. — Non content d'attribuer à Dom Martin et le globe et les étoiles et la devise, l'abbé Lefebvre y ajoute encore les émaux de tout le

[1] On ne le trouve pas dans Prudence. Les réminiscenses poétiques sont assez fréquentes chez Molin, qui les accompagne rarement de références.

blason. A supposer que les émaux qu'il donne, soient les mêmes dont furent décorés le champ et le globe au XIIIe siècle — j'ai dit que je ne croyais pas à l'introduction des étoiles avant le dix-septième, — je ne les blasonne pas ainsi à cette époque, parce que je n'en ai aucune preuve. Les émaux que je leur donne, sont empruntés au plus ancien monument où je les ai vus coloriés, le tableau *arbre généalogique cartusien,* mentionné ci-dessus, de la fin du XVIIe siècle. J'avoue cependant avoir vu les émaux décrits par M. Lefebvre au dix-neuvième siècle, et maintenant encore, par exemple au frontispice de la plus récente édition du Bréviaire cartusien, imprimée en 1880. C'est pourquoi je ne fais pas difficulté de les admettre dans le cinquième écusson, sur lequel on ne voit plus les mots *Alma Cartusia* qui figurent sur le quatrième, celui de l'*Armorial général de France.* Ces mots n'ont pas été maintenus même pendant toute la durée du dix-huitième siècle, pas plus que les émaux pris officiellement en 1696, excepté par les armoriaux qui se copient mutuellement.

Il est bon de noter que l'exergue *Alma Cartusia* est avec le globe et les étoiles sur quatre cachets sans écu décrits par M. Vallier, p. 23-24: deux ou trois sont contemporains ou peu postérieurs à la déclaration obligatoire enregistrée dans l'*Armorial général;* peut-être l'un d'eux a-t-il servi de type en cette circonstance. Et de ces cachets ronds ou ovales où les étoiles suivent leur contour, c'est-à-dire sont disposées en demi-cercle, celles-ci auraient passé dans la même position sur les écussons.

7° Les chartreux ont-ils des armoiries d'Ordre? — Enfin nos auteurs modernes appellent le blason de la Grande-Chartreuse *Armoiries de l'Ordre des chartreux.* Les chartreux ont-ils des *armoiries d'Ordre?* Telle est la dernière question à laquelle je me propose de répondre.

Jusqu'à Dom Nicolas Molin, les armoiries au globe croisé étaient exclusivement celles de la Grande-Chartreuse, puisqu'il dit en propres termes « Domui Cartusiæ tribuit » et « adhuc servat sancta eremus ». Il ne parle pas de l'Ordre. Pour lui, il ne croyait donc pas que ces armoiries fussent celles de tout l'Ordre des chartreux. Il en est de même de Dom Jean Pégon, sur le tableau des généraux, et de Dom Le Vasseur, qui copie Molin mot à mot sans y rien ajouter[1]. Au dix-neuvième siècle, l'auteur des Tables analytiques très bien faites des *Ephemerides Ordinis Cartusiensis,* a beau mettre dans l'une d'elles « Martinus..... auctor est *nostri* insignis gentilitii » (t. V, p. 19), cela ne modifie pas le texte et ne lui fait pas dire ce qu'il ne dit pas. De plus dans ses armoriaux, à l'article de la chartreuse de Lyon, après avoir dit qu'elle a été commencée en 1584 avec des biens appartenant au Chapitre général « initium habet ex bonis Capituli generalis », Dom Le Vasseur n'a su pourtant quelles armoiries de fonda-

[1] Pourquoi D. Le Vasseur, qui reproduit le texte de Molin dans ses Ephémérides, n'a-t-il pas attribué à la Grande-Chartreuse le globe qu'on ne voit nulle part dans son œuvre? Sans doute parce qu'il ne connut Molin qu'après avoir composé son armorial et qu'il ne l'a pas retouché.



Fig. 30
Marbre sculpté aux armes de la Gde-Chartreuse, placé près du grand portail intérieur de l'église de La Valsainte.

teur lui attribuer, puisqu'il a laissé en blanc l'écusson de cette maison.[1] Est-ce que cela ne prouve pas jusqu'à l'évidence qu'il ne croyait pas à l'existence d'armoiries d'Ordre?

En 1749, pour rendre hommage à la générosité de sa maison-mère qui lui permit de relever un de ses bâtiments, la chartreuse de La Valsainte fit placer sur la partie restaurée de l'édifice, un marbre sculpté aux armes portant le globe et les étoiles avec cette inscription gravée au-dessous: *Almæ Cartusiæ misericordia et pietate 1749.* Ces armes n'étaient donc point encore considérées comme celles de tout l'Ordre. A la reconstruction de 1863, cette plaque retrouvée dans les ruines fut encastrée à droite de la porte de l'église où on la voit toujours (fig. 30); ce qui peut tromper, notons-le en passant, sur la date de cette dernière restauration. Déjà en 1747, La Valsainte avait fait placer, probablement sur la porte d'une cellule, les armoiries de la chartreuse du Val-Saint-Hugon, venue à son aide, en témoignage de sa reconnaissance, comme c'était la coutume alors.

Cependant on voit poindre avant la Révolution l'idée vague encore d'armoiries de l'Ordre des chartreux au globe crucigère. Quelques rares maisons, de pays de langue française, gravent celui-ci sur un de leurs sceaux; je ne parle pas des étoiles qui ne sont rien sans lui. Telles sont Notre-Dame de Pomier, le Val-Saint-Hugon, Notre-Dame-de-Grâce de Bruxelles, l'Immaculée-Conception de Nancy, au dix-huitième siècle, et c'est tout. Aucun n'est dans un écusson. (Cf. Vallier, p. 70, 78, 274, 316.) Notre-Dame du Mont-Dieu se servait des mêmes

[1] Le Chapitre général, composé des supérieurs de toutes les maisons, est la première autorité de l'Ordre. Il se tenait chaque année à la Grande-Chartreuse, dont les ressources ne pouvaient couvrir les dépenses qu'il occasionnait. Des bienfaiteurs le dotèrent, et lorsque les revenus de leurs dons ne suffisaient pas, une taxe supplémentaire était imposée à chaque maison. — Il ressort clairement de l'étude de D. Le Vasseur que s'il avait connu des armoiries d'Ordre, il les aurait attribuées à la chartreuse de Lyon, alors même qu'elle ne les eût pas portées. Si bien que D. Bernard Péter, qui a cherché à le compléter dans son propre armorial, après avoir donné à tout l'Ordre des chartreux le blason au globe et aux étoiles, puis à la Grande Chartreuse le château que D. Le Vasseur attribue à saint Hugues évêque de Grenoble, D. Bernard, dis-je, met à Lyon les armes que la Grande-Chartreuse portait au XVIe siècle, le globe seul sans étoiles, mais faussement, puisque ce blason n'était pas celui de l'Ordre et que la chartreuse de Lyon se composa d'autres armoiries comme nous le verrons plus loin.

armoiries que la Grande-Chartreuse, mais il serait difficile de définir si l'une de ces deux maisons les avait prises par imitation de l'autre, ou s'il n'y avait aucun râpport de ce genre entr'elles. L'auteur qui sera cité au Mont Dieu (voir 1134), parmi les raisons qui ont déterminé ce monastère à prendre le globe crucigère, ne suppose aucune connexion de fait avec la Grande-Chartreuse. Il se peut aussi que pour certains des exemples rapportés ci dessus, leurs auteurs n'aient eu en vue aucunement de créer des armoiries d'Ordre. On a pu vouloir simplement marquer l'union avec la maison-mère, se servir d'un emblème avec devise rappelant le genre de vie professé, le prendre comme pur ornement [1].

Au dix-neuvième siècle enfin, Dom Cyprien Boutrais, l'abbé Lefebvre, l'armorial ecclésiastique anglais, nous l'avons constaté par leurs textes, et d'autres, qu'ils soient ou non auteurs et chartreux, n'appellent même plus l'écusson au globe crucigère *armoiries de la Grande-Chartreuse,* mais uniquement *armoiries de l'Ordre des Chartreux.*

Cet essai tardif — il serait peut être plus exact de dire cette dénomination — *d'armoiries d'Ordre* n'est pas le seul ni le premier. Deux autres l'ont précédé et persévèrent toujours, provenant aussi des emblèmes employés par la Grande-Chartreuse: l'un, du type le plus commun depuis le commencement du XV[e] siècle de ses grands et moyens sceaux, un peu partout; l'autre de son ancien *ex-libris,* en Italie.

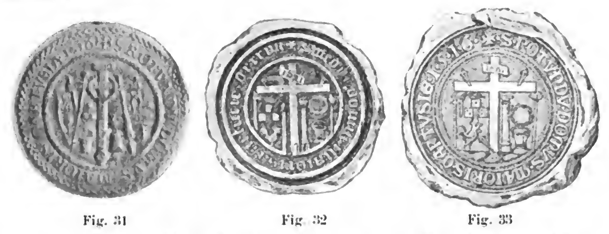


Fig. 31 — Fig. 32 — Fig. 33

Sceaux inédits de la G[de]-Chartreuse: le 1[er] (fig. 31) dans la coll. et les arch. de La Valsainte; les deux autres aux arch. de l'État, à Mons, sur documents de 19 juin 1600 (fig. 32) et du 10 juin 1603 (fig. 33).

8° Première conception d'armoiries d'Ordre. — Tous les sceaux de la Grande-Chartreuse, sauf un au type exclusif de la sainte Vierge son Titulaire, portent la croix d'une manière quelconque, soit seule, soit avec la scène du Calvaire, soit surmontant le globe ou le monogramme grec du nom sacré de Jésus (ı ђ s), soit enfin accompagnée des divers instruments de la Passion (fig. 31, 32 et 33). Ce dernier modèle, en usage au moins depuis 1403 (Vallier, n° VII, p. 14), servit à la première conception d'*armoiries de l'Ordre*, au XV[e] siècle.

[1] Ainsi doit-il en être, malgré la dénomination que lui décerne M. Bruguier-Roure dans *La Chartreuse de Valbonne* (Tours, s. d., p. 70), au sujet d'une description qu'il fait de cette maison: « Le cénobite qui mérita le mieux le titre de restaurateur de Valbonne fut D. François

Habitués sans doute à le voir apposé aux documents émanant de la Grande-Chartreuse, surtout aux actes des Chapitres généraux de chaque année, les religieux préposés à la direction des travaux de construction de la chartreuse de Miraflorès, en Espagne, fondée en 1442, le mirent en écusson dans plusieurs endroits de l'édifice[1] (fig. 34). On le blasonne:

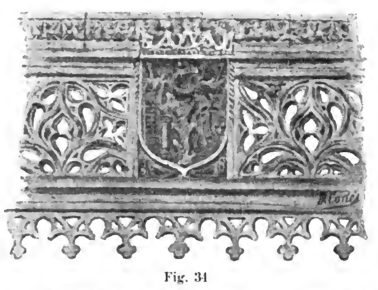


Fig. 34
Écu aux instruments de la passion sur la frise en pierre qui couronne la séparation entre les Pères et les Frères, au réfectoire de la ch^se de Miraflorès.

D'azur, à la croix latine alaisée accompagnée des instruments de la Passion d'argent. (Pl. XII, nº 6)

Nulle équivoque possible sur l'intention de ses auteurs, selon Don Francisco Tarin *(La Real Cartuja de Miraflores.* Burgos, 1896, p. 436 et 453). Les habitants du monastère se sont chargés de la dévoiler explicitement. Le frontispice de cinq des plus anciennes éditions des œuvres de Dom Antonio de Molina, un de ses profès *(Instrucción de Sacerdotes,* imprimée soit à Burgos en 1608 et 1610, soit « en la Cartuja real de Miraflores por Juan B^ta Varesio, 1612 »; *Ejercicios espirituales de la Oración,* imprimés à Burgos, par le même Varesio, en 1615, et par Pedro Gomez de Valdivielso, en 1627), reproduit cet écusson

---

Laurent, venu de la Grande-Chartreuse en 1633..... On doit à ce dernier prieur la remarquable porte d'entrée du couvent..... Sur les extrémités de l'entablement [de cette porte] reposent deux frontons coupés, d'où sort le globe du monde, taillé en facettes prismatiques et portant la croix. Au milieu, un cartouche, surmonté aussi d'un fronton coupé et des armes de l'ordre Cartusien.....» Les trois globes ne sont ils pas, sur ces frontons écimés où on les voit dans cette position bien ailleurs que là, de simples objets décoratifs, sans éveiller aucune idée d'armoiries même dans l'esprit de D. Laurent, venu de la Grande-Chartreuse et sous lequel ils furent placés? Il en serait autrement de l'un d'eux si, au lieu d'être au-dessus du cartouche, il avait été mis dedans.

[1] Ce qui put donner cette idée, c'est que vers la même époque on commença à souscrire les documents avec cette formule: Datum Cartusiæ [la Grande-Chartreuse] sub sigillo consueto *Ordinis*, bien que la légende des sceaux portent expressément: Sigillum domus Majoris Cartusiæ. Le Chapitre général n'employa jamais d'autres sceaux que ceux de la Grande-Chartreuse.

avec une légende significative: *Hæc sunt arma militiæ nostræ*, et ces ingénieuses devises: *Reposita est nobis*, sur le bandeau de la couronne qui sert de cimier, et, dessous, *si tamen compatimur*[1] (fig. 35, 36 et 37).



Fig. 35
Frontispice du livre intitulé: *Instrucción de Sacerdotes*, édition de Burgos, 1608.
Armes dites de l'Ordre accostées du blason du cardinal Zapata, archev. de Burgos, à qui l'ouvrage est dédié.[2]

Ce blason est plus rare dans l'état actuel de ruine ou de restauration des autres chartreuses d'Espagne, d'après une communication de Don Francisco Tarin qui les a visitées toutes. Son sujet se trouve répété dans une des chapelles de Paular (1390) en une série « d'azulejos » (carreaux en faïence). Il est sculpté dans un cercle au-dessus de la porte de la cour d'honneur de Montalègre (1415), qui s'ouvre sur les lieux réguliers. A Notre-Dame d'Ara-Christi (1585), la croix avec d'autres attributs de la Passion est sur un piédestal de pierre en face du portail d'entrée, sur le devant des autels, sur quelques clés de voûte et à l'un des angles du cloître. La croix, la couronne d'épines et les clous sont sur un de ses sceaux décrits par Vallier (p. 296).

A la chartreuse de Florence, en Italie, on voit aussi ces emblèmes en différents endroits: 1° avec écusson pouvant être de la fin du XV[e] siècle, sur la margelle d'un très vieux puits, où il est presque effacé par le frottement continu des habits sur la pierre *(pietra serena)*, espèce de grès qui à l'humidité s'effrite facilement; 2° dans plusieurs arceaux du cloître, de 1522; 3° sur la piscine du réfectoire, sculpture en *pietra serena*, du commencement du XVI[e] siècle; 4° sur les vitraux du colloque, de 1560; 5° sur la division du chœur

[1] *Telles sont les armes de notre milice. [Cette couronne] nous est réservée si nous compatissons aux souffrances [du Christ].* Paroles qui se rapprochent de ces textes de saint Paul: *Arma militiæ nostræ* non carnalia *sunt* (II Cor. X, 4). In reliquo *reposita est mihi* corona justitiæ (II Tim IV, 8). *Si tamen compatimur*, ut et conglorificemur (Rom. VIII, 17).

[2] Zapata, en Castille, porte: *de gueules à 5 savates échiquetées d'argent et de sable, posées en sautoir; à la bordure de gueules, chargée de 8 écussons d'or à la bande* (et non *barre) de sable*.



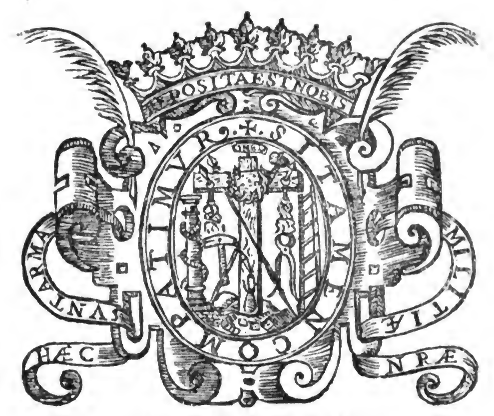
Fig. 36
Frontispice du livre intitulé: *Instrucción de Sacerdotes*, édition de Burgos, 1610.

des Pères et des Frères, de 1591; 6° sur le piédestal d'une colonne en marbre, de 1598, au fond du sanctuaire (fig. 38), et, au bord de celui-ci, sur l'une des trois faces des quatre chandeliers de même matière sculptés en 1600. Le monogramme CAR, dont il va être question, décore une autre face de ces chandeliers, et le blason du donateur la dernière. Suivant les traditions du monastère, ces instruments de la Passion sont regardés comme les vrais emblèmes de l'Ordre des chartreux. (Communication de Dom Stanislas Autore.)

En France, l'écusson aux instruments de la Passion est deux fois sculpté dans le vieux cloître de la Grande-Chartreuse, qui date de 1474. (Cf. sa description et la reproduction d'un de ces deux exemplaires dans *La Semaine du Sacré-Cœur de Jésus ..... avec un Mois du Sacré-Cœur et des Prières .....* éditée par D. Cyprien Boutrais, Toulouse, 1886, p. XXIII-XXIV et 161.) Il est aussi sculpté sur une clé de voûte du petit cloître de la chartreuse du Reposoir, reconstruit au XVIe siècle, et au-dessus de la piscine de la chapelle de l'ancienne correrie de la chartreuse de Portes.

Millin[1] nous apprend qu'à la chartreuse de Paris, dans l'église remaniée à différentes époques, « la voûte ..... étoit de bois et richement décorée; celle des chœurs en guirlandes de fleurs et en arabesques, rehaussées d'or, et celle du sanctuaire dorée en plein; on voyoit des anges qui tenoient les instruments de la passion, et au bas une balustrade, ayant d'un côté Saint-Bruno et de l'autre Saint-Hugues ». La présence de ces attributs sur la voûte du sanctuaire et accostés des deux plus grands saints chartreux, semble montrer que la chartreuse de Paris les tenait pour armoiries de l'Ordre. Elle les a fait figurer aussi sur quelques-uns de ses sceaux apposés à des documents de 1458, 1460 et 1783, entre des fleurs de lis, son emblème propre, sur les deux derniers, et c'est à celui de 1783 que sont empruntés les émaux de leur description. (Cf. Vallier, p. 116 et 119.)

[1] *Antiquités nationales ou Recueil de monumens .....* par Aubin-Louis Millin, Paris, An VII [1798-99], t. V, p. 10.



CON PRIVILEGIO.

En la Cartuxa Real de Miraflores de Burgos, y a su costa:
Por Iuan Baptista Varesio. 1612.

Fig. 37
Frontispice du livre intitulé: *Instrucción de Sacerdotes*, édition de 1612.

9° Deuxième conception d'armoiries d'Ordre. — La deuxième conception d'*armoiries d'Ordre* se blasonne comme il suit:

D'azur, au monogramme CAR *surmonté d'une croix d'or.* (Pl. XII, n° 7).

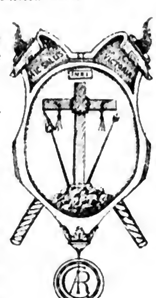


Fig. 38
Armes dites de l'Ordre, sculptées sur le piédestal d'une colonne de l'église de la ch^se de Florence.

Pour en discuter l'origine, je dois rapporter ce que M. Vallier dit (p. 394 à 396) à propos du timbre actuel de la bibliothèque de la Grande-Chartreuse. « Il y a loin de cet *ex-libris* moderne à ceux qu'elle employait à la fin du XVe siècle La Maison-Mère y mettait alors plus de luxe. Témoin les splendides miniatures que l'on trouve encore sur les incunables ayant fait partie de son ancienne et riche bibliothèque, petits chefs-d'œuvre, à coup sûr, d'un maître en ce genre, — un Italien peut-être. — le monogramme CAR n'ayant, à ma connaissance, été placé que sur les sceaux des chartreuses italiennes, ainsi qu'on a

pu le remarquer dans ce recueil. On pourrait aussi considérer ce dessin comme une imitation de ce monogramme ou plutôt une contrefaçon du globe crucigère, — le symbole cartusien par excellence, — que l'auteur de cet *ex-libris* aurait, fort ingénieusement pour le besoin de la cause, métamorphosé en un C gothique oncial, c'est-à-dire en un globe échancré à droite et simulant très convenablement cette lettre. C'est donc bien la place ici d'une reproduction par la gravure de cette jolie miniature que l'on peut admirer dans les vitrines de la Bibliothèque publique de Grenoble et dont voici la description :

« Au milieu d'une couronne verte de feuilles de laurier, où l'on croit tout d'abord reconnaître la reproduction du globe crucigère, on s'aperçoit bientôt que ce globe est ainsi que je viens de le dire, échancré à droite de façon à lui donner l'aspect d'un C gothique oncial, dans lequel est inscrit le monogramme AR (Æ) surmonté de la croix. A gauche du globe, ou plutôt du C, se lit le caractère D; à droite, la lettre (I). Il n'est pas difficile dès lors d'interpréter cet ensemble par *Domus Majoris CARtusiæ*. Ce monogramme est relevé en or excepté le C qui est de couleur violette, rehaussée de carmin, et se détache sur un champ bleu de ciel occupé entièrement, dans les intervalles libres de la susdite inscription, par des rinceaux blancs d'une délicatesse remarquable.

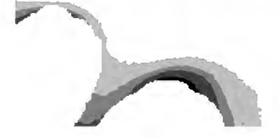
« Cet *ex-libris* est le même sur tous les incunables dont j'ai parlé plus haut. Il n'y a de différence que dans l'ornementation fort élégante, composée de rinceaux et de fleurs, placée extérieurement, mais sans en faire partie, autour de cette miniature et variant avec chacune de ses reproductions. » (Pl. XII, nº 8)

Si la lettre C, sur ces documents, est violette, elle est d'or comme tout le reste de l'emblème dans un écusson posé près de celui au globe crucigère, tous les deux tenus par un chérubin, sur les tableaux *arbres généalogiques cartusiens* (fig. 39).

Ce monogramme, M. Vallier l'insinue, se voit, renfermé ou non dans un écusson, comme sujet principal ou secondaire, sur des sceaux de neuf chartreuses d'Italie :

1º S.-Barthélemy de Trisulti (1208), avec et sans écu.	(p. 95 de Vallier)
2º S.-Martin de Naples (1329), sujet secondaire sans écusson	(p. 170 » »)
3º S.-Laurent de Florence (1341), avec et sans écusson	(p. 194 » »)
4º N.-D.-et S-Jérôme de Montelli (1349), sans écusson	(p. 203 » »)
5º N.-D.-et S.-Jean de Pise (1367), avec écusson	(p. 210 » »)
6º N.-D. de Pavie (1396), sans écusson . . .	(p. 238 » »)
7º SS.-Etienne-et-Bruno (1513), sujet secondaire sans écusson	(p. 26 » »)
8º N.-D.-des-Anges (1561) et la procure générale de l'Ordre à Rome, sans écusson . . .	(p. 214 » »)
9º N.-D. de Turin (1642), avec et sans écusson .	(p. 312 » »)

Un plus grand nombre de maisons peuvent s'en être servi sur leurs sceaux; l'ouvrage de M. Vallier est loin d'être complet. Quant aux autres monuments, quelques-uns seront cités à l'article de certaines chartreuses.



Comme ce monogramme ne se rencontre qu'en Italie et à la Grande-Chartreuse, M. Vallier se demande si celle-ci ne l'a pas pris à nos maisons d'au-delà des Alpes, ou bien si l'*ex-libris* n'est qu'une contrefaçon du globe crucigère. Les deux opinions sont plausibles, mais on peut tirer de son livre même une objection contre la première. Jusqu'à ce jour les plus anciens documents connus, marqués de cet emblème, sont bien ceux de la Grande-Chartreuse, du XVe siècle. Aucun des sceaux italiens n'approche de cette date; un seul, peut-être, est de la fin du XVIe siècle, de l'aveu même de M. Vallier (le n° XI de St-Laurent de Florence, p. 195); tous les autres sont plus récents.



Fig. 39
Titre du tableau *arbre généalogique* appartenant à la G^de-Chartreuse, surmonté d'un chérubin tenant l'écu de cette maison et celui dit de l'Ordre à l'emblème CAR. Réduction.

Reste la seconde opinion. Elle est soutenable. Des prêts de livres s'opéraient constamment entre nos monastères afin de s'enrichir mutuellement en les transcrivant; nos livres de chœur, surtout, étaient toujours copiés ou corrigés sur ceux de la maison-mère [1] où, de plus, ils servaient, ainsi que d'autres, aux prieurs venant chaque année au Chapitre général. Que les livres appartenant à la Grande-Chartreuse portassent sa marque de propriété — ou son emblème avec ses initiales, — rien de plus naturel; et que cette marque, dépouillée de ce qui la spécialisait à un monastère, soit restée en usage en Italie, rien de surprenant.

On peut bien dire en effet, que cet emblème tel qu'il a été transformé, est italien; car, sur aucun monument, il n'est comme sur l'*ex-libris:* les lettres D et M (*Domus Cartusiae*) et la forme circulaire même du C ont disparu. Si l'*ex-libris* n'est qu'une contrefaçon du globe crucigère, le monogramme italien n'est plus qu'une imitation imparfaite de l'*ex-libris* et, tel qu'il est, une dégénérescence du globe devenue incompréhensible sans cet *ex-libris* qui leur sert d'intermédiaire. Celui-ci n'a pas été adopté par les chartreux d'Italie sous forme de globe, qui leur resta inconnu en tant qu'armes de l'Ordre et peut-être de la Grande-Chartreuse, mais sous forme de simple monogramme.

[1] *II^a Pars Statutorum Ordinis Cartusiensis*, Cap. I. n° 10.

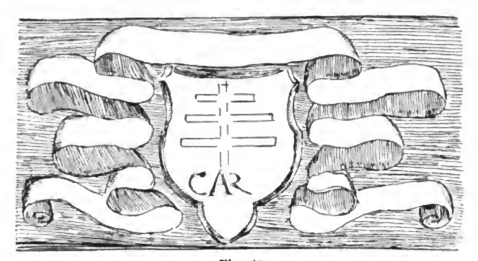


Fig. 40
Gravure représentant les armes attribuées à l'Ordre des chartreux par Odoard Fialetti, dans son Histoire des Ordres religieux (Paris, 1658).

Ce dernier est le plus ordinairement composé comme dans l'écusson, ici reproduit, des tableaux *arbres généalogiques* (fig. 39). On remarque sur certains sceaux une petite différence outre celle du style des caractères: la croix latine est parfois remplacée par une croix de saint Antoine ou *tau* (T) qui complète, d'une lettre, le monogramme CART*[usia]*; d'autres exemplaires ont le T surmonté de la croix latine, et alors dans quelques cas celle-ci est si petite qu'avec lui elle ne paraît faire qu'une croix à double traverse. Un graveur a mis jusqu'à trois croisillons dans les armoiries qu'il octroie à l'Ordre des chartreux, au trentième feuillet de son ouvrage intitulé: *Briefve histoire de l'institution de toutes les Religions avec leurs habits gravez par Odoard Fialetti, Bolognois. A Paris, 1658* (fig. 40)[1].



Fig. 41
Gravure de la Vie de s. Bruno par Meleagro Pentimalli (Rome, 1622, p. 248). Réduction.

Enfin d'autres ne sachant quoi préférer des instruments de la Passion ou du monogramme CAR, les réunirent dans un même écusson, comme on le voit à la page 248 de la *Vita del Gran Patriarca S. Bruno Cartusiano..... da Meleagro Pentimalli* (Roma, 1622, in-8°[2]; — fig. 41). A la chartreuse de Florence, le second, qui se rencontre toujours seul, est une fois dans un médaillon sous l'écu aux attributs de la Passion. (Cf. la fig. 38, p. 99.)

Tel est le résultat de l'examen sur la question de fait des *armoiries d'Ordre*. Elle se résume dans ces conclusions: Leur première pensée surgit vers le milieu du XVe siècle. Peu de maisons, relativement, l'adoptèrent. Malgré leur nombre restreint, elles ne s'accordèrent jamais sur le choix de l'emblème.

[1] Un second titre en italien porte: *Habiti delle Religioni con le Armi, e breve descrittioni loro, opera di Odoardo Fialetti, Bolognese. In Parigi, 1658.* — Il y a texte français et italien.

[2] L'auteur étant des environs de la chartreuse de Calabre, a pu y copier ce blason, ou à la chartreuse de Rome, ville où a été imprimé son livre.

10° Causes du défaut d'entente au sujet d'armoiries d'Ordre. — Passons à la question théorique qui nous expliquera pourquoi des armoiries d'Ordre n'eurent pas plus de vogue chez les chartreux. Elle réside dans ces trois causes: la forme fédérative de l'Institut cartusien, la nature des armoiries et la diversité des emblèmes usités par le Chapitre général à la suite de la Grande-Chartreuse.

La première cause nécessite l'établissement d'une distinction trop méconnue de nos jours. Pour donner plus d'autorité à ses termes, je l'emprunte au livre intitulé *De l'Eglise et de sa divine constitution* (Paris, 1885), écrit par Dom Gréa, docteur en théologie, ancien vicaire général, abbé de Saint-Antoine de l'Ordre des Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception.

« Si l'on considère, dit-il, la place assignée par la nature de leur mission aux diverses familles religieuses dans le plan de l'Eglise, elles nous apparaissent partagées en deux grandes classes.

« D'un côté les ordres monastiques et canoniques, les moines et les chanoines réguliers, appartiennent et sont liés aux églises particulières. Les monastères de moines sont eux-mêmes de véritables églises: leurs clercs en sont les titulaires, ... l'abbé en est le pasteur ordinaire, et rien ne manque à leur constitution canonique.

« Les religieux *fratres* ou clercs réguliers, au contraire, ne sont liés à aucune église particulière. Ce sont des clercs vagues ..... Attachés par là même à la seule Eglise universelle, ils n'appartiennent à la hiérarchie d'aucune église particulière; destinés et réservés au ministère apostolique, ils desservent les églises ..... de leur résidence comme les hôtes et non comme les clercs intitulés de ces églises ..... par la simple députation disciplinaire de la règle et des constitutions ou la disposition des supérieurs .....

« De cette différence profonde entre la situation hiérarchique des ordres monastiques et canoniques d'une part, et des ordres religieux proprement dits de l'autre, découlent plusieurs conséquences dans la forme, le gouvernement et les œuvres de ces grands instituts.

« Et d'abord, un ordre religieux proprement dit est un corps centralisé, constitué sous un général qui en est le véritable supérieur et l'unique ordinaire. L'individu religieux appartient premièrement à son ordre, et, par le moyen de l'ordre, c'est-à-dire en vertu des règles de gouvernement qui y sont adoptées et de la disposition des supérieurs, il appartient secondairement à telle province ou maison à laquelle l'ordre le députe.

« Une congrégation monastique, au contraire, est une confédération de plusieurs églises monastiques ou monastères, ayant chacune leur existence complète et leur ordinaire particulier, confédération placée sous la conduite d'un président appelé général dans un sens impropre et restreint, et d'une assemblée ou chapitre de tous les ordinaires. Le moine ou chanoine régulier appartient premièrement à son monastère ou église, et par le moyen de ce monastère, à la congrégation ou confédération dans laquelle son monastère est entré .....

« Cette profonde différence qui sépare les ordres monastiques et canoniques des ordres religieux explique celle qui paraît dans le mode d'élection du général de ces divers instituts.

« Dans les ordres religieux, le général unique ordinaire de l'ordre, est élu par les représentants de l'ordre tout entier. Dans les ordres monastiques, au contraire, ... le général, président de la confédération des ordinaires ou abbés et qui est l'un d'entr'eux, est le plus souvent élu par le chapitre du monastère particulier auquel cette présidence appartient en vertu des constitutions: chez les Chartreux, par exemple, par le chapitre de la Grande-Chartreuse.» (p. 449-451.)

« La forme même de la transmission du pouvoir dans le chef de l'ordre indique assez la nature fédérale de l'association. L'abbé de Citeaux, n'est pas élu par l'ordre tout entier auquel il préside, mais, parce qu'il est abbé particulier de Citeaux avant d'être chef de l'ordre, il est élu par le collège particulier de son abbaye, comme, au-dessous de lui, ... les abbés ..... sont élus par leurs chapitres particuliers .....

« L'institut monastique ..... ne cesse de contenir autant d'églises canoniquement constituées que de monastères et voilà pourquoi nous exprimons par le mot de confédération le lien des congrégations monastiques. Chaque monastère en y entrant, conserve ses membres dans le lien qui les lui unit; il garde son gouvernement, il s'appartient à lui-même ..... Ainsi les grands ordres monastiques ne détruisent pas le caractère local des monastères.» (p. 434-35.)

Une autre conséquence de cette différence est que chaque monastère a sa vie propre: un sujet naît à la vie monastique, vit et meurt dans la même maison, dans laquelle seule il acquiert à titre de profès des droits qu'il n'aurait pas dans une autre, même de son Ordre, si pour quelque raison il venait à changer. Il n'en est pas de même chez les Ordres religieux. Là, il y a un seul ou quelques noviciats généraux, selon les besoins, d'où les sujets sont dispersés dans les diverses résidences, puis changés à volonté, sans avoir nulle part de droits spéciaux en qualité de profès de l'une d'elles, les droits étant égaux et communs à tous et partout; de sorte que rien ne les attache à une maison plutôt qu'à une autre, et qu'ils ne forment en aucun endroit de familles ou de corporations distinctes, mais une seule et même grande corporation.

C'est ainsi que dans plusieurs Ordres religieux, quand ils se furent choisi un emblème, celui-ci naturellement est devenu commun à tout l'Ordre et à toutes les maisons. Au contraire, dans les Ordres monastiques, chaque monastère, qu'il fût ou non agrégé à une confédération, possédait ses armoiries propres, n'avait que celles-là, et, en général, ne sentit pas la nécessité d'en arborer d'autres.

Telle est, à mon avis, la première raison pour laquelle des armoiries d'Ordre ont eu si peu de succès chez les chartreux. Et après l'avoir expliquée d'après un *moine*, j'en montrerai une application tout-à-fait conforme à ces principes par un *religieux*, le Père Apollinaire Dellion, de l'Ordre des frères mineurs capucins En effet, dans son *Armorial historique du Canton de Fribourg*, ce Révérend Père, donnant les armoiries des communautés, observe parfaitement la distinction entre les différents Ordres décrite par Dom Gréa. Pour les *Ordres religieux*, il ne nomme même pas les maisons qu'ils ont eues, ni leur nombre, ni les lieux d'habitation. Il se contente de dire « Capucins, — Cordeliers, — Jésuites, — Ordre de Malte », et donne dans un écusson au-dessus de ces noms



le seul emblème de leur Ordre, qu'ils aient actuellement ou qu'ils aient eu autrefois une ou plusieurs maisons dans le canton, comme les capucins qui en comptent encore trois[1]. Pour les *Ordres monastiques*, au contraire, ce sont ces Ordres eux-mêmes qu'il ne nomme pas; il donne simplement les armoiries de chaque monastère sans désigner la confédération à laquelle il appartient, renseignement qu'il faut chercher ailleurs. C'est ainsi qu'on voit les armes des « Filles-Dieu », d'« Hauterive », de la « Maigrauge » abbayes cisterciennes; celles d'« Humilimont » prieuré prémontré, de la « Part-Dieu » et de la « Valsainte » chartreuses, etc. Il ignore donc leurs armoiries d'Ordre ou croit qu'ils n'en ont pas. Ne s'est-il pas prononcé avant moi sur la question?

Le deuxième obstacle aux armoiries d'Ordre fut la nature des armoiries. L'emblème héraldique, surtout autrefois, n'était pas une chose abstraite, un pur signe de ralliement, ni même un objet indépendant d'un autre. C'était une peinture ou une gravure appliquée sur les armes, puis sur les meubles ou immeubles, destinée à rappeler le nom de leur propriétaire. Il fallait, pour qu'il existât, que celui qui voulait en porter, possédât un objet sur quoi il pût l'apposer. Ses différents modes d'emploi dérivent de ce principe.

Or dans les Ordres monastiques, la confédération n'est qu'un lien moral, elle ne possède aucun bien en commun. Où serait la place d'armoiries dites de l'Ordre? Sur quelle partie, sur quel sceau d'une chartreuse apposera-t-on les armoiries que l'on voudrait appeler de l'Ordre, et dont on pourra dire: Ceci n'est pas à ce monastère mais à tout l'Ordre?

Pour cette même raison, la Confédération helvétique, qui n'a été constituée longtemps, elle aussi, que par un simple contrat de mutuel secours et de protection, n'eut pas d'armoiries jusqu'à la Révolution. Chez elle, depuis le XIX[e] siècle, et dans les nations confédérées ou non, il y a des biens dits fédéraux ou nationaux qui n'appartiennent à aucune ville, à aucune province en particulier: il y a les services publics, douanes, monnaie, postes, armée, justice au moins dans ses degrés supérieurs, etc. Sur tous les monuments, sur tous les sceaux, timbres ou papiers des bureaux ou des chancelleries de ces domaines fédéraux ou nationaux, il est naturel que si on grave un emblème spécial, uniforme et invariable, on le nomme armoiries fédérales ou nationales. Les villes et les sociétés privées font de même sur leurs propriétés, y compris les Ordres religieux.

Mais il faut en convenir, plus les monuments aux armoiries d'une confédération se multiplient, plus aussi chaque confédéré perd de son autonomie. L'extension progressive de cette empreinte visible de la centralisation du pouvoir est un symptôme indéniable d'évolutions qui s'accomplissent.

La forme fédérative de l'Ordre cartusien d'une part, la nature du blason d'autre part, ne favorisèrent pas l'adoption d'armoiries d'Ordre Si on en voulait adopter, il restait à les utiliser comme simple signe de ralliement entre les maisons, et comme signe du lien moral qui constitue l'Ordre. C'est sans doute à quoi pensèrent ceux qui conçurent l'idée de ces armes, car d'après les faits

[1] A Fribourg, à Bulle et à Romont.

rapportés on ne peut nier qu'il en fût question. Ne pouvant, toutefois, avoir la prétention de les imposer à personne, les initiatives privées échouèrent parce qu'elles avaient arboré divers emblèmes, employés simultanément soit par le Chapitre général à la suite de la Grande-Chartreuse, soit par cette dernière seule, comme son *ex-libris* et le globe.

Un signe de ralliement ne peut être multiple. Sa diversité même détruit le but que l'on se propose, qui est d'affirmer l'union et l'unité: elle semblerait indiquer la division.

Il était naturel de se modeler sur l'autorité suprême. Or loin de sanctionner le mouvement, le Chapitre général s'y montra par le fait indifférent et n'en reconnut jamais l'utilité, tout comme autrefois la diète ou assemblée plénière des Confédérés suisses ne voulut prendre ni sceau spécial ni blason particulier.

Il en fut de même de l'Ordre de Citeaux, frère de l'Ordre des chartreux, et chez lequel aussi il y eut une conception d'armoiries d'Ordre.

Les armes de l'abbaye de Citeaux sont, sur un semé de fleurs de lis de France, l'écu des ducs de Bourgogne de la première race, ses fondateurs. Les armes de Clairvaux étaient également un semé de France avec l'écu, en abîme, des comtes de Champagne, ses fondateurs: *d'azur à la bande d'argent côtoyée de deux doubles cotices potencées et contrepotencées d'or, remplies de sable,* aliàs *d'azur.*

Selon le Père Chifflet, jésuite, Edmond de Croix, moine de Clairvaux, élu abbé de Citeaux en 1580, écartela son blason des armes de sa famille et de celles de l'abbaye de Citeaux, puis posa sur le tout l'écu en abîme des armes de sa maison de profession. Dans la suite, les abbés sortis de Clairvaux ou de l'une de ses filles l'imitèrent; mais les armoiries de Champagne mal comprises furent défigurées, se blasonnèrent *de sable à la bande échiquetée de deux traits, d'or* ou *d'argent et de gueules,* et furent dites de saint Bernard [1]. Patronnées et répandues sous ce nom par le crédule Jongelin [2], elles passèrent du blason des abbés dans celui de plusieurs abbayes d'Allemagne et de Suisse où elles furent appelées de l'Ordre de Citeaux, lequel ne les reconnut jamais officiellement comme telles.

Les éditions de ses livres liturgiques, imprimés aux monastères de Westmalle et de Lérins, présentent au frontispice les armoiries de l'abbaye de Citeaux, avec cette exergue bien significative: *Cistercium mater nostra* [3]. Parfaite analogie avec l'inscription mise dans l'écusson de la Grande-Chartreuse déclaré en 1696, mais qui serait mieux placée en dehors: ALMA CARTUSIA.

---

[1] *Sancti Bernardi Clarevallensis abbatis genus illustre assertum ..... cura et studio P.-F. Chiffletii, S. J., Divione, 1660,* p. 667 et seq. — Cet ouvrage a été reproduit, avec sa pagination, dans la *Patrologie latine* de Migne, t. 185, col. 1199-1544.

[2] Voir notamment sa *Notitia abbatiarum Ordinis Cisterciensis per orbem universum,* ... Cologne, 1640.

[3] Le *Processional,* imprimé à Paris en 1616, porte les mêmes armes accompagnées de ces mots: *Vivat Cistercium Ordinis Mater.*

(A suivre).

Die Dietenberger Bibel des Chorherrn Renward Göldli aus Beromünster und ihre Ausmalung.

Von L. Gerster.

(Hiezu Tafel XIII und XIV).

Aus der Blütezeit der schweizerischen Glasmalerei, dem 16. Jahrhundert besitzen wir noch eine stattliche Anzahl sogenannter Risse, d. h. Entwürfe hervorragender Meister. Sie finden sich sowohl in privaten Sammlungen, als ganz besonders in denen unserer historischen Museen. So beherbergt Bern, — der Eidgenossenschaft gehörend, wohl die grösste und schönste aller bestehenden Kollektionen, diejenige des Heraldikers Wyss aus Bern, welche, schon vor 1850 angelegt, später in den Besitz des Stadtrates Bürki überging.

Die Sammlung wurde von dem verstorbenen Heraldiker C. Bühler sorgfältig konserviert und bildet nun, aus mehreren Bänden bestehend, eine Zierde des bernischen historischen Museums.

Wer nun ein wenig mit Heraldik und Glasmalerei vertraut ist, dem bietet das Studium dieser Bände nicht nur reiche Anregung und Freude, sondern geradezu ein Kompendium der Heroldskunst, wie er es in keinem Werke grossartiger und schöner findet.

Fast möchte ich sagen, es tritt uns bei so vielen dieser Entwürfe der Meister seiner Kunst noch grösser und unmittelbarer entgegen, als mit dem ausgeführten Glasgemälde. Mit den einfachsten Mitteln, mit bloss einer Farbe, braun oder grau, gelingt es ihm, mit Pinsel oder Feder auf dem Papier Effekte hervorzubringen, wie wir sie in dieser Art bei dem Glas nicht kennen, oder doch wieder in ganz anderer Art. Die Risse sind schon ein Kunstwerk für sich und harmonieren oft wenig mit der Ausführung. Wir bewundern an ihnen ganz besonders die leichte und geniale Art, wie der Gegenstand mit sichern Strichen und gleichsam ohne grosse Mühe hingeworfen ist. Und wie merkwürdig. Wir möchten oft sagen, es sei die Pose bei den Landsknechten und Pannerträgern eines Urs Graf und anderer unrichtig und verdreht. — Es hat kürzlich ein Glasmaler die Probe gemacht, hat zuerst einen Akt gezeichnet, ihn dann bekleidet und ist genau auf dasselbe Resultat gekommen, wie die alten Meister. Es freut uns an diesen keck und kühn entworfenen Gestalten ihre Kraft und Energie. — Da wallt das Blut, da ist frisches Leben.

Forschen wir aber aus dieser Zeitperiode nach andern, namentlich nach handgemalten grössern Aquarellen mit mehreren Farben, so finden wir davon merkwürdigerweise ausserordentlich wenige. Wohl feierte die Ölmalerei grosse Triumphe, aber das Aquarell, das mehrere Jahrhunderte hindurch bei der Ausmalung der Bücher in den Miniaturen so herrlich blühte, das erhielt durch die Buchdruckerkunst den Todesstoss. Wir kennen nun einen Zweig, der noch weiter blühte, das sind die kleinen meist heraldischen Stammbuchblättchen, welche

während fast 3 Jahrhunderten sehr üppig gediehen. Die heute noch erhaltenen zeugen uns davon, wie die edle Heroldskunst in breiten Schichten des Volkes Wurzel gefasst und so viele, die sich nie für Künstler ausgaben, es verstanden, ein prächtiges Wappen in Farben zu malen. — Aber — grosse Blätter in Farben neben den Scheibenrissen gab es sicher wenige. Was auf unsere Zeit herabgekommen ist, das ist an Zahl sehr gering.

Aber sicher hat es auch Künstler gegeben, welche das heraldisch dekorative Aquarell in grösserem Format nicht verschmähten. Man sehe nur einmal im bernischen Staatsarchive des Urbar der Abtei St. Johann nach, mit welcher Sorgfalt jener Künstler aus dem Anfang des 16. Jahrhunderts die Heiligenfiguren und Wappen behandelt hat.

Die zwei Blätter, die wir heute reproduzieren, liess sich im Jahre 1576 der luzernische Chorherr Renward Göldli von Tiefenau für seine deutsche Bibel vom Meister HM 1574 auf ein Pergamentblatt malen, das 38 cm hoch und 47 cm breit ist. — Die 2 Bilder sind hart aneinander gemalt und dort gefaltet. Das erstere mit der Madonna und den beiden Wappen ist auf den Vorderdeckel geklebt, das zweite mit dem hl. Michael, quasi als Vorsatzblatt figurierend, frei. Unsere Reproduktion, auf 20 cm Höhe reduziert und von der Firma Henzi & Cie. in Bern in Autotypie erstellt, ist vorzüglich gelungen und verbessert noch einige Schwächen des Originals. Wir bedauern, dass es unsern Mitteln nicht möglich ist, die Bilder in Farben wiederzugeben. Vor allem bemerken wir, dass dieselben, aus dem Jahre 1576 stammend, nicht der Blütezeit, sondern schon eher der Dekadenz zugehören. Es hat sich zwar der Maler gewiss alle Mühe gegeben, dem Chorherrn etwas Monumentales zu schaffen, aber er war eben auch an seine Zeit und sein Können gebunden.

Wir dürften kaum irren, wenn wir die Blätter einem Glasmaler zuschreiben. Nicht nur die Komposition, sondern auch die technische Detailausführung verrät den Pinsel des Glasmalers. Sicher ist derselbe ein sehr gewandter Techniker gewesen, so ist namentlich die Behandlung von Gold, braun und schwarz geradezu vorzüglich zu nennen, auch grün, Gold und schwarz, während dagegen die Behandlung der Fleischtöne, die stellenweise in Strichmanier durchgeführt ist, statt in Abtönung, uns weniger gefallen will.

Das erste Blatt macht weniger den Eindruck einer Kompilation als das zweite, dessen Säulenumrahmung sicherlich überladen ist, wie wir es übrigens in dieser Zeit vielfach finden.

Billig weihte Renward das erste Blatt der Madonna, die in goldenem Strahlenglanze und blauem Mantel ohne viele Falten auf der Mondsichel steht und dem Kindlein auf ihrem Arme eine Birne reicht. Leider ist es dem Künstler nicht gelungen, in dem Antlitz des Kindes einen frohen, heitern Ausdruck zustande zu bringen. Das Gesicht der Madonna mit dem spitzeiförmigen Oval ist besser gelungen; aber doch auf dem Original nicht völlig einwandfrei. Die zur Seite an den Pilastern angebrachten Engel mit Kranz und Rosenzweig stimmen vorzüglich zum Ganzen, wie auch die mit Köpfen verzierten Kapitäle, und über dem Architrav die beiden posaunenblasenden Engel, nebst dem mit Rollwerk



kartuschierten Engelskopf in der Mitte. Doch all diese Köpfe lassen in Sorgfalt der Ausführung und namentlich im Ausdruck viel zu wünschen übrig und haben keinen Raphael zum Vater. In recht glücklicher Weise hat der Künstler an der Basis zwei Wappen angebracht, vielleicht etwas gross. Das erste ist das des Besitzers der Bibel, des Chorherrn Renward Göldli und das andere das seiner Mutter, der Afra Roth von Waihingen mit den zwei roten Fischen auf silbernem Grunde. Die stark verschnörkelten und eng eingeschnittenen Schilde tragen auch schon den Stempel der Verfallzeit; die Fische sind etwas mager geraten, der Hals des Helmes zu eng und der Kragen zu klein. Geradezu unschön ist das liegende Hufeisen in den Spangen. Etwas störend wirken über den Helmzierden die natürlich zum Hintergrunde der Madonna gehörenden Wolken. Das mit Gold tingierte matte Grau, das zur Darstellung des Silbers auf Schild und Helmdecke verwendet wird, wirkt im Original weit weniger schön als auf unserer Wiedergabe. Dass der Künstler auch das Rot mit Gold ausgezogen und erhellt hat, zeigt, dass er alle Hilfsmittel gebraucht, um seiner Arbeit ein nobles Aussehen zu geben. Der kleine geflügelte Putte zwischen den beiden Wappen ist sicher, — abgesehen von den allzu dicken Schenkeln — das beste figurale Stück des Blattes. Der Künstler hat den glücklichen Gedanken gehabt, den Kopf des Kindes seitwärts zu wenden. Mandoline, Posaune und Geige weisen wohl auf den musikliebenden Chorherrn hin.

Und wenn wir das Ganze noch einmal ansehen, so können wir nicht umhin, zu sagen, wir haben hier mit den beiden Wappen ein vorzüglich ausgeführtes Ex-libris vor Augen, das, wenn auch anonym, doch mit dem Wappen das Buch dem Chorherrn Göldli zugehörig erklärt. Das Blatt ist überdies auf dem Vorderdeckel aufgeklebt.

Auf dem andern Blatte kommt das Stift Beromünster mit seinem Schutzheiligen, dem Drachen tötenden hl. Michael zur Darstellung. In ähnlicher Architektur wie auf dem vorigen Blatte, steht auf dem Drachen der hl. Michael mit erhobenem Schwert, mit flatterndem Mantel in gold-rot, sowie mit einem Leibrock in Lilaton.

Den uns nackt scheinenden Leib mit seiner deutlich hervortretenden Gliederung hat der Künstler nicht mit Fleischton behandelt, sondern in braun und gold und zwar in ganz vorzüglicher Weise. Gewiss soll diese Farbe ein Lederkoller bedeuten. Seine Pose mit etwas gebogenen Knien will uns nicht gerade behagen. Interessant ist die Darstellung des schwarz-grauen Teufels mit dem Menschenleibe und Drachenkopf, sowie dem langen glatten, in eine Angel auslaufenden Schwanze.

Die begleitende Architektur in ihrer polychromen Darstellung wirkt hier etwas überladen; die Putten sind nicht gerade gelungen und derjenige mit dem Füllhorn an der Basis ist geradezu verunglückt. Seltsam und eigenartig sind die zwei offenbar gefesselten nackten Gestalten eines Mannes und einer Frau über dem Architrav. Offenbar ist es eine Monstranz, auf die sie vorgebeugt hinblicken. Es könnte dies den Segen der Religion für die Armen und Gefangenen darstellen, während Münger meint, es sei rein ornamental aufzufassen.

An der Basis kniet der Chorherr in betender Gestalt in weissem Untergewande, schwarzem Überwurf und braunem Pelzmantel. Seine Hand ist dem Künstler viel zu breit geraten. Mit den 2 wappenhaltenden Putten in der Architektur und dem ausgeschriebenen Namen in der Kartusche zeigt auch dieses Blatt den Charakter eines reich ausgeführten Ex-libris.

Während wir bei diesem Blatte keine Signierung des Künstlers finden, trägt sie, auf unserer Wiedergabe kaum sichtbar, das erste Blatt am Basisrand.

Zwei Jahre vorher hat Göldli vom nämlichen Künstler ein erstes Blatt machen lassen, ebenfalls 38 cm hoch und 23½ cm breit und dasselbe als letztes Blatt in die Bibel Dietenbergs eingeklebt. Von diesem letzten Blatt haben wir das deutlich sichtbare Monogramm des Künstlers kopiert.

Vor offener Säulenhalle mit blauem Hintergrund steht neben dem grossen gevierteten (Göldli und Roth) Wappen der hl. Renwardus mit Kettenpanzer, rotem Leibrock und gelbem Lederwams; Arme und Beine in Harnisch steckend. Seine Linke stützt er auf einen roten, hinter ihm stehenden, grösstenteils verdeckten Schild; in der erhobenen Rechten hält er einen langen, auf den Boden gestellten Stab. Er trägt dunkelbraunen Vollbart und eine schwarze Schärpe über sein Lederkoller. In seinem um den Helm gehenden Nimbus steht die Legende: RENWART REX PORTOCAL.

Über diesen Heiligen fehlt mir jegliches Material. An der Basis kniet, wie auf dem vorigen Blatt der Chorherr Göldli in gleicher Gewandung mit zum Gebet erhobenen Händen. Durch die Schrift an der Basis:

RENWARDUS GOLDLIN
A DIEFENOW CAN̄:
BERONENS Aõo · 1574

qualifiziert sich auch dieses Blatt als ein Ex-libris. An seiner Basis trägt es deutlich das von uns faksimilierte Monogramm HM 1574

Wer jedoch hinter diesem Monogramm sich birgt, konnten wir bislang nicht eruieren. Prof. Dr. Türler vermutet den Zürcher Hans Heinrich Wägmann, der 1589 in Luzern Bürger wurde und dessen Sohn Glasmaler war. Es scheint uns jedoch dieser Künstler zu spät gelebt zu haben. Aber am ehesten ist er doch unter den Luzernern zu suchen.

Die Bibel, in welche diese Blätter eingesetzt, wurde 1571 durch Dr. Johann Dietenberger bei Gervinus Calenius in Köln herausgegeben und von Virgil Solis mit vielen prächtigen Holzschnitten, die später alle von Hand bemalt worden, illustriert. Das grosse Titelblatt weist 8 biblische Bilder und die Wappen der römischen Kaiser Ferdinand I. und Maximilian II., sowie der Erzbischöfe von Mainz, Köln und Trier auf. Auch grosse Initialen mit Bildern, von späterer Hand ausgemalt, fehlen nicht, gleich auf dem ersten Blatt ist in einem grossen I dargestellt, wie die eine Tochter des Lot angesichts der brennenden Stadt ihren alten Vater zu verführen sucht.

In der Vorrede sagt Dietenberger: „Hab ich, Johannes Dietenberger, Gott zu Lob vnd gemeiner Teutschen Nation zu gut, aus anregen vieler frommen

Christen dieselben vngesäuberten Biblien von jrem vnflat gefegt vnd gereinigt vnd aus jnen und andern alten Biblien ein Newe, doch nit ein Newe, sondern mehr die Alte rechte ware Bibel (durch etliche Elymasiten verfelscht), widderumb ernewet vnd vnterm rechten beverten Latinischen Text auff's best und dem Leyen verstendigest verglichen, darauff sich ein jeglicher sicherlichen verlassen darff."

Diese Bibel ist mit dicken Holzdeckeln in Ganzleder gebunden, reich mit Blind- und Goldpressung nebst Schliessen versehen, doch fehlen Eckstücke. Der Schnitt ist vergoldet. Eine Urne nebst daraus emporsteigenden Zweigen, Blättern und Blumen wurde in den Konturen darauf gepunzt und mit Farbe bemalt. So an allen 3 Seiten. Neben dem Mamotrectus ist diese Bibel heute noch eine Zierde der Stiftbibliothek in Beromünster und wir danken hiermit dem hochwürdigen Herrn Propst Estermann, dass er uns in so zuvorkommender Weise das kostbare Buch zur Publikation der eingemalten Blätter anvertraut hat. — Das tut man nämlich heute nicht mehr allerorten; wir kennen eine öffentliche Bibliothek, die nicht einmal wagte, ein gedrucktes späteres Buch, geschweige denn eine Inkunabel oder gar eine Handschrift der Stadtbibliothek Zürich anzuvertrauen.

Le Conseil héraldique du royaume d'Italie.

Il nous a semblé qu'il pourrait être intéressant pour les lecteurs des «Archives héraldique suisses» d'avoir un aperçu sur l'organisation de l'héraldique officielle dans un pays voisin et ami de la Suisse, le Royaume d'Italie. Il y a plusieurs pays où l'héraldique est considérée comme une science morte, il n'en est pas ainsi en Italie, où non seulement le gouvernement s'occupe de régler par des lois et décrets l'usage des titres de noblesse des armoiries mais où il tâche de vérifier l'origine des familles et de leurs armes et diriger les artistes par des réglements et des guides. Il étend aussi ses directions et son contrôle aux armes des villes, des communes et des sociétés.

Grâce à l'amabilité de M. le baron A. Manno, membre d'honneur de notre société, qui nous a remis pour notre bibliothèque toutes les publications officielles concernant la question, nous pouvons faire un résumé de ce sujet.

Le roi Victor Emmanuel II, se basant sur la constitution nationale de 1848, s'était déjà occupé de l'organisation d'un service héraldique officiel; Humbert I continua cette œuvre en la développant beaucoup par ses décrets du 2 et 5 juillet 1896 et enfin le roi actuel Victor Emmanuel III, qui porte un vif intérêt aux questions d'histoire et d'héraldique, a donné un essor plus sérieux encore à cette œuvre en la remettant entre les mains des hommes de son royaume les plus érudits en la matière.

Il a été constitué un conseil héraldique, la *Consulta araldica*, qui dépend du Ministère de l'Intérieur. Ce conseil doit donner au Gouvernement son opinion

et ses directions sur les droits garantis par l'article 79 du statut fondamental du 4 mars 1848. Cet article est ainsi conçu: «Les titres de noblesse sont maintenus à tous ceux qui y ont droit. Le roi peut en conférer de nouveaux». Ce conseil doit lui donner en outre tous les renseignements demandés concernant les questions héraldiques et nobiliaires.

La *Consulta araldica* est présidée par le président du Ministère qui est actuellement et en même temps ministre de l'Intérieur; elle est composée de 12 conseillers effectifs dont 4 sont choisis parmi les sénateurs du royaume et 2 parmi les hauts fonctionnaires de l'ordre judiciaire, de 6 conseillers honoraires, d'un délégué du roi et d'un chancelier. Ils sont tous nommés, sur la proposition du ministre de l'Intérieur, par décret royal.

La *Consulta araldica* choisit dans son sein une commission permanante, la *Giunta*, composée de cinq membres et de deux suppléants, elle désigne son propre président.

Du Ministère de l'Intérieur dépend *l'Ufficio araldico,* sorte de service administratif héraldique chargé de l'expédition des affaires, de la perception des droits de chancellerie, de la transmission des délibérations aux intéressés, de la conservation des livres et registres héraldiques et des archives de la *Consulta araldica*.

Ces livres héraldiques sont au nombre de quatre. Le premier est le *Livre d'or de la noblesse italienne*, dans lequel sont inscrites les familles italiennes qui obtiennent la concession, la reconnaissance ou la rénovation de titres nobiliaires avec leurs lieux d'origine et leur domicile, la provenance et la transmissibilité de leurs titres, leurs armoiries avec leurs ornements extérieurs, leurs généalogies et les décisions prises à leur sujet.

Le second livre est le *Livre héraldique des titres étrangers*, dans lequel sont inscrites les familles italiennes qui sont en possession légitime de titres étrangers reconnus et confirmés, et aussi les familles étrangères qui sont en possession légitime et reconnue de titres italiens.

Le troisième livre est le *Livre héraldique de la bourgeoisie* qui sert à l'inscription des familles bourgeoises qui sont en possession légitime et reconnue d'armoiries, de qualifications et autres distinctions.

Le quatrième livre est le *Livre héraldique des personnes morales* dans lequel sont consignés la possession légitime et reconnue d'armoiries, bannières, sceaux, titres et autres distinctions, des provinces, communes, sociétés et autres personnes morales du royaume d'Italie.

Outre ces livres héraldiques, l'office héraldique tient des *registres* spéciaux pour les décrets royaux, les lettres patentes royales, les décrets ministériaux et les procès verbaux de la *Consulta* et de la commission permanente.

On peut se représenter l'œuvre immense qu'a entrepris la *Consulta araldica* si l'on se représente la diversité de gouvernements qui existaient en Italie avant le *Risorgimento:* royaumes, duchés, états de l'église, républiques etc., car il fallut rechercher étudier et publier toutes les différentes législations et jurisprudences nobiliaires, car chaque titre doit suivre les lois spéciales qui le régissait avant

l'abolition du système féodal. Ainsi les lois de la monarchie de Savoie sont en vigueur ainsi que celles de l'ancienne république de Gênes, de l'ancien état de Milan, celles des duchés de Parme, de Modène, de Massa, de l'ancienne république de Venise, du grand-duché de Toscane, des Etats pontificaux, et celles de la législation spéciale du royaume de Naples, de celui de Sicile et de celui de Sardaigne. Cela constitue donc une tâche assez lourde, car il y a des différences énormes entre ces législations. Ainsi par exemple en Piémont les titres ne sont transmissible qu'aux mâles et à l'aîné seulement, dans la Vénétie à tous les mâles, à Naples ils se transmettent par les femmes, en Sicile dans le cas de transmission par les femmes, la fille non mariée a un droit de préséance sur ses sœurs qui ont déjà contracté alliance.

Il fallut ensuite centraliser l'inscription des concessions, des confirmations, des rénovations et reconnaissances des titres de noblesse et armoiries, étudier sur une base historique et juridique l'équivalence des titres de noblesse et qualifications des différentes pays de la péninsule.

C'est ainsi que jusqu'à maintenant des réglements spéciaux ont été déjà approuvés pour le patriciat romain, pour la noblesse napolitaine, sarde et gênoise. C'est dans ce travail que la *Consulta* est surtout secondée par les commissions régionales qui sont composées des meilleurs historiens, juristes et généalogistes de chaque contrée.

Un *Bollettino ufficiale della Consulta araldica* est publié sous la direction du commissaire du roi. Il rend compte de toutes les concessions, confirmations, rénovations et reconnaissances de titres et d'armoiries, il publie tous les décrets royaux et les réglements adoptés par la *Consulta*. C'est une sorte de catalogue de la noblesse italienne qui est d'une sécurité absolue, sans compromissions ni faiblesses. Sous sa forme très résumée il indique des sommes considérables de travail.

Le roi a décidé, par décret du 13 avril 1905, de relever les traditions historiques et archéologiques italiennes de l'ornementation extérieure des armoiries et de les régler, et pour cela il a donné mission à son commissaire auprès de la *Consulta*, M. le baron Manno, d'élaborer un réglement spécial. Ce *Regolamento tecnico-araldico*[1] a paru en 1906 et ses 73 articles sont accompagnés d'illustrations et de nombreuses notes explicatives.

Nous extrayons quelques notes de ce réglement:

Armoiries[1]. Les armes de la famille royale sont réglées par un décret spécial, ainsi que celles de l'état et des administrations du gouvernement.

Les provinces, les communes et les sociétés ne peuvent pas se servir des armes de l'état.

Ecus. Pour la forme, les écus ovales et en losange sont spécialement réservés aux femmes.

---

[1] A. Manno: Il Regolamento tecnico-araldico spiegato ed illustrato, 8° (75 fig.). Imp. G. Civelli, Rome 1906.

Casques. Le casque doré, ouvert et posé de face, est réservé à la famille royale, le casque argenté aux familles nobles et le casque couleur naturelle aux familles bourgeoises. Les ecclésiastiques, les femmes et les sociétés ne peuvent pas faire usage des casques.

Couronnes. Pour les couronnes, les formes sont en général les mêmes que celles qui sont admises dans l'héraldique française. Les princes du St-Empire Romain peuvent porter la couronne spéciale à ce titre. Les familles anoblies par Napoléon I peuvent faire usage des toques de noblesse qu'il avait introduites. Nous notons encore parmi les couronnes celles des familles nobles qui sont formées du cercle d'or chargé de cinq perles, celles des chevaliers héréditaires de même forme, mais chargées seulement de trois perles.

Les familles patriciennes portent le simple cercle d'or, cependant certains patriciats, comme celui de Gênes par exemple, peuvent porter des couronnes spéciales qui ont été consacrées par un antique usage. Pour les dignitaires ecclésiastiques, les insignes sont les mêmes que dans les autres pays. Les provinces peuvent timbrer leurs armoiries d'une couronne formée d'un cercle d'or et traversée par des branches de chêne et de laurier posées en sautoir. La couronne murale d'or et ornée de tours est réservée aux cités ou villes, tandis que la couronne murale d'argent et ornée seulement de créneaux, est réservée au autres communes.

A part la famille royale et les chevaliers de l'Annonciade, les princes et les ducs seuls ont le droit de porter des manteaux. Ceux-ci sont de velours pourpre doublé d'hermine, mais sans galons, ni bordure ou frange.

Les marques extérieures de dignités officiellement reconnues sont:

Pour les chevaliers de l'Annonciade, à part le collier qui entoure l'écu, le manteau de l'ordre qui est rouge amarante semé de roses et de flammes d'or, avec une bordure chargée de roses et de nœuds de Savoie, ou lacs d'amour, la doublure est blanche.

Les magistrats, portant le titre de premier président (de la cour de cassation ou autre), peuvent entourer leurs armoiries de la toge, surmontée de la toque ou mortier attribués à leur charges respectives.

Les officiers supérieurs de l'armée de terre peuvent entourer leurs armoiries du drapeau national: le général commandant de corps d'armée en porte six croisés derrière l'écu, le général en porte quatre et le général major deux. Les officiers supérieurs de la marine ont comme attribut l'ancre; le contre-amiral pose son armoirie sur une ancre et le vice-amiral sur deux ancres passées en santoir.

L'Italie ne possède pas comme la France un langage spécial, précis et conventionnel pour expliquer ou lire les armoiries ou plutôt elle en possède autant que d'auteurs et pour expliquer la même partition on trouve jusqu'à 20 termes différents. Aussi la *Consulta* a décidé d'adopter un vocabulaire héraldique unique et définitif, et c'est le savant historien et héraldiste M. le baron Manno qui s'est chargé d'élaborer ce travail long et délicat et son *Vocabolario araldico*



ufficiale[1] a été adopté par décret du 6 février 1906. L'auteur a étudié à fond les langages des anciens hérauts d'armes italiens et tout en respectant la tradition il a choisi les termes les plus propres et ayant le plus de valeur philologique et a éloigné autant que possible les adaptations italiennes de termes étrangers.

Voici en quelques lignes quel est l'immense champ d'activité qui est tracé à nos collègues italiens

Tessiner Denkmäler der Heraldik.

Von E. A. Stückelberg.

(Mit 4 Originalabbildungen).

Kein Kanton der Schweiz ist so arm an heraldischen Monumenten wie der an Naturschönheiten und an alten Gotteshäusern so reiche Tessin. Und



Fig. 42
Schweizerschilde am Kirchturm von S. Carlo ob Prugiasco.

diese Armut beruht nicht etwa auf mutwilliger Zerstörung zur Zeit einer politischen Umwälzung, sondern es scheint von jeher nicht viel vorhanden gewesen zu sein; ausserdem knüpft das Wenige, was noch vorhanden ist, meist nicht an einheimische Wappenbesitzer, sondern an die Fremdherrschaft an.

[1] Vocabolario araldico ufficiale, seguito dal dizionarietto di voci araldiche francesi tradotte in italiano, per cura di Antonio Manno, Roma. Imp. G. Civelli. 1907.

Für eine Tessiner Kunstarchäologie, die freilich Torso und Mannskript bleiben wird, hat der Verfasser auf zahlreichen Fahrten Tessiner Wappendenkmäler besehen, gezeichnet oder notiert. Fast alles ist gänzlich unediert, d. h. weder in Bild noch in Wort irgendwie veröffentlicht. Am meisten liefern die Städte, also Locarno und Lugano, ferner Mendrisio, wo in der Friedhofskirche S. Martino alte Grabsteine aus der Pfarrkirche S. Sisinnio aufgestellt sind.

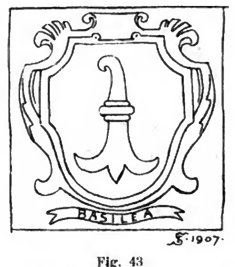


Fig. 43
Fassadengemälde am Gerichtshaus zu Sonvico.

Fig. 44
Platte am Fontanahaus zu Melide.

Am Turm der Kirche S. Carlo von Prugiasco ob Acquarossa im Blegnotal sieht man zwei gewaltige Schweizerschilde mit dem durchgehenden weissen Kreuz im roten Feld. An einem Wohnturm bei einem Ort, den man uns als La Chiesa[1] bezeichnete (im Blegnotal), sahen wir die Wappenschilde von Uri und von Schwyz, im Schloss Locarno das Wappen des Obersten Walter von Roll von Uri mit Schildhalter; von Roll war Ritter und Landschreiber in Luggarus 1548 und folgende Jahre. Die Wappenmalerei ist erneuert worden 1630; aus diesem Jahre stammen auch die Wappen des Hauptmanns Jost Helmlin von Luzern, des Peter Furrer von Uri und eines Basler Gesandten im Torhaus. Am Haus, in dem S. Carl zu Taverne gewohnt hat, sieht man flotte Fassademalereien, u. a. die Schilde der XIII alten Orte. Am alten Gerichtsgebäude von Sonvico[2] erblickt man eine Malerei, welche in der Mitte den Reichsschild, rechts und links je sechs Kantonsschilde in barocken Formen zeigt. Die Reihenfolge ist: Solothurn, Basel, Zug, Schwyz, Luzern, Zürich, Reich, Bern, Uri, Unterwalden, Glarus, Freiburg, Schaffhausen. Die Ehrenplätze sind also die mittleren, rechts und links vom Doppeladler; den Stil dieser Schilde charakterisiert beifolgend abgebildete Skizze des Baselstabes (Fig. 43).

[1] Auf den Karten unter diesem Namen unauffindbar.

[2] Auch am Gerichtsgebäude von Mendrisio befanden sich die gemalten Schilde der alten Orte; eine Abbildung enthält die Falkeysensche Prospektensammlung in der öffentlichen Kunstsammlung in Basel.

In Malvaglia sieht man einen grossen und prächtigen Schild des Herzogtums Mailand, geviert mit Adler und Schlange; darunter zwei kleinere Schilde. In Melide sieht man am Geburtshaus des Domenico Fontana ein Thonrelief über der Tür, darstellend einen Schild mit einem Sparren; oben der Riemen (Fig. 44).

Am Äussern und am Innern des Hauses ist das Wappen des Papstes Sixtus V. und seines Architekten Fontana (mit dem Obelisken) abgebildet. Die Aussenbilder sind im Zustand rapidesten Verfalls. Notieren wir noch das rohe Barockwappen der Plafondmalerei im Hause des Propstes von Biasca, die Schilde, die gelegentlich an Sakristeischränken und Antependien aus sog. Florentinermosaik auftreten und das flotte Keilsteinrelief über der Pfarrhaustür von Mendrisio (Fig. 45) mit dem Turm der Torriani oder della Torre, so ist der dünngesäete heraldische Bestand des Tessins einigermassen charakterisiert[1].

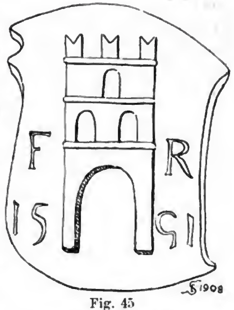
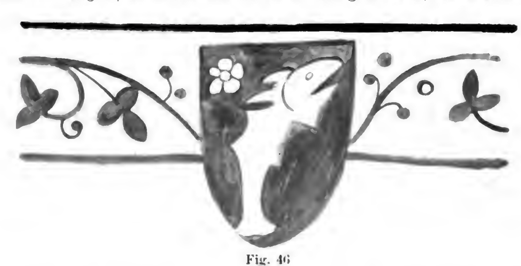


Fig. 45
Tartsche an einem Keilstein zu Mendrisio.

Aus der Kirche von Kirchlindach.

Von heraldischen Denkmälern des beginnenden XIV. Jahrhunderts ist, abgesehen von Siegeln, in bernischem Gebiet so wenig erhalten, als Wandmalerei,


Fig. 46

so nichts, dass es wohl gerechtfertigt erscheint, das, was gelegentlich an solchen entdeckt wird, festzuhalten, auch dann, wenn es weder als Kunstwerk hervor-

[1] Noch nicht vor Augen gekommen ist dem Verfasser das vom Collegio Araldico in Rom 1908 herausgegebene Tessiner Wappenbuch; die bereits publizierten Steinreliefs von Balerna, Lugano, Locarno und Casa di Ferro übergehen wir als bekannt.

ragend ist, noch inhaltlich neues bringt wie hier der Stifterschild[1] aus den im vorigen Jahre in der Kirche von Kirchlindach freigelegten Wandmalereien. Derselbe stammt aus der ältesten Malschicht, die Darstellungen des Martyriums des hl. Sebastian und einer Episode aus dem Leben des hl. Eligius zeigt; ihre Entstehung wird auf 1320 datiert. Der Stifterschild (in rot eine silberne Barbe mit ebenfalls in der oberen linken Schildecke silberner Rose [?]), ist der bekannte Schild der alten bernischen Familie der Buwli, die schon bald nach der Gründung Berns nachzuweisen sind, im 15. Jahrhundert aber erloschen. Ihnen gehörte von 1290 bis 1400, erst ganz, dann teilweise der Kirchensatz von Kirchlindach[2]. *K. G. S.*

Wappen der lebenden Geschlechter Luzerns.

Von G. v Vivis.

Einleitung.

Auf Wunsch wurde diese Abteilung nach gleicher Weise bearbeitet wie diejenige der „ausgestorbenen Geschlechter", was um so leichter geschehen konnte, als das Material gleichzeitig mit demjenigen für die vorerwähnte Arbeit gesammelt worden war.

Die wenigsten der behandelten Geschlechter besitzen Angaben über ihren Ursprung, die Anspruch auf Richtigkeit machen können; Familienbücher, Bucelin[3], Ruskoni, Leu und Holzhalb sind die Quellen, die aber ohne Nachprüfung nicht benutzt werden dürfen. Einzelne neuere Bearbeitungen, wie sie Freiherr v. Dachenhausen in verschiedenen Jahrgängen des Brünner „Genealogischen Taschenbuches adeliger Häuser" bringt, leiden an den bekannten Mängeln. Geschlechtersagen werden ohne weiteres als Wahrheit wiedergebracht, es kommen sogar noch frische dazu und andere unhaltbare sollen durch Einführung neuer Namen wahrscheinlicher gemacht werden. Der Herausgeber kann hiefür nicht stark verantwortlich gemacht werden, da derselbe an die zugestellten Manuskripte gebunden war und ihm solche Sagen teilweise direkt aufgedrängt wurden. Ferner kannte er als „Berner", der sich nie in Luzern aufhielt, die Verhältnisse zu wenig und konnte eine Prüfung der Angaben nur nach Leu und Holzhalb vornehmen.

Wir haben nun diese Angaben an Hand der Quellen nachgeprüft und kommen, wie zu erwarten war, meistenteils zu andern Resultaten. Gleichwohl

[1] Nach einer Pause von Maler Link, der die Wandgemälde restauriert.

[2] Über die Wandmalereien vgl. Bund 1907, Nr. 507. Über d. Buwli: Stettler, Genealog. I 281, Manuskript der bern. Stadtbibliothek. Über deren Beziehung zu Kirchlindach: Mülinen, Heimatkunde, Mittelland, II 53. Siegelabbildungen: Stettler sowie v. Rodt: „Bern im XIII. und XIV. Jahrhundert", herald. Tafel III 3; ferner: A. Zesiger: „Die Kirche von Kirchlindach" im Berner Taschenbuch auf das Jahr 1909 S. 278—292.

[3] Bucelin bringt die Stammbäume zur Gilgen, Göldlin v. Tiefenau, Segesser v. Brunegg, v. Sonnenberg, Mayr v. Baldegg, am Rhyn und Pfyffer.

machen wir auch hier nicht Anspruch auf Vollständigkeit, wenn aber dieser Aufsatz den Ansporn gibt, zu neuen umfangreichern Forschungen nach urkundlichen Quellen, die dann hoffentlich einmal allen Fabeleien ein Ende machen, so ist der Zweck erreicht.

Die in Luzern sehr gebräuchlichen Doppelnamen (Familienname durch ein „von" mit dem Grundbesitznamen verbunden) sind keine Adelsprädikate wie man gelegentlich behaupten hört. Sie dienen vielmehr dazu, verschiedene Linien oder auch Familien gleichen Namens, voneinander zu unterscheiden. Man braucht übrigens nur den Anzeigeteil irgend einer luzernischen Tageszeitung nachzusehen und man wird genügend Beispiele mit „von, zu und auf" finden, ohne dass den betreffenden Personen jemals der Gedanke gekommen ist, damit Adelsprätensionen verbinden zu wollen, die aber zeigen, wie weit diese Sitte auch in neuester Zeit noch verbreitet ist[1]. Für Verleihungen solcher Titel durch Monarchen findet sich in Luzern ein einziges Beispiel, dasjenige der „Dullicker von Dillikon" laut Adelsbrief von 1685. Der Familie Mayr wird dagegen 1633 nur das Wappen des ausgestorbenen Geschlechtes derer „v. Baldegg" verliehen und die v. Sonnenberg werden 1666 „Dynastes in Baldwil" genannt[2]. In keinem dieser beiden Fälle findet also eine Titelverleihung statt. Freilich die neueste Unsitte einzelner, das „von" zwischen Familien- und Grundbesitznamen zu unterdrücken, ist weder historisch noch richtig, sondern scheusslich.

Das „von" wurde im alten Luzern offiziell nicht geführt. Nur zwei luzernische Familien nahmen es ungefähr um die gleiche Zeit, im letzten Drittel des XVII. Jahrhunderts, an. Es sind dies die Fleckenstein und Sonnenberg, also beides Geschlechtsnamen, die sich an Grundbesitznamen anlehnen. Die ersten Spuren dieser Änderung geben die Scheiben des Niklaus von Fleckenstein von 1591 im Museum zu Basel und das Begleitschreiben des Rates an den Johanniterorden für den gleichen von 1600, worin unter andern Zeugen auch Jakob v. Sonnenberg vorkommt (vgl. Schweiz. Archiv für Heraldik, 1902, Heft 1). In dem Staatskalender von 1650 erscheinen aber beide Familien wieder ohne „von". Unter den übrigen Geschlechtern erhalten die Keller und Hartmann in deren respektiven Diplomen von 1711 und 1721 durch Kaiser Karl VI. das Recht, sich nach Belieben „von Kellern" und „von Hartmann" zu nennen, oder auch das Prädikat wegzulassen[2]. Ausser natürlich von den Offizieren in auswärtigen Diensten wurde im XVIII. Jahrhundert das Prädikat etwa auch noch von andern Personen gebraucht, aber nur im Verkehr mit Fremden. Ich erwähne nur folgende Beispiele. Der Mitbegründer der helvetischen Gesellschaft schrieb sich zuweilen Frz. Urs von Balthasar. Ferner unterschreiben sich den 4. VII. 1772 als Zeugen für den beim Johanniterorden aufzuschwörenden „Johann Baptist Heinrich Ludwig Pfyffer von Wyher", J. L. A. von Kellern, G. N. L. Balthasar, C. J. von Mohr und W. L. d'Amrhyn.

[1] Vgl. auch Th. v. Liebenau in „Die Familie Schnyder von Wartensee", pag. 19.
[2] Siehe die entsprechenden Artikel.



Die Familiennamen der luzernischen regimentsfähigen Geschlechter eigneten sich aber gerade so wenig wie anderwärts zur Führung des Prädikates „von“, sind doch beispielsweise unter den 14 noch blühenden Geschlechtern nur 4, die auf Besitz oder Heimat hinweisen (zur Gilgen, am Rhyn, Schwytzer und Sonnenberg); 4 weitere sind Ruf- oder Zunamen (Balthasar, Göldlin, Hartmann und Mohr), und die 6 bleibenden weisen auf Amt oder Beruf hin (Mayr, Meyer, Pfyffer, Schnyder, Schumacher und Segesser). Dagegen führten in Luzern bis 1798 die regimentsfähigen Geschlechter ausschliesslich den Titel „Junker“.

Erst in neuerer Zeit haben einzelne, Balthasar (seit ca. 1840), Segesser (ca. 1850 und 1880), Pfyffer v. Heidegg (ca. 1870) und Pfyffer v. Altishofen (ca. 1890) angefangen, das Prädikat „von“ zu führen.

Noch weniger waren im alten Luzern Standeserhebungen bekannt, schon die in allen Aristokratien sorgfältig gehütete Gleichheit wäre dagegen gewesen. Zwar sagt Leu Bd. VII; 151 von Jost v. Fleckenstein „A. 1694 Obrister in Diensten des Kaysers Leopoldi I. und von ihm auch in den Freyherrenstand erhoben.“ Aber nichts weist in Luzern darauf hin, dass diese Angabe richtig ist. Jost war schon 1667 Kleinrat, 1703 Statthalter und starb 1706; aber nirgends wird dieser Titel in den Standeskalendern etc. gebraucht. Das Freiherrndiplom Kaiser Karls VI. vom 11. III. 1732 an seinen Oberst Peter Christof Göldi, Freiherrn von Tieffenau, Herrn zu Bolerskirch, aus Sursee und das Reichsgrafendiplom an Christian Emanuel von Zimmermann aus Hilferdingen bei Luthern (Kt. Luzern) berühren das Patriziat nicht, da sie Personen verliehen wurden, die ihm nicht angehörten und auch nicht in Luzern wohnten; der letztere war überhaupt nicht einmal Stadtbürger. Das gleiche ist der Fall mit den Militärbaronendiplomen des im Elsass niedergelassenen Zweiges der Familie Meyer v. Schauensee durch Kaiser Napoleon I., nämlich an den französischen General Friedrich Fridolin M. v. Sch. vom 24. I. 1812[1], sowie der französischen Linie der Schwytzer: an Henry César Auguste de Schwiter vom 10. IX. 1808 und dessen Bruder Antoine de Schwitter, 18 . . (Bestätigung durch Ludwig XVIII. 23. XII. 1814).

Gestützt auf was für Diplome oder Privilegien einzelne Glieder der Familien von Sonnenberg seit ca. 1850, Pfyffer von Heidegg (seit 1870), Meyer von Schauensee (seit ca. 1880), Pfyffer von Altishofen (seit ca. 1890) und Segesser von Brunegg (ebenfalls erst seit einigen Jahren) den Titel „Baron“ führen, ist dem Verfasser vorliegender Arbeit nicht bekannt.

Zunächst schicke ich noch einige Nachträge und Berichtigungen zu den **„Wappen der ausgestorbenen Geschlechter Luzerns“** voraus.

Anlässlich von eingreifenden Reparaturen im Landsitze „Stutz“ bei Luzern wurden 1908 neunundvierzig gemalte, vollständige Wappen entdeckt, die sich kurz als Wappen des luzernischen Grossen Rates aus dem ersten Drittel des XVII. Jahrhunderts bezeichnen lassen und Reste einer noch grössern Zahl sind. Die Wappen der Grossräte eines Jahrganges

[1] Dessen Nachkommenschaft ist übrigens 1904 wieder erloschen.

sind durch ein Ornament gegen die andern abgegrenzt. Die älteste Jahrzahl ist 1607. Hier werden auch sämtliche Grossräte, die vorher zu dieser Würde gelangten, aufgeführt. Der „Stutz" wurde nach Dr. v. Liebenau durch Oberst Walter am Rhyn (1570, † 1635), Schultheiss, erbaut. Was das Jahr 1607 bedeuten soll, ist uns vorläufig nicht bekannt. Für die vorliegende Arbeit gaben nur die Wappen der „Meyer, Ostertag, Schumacher und Schwytzer" neues Material, das in den betreffenden Artikeln verwendet wurde.

Pag. 74, 14. Zeile von unten lies: „meistens keine" statt „gar keine".

Pag. 75, 13. Zeile von unten lies: „Viridarium" statt „Vividarium".

Adolf — von Moos. Pag. 76. Unter „Meyental", der Heimat der urnerischen „Adolf", ist die Valle Maggia im Kanton Tessin zu verstehen. Noch jetzt ist in der Leventina eine Familie „Dolfini" stark verbreitet.

Pag. 78. — Über den Zeitpunkt der Rückkehr der „alten v. Moos" nach Uri gibt folgende Stelle im „Landleutenbuch von Uri" Aufschluss. Nach demselben wird 1525 zu Betzlingen als Landmann angenommen. „Hans Moser zahlt 5 Gulden."

Andere Namensführungen sind: 1572 XI. 9. Andres Zmosen; 1580 X. 7. Andreas Zmoss; 1597 X. 9. Junkherr Zmoss. Gütige Mitteilungen von hochw. Pfarresignat Müller in Altdorf nach verschiedenen Rechnungsbüchern etc. der Kirchen von Altdorf und Schattdorf.

an der Allmend. Pag. 79. — Noch ein weiteres W. befindet sich auf der Kapellbrücke für Franz Josef an der Allmend, Herr zu Baldegg. — Geviert mit Herzschild. Herzschild Stammwappen. 1/4 wachsender r. gekleideter Engel in w.; 2/3 zwei w. Flüge in r. (Baldegg). — K. 1) r. gekleideter wachsender Engel. 2) offener w. Flug.

Cysat. Pag. 80. — Der letzte des Geschlechtes ist der G. R. Josef Xaver, der Ende des XVIII. oder Anfang des XIX. Jahrhunderts als Platzkommandant von Wien stirbt. Im Staatskalender von 1798 ist er noch aufgeführt.

Cloos. Pag. 80 lies: „sun" statt „snw".

v. Fleckenstein. Pag. 86 und 87. — Die Schb. des Beat von Fleckenstein im Museum Basel ist von „1590" und nicht von „1600".

Ferner ist noch darauf aufmerksam zu machen, dass ursprünglich die Schrägrechtsteilung öfters nicht vom rechten Obereck ausgeht, sondern sich zuweilen der Teilung des freiherrlich v. Fleckensteinschen W. ganz nähert.

Ostertag. Pag. 98. — Unter den W. im Landhause „Stutz" wird als G. R. 1620 aufgeführt Jost (Hans) Ostertag W. in bl. auf gr. Dreiberg auf der Spitze stehendes w. Flösserhakeneisen (daraus wurde das G. von Nr. 114) von 2 gr. Sternen beseitet. — K. Flug mit Wiederholung.

Rüttimann. Pag. 100. — Infolge einer unrichtigen Mitteilung wurde der letzte des Geschlechtes falsch angegeben. Schultheiss Rudolf R. † 1873 ist der letzte, während der angeführte Ludwig, Lieut. im 8. franz. Schweizergarderegiment, schon 1871 stirbt.

Russ. Pag. 100. — Cysat Collect B/76 v. sagt „Russ Philipp sin sun Jost des Rats ob. 1589, damit ist der Stamm gar abgestorben".

Das W. Nr. 95 findet sich vor. Sch. S. 1481 XI. 10. Melchior Russ (Stadtschreiber und Chronist).

von Wyl. Pag. 103. — 11. Zeile von unten lies: „Ludwig" statt „Lugwig".

* * *

Balthasar. Ratsprotokoll (R. P.) XVI; 299 von 1544 X. 20: „Vff hütt habend min g. H. Jörgen Baltharen zur tannen vs Meiental zu irem Hindersässen angenomen"[1].

---

[1] Zwischen „Baltharen" und „zur" steht durchgestrichen ein „von". — Peccia, Tessiner Dialekt, von „abete" Tanne.

M 71 pag. 47 „Balthassar aus dem Flecken Peccia im Meyental, Sianoria genannt. Weilen aber dieses Geschlecht von dem gemeinen Mann nicht wohl auszusprechen ware, blieb ihm sein Taufnahme und wurde folgends der Geschlechtsnahme."

Burgerbuch II; 22: „Vff Johannis Baptiste anno 1547 hand min g. H. Rätt vnnd Hundert zu jrem Burger vff vnnd angenomen Jörgen Balthasar vß Meienthal, viij gl. iiij müntz.“

Die Familientradition nennt als Vater Georgs einen Dietrich, dem 1531 das Bürgerrecht geschenkt worden sei, weil derselbe in der Schlacht von Kappel dem Schultheissen Hug das Leben gerettet habe. Nun weiss aber weder das Bgb., das R. P., noch die Beschreibung des Kappelerkrieges von 1538 durch Hans Golder etwas davon, noch war Schultheiss Hug in der betreffenden Schlacht, sondern im freien Amte und bei der Einnahme von Bremgarten. (G. XXIII; 110 und XXXV; 130 etc.). Leu und Holzhalb, M/71 pag. 47 kennen diese Sage nur zum teil, wohl aber das „Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Zürich“ 1832 und das Brünner Taschenbuch, Band XVII pag. 16. — Lorenz Venturi nennt im Bürgerhandel 1651 die Balthasar „Churwelsche“. Doch lassen die Eintragungen im R. P. und Bgb. keinen Zweifel über die Herkunft der Familie.

Wilhelm wird 1580 G. R., 1589 K. R. Schultheissen: Johann Karl 1702; Jakob 1714—1730 d. g. J.; Franz Niklaus Leonz 1767—1776 d. u. J.

Die Familie besitzt ein Fideikommiss, gestiftet 1713 vom Chorherrn zu Beromünster, Johann Franz Balthasar (n. 1662 † 1736). Ein anderes kam an die Familie durch die Stiftung vom 13. VII. 1757 der Brüder Franz Bernhard und Leopold Christof die Feeren zu Emmen und Buttisholz: Güter zu Emmen, Radoltschwyl und Herendingen mit Twing und Bann.

V. W. M. M.[1] 1597 Wilhelm; Gemälde auf der Spreuerbrücke: Wilhelm; St. K. 1650 Georg etc. Nr. 1.

Der Dreiangel des K. ist bisweilen durch einen goldenen Stern ersetzt, so R. Schb. 1598 Wilhelm. Gemälde auf der Spreuerbrücke, Georg, was jedenfalls nur einem Versehen des Malers zuzuschreiben ist.

Später wird das K. demjenigen der Familie „Pfyffer“ nachgebildet. Anfänglich ohne von 1755 an mit Helmkrone.

V. W. Schb. im Kloster Bruch (jetzt Gerlisberg) Hans Balthassar und Magdalena Eckart, 1620. (Der Hut ist hier wohl richtiger ebenfalls blau. R. Schb. 1665 Jost Dieterich. — St. K. 1685—1702 Niklaus; 1785—1704 Jost Dieterich etc. Nr. 2.

Auf dem Epitaphium der Familie unter den Hallen im „Hofe“ zu Luzern ist die Lilie des K. irrtümlicherweise in einen die Spitze aufwärtsgekehrten Pfeil verwandelt worden.

Beat Franz erbte 1724 durch seine Frau Maria Elisabeta Dullicker, Tochter des Schultheissen Ulrich, den halben Twinghof von Sempach. Die andere Hälfte kaufte 1730, deren Sohn Franz Niklaus Leonz, von Alfons Ignaz Dullicker und vereinigte das W. des Twinghofes mit dem seinigen. 1787 verkaufte die Familie den Twinghof an den Staat, der denselben mit der Seevogtei Sempach vereinigte (G. XIV; 7).

[1] Für die Abkürzungen sei auf Arch.-Herald. 1905, 23, Seite 76 verwiesen.

V. W. St. K. 1731—1775. Ebenso Gemälde auf der Kapellbrücke, Franz Niklaus Leonz, Schultheiss und Stadtvenner, Twingherr zu Sempach Nr. 3.

V. W. St. K. 1778—1785 Xaver Ulrich Johann Baptist, Twingherr zu Emmen, Radoltschwil und Herrendingen Nr. 4[1].

Diese Güter kamen nach dem Erlöschen der Familie Feer an die Balthasar wie oben angegeben.

Josef Leodegar, Chorherr und Custos zu Beromünster kaufte 174. das Schloss Tannenfels und führt nach W. b. Balthasar M. fol. 127 No. 5.

Nach dessen Tod 1784 ging Tannenfels an den Chorherrn des Stiftes St. Leodegar zu Luzern, Josef Leodegar Balthasar, über[2].

W. b. M. fol. 127 gibt noch folgende Darstellung als Herren zu Emmen und Radoltschwil Nr. 6.

zur Gilgen — Götzenheim — Bgb. I; 41. — 1428 post nativitatem. Hans Getzenheim von Trechtingshusen f. v marc x argenti par gelt. Etterli scriptor[3].

R. P. IV.; 344 v — 1428 post. nat. Hans Getzenheim tenetur v guldin auri als er burger ist worden. dedit ij gl. dedit iij gl.

Bgb. II; 4 — 1494 — Vff mentag nechst vor penthecosten ist Jost Zur Gilgen Burger worden vnd dedit v guld. vnd ist burg Ludwig Fer stattschrieber.

Cysat sagt in seinen Collect. B. 91 v. Hans zur Gilgen 1420 und B. 84 — 1434.

Steuerrödel 1456 und 1474 am Fischmarkt — Hans zur Gilgen vnd sin wib vnd sin sun Hans. Reissrödel 1458 Hans Götzenheim, Armbrest; 1467 Hans zur Gilgen.

Vogtkinderrechnungsbuch I; 198 — Hans zur Gilgens Säßhuß am Fischmarkt, dessen Kinder Melchior und Niklaus. Hans Kristen deren Vogt.

Den Zeitpunkt des Namenswechsels, der auf den Besitz eines Hauses Bezug hat, zeigen folgende Stellen:

R. P. V; 151 v. — 1451 post corp. Christi — Item Hans zur Gilyen xxx ß. minen herren hatt zu Sunnenberg an dem gericht geschlagen vnd gegen Sunnenberg xxx ß ouch darzu.

Item Sunnenberg xviij ß minen haren hat zu Getzenheim am gericht gesprochen er sye ein bub, vnd gegen Getzenheim xviij ouch darzü. Sunnenberg hatt getröst mit Mattis Brunner.

Item aber sol Hans zur Gilgen 1 lib. had frid gebrochen gegen Sunnenberg hatt jm nach dem frieden an sin ere gerett doch so hat er jm sin ere

[1] 1. Emmen; 2. W. der Sendler von Ennetbaden. Nach Wb. und sonstigen Quellen konsequent v. Emmen genannt Sendler und umgekehrt geschrieben. Es hat dieses W. natürlich nichts mit dem Hofe „Emmen" bei Luzern zu tun; 3. Radoltschwil; 4. Herrendingen

[2] Dieses W. wie auch Nr. 408 der Z. W. R. geht die Burg Tannenfels bei Sursee nichts an. Nach dem Sch. S. des Burkhard v. Tannenfels von 1313 zeigt dasselbe von w und b gespalten, darüber r Schräglinksbalken (Farben nach W. b.).

[3] Offenbar wurde später aus argenti Argentoratum gemacht und die Herkunft aus Strassburg war da. Vgl. Len. v. Dachenhausen, Band XVI pag. 231 und XVII pag. 101.

wider geben mitt sinem eid. Getzenheim hat getrost mit Hans von Wil sitt das ober vnd dz vnder. es ist gönen halbes abzewerchen. aber v lib. gegen Sunnenberg minen herren.

Item aber Gezenheim v lib. Sunneberg sol Gezenheim leisten hinet ostern nechstkünftig.

Hans Götzenheim ist 1455 und 1464 G. R. (R. P. I; 427 v. und 428 v.) und als zur Gilgen 1477 K. R. Schultheissen Aurelian (III) 1686—1696 d. g. J. Aurelian (IV) 1752—1759 d. n. J.

Aurelian (III) K. R. stiftete 1681 ein Fideikommnis, „Haus mit Turm am See."

Den Götzenheim wird nach luzern. W. b. Nr. 7 zugeschrieben.

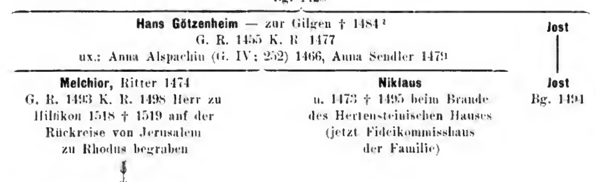
V. W. S. Melchior 1516 und 1518. Das K. ist undeutlich erhalten, wahrscheinlich noch ohne Lilien. — St. K. 1685—1696 Aurelian (III) (gekrönt) etc. Der Helm wurde später gekrönt. Nr. 8.

Eine seltene K. Variante aus dem XIX. Jahrhundert mag dem Unverstande eines Siegelstechers entsprungen sein. Nr. 9.

1518 IV. 23. ist Melchior (I) zur Gilgen Besitzer der Herrschaft Hilfikon, welche er von Hans v. Seengen, Vogt zu Kaiserstuhl, oder dessen Erben erworben hatte. Diese blieb in der Familie, bis sie Aurelian (II) 1628 III. 18. an Landammann Johann Lussy aus Unterwalden verkaufte. Von dieser Besitzung ein geviertes W.

V. W. R. T. 1574 Ludwig. R. Schb. 1598 (Turm g.) sowie Kapellbrücke Melchior (II) Herr zu Hilfikon der zit Seckelmeister der Statt Luzern. Nr. 8.

Es existiert hievon noch eine Variante mit nur gespaltenem Sch. am Stiftsbrunnen im „Hofe" zu Luzern.



[1] Nach Bucelin wäre dessen Frau eine Johannata Brotkorb. Diese ist aber nach Jahrzeitbuch im Hof (G. IV; 251) Frau des Peter von Allikon, der noch 1490 lebt. (G. II; 134): Steuerrodel 1456 Peter von Allikon und sin wib am Fischmarkt. Vgl. auch das unrichtig gestellte Allianz-W. dieses Paares am Schlußsteine des Chorgewölbes der Totenkapelle im „Hofe" zu Luzern. Cysat Collect. B; 235 weiss auch nichts davon.

[2] Hans zur Gilgen von Luzern und seine Gemahlin Anna Sendlerin geben 1479 ihren Kelnhof zu Gailingen tauschweise an Ulr. Trüllerey, Altbürgermeister und Hans Trüllerei Gebrüder, gegen deren Güter zu Triengen, Entfeld, Lerow, Sursee und Suhr. Rueggersche Chronik p. 1003 Anmerkung 5. Bucelin nennt sie „Anna Sellerin (!) ab Allenspach". Die Anna Allenspach und Anna Sendler ist wohl die gleiche Person.

Göldlin v. Tiefenau. Bgb II; 8. — Vff Fritag nach der helgen drey küngen Tag Anno Dc 1507 hannd min Herren Rätt vnnd hunndert den Edlen, Strengen Vesten Heren Renwarden Göldli Ritter zu einem jrem Burger mittsampt allen seinen kinnden vffgenomen vnnd hatt Bezallt. *(Avus fuit Renwardi Cysati Archiscribae Lucernensis).*

Einen Eelichen Son Herren Heinrichen Göldlins Ritters Burgermeister der statt Zürich[1].

Bgb. III; 40. — Vff St. Johanni deß Evangelistentag A° 1604 habent M. G. h. Rät vnd hunndert vff das annbringen vnd bitten (herren Alt Schultheißen Jost Pfyffer Rit.). Seinen Stiefsohn, Hannß Rennwarten Göldin (wylandt) Herren Hauptman Thüring Göldin seligen, von Rapperschwyl, ehlichen Sohn inn ansächen vnd hedenken ietz gemellter herrn alt Schultheißen Verdiensten., Deßglichen disses geschlächts der Göldin von Tiefenaw alten Loblichem Harkommens wie ouch der getrüwen, nutzlichen, guten Diensten, so Danacher Der Statt Luzern, vnd gemeinem Nutzen, inn Geistlich vnnd weltlichem Stande villfaltig erzeigt worden Ires Eerlichen Burgrächten frywillig verehrt vnd geschänkt Und er also glych als andere heimbsche Rechte Burger soll geachtet vnd gehalten werden.

Über die Herkunft der Familie ist folgendes bekannt: Vgl. Zeller-Werdmüller: „Die Zürcher Stadtbücher" des XIV. und XV. Jahrhunderts, Bd. II; pag. 9 etc. Bd. III; pag. 35 etc., sowie dessen Handexemplar von Egli: „Der ausgestorbene Adel von Stadt und Landschaft Zürich" — Stadtbibliothek Zürich. Die „Göldin", ein angesehenes Bürgergeschlecht der Stadt Pforzheim. — Schon 1328 ? war Werner Schultheiss daselbst. Die Familie besitzt noch eine Stiftungsurkunde von 1322 einer Kaplaneipfründe gleichenorts durch den vorgenannten. Ein Heinrich hatte 1397 Schloss und Stadt Beilstein, das Dorf Grünau, sowie 300 Florin Gült auf Marbach und Brackenheim für 11,000 Gulden pfandweise von den Markgrafen von Baden inne. Scheint aber wegen seiner Geldgeschäfte mit der geistlichen und weltlichen Obrigkeit in Konflikt geraten zu sein. In einer Bulle Papst Innozenz VII. (Rom 1406 III. 22) wird der Markgraf von den Zinsen, welche der Laie „Heinrich Goldel von Pforzheim" erpresst, freigesprochen. Dieser Heinrich flüchtete sich nun nach Zürich (wahrscheinlich über Speyer und Strassburg), wo er seit 1406 als sehr reicher Zugewanderter auftritt. Zürich geriet mit dem Markgrafen Bernhard v. Baden wegen dieses neuen Bürgers in Fehde. Erst 1414 geschah eine Verständigung, wobei der Markgraf auf seine Eigenschaftansprüche an Frau und Kinder Göldlis verzichtete. Er ist der Stammvater der jetzigen Göldli, fehlt aber im Bürgerbuche der Stadt Zürich[2]. Die

[1] Hier eine Neuaufnahme ausserhalb den beiden Johannistagen. Vielleicht mit Rücksicht auf den Vater, daher auch der Hinweis in der Anmerkung.

[2] Nach Mitteilung des verstorbenen Wilh. Tobler-Meyer kommen im zürcherischen Bürgerbuche (Kopie in 2 Bänden im Staatsarchiv Zürich) folgende Eintragungen vor:

Pag. 25 b. Bernhart Göldli hat sin burckrecht, so er von sinem vatter ererpt hat, mit dem eyd ernüwert montags nach der alten vaßnacht anno 1510.

Pag. 11 b. Caspar Göldli hat sin burgrecht so er von der reiswegen in Lamparten ver-

Familie kommt in Zürich mit dessen Sohn Paulus 1445 in den Rat und gibt der Stadt einen Bürgermeister Heinrich G., Ritter † 1514.

Gegen Ende des XVI. Jahrhunderts nimmt die Rapperswiler (Luzerner) Linie der Familie den Beinamen „v. Tiefenau" an, aus was für Gründen ist mir unbekannt (Einfluss von Gilg Tschudi?). Von der zürcherischen Linie nennt sich nur der letzte Beat Rudolf, geb. 1624, † 1677, so.

Eine neuere Bearbeitung bringt auch v. Dachenhausen im „Genealogischen Taschenbuch der uradeligen Häuser, 1893 Band II". — Vgl. auch noch die Ansicht von Prof. Dr. phil. Emil August Göldi in „Göldi, Göldli, Göldlin, 1902", der die Stammheimat in der Ostschweiz annimmt, gestützt auf das Vorkommen eines Werner v. Tiufinowe im zweiten St. Galler Totenbuche (pag. 38, 53 und 75).

Renward, Ritter wird G. R. 1533. — Johann Thüring G. R. 1644, K. R. 1654. Schultheiss Johann Thüring 1752—1762 d. g. J..

Heinrich Ludwig K. R. errichtete 1711 ein Fideikommiss.

Die Linie des Renward erlosch schon mit seinem Sohne Renward, Chorherr zu Beromünster, Prot. not. apost. und Domherr zu Basel, † 1600.

Das Wappen hat eigentlich nie geändert. V. W. S. Lazarus, Schultheiss am Stadtgericht zu Zürich 1471. — R. Schb. 1665 Heinrich Renward. — St. K. 1685—1692 Johann Thüring; 1692—1692 Heinrich Renward etc. Nr. 11[1].

K. Varianten V. W. S. — S. Heinrici Goldei 1428 (Gipsabguss im Landesmuseum) Nr. 12 und aus dem XIX. Jahrhundert Nr. 10.

Die Familie Göldlin in Sursee ist folgender Abstammung:

Georg Göldli, Bruder des Renward obgenannt, hatte unter anderen auch einen Sohn namens „Hektor", Domherr zu Constanz, welcher von Sabina Fritzin von Hemmenhofen einen Sohn namens Kaspar bekam. Nach der Reformation verehlichte sich 1524 Hektor mit Margaretha Bryner, gewesener Nonne im Selnau, hatte aber aus dieser Ehe nur Töchter. Sein illegitimer Sohn Kaspar nahm 1556 X. 17. sein Burg- und Mannrecht in Zürich, zog nach Sursee und wurde Stammvater der dortigen Linie, aus welcher wieder einige das Bürgerrecht zu Luzern erwarben. Diese Linie wurde von dem luzernischen Zweige nie anerkannt und schrieb sich auch nicht „von Tiefenau".

Im Bgb. sind folgende Aufnahmen verzeichnet:

Bgb. III; 41 — 1613 Johann Evang. — Marx Göldlin der Kupferschmied von Sursee sampt synem Son Renwarden hatt zallt x x gl.

loren gehept hatt wider ernüwert und gesworen uff Montag nach Lucie anni primi (1501) dedit 3 guldin.

Pag. 280. Paulus Göldli Heinrich Göldlis unsers burgers sun receptus in civem feria quarta ante Thome apostoli anno D. 1427.

Pag. 338. Türing Göldly, Caspar Göldlis elicher Sun hat sin burgrecht uffgeben und gesworn nach der statt recht und buch, und sind sin tröster Felix Schwend und Jörg Göldly sin vetter; actum mentags nach Thome apostoli anno 16 coram consilio.

[1] 1392 Gossli (?) Schultheiss und Bürger zu Pforzheim siegelt ähnlich (die beiden Rosen wachsen durch einen Stengel ebenfalls aus der Teilung). Staatsarchiv Stuttgart — Maulbronn 15 b — Zeller Werdmüller.

Bgb. III; 59 a — 1723 Johann Bapt. — Ist Herr Haubtmann Ludwig Göldlin und sein Sohn Jacob Ludwig sambt seiner Ehelichen Nachkommenschafft Auf die Erung de a° 1721 vom 21. Meyen zue burgern Angenommen worden und weylen er als gewester beysäß schon mit einem in Stein gefaßten Haus verseehen ist imme hundert Müntz Doublonen in den Stattseckel, von iedem der hunderten Einen thaler zu erkantlikeith Erhaltener gnad zu Erleggen Anbedungen worden.

Was das Wappen der Surseer Göldli anbelangt, so gibt uns R. P. LXXVIII; 245 Aufschluss. Samstag den 17. Februar 1680 Zwischen Mr. Christoph Göldi 1° danne Gottfriedt Hautt 2°.

Göldli beklagt sich, daß Hautt seines Sohnes Wappen „spöttlich" gemacht etc. Der Rat erkennt dann wegen den „vielfältigen buobereien" des Gottfried: „daß Er Hautt durch 2 Stattknecht ohn Dägen vnnd Mantel in den Thurn geführet, vnd bis am Zinstag am morgen mit wasser vnd brot dorten gespiset werde. Weri dz auch Er Gottfried dem Mr. wegen der Zuegefüegten schmach abrede vnd in seinen kösten kosten das wäpli gleich wie die andern, ex spectans, mache, auch den Namen wie die andern recht insetzen lassen wolle. Solle auch inßkünfftig weder wenig noch vill auß seiner trückherey vßgehen, ohne daß Hr. Schultheiß von Sonnenberg vnd Hr. Stattschreiber solches approbieret, Vnnd dessentwegen solle Ime Ernstlich zugesprochen werden, wie auch in Einem Receß dise obrikeitliche Erkanntnuß gesetzt, Zuemahlen da Ihme die Oberkheitl. Vrtheil geöffnet werde, daß wo er dergleichen Quölerien vnnd unutze Handel ferners v̈be oder mit seiner gewohnten Trägerin, Jemanden mit wenige oder vil ansetzen werde, so solle Er ex hoc ipso von heimen wegkommen, vnd ohne ferners verschickt werden, weilen V. g. H. Ihre Statt vnnd Ehr durch Ihne mit Veruebung so viler Lumpereien nit mehr also werden verschrien lassen".

„Nach vollendter action hatt Hr. Venner Göldli (Johann Thüring) vorgebracht vnd sonderlich wegen dem wapen, so die Hr. göldli füehrend, in deme Er gantz vnd gar nit zuelassen könne, daß disere Göldli alß wie Mr. Christoph ist, Ihrers adeliche wappen fuehren können, indeme vnder Ehlichen vnd vnehlichen ein Vnderscheidt seye, vnd die Vrkhunden bewisen, daß Mr. Göldli von Vnehlicher geburt herkomme, könne vnd solle hiermit Mr. Göldli nit das wäppli wie hiesige Hr. Hr. Göldli haben, haben, vnd daß Strüßli völlig klich entmüeßigen, indeme Ihme vnd den seinigen solches als ein adenliches Zeichen nit, weilen sie vnehlicher gebuhrt herkhommen, nit gebruchen. Vmb dessentwegen wie obvermelt, zwischen Ehlicher vnd vnehlicher geburt Ein vnderscheid zu halten seye. Zur bekrefftignung aber dessen die Vrkhund selber reden werdend [1].

Zu erwähnen bleibt noch das vom K. R. zu Luzern 24. XI. 1704 ausgestellte: „Attestatum nobilitatis celeberrimæ et equestris familiæ Gœldlinorum de Tieffenaw".

[1] Die Göldlin in Sursee führen wirklich nach einer Allianzschb. des „Hr. Johann Jakob Göldlin Schultheiß vnd Pannerherr der Statt Sursee Fr. Anna Maria Lüdtolf sin Ehegemahlin 1675, Nr. 10, doch ohne das s Sträußchen auf der Lilie.

Zur Übersicht eine reduzierte Stammtafel nach „Genealogie der wohladelichen Familie Göldlin von Tiefenau", von C. C. Keller vom Steinbock; M. 71 und M./5; etc. etc.

Hartmann. Bgb. I; 40 — 1424 post. nativit. Hans Hartman ein hafner vnd Hensli sin sun fl. j mr ij gelt Hensli Meder der vflnser.

Bgb. II; 22 v — 1549. — Ouch vff vorgemellten fryttag vor Oculy händ min g. h. Rätt vnd Hundertt zü jrem burger vff vnd angenommen Hansen Hartmann von Hochdorff vmb iiij gl hat bezallt vnd geschworen.

Bgb. II; 28. — 1557 Vff Montag Jacobi Maioris apostoli anno 1557 hand min g. h. Schulth., rätt vnd hundert zu jrem burgern vff vnd angenommen Wolffgangen Hartmann von Hochdorff vnd syn eelichen sun, Jost Hardtmann vnd jnen das burgrecht gschenkt.

Bgb. III; 32 — 1592 St. Joh. Evang. Niclaus Hartmann von Hochdorf sam sinem Son Vllrich hatt zallt x gl. vnd gschworen.

In den R. P. und Steuerrödeln Luzerns sind während dem XV. Jahrhundert zahlreiche Hartmann verzeichnet. Bis jetzt wurde aber noch nie untersucht, ob eine Filiation möglich ist[1].

Ein Sebastian Hartmann, genannt Schnider, kauft 1526 Baldegg von den Tammann; 1544 wird dasselbe durch Wolfgang Hartmann als Vogt der Kinder des vorgenannten Sebastian an Jost v. Meggen verkauft (Estermann, Geschichte der Pfarrei Hochdorf).

Stammvater ist der vorgenannte Hans aus Hochdorf, ein bekannter Goldschmied. Er wird 1563 G. R. † 1565, sein Enkel Jakob 1617 G. R. und 1632 K. R. Schultheiss Jost Bernhard 1742—1752 d. g. J.

Ältestes W. mit Stern belegter Sch. Goldschmiedmarke des Hans, 1548 bis 1565[2]. Nr. 13.

V. W. St. K. 1650 Ludwig (Flug ohne Wiederholung). R. Schb. 1665 Ludwig; St. K. 1685—1699 Johann Melchior; 1699—1712 Franz Melchior etc. Nr. 14.

„Jost Bernhard Hartmann des innern Rats zu Lucern" erhält Wien 1721 II. 22. von Kaiser Karl VI. einen Adelsbrief. Daraus ist anzuführen: „Wenn wir nun gnädigst angesehen, daß selbsten — des innern Raths und mithin jenes sonderbaren kayserlichen Privilegiums ab imperatore Rodolpho gloriosissimæ memoriæ, welches die Rathsglieder daselbst beadelt, nach dem Exempel deren Vorfordern ohnedeme bereits genossen etc." sowie daß die Familie „nach beliebender Zeit, erheuschender Notdurft und Gelegenheit sich aller dieser Privilegien, Prärogativen und des Prädicats ad tempus ohne Präjudiz gänzlich begeben und selbige hinwiderumb nach Belieben und Wohlgefallen vollständig und mit aller Wirkung reassumieren und gebrauchen könne und möge". Nr. 15.

[1] Siehe auch Art. Dulliker.

[2] Dessen Sohn Jost, G. R. führt 1612 eine gleiche Goldschmiedmarke.

…eister zu Zürich
…genwyl

…n Luzern,
daselbst.
…s. 2) 1507
… Vaihingen.
…er.

Kaspar, Ritter, d. R. zu Zürich gibt 1525 das Bürgerrecht auf, Bürger zu Rapperswil, Landmann zu Schwyz 1531, n. 1468, † 1542 in Rapperswil. ux.: 1) Ursula v. Breitenlandenberg. 2) Kunigunde v. Stadion.

…**ard**, Chorherr
…er. Domherr
…el. n. 1531
1600

ex. 1 **Thüring**, Hauptm. in Frankreich geb. in Zürich, † 1555. ux.: Margaretha Muntprat v. Spiegelberg

Adam, Hauptmann in Frankreich fällt 1575 bei Die. ux.: Sibilla Tschudi v. Grepplang

Thüring, Hauptmann in Frankreich, † 1599 zu Rapperswil. ux.: Elisabet Bodmer aus Baden. Die Witwe heiratet 1601 Jost Pfyffer, Ritter und Schultheiss zu Luzern.

Johann

…r,
…yl

Johann Renward, Hauptmann in Frankreich, 1604 Bürger zu Luzern, Bgb. III. 39 v./40. † 1631. ux.: 1620 Maria Margaretha Pfyffer

…, 1662 Schult-
…Sursee, hattte
…er, darunter

Johann Thüring, n. 1623, † 1692, G. R. 1644, K. R. 1654. ux.: 1) 1644 Dorothea Holdermeier. 2) 1654 Maria Salome Schwytzer. 3) Maria Elisabetha am Rhyn.

Johann Ludwig, Hauptmann, 1723 Bürger zu Luzern Bgb. III; 59 v.

ex. 1 **Johann Renward**, † 1698, G. R. 1668, ux. 1669 Maria Margaretha Mayr v. Baldegg

ex. 3 **Heinrich Ludwig**, n. 1667, † 1738, G. R. 1698, K. R. 1705, Stifter des Fideikommisses. ux.: 1687, Maria Elisabet Cloos.

Jakob Ludwig 1723 Bürger zu Luzern

Bernhard Ludwig n. 1723 † 1785 Dr. theol., Priester

im Mannesstamme erloschene Luzerner Linie

Luzerner Linie

Kleinere Nachrichten.

CONVENTION INTERNATIONALE D'HÉRALDIQUE.

Il a été formé, sous le nom de *Convention Internationale d'Héraldique*, une Association qui a pour objet:

1° L'étude du Blason, particulièrement au double point de vue théorique et international;

2° L'établissement d'un lien entre les diverses Sociétés héraldiques existantes.

La «Convention» se propose d'atteindre son but par la discussion, entre ses membres, des questions que le Comité jugera utile de soumettre à l'avis des Sociétaires.

Les Associations armoriales en relations avec la «Convention Héraldique» seront invitées à prendre part aux débats.

Afin de généraliser et d'amplifier ceux-ci, la «C. I. H.» utilisera autant que possible, pour ses communications, les organes de ces Sociétés et les Revues héraldiques paraissant dans les différents pays.

Parmi les sujets susceptibles d'être proposés aux délibérations de la «Convention», mentionnons ceux relatifs aux points suivants:

1° Élaboration d'un Code héraldique international destiné à:

a) Arrêter, préciser et compléter les lois armoriales en tenant compte des exigences résultant de l'usage moderne et toujours croissant des armoiries.

b) Régler tout ce qui concerne le Blason quant à l'uniformité de ses principes fondamentaux et généraux, scientifiques techniques.

2° Examen de la possibilité et de l'opportunité de la formation d'une instance et autorité héraldique arbitrale supérieure, centrale et internationale, pouvant servir d'intermédiaire entre les Chancelleries armoriales officielles et les Sociétés cultivant le Noble Savoir.

La «Convention Héraldique» a commencé ses travaux par un essai de fixer définitivement les régles armoriales, et, à cet effet, elle a ouvert le débat sur les «Lois Héraldiques» établies par P.-B. Gheusi dans son «Blason Héraldique» (Paris 1892).

Les Membres de la «Convention» sont priés de faire savoir s'ils acceptent — tant en la forme que quant au fond — la teneur de ces régles, ou s'ils ont des remarques à formuler et des modifications à suggérer.

Le Comité accueillera de même avec plaisir les observations que toutes les personnes intéressées à l'art héraldique pourront lui envoyer sur le sujet.

Les réponses doivent être adressées au Vice-Chancelier, M. René Droz à Francfort s./M. (p. a. Sous-Direction de la Société Générale Alsacienne de Banque).

Le Comité de la «*Convention Internationale d'Héraldique*», constitué le 31 décembre 1907, se compose aujourd'hui comme suit:

Président : Comte de COLLEVILLE, Président du Conseil Héraldique de France, Camérier secret de cape et d'épée de S. S., Délégué Général en France du Patriarcat latin de Jérusalem, et Bailli-Grand-Croix de l'Ordre du Saint-Sépulcre. — Paris.

Ier Vice-Président : Marquis de PIMODAN, duc de RARÉCOURT-PIMODAN, Membre du Conseil Héraldique de France et Conseiller Général. — Paris.

Vice-Présidents : Son Excellence DON FRANCISCO-FERNANDEZ DE BÉTHENCOURT, Chambellan de S. M. Catholique, Sénateur du Royaume d'Espagne, Membre de l'Académie Royale d'Histoire. — Madrid.

Professeur AD. M. HILDEBRANDT, Membre de la Société «Herold» et Directeur de sa Revue, «Der Deutsche Herold». — Berlin.

Vicomte DE SAN BARTHOLOMEU DE MESSINÉS, Officier du Secrétariat Général des Bibliothèques et Archives nationales. — Lisbonne.

M. JEAN GRELLET, Président de la Société Suisse d'Héraldique. — Zurich.

Le Comte DU CHASTEL DE LA HOWARDERIE-NEUVIREUIL, Membre de la Société Historique et Archéologique de Tournai, de la Société d'Études Historiques de Cambrai, de l'Association Généalogique et Héraldique "De Nederlandsche Leeuw". — Château de Kain, près Tournai (Belgique).

Le Commandeur EMMANUEL PORTAL, Officier de l'Instruction Publique, etc. — Rome.

Secrétaire général : Comte DE BRÉMOND D'ARS, Membre du Conseil Héraldique de France. — Château de Guilly, Finistère.

Ier Vice-Secrétaire : M. YVES DE COLLEVILLE, Membre du Conseil Héraldique de France, Chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre. — Paris.

2nd Vice-Secrétaire : M. FRITZ DE ZEPELIN, chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre. — Paris.

Chancelier : Baron DU ROURE DE PAULIN, Membre du Conseil Héraldique de France et Secrétaire de la Société Française des Collectionneurs d'Ex-Libris et de Reliures Historiques. — Paris.

Vice-Chancelier : René DROZ, Membre de la Société Suisse d'Héraldique, du Conseil Héraldique de France, du «Collegio Araldico» de Rome, de l'Ex-Libris Society de Londres, etc. — Francfort s./M.

La couronne de Hongrie. L'authenticité de la couronne de Hongrie ayand été contestée, un savant historien magyar vient de publier une étude très documentée sur ce sujet dans les *Mémoires* de l'Académie de Hongrie (suite du nº 25). Ce travail de Mr J. Káracsonyi est intitulé: *De quelle façon la couronne de St-Etienne est-elle devenue la partie supérieure de la sainte couronne hongroise* (23 pages et 2 illustrations). Un historien Mr Jules Pauler avait dit dans son *Histoire des Arpads* que la couronne envoyée par Sylvestre II à St-Etienne fut renvoyée, après la mort du roi, par Henri III à Rome, et que la couronne actuelle est celle que l'empereur Michel Dukas avait donnée à Géza I en 1075. Mr Káracsonyi prouve par une lettre du pape Grégoire VII et d'autres témoignages du XIIe siècle que cette couronne grecque ne forme que la partie

inférieure de la couronne de St-Etienne et que celle-ci ne fut jamais renvoyée à Rome. Il est probable qu'elle fut mise sur la tête du roi lors de son enterrement (1038), d'où proviendraient les dégâts de certaines figures en émail. Elle fut ensuite retirée de la crypte et réunie avec celle de Michel Dukas. C'est alors que la couronne ouverte envoyée par le pape fut transformée en couronne fermée.

Ancienne bannière. Le Musée de la Neuveville vient de s'enrichir d'une pièce de beaucoup de valeur, une bannière du XIV[e] siècle, don de la famille Bourguignon. La bannière en bon état, porte comme armoiries le sceptre de Bâle et la clef de la Neuveville.

Spanische Siegelkunde. In den neulich erschienenen Acta Aragonensia (Berlin und Leipzig 1908) veröffentlicht Heinrich Finke wichtige urkundliche Nachweise über die Siegel, das jus sigilli und die expeditio unter König Jaimes II. (p. LXXXIII—XC). Notieren wir daraus, dass der Fürst neben dem grossen Majestätsiegel und dem Sekretsiegel noch ein secrecius sigillum, segell pus secret führte. Alle drei mussten nach seinem Tod zerbrochen und die Bruchstücke seinem Nachfolger übergeben werden. Das rote Wachs wurde aus Majorca bezogen.

E. A. S.

Bücherchronik.

(Hiezu Tafel XV).

Le Calendrier héraldique vaudois pour 1909 vient de paraitre. Nous félicitons M. Fréd.-Th. Dubois d'avoir su ainsi trouver un excellent moyen de rendre l'art héraldique populaire dans le C[t] de Vaud. D'un côté il raconte l'histoire de son pays en publiant les armes des baillis de Vaud sous la domination de Savoie, des évêques de Lausanne, des familles de dynastes et celles des vaudois célèbres; d'autre part il fait connaitre les armes des villes et villages et explique celles des communes récemment adoptées, souvent sur ses indications. La plupart des planches sont dessinées par nos collègues: MM. Théodore Cornaz, René Meylan et André Kohler. Nous publions ici à titre de spécimen une des planches de ce calendrier (voir Pl. XV) qui offre un grand intérêt documentaire. Elle porte les armes du grand héros de l'indépendance vaudoise, le Major Davel. Ces armes sont inédites et ont été relevées par M. Dubois sur les lettres du Major Davel, écrites peu avant sa condamnation et conservées dans le dossier de « l'affaire Davel » aux archives cantonales vaudoises. Les émaux ne sont pas indiqués et le meuble que porte l'écu n'est pas très définissable; il semble être une sorte d'urne ou de cassette. D'autres cachets plus anciens de la famille Davel portent une cassette ou maisonnette sur un socle. Il se pourrait que l'on eut à faire là à un reliquaire mal interprété.

Die Schlösser und Burgen des Sisgaus betitelt sich ein Werk, das die Historische und Antiquarische Gesellschaft von Basel demnächst herausgeben

wird. Die Leitung des grossartigen, ja geradezu monumentalen Unternehmens liegt in den bewährten Händen von Obergerichtspräsident Dr. Walther Merz in Aarau, dem wir schon das schöne, zweibändige Spezialwerk über die Burgen und Wehrbauten des Kantons Aargau verdanken. Gleich wie in diesem, so soll auch in dem Sisgauer Burgenbuch nicht bloss die Baugeschichte der einzelnen Schlösser möglichst genau verfolgt werden, wozu ein äusserst reichhaltiges Bildermaterial vom 17. Jahrhundert bis in die Gegenwart vorliegt, sondern auch deren Geschichte und diejenige ihrer Besitzer und Bewohner erzählt werden. Die Geschichte des zahlreichen und mächtigen Sisgauischen Adels — wir erinnern an Geschlechter wie die der Herren v. Eptingen, v. Rotberg, Münch v. Münchenstein, Reich v. Reichenstein und andere — wird durch sorgfältig ausgeführte Stammtafeln und durch Abbildung einer grossen Anzahl von Wappen und Siegeln ergänzt werden; so soll als Begleitung des historischen und beschreibenden Textes nicht nur ein zum teil auch künstlerisch wertvoller Schatz von einigen hundert Bildern, sondern weiter ein möglichst vollständiges Wappenbuch des Sisgauischen Adels geboten werden. Der grosse Umfang, die ganze Ausstattung und die ausserordentlich reiche Illustration machen das Buch zu einem eigentlichen Prachtwerke, das allen Freunden und Kennern schweizerischer Geschichte und Heraldik nur aufs wärmste zur Anschaffung empfohlen werden kann. Es soll in 10 Lieferungen von je 10 Druckbogen (ohne die Beilagen) erscheinen und kostet Fr. 5.— per Lieferung; da sich die Publikation auf drei Jahre erstrecken wird, so dürfte die Anschaffung jedermann möglich sein. Die Subskription ist bei der Verlagsbuchhandlung Sauerländer & Cie. in Aarau anzumelden. *L. A. B.*

Die Einwohnerschaft der Stadt Durlach im 18. Jahrhundert in ihren wirtschaftlichen und kulturgeschichtlichen Verhältnissen, dargestellt aus ihren Stammtafeln. Im Auftrage des Grossherzogl. Bad. Ministeriums der Justiz, des Kultus und des Unterrichts bearbeitet und herausgegeben von Dr. Otto C. Roller. (Karlsruhe, G. Braunsche Hofbuchdruckerei. 1907). XXII und 424 Seiten, nebst 272 Seiten Tabellen.

Wenn wir in unserer Zeitschrift auf dieses Buch hinweisen, so hat dies darin seinen Grund, dass in demselben zum ersten Male — und wie wir glauben mit vollem Erfolge — der Versuch gemacht wird, genealogische Arbeitsmethoden zur Beleuchtung wirtschaftlicher Verhältnisse zu verwenden. Selbstverständlich können wir hier nicht im einzelnen auf die Methode, die eine Unsumme von geduldiger Kleinarbeit und riesigen Fleiss verlangt, eingehen, und müssen uns mit einer kurzen Inhaltsangabe begnügen. Nur dies sei noch erwähnt, dass natürlich nur ein Mann wie Dr. Roller, der sich schon seit Jahren mit genealogischen Arbeiten aller Art beschäftigte, und zwar — was hier besonders wichtig ist — nicht als Dilettant, sondern als wissenschaftlich geschulter Fachmann, der in vollstem Masse und nach jeder Richtung sein Gebiet beherrscht, dieses weitausblickende, die Arbeitskraft eines Einzelnen fast übersteigende Werk unternehmen konnte. — Nach einem kurzen Überblick über die Schicksale der Stadt Durlach im 17. Jahrhundert wendet sich die Darstellung zu fol-

genden Hauptteilen: Die Bevölkerungsbewegung, die Berufsarten, die Stände. Im ersten Abschnitte wird zunächst die Ein- und Abwanderung eingehend behandelt; letztere kommt fast ausschliesslich Karlsruhe zu gute. Ins Kapitel der Berufsarten fällt die schöne Darstellung des Übergangs von der Handwerkerstadt zur Ackerbaustadt, und von der Weinbaustadt zur Gartenstadt auf, und ferner noch im Kapitel „Die Stände“ die Darstellung der hier schon wahrnehmbaren Anfänge der Industriebevölkerung. Als interessantes Beispiel einer Durlacher Bürgerfamilie ist im Anhange der ausführliche Stammbaum der mit allen Berufsangaben versehenen Familie Liede gegeben; bei dem immensen Material, das der Verfasser über jede einzelne Durlacher Familie, ja über jedes einzelne Mitglied einer solchen bei seinen Vorarbeiten zu vorliegendem Buche gesammelt hat, hätte er natürlich ebensogut über jede andere Familie des Städtchens einen gleich ausführlichen Stammbaum mitteilen können. *L. A. B.*

Voor-en Nageslacht van Michiel Adriaansz de Ruyter (d. h. Vorfahren und Nachkommen Michel Adriaansz de Ruyter), von A. A. Vorsterman van Oyen (Rijswijk, 1907).

Das vornehm ausgestattete und mit zwei vortrefflichen Porträts geschmückte Büchlein zählt die gesamte Nachkommenschaft des bekannten holländischen Admirals auf. Von den Vorfahren des Seehelden werden nur die Eltern genannt. Da von deren 12 Kindern (5 Söhnen und 7 Töchtern) ausser einer Tochter bloss noch unser Held heiratete, und von dessen 8 Kindern auch nur wieder zwei Töchter, so besteht die noch immer zahlreiche Deszendenz desselben heutzutage bloss noch in der weiblichen Linie. Ein ausführliches Namenverzeichnis orientiert rasch über alle Familien, die von de Ruyter abstammen. Ein kurzer Exkurs „over den naam en het wapen der familie“ gibt als das 1660 durch König Friedrich III. von Dänemark dem Admirale verliehene Wappen an: geviert: im ersten Felde in rot ein silbernes Kreuz, im zweiten Felde in blau ein geharnischter Reiter, im dritten in blau in naturfarbener See ein Dreimaster, im vierten in rot eine goldene Kanone mit drei ebenfalls goldenen Kugeln. Dieses Wappen wurde dann im Jahre 1678 dem Sohne Michiels — Engel, Baron de Ruyter — durch König Karl II. von Spanien durch Hinzufügung eines Herzschildes mit einem goldenen Löwen in rot vermehrt. *L. A. B.*

Weiter ging unserer Gesellschaftsbibliothek als Geschenk zu: **Notas para la Historia de la Orden militar y Hospitalaria de San Juan de Acre,** von Julio Lecea y Navas (Madrid, academia heraldica, 1907). *L. A. B.*

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Die am 26. und 27. September zu Murten abgehaltene und in jeder Weise gelungene XVII. Jahresversammlung war von etwa 25 Mitgliedern besucht, die sich um 2 Uhr vor dem Hôtel Krone versammelten und dann von dort zur gemeinschaftlichen Besichtigung der Sammlungen des Kleinen Historischen Museums auszogen. Es interessierten in derselben namentlich einige alte Fahnen, eine Tafel mit den Wappen aller zur Gemeinde Murten gehörigen Dörfer, die alte, holzgeschnitzte Kanzel, sowie ein Teil des alten Chorgestühles der Stadtkirche, das das flachgeschnitzte und bemalte Wappen Adrians von Bubenberg mit Helmzier und Schildhalter zeigt und 1496 datiert ist. Hierauf fuhr man nach Cressier zur Besichtigung des der Familie de Reynold gehörigen Schlosses. Aufs Zuvorkommendste wurden wir hier von den Besitzern aufgenommen. Besonders bemerkenswert waren hier ein prächtiges, erst seit kurzem wieder neuentdecktes Bild von Niclaus Manuel, sowie ein in den 1560er Jahren al Fresco ausgemaltes kleines Zimmer mit heraldisch verziertem Ofen aus derselben Zeit. Nach Murten zurückgekehrt, wurde ein Rundgang auf der Stadtmauer angetreten, bei welchem Anlasse Herr Oberst Max von Diesbach eine ausführliche und äusserst lehrreiche Erklärung des Verlaufes der Schlacht vom 22. Juni 1476 gegen Karl den Kühnen gab.

Um 6 Uhr fand im Rathaussaale die allgemeine Versammlung statt, die durch eine — nachher im Wortlaut folgende — Ansprache des Präsidenten eröffnet wurde. Da der Kassier am Erscheinen verhindert war, so verlas der Präsident auch noch die Jahresrechnung pro 1907. Entsprechend einem vom Kassier schriftlich eingereichten Antrage wurde, da der Stand unserer Finanzen kein günstiger ist, beschlossen, den Rest des Legates Diener der Gesellschaftskasse einzuverleiben. Des weiteren wird der Redaktor ermächtigt, auch für das zweite Semester des laufenden Jahres wieder ein Doppelheft herauszugeben, in der bestimmten Erwartung, dass auf diese Weise es möglich werde, künftighin die Hefte wieder regelmässiger erscheinen lassen zu können, und namentlich auch jeweilen noch in dem Jahre, dessen Nummer sie tragen. Der Redaktor gibt die Zusicherung, unter der Voraussetzung, dass er fortan nicht mehr auf die Fortsetzung des Genealogischen Handbuches zu warten verpflichtet sei; für Heft 3/4 ist das gesamte Material schon beisammen, so dass voraussichtlich dem Erscheinen des Schlussheftes noch im Laufe des Dezembers nichts mehr im Wege steht. — Als Ort für die nächstjährige Versammlung wird mit 9 Stimmen Stein a./Rh., bezw. Schaffhausen bestimmt, als Zeit der Monat September. Für Locarno hatten sich 6 Stimmen erklärt gehabt, für Zug 2. — Die von Borel gemachte Anregung einer systematischen Sammlung und Publikation sämtlicher schweizerischer Städte- und Gemeindewappen wurde als für den Augenblick nicht durchführbar bezeichnet; doch wurde beschlossen, die Angelegenheit im Auge zu behalten und die Kommission mit Ausarbeitung von weiteren Vor-

schlägen betraut. — Es folgte ein Vortrag von Dr. W. Wartmann über zwei Scheiben und einen Scheibenriss von Iseltwald aus dem Jahre 1663; da der Autor sich freundlichst bereit erklärt hat, die Arbeit im Archiv publizieren zu wollen, so kann hier von einer näheren Skizzierung des interessanten Vortrages Umgang genommen werden.

An die Sitzung schloss sich das sehr gemütlich verlaufende Bankett im Hôtel Krone an. Leider waren an demselben die Gemeinde- und Stadtbehörden nicht vertreten; doch hatten sie ihre freundliche Gesinnung durch Spenden einiger Flaschen guten Ehrenweines bekundet. Beim Nachtisch machte Herr Aloys de Seigneux eine kurze Mitteilung über die beiden Familien Signault (oder Sugnaux) von Billens und Seignaulx von Romont, die höchst wahrscheinlich gemeinsamen Ursprungs sind.

Sonntags, den 27. September, bummelte man erst, bei schönstem Wetter, nach dem nahen Münchenwyler, woselbst das der Familie von Graffenried angehörige Schloss — ein ehemaliges Kluniazenserkloster — und dessen reiche Schätze (ausser zahlreichen höchst wertvollen Fundstücken aus Avenches prächtige Familienporträts und herrliche Wappenscheiben) unter Führung eines Familienmitgliedes eingehend besichtigt wurden. — Hierauf fuhr man nach Aarberg, woselbst in der Krone das Mittagessen eingenommen wurde. Nach Besichtigung der Sehenswürdigkeiten des interessanten Städtchens begab man sich noch nach Kappelen zu einem Besuche der heraldisch reich verzierten, originellen Klause unseres verehrten Mitgliedes, Pfarrer Gerster, der uns seine interessante und reichhaltige Sammlung von Abklatschen und Gipsabgüssen romanischer und gotischer heraldischer Denkmäler aus allen Teilen unseres Vaterlandes vorwies und erklärte. Ein gemütlicher Trunk in dem einesteils fast wie ein Museum anmutenden und doch wieder so heimeligen Pfarrhause beschloss aufs würdigste die XVII. Jahresversammlung unserer Gesellschaft.

Der Schreiber: *L. A. B.*

Jahresrechnung pro 1907.

A. Einnahmen.

1. Eintrittsgebühren	Fr.	45. —
2. Jahresbeiträge	„	2460. —
3. Abonnements	„	747. 50
4. Verkauf einzelner Hefte	„	23. —
5. Zinsen	„	73. 40
6. Verschiedenes	„	20. 20
	Total Fr.	3369. 10

B. Ausgaben.

1. Zeitschrift:		
a) Heft 1	Fr.	752. 75
b) Heft 2 3	„	1251. 05
c) Heft 4	„	529. —
2. Genealogisches Handbuch	„	600. —
3. Verwaltung	„	33. 40
4. Bibliothek	„	75. 40
5. Verschiedenes	„	91. 60
	Total Fr.	3317. 85

C. Rechnungsabschluss.

Einnahmen	Fr.	3369. 10
Ausgaben	„	3317. 85
	Aktivsaldo Fr.	51. 25

Allocution du Président de la Société, M. Jean Grellet à la réunion de Morat,

le 26 Septembre 1908.

Messieurs,

Conformément à la décision prise l'année passée à St-Gall la XVII[e] assemblée générale a été fixée plus tard que nous en avions pris l'habitude les quatre années précédentes; le mot d'ordre était: «après les manœuvres et avant les vendanges», ce qui nous reporte à la date d'aujourd'hui et, vous vous en rapellerez, Morat a été choisi sur l'invitation spéciale d'un amateur passionné de l'art héraldique, M. le pasteur Gerster, qui nous recevra demain dans sa cure idyllique de Kappelen et nous fera voir ses intéressantes collections.

Ce n'est pas sans un sentiment de grande confusion que le comité se présente devant vous pour vous rendre compte de sa gestion et nous pressentons déjà les reproches mérités qui vont nous être adressés. En effet la publication des *Archives* a subi des retards extraordinaires; le dernier numéro de 1907 n'a paru qu'au printemps et jusqu'en Septembre les membres n'avaient encore rien reçu de l'année 1908. Les n[os] 1 et 2 réunis en un fascicule ont cependant été expédiés ces derniers jours. Aussi votre président a-t-il été assailli de réclamations: je n'ai encore rien reçu, écrivait l'un; les *Archives* ne paraissent-elles plus? demandait un autre, la Société est-elle morte? telles sont les interpellations, quelquefois agrémentées de menaces de démission, auquelles nous avons été appelés à répondre de notre mieux. Les raisons de ces retards inusités et indépendants de notre volonté sont multiples; la principale est une crise de maladie qu'a traversée notre rédacteur qui nous fournira du reste quelques explications supplémentaires sur les causes diverses de l'irrégularité de notre publication.



Il est évident qu'il faudra faire un vigoureux effort pour rattraper le temps perdu, de manière à ce que les deux derniers fascicules paraissent si possible encore avant la fin de l'année et qu'étant alors à jour, nous puissions en 1909 revenir à nos anciennes habitudes de régularité. La chose est d'autant plus nécessaire que, soit pour cette cause, soit pour une autre, quelques membres ont donné leur démission. Si nous avons fait quelques recrues, elles ne sont pas nombreuses et le nombre de nos membres qui était de 240 en 1907 est tombé à 235 pour l'année 1908.

La mort, il est vrai, n'est pas étrangère à ce recul. Le 26 septembre mourait à Zurich M. le Consul *Jules Meili,* né en 1839 à Hinwil. Après avoir été négociant en Perse, puis à Bahia où il remplissait les fonctions de Consul suisse il s'était retiré en 1893 à Zurich. Pendant son séjour en Amérique il s'est composé une collection à peu près complète de monnaies brésiliennes et portugaises et les travaux remarquables que, depuis son retour, il a publiés sur la numismatique de ces pays lui valurent, de la part de l'Université de Zurich, le titre de docteur en philosophie, honoris causa, conféré le 29 Août 1907; il faisait partie de notre société depuis 1901. — Un autre membre reçu la même année, le vénérable M. *Nicolas Pfyffer d'Altishofen,* châtelain de Buttisholz et co-propriétaire de l'Hôtel national à Lucerne, est décédé le 23 Mai dernier à l'âge de 72 ans. Il s'intéressait à toutes les manifestations de la vie intellectuelle et s'était fait un nom distingué comme artiste-peintre. Bon nombre de ses paysages de la Suisse primitive ont trouvé des amateurs même à l'étranger. — Nous ne ferons que rappeler ici les noms de *Paul Charles Strœhlin,* membre fondateur, et de M. le Comte *Oscar de Poli,* membre honoraire de notre Société, auxquels nous avons déjà consacré une notice nécrologique dans le fascicule 1/2 des *Archives.* Non seulement l'effectif des membres n'a pas augmenté, comme cela aurait normalement dû être le cas, mais le nombre des simples abonnés aux *Archives* est descendu de 97 à 83 ce qui se traduit naturellement par une diminution de recettes. — En 1902 nous avions encore 101 abonnements dont un certain nombre à la vérité étaient pris par l'entremise de librairies et sur lesquels nous avions à faire une remise. On peut admettre que quelques-uns des abonnés primitifs figurent maintenant au nombre des membres, mais le recul signalé, sans être alarmant, n'en est pas moins fâcheux, car il est probable que plusieurs de nos amis se sont retirés en raison des retards qui, depuis un certain temps déjà, se sont produits dans la manière de paraître des *Archives.* Ces intermittences ont aussi le grand inconvénient de compliquer singulièrement la tâche du caissier en l'obligeant à laisser en suspens et à transporter à l'année suivante des postes de comptabilité, ce qui ne permet pas de se rendre compte avec toute l'exactitude désirable de la situation financière de l'année en cours. Il résulte cependant des chiffres dont M. Hess vous donnera communication que, si nous voulons boucler nos comptes sans déficit, une judicieuse économie s'impose, mais aussi que nous devons tous faire notre possible pour recruter de nouveaux membres à la Société, ce qui ne devrait pas être trop difficile une fois que notre organe paraîtra de nouveau régulièrement.

Notre publication continue à maintenir son rang et le double fascicule qui vient de paraître ne le cède en rien à ses prédécesseurs par le nombre et l'intérêt des articles qu'il contient et dont plusieurs nous conduisent dans des domaines non encore explorés. Nous ne mentionnerons que la savante étude du P. Courtray de la Val Sainte sur les armoiries des chartreuses dont nous donnons la première partie et qui est de nature à attirer également l'attention de l'étranger. Plusieurs autres articles sont en réserve ou annoncés. Mais si la matière ne fait pas défaut, il y a des moments où la rédaction se trouve embarassée, des articles promis n'arrivant pas à temps ou étant momentanément retirés pour une raison ou une autre; il lui faudrait alors toujours avoir sous la main de quoi les remplacer pour ne pas retarder le numéro. Nous ne pouvons donc qu'adresser un vigoureux appel dans ce sens à tous les travailleurs de bonne volonté.

Si du cercle plus intime de notre Société nous jetons un regard sur ce qui se passe autour de nous dans le domaine héraldique, nous aurons à signaler en particulier deux publications intéressantes à des titres divers. L'une est un armorial du canton du Tessin dû aux recherches d'un auteur italien M. Giampiero Corti de Milan et publié sous les auspices du *Collegio araldico* de Rome. Cet opuscule a pour titre: «*Famiglie patrizie del canton Ticino*» il comprend sur huit planches en couleurs les blasons de 104 familles. Les huit armoiries occupant le centre des planches sont complètes avec le cimier, le casque et les lambrequins, les autres rangées en orle ne donnent que les écus. Un texte de 47 pages accompagne les planches; outre les blasonnements des écussons il fournit sur chaque famille quelques notes historiques que l'on voudrait voir pour certaines un peu plus détaillées et surtout plus précises. Ainsi après avoir lu l'article *Muralt* on ne se rend nullement compte si cette famille existe encore au Tessin ou pourquoi les émaux donnés ne sont pas ceux, bien connus, des Muralt de Zurich et de Berne. Il n'aurait pas été inutile non plus d'expliquer ce qui constituait le patriciat tessinois et quels données ont guidé l'auteur dans le choix des familles. Bien que ce livre ne soit pas sans défauts, il rendra des services et nous sommes particulièrement heureux, de ce qu'un ouvrage héraldique concernant le Tessin, jusqu'ici passablement délaissé à ce point de vue, ait enfin paru. Nous nous en réjouirions encore davantage si nous ne lisions dans la lettre de dédicace à Mgr. Peri-Morosini, administrateur apostolique de Lugano, qui sert de préface au livre, un passage que nos amis tessinois seront sans doute les premiers à répudier et qui témoigne combien peu l'auteur de cette lettre est au courant des sentiments helvétiques; voici ce que nous trouvons à la première page: «Le *Collège héraldique* s'associe bien volontiers à lui (à l'auteur) dans cet hommage rendu au canton du Tessin et que nous pourrions aussi appeler une revendication de devoir pour nous autres catholiques, du moment que les publications héraldiques suisses ont toujours intentionellement négligé de s'occuper du Tessin et de ses familles pour des motifs de religion et aussi parce qu'on ne pardonne pas à ce pays, qui pendant plus de trois siècles a été une terre de conquête, de s'être émancipé à la dignité d'un canton indépendant!»



Voilà des raisons pour le moins bizarres. L'auteur croit-il donc que le Tessin soit le seul canton catholique de la Suisse? Nous connaissons plus d'un canton bon catholique ainsi que des anciens baillages dont les héraldistes se sont fort bien occupés, surtout parce que ces contrées en ont produits elles-mêmes, comme aussi d'autres cantons dont l'indépendance remonte à bien des siècles, n'ont pas encore produit ou trouvé l'héraldiste qui les eut dotés d'un armorial. L'héraldique doit être et est heureusement chez nous un terrain neutre, parfaitement étranger à toute question de confession ou de politique.

Un second ouvrage sur lequel nous voudrions particulièrement attirer l'attention est le *Catalogue raisonné des vitraux suisses* du musée du Louvre qu'un membre de notre société, M. le Dr W. Wartmann, vient de publier chez les éditeurs Ch. Eggimann & Cie à Paris. Ce magnifique livre est une œuvre de longue haleine, fait avec une science consommée, et que tous ceux qui s'intéressent aux questions héraldiques ne peuvent que se réjouir de posséder. Les 43 vitraux suisses logés au musée du Louvre sont non seulement tous représentés en superbes autotypies, mais analisés très en détail quant à leur provenance, à l'école à laquelle ils appartiennent, à l'origine et aux relations familiales des donateurs et aux armoiries qui les ornent. L'introduction est une magistrale étude sur l'histoire des vitraux suisses mettant en relief ce qui caractérise cet art éminemment national et par où il se distingue des produits analogues des pays voisins. Bien que le corps de l'ouvrage n'embrasse que le champ limité de ce qui se trouve au Louvre, il constitue, par cette introduction, le travail le plus important qui ait été écrit en français sur les belles verrières suisses. Comme M. Wartmann se propose de traiter de la même façon la collection plus importante du musée de Cluny et celle du musée de Sèvres, notre littérature héraldique se trouvera ainsi enrichie d'ouvrages d'autant plus précieux que les soins mis par l'éditeur, un Suisse également, à l'éxécution typographique sont en rapport avec sa valeur scientifique qui a valu à son auteur le grade de docteur de l'Université de Paris. L'art du vitrail est si intimément lié aux recherches héraldiques que les travaux de M. Wartmann, dont il nous a du reste déjà donné quelques échantillons dans nos *Archives*, ne sauraient passer inaperçus. Il en est du même du travail très important que M. le Dr Lehmann consacre dans les publications du Musée national à l'ensemble de l'histoire du vitrail en Suisse depuis les temps les plus reculés et qui prendra pour nous, héraldistes, un intérêt spécial lorsqu'il en arrivera à l'époque du vitrail civil et héraldique qui est plus particulièrement l'expression de notre art national.

Nous constatons avec plaisir que d'autres ouvrages scientifiques de valeur ont encore été publiés par des membres de notre société, mais comme ils ne sont pas strictement de nature héraldique, nous devons les passer sous silence dans cette brève revue.

Cependant nous ne saurions être réunis à Morat sans évoquer encore le souvenir d'un héraldiste de premier ordre qui à la vérité ne viendra pas en personne siéger parmi nous, mais dont les œuvres doivent être particulièrement présentes à notre mémoire en ce jour; je veux parler de Charles le Téméraire.

S'il était un vaillant homme de guerre, aux ambitieuses visées politiques, dont les espoirs sont venus s'écrouler contre les murs que nous voyons encore debout, il était en même temps, comme je viens de le dire un éminent héraldiste ou tout au moins un chaud partisan de cet art. Il vivait à l'époque où cet art était encore en pleine floraison et avait même poussé en Bourgogne d'une sève nouvelle depuis la fondation de l'ordre de la Toison d'or par le père du Téméraire en 1429. Le relief que cet ordre ne tarda pas à obtenir comme récomponse des hauts faits des chevaliers du plus noble lignage, l'éclat de son costume, le lustre de ses cérémonies avaient renouvelé le goût de la chevalerie et de ses apparats. Charles, qui aimait la magnificence, trouvait autour de lui les éléments nécessaires à satisfaire ses besoins de gloire et si pour les guerres il comptait avant tout sur la valeur de ses chefs, sur le tir de ses archers et la force du bras armé de la pique ou de l'épée, il n'en estimait pas moins que le blason pouvait lui rendre d'utiles services et que le nombre des bannières, l'éclat des boucliers armoriés et le chatoiement des couleurs flottant au vent pouvaient ajouter à l'effet de son glaive en frappant l'imagination de ses ennemis par l'image de sa grandeur et de sa puissance.

Presque tous nos musées ont conservé des spécimens de devises héraldiques qui devaient donner à ses armées en marche et à ses camps un aspect d'une richesse et d'une variété de couleur dont nos armées modernes n'offrent qu'un bien pâle reflet. Au lieu de tentes grises, des étoffes bariolées des armes écartelées de Bourgogne comme celles que nous voyons à Berne, à Thoune et ailleurs; celles de ses capitaines portaient leurs armes, les canons et coulevrines étaient marqués de l'écu du duc. Les archers s'abritaient derrière des pavois à la croix de St-André flanquée des fusils de la Toison d'or. Chaque compagnie de 600 hommes (correspondant à peu près à nos bataillons) et chacune des quatre escouades (représentant nos compagnies) avaient leur drapeau spécial variant de dessins et de couleurs; en outre le duc emmenait avec lui les bannières de toutes les provinces et villes de ses vastes états qui plantées dans son camp et arborées sur les murs des villes dont il s'était emparé étaient destinées à faire montre de sa puissance. Ces étendards, drapeaux, bannières, fanions, penons et panonceaux, généralement découpés en triangle allongé, se terminant par une ou deux pointes devaient singulièrement égayer les marches de l'armée et impressionner ses adversaires. Les uns étaient simplement aux grandes armes de Bourgogne dont les quartiers prenaient, en raison de la configuration de l'étoffe les formes les plus diverses et l'on peut admirer l'habileté avec laquelle le peintre a su tirer parti de ces champs tantôt rectangulaires tantôt triangulaires en étirant, par exemple, les lions de Brabant ou de Flandre dans les postures les plus héraldiquement pittoresques; d'autres portaient l'effigie de la Vierge ou d'un saint, mais toujours accompagnée d'un figure héraldique, que ce soit la croix de St-André, le fusil ou briquet ou encore la pierre à feu jaillissante de flammes, emblèmes empruntés au collier de la Toison d'or, soulignés de la mystérieuse devise: «je l'ai emprins». Pour la plupart en soie, ces étendards étaient peints de main du maitre, les uns peut-être par Jan. van Eick, d'autres certainement par Hans Memling. Et ces dra-



peaux, Messieurs, qui tombèrent aux mains des confédérés et qu'ils se partagèrent étaient au nombre étonnant de plus 600; ils devaient aux jours solennels former une vraie forêt claquant au vent autour de Grandson et de Morat. Que sont devenus tous ces trophées? Combien d'authentiques nous en reste-t-il? Hélas bien peu; la plupart a disparu sans laisser aucune trace et d'autres, en assez grand nombre heureusement, ne nous sont conservés qu'en copie dans les *Fahnenbücher* qu'en plusieurs villes on a eu la bonne idée d'établir avant que, faute de soins de conservation suffisants, ces reliques d'une armée belliqueuse ne soient tombées en poussière ou n'aient été détruites par quelque accident. Ce qui nous en reste dans nos musées suffit cependant pour constituer un monument hors pair témoignant du goût éclairé de l'instigateur de cette brillante imagerie héraldique et nous permettant de revendiquer comme confrère le chevaleresque vaincu de Morat.

Nécrologie.

Nous avons le très vif regrêt d'apprendre la mort, survenue en Novembre d'un de nos membres dévoués, M. **François Doge** qui faisait partie de notre société depuis 1895. M. Doge qui habitait à la Tour-de Peilz, où il est mort, avait été député au Grand conseil vaudois et s'occupait avec beaucoup de dévouement de la chose publique, les questions d'art et d'archéologie l'intéressant particulièrement. Il était membre très zélé de la Société du Vieux-Vevey et président de la Société du Musée. Dans ces fonctions il s'occupait plus spécialement et avec beaucoup de compétence de tout ce qui touchait au domaine héraldique. On lui doit plusieurs intéressantes monographies, entre autres une sur la Société de l'Arquebuse de la Tour.

M. Doge était une des figures familières de nos réunions annuelles qu'il fréquentait régulièrement et dernièrement encore, à Morat, nous avons eu le plaisir de le compter parmi nous. Nous étions loin de nous douter que cet homme d'un commerce si agréable serait si tôt et prématurément enlevé, car il n'avait que 49 ans et semblait en parfaite santé. Ceux d'entre nous qui l'ont connu garderont de lui le souvenir d'un collègue particulièrement courtois et aimable.

Als neue Mitglieder sind unserer Gesellschaft beigetreten:

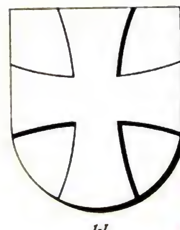
Herr Ernst Koller, Rosenbergstrasse 93, St. Gallen.
„ Albert Steiger, Oberstleutnant, St. Gallen.
„ Robert Harder, Waisensekretär, Schaffhausen.
„ August Ammann, Leinpfad 74, Hamburg.
„ Joseph Morand, artiste peintre, Martigny.
„ Henri de Mandrot-La Sarraz, Château de La Sarraz, Vaud.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Tafel XI.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.



1.I
Grande-Chartreuse.



2.II
Grande-Chartreuse.

3.III
Grande-Chartreuse.



4.IV
Grande-Chartreuse.



8
Ex libris
de la Grande-Chartreuse.
(Réduction.)



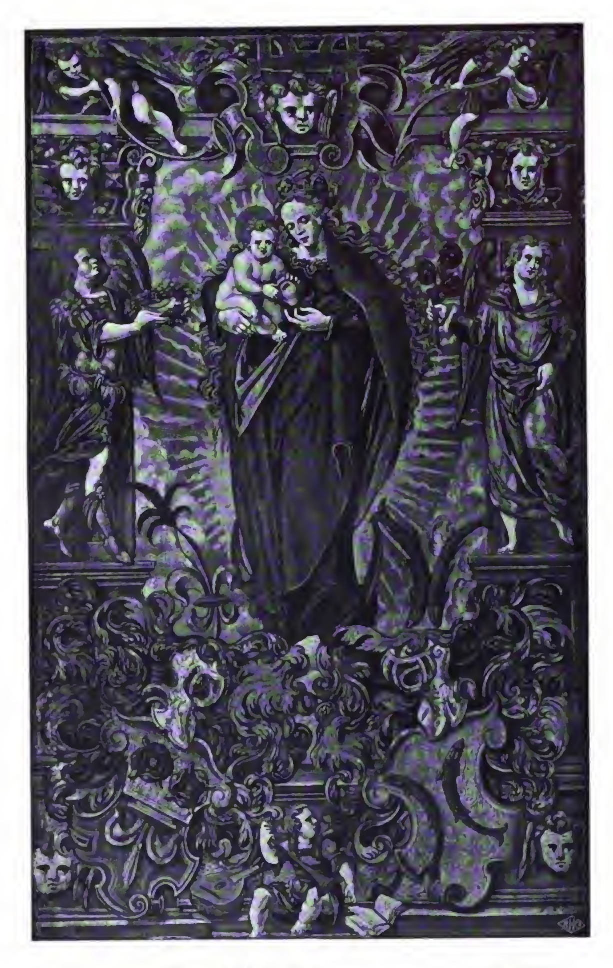
5.V
Grande-Chartreuse.



6
Ire conception
d'armoiries d'Ordre.



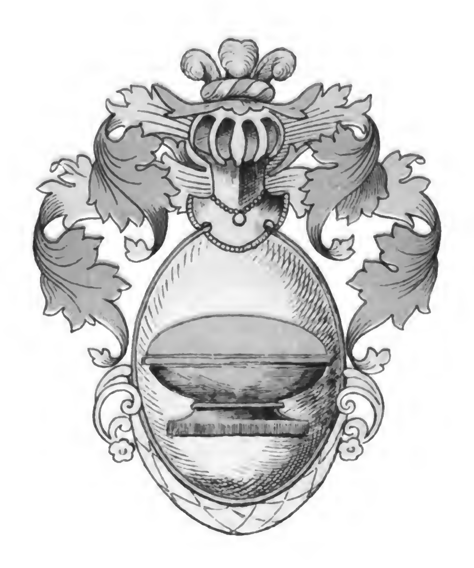
7
IIme conception
d'armoiries d'Ordre.




Goldlin



Le
Major Davel



Armoiries du Major Davel

dessinées d'après son cachet apposé au bas de ses lettres dans le dossier de l'affaire Davel, réuni par Juste Olivier, aux archives cantonales vaudoises.

Les émaux ne sont pas indiqués sur ces cachets. La pièce qui se trouve sur l'écu semble être une sorte d'urne ou de cassette. D'autres cachets, plus anciens, de la famille Davel portent une cassette ou maisonnette sur un socle.


Stanford University Libraries
3 6105 012 822 040

